UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00088212 6

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/parisatlas00bour

PARIS-ATLAS

7755p

PARIS-ATLAS

Texte par FERNAND BOURNON
ARCHIVISTE-PALÉOGRAPHE

60839
25/9/03

28 Cartes dont 24 en couleurs

595 Reproductions photographiques
32 Dessins

LIBRAIRIE LAROUSSE. PARIS.

PRÉFACE

Paris n'est pas une ville, c'est un monde! s'écria, dit-on, Charles-Quint. Qu'en dirait-il donc aujourd'hui! Et Paris n'est pas un monde seulement par ce qu'en voient de lui les yeux charmés d'un étranger, par ses monuments, ses rues, ses mœurs, par ce mouvement affairé et prodigieux de sa circulation : il l'est encore par son passé, son histoire, ses institutions.

Aussi, comme l'histoire du monde exige des volumes à l'infini — car elle se renouvelle chaque jour — il en est de même pour Paris. A peine si la vie d'un homme, actif autant qu'instruit, suffirait à en dresser la simple nomenclature, et la Bibliothèque historique de la Ville, avec ses 120,000 volumes, n'ose pas affirmer qu'elle les possède tous.

C'est surtout — il faut le dire — durant la seconde moitié du XIXe siècle que l'attention des savants et des curieux a été captivée par un sujet aussi fécond. Le XVIIIe nous avait légué sur le passé de Paris à travers les âges des monuments de haute érudition : les travaux de Sauval, de Félibien et Lobineau, du commissaire Delamare, de Lebeuf, de Jaillot sont et seront toujours consultés avec le plus grand profit. Mais il restait beaucoup à faire après eux. Depuis cinquante ans, on l'a compris. On a senti quelle mine inexplorée de renseignements renfermaient les dépôts d'archives, et les publications se sont succédé sans relâche. L'initiative particulière s'est jointe à celle de l'administration; à côté de la remarquable collection de l'histoire générale de Paris, que dirige la municipalité, viennent prendre place les travaux émanant de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France, et de sociétés de quartiers, de jour en jour plus nombreuses, ainsi que les ouvrages entrepris par les travailleurs isolés.

La présente publication appartient à cette dernière catégorie. Dans les conditions où elle a été entreprise, nous croyons pouvoir dire qu'elle ne fera double emploi avec aucun de ses devanciers. La rédaction du texte a été confiée à un écrivain qui, depuis plus de vingt ans, s'occupe exclusivement d'histoire parisienne. Archiviste-paléographe, collaborateur des travaux historiques de la Ville, auteur de nombreux ouvrages d'ensemble ou de détail sur l'histoire parisienne (l'Académie française a couronné l'un d'entre eux), bien placé, par suite, pour se tenir au courant de toutes les découvertes

qui la concernent, il les a toutes mises en œuvre, en y ajoutant çà et là, par une discrète coquetterie, des documents encore inédits, puisés de longue date aux sources pures des archives et des bibliothèques, et que les érudits seront bien forcés désormais de lui emprunter.

Pour la parure extérieure du livre nous n'avons, moins que jamais, reculé devant aucun effort, devant aucun sacrifice. C'est un livre de luxe que nous offrons au public dans des conditions de prix dont nul ne contestera la modicité. L'illustration photographique, qui, elle aussi, est éminemment documentaire, en est aussi soignée qu'abondante. Elle comporte un plan d'ensemble, vingt plans d'arrondissements, quatre plans de Paris à différentes époques, trois plans des environs, la reproduction des principaux monuments disparus, des vues photogravées de tous les monuments existants et de points pittoresques de la grande ville. Au total, environ 595 reproductions et 32 dessins.

Fournir aux innombrables visiteurs de la capitale et aux Parisiens eux-mêmes (qui passent — c'est une calomnie peut-être — pour ne pas connaître leur pays) une description aussi complète qu'attrayante de Paris à la fin du XIXe siècle, tel a été notre but. Si nous y avons réussi, nous serons fiers d'avoir apporté à notre tour un hommage à la Ville unique, d'avoir mieux fait briller aux yeux de tous son éclatante beauté.

LES ÉDITEURS.

L'ANCIEN HOTEL DE VILLE DE PARIS. (D'après une gravure du XVIIe siècle.)

PARIS dans le passé

PARIS SANS PAIR — c'est-à-dire sans égal — était, déjà au XIIIe siècle, un dicton fort employé. Dans le même temps, se répétait un autre proverbe qui est resté usuel : Paris ne s'est pas fait en un jour. Mais ce qui est remarquable, c'est que, dès cette époque lointaine, les deux proverbes, dans le midi de la France, y étaient cités en langue d'oc :

Et ven s'en à Paris, car Paris es ses par, — et s'en vient à Paris, car Paris est sans pair.

Digas les qu'en un jorn Paris non fo obrat, — dites-lui que Paris n'a pas été fait en un jour.

Le Midi, cependant, avait des capitales dont il pouvait être fier : Toulouse, Bordeaux, Marseille ; mais Paris était devenu le siège de la royauté, d'où une grande part, et fort naturelle, de son prestige.

Les événements historiques n'ont, d'ailleurs, pas seuls concouru à faire de Paris ce qu'il est. Sa situation physique l'avait désigné comme un site privilégié pour attirer, retenir, fixer une population nombreuse. Au Nord et au Sud du fleuve coulant jadis à pleins bords, un cirque de collines boisées, d'un accès facile, sauf une, se prolongeant au loin par des plateaux ; vers l'Est, entre les deux vallées de la Marne et de la Seine, un débouché non moins aisé ; à l'Ouest, un chemin plus rude à frayer peut-être, mais cependant déjà préparé par le cours du [illegible] de Sèvres ; au centre, quelques îles comme le lit de la Seine en offre tant, de grandeur moyenne, boisées aussi, se défendant naturellement, tel fut le lieu où était installée, il y a deux mille ans, la tribu gauloise des *Parisii*. L'une de ces îles, ils la nommèrent d'un nom que César a latinisé en *Lutetia* et que nous avons francisé en Lutèce, sans pouvoir en expliquer le sens d'une façon certaine. Ce fut leur chef-lieu ; ils la fortifièrent, et devenus déjà dédaigneux des barques légères, la joignirent aux rives par deux ponts de bois.

De cette première civilisation, quelques souvenirs matériels seulement sont restés qui prouvent que la tribu n'était pas uniquement cantonnée dans Lutèce. Le sol, tant de fois creusé sur l'une et l'autre rive, a fourni en grand nombre des monnaies gauloises, des [illegible] d'animaux anté-historiques, le squelette d'un chef [illegible] l'Ecole des Beaux-Arts), une multitude d'objets usuels en silex taillé. Aux environs, se dressent encore aujourd'hui quelques dolmens, pierres-levées, cromlechs, témoins solennels d'un monde disparu. Enfin, il est possible — mais on n'en est pas sûr — que les *Parisii* aient honoré Mercure en lui élevant un temple au sommet de la butte située au Nord de Lutèce, et cela justifierait une des étymologies proposées pour le nom de Montmartre, *mons Mercurii*. Un sanctuaire païen y exista incontestablement ; toutefois, il serait téméraire d'affirmer qu'il fut antérieur à la domination romaine.

Qui dira ce que fût devenue Lutèce si César ne l'avait pas conquise après le glorieux combat où succombèrent les Gaulois, leur chef Camulogène en tête, pour avoir voulu garder leur indépendance ? Ils avaient

PLAN DE PARIS EN 1300. (D'après MM. Mareuse et Tastu.)

détruit leurs ponts, puis brûle leurs cabanes, afin de ne laisser à l'ennemi, s'il triomphait, que des cadavres et des cendres : ils tinrent parole. Les vainqueurs, eux, se gardèrent bien de laisser abandonné un site aussi favorable ; ils y prirent position, colonisèrent, et pendant la période gallo-romaine, Lutèce, redevenue capitale, connut plusieurs siècles de prospérité.

Les témoignages qui le prouvent sont nombreux autant que variés. On savait depuis longtemps, par des relations contemporaines, que les empereurs romains avaient fait construire un palais vers l'extrémité occidentale de l'île. Des travaux faits en 1847-1848 dans le sous-sol du Palais de justice ont mis au jour les fondations de cet édifice, et ont permis aux archéologues de juger de son importance. Plus récemment, la commission du Vieux Paris a retrouvé, grâce à d'intelligentes fouilles à la pointe orientale de l'île, puis sous la rue de la Colombe, la preuve non équivoque de l'existence d'une muraille d'enceinte, construite au IIIe ou IVe siècle. Dès 1711, une découverte capitale avait été faite sous le chœur de Notre-Dame-de-Paris. On avait exhumé une série de pierres ayant constitué un monument qui n'était autre qu'un autel, et une inscription indiquait que, sous le règne de Tibère, les nautes parisiens avaient élevé cet autel à Jupiter très bon et très grand. Ainsi, dès le premier siècle de notre ère, les Parisiens avaient formé une corporation de navigateurs, de bateliers — c'est le sens du mot nautes — régulièrement organisée, à l'imitation de celles qui existaient dans les villes romaines. Cette corporation, on la retrouve plus tard, toujours puissante et maîtresse de la ville ; c'est elle qui fonda la municipalité parisienne, qui lui donna son blason, le vaisseau symbolique figuré sur les sceaux dès le XIIe siècle. De l'époque romaine datent encore les deux premiers ponts de Paris, construits dans l'axe de la grande voie qui reliait le Nord et le Sud de la Gaule, représentés aujourd'hui par le Petit-Pont et le pont Notre-Dame.

ASPECT DU LOUVRE SOUS CHARLES V.

Voilà pour Lutèce proprement dite, c'est-à-dire l'île qui fut le berceau de Paris. La rive droite de la Seine ne semble pas avoir été habitée au temps des Romains ; il n'en est pas de même de la rive gauche, du bord même du fleuve jusqu'au haut du flanc septentrional de la montagne Sainte-Geneviève que l'on nommait

alors *Mons Lucotitius*. Un faubourg important s'y bâtit pendant les trois premiers siècles, et quelques vestiges vénérables, restés encore debout, suffiraient à l'attester : nous voulons parler des Thermes, et des arènes, que l'on trouvera décrits au cours de cet ouvrage (Ve arrondissement), et aussi des ruines de l'aqueduc d'Arcueil, amenant aux Thermes les eaux de Rungis. D'autres trouvailles ont été faites, à diverses époques, qui établissent l'existance dans ce faubourg d'un théâtre — sur l'emplacement du lycée Saint-Louis —, d'un château militaire, un peu au-dessus, vers l'extrémité inférieure de la rue Soufflot, et d'un camp retranché, de l'autre côté de cette rue, s'étendant jusqu'aux rues Royer-Collard et Saint-Jacques. On sait enfin que cette dernière, qui représente la voie romaine était, suivant l'usage, bordée de tombeaux; mais c'est un véritable cimetière gallo-romain qui a été découvert en 1878 au sommet du plateau, sur la droite de cette voie, vers le point où la rue Nicole rencontre le boulevard de Port-Royal.

LA PLACE DE GRÈVE AU XIVe SIÈCLE

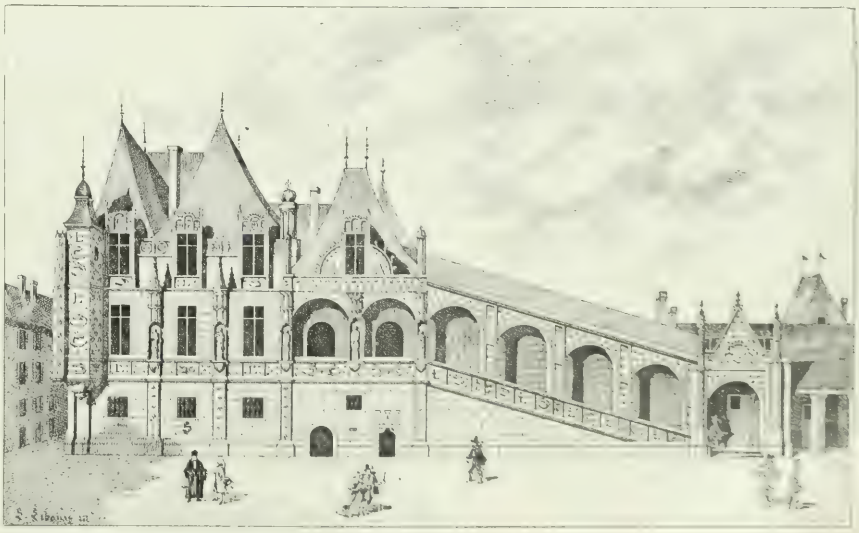
Au moment où la puissance romaine s'effondra devant les invasions germaniques, Lutèce, comptée au nombre des villes principales de la Gaule, faisait partie de la quatrième province lyonnaise, dont le chef-lieu était à Sens. Ainsi qu'il arriva pour la plupart des cités, son nom originel avait été substitué à celui de la tribu qui l'avait fondée; on ne disait plus Lutèce, on disait Paris.

Dans le tableau rapide que nous esquissons du développement de Paris à travers les temps, la période qui suit n'a qu'une petite place. Le sang de saint Denis et de ses deux compagnons, siants Rustique et Eleuthère avait été, fécond pour la cause du Christ : la ville se christianisa et la nouvelle religion, si ardemment proscrite, inclina sous sa loi les Francs envahisseurs. De gracieuses légendes veulent que sainte Geneviève ait dompté Attila, qu'un évêque ait fait courber la tête de Clovis. Dès lors, la puissance de l'Église éclate : sous les Mérovingiens, Paris commence à devenir une ville monastique; les églises sont peu nombreuses encore, mais des abbayes se créent, dont l'influence et les richesses ne feront que s'accroître durant douze cents ans : c'est, sur l'ancien mont Lucotitius, l'abbaye de Sainte-Geneviève, fondée par Clovis sous le nom de Saint-Pierre-et-Saint-Paul; c'est, sur la même rive, l'abbaye de Saint-Vincent, devenue Saint-Germain-des-Prés, que fonda Childebert; c'est, peu après, sur la rive droite, un couvent, desservi d'abord par quelques moines, aujourd'hui Saint-Germain-l'Auxerrois; enfin, à deux lieues au Nord de la ville, l'insigne basilique dans laquelle Dagobert fit solennellement transporter les restes de saint Denis.

Une statue monumentale de Charlemagne a été élevée sur le Parvis Notre-Dame — la vraie place historique du vieux Paris — comme si cet orgueilleux empereur avait des titres à la reconnaissance des Parisiens. Il n'en est rien, car il décentralisa la capitale pour la transporter au Nord-Est, à Aix-la-Chapelle. Une lamentable époque allait commencer sous ses successeurs, avec les invasions normandes, qui, par cinq fois, vinrent dévaster la vallée de la Seine. Comme au temps de César, Paris combattit vaillamment. Deux *châtelets* commandaient le cours de la rivière : l'un sur la rive droite, dont la place du Châtelet garde le nom, l'autre au bas de la rue Saint-Jacques, en tête du Petit-Pont. Ce dernier était une simple tour en bois : douze habitants, douze héros s'y enfermèrent et le défendirent jusqu'à la mort. La ville reconnaissante a fait graver leurs noms sur une plaque de marbre apposée à l'endroit même qui fut témoin de leur admirable résistance.

Les ténèbres furent lentes à se dissiper, mais il est dans les destinées de Paris qu'il renaisse de ses cendres, plus glorieux après chaque désastre. On a sans doute exagéré les terreurs de l'an mille et l'espèce de prostration des esprits dans l'attente de cette date fatidique; il est cependant certain que, dès le début du XIe siècle, une ère d'activité s'ouvrit. La tour de l'église Saint-Germain-des-Prés, date de ce temps-là; regrettons quelle ait été débarrassée des créneaux dont elle était garnie comme un château fort; l'effet devait être des plus pittoresques.

C'est alors aussi que la rive droite commença de se bâtir. Il n'est pas téméraire de penser que ce fut surtout l'œuvre de ces anciens nautes, nommés dès lors marchands de l'eau, et que les documents contempo-



PALAIS DE JUSTICE. CHAMBRE DES COMPTES BATIE SOUS LOUIS XI, AN [illegible] EN [illegible]

PLAN DE PARIS SOUS LOUIS XIV.

rains nous montrent installés aux abords de l'Hôtel de Ville actuel, à la Grève et au Monceau Saint-Gervais. Là fut le marché public; une charte de Louis VII, où il est appelé le vieux marché (en 1141), atteste le cas que faisaient les Parisiens de cet emplacement, quoique déjà abandonné, puisque le roi le leur vendit moyennant 70 livres. Dans une autre charte de la même année, le nouveau marché — fondé, dit le roi, par son père — est dit situé aux Champeaux (aujourd'hui encore les Halles). Enfin, l'on a des preuves que sous Louis VII la rive droite possédait déjà sa première enceinte, que représente assez bien le tracé de la rue de la Verrerie, de la rue des Lombards et de la rue Saint-Denis jusqu'au Châtelet, d'une part, de la rue du Roi-de-Sicile et de la rue Vieille-du-Temple jusqu'à la place Baudoyer, d'autre part.

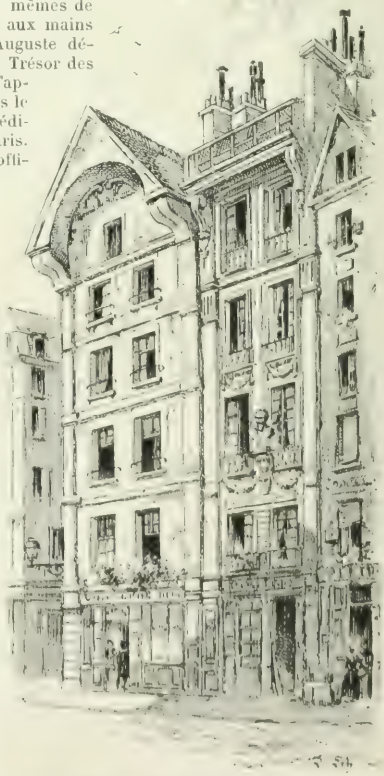
Ainsi, du côté de l'Est, le vieux marché, siège de la corporation des mariniers; vers l'Ouest, le nouveau marché fondé aux Champeaux par Louis VI, tels étaient devenus, vers la fin du XIIe siècle, les deux centres commerciaux de Paris. La rive gauche paraît avoir été un peu délaissée, si ce n'est à la place Maubert et sur le flanc septentrional de la montagne Sainte-Geneviève; dans l'île, les églises commençaient à se construire en grand nombre et la population s'entassait à leur ombre dans d'étroites rues.

La prospérité de Paris doit beaucoup à Philippe-Auguste. Ce n'est pas assez de la médiocre statue hissée au sommet d'une des deux colonnes de la place de la Nation, et de son nom donné tardivement (en 1864) à une avenue voisine, pour exprimer la gratitude de la cité envers l'un de ses principaux fondateurs, car il a véritablement droit à ce titre. Les Halles créées, le Louvre construit, le pavage des voies les plus importantes ordonné, le cimetière des Innocents clos de murs, étaient déjà des œuvres éminemment utiles; il fit plus encore. La plus grande partie de son règne fut employée à doter la ville d'une enceinte nouvelle qui enveloppa les deux rives de murs flanqués de tours et de courtines, précédés d'un large fossé sur lequel, en avant des portes, furent jetés des ponts-levis. Sur la rive droite, elle partait du Louvre, se dirigeait vers l'Est en passant par l'église de l'Oratoire, la Bourse du Commerce, la rue du Jour, la rue Mauconseil, se rapprochait de la rue Rambuteau, devenait parallèle à la rue des Francs-Bourgeois, puis tournant vers le Sud presque à angle droit, venait aboutir à la Seine, à hauteur du marché de l'Ave-Maria. Sur la rive gauche, elle commençait en face du Louvre à la fameuse tour de Nesle, suivait la rue Mazarine, la rue Mazet, le passage du Commerce, la rue *des Fossés*-Monsieur-le-Prince, des Fossés-Saint-Jacques, contournait l'enclos de l'abbaye de Sainte-Geneviève, et redescendant vers le Nord-Est, atteignait la Seine parallèlement au tracé des rues Thouin, des *Fossés-Saint-Victor* (rue du Cardinal-Lemoine) et des Fossés-Saint-Jacques. En résumé, la partie orientale du Ier arrondissement, la majeure partie du IVe, la moitié au moins du Ve et le tiers du VIe furent compris dans la nouvelle clôture (1). Des fragments, parfois considérables de cette fortification — tours ou parties de muraille — demeurés debout çà et là — en attestent la solidité en même temps qu'ils sont de précieux documents pour l'archéologie parisienne.

Du règne de Philippe-Auguste date encore un événement gros de conséquence pour l'avenir de Paris. Après la bataille de Fréteval, où les bagages du roi, parmi lesquels se trouvaient les chartes royales, c'est-à-dire les archives mêmes de la couronne, tombèrent aux mains des Anglais, Philippe-Auguste décida que, désormais, le Trésor des Chartes, — comme on l'appelait — ne suivrait plus le souverain dans ses expéditions et serait gardé à Paris. N'était-ce pas donner offi-

(1) Il va sans dire que, pour rendre plus claire la description du parcours de cette enceinte, nous avons mentionné des rues ou des édifices, à plus juste raison des divisions administratives qui n'existaient pas alors. De plus, ces indications mêmes ne sont qu'approximatives.

LE LOUVRE SOUS HENRI IV.



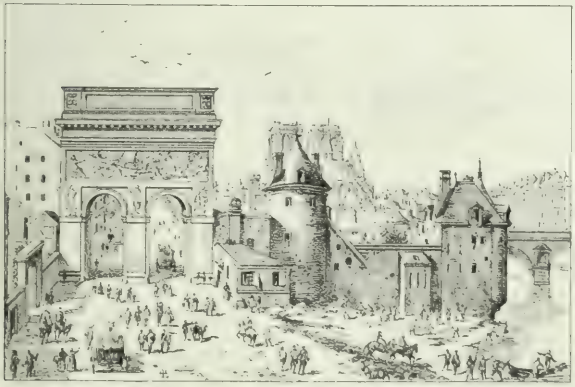
MAISON DE LA RUE DE LA FERRONNERIE
DEVANT LAQUELLE FUT ASSASSINÉ HENRI IV.

LE PONT AU CHANGE (D'après une gravure du XVIIe siècle)

ciellement à notre ville le titre de capitale du royaume? Elle l'avait déjà en fait; l'avenir prouve que, par la suite, les rois en firent réellement leur résidence coutumière, ou du moins légale.

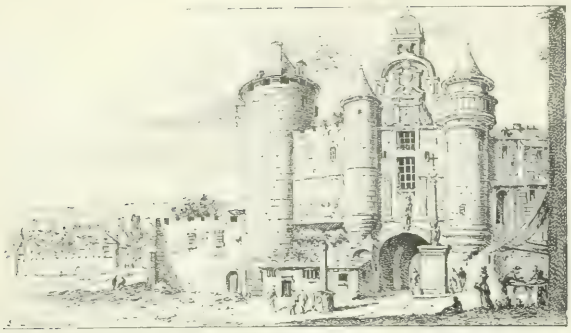
Tout occupé qu'il ait été d'expéditions lointaines qu'inspirait sa dévotion, saint Louis prend aussi une grande place dans les annales parisiennes. Sa piété même a servi à enrichir la ville de plusieurs monuments dont elle est fière à bon droit. Le principal est cette admirable Sainte-Chapelle qu'il fit construire tout exprès pour y déposer les reliques rachetées aux infidèles d'Orient, ou conquises sur eux. L'architecte en fut Pierre de Montereau ou de Montreuil, auquel on doit aussi l'église et le réfectoire du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, où la bibliothèque et les collections du Conservatoire des arts et métiers ont trouvé pour leur installation le plus séduisant des cadres. Il avait encore construit pour l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés un réfectoire et la chapelle de la Vierge, deux merveilles de l'art gothique, au dire de ceux qui les purent voir, et dont la destruction est éternellement déplorable. Sous saint Louis fut achevée aussi la cathédrale de Paris, l'une des plus belles églises du monde, par la construction de la façade méridionale, sur le petit bras de la Seine. On y peut lire la date de l'achèvement et le nom de l'architecte : 1257 — Jean de Chelles. Cette année 1257 est bien importante pour une autre raison dans l'historiographie parisienne : c'est celle où le roi donna à Robert de Sorbon les maisons et les terrains voisins du palais des Thermes nécessaires à la fondation de l'Université.

Au regard de l'administration municipale, saint Louis prit des dispositions qui devaient avoir les plus graves conséquences. Déjà nous avons parlé de la corporation des marchands de l'eau. Unis d'abord exclusivement pour veiller à leurs intérêts corporatifs, ils s'étaient, dès le XIIe siècle, emparés de la gestion des affaires communales : ils siégeaient dans un édifice que l'on nommait le Parloir aux Bourgeois et leur chef était le prévôt des marchands. La justice était rendue pour le roi par un autre officier, dont la charge était affermée sur les deniers municipaux.

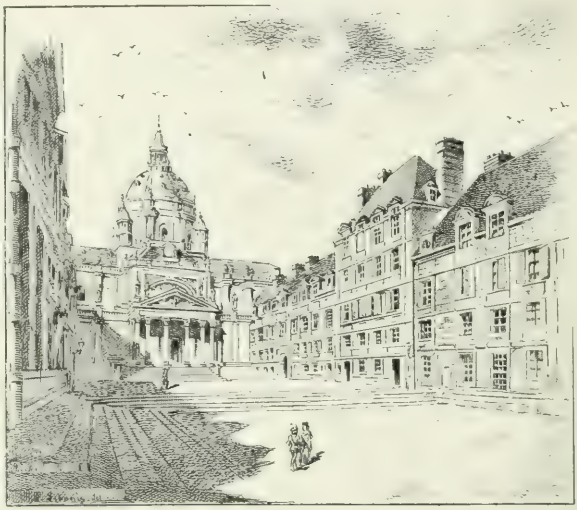


PORTE SAINT-BERNARD ET CHATEAU DE LA TOURNELLE.
(D'après une gravure du XVIIe siècle.)

LA TOUR DE NESLE [illegible]



ENTRÉE DU GRAND CHATELET (XVIIe siècle)



COUR DE L'ANCIENNE SORBONNE. (D'après une gravure du XVIIe siècle.)

Saint Louis aperçut quels dangers la royauté courait à voir grandir chaque jour devant elle un pouvoir municipal aussi étendu. Il se réserva la nomination de l'officier de justice, qui fut désormais le prévôt de Paris, et désigna pour ces fonctions un homme dont le nom est resté célèbre, Etienne Boileau, l'auteur du *Livre des Métiers de Paris*, code et réglement remarquable de toutes les associations ouvrières. Dès lors, la prévôté de Paris et la prévôté des marchands demeureront distinctes jusqu'à la Révolution, opposant presque constamment, l'une à l'autre, durant cinq siècles, les forces et l'influence sur lesquelles elles s'appuient : le roi, le peuple.

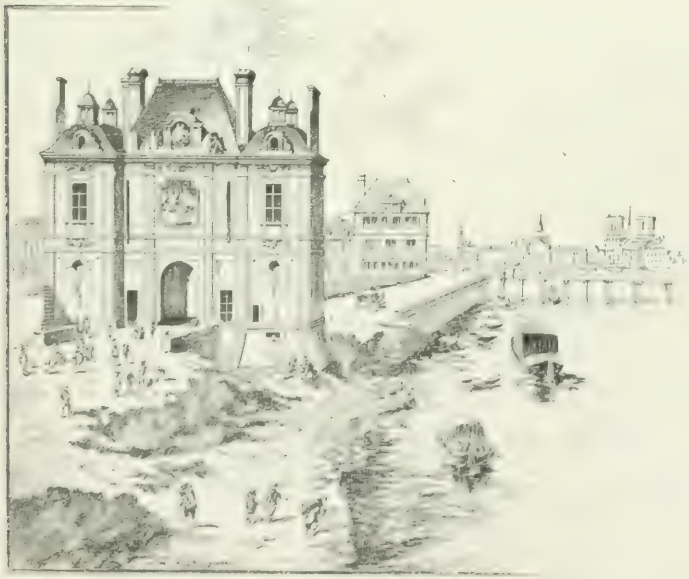
Cette opposition allait prendre pour la première fois, moins de cent ans après l'institution de la prévôté royale, le caractère d'une lutte aiguë où la nation même aurait pu périr. Qu'il suffise de rappeler les combats que le peuple de Paris eut à livrer pendant la captivité du roi Jean, autant contre les ennemis du dehors que contre ceux du dedans. Le prévôt des marchands était Étienne Marcel. Pour avoir aimé les Parisiens et défendu leurs libertés, il a conservé une légitime auréole de grandeur, bien que son rôle, surtout vers la fin, soit un peu obscur. On eût mieux aimé le voir rester d'accord avec le dauphin, ce sage qui fut Charles V. Les intérêts de la ville n'auraient eu qu'à y gagner, car Charles V, une fois le pays pacifié, sut montrer combien il leur était attaché.

Pour éviter le retour des dangers qu'avait fait courir à Paris l'approche de l'armée anglaise, il protégea les faubourgs de la rive droite par une nouvelle enceinte que l'on peut se représenter par une ligne partant de la Seine vers la place du Carrousel, traversant le Palais-Royal, puis, la place des Victoires, et suivant le tracé de la rue d'Aboukir devenait parallèle aux grands boulevards jusqu'à la Bastille, d'où elle rejoignait la Seine parallèlement au canal Saint-Martin. La Bastille n'était encore qu'une porte fortifiée : elle allait peu après, par l'adjonction de quatre tours aux quatre primitives, devenir la fameuse prison que l'on sait. L'enceinte de la rive gauche, telle que l'avait faite Philippe-Auguste, ne fut pas reculée, mais renforcée sur les points faibles, et des fossés plus profonds y furent creusés.

Un autre mérite de Charles V aux yeux des Parisiens est d'avoir aimé la belle architecture et les autres arts. Il voulut avoir dans sa capitale deux palais : l'un, officiel, le Louvre, qu'il fit reconstruire presque entièrement; l'autre, une sorte de maison de campagne, bien qu'on la nommât « l'ostel solennel des grands esbattemens », l'hôtel Saint-Paul, composé de logis appartenant à divers propriétaires. De là, par un passage souterrain, le roi pouvait gagner la Bastille et la campagne. L'expérience de ses jeunes années l'avait rendu prudent.

Sous le règne de ce prince éclairé, Paris connut pour la première fois le cérémonial et les fêtes de la réception d'un souverain étranger. A en lire le récit, dans la relation officielle et très étendue qu'en a faite l'auteur des *Grandes Chroniques de France*, le souvenir s'impose à l'esprit des fêtes qu'il y a quelques années Paris offrait à l'empereur de Russie, et l'on est frappé des analogies qu'à cinq cents ans de distance présentent les deux réceptions.

C'est le 4 janvier 1378 que l'empereur allemand Charles IV, accompagné de son fils, le roi des Romains, fit son entrée dans Paris par La Chapelle. Le prévôt de Paris, le prévôt des marchands, l'y attendaient, et le prévôt de Paris le salua en ces termes : « Très excellent prince, nous les officiers du roy à Paris, le prevost des marchans et les bourgois de la bonne ville, nous venons faire la reverence et nous offrir à faire vostre bon plaisir, car ainsi le veult le roy notre seigneur et le nous a commandé. » Et l'empereur les remercia « moult gracieusement ». Le cortège, composé de plus de quatre mille cavaliers, se mit en marche. A mi-chemin, il rencontra le roi, monté sur un palefroi blanc et entouré d'une foule de seigneurs. Le *service d'ordre* avait été réglé d'avance : « Et avoit le roy fait crier, le jour devant, que nul ne fust tant hardi d'occuper le chemin de la grant rue (la rue Saint-Denis) en venant au Palais, de gens ni de charroi, ni ne se boujassent des places où ils s'estoient mis pour veoir passer l'empereur, le roy et le roy des Romains. Et de fait, furent mis sergens pour garder au bout des rues qui viennent sur le chemin de la grant rue, qui gardoient et deffendoient le peuple de passer... »



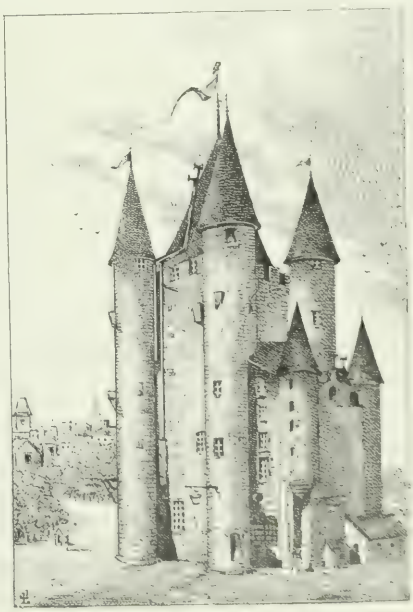
LA POLICE DE LA CONFÉRENCE. [illegible]

LES TUILERIES AU XVIIe SIÈCLE (COTÉ DES COURS)

Le lendemain, le prévôt des marchands et les échevins offrirent à l'empereur, au nom de la ville, une nef pesant 190 marcs d'argent (c'est ce que nous appelons un surtout de table), et deux grands flacons dorés et émaillés, du prix de 70 marcs d'argent ; au roi des Romains, une fontaine d'argent du poids de 93 marcs et deux grands pots d'argent de 30 marcs. Ce jour-là et les suivants furent consacrés à la visite des monuments de la ville : la Sainte-Chapelle, le Palais de justice, le Louvre, l'hôtel Saint-Paul où étaient la reine et ses enfants; puis, le château de Vincennes, celui de Beauté, à Nogent-sur-Marne, et enfin l'abbaye de Saint-Maur, où Charles IV et son fils prirent congé du roi de France.

En dépit des promesses d'alliance qui avaient été échangées en ces jours pacifiques, une longue période commence d'années lamentables pour l'histoire du pays — les plus sombres de notre histoire — et, ce qui prouve l'importance de Paris, c'est qu'il demeure le centre de toutes les luttes qui désolent le royaume, le but convoité par tous les partis. La révolte des Maillotins, les querelles des Armagnacs et des Bourguignons, les Cabochiens, l'assassinat du duc d'Orléans, la trahison de Perrinet Le Clerc qui livre les portes de la ville à l'ennemi, Henri V et Henri VI d'Angleterre transportant leur royauté dans la capitale, tous ces faits appartiennent au moins autant aux annales générales de la France qu'à celles de sa capitale. Plus d'un demi-siècle s'écoule, ainsi marqué par les horreurs de la guerre.

Et cependant, la ville continuait à s'étendre, à se parer. Comment dépeindre le fouillis pittoresque et charmant qu'elle offrait à l'œil au temps où Charles VII, enfin vainqueur de l'Anglais, put y rentrer sans crainte ! C'était, dans un enchevêtrement de rues étroites et tortueuses, une forêt de clochers de toutes sortes et de tourelles pointues. Les maisons étaient en bois, chargées de sculptures délicates, ou bien c'étaient des logis en pierre, dont les meneaux faisaient aux fenêtres une croix naturelle. Les plus riches avaient pignon sur rue; les artisans et les boutiquiers avaient des habitations plus modestes, d'un seul étage formant saillie, de façon à protéger le rez-de-chaussée, qu'une large baie ouverte sur la rue convertissait en magasin, ou pour mieux dire, en étalage, car les acheteurs restaient au dehors. A ces auvents pendaient des enseignes d'une amusante variété. Les saints et les saintes y étaient très largement représentés, mais ils n'étaient pas les seuls : le Barillet, le Gril, la Couronne, la Tête noire, l'Écu de France, puis tous les animaux possibles, du lion au singe et à la mouche se voyaient fréquemment. D'autres étaient plaisantes : la truie qui file, le Coq hardi (perché sur le dos d'un lion) ; un K majuscule traversé par une barre, signifiant : Au grand Cabaret, etc., etc. On a fait des volumes sur les enseignes curieuses de Paris.



LA TOUR DU TEMPLE [illegible]

Trois quar[illegible] tincts constituaient l'ensem[illegible] droite. Trois cent dix rues au [illegible] plupart ont con[illegible] sinon leur aspect. Leur liste [illegible] par un certain Guillot, qui, [illegible]

LE PORT SAINT-PAUL AU XVIIIe SIÈCLE; ARRIVÉE DU COCHE D'AUXERRE.

souci de fournir aux étrangers l'itinéraire des cabarets et lieux mal famés.

Si, maintenant, au seuil des temps modernes, nous recherchons dans le Paris d'aujourd'hui les monuments dont fut doté le Paris du XIVe et du XVe siècle leur nomenclature sera, hélas! bien vite dressée. C'est, dans la Cité, uniquement le Palais de justice, bien des fois remanié depuis, mais œuvre en partie de Philippe le Bel. Sur la rive gauche, les bâtiments du collège des Bernardins, devenus caserne de pompiers, l'église Saint-Séverin, quelques tourelles de la rue Hautefeuille, l'hôtel de Cluny. Sur la rive droite, Saint-Nicolas-des-Champs, Saint-Merri, Saint-Germain-l'Auxerrois, le cloître de la rue des Billettes, la tour de Jean sans Peur, la tourelle de la rue Barbette, celle du Vertbois, la porte de l'hôtel Clisson, rue des Archives, et enfin l'hôtel de Sens, qui, à lui seul, dans le cadre pittoresque que le hasard lui a maintenu, suffit à donner une idée de l'aspect de Paris à la fin du moyen âge.

La Renaissance commence. L'hôtel de Sens et celui de Cluny en ont été, en quelque sorte, les précurseurs, bien français, bien parisiens, ne devant rien à ce que les expéditions d'Italie nous rapportèrent, un peu plus tard, du goût et de l'imitation de l'antique. Du goût seulement : car, aux architectes de l'autre côté des Alpes, nous avons le droit et la fierté d'opposer les Pierre Lescot, les Jean Bullant, les Jean Goujon, les Philibert Delorme, constructeurs et sculpteurs éminemment nationaux du Louvre, de la fontaine des Innocents, de l'hôtel Carnavalet, des Tuileries.

Il est vrai que l'administration parisienne fit, vers le même temps, appel à un artiste italien. Pour la construction de l'ancien Hôtel de Ville, dont la première pierre fut posée le 15 juillet 1533, elle avait agréé les plans et modèles de Dominique de Cortone, dit le Boccador. La preuve en est faite par plusieurs extraits des comptes de la Ville, et c'est en vain qu'on s'est efforcé de démontrer que ce bel édifice était l'œuvre de Pierre Chambige, « maître ès œuvres de maçonnerie », qui ne fit qu'en diriger les travaux. C'est aussi, paraît-il, le Boccador qui fournit les plans de l'église Saint-Eustache, un des meilleurs spécimens de l'architecture religieuse du XVIe siècle. Nous ne parlons pas, bien entendu, de la façade, et encore moins de l'affreux corps de garde qui déshonore « la pointe Sainte-Eustache ».

A ces œuvres si importantes que Paris vit s'élever dans le XVIe siècle, il convient d'en ajouter une, également belle et utile : le Pont-Neuf. Jusqu'au règne de Henri IV, quatre ponts seulement existaient : le Petit-Pont et le pont Notre-Dame, le pont Saint-Michel et le pont au Change. On s'en était contenté depuis Charles le Chauve, mais cela était réellement insuffisant, même en tenant compte des nombreux *passeurs d'eau* qui, en amont et en aval, offraient leurs services aux piétons, moyennant quelques deniers. La construction du Pont-Neuf fut décidée en 1577, moins encore pour l'utilité des Parisiens que pour la commodité du roi, qui voulait pouvoir aller en carrosse, sans faire de détour, du Louvre à Saint-Germain-des-Prés, voire même à la foire Saint-Germain. Henri III ne put pas en jouir cependant, car c'est en 1602 seulement que, pour la première fois, son successeur put traverser du quai de l'Ecole au bourg Saint-Germain.

C'est le lieu de parler du blason de Paris, de ce fameux vaisseau symbolique que les flots ballottèrent si souvent sans qu'il ait jamais sombré. *Fluctuat nec mergitur*, telle est sa fière devise, plus vraie que correcte grammaticalement (un bon latiniste aurait dit : *sed non*). On a longtemps pensé que ces armes parlantes avaient été inspirées par la forme même de l'île où fut fondée Lutèce, forme qui, en effet, se rapproche assez de celle d'un navire dont la proue se terminerait en face du Louvre. Il faut renoncer à cette explication ingénieuse, mais inexacte : la cité n'avait pas, jadis, cette forme régulière que lui ont donnée les murs de soutènement de ses quais; en outre, du côté d'aval, elle se continuait en quelque sorte par plusieurs îlots que la création de la place Dauphine et du terre-plein du Pont Neuf a eu pour effet d'atterrir, et quand cela se fit, les armoiries parisiennes existaient déjà depuis longtemps.

Le vaisseau, c'est l'emblème de cette corporation de bateliers, de marchands de l'eau, puissants dès le XIIe siècle, qui, nous l'avons dit, avait son siège à la Grève et d'où naquit la primitive administration municipale de Paris. Les Archives nationales conservent une charte de l'an 1200, dont le sceau de cire représente un « bateau antique avec mât soutenu à droite et à gauche par trois cordages ». Au siècle sui

LE PALAIS DE JUSTICE ET LA CONCIERGERIE VUS DU PONT AU CHANGE

LA BASTILLE ET LA PORTE SAINT-ANTOINE AU XVIIIe SIÈCLE

vant, la voile avait la forme quadrangulaire. Sous Charles V, le bateau est surmonté d'un semé de fleurs de lis, c'est-à-dire les anciennes armes de France des nouvelles furent simplement : d'azur à trois fleurs de lis d'or). La devise latine appartient au XVIe siècle et la couronne murale au premier Empire.

Dans la langue héraldique, les armes de Paris s'énoncent ainsi : *De gueules au navire équipé d'argent, voguant sur des ondes de même, au chef cousu d'azur à un semé de fleurs de lis d'or, qui est de France ancien.*

Napoléon Ier avait ordonné que les fleurs de lis fissent place à des abeilles; Louis XVIII avait, naturellement, rétabli les fleurs de lis. Le conseil municipal fut bien inspiré lorsque, dans sa séance du 14 février 1880, il refusa de supprimer à son tour le «chef» aux fleurs de lis, et décida par des considérations purement historiques, de ne pas modifier le type de ses armoiries. Ajoutons que les « couleurs » de la Ville sont également celles de son blason, rouge et bleu; elles entrent donc pour deux tiers dans la constitution de notre drapeau national.

Veut-on savoir quelle était à cette époque l'administration municipale? Elle se trouvait être très complexe et puissante, mieux armée qu'aujourd'hui — le croirait-on — en face du gouvernement. A l'Hôtel de Ville siégeait ce qu'on pourrait nommer l'état-major : le prévôt des marchands, assisté de quatre échevins et de vingt-quatre conseillers de ville, à qui incombait la direction de toutes les affaires. Voilà pour l'administration centrale.

Depuis la construction de l'enceinte de Charles V, la ville était divisée en seize quartiers :

D'abord, au centre, la Cité.

Puis, *sur la rive droite :* Saint Antoine; Saint Gervais; Sainte Avoye; Sainte-Opportune; Saint-Germain-l'Auxerrois; Saint-Honoré; les Halles; Saint-Eustache; Saint-Denis; Saint-Martin; la Verrerie; Saint-Jacques-la-Boucherie; la Grève.

Sur la rive gauche : la place Maubert; Saint-André-des-Arts.

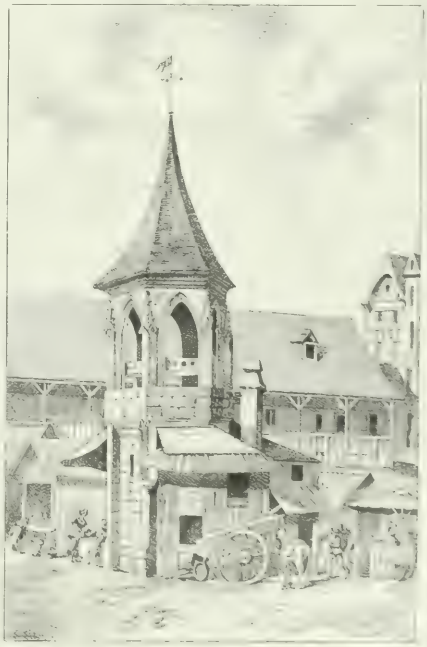
Chacun de ces quartiers avait une administration propre, en réalité très démocratique. A sa tête était un quartinier, dont les fonctions correspondaient à peu près à celles d'un commissaire de police et d'un maire. Une de ses prérogatives les plus appréciées était de prendre part à l'élection du prévôt des marchands. Sous lui étaient placés, dans chaque quartier, quatre cinquanteniers et seize dizainiers, s'occupant de plus près que le quartinier, des détails de l'administration. Ils n'avaient pas de traitement, et cependant l'emploi était très recherché, car il donnait rang dans les cérémonies publiques et droit à porter un manteau officiel, avec des parements en poil de soie.

L'influence des quartiniers fut redoutable pendant les guerres religieuses de la fin du XVIe siècle. Ce sont eux que l'on nommait *les Seize*, et cette dénomination restée dans l'histoire générale, dit assez quel fut leur pouvoir, car les habitants leur obéissaient aveuglément. C'est à leur volonté que Henri IV dut d'être si longtemps en échec devant les murs de Paris, puis, de pouvoir enfin traiter de la paix.

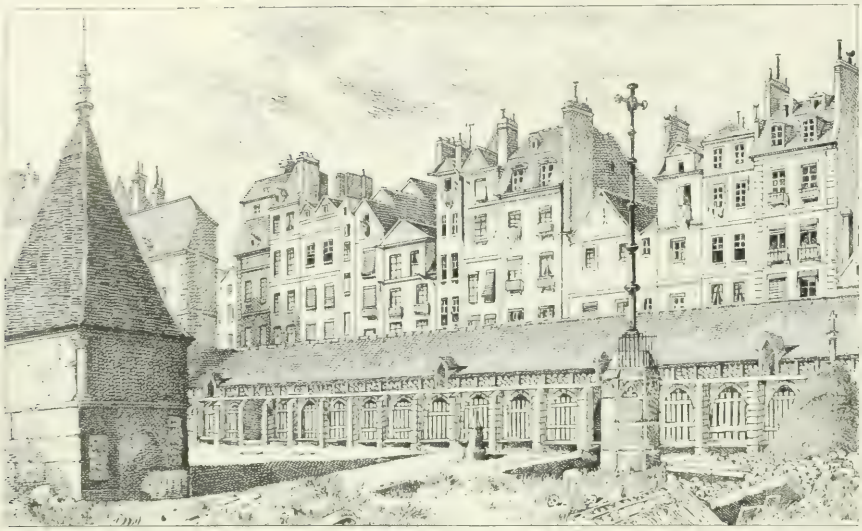
Quelle période sinistre des annales de la ville que ce siège de Paris! On en a trop souvent cité les horreurs, vingt mille personnes mourant de faim, des mères dévorant leurs enfants, [illegible] refaire ici l'affreux tableau. En [illegible] temps, le peuple de Paris [illegible] tragiquement témoigné de l'ardeur de ses passions politiques et religieuses, plus rapidement ensuite de l'oubli de ses haines. Il a suffi que *le Béarnais* ait, un jour, dit-on, déclaré que Paris valait bien une messe pour qu'il devint l'idole de ses sujets. On en jugea plus tard par le degré d'indignation où les porta l'acte de Ravaillac.

Ce roi si détesté, puis si regretté, avait conçu un projet d'embellissement de Paris qu'il n'eut pas le temps de réaliser : la création d'un quartier neuf au Sud du Temple, dont le point central aurait été une vaste [illegible] la place de France [illegible] toutes les rues [illegible] ter les noms [illegible] conde partie du projet, seule, reçut un [illegible] Beauce, etc., [illegible] rondissement.

[illegible] Henri IV [illegible] sur l'emplace-



LE PILORI DE LA PLACE DES HALLES



CIMETIÈRE ET CHARNIER DES SAINTS-INNOCENTS.

capitale va cesser d'être la résidence habituelle du roi; Louis XIII lui préfère Saint-Germain; ses successeurs, Versailles, mais elle ne perd rien à cet abandon relatif : le XVIIe et le XVIIIe siècle vont être pour elle la période la plus féconde en accroissements et en prospérité.

Autour de la place Royale, dont nous venons de parler, le Marais — c'est-à-dire les terrains maraîchers dont la majeure partie appartenait au prieuré de la Culture-Sainte-Catherine — se construisit et devint le quartier le plus aristocratique de Paris. On n'était de la bonne compagnie qu'à condition d'avoir son hôtel au Marais. Il nous a été assez conservé de ces hôtels pour attester la magnificence du quartier, mais l'aristocratie les a désertés depuis longtemps, du moins celle de la naissance; l'industrie lui a succédé dans ces nobles demeures et y fait, d'ailleurs fort bonne figure.

A l'autre extrémité de la ville, sur le chemin de Vaugirard, Marie de Médicis confiait à l'architecte Salomon de Brosse le soin de lui bâtir le somptueux palais du Luxembourg. Pour l'alimenter d'eau, elle n'hésitait pas à capter les sources de Rungis, à trois lieues de distance, et à construire un aqueduc digne des Romains, au-dessus de celui que, treize cents ans avant, ils avaient élevé à Arcueil.

Louis XIII, enfin, renferma dans l'enceinte de la ville par une fortification continue la région de l'Ouest, jusqu'à la rue Royale et aux grands boulevards, qui devinrent alors le fossé de cette enceinte. Au delà de cette enceinte, une belle promenade fermée de grilles, fut tracée le long de la Seine : le cours la Reine, lieu de rendez-vous habituel des boulevardiers d'alors. La place Royale, le cours étaient les deux seuls endroits de Paris où il fût de bon ton de se promener en carrosse.

L'excessive dévotion d'Anne d'Autriche peupla de couvents le faubourg Saint-Jacques : Feuillantines, Ursulines, Visitandines, religieuses de Port-Royal, religieuses du Val-de-Grâce. La chapelle de ces dernières fut traitée avec un luxe tout particulier, qui fit l'admiration des contemporains plus qu'elle ne fait la nôtre, encore que ce soit le meilleur morceau d'une architecture bien dégénérée. Il n'est que trop vrai que l'architecture religieuse des deux derniers siècles de l'ancien régime ne peut soutenir la comparaison avec celle du moyen âge. Qui oserait préférer Saint-Roch à Saint-Merri ou à Saint-Séverin? Quel bijou plus délicatement ciselé que la tour Saint-Jacques?

Cette majesté, si froide et triste à nos yeux, où avait abouti le style religieux paraît bien moins choquante dans les édifices civils du même temps. La colonnade du Louvre, les places Vendôme et des Victoires, les portes Saint-Denis et Saint-Martin, tous ces monuments dus à la vanité de Louis XIV ont une réelle grandeur et honorent Paris. Ils ont pour beaucoup contribué à accroître l'universel renom que lui avaient valu les siècles. On put croire alors que la ville était à l'apogée de sa splendeur. Qu'en penserait aujourd'hui l'orgueilleux monarque?

Le 7 mai 1717, le tsar Pierre le Grand fit une visite solennelle à la capitale. Les relations du temps sont pleines de détails sur ce voyage que l'on a justement rapproché de celui de l'empereur Nicolas II, encore présent à toutes les mémoires. Pierre le Grand se fatigua bientôt des rigueurs du protocole. Aux appartements magnifiques qu'on lui avait préparés au Louvre, il préféra le séjour plus simple de l'hôtel de Lesdiguières (au coin de la rue du Petit-Musc et du quai des Célestins). Là encore, se soustrayant à l'escorte de huit gardes du corps préposés à sa garde, il aima mieux vivre à sa guise, sortant incognito.

Le tsar, dit un chroniqueur (Dubois de Saint-Gelais), n'en usoit ainsi que parce que sa curiosité le conduisoit chez d'habiles ouvriers, ou chez des curieux, ou une nombreuse suite auroit été aussi embarrassante que peu convenable. » Les Gobelins et la Monnoie alors installée rue de l'Arbre-Sec paraissent l'avoir surtout intéressé. Il ne quitta la capitale que dans le courant de juin.

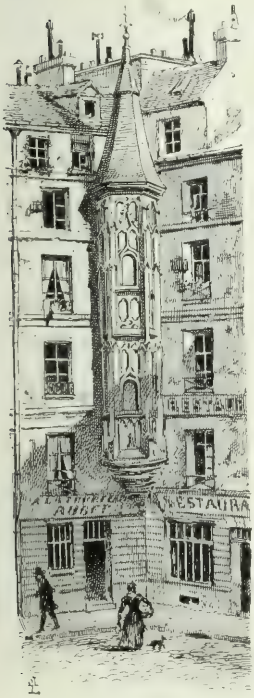
LONGUE DES BOUTIQUES A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

LES THÉATRES DU BOULEVARD DU TEMPLE (1760-1860)

Depuis 1702, une nouvelle division des quartiers avait été faite. De seize, on en avait élevé le nombre à vingt : Cité; Saint-Jacques-de-la-Boucherie; Sainte-Opportune; Louvre; Palais-Royal; Montmartre; Saint-Eustache; Halles; Saint-Denis; Saint-Martin-des-Champs; la Grève; Saint-Paul; Sainte-Avoie; le Temple; Saint-Antoine; place Maubert; Saint-Benoît; Saint-André-des-Arts; Luxembourg; Saint-Germain-des-Prés.

L'enceinte septentrionale sous Louis XV reste fixée aux boulevards; mais en dépit de défenses expresses, de bornes marquant, au nom du roi, les limites au delà desquelles on ne doit pas bâtir, les faubourgs ne cessent de grandir : la Grange-Batelière, la Chaussée-d'Antin, la Ville-l'Évêque, le faubourg Saint-Honoré commencent à devenir de véritables villes

Sur la rive gauche, il y a longtemps que l'antique fortification de Philippe-Auguste a été dépassée, submergée; déjà, au Midi, elle atteint le boulevard Montparnasse. A l'angle qu'il fait avec la rue de Sèvres, est ouverte la barrière dite des Incurables (parce que l'hospice de ce nom était situé rue de Sèvres, là où est maintenant le square du Bon-Marché).



LA TOURELLE
DE L'ANCIENNE PLACE DE GRÈVE.

Les fermiers généraux, qui prenaient à bail la perception des droits d'entrée, obtinrent de Louis XVI la permission de construire à leurs frais un nouveau mur d'enceinte, autant pour empêcher la fraude que pour agrandir la zone du territoire imposable. Cette enceinte, que la Révolution interrompit d'abord en proclamant la liberté des barrières, mais que les besoins fiscaux la forcèrent à achever, on peut la reconstituer aisément car elle est représentée par le tracé des boulevards que la tradition persiste à nommer extérieurs, alors qu'ils ne le sont plus depuis quarante ans. Ils ne l'étaient, du reste, que pour moitié. Le mur s'élevait au milieu; en deçà régnait dans la ville un chemin de ronde; au delà, le boulevard extérieur proprement dit, qu'un espace libre de 50 toises (100 mètres) devait, à l'origine, séparer de toute bâtisse. Les pavillons des barrières, construits assez massivement par Ledoux, ont à peu près tous disparu, sauf ceux de la barrière d'Enfer, place Denfert-Rochereau.

Du temps de Louis XV datent plusieurs monuments dignes d'être cités : l'École militaire, l'hôtel des Monnaies et la fontaine de la rue de Grenelle sont les principaux qu'ait vu achever ou entreprendre ce règne de Il faut y ajouter le dessin de la place de la Concorde avec la statue équestre du roi, qu'un [illegible] aussi, devait si dramatiquement remplacer, les deux beaux hôtels bâtis sur cette place par Gabriel pour former l'entrée de la rue Royale — un remaniement élégant des Champs-Élysées, dû à M. de Marigny.

D'autres travaux considérables furent poursuivis ou commencés sous le règne suivant : l'église monumentale que l'abbaye de Sainte-Geneviève se destinait, œuvre de Soufflot, et qui est devenue le Panthéon; la Madeleine, bâtie pour remplacer la modeste paroisse de la Ville-l'Évêque et qui faillit bien ne jamais être affectée au culte catholique; le pont Louis XVI (pont de la Concorde); le fastueux palais des Bourbons-Condés (aujourd'hui Chambre des députés); le couvent des Capucins à la Chaussée-d'Antin (aujourd'hui paroisse Saint-Louis-d'Antin et lycée Condorcet) et dans ce même quartier, de charmants hôtels particuliers, rivaux en luxe et en grâce.

Il n'est pas excessif de dire que la Révolution française a été avant tout la révolution parisienne. Non pas que le cœur de la France presque entière n'ait battu à l'unisson de celui de la grande ville pour la conquête de la liberté, mais parce que tous les actes de cette solennelle et terrible époque eurent Paris pour théâtre. Hélas! aux journées de concorde en succédèrent d'autres, trop différentes: le pavé des rues et des places publiques fut teint de sang. *Tantæ molis erat...!* La victoire du 14 juillet elle-même aurait pu et dû être une victoire pacifique, sans effusion de sang.

Dès l'aurore de la Révolution, le peuple de Paris s'était trouvé debout, frémissant comme au temps de la Ligue; mais cette fois ce n'était plus pour défendre des théories religieuses : les philosophes lui avaient appris ce qu'étaient ces trois belles idées de liberté, d'égalité, de fraternité; il voulait leur triomphe.

Une circonstance administrative lui donna la cohésion indispensable pour accomplir ce grand œuvre. Les quartiers avaient été divisés en soixante districts électoraux en vue de l'élection des députés aux états généraux. Le lieu désigné pour les [illegible]

LA BARRIÈRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES [illegible]

PLAN DE PARIS SOUS LOUIS-PHILIPPE (1830-1848)

citoyens fut soit l'église paroissiale, soit l'une des salles d'un couvent. C'est ce qui explique les noms dont on les désigna, et dont voici la liste :

Saint-André-des-Arts. — Les Cordeliers. — Les Carmes-déchaussés. — Les Prémontrés. — Saint-Hilarion. — Saint-Roch. — Les Jacobins-Saint-Honoré. — Saint-Philippe-du-Roule. — Saint-Germain-des-Prés. — Les Petits-Augustins. — Les Bernardins. — Les Feuillants. — Saint-Benoît. — Les Théatins. — Saint-Louis-du-Louvre. — Saint-Nicolas-du-Chardonnet. — Saint-Victor. — Les Bernardins-Monastère. — Les Capucines. — Les Filles-Dieu.

Les Pères de Nazareth. — Saint-Étienne-du-Mont. — Le Val-de-Grâce. — Saint-Marcel. — Saint-Nicolas-des-Champs. — Sainte-Élisabeth. — Les Filles-Dieu. — Saint-Laurent. — Les Bernardines. — Notre-Dame. — Saint-Martin. — Saint-Germain-l'Auxerrois. — L'Oratoire. — Les Feuillants. — Les Capucins-Saint-Honoré. — Saint-Eustache. — Les Petits-Pères. — Les Filles-Saint-Thomas. — Les Capucins-de-la-Chaussée-d'Antin. — Les Mathurins. — La Sorbonne. — Saint-Jacques-du-Haut-Pas. — Le Petit-Saint-Antoine. — Les Minimes. — Traînel. — Sainte-Marguerite. — Les Grands-Augustins. — Saint-Jacques-de-l'Hôpital. — Bonne-Nouvelle. — Saint-Laurent. — Saint-Denis-de-la-Châtre. — Saint-Gervais. — Saint-Louis-la-Culture. — Les Enfants-Trouvés. — Saint-Merri. — Le Sépulcre. — Saint-Martin-des-Champs. — Les Récollets. — Saint-Jacques-la-Boucherie. — Saint-Louis. — Saint-Magloire. — Saint-Joseph.

Ce que le gouvernement n'avait pas prévu, c'est l'ardeur qu'apportèrent les Parisiens à l'exercice de ce droit, si nouveau pour eux, de discuter les affaires publiques. Une fois les opérations électorales terminées, les districts devinrent [illegible] : la [illegible] fut impuissante à les dissoudre. Comme [illegible], les citoyens se réunissaient, discutaient l'événement du jour, rédigeaient et faisaient imprimer des procès-verbaux de leurs décisions, presque toujours unanimes, qu'ils imposèrent ainsi à la municipalité.

En 1790, [illegible] quarante-deux districts fut remplacée par une division en quarante-huit sections. Cela ne modifiait en rien une situation désormais acquise. Les sections furent plus puissantes encore ; elles gouvernèrent avec les représentants de la nation ; il n'est pas une grande journée de la Révolution qui n'ait été décidée avec leur concours, pour ne pas dire leur volonté.

[illegible] monuments, religieux ou autres, de la rue principale qui les traversait, de l'ancien quartier dont elles avaient fait partie. En 1793, toutes les dénominations rappelant de près ou de loin le [illegible] disparurent ; celles qui on[illegible] de l'antique époque. Citons

UN JOUR DE REVUE AUX TUILERIES SOUS LE PREMIER EMPIRE (1810). D'après le tableau de [illegible]

entre autres les sections des Piques, du Mont-Blanc, Guillaume-Tell, du Contrat-Social, de Mucius-Scævola, du Bonnet-Rouge, des Sans-Culottes, de Brutus, de l'Indivisibilité, du Contrat-Social, de la Réunions, des Amis-de-la-Patrie.

Une nouvelle répartition fut créée en 1795, qui devait durer soixante-cinq ans. Durant ce temps, Paris comprit douze arrondissements, formant chacun quatre quartiers. En voici le tableau au moment du remaniement qui les supprima :

Ier Arrondissement. — *Quartiers :* Tuileries ; Champs-Élysées ; Roule ; Place Vendôme.

IIe Arrondissement. — *Quartiers :* Chaussée-d'Antin ; Palais-Royal ; Feydeau ; Faubourg-Montmartre.

IIIe Arrondissement. — *Quartiers :* Faubourg-Poissonnière ; Saint-Eustache ; Montmartre ; Mail.

IVe Arrondissement. — *Quartiers :* Saint-Honoré ; Louvre ; Marchés ; Banque.

Ve Arrondissement. — *Quartiers :* Bonne-Nouvelle ; Porte-Saint-Martin ; Faubourg-Saint-Denis ; Montorgueil.

VIe Arrondissement. — *Quartiers :* Temple ; Porte-Saint-Denis ; Lombards ; Saint-Martin-des-Champs.

VIIe Arrondissement. — *Quartiers :* Arcis ; Mont-de-Piété ; Sainte-Avoye ; Marché-Saint-Jean.

VIIIe Arrondissement. — *Quartiers :* Quinze-Vingts ; Faubourg-Saint-Antoine ; Popincourt ; Marais.

IXe Arrondissement. — *Quartiers :* Cité ; Ile-Saint-Louis ; Arsenal ; Hôtel-de-Ville.

Xe Arrondissement. — *Quartiers :* Invalides ; Saint-Thomas-d'Aquin ; Monnaie ; Faubourg-Saint-Germain.

XIe Arrondissement. — *Quartiers :* Luxembourg ; École-de-Médecine, Palais-de-Justice ; Sorbonne.

XIIe Arrondissement. — *Quartiers :* Jardin-du-Roi ; Saint-Jacques ; Observatoire ; Saint-Marcel.

La Révolution n'a pas fondé de monuments à Paris ; en revanche, elle y a fondé des institutions, plus que centenaires aujourd'hui, ce qui prouve leur importance. Est-il besoin de rappeler que l'École normale, l'École polytechnique, le Muséum d'histoire naturelle, l'Institut furent son œuvre ?

Nous passerons rapidement sur la période du Directoire, période de licence sans frein, et aussi sur « l'épopée impériale » dont le dénouement valut à la ville de voir deux fois sous ses murs, en 1814 et en 1815, les armées de l'étranger et de connaître la douleur d'une double occupation. Disons douleur, mais non humiliation, car la population se comporta avec sa vaillance ordinaire : les meurtriers combats des Buttes-Chaumont, de la place du Trône, de la barrière de Clichy l'attestent à son honneur.

La Restauration élève des églises, rouvre des couvents ; Charles X déchaîne la Révolution de 1830 en supprimant les quelques libertés, bien tièdes pourtant, que son frère avait accordées, il est vrai, à son

ANCIEN PONT LOUIS-PHILIPPE ET PASSERELLE DE [illegible]

corps défendant. [illegible] sang les fondations d'un nouveau régime.

Deux faits capitaux pour le développement de Paris marquent le règne de Louis-Philippe : [illegible] fut celui de Paris à Saint-Germain en 1837 [illegible]

tifications. On a peine à comprendre [illegible] de faire à [illegible] vivement le la seconde. M. Thiers était un adversaire résolu de la première. Il fut, plus avisé, [illegible] que personne pour reconnaître leur utilité. Les chemins de fer ont, de plus en plus, continué à rendre d'incomparables services, si bien qu'il est impossible d'imaginer aujourd'hui ce qui arriverait s'ils nous manquaient. Quant aux remparts, moins durable aura été leur existence. Les progrès de la civilisation s'étendant à ceux de l'art militaire, ont rendu, paraît-il, leur protection inefficace, au moins dans la région de l'Ouest et du Nord-Ouest, où la Seine est considérée comme une barrière suffisante. Aussi leur démolition entre la porte du Point-du-Jour et celle de Pantin est-elle chose décidée; mais on n'oubliera pas que durant le siège de 1870, ils jouèrent leur rôle dans la glorieuse résistance de la cité.

On peut juger sévèrement le gouvernement politique de Napoléon III. Il y aurait injustice à méconnaître ce qu'il fit pour la ville. Peu importe que le désir de se conquérir de difficiles sympathies, que la spéculation aussi, aient été de puissants facteurs du souci dont témoignèrent l'empereur et son principal conseiller, Haussmann, pour la transformation de la capitale. La constatation reste entière : Paris étouffait, manquait d'air, de jour, de larges débouchés correspondant à une circulation chaque jour plus intense, de promenades, de boulevards pour les habitations de luxe. Tout cela lui fut donné. Les archéologues ont déploré, non sans raison, que çà et là quelque curieux monument du passé n'ait pas été épargné par un tracé brutal qui peut-être aurait pu l'éviter, nous persistons à penser que le remède fut meilleur que le dommage. Il suffit de s'égarer aujourd'hui dans l'un des quartiers, de plus en plus rares, que nous a légués le vieux Paris, vers la rue Saint-Sauveur, par exemple, ou encore autour de Saint-Merri, pour se persuader que la capitale du monde n'aurait aucune prétention à ce titre si elle avait, dans toutes ses parties, conservé cet aspect.

RUINES DE LA COMMANDERIE DE St-JEAN-DE-LATRAN

LA RUE DE LA CORDONNERIE EN 1700 (HIER DES HALLES)

Forthabilement, l'Empire s'intéressa aux quartiers excentriques, y créa des parcs superbes (les Buttes-Chaumont, Montsouris), y perça des boulevards, y éleva des églises très fastueuses. Si leurs habitants ne lui en manifestèrent nulle reconnaissance, [illegible] pour [illegible] heureux de les avoir.

Sa grande œuvre, en ma-

tière parisienne, fut l'extension des limites de la ville jusqu'au périmètre des fortifications. La loi du 16 juin 1859, ayant son effet à dater du 1er janvier 1860, annexa les territoires de onze communes suburbaines qui, depuis 1790, affleuraient la zone de l'enceinte des fermiers généraux : Auteuil, Passy, Batignolles-Monceau (formé, en 1830, de territoires provenant de Neuilly et de Clichy), Montmartre, La Chapelle, La Villette, Belleville, Charonne, Bercy, Vaugirard et Grenelle (démembré de Vaugirard de 1830). De timides protestations se produisirent, dont il ne fut pas tenu compte : les municipalités étaient d'ailleurs à la dévotion du souverain, choisies par lui, et se seraient bien gardées de résister à sa volonté.

Dès lors, Paris reçut la division en vingt arrondissements qu'il a conservée jusqu'ici. Le plan en est ingénieux : c'est celui d'une spirale qui partant du centre géométrique se déroule en courbes excentriques.

Mais l'administration éprouva des difficultés quand il fallut attribuer le nº XIII à un arrondissement. Personne n'en voulait. Nous disons (pages 137 et 167) comment le chiffre terrible, refusé par Passy, échut aux Gobelins; on a peine à imaginer que, dans un siècle de lumière, la superstition ait eu tant de crédit encore. Finalement, voici le tableau des divisions adoptées. Pour la première fois, chaque arrondissement fut pourvu d'une dénomination, distincte de celle des quartiers et nous ne nous sommes pas fait faute de discuter certains des vocables adoptés :

Ier Arrondissement. *Le Louvre.* — Quartiers : Saint-Germain-l'Auxerrois. — Les Halles. — Le Palais-Royal. — La Place Vendôme.

IIe Arrondissement. *La Bourse.* — Quartiers : Gaillon. — Vivienne. — Le Mail. — Bonne-Nouvelle.

IIIe Arrondissement. *Le Temple.* — Quartiers : Les Arts-et-Métiers. — Les Enfants-Rouges. — Les Archives. — Sainte-Avoye.

IVe Arrondissement. *L'Hôtel-de-Ville.* — Quartiers : Saint-Merri. — Saint-Gervais. — L'Arsenal. — Notre-Dame.

Ve Arrondissement. *Le Panthéon.* — Quartiers : Saint-Victor. — Le Jardin-des-Plantes. — Le Val-de-Grâce. — La Sorbonne.

VIe Arrondissement. *Le Luxembourg.* — Quartiers : La Monnaie. — L'Odéon. — Notre-Dame-des-Champs. — Saint-Germain-des-Prés.

VIIe Arrondissement. *Le Palais-Bourbon.* — Quartiers : Saint-Thomas-d'Aquin. — Les Invalides. — L'École-Militaire. — Le Gros-Caillou.

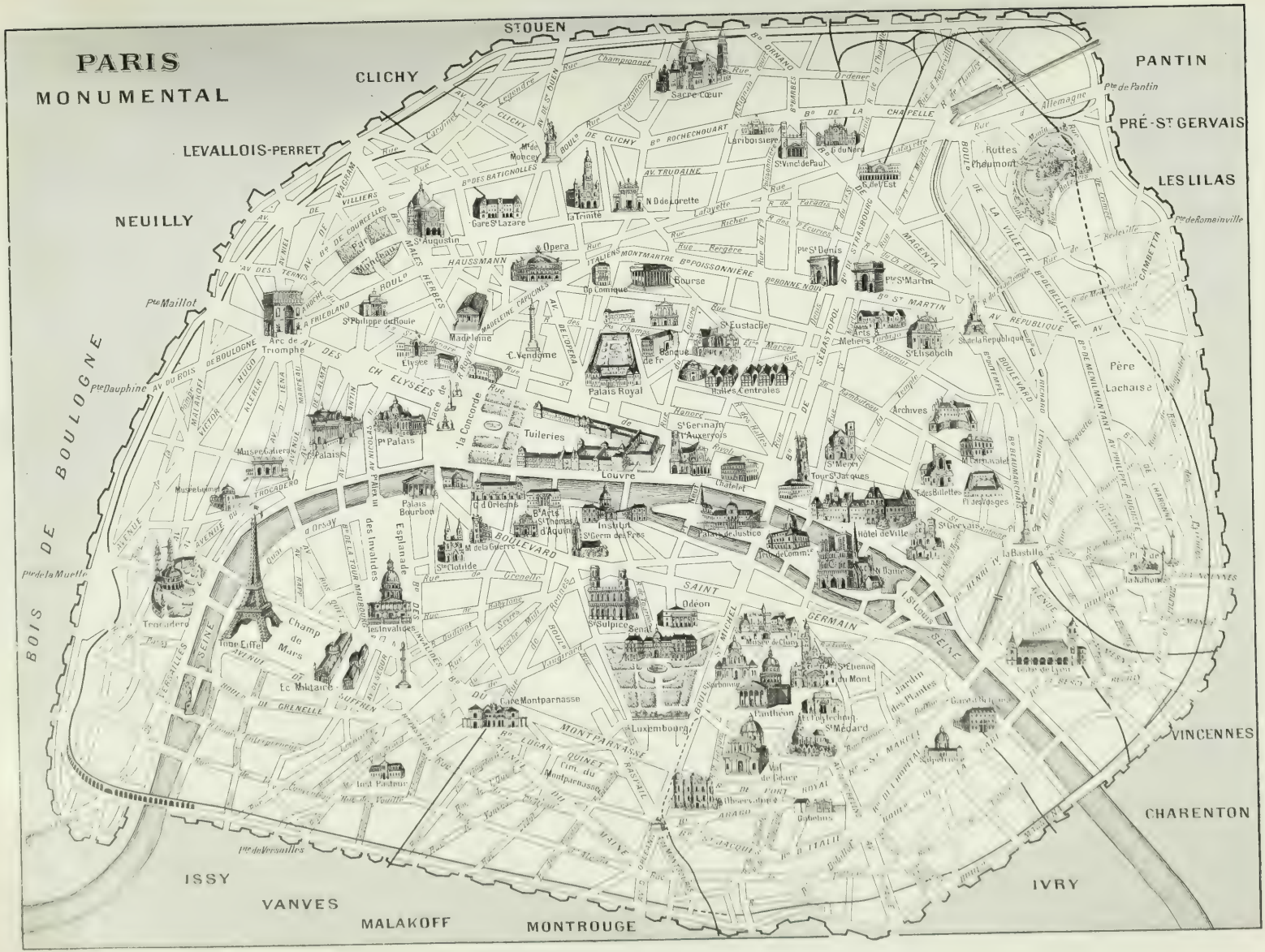
VIIIe Arrondissement. *L'Élysée.* — Quartiers : Les Champs-Élysées. — Le Faubourg-du-Roule. — La Madeleine. — L'Europe.

IXe Arrondissement. *L'Opéra.* — Quartiers : Saint-Georges. — La Chaussée-d'Antin. — Le Faubourg-Montmartre. — Rochechouart.

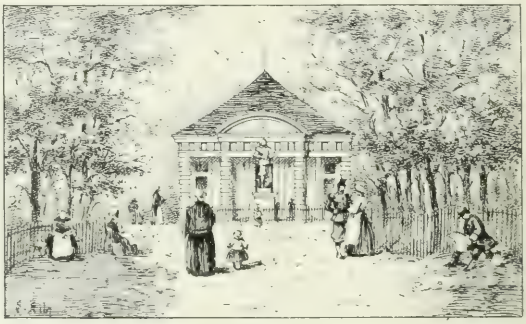
Xe Arrondissement. *L'Enclos-Saint-Laurent.* — Quartiers : Saint-Vincent-de-Paul. — La Porte-Saint-Denis. — La Porte-Saint-Martin. — L'Hôpital-Saint-Louis.

XIe Arrondissement. *Popincourt.* — Quartiers : La Folie-Méri-

VUE DES BERNARDINS AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE


PARIS
MONUMENTAL
ST OUEN
CLICHY
PANTIN
PRÉ-ST GERVAIS
LEVALLOIS-PERRET
LES LILAS
NEUILLY
BOIS DE BOULOGNE
VINCENNES
CHARENTON
IVRY
ISSY
VANVES
MALAKOFF
MONTROUGE
Sacre Cœur
Mcadre Montmartre
Mobcey
Lariboisiere
St Vinc de Paul
Rottes Chaumont
Gare St Lazare
St Augustin
Trinité
N D de Lorette
Opera
Op Comique
Bourse
Pte St Denis
Pte St Martin
Pte Maillot
St Philippe du Roule
Madeleine
Arc de Triomphe
Elysée
C Vendôme
Palais Royal
St Eustache
Halles Centrales
St Elisabeth
Place de la Concorde
Tuileries
Pl Palais
Palais
Musée Galliera
Musée Guimet
Louvre
St Germain l'Auxerrois
Archives
St Merri
Tour St Jacques
Palais Bourbon
Q d'Orleans
B Arts
St Thomas d'Aquin
Institut
St Germ des Prés
Palais de Justice
Hôtel de Ville
Esplanade des Invalides
St Clotilde
Les Invalides
Champ de Mars
Tour Eiffel
Ec Militaire
Tourdeiro
Odéon
St Sulpice
Sénat
Musée de Cluny
St Etienne du Mont
Jardin des Plantes
Gare Montparnasse
Luxembourg
Panthéon
St Médard
Val de Grâce
Cim. du Montparnasse
Observatoire
Gobelins
Bastille
Nation
Père Lachaise
Pte de Pantin
Pte de Romainville
Pte de la Muette
Pte Dauphine
Pte de Versailles
Champ de Mars
Seine
Boulevard Saint Germain
Boulevard Montparnasse
Boulevard Haussmann
Boulevard Sebastopol
Boulevard Magenta
Boulevard de la Villette
Boulevard de Belleville
Boulevard Ménilmontant
Boulevard Richard Lenoir
Boulevard Beaumarchais
Boulevard Voltaire
Boulevard Ornano
Boulevard de Clichy
Boulevard Rochechouart
Boulevard des Batignolles
Boulevard Haussmann
Boulevard Malesherbes
Boulevard Pereire
Boulevard Gouvion St Cyr
Boulevard Exterieur
Boulevard Jourdan
Boulevard Arago
Boulevard Port Royal
Boulevard St Marcel
Boulevard St Michel
Boulevard Sebastopol
Boulevard Voltaire
Boulevard Ornano
Avenue des Champs Elysées
Avenue de la Grande Armée
Avenue de la Tour Maubourg
Avenue de Versailles
Avenue de Suffren
Avenue de Saxe
Avenue de Ségur
Avenue de Breteuil
Avenue de Lowendal
Avenue de Tourville
Avenue de Wagram
Avenue de Villiers
Avenue de Courcelles
Avenue de Neuilly
Avenue des Ternes
Avenue de Friedland
Avenue Hoche
Avenue Kléber
Avenue Iéna
Avenue Victor Hugo
Avenue du Bois de Boulogne
Avenue Malakoff
Avenue Marceau
Avenue d'Antin
Avenue Montaigne
Avenue Matignon
Avenue Gabriel
Avenue Marbeuf
Avenue Pierre 1er de Serbie
Avenue Rapp
Avenue de Lamotte Picquet
Avenue de la Bourdonnais
Avenue de la Motte Picquet
Avenue de Ste Marie
Avenue de Ste Marie
Avenue de la Grande Armée
Avenue de la Bourdonnais
Avenue de la Motte Picquet

ENTRÉE DE L'ANCIENNE PÉPINIÈRE DU LUXEMBOURG.



LA STATUE DE LESUEUR DANS L'ANCIENNE PÉPINIÈRE.

court. — Saint-Ambroise. — La Roquette. — Sainte-Marguerite.

XIIe ARRONDISSEMENT. *Reuilly.* — Quartiers : Le Bel-Air. — Picpus. — Bercy. — Les Quinze-Vingts.

XIIIe ARRONDISSEMENT. *Les Gobelins.* — Quartiers : La Salpêtrière. — La Gare. — La Maison-Blanche. — Croulebarbe.

XIVe ARRONDISSEMENT. *L'Observatoire.* — Quartiers : Montparnasse. — La Santé. — Le Petit-Montrouge. — Plaisance.

XVe ARRONDISSEMENT. *Vaugirard.* — Quartiers : Saint-Lambert. — Necker. — Grenelle. — Javel.

XVIe ARRONDISSEMENT. *Passy.* — Quartiers : Auteuil. — La Muette. La Porte-Dauphine. — Les Bassins (Chaillot, depuis 1896).

XVIIe ARRONDISSEMENT. *Batignolles-Monceau.* — — Quartiers : Les Ternes. — La Plaine-Monceau. — Les Batignolles. Les Épinettes.

XVIIIe ARRONDISSEMENT. *La Butte-Montmartre.* — Quartiers : Les Grandes-Carrières. — Clignancourt. — La Goutte-d'Or. — La Chapelle.

XIXe ARRONDISSEMENT. *Les Buttes-Chaumont.* — Quartiers : La Villette. — Le Pont-de-Flandre. — L'Amérique. — La Chapelle.

LES MOULINS DU VIEUX MONTMARTRE. (Commencement du XIXe siècle.)

XXe ARRONDISSEMENT. *Ménilmontant.* Quartiers : Belleville. — Saint-Fargeau. — Le Père-Lachaise. — Charonne.

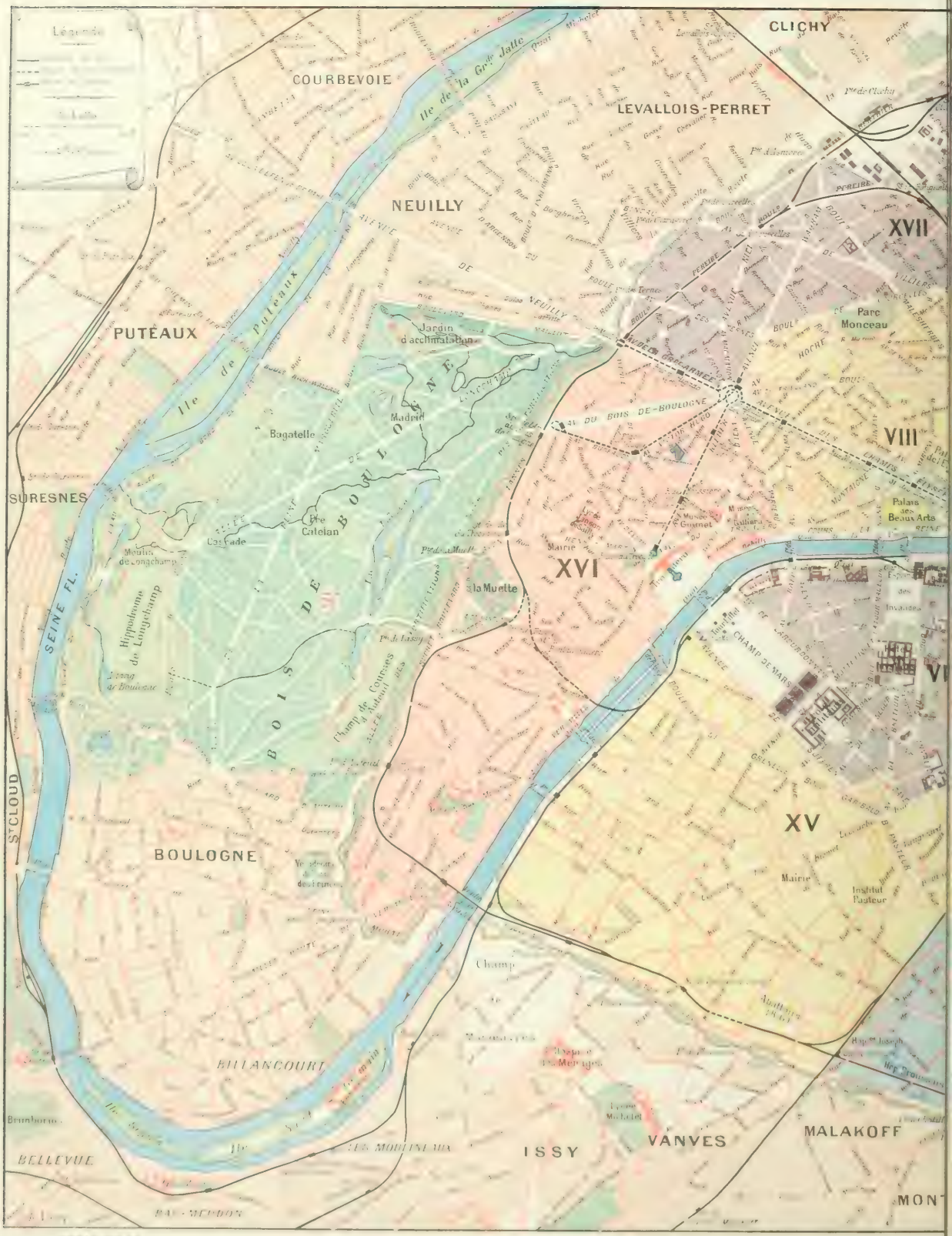
L'année terrible vient brusquement interrompre dix-huit années d'une prospérité [illegible] devenir [illegible]. Ce que, ni en 1814, ni en 1815, les alliés n'avaient osé faire, l'Allemagne l'osa : pendant trois semaines, de mai à juin 1871, Paris fut bombardé, mourut de faim. Toujours le temps [illegible] une autre mort : l'impétuosité [illegible] ne permit pas. Paris, ce fut la guerre civile, encore [illegible] dont [illegible] n'ose pas prononcer ou donner [illegible].

Mais [illegible] Paris [illegible] de sa ruine. Le gouvernement de la troisième République lui a fait une réalité [illegible] plus grand encore. L'admiration, à [illegible]

qu'elle soit, des monuments achevés ou construits, des opérations de voirie effectuées, des institutions créées depuis 1871, en donnera du moins une faible idée. Citons, un peu au hasard :

Hôtel de Ville, théâtres de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, de la Porte-Saint-Martin, de la Renaissance, de la Comédie-Française, palais du Trocadéro, tour Eiffel, palais des Beaux-Arts, hôtel des Postes, Bourses du Commerce et du Travail, Sorbonne, lycée Louis-le-Grand, Écoles de droit et de médecine, lycées Louis-le-Grand, Montaigne, Condorcet (petite division), Janson-de-Sailly, Buffon, Carnot, Voltaire; lycées de filles : Fénelon, Racine, Victor-Hugo, Lamartine, Molière; collèges Rollin et Chaptal; écoles Lavoisier, Boule, Diderot, Arago, Estienne; — mairies des Ve, XIIe, XIIIe, XVe, XVIe, XVIIIe, XIXe et XXe arrondissements; toutes les grandes gares de chemins de fer remaniées et embellies, gares d'Orléans (quai d'Orsay) et des Invalides, construites; — avenues de l'Opéra, de la République, Gambetta; rues de la Convention, d'Alésia, de Tolbiac, Mozart; la Butte-aux-Cailles nivelée; — tout un quartier créé dans le XVIe arrondissement au N.-O. de la Muette; parc de Montsouris; ponts de Tolbiac, Sully, Alexandre III, Mirabeau, passerelle de Passy; — églises du Sacré-Cœur, d'Auteuil, Sainte-Anne; — hôpitaux Bichat, Debrousse, Broussais, Hérold, Tenon, des Dames-Françaises, Boucicaut; — hospitalité de nuit, ambulances urbaines; — chemins de fer : de Sceaux prolongé jusqu'au Luxembourg, d'Orléans prolongé jusqu'au quai d'Orsay, d'Arpajon, de Courcelles au Champ-de-Mars et aux Invalides, ligne métropolitaine de la porte de Vincennes à celle de Neuilly, funiculaires, tramways mécaniques à vapeur, à l'électricité, à l'air comprimé, à trolley, etc.

Dès maintenant, l'ère de ce régime est marquée dans l'histoire générale de la patrie par des dates glorieuses entre toutes : l'Exposition de 1878, celle de 1889; la visite des souverains russes en 1896; l'Exposition de 1900, enfin, dont l'admirable monument de Dalou, sur la place de la Nation, avait présagé et salué déjà l'aurore. Et mieux que jamais se vérifie, aux yeux du monde émerveillé, le dicton du XIIIe siècle : PARIS SANS PAIR.


Légende
COURBEVOIE
CLICHY
LEVALLOIS-PERRET
NEUILLY
PUTEAUX
SURESNES
BOULOGNE
BILLANCOURT
ISSY
VANVES
MALAKOFF
MONT
BELLEVUE
Ile de la Grde Jatte
Ile de Puteaux
Ile de Boulogne
SEINE FL.
St CLOUD
BOIS DE BOULOGNE
Jardin d'acclimatation
Madrid
Bagatelle
Pre Catelan
Cascade
Moulin de Longchamp
Hippodrome de Longchamp
Champ de Courses d'Auteuil
la Muette
Mairie
Musée Guimet
Palais des Beaux Arts
Parc Monceau
Champ de Mars
Mairie
Institut Pasteur
Champ de Manœuvres
Lycée Michelet
Hop. St Joseph
Hop. Trousseau
Brimborion
LES MOULINEAUX
BAS-MEUDON
XVII
VIII
XVI
XV
VI

PARIS ATLAS

PARIS
ST OUEN
PANTIN
PRÉ ST GERVAIS
LES LILAS
XVIII
XIX
XX
IX
X
II
I
III
IV
XI
XII
XIII
XIV
VI
V
Cimet. Montmartre
Sacré-Cœur
Gare du Nord
Gare de l'Est
Parc des Buttes Chaumont
Gare St Lazare
Opéra
Madeleine
Bibl. nationale
Palais Royal
Théâtre Français
Jardin des Tuileries
Louvre
Musée
Halles centrales
Marché du Temple
Musée Carnavalet
Cimetière du Père-Lachaise
Palais de Justice
Hôtel de Ville
Ile St Louis
Gare de Vincennes
St Sulpice
Odéon
Sénat
Jardin du Luxembourg
Sorbonne
Ecole Polytechnique
Panthéon
Halle aux Vins
Jardin des Plantes
Gare de Lyon
Gare d'Orléans
Hôpital de la Salpetrière
Val de Grâce
Observatoire
Gare Montparnasse
Cimet du Montparnasse
Parc de Montsouris
Reservoir de la Vanne
SEINE FL.
BOIS DE VINCENNES
ST MANDÉ
IVRY
CHARENTON
GENTILLY
ROUGE
PARIS-ATLAS

Vue de la Seine et de la Cité prise du Louvre (au premier plan le pont des Arts; au-dessus le Pont-Neuf, Notre-Dame, etc.

PARIS

1er arrondissement.

LE LOUVRE. — 1er QUARTIER : SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

2e QUARTIER : LES HALLES. — 3e QUARTIER : LE PALAIS-ROYAL. — 4e QUARTIER : LA PLACE VENDÔME.

Le premier dans l'ordre numérique, cet arrondissement tient aussi la première place par l'importance des monuments que son territoire, dans un espace restreint, possède ou a possédés autrefois : des édifices comme le Louvre, le Palais-Royal, l'ancien Châtelet, les Tuileries, le Palais de Justice; — des églises telles que Saint-Eustache, Saint-Germain-l'Auxerrois, la Sainte-Chapelle; — d'autres constructions de tout genre : le Pont-Neuf et la statue de Henri IV, la colonne Vendôme, les Halles, la fontaine des Innocents, — des rues dont le nom est célèbre dans tout l'univers : la rue de Rivoli, une partie de l'avenue de l'Opéra, la rue Saint-Honoré.

La superficie du 1er arrondissement, dit Le Louvre, est de 190 hectares (c'est-à-dire fort au-dessous de la moyenne).

Ses limites sont les suivantes : le milieu du petit bras de la Seine à partir du pont Saint-Michel, le milieu du cours du fleuve jusqu'à la hauteur de l'extrémité du jardin des Tuileries, le mur Ouest de ce jardin, l'axe des rues Saint-Florentin, Richelieu et Duchat, du boulevard de la Madeleine, des rues des Capucines, des Petits-Champs, de La Feuillade, de la place des Victoires, de la rue [illegible], du boulevard Sébastopol, du pont au Change, du boulevard du Palais et du pont Saint-Michel, pour la moitié Nord seulement.

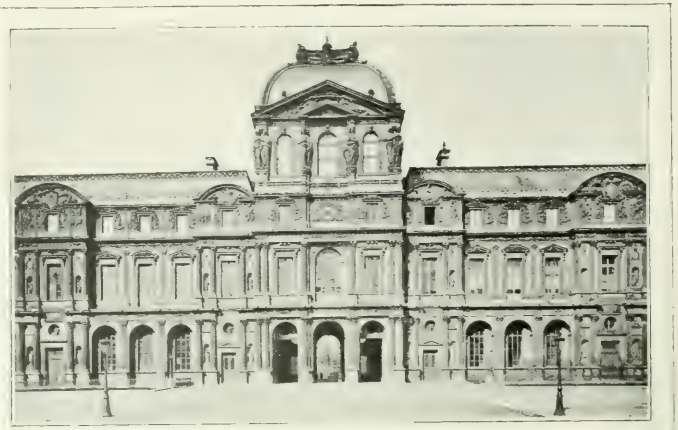
Ses quatre quartiers sont dénommés : Saint-Germain-l'Auxerrois, les Halles, le Palais-Royal, la Place Vendôme.

Au dernier recensement, sa population était de 66,150 habitants, ce qui lui assure l'avantage [illegible] vingt arrondissements. Il suffit, pour ne pas s'en [illegible] d'œil sur le plan et de voir les vastes espaces non bâtis — ou non habités — qu'y occupent les monuments et les jardins.

De ce code [illegible] gallo-romain et mérovingien [illegible] montagne Sainte-Geneviève, à l'enclos de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés; sur la rive droite, il n'y avait que des bois, des marais et quand, au IXe siècle, les Normands vinrent assiéger Paris, ils n'eurent à détruire, dans ces parages, que [illegible] alors

Saint-Germain-l'Auxerrois, — desservie par quelques moines.

Après les angoisses, après les terreurs de l'an mille, la rive droite commença à se défricher, à se bâtir, mais ce fut d'abord du côté de l'Est, entre le Châtelet et l'Hôtel de Ville; à cet égard, le IVe arrondissement l'emporte sur le premier, mais d'un siècle à peine. Paris se développait promptement, et, à la fin du XIIe siècle, toute la partie centrale du Ier arrondissement était habitée, si bien qu'elle fut englobée dans l'enceinte à laquelle Philippe-Auguste a donné son nom. Cette enceinte, pour la région qui nous occupe, est à peu près représentée par le tracé de la rue Turbigo à son intersection avec la rue Saint-Denis, les rues Mauconseil, du Jour et Oblin; puis, par une ligne traversant les bâtiments de la Bourse du Commerce et rejoignant la Seine à hauteur du pont des Arts en passant



Phot. Neurdein.

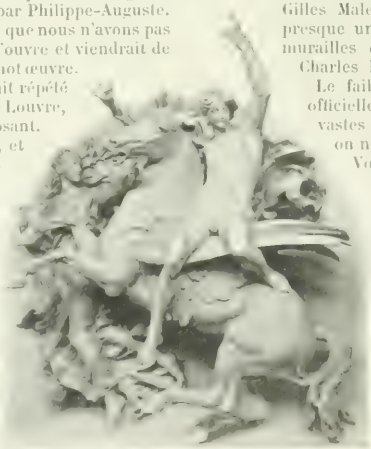
LA COUR DU LOUVRE ET LE PAVILLON HENRI II.

LA COLONNADE DU LOUVRE.

par l'axe de la rue de l'Oratoire et le milieu de la cour du Louvre.

Le Louvre. — Les origines du château du Louvre sont entourées d'obscurité. Essayons d'y apporter un peu de lumière. On a pensé à en trouver l'étymologie dans le mot anglo-saxon *lower*, qui signifie « demeure »; mais, comme aucun texte ne permet de constater l'existence du Louvre avant la fin du XIIe siècle, il faut renoncer à cette explication, aussi bien qu'à celle empruntée au latin *lupara*, endroit où il y a des loups. Bien que, comme nous l'avons dit, cette région fût boisée primitivement, elle ne devait plus l'être lorsque l'on songea à dénommer la construction élevée sur ce point par Philippe-Auguste. Qu'il nous soit permis de proposer une étymologie que nous n'avons pas encore rencontrée : le mot louvre devait s'écrire l'ouvre et viendrait de la même forme latine, — *opera*, — qui a produit le mot œuvre. Plus tard, cette origine ayant été oubliée, on aurait répété l'article, phénomène fréquent en vieux français. Le Louvre, ce serait donc l'œuvre, l'ouvrage important, imposant.

D'autre part, les historiens de Paris en général, et du Louvre en particulier, ne nous paraissent pas avoir reconnu la raison d'être de ce château fort, ni dans quelle pensée Philippe-Auguste le fit construire : ce fut, assurément « l'ouvrage militaire par excellence de l'enceinte que ce roi élevait à Paris. Le [illegible] et en aval, chaque rive de la Seine y était commandée par une tour : la tour du Louvre fut, de toutes, la plus forte, la plus importante, et Philippe-Auguste [illegible] qui constituèrent un château féodal tel qu'on les construisait alors. Il y avait, en outre, prêt pour le roi, [illegible] ce château, un pied dans la ville et l'autre dans la campagne. Que de fois le Louvre et les Tuileries ont servi à des évasions



royales ou impériales, depuis Henri III, lors de la journée des Barricades jusqu'à l'impératrice Eugénie, le 4 septembre 1870, sans parler de la fuite de Louis XVI à Varennes, de celle de Charles X en 1830 et de Louis-Philippe en 1848!

Cent cinquante ans après l'édification du Louvre, la construction de la Bastille s'inspirait du même caractère : elle aussi donnait issue sur la campagne et terminait, avec un appareil redoutable, la fortification de la ville. Les deux édifices servirent aussi, dès l'origine, de prison en même temps que de château. C'est au Louvre, — à peine achevé, — que fut incarcéré Ferrand, comte de Flandre, fait prisonnier à Bouvines :

Lors fu Ferrant, tout enferré,
Dans la tour du Louvre enserré.

Bien sombre, bien austère, le Louvre devint pour quelque temps, sous Charles V, qui y ajouta des constructions, une brillante résidence royale. Ce prince avait pris en haine le Palais de la Cité depuis les scènes violentes dont sa jeunesse y avait été le témoin : deux de ses maréchaux massacrés sous ses yeux, sa propre personne très en danger. Devenu roi, il n'y voulut plus habiter et c'est alors qu'il fit aménager le Louvre conformément à ses goûts qui étaient ceux d'un artiste et d'un lettré. La « librairie » si riche en manuscrits précieux qui y occupait trois étages d'une tour, sous la garde vigilante de Gilles Malet, est restée célèbre. Le Louvre était devenu presque un palais, en dépit de la sévérité de ses hautes murailles de forteresse et quand en 1377, l'empereur Charles IV vint le visiter, il s'en déclara émerveillé.

Le faible Charles VI conserva au Louvre sa résidence officielle, tout en lui préférant l'hôtel Saint-Paul, dont les vastes jardins plaisaient mieux à sa folie. Au surplus, on ne le consultait pas sur le choix de sa résidence. Voici comment s'exprime, à la date de 1413, le chroniqueur anonyme qui a rédigé le *Journal d'un Bourgeois de Paris* : « Et en ce temps était touzjours le roy malade et enfermé, et ilz tenoient son aisné filz qui estoit duc de Guienne et avoit espousé la fille du duc de Bourgongne, dedans le Louvre de si près que homme ne pooit parler à lui, ne nuyt ne jour, que eulx... » Eux, ce sont les Armagnacs, car notre annaliste était un Bourguignon irréductible.

Plus d'un siècle s'écoule. François Ier, grand bâtisseur de châteaux, — Blois, Chambord, Fontainebleau, Saint-Germain en sont la preuve, — et aussi grand destructeur de castels féodaux, forma le dessein de remplacer le vieux Louvre de Charles V, dont le donjon et les tourelles pointues lui offusquaient la vue, par un de ces palais qu'il

aimait tant : il en confia l'exécution au grand architecte Pierre Lescot, mais sa mort survint avant qu'il ait pu voir même le commencement des travaux. Ses successeurs poursuivirent son dessein et cela nous a valu les seules vraiment belles parties du Louvre : cette admirable façade du bord de l'eau, entre la galerie d'Apollon et le pavillon Lesdiguières (vis-à-vis de l'extrémité N.-E. du pont du Carrousel), et la partie S.-O. de la cour du Louvre, œuvre de Pierre Lescot (avec les sculptures de Jean Goujon), de Chambiges, d'Androuet du Cerceau.

Phot. Neurdein.

LA PORTE JEAN GOUJON, AU LOUVRE.

Lors de la Saint-Barthélemy, l'œuvre était en plein chantier. Faut-il en croire les hommes de la Révolution qui marquèrent de flétrissure cette admirable fenêtre de la galerie d'Apollon, comme étant celle « *d'où l'infâme Charles IX tirait sur le peuple* » ? Là-dessus, les avis sont controversés, mais l'on penche généralement pour la négative. D'abord, il n'est pas prouvé que la galerie d'Apollon fût déjà achevée ; puis, certain indices font supposer que cet odieux attentat aurait été plutôt commis d'une des fenêtres du vieil hôtel de Bourbon, démoli au siècle dernier et qui s'élevait au point où maintenant la rue du Louvre prend son origine sur le quai.

Un autre souvenir, plus digne de créance, de cette terrible nuit du 24 août 1572, est celui de l'hospitalité offerte dans sa chambre même, au Louvre, par Marguerite de Navarre, femme de Henri IV, — la reine Margot, — à un gentilhomme protestant blessé et qui fuyait, éperdu. Hospitalité, certes, un peu forcée, mais enfin qu'Alexandre Dumas n'a pas imaginée de toutes pièces.

Avec Henri IV, l'achèvement du Louvre se poursuivit activement. Les Tuileries construites, le projet de la royauté fut de relier les deux palais grâce à de longues galeries coupées par des pavillons, l'une au bord de l'eau, l'autre du côté Nord, lui faisant face et formant angle droit avec les bâtiments de la cour du Louvre. On sait ce qu'il en est advenu : à peine le projet était-il réalisé par Napoléon III, que l'œuvre, si longue à édifier, fut détruite : le 23 mai 1871, les Tuileries devenaient la proie des flammes. Les constructions qui sont restées forment encore un ensemble dont Paris a toujours le droit d'être fier.

Henri IV y est pour une bonne part : c'est à lui que l'on doit le prolongement, jusqu'aux Tuileries, de la grande galerie du bord de l'eau, faisant seule la liaison, jusqu'au pavillon de Flore, œuvre de Lefuel, appartenant à notre époque.

Les deux ailes de la cour du Louvre datent de Louis XIII et de Louis XIV : elles furent pour architectes Lemercier, puis Lefuel, et ne portent que trop le cachet de leur époque. Leurs façades Est et Sud sont du même temps. Elles ont été commencées par Perrault, et l'une d'elles, au moins, celle de l'Est, la fameuse Colonnade, a, droit, pour la noblesse de ses lignes, à notre admiration.

Les projets de ces deux façades, dessinés d'abord par Levau, n'avaient plu ni au roi, ni à personne. On résolut de s'adresser aux plus fameux architectes connus de France et d'Italie : les plans qu'ils envoyèrent ne satisfirent point encore. C'est alors que Louis XIV se décida à faire venir le cavalier Bernin, célèbre dans toute l'Italie. Il faut lire, dans les charmants *Mémoires* de Perrault, de quel air se présenta ce personnage et avec quelle morgue, qui mécontenta tout le monde ; comment enfin il fut éconduit : « Le cavalier s'est cru un grand personnage et nous a pris pour des sots, — dit Colbert ; mais il s'est trompé également en l'un et en l'autre... »

On ignore généralement les services que l'auteur de *Peau d'âne* a rendu aux arts et aux lettres en sa qualité de commis de Colbert à la surintendance des bâtiments royaux, la part qu'il prit à la fondation des Académies des sciences et des inscriptions, et, tout spécialement, le zèle qu'il apportait à la surveillance des travaux du Louvre. C'est ainsi qu'il eut assez de crédit pour faire agréer le dessin de la Colonnade, exécuté par son frère Claude Perrault, qui était médecin, et paraissait peu versé en architecture.

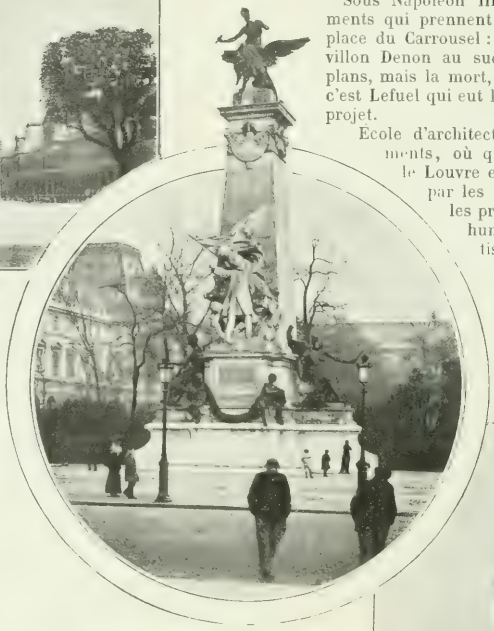
LA GALERIE D'APOLLON, AU MUSÉE DU LOUVRE.

Phot. Gaillard.

L'ARC DE TRIOMPHE DU CARROUSEL.

Comment ne pas rappeler, à ce propos, les malicieux vers par lesquels Boileau ouvre le VIe chant de son *Art poétique :*

Dans Florence, jadis, vivait un médecin,
Savant hâbleur, dit-on, et célèbre assassin.
Lui seul y fit longtemps la publique misère :
Là, le fils orphelin lui redemande un père;
Ici, le frère pleure un frère empoisonné;
L'un meurt vide de sang, l'autre plein de séné.
Le rhume à son aspect se change en pleurésie
Et par lui la migraine est bientôt frénésie.
Il quitte enfin la ville, en tous lieux détesté.
De tous ses amis morts un seul ami resté
Le mène en sa maison de superbe structure.
C'était un riche abbé, fou de l'architecture.
Le médecin, d'abord, semble né dans cet art :
Déjà de bâtiments parle comme Mansart.
. . . . . .
Enfin, pour abréger un si plaisant prodige,
Notre assassin renonce à son art inhumain,
Et désormais, la règle et l'équerre à la main,
Laissant de Galien la science suspecte,
De méchant médecin devient bon architecte.



LE MONUMENT DE GAMBETTA AU CARROUSEL.

Ce médecin-architecte florentin n'est autre, dans la pensée du satirique, que Perrault; nous le retrouverons encore, dans l'histoire du XIVe arrondissement, bon architecte de l'Observatoire.

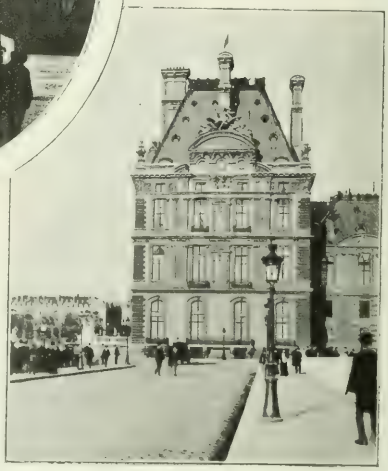
Peu après, Louis XIV néglige le Louvre pour Versailles : il l'abandonne aux Académies et aux arts, voire même aux artistes, qu'il loge dans les étages supérieurs. Il en sera ainsi sous Louis XV et Louis XVI : des expositions de peinture y sont organisées régulièrement sous l'intelligente direction de M. de Marigny, puis de M. d'Angivillier, surintendants des bâtiments; mais, il appartient à la Révolution de donner au Louvre, sous le nom de Muséum des Arts, sa glorieuse et définitive destination.

Napoléon Ier reprit le projet d'achèvement du palais; il confia, en 1806, aux architectes Percier et Fontaine l'exécution de la façade Nord, faisant vis-à-vis aux arcades de la rue de Rivoli, dont la construction venait d'être ordonnée.

Leur œuvre s'étend du pavillon de Rohan au pavillon de Marsan; elle est froide et sans beauté. Très endommagée par les incendies de la Commune, elle a été restaurée par Lefuel, mais dans le même style : mieux eût valu la supprimer pour la reconstruire dans le goût de la façade symétrique du bord de l'eau, restaurée par le même Lefuel.

Sous Napoléon III enfin, furent édifiés les bâtiments qui prennent jour sur les deux squares de la place du Carrousel : pavillon Richelieu au nord, pavillon Denon au sud. Visconti en avait dressé les plans, mais la mort, en 1852, vint le surprendre et c'est Lefuel qui eut la bonne fortune de réaliser son projet.

École d'architecture par le style de ses bâtiments, où quatre siècles sont représentés, le Louvre est une école d'art incomparable par les richesses qu'il renferme depuis les primitives manifestations du génie humain jusqu'aux œuvres d'artistes morts d'hier. Il ne saurait être question d'en donner ici un aperçu, même sommaire; des ouvrages spéciaux, des catalogues existent pour renseigner les visiteurs. Le musée est ouvert, fort libéralement, chaque jour, sauf le lundi, à tous ceux qui veulent aimer le beau (et qui ne le voudrait?). Nous ne saurions trop conseiller de profiter le plus souvent possible de cette commodité : une demi-heure même, consacrée parfois à la visite d'une galerie, est un temps utilement consacré à l'éducation des yeux et du goût.



LE PAVILLON DE FLORE (Louvre).

La **place du Carrousel** doit son nom au carrousel ou tournoi fort brillant que Louis XIV y donna, — c'était alors un terrain vague, — au mois de juin 1662. Le roi y caracola, costumé en Romain; les princes du sang et les seigneurs de leur suite y représentaient des Turcs, des Arméniens, des Indiens. En 1793, la place fut dénommée place de la Fraternité et elle reprit son nom d'origine sous le premier Empire. Elle était loin d'être ce qu'elle est. Jusqu'à l'achèvement du nouveau Louvre, des constructions informes l'encombraient, bordant les rues Saint-Nicaise et du Doyenné, Fromenteau, Saint-Nicaise; on les jeta bas alors, fort heureusement, et elle apparaît maintenant dans toute sa beauté. Les uns y admirent, d'autres y critiquent le monument élevé là en 1888 à Gambetta, œuvre d'Aubé et de Boileau : mais personne n'a de reproches à formuler contre le charmant arc de triomphe construit par Percier et Fontaine (1806), d'après l'arc romain de Septime-Sévère, ni contre le quadrige qui le surmonte, sculpté par Bosio. Il commandait l'entrée principale des **Tuileries** et c'est là le dernier souvenir du palais fastueux que Catherine de Médicis s'était fait construire par Jean Bullant. Nous le répétons : le palais des Tuileries n'avait pas porté bonheur à la monarchie qui ne l'avait quitté, depuis la grande Révolution, que pour l'exil ou la mort; une autre Révolution l'a renversé; sa destinée a été finalement celle de ses hôtes. Jamais on ne devrait se

LA COUR DU CARROUSEL ET LE PAVILLON COLBERT.

féliciter de la disparition d'un monument du passé : une compensation nous a été réservée cependant par la destruction de celui-ci : elle a laissé le champ libre à l'admirable perspective qui s'étend du Louvre à l'arc de triomphe de l'Étoile par les Champs-Élysées. Et puis, le jardin des Tuileries nous reste, pas pour longtemps peut-être, mais dans son état actuel, qui date du second empire, il aura été la joie de plusieurs générations de Parisiens, jeunes et vieux.

Quelques souvenirs encore se rattachent à cette région : la terrasse des Feuillants rappelle l'ancien monastère de ce nom, dont les bâtiments servirent de club à la faction droite de l'Assemblée constituante. Au numéro 6 de la rue du Mont-Thabor, Alfred de Musset est mort le 2 mai 1857. L'ancienne église de l'Assomption, construite en 1676 et maintenant désaffectée, voisine avec le nouveau palais de la Cour des Comptes. Rue Saint-Honoré, 398, au fond de la cour, est le pavillon qu'habitait Robespierre. Rue Saint-Florentin, l'ancien hôtel de Talleyrand, est occupé aujourd'hui par la famille de Rothschild.

LA RUE DES TUILERIES

Place et colonne Vendôme. — Il n'est guère de monument qui ait eu plus de vicissitudes que la colonne Vendôme... Avant de les conter, disons un mot de la vaste place dont elle occupe le centre.

Phot. Guillard.

LES GUICHETS DU LOUVRE (Quai du Louvre).

« Le Roy ayant esté informé de la facilité qu'il y auroit de faire une belle et grande place en la ville de Paris dans l'espace qu'occupe l'hostel de Vandosme, laquelle place seroit d'un grand ornement à ladite ville et d'une grande commodité pour la communication des rues qui en sont voisines avec la rue Saint-Honoré, S. M. auroit donné ses ordres au sieur marquis de Louvois, conseiller en ses conseils, secrétaire d'Estat et des commandemens de S. M. et surintendant général de ses bâtiments, arts et manufactures du royaume, d'acquérir en son nom ledit hostel de Vandosme et de faire ensuite construire dans le fond d'icelui un couvent pour les religieuses Capucines, après la construction duquel celuy où elles sont présentement logées, et qui est voisin dudit hostel de Vandosme, put estre abattu et la place qu'occupe présentement ledit couvent estre employée tant à l'augmentation de celle qu'elle veut bien donner pour l'embellissement et décoration de ladite ville de Paris que pour la construction des maisons qui environnent ladite place... » Tel est le préambule d'un arrêt du Conseil d'État, en date du 2 mai 1686, ordonnant la construction de la place qui devait porter officiellement le nom de place des Conquêtes, mais qui en réalité a toujours conservé celui de l'hôtel qu'avait habité César de Vendôme, fils naturel de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Mansard en fut l'architecte, et en dépit de l'impatience que le roi montrait à voir l'œuvre achevée, elle ne le fut qu'en 1701. Tous les hôtels y ont la même ordonnance, noble et froide; ils offrent cette particularité que leurs façades ne sont qu'une sorte de placage et qu'on pourrait les séparer des bâtiments pour les transporter ailleurs. En 1699, le milieu de la place fut orné d'une colossale statue équestre de Louis XIV. Au Roi-Soleil ne suffisait pas le monument que le duc de La Feuillade lui avait fait élever sur la place des Victoires. Les deux statues furent abattues en 1792, celle de la place Vendôme, le 10 août, celle de la place des Victoires, quinze jours plus tard.

C'est en 1806 que fut entreprise la construction sur la place Vendôme d'une colonne « à l'instar de celle érigée à Rome en l'honneur de Trajan » et faite avec cent cinquante mille livres de bronze en pièces de canon prises sur l'ennemi à Austerlitz. L'empereur voulait qu'on l'appelât colonne d'Austerlitz. Mais il exprima d'abord le désir qu'elle fût surmontée d'une statue de Charlemagne. C'est plus tard seulement qu'il consentit à y voir sa propre statue, où il était représenté en Romain, la tête ceinte de lauriers. Cette statue était l'œuvre du sculpteur Chaudet; l'édifice entier avait eu pour architectes Lepère et Gondoin. Tous les artistes en vue de l'époque avaient été employés à la sculpture des bas-reliefs; nommons parmi eux Bartolini, Bosio, Clodion, Petitot, Lucas.

C'est le sort des monuments de l'adulation de ne pas survivre à la destinée de l'homme pour qui ils ont été construits. Le 8 avril 1814, la statue fut « descendue », mise de côté, et le bronze dont elle était faite servit plus tard à refaire le cheval de la statue de Henri IV au Pont-Neuf. En 1831, Louis-Philippe, qui affectait de ne pas redouter les gloires de l'Empire, ordonna la construction d'une autre statue de l'Empereur, en redingote grise, et en fit la commande à Seurre. Napoléon III, à son tour, ne voulut pas être en reste et il chargea Dumont de reconstituer la statue primitive, qui fut inaugurée le 4 novembre 1863. Celle de Seurre, devenue inutile, alla, jusqu'en 1870, décorer le rond-

DÉCHARGEMENT DE BATEAUX AU PORT SAINT-NICOLAS

LE JARDIN DES TUILERIES BORDÉ EN HAUT PAR LA RUE DE RIVOLI
(Vue prise du pavillon de Flore).

Phot. Neurdein.

LA *FLORE*, de CARPEAUX (Pavillon de Flore).

point de la route de Cherbourg, à Courbevoie, dans la perspective de l'arc de triomphe de l'Étoile.

Pendant l'insurrection de 1871, de nombreux journalistes demandèrent que le bronze de la colonne servît à fondre des canons; plusieurs municipalités parisiennes exprimèrent le même vœu.

Le gouvernement de la Commune, reprenant les idées qui avaient été émises dès 1848 par Auguste Comte, et estimant que le monument tendait « à perpétuer les idées de guerre et de conquête », était par cela même « antipathique au génie de la civilisation », ordonna d'abattre ce témoin de nos victoires passées. L'opération fut consommée le 16 mai 1871. La colonne s'abattit tout d'une pièce, mais sans se briser entièrement, et le Napoléon resta indemne.

La restauration du monument a été ordonnée en 1875, et effectuée sous la direction d'Alfred Normand, membre de l'Institut.

A deux pas de là, vers l'Est, se voit le **Marché Saint-Honoré**.

LA FONTAINE MOLIÈRE, RUE DE RICHELIEU.

A son sujet, voici ce qu'on lit dans le compte rendu de la séance de la Convention, du 28 floréal an III (17 mai 1795) : « La Convention adopte le projet de Delecloy, consacrant à l'emplacement des ci-devant Jacobins, rue Honoré, l'établissement d'un marché public qui prendra le nom de Neuf-Thermidor. » Ainsi, là était donc cet ancien couvent des Jacobins-Saint-Honoré, fondé en 1612 et qui devint, après sa suppression, éternellement célèbre et tragique dans l'histoire pour avoir été le siège du Club des Amis de la Constitution, du Club des Jacobins! Le marché a été en effet construit, mais en 1810 seulement, et ce n'était plus le temps de parler du 9 thermidor.

Non loin, l'église **Saint-Roch** dresse sa masse sévère, rue Saint-Honoré. Elle est du même style que la plupart des églises du XVIIe siècle, et ce n'est pas pour nous émerveiller; mais à l'intérieur on admire plusieurs belles œuvres de peinture et de sculpture. C'était la paroisse de Corneille, mort rue d'Argenteuil, et il y a son tombeau; c'est la paroisse de la Comédie-Française qui y fait souvent célébrer des services en l'honneur de ceux qu'elle a perdus.

La *rue d'Argenteuil* doit son nom à ce que, prolongée autrefois avec des dénominations diverses dans la direction de la rue du Rocher, elle aboutissait au chemin d'Argenteuil par la plaine Monceau et Asnières. Corneille, nous venons de le dire, y mourut le 1er octobre 1684, après avoir trop longtemps survécu à sa gloire; une inscription rappelle que sa maison s'élevait sur l'emplacement du n° 6 actuel.

La fastueuse *avenue de l'Opéra* a absorbé en grande partie la rue d'Argenteuil et a fait du sol la butte Saint-Roch ou butte des Moulins. C'était, à l'origine, une éminence formée de gravats, déblais et autres immondices, ce que l'on appelait alors une « voirie ». Un marché aux porcs y était installé au moins dès le XIVe siècle. Le 3 septembre 1429, Jeanne d'Arc voulant pénétrer dans Paris par la porte Saint-Honoré y fut blessée et dut renoncer à l'attaque. Plus tard, peut-être même à l'époque de Jeanne d'Arc, il y avait des moulins sur la butte. Aux siècles derniers, les moulins avaient fait place à quelques beaux hôtels et à un nombre plus grand de masures dont beaucoup étaient peu recommandables. Le quartier n'a pas perdu, à n'en garder que le souvenir.

La *rue Molière* qui datait de ces temps lointains sous le nom de rue Traversière, et qui, heureusement, a été profondément nivelée depuis, — au propre et au moral, — va nous conduire *rue de Richelieu*; celle-ci

LE GRAND BASSIN DU JARDIN DES TUILERIES.

n'appartient au Ier arrondissement qu'entre la place du Théâtre-Français et la rue des Petits-Champs, dans la partie où le souvenir de Molière est le plus vivace. Il l'était trop, même, jusqu'aux premiers mois de l'année 1898, car les passants contemplaient avec stupéfaction sur deux maisons de la rue, portant l'une le n° 34, l'autre le n° 40, deux inscriptions affirmant que, « dans cette maison », Molière est mort le 17 février 1673! Laquelle des deux, cependant, avait réellement droit à cet honneur? Il a fallu toute la sagacité de quelques érudits, armés de plans géométraux, de toises et de mètres, puis, toute la tenacité du Comité des Inscriptions parisiennes, pour identifier enfin l'emplacement de la maison mortuaire de notre grand comique avec celui qu'occupe le n° 40, et obtenir que l'immeuble rival renonçât à sa prétention et à son inscription.

La **Fontaine Molière**, en face de la fausse maison mortuaire, date de 1844 ou, plus exactement de 1838, époque à laquelle Régnier, sociétaire de la Comédie-Française, informé que l'administration était dans l'intention de créer à cet endroit une fontaine monumentale, écrivit au préfet de la Seine une lettre très digne pour lui proposer d'élever à Molière « un monument que Paris, sa ville natale, s'étonne encore de ne pas posséder ». L'idée fut accueillie, une souscription ouverte et finalement le monument était inauguré en 1844. Il est, dans l'ensemble de la composition, l'œuvre de Visconti; la statue de Molière est du sculpteur Seurre; les deux muses placées au-dessous sont dues à Pradier.

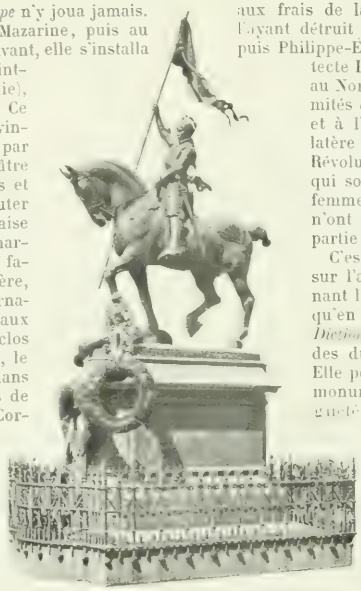
C'est encore ne pas quitter Molière, que de nous rendre de là à la Comédie-Française, puisqu'on l'appelle la maison de Molière. Assez

PERSPECTIVE DE L'AVENUE DE L'OPÉRA (Vue prise de la place [illegible])

inexactement, d'ailleurs, car l'auteur du *Misanthrope* n'y joua jamais. Sa troupe, dans Paris, fut successivement rue Mazarine, puis au jeu de paume du quai des Célestins. Au siècle suivant, elle s'installa tour à tour au théâtre de la rue des Fossés-Saint-Germain (aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie), au théâtre des Tuileries, à celui de l'Odéon. Ce n'est qu'en 1790 que les Comédiens français vinrent occuper leur bâtiment actuel, construit par Louis pour le duc d'Orléans comme salle de théâtre du Palais-Royal. Ils ne l'ont pas quittée depuis et l'on peut dire que chaque année est venue ajouter un peu de gloire à la maison. La Comédie-Française possède des collections et des œuvres d'art remarquables. D'abord, aux archives du théâtre, les fameux registres de La Grange et de La Thorillière, puis la collection des registres de recettes journalières depuis 1681 ; au foyer des artistes, les beaux portraits de Molière par Mignard et de Mlle Duclos par Largillière; dans l'escalier de l'administration, le *Dancourt* de Gence ; au grand foyer du public et dans la galerie qui le continue, les statues ou bustes de Voltaire et de Molière par Houdon; des deux Corneille, de Rotrou, de La Chaussée, de J.-B. Rousseau, par Caffieri; de Regnard par Foucou; de Dufresny, par Pajou; la *George Sand*, de Clésinger, etc.

Lors de l'incendie du 8 mars 1900, on a pu sauver la plupart de ces œuvres d'art ainsi que les archives; mais le beau plafond de la salle, peint par Mazerolle, a été perdu.

Le *Molière* de Houdon a son histoire. Le 15 février 1773, Lekain proposa à ses camarades de consacrer le produit d'une représentation à la commande d'un buste de Molière, par Houdon, pour commémorer dignement le centenaire du grand homme. Bien qu'annoncé avec grand bruit, ce « bénéfice » ne produisit que 3,600 livres environ, somme insuffisante, et pour [illegible]



LA STATUE DE JEANNE D'ARC.
Par Frémiet (Place des Pyrénées).

aux frais de la Ville par l'architecte Moreau. Les flammes l'ayant détruit de nouveau en 1781, le duc de Chartres, depuis Philippe-Égalité, en profita pour faire élever par l'architecte Louis, les trois galeries qui entourent le jardin au Nord, à l'Ouest et à l'Est. Louis, à l'une des extrémités de la galerie Nord, édifia le Théâtre-Français, et à l'autre, le théâtre du Palais-Royal. Le quadrilatère restait inachevé du côté du Sud; pendant la Révolution, on y éleva des galeries provisoires en bois, qui sont restées célèbres comme le rendez-vous des femmes galantes, des muscadins, des joueurs. Elles n'ont disparu qu'en 1829, pour être remplacées en partie par la belle galerie d'Orléans.

C'est un lieu commun aujourd'hui que de s'attrister sur l'abandon où la vogue changeante laisse maintenant les galeries du Palais-Royal; mais, écoutons ce qu'en disaient, en 1844 les frères Lazare dans leur *Dictionnaire des rues de Paris* : « L'ancienne demeure des ducs d'Orléans est aujourd'hui méconnaissable. Elle peut montrer encore avec fierté ses constructions monumentales et ses vastes galeries, mais la vie, la gaieté ne sont plus là. C'était une libertine qui menait joyeuse vie, dont les regards attiraient les passants. On a voulu la convertir, la rendre honnête; elle s'est laissée faire, mais hélas! la pauvre repentie se sèche et meurt d'ennui. La richesse, le commerce, tous les plaisirs l'ont abandonnée pour aller sur les boulevards briller et sourire plus à l'aise. »

Déjà, en 1844 ! Il faut dire que ce marasme cessa, au moins en partie, sous le second Empire ; le Palais-Royal connut encore de beaux jours et sut attirer la foule. Puis, il est redevenu ce qu'il était il y a cinquante ans.

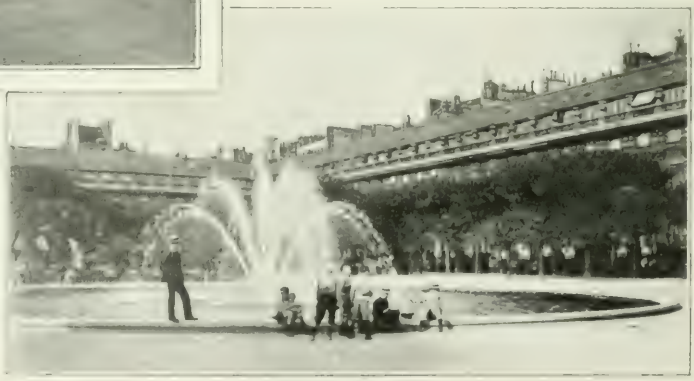
Ne quittons pas le jardin du Palais-Royal sans donner un regard au petit canon que le soleil fait détoner chaque jour à midi, ni sans rappeler que c'est là que Camille Desmoulins lança aux Parisiens enthousiasmés des paroles de liberté et de fraternité.

En continuant vers l'Est, la rue du Bouloi ou la rue Jean-Jacques-Rousseau nous conduiront vers la Bourse du commerce. Entre elles deux s'étend une cour aussi tranquille maintenant qu'elle était animée, bruyante, il y a quelque soixante-dix ans. C'était la cour des Messageries royales, et presque toutes les diligences et chaises de poste partaient de là pour les diverses régions de la France. Que de joies, que de tristesses, dont ces murs ont été témoins! Le percement de la rue du Louvre, la reconstruction de l'hôtel des Postes ont fait de la rue Jean-Jacques-Rousseau deux tronçons qui se rajustent assez mal; dans celui qui aboutit à la rue Montmartre, s'élevait l'hôtel d'Hervart, où le bon La Fontaine, hébergé chez des amis, s'éteignit le 13 avril 1695; la rue se nommait alors rue Plâtrière: J.-J. Rousseau n'en est le parrain que depuis 1791.

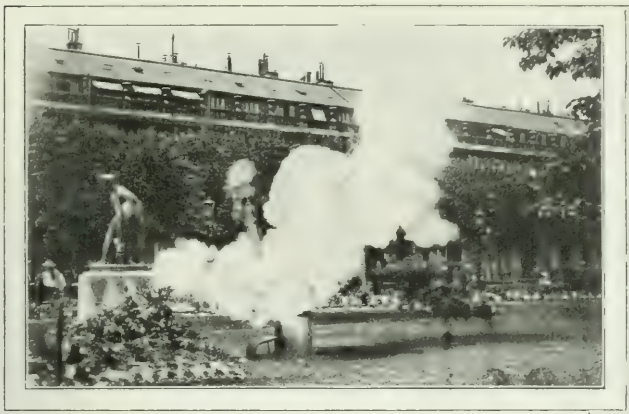
La **Bourse du commerce** s'élève sur un terrain

LE THÉATRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
[illegible]

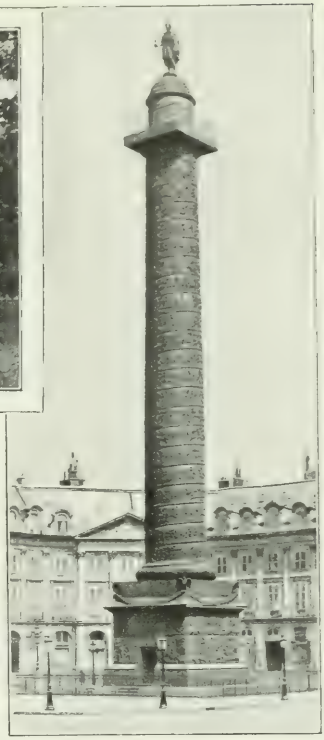
Le **Palais Royal**, [illegible] d'un siècle. Il [illegible] en 1629, et portait le nom de Palais-Cardinal. A la suite de la [illegible] au moment de [illegible] qui appela le Palais-Royal. En 1692 Louis XIV le donna en apanage à son frère [illegible] d'Orléans. En 1763, un incendie [illegible] construit par Richelieu et que le Regent avait transformée en salles de jeux. Le duc d'Orléans [illegible]



LES GALERIES DU JARDIN DU PALAIS-ROYAL



LE CANON DU PALAIS-ROYAL, A MIDI.



LA COLONNE VENDOME.

qui a eu bien des propriétaires et des fortunes bien diverses avant d'être ce qu'il est. Au commencement du XIIIe siècle, Jean de Nesle s'y était construit un hôtel, adossé à la muraille de Philippe-Auguste. Après lui, il passa à saint Louis, ou plutôt à sa mère, Blanche de Castille, qui y mourut, le 1er décembre 1252. « Sentant que la mort approchait, dit un chroniqueur, elle fit répandre de la paille dans sa chambre et mettre par-dessus un simple tapis. Ce fut son dernier lit. » Au siècle suivant, l'hôtel de Nesle appartient aux comtes de Valois, puis à Jean de Luxembourg, roi de Bohème, la glorieuse victime de Crécy; on l'appela alors l'hôtel de Bohème. Il devient l'hôtel d'Orléans, — après avoir été pendant quelques années entre les mains du comte de Savoie, beau-frère de Jean de Luxembourg, — lorsque Louis d'Orléans en devient possesseur. L'hôtel se transmet ensuite aux ducs d'Orléans jusqu'à Louis XII, qui le perdit au jeu. L'heureux gagnant était son valet de chambre, Robert de Framejelle qui s'empressa d'en battre monnaie, car il le vendit à une communauté dont les bâtiments étaient contigus, celle des Filles pénitentes. Elles le gardèrent un siècle. En 1585, Catherine de Médicis les expropria pour y faire construire un logis magnifique où les meilleurs artistes furent employés : Salomon de Brosse, Germain Pilon, Jean Goujon, Jean Bullant. C'est ce dernier qui éleva, pour les observations astrologiques de la reine, la colonne encore existante, seul témoin aujourd'hui de toutes ces splendeurs. Au XVIIe siècle, l'hôtel appartint aux comtes de Soissons, puis à la famille de Carignan. Sous Louis XV, le prince Amédée-Victor de Savoie-Carignan y introduisit le trop célèbre Law et s'y ruina avec lui. Il dut, pour payer ses dettes, vendre le domaine à la Ville, qui l'acquit pour près de trois millions, dans le but d'y élever une halle au blé. La colonne de Jean Bullant fut respectée; un certain Petit de Bachaumont passe pour l'avoir rachetée de ses deniers et donnée ensuite à la Ville, afin de la sauver de la destruction; mais il est désormais prouvé que le mérite ne lui en revient pas; il joua dans l'affaire le rôle de la mouche du coche.

La Halle au blé avait été construite en 1762, par l'architecte Le Camus de Mézières, et des maisons se bâtirent tout autour. Il ne faut pas être bien vieux Parisien pour se rappeler cette rotonde massive, qui avait l'aspect d'une prison cellulaire; elle n'a disparu qu'en 1887, ou plutôt elle a été heureusement transformée en Bourse du commerce par l'adjonction de bâtiments de style infiniment plus agréable. L'intervention d'un autre Petit de Bachaumont n'a pas été nécessaire pour que l'on ordonnât la conservation de la colonne astrologique; elle est restée accolée à l'édifice, du côté opposé à la rue du Louvre, en [illegible] aux méditations de ceux qui [illegible] à [illegible] en [illegible]. Les rues [illegible] de Viarmes, de Vannes, Vauvilliers, Oblin, ont gardé les noms du prévôt des marchands et des officiers municipaux sous l'administration desquels avait été construite l'ancienne Halle au blé.

L'**Hôtel des Postes**, situé un peu plus haut que la Bourse du commerce, dans la rue du Louvre, occupe un polygone irrégulier, limité par les rues Etienne-Marcel, Jean-Jacques-Rousseau et du Louvre. Il a été construit là, en 1887, sur une partie de son ancien emplacement et des terrains expropriés. C'est dans ces bâtiments que sont centralisés, outre les services d'administration, tous ceux qui ont pour objet d'assurer l'expédition et la réception de ce que l'on appelle « le courrier » : lettres, journaux, prospectus, valeurs, objets divers.

La **Banque de France**, rues de La Vrillière et Croix des-Petits-Champs, occupe les bâtiments d'un hôtel bâti par Mansard, pour Phelypeaux de La Vrillière, et qui appartint depuis au comte de Toulouse. Sous ce nom, il devint propriété nationale, et fut acquis moyennant deux millions par la Banque en 1808; elle s'y installa quatre ans plus tard. Il nous paraît inutile d'entrer dans le détail des opérations de crédit qui s'y font et du privilège que l'Etat lui accorde, d'émettre, sous certaines garanties, des billets dont la valeur, par une

FAÇADE DU PALAIS-ROYAL, ACTUELLEMENT CONSEIL D'ÉTAT.

Phot. Neurdein.

LE JARDIN DU PALAIS-ROYAL.

fiction légale, équivaut à celle du numéraire.

Saint-Eustache serait une des plus jolies églises de Paris, n'était son portail principal qui s'ouvre sur la rue du Jour et semble fort heureusement s'y dissimuler. Il est vrai qu'il est du XVIIIe siècle, alors que le reste de l'édifice appartient au meilleur style de la Renaissance. La grande façade, sur la rue Coquillière, le joli portail du nord, au fond de l'impasse Saint-Eustache (rue Montmartre), les voûtes de la nef, les peintures des chapelles, forment un ensemble des plus remarquables.

Par ailleurs, Saint-Eustache est, après Notre-Dame, l'église la plus vaste et la plus haute de Paris : elle a 318 pieds de longueur totale et 130 pieds de largeur dans le transept. Les vastes proportions du vaisseau et surtout la hauteur colossale des voûtes impriment à l'ensemble un caractère imposant. Ajoutez-y quelques monuments funéraires, importants par leur valeur artistique comme par la qualité des personnages qu'ils recouvrent : Colbert, le duc de La Feuillade, Vaugelas, Voiture, Furetière. Saint-Eustache possède aussi plusieurs tableaux remarquables : l'*Apparition du Christ*, par Lebrun; *Saint Louis mourant*, par Doyen; la *Nativité et l'adoration des bergers*, par Carle Vanloo, etc. Depuis longtemps, le gros œuvre et les délicates sculptures de Saint-Eustache étaient en fort mauvais point; la Ville de Paris a tenu à honneur d'ordonner une restauration complète, pour lesquelles, en 1895, une dépense de 600,000 francs a été reconnue nécessaire.

S'il fallait dire sur les **Halles** tout ce qu'il y a à en dire, un gros volume ne serait pas de trop; sachons donc nous borner. Dès le règne de Louis VI, Paris ayant franchi les limites de la Cité et commençant à s'étendre sur la rive droite, un marché fut créé en ce lieu, qu'on nommait alors les Champeaux ou petits champs. Au XIIIe siècle, grâce à Philippe-Auguste, ce marché s'agrandit, reçut une réglementation particulière et, depuis lors, ne cessa d'acquérir plus d'importance.

Les Halles n'étaient pas, comme aujourd'hui, spécialement réservées à l'alimentation : toutes les marchandises imaginables s'y vendaient dans des bâtiments groupés, suivant la nature du commerce qui s'y faisait, et bordant des rues aux noms caractéristiques : rues de la Lingerie, de la Tonnellerie, des Fourreurs, de la grande et petite Friperie, de la Cossonnerie (c'est-à-dire de la volaille). Cette dernière existe encore, mais combien changée et élargie ! Les Halles n'étaient pas que cela; jusqu'à la Révolution, elles furent le centre le plus actif de la vie du peuple. Toutes les émeutes y prenaient naissance; on y *décolla*, écartela, pendit un nombre incommensurable de gens, grands seigneurs, comme Jean de Montaigu, surintendant des finances, ou Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, aussi bien que les vulgaires malfaiteurs. C'est aux Halles qu'étaient le gibet et le pilori du roi, la croix au pied de laquelle les débiteurs qui n'avaient pu s'acquitter étaient coiffés d'un bonnet vert. Pour la popularité dont il jouit pendant la Fronde, le duc de

LA BOURSE DU COMMERCE.

COLONNE DE CATHERINE DE MÉDICIS (Bourse du Commerce).

HALLES CENTRALES ET ÉGLISE SAINT-EUSTACHE.

Phot. Neurdein.

Beaufort reçut le surnom de roi des Halles. Les douze pavillons dont se composent les Halles, ont été construits de 1857 à 1868, par l'architecte Victor Baltard; la brique, la fonte et le verre en sont les trois éléments exclusifs. On s'accorde à reconnaître que la simplicité de cette architecture n'en exclut pas le caractère artistique.

C'est entre minuit et dix heures du matin qu'il faut voir les Halles pour se rendre compte de leur prodigieuse activité. Durant ce temps, toute la région appartient aux pourvoyeurs de l'alimentation parisienne et l'aspect est des plus pittoresques. Les chaussées, les trottoirs sont couverts de légumes, de paniers de poissons, d'œufs, de volailles, apportés de tous les points des environs de Paris, par d'innombrables carrioles de maraîchers, par le train de denrées venant d'Arpajon; puis, ce sont les arrivages provenant des diverses gares, fromages, beurres, huîtres, viandes, etc. Depuis longtemps déjà, les pavillons sont insuffisants à entreposer toutes ces marchandises; elles reçoivent asile dans de vastes magasins sis alentour; ce n'est d'ailleurs que pour en être enlevées presque aussitôt, car les ventes en gros se font séance tenante, sous la direction de commissaires nommés par le préfet de la Seine. Enfin, apparaissent les revendeurs au détail, marchands en boutiques ou marchands à la voiture et au panier, et pour terminer, les ménagères que n'effraient point les interpellations, devenues d'ailleurs moins salées, de l'inclyte corporation des « dames de la halle ».

Veut-on savoir ce qu'il reçoit et absorbe, ce formidable ventre de Paris?

Voici quelques chiffres de la consommation, recensée en l'an 1897 : 27,175,544 kilogrammes de poisson; 21,041,856 kilogrammes de beurre; 155,739,515 kilogrammes de viande. Il est juste de dire, que pour la viande, cette indication ne se rapporte pas aux Halles, mais à l'ensemble de la consommation parisienne fournie par les abattoirs.

L'HOTEL DES POSTES, RUE DU LOUVRE.

Le **square des Innocents** réunit les Halles à la rue Saint-Denis. Les enfants qui y jouent, les piétons qui le traversent, savent-ils qu'ils sont là sur l'emplacement du plus grand cimetière qu'ait eu Paris autrefois? Il existait dès le XIIe siècle, autour d'une église, dite des Saints-Innocents, et en 1186, Philippe-Auguste le fit entourer d'une muraille pour mettre fin aux scandales qui s'y produisaient. A cette muraille on adossa une galerie voûtée où furent peintes les scènes de la danse macabre. Être enterré sous les charniers était le privilège de la richesse; les pauvres étaient inhumés pêle-mêle dans de larges fosses recouvertes de simples planches.

On juge de ce que l'hygiène avait à en souffrir. Ce n'est, cependant, qu'en 1785 que cet épouvantable état de choses cessa par la suppression du cimetière. Les ossements furent transportés aux catacombes de la rive gauche, au delà de la barrière Saint-Jacques, et le terrain fut transformé en marché. Sous Louis-Philippe, on installa, au milieu du marché des Innocents, la jolie fontaine, œuvre de Pierre Lescot et de Jean Goujon, qui était encastrée dans le mur de l'église des Innocents. A l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue aux Fers (cette dernière absorbée par la rue Berger); il

LE PONT AU CHANGE.
LA PLACE DU CHÂTELET ET LA PERSPECTIVE DU BOULEVARD SÉBASTOPOL.
(A gauche, le théâtre du Châtelet ; à droite, le théâtre Sarah-Bernhardt.)

Phot. Neurdein.

fallait y ajouter une quatrième arcade, avec des sculptures dans le style de celles de Jean Goujon, ce qui fut fait fort habilement. Du marché, le second Empire a fait un square.

La région du Ier arrondissement située au N.-E. des Halles ne nous retiendra pas longtemps : le percement, en 1858, des rues de Turbigo et Pierre-Lescot a donné de l'air à un quartier qui en avait grand besoin. Le vieux Paris y est encore représenté par des rues chères aux amateurs de pittoresque : la rue Mondétour, la rue de la Grande-Truanderie, quelques autres encore, sœurs infiniment modestes de l'avenue de l'Opéra ou de la rue de Rivoli : leurs habitants relèvent de la paroisse **Saint-Leu**, fondée en 1235, reconstruite pour la majeure partie au XVIIe siècle, et dont l'abside est contemporaine du boulevard Sébastopol, sur laquelle elle prend jour.

La place du **Châtelet** n'appartient que pour moitié au Ier arrondissement, mais le monument dont elle tient son nom, s'il était encore debout, lui appartiendrait tout entier. Il occupait, en effet, toute la partie Ouest de la place actuelle, en avant de la rue Saint-Denis, qui passait sous une de ses arcades. Le cartulaire de l'abbaye de Montmartre contient une charte de 1147, où est mentionnée la place des Pêcheurs, entre la maison des bouchers et le Châtelet du roi, « *regis castellulum* ». C'est, à n'en pas douter, de notre Châtelet qu'il s'agit, et il y a peu de chances que l'on retrouve d'autres documents plus anciens sur son compte. Agrandi sous saint Louis, reconstruit au XVe siècle, puis par Louis XIV, qui conserva ses tourelles gothiques, le Châtelet fut démoli définitivement en 1802. Ses bâtiments étaient sans objet depuis 1790, date de la suppression de la prévôté de Paris et de la juridiction spéciale à Paris qui y avait son siège. C'était, en quelque sorte, le tribunal de première instance pour la ville et sa banlieue ; le parlement en était à la fois la Cour d'appel et la Cour de cassation. Tribunal redoutable, qui envoyait volontiers au pilori et au bourreau pour un futile méfait, blasphème ou larcin, ou simple soupçon de meurtre... Heureux ceux qui en étaient quittes pour passer quelques semaines dans ses prisons. Parlant du Châtelet, un chroniqueur du XVe siècle, Guillebert de Metz dit que « les prisons y sont en merveilleux nombre ». Là aussi était la Morgue, sommairement installée dans une salle basse, éclairée par une fenêtre grillée, d'où l'on regardait le lugubre spectacle des cadavres non reconnus. Une des dernières fois que ce triste lieu remplit son office, ce fut dans la soirée du 14 juillet 1789, lorsque l'on y apporta les corps décapités des officiers de la Bastille et du prévôt des marchands, Flesselles... On a bien fait de démolir le Châtelet. La place qui lui a succédé, mais dont l'ordonnance actuelle ne date que du second Empire est aussi gaie, vivante, parisienne que le vieil édifice devait être rébarbatif. Il nous sera permis de n'admirer que modérément, la fontaine dite du Palmier et la colonne qui en émerge. Construite par Bralle, en 1808, elle est surmontée d'une *Renommée*, de Bosio.

LA FONTAINE DU SQUARE DES INNOCENTS.

Le **Pont au Change** a longtemps passé, aux yeux des historiens de Paris pour être, avec le Petit-Pont, le doyen des ponts parisiens. Ils croyaient que la route romaine du Midi suivant le tracé de la rue Saint-Jacques, traversait la Cité en biais pour se raccorder à la route du Nord, représentée par la rue Saint-Denis. C'était une erreur : il est maintenant prouvé que la voie romaine, en alignement droit, se prolongeait par le pont Notre-Dame et la rue Saint-Martin. Pour être moins vénérable, l'antiquité du pont au Change est cependant réelle ; il date du IXe siècle. Sous le règne de Louis VII, les changeurs furent tenus d'y demeurer, d'où son nom ; les ponts, on le sait, étaient toujours bordés de maisons. Plusieurs fois dans l'espace de tant de siècles, le pont au Change fut détruit par des incendies ou des inondations ; un édit royal, de septembre 1786, prescrivit que toutes ses maisons seraient démolies. Dans son état actuel, il date de 1858. Pendant les travaux de reconstruction, une passerelle avait été établie un peu en amont, dans l'alignement du boulevard de Sébastopol, à l'usage des seuls piétons.

La **Cité** a été attribuée, pour la région Ouest au Ier arrondissement, pour la région Est au IVe. A nos yeux, c'est une faute. Il aurait fallu respecter son unité historique et physique ; toutes les divisions antérieures de la capitale la

lui avaient laissée, et Haussmann fut vraiment fort mal inspiré.

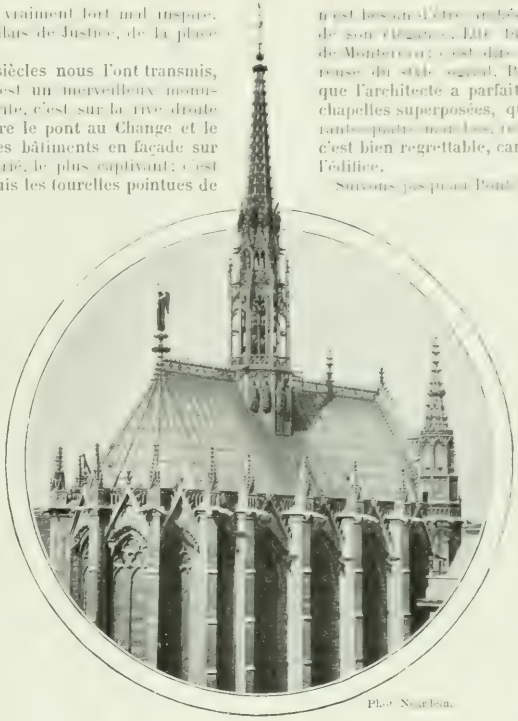
Nous ne parlerons donc ici que du Palais de Justice, de la place Dauphine et du Pont-Neuf.

Le **Palais de Justice**, tel que les siècles nous l'ont transmis, — et le XIXe y est pour beaucoup, — est un merveilleux monument. Pour l'admirer comme il le mérite, c'est sur la rive droite de la Seine que l'on doit se placer, entre le pont au Change et le pont Notre-Dame. Toute la ligne de ses bâtiments en façade sur la rivière offre le coup d'œil le plus varié, le plus captivant; c'est d'abord la tour carrée de l'horloge; puis les tourelles pointues de la Conciergerie, enfin les bâtiments modernes de la Cour de Cassation; dans le fond, à gauche, la flèche dorée et charmante de la Sainte-Chapelle.

Le Palais est presque aussi ancien que Paris même. A plusieurs reprises, on a retrouvé sur son emplacement des témoignages certains que, dès le temps de Tibère, il y avait là un important édifice militaire, résidence des gouverneurs romains, puis de quelques-uns des rois mérovingiens. Sans cesse réparé, on peut même dire reconstruit, par Robert le Pieux, par saint Louis, par Philippe le Bel surtout, qui y consacra de grosses sommes d'argent, il fut jusqu'à la fin du XVIe siècle le palais royal par excellence. Nous avons dit que Charles V le prit en dégoût après que, dauphin encore, il y eut vu massacrer les deux maréchaux de Champagne et de Normandie, ses conseillers et ses protecteurs; devenu roi, il restaura le Louvre, fonda l'hôtel Saint-Paul et partagea son existence parisienne entre ces deux demeures. Ses successeurs ne revinrent pas davantage habiter le Palais de la Cité, qui devint dès lors exclusivement Palais de Justice. Dès le commencement du XIIIe siècle, il avait cette destination : le Parlement et les autres Cours supérieures de justice y siégeaient. A certains jours, les clercs de la Basoche en étaient les maîtres; dans la grand'salle, célèbre par ses dimensions et la fameuse table de marbre qui s'y trouvait, ils jouaient des mystères, pieux et profanes, et dans la cour principale, plantaient solennellement un arbre chaque année au mois de mai, d'où son nom de cour du mai.

Plusieurs incendies détruisirent le Palais : celui de 1618, celui de 1737, où périrent, hélas! les archives de la Chambre des Comptes, celui enfin de 1871. L'effort patient des hommes a successivement réparé les dommages, que leurs propres passions, ou l'injure du temps, ou l'aveugle fatalité, avaient causés, et le Palais de Justice demeure l'un des monuments principaux de Paris. Les parties les plus anciennes s'y voient dans les salles basses de la Conciergerie, qui datent de saint Louis, notamment les cuisines royales; il faut citer ensuite la tour de l'horloge, de style si pur; l'horloge même, la première horloge publique de Paris, placée là en 1370 par Charles V, refaite au XVIe siècle avec des sculptures de Germain Pilon; la façade solennelle de la cour du mai et sa grille majestueuse, qui datent de Louis XVI.

La **Sainte-Chapelle** est la perle exquise enchâssée dans toutes ces constructions. Point n'est besoin d'être archéologue pour être frappé de sa beauté, de son élégance. Elle fut construite de 1245 à 1248 par Pierre de Montereau; c'est dire qu'elle appartient à l'époque plus heureuse du style ogival. Par une disposition tout à fait rare et que l'architecte a parfaitement réalisée, elle se divise en deux chapelles superposées, qu'un escalier extérieur, haut de quarante-quatre marches, reliait entre elles; il a disparu en 1776, et c'est bien regrettable, car ce n'était pas le moindre ornement de l'édifice.



Phot. Neurdein.

LA SAINTE-CHAPELLE.

Suivons jusqu'au Pont-Neuf le quai de l'Horloge, où la rue [illegible] cause de son exposition au Nord, glacial pour celui qui y stationnait. Fort étroit alors à ses deux extrémités, il fut élargi en 1737 par le prévôt des marchands Turgot, le père du ministre et l'un des plus distingués administrateurs que Paris ait eus. Cet événement parut si considérable qu'on en consigna le souvenir dans une inscription conservée aujourd'hui au musée Carnavalet : « ... le quay de l'Horloge qui étoit trop étroit, et dont le passage étoit dangereux, a été construit en partie et élargy par une demie voûte en saillie ».

Une autre inscription, plus digne d'attention, s'y voit sur la dernière maison, formant l'encoignure de la place Dauphine; elle rappelle que Mme Roland y passa une partie de sa jeunesse; elle en a parlé dans ses *Mémoires* : « Combien de fois de ma fenêtre, exposée au nord, j'ai contemplé avec émotion les vastes déserts du ciel, sa voûte superbe, azurée, magnifiquement dessinée depuis le levant bleuâtre loin derrière le pont au Change, jusqu'au couchant doré d'une brillante couleur aurore derrière les arbres du cours et les maisons de Chaillot... » Pauvre Jeanne Phlipon! Dans ses rêveries de jeune fille devant ce spectacle, admirable en effet, la pensée pouvait-elle lui venir de sa fin terrible et de la férocité des hommes, alors que la nature est si belle!

LE PONT AU CHANGE, LE PALAIS DE JUSTICE ET LES TOURS DE LA CONCIERGERIE.

Jusqu'au XVIe siècle, Paris s'accommoda des quatre ponts qui réunissaient la Cité à l'Université et à la Ville, ainsi que l'on disait alors; plus haut ou plus bas, on avait recours à des passeurs. La population du bourg Saint-Germain d'une part, du quartier des Halles d'autre part s'étant sensiblement accrue, la construction d'un nouveau pont fut décidée en 1578; quand il fut achevé, on l'appela le **Pont-Neuf** : ce nom, vrai alors, est loin de l'être aujourd'hui; cependant la dénomination a subsisté et durera sans doute autant que le pont lui-même, qui, après avoir subi une crise sérieuse, en 1888, se porte fort bien maintenant. « Se porter comme le Pont-Neuf », cela veut dire, pour les Parisiens, qu'on est en très bonne santé.

Phot. Neurdein.

LA SAINTE-CHAPELLE ET L'ENTRÉE DU PALAIS DE JUSTICE.

On fait généralement honneur à Androuet du Cerceau de la construction de ce bel ouvrage, mais des indications retrouvées récemment permettent d'affirmer que, s'il en dessina le plan, il y eut parmi les maîtres des œuvres de la Ville des collaborateurs : Guillaume Marchand, Pierre Chambiges entre autres, et c'est Marchand qui l'acheva en 1607; au dire de l'Estoile, le roi avait pu, dès 1603, le traverser pour « aller des Augustins au Louvre ». Bien que fort animé et bruyant aujourd'hui, le Pont-Neuf n'a plus rien de son aspect d'autrefois, lorsqu'il était envahi par les tréteaux de Tabarin et de bien d'autres, par les arracheurs de dents, les marchands d'orviétan, les joueurs de gobelets et surtout par les coupe-bourses qui exerçaient aisément leurs talents au milieu de cette foule de badauds, bouche bée devant les boniments et les parades qu'on leur servait. Plus tard, dans les demi-lunes, dont l'encorbellement est si gracieux, s'installèrent des boutiques plus sérieuses, où les libraires dominaient, tout cela a disparu, comme la pompe de la *Samaritaine*, et le Pont-Neuf est devenu un pont comme tous les autres. Il lui reste cependant d'appréciables mérites : la noblesse de sa construction, le panorama superbe qu'il offre en amont comme en aval, et son terre-plein, dont le môle est fait de pierres de la Bastille. La **statue de Henri IV** qui s'y dresse n'est plus celle que, quatre ans après l'attentat de Ravaillac, Marie de Médicis avait fait élever en l'honneur du roi de la poule au pot.

Phot. Neurdein.

LA RUE DE RIVOLI ET LES MAGASINS DU LOUVRE.

Œuvre de Pierre de Franqueville, premier sculpteur du Roi, elle était le premier monument de ce genre élevé, à Paris, en l'honneur d'un souverain. Autour du piédestal étaient groupées quatre figures d'esclaves, comme on le fit plus tard pour la statue de Louis XIV à la place des Victoires. Elle fut inaugurée en grande solennité, le 23 août 1614. Une balustrade en fer tenait à distance les passants, mais elle était insuffisante à les tenir en respect. Le poète Claude Le Petit le déclare avec sa franchise habituelle qui finit par le faire pendre et brûler :

> Il faut aussi que je le raille,
> Vieux heros calibourchonne,
> Pourquoy sers-tu la, roy berne,
> De passe-temps à la canaille?
> C'est ton peuple reconnaissant
> Qui t'a dressé cet arc puissant:
> Mais, prince d'heureuse memoire,
> Ne t'a-t-il pas bien relevé?
> Pour immortaliser ta gloire,
> Il t'a mis dedans un privé.

Le monument fut renversé en 1792. La Restauration se devait à elle-même de le restaurer; elle en confia le soin en 1817, au sculpteur Lemot, qui utilisa, nous l'avons dit, pour la réfection du cheval, le bronze rendu libre par la destruction de la statue primitive de Napoléon sur la colonne Vendôme.

La **place Dauphine** date aussi de Henri IV et doit son nom au dauphin qui fut Louis XIII. Les deux maisons qui en forment l'entrée, celle de Mme Roland et celle de la encoignure du quai des Orfèvres, sont de ce temps-là et ont très bon air. Autrefois, la place était de forme triangulaire, — la pointe tournée vers le Pont-Neuf, et ornée en son milieu, depuis 1803, d'une fontaine que surmontait le buste du général Desaix, tué à Marengo. Le monument était l'œuvre du sculpteur Fortin. Cette disposition fut complètement modifiée lors de la construction sur la rue de Harlay de la grande façade de la Cour d'assises; la place s'en est trouvée très élargie; quant au buste de Desaix, le temps l'avait singulièrement maltraité et il fut enlevé ainsi que la fontaine.

Il y a encore bien des vestiges du vieux Paris,

LES BAINS DE LA SAMARITAINE ET LE QUAI DU LOUVRE.

Phot. Neurdein.

LE TERRE-PLEIN DU PONT-NEUF ET PERSPECTIVE DE LA SEINE.
(A gauche, la tour Eiffel et le dôme de l'Institut; à droite, le Louvre.)

des rues sombres et étroites dans toute la partie orientale du quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois, entre la rue du Pont-Neuf et le Châtelet : les rues Saint-Germain-l'Auxerrois, des Bourdonnais, Jean-Lantier, etc. L'avenue Victoria, qui part de la place de l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'elle sera prolongée, donnera à tout ce canton le jour et l'air qu'il n'a pas encore en quantité suffisante.

Rue du Pont-Neuf, 31, à l'angle de la rue Saint-Honoré, une niche pratiquée au premier étage d'une maison moderne contient un buste de Molière qui sert d'enseigne à cette inscription : « J.-B. Poquelin de Molière ». On a bien fait d'enlever le commentaire explicatif : « Cette maison a été bâtie sur l'emplacement de celle où il naquit l'an 1620 », — assertion doublement fausse et dont les Moliéristes ont fait justice. Ils ont établi, pièces en mains, que Molière est né le 15 janvier 1622 non loin de là, dans une maison dite des Singes, et que représente aujourd'hui celle qui, à l'angle de la rue Saint-Honoré porte le numéro 2 de la rue Sauval (jadis rue des Vieilles-Etuves). Le Ier arrondissement possède donc la maison natale et la maison mortuaire de Molière; il ne faut pas qu'il les possède en double exemplaire, et le buste de la rue du Pont-Neuf pourrait aller rejoindre l'inscription de la fausse maison mortuaire rue de Richelieu.

LA STATUE DE HENRI IV.
(Sur le Pont-Neuf.)

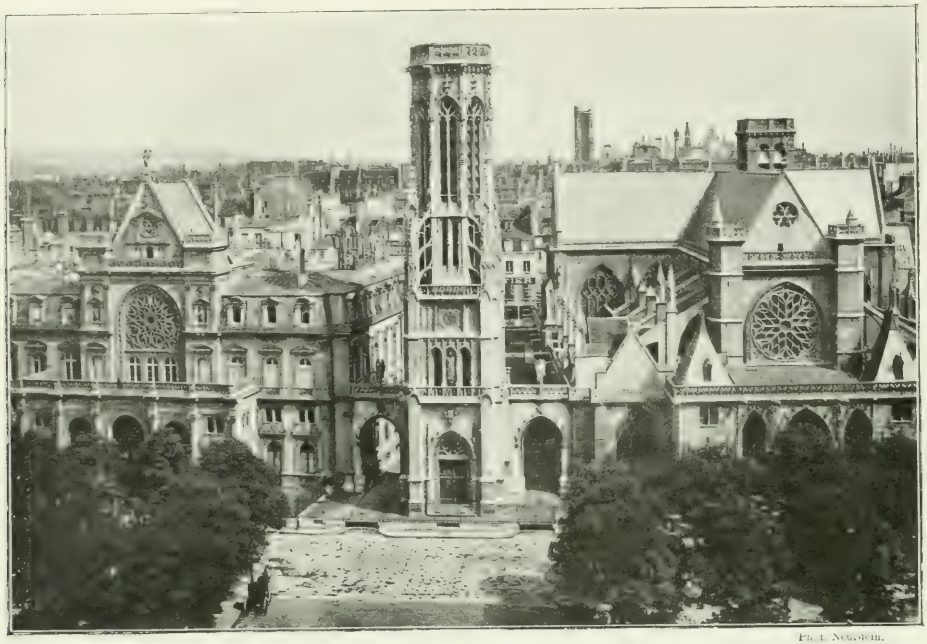
Le comité des Inscriptions parisiennes a pu identifier avec la maison portant le numéro 144 de la rue de Rivoli l'emplacement de l'hôtel « où l'amiral Coligny périt assassiné dans la nuit de la Saint-Barthélemy ». Il va sans dire que la rue de Rivoli n'existait pas alors; Coligny avait son hôtel rue de Béthizy. Un hommage plus éclatant rendu à la mémoire de l'amiral est le beau monument de Crauk, élevé au chevet de l'**Oratoire**, sous les arcades de la rue de Rivoli. C'est même par cela seul que vaut cet édifice, ancienne église des Oratoriens, construite par Lemercier vers 1625, aujourd'hui temple protestant.

On s'étonnerait de la dénomination de [illegible], donnée à une rue de la rive droite si l'on ne savait que depuis le XIVe siècle s'y trouvaient les bâtiments de la Monnaie; l'hôtel actuel des Monnaies au quai Conti (VIe arrondissement) ne date que de 1771.

Saint-Germain-l'Auxerrois nous ramène au Louvre. Classé à bon droit parmi les monuments [illegible], c'est un très beau monument de l'époque gothique, du XIIIe au XVe siècle, qui malheureusement [illegible] seconde moitié du XVIIIe siècle. Le jubé qui, paraît-il, était une des meilleures œuvres de Pierre Lescot et de Jean Goujon, fut alors démoli, et des anciens vitraux l'on ne conserva que ceux du transept, fort beaux, d'ailleurs, et faisant d'autant plus regretter les absents. L'église n'a gardé qu'une des cloches à jamais fameuses pour avoir donné le signal de la Saint-Barthélemy (la Comédie-Française en possède une autre); en revanche, depuis le mois de mai 1898, elle est

Phot. Neurdein.

LE PALAIS DE JUSTICE, FAÇADE DE LA COUR D'ASSISES.



Ph. L. Neurdein.

LA MAIRIE DU Ier ARRONDISSEMENT ET L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS.

gratifiée d'un carillon de quarante-quatre cloches, actionné par un mouvement d'horlogerie et qui fait, de temps en temps, entendre aux passants surpris des airs restitués du XVIIe siècle, parmi lesquels la célèbre *Marche de Turenne*.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la **mairie** du Ier arrondissement, juxtaposée à l'église et soudée à elle par une tour plutôt massive. Il était inutile de proposer au jugement des gens de goût une comparaison qui tourne tout à l'honneur des maîtres tailleurs de pierre du XVe siècle.

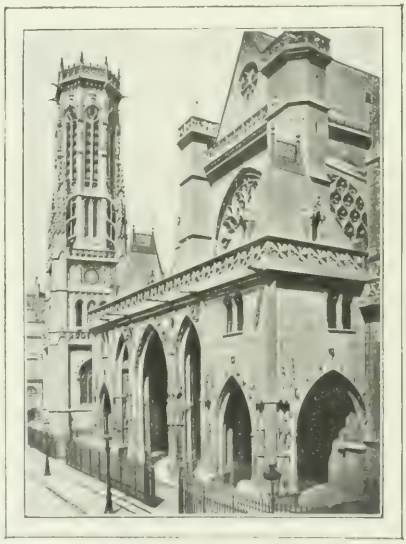
Nombreux sont les ponts qui relient le Ier arrondissement à la rive gauche. En aval du pont Saint-Michel et du Pont-Neuf, il y en a encore quatre autres : le pont des Arts, le pont du Carrousel, le pont Royal et le pont de Solferino.

Le **pont des Arts** est heureusement nommé, car il reunit le Louvre — qui porta d'abord le nom de Palais des Arts — à l'Institut, à la Monnaie, à l'Ecole des Beaux-Arts. Il fut construit de 1801 à 1803. Fondé sur pilotis, formé d'arcs en fonte assez faibles, il n'est accessible qu'aux piétons. Longtemps, un droit de péage fut perçu aux extrémités du pont. Cela valut à Royer-Collard l'occasion d'avoir de l'esprit, un jour où, à la sortie de son cours, ses élèves lui faisaient une escorte peu sympathique. Arrivé à l'entrée du pont, il jeta une pièce d'or au receveur en lui disant : « Ces messieurs sont avec moi. »

Le **pont du Carrousel**, que l'on appelle communément *pont des Saints-Pères*, date de 1834 et fut, lui aussi, à péage jusqu'en 1867. Élevé par Polonceau, il est d'une remarquable flexibilité, que l'on trouverait même inquiétante si les ingénieurs n'affirmaient qu'elle est un gage de sa force, — éprouvée, d'ailleurs depuis longtemps par l'incessant cortège d'omnibus et autres véhicules qui y circulent.

Quant au **pont Royal**, c'est un aïeul. Au XVIe siècle, un simple bac suffisait à assurer les relations entre les Tuileries et la rue du Bac ; en 1632, fut construit vis-à-vis de la rue de Beaune un pont de bois, qui s'appela d'abord pont Barbier, pour avoir été construit par les soins d'un contrôleur des finances ainsi nommé, puis pont Sainte-Anne en l'honneur d'Anne d'Autriche, puis pont Rouge, en raison de sa couleur. C'est sous ce dernier vocable qu'il disparut, le 20 février 1684, emporté par une débâcle.

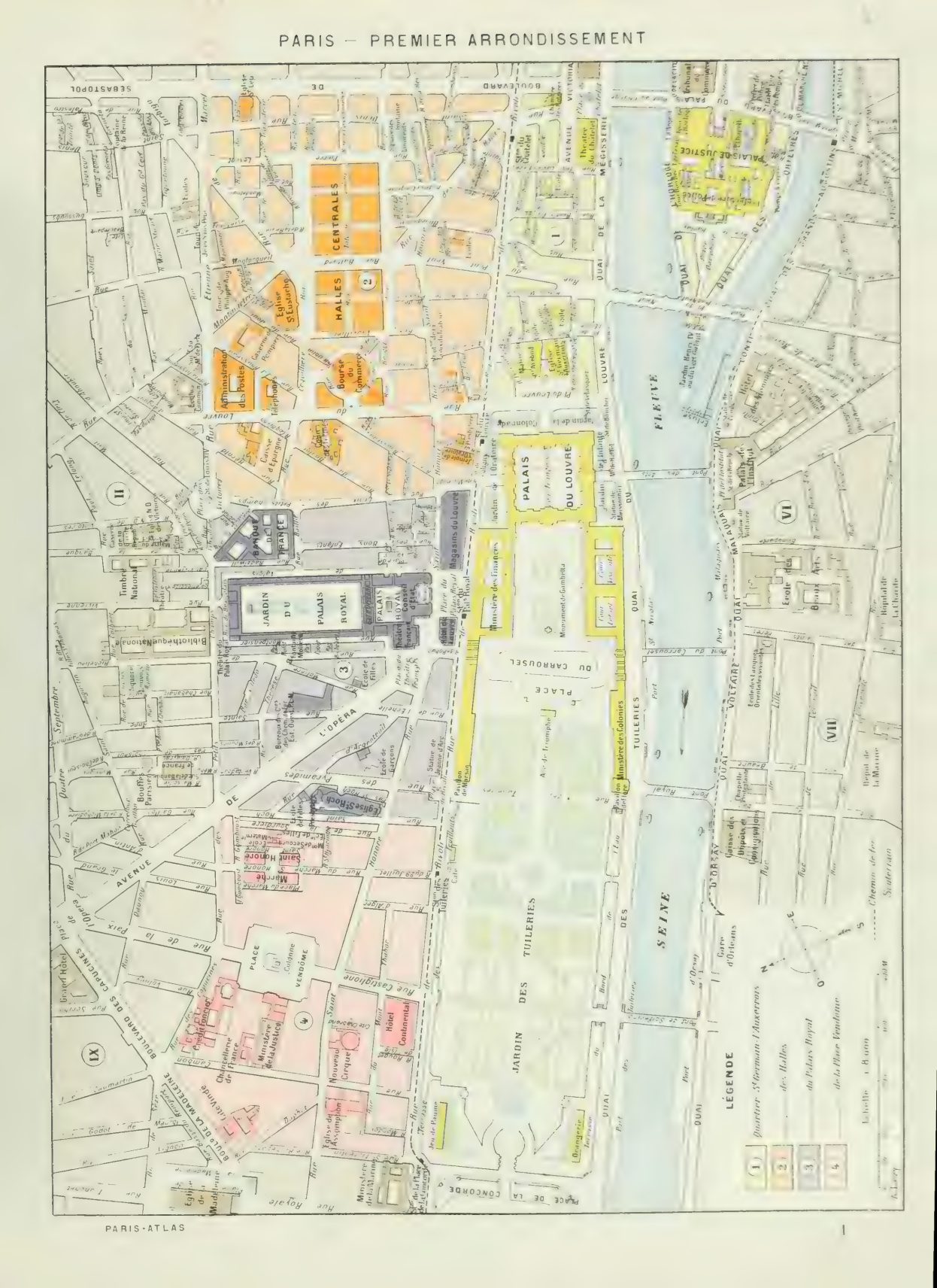
La première pierre du nouveau pont fut posée en grande cérémonie, le 25 octobre 1685. Du procès-verbal de cette solennité, il semble résulter que Gabriel en fut — plus que Mansard, quoi qu'en disent tous les historiens de Paris — le principal architecte. « On y a négligé les ornemens, dit Félibien, mais la solidité qu'on y a donnée promet une durée dont on ne verra point la fin ». Et, de fait, le pont Royal marche très allégrement vers son troisième centenaire. Il est fort peu commode car son excessif dos d'âne exige des chevaux un coup de collier qui doit leur faire quelque peu maudire Gabriel, — et par contraste bénir Perronet lorsqu'ils ont à franchir le pont de Neuilly, le premier pont droit qu'ait vu bâtir l'ancien régime.



PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-GERMAIN L'AUXERROIS.

La construction du pont qui conduit des Tuileries au palais de la Légion d'honneur était déjà ordonnée par un décret du 28 juillet 1858. La victoire à laquelle nos armées prirent une part si brillante le 24 juin suivant fournit une excellente occasion de le baptiser : on l'appela **pont de Solferino**. D'une utilité médiocre à l'origine, il est aujourd'hui un débouché très important pour la nouvelle gare d'Orléans.

De la Colonnade à la place de la Concorde, les *quais du Louvre* et des *Tuileries* constituent une des plus belles promenades du monde. D'un côté, la succession de palais dont se compose le Louvre, puis l'élégante terrasse du bord de l'eau, — de l'autre la Seine, avec ses aspects si variés, le bouquet de verdure du pont Royal, l'altière façade de la gare d'Orléans, le gracieux palais de la Légion d'honneur, les aristocratiques hôtels du quai d'Orsay, — et sur la rivière même, ce mouvement perpétuel, dont l'œil ne se lasse pas, de bateaux de tout genre se croisant : « express » et « hirondelles » bondés de voyageurs, lourdes péniches péniblement remorquées, « la chaîne », les « transports » allant à Rouen et même à Londres, qui s'arrêtent au port Saint-Nicolas en amont du pont du Carrousel. Le projet tant de fois mis en avant de Paris port de mer, se réalise là timidement.


CENTRALES
HALLES
Église St Eustache
Administration des Postes
Bourse du Commerce
Télégraphe
Caisse d'épargne
Banque de France
JARDIN DU PALAIS ROYAL
PALAIS ROYAL
Théâtre Français
Conseil d'État
Bibliothèque Nationale
Timbre National
Théâtre du Palais Royal
Théâtre Molière
Théâtre Lyrique
Théâtre Déjazet
Théâtre Cluny
Théâtre Sarah Bernhardt
Théâtre Antoine
Théâtre Grand Guignol
Théâtre Montparnasse
Théâtre Mogador
Théâtre Marigny
Théâtre Bouffes Parisiens
Théâtre de France
Théâtre Saint Honoré
Théâtre Marbeuf
Théâtre Gaîté Lyrique
Théâtre Cirque d'Hiver
Théâtre Cirque Medrano
Théâtre Cirque Fernando
Théâtre Cirque Nouveau Cirque
Théâtre Cirque Bouglione
Théâtre Cirque Alhambra
Théâtre Cirque Olympia
Théâtre Cirque Gymnase
Théâtre Cirque Théâtre Cirque
Théâtre Cirque Théâtre Cirque
Théâtre Cirque Théâtre Cirque

Phot. Neurdein.

LA PLACE DE LA BOURSE

IIe arrondissement

LA BOURSE. — 5e QUARTIER : GAILLON.

6e QUARTIER : VIVIENNE — 7e QUARTIER : DU MAIL. — 8e QUARTIER : BONNE-NOUVELLE.

Le IIe arrondissement, dit La Bourse, se superpose exactement au Ier dans le quadrilatère irrégulier que forment la Seine au Sud, les grands boulevards au Nord, le boulevard Sébastopol à l'Est, les rues Duphot, Saint-Florentin, Richepanse et le mur du jardin des Tuileries à l'Ouest. Leur ligne de démarcation dans cet espace va de l'Ouest à l'Est et est constituée par les rues des Capucines, des Petits-Champs, de La Feuillade et Étienne-Marcel. Les limites du IIe arrondissement sont donc, au Sud, ces quatre voies; à l'Est, l'axe du boulevard Sébastopol; au Nord, l'axe des boulevards Saint-Denis, Bonne-Nouvelle, Poissonnière, Montmartre, des Italiens et des Capucines, et à l'Ouest la région occidentale du Ier arrondissement.

Ici, nous ne rencontrons plus des splendeurs comme celles d'un Louvre, d'un Palais-Royal ou d'un Palais de Justice — Paris ne peut prétendre à de telles richesses monumentales dans chacun de ses quartiers — mais une région éminemment active, que l'on englobe tout entière sous la désignation courante de « la Bourse », où la fièvre de la vie commerciale et boulevardière régnerait sans partage, si l'on n'y trouvait aussi la Bibliothèque Nationale, ce calme refuge de la science, véritable oasis du silence au milieu de tant de bruits divers. La Bourse! Il était impossible de dénommer d'une façon plus expressive, plus exacte aussi, ces 97 hectares de terrain qui assurent sans conteste au IIe arrondissement le dernier rang dans l'importance superficielle, et le premier dans l'importance financière. Et cela, non seulement parce que « le temple de Plutus » y est situé, mais parce qu'il n'est pas une seule de ses rues, de la porte Saint-Denis à la place Vendôme, de la rue Étienne Marcel au boulevard des Capucines, sauf quelques parties du quartier Gaillon, où l'on vive autrement que pour les affaires et par les affaires.

La **rue Saint-Denis**. — Historiquement, c'est par sa partie orientale, celle du quartier Saint-Denis, que le canton dont nous avons à parler a commencé de se bâtir. L'enceinte de Philippe-Auguste coupait à angle droit la rue Saint-Denis à peu près à l'intersection des rues Étienne-Marcel et Turbigo, c'est-à-dire vers le point où maintenant est la séparation entre le Ier et le IIe arrondissement. Au delà, vers le Nord, il n'y avait que des terrains en culture, mais on ne tarda pas à y construire. Rue Saint-Denis, vis-à-vis de la rue Greneta, une haute porte cochère indique l'emplacement de l'église **Saint-Sauveur** démolie en 1787, et qui était déjà mentionnée comme cure en 1284. Saint-Sauveur fut donc, dès le XIIIe siècle, la paroisse [illegible] hors de l'enceinte de Philippe-Auguste et qui, en moins de deux siècles, devint si populeux que Charles V dut l'enfermer dans une nouvelle fortification, dont le parcours est représenté [illegible] de la rue d'Aboukir entre la place des Victoires et la rue Saint-Denis.

Vis-à-vis Saint-Sauveur, le côté droit de la rue Saint-Denis, entre la rue Greneta et le passage de la Trinité, était, depuis l'année 1202, occupé par les bâtiments et terrains de l'**Hôpital de la Trinité**, dit alors aussi de la Croix-de-la-Reine. À l'angle des [illegible] se voit encore la fontaine de la Reine, avec l'inscription : 1732. Ce n'était pas seulement un hôpital, [illegible]

LES BRIOCHES DE LA LUNE ET DU SOLEIL.

LE THÉATRE DES VARIÉTÉS.

rennent à des objets bien divers. En 1353, ses administrateurs vendaient au prévôt des marchands et aux échevins une partie de l'enclos pour en faire un cimetière. L'acte de cession porte que les bourgeois et habitants de la ville de Paris auront droit d'y entrer « toutes fois et toutes heures que il leur plaira »; que le prix d'inhumation pour une fosse particulière sera de dix-huit deniers, pour une fosse en commun huit deniers, et pour une fosse d'enfant six deniers.

Ce voisinage n'avait pour des malades rien de salubre ni de réjouissant, et c'est pour cela sans doute que, peu de temps après la création de ce cimetière, l'hôpital fut déserté. Vers 1380, existait à Paris une association de « bourgeois et autres bonnes gens d'icelle ville » qui se donnaient pour mission, chaque année, lors des fêtes de Pâques, de représenter en public ce que l'on appelait alors des *jeux* ou *mystères :* celui de la Passion, de la Résurrection, d'autres encore. Nomades alors, ils donnaient leurs spectacles où ils pouvaient, au Palais, dans la grand'salle, voire même à Saint-Maur-des-Fossés. L'église et les salles spacieuses de la Trinité les tentèrent, ils obtinrent de s'y installer et, en 1402, Charles VI leur accorda des lettres patentes reconnaissant officiellement leur confrérie sous le nom de « maîtres et gouverneurs de la confrairie de la Passion et resurrection Nostre Seigneur, fondée en l'église de la Trinité à Paris ». Le premier théâtre parisien était créé; il prospéra là pendant un siècle et demi, jusqu'au moment où, en 1548, il fut transféré à l'hôtel de Bourgogne, où nous le retrouverons tout à l'heure. La maison de la Trinité reprit sa destination hospitalière et la garda jusqu'à la Révolution; il donnait asile à des orphelins qui, cause de leur costume, on nommait les Enfants bleus et qui faisaient cortège à tous les enterrements de marque : la Cour des Bleus, ouvrant sur le n° 146 de la rue Saint-Denis rappelle encore aujourd'hui leur souvenir. Nous souhaitons qu'au-dessus de son entrée une inscription soit apposée rappelant que, *sur l'emplacement compris entre les n°s 140 et 164, s'élevait l'hôpital de la Trinité où, vers 1390, fut fondée la première salle de théâtre parisienne, qui y subsista jusqu'en 1548.*

Un peu plus haut, et de l'autre côté de la rue, était situé le couvent des **Filles-Dieu**. Tous les historiens s'accordent à dire que sous le règne de saint Louis, un monastère avait été fondé par les soins de l'évêque de Paris, Guillaume d'Auvergne, au-dessous de l'endroit où est aujourd'hui la maison de Saint-Lazare pour recevoir des femmes qui, dit Joinville, « par povreté, s'estoient mises en péchié de luxure ».

Une des obligations imposées aux Filles-Dieu était d'offrir le pain et le vin aux condamnés que l'on menait « supplicier » au gibet de Montfaucon. Lugubre étape qui peint bien la férocité des mœurs d'autrefois. Semblançay, le surintendant des finances, est un des plus illustres parmi ceux qui reçurent ainsi des Filles-Dieu leur dernier repas; pour lui, par un raffinement de cruauté, c'est là qu'on lui mit en main une croix peinte en rouge et qu'on le poussa, tête nue, jusqu'au gibet.

Ce dernier continait, à la **Cour des Miracles,** devenue populaire depuis que, dans *Notre-Dame-de-Paris*, Victor Hugo en a fait une si pittoresque peinture. Comme son nom l'indique, c'est là que tous les faux paralytiques, aveugles, culs-de-jatte, manchots, avaient leur asile et retrouvaient, chaque soir, l'usage de leurs organes. Le percement de la rue Réaumur a, de ce côté aussi, donné de l'air. Administrativement, la Cour des Miracles existe encore, mais il ne s'y fabrique plus de faux infirmes; elle s'ouvre rue de Damiette et rue des Forges, et est voie privée; sa longueur est d'une quarantaine de mètres, sa largeur d'une dizaine.

Revenons à la rue Saint-Denis où abondent les souvenirs du vieux Paris.

Presque en face de la maison des Filles-Dieu, s'élevait un autre couvent, celui des dames de *Saint-Chaumond* venues là en 1685, où elles succédèrent aux héritiers du duc de La Feuillade, et c'est là que fut construite la première statue de la place des Victoires; elles se consacraient à l'instruction des jeunes filles et des nouvelles converties. Le couvent fut supprimé en 1790, mais ses bâtiments ne furent pas entièrement détruits et l'on peut voir, à l'angle des rues de Tracy et Saint-Denis, la partie supérieure de la façade de leur chapelle.

Dans cette maison naquit, le 7 fructidor an VI (22 août 1798), Jules Michelet dont Paris et la France entière, ont le 14 juillet 1898, célébré le glorieux centenaire.

CHAPELLE DE L'ÉCOLE DE COUVENT DES DAMES DE SAINT-CHAUMONT, AUJOURD'HUI ÉTABLISSEMENT DE L'ÉCOLE ALSACIENNE, RUE JULES-MICHELET.

Le **Quartier Bonne-Nouvelle.** — Le décret du 16 juin 1859 a donné à l'ensemble de la région que nous quittons et à celle où nous allons entrer le nom de *quartier Bonne-Nouvelle*. Historiquement, il eut mieux valu lui laisser son nom primitif de Villeneuve. C'est ainsi, en effet,

LE BOULEVARD DES ITALIENS LIMITANT LE IIe ARRONDISSEMENT A GAUCHE ET LE IXe A DROITE.

qu'on désignait au XVIe siècle les constructions qui s'étaient élevées sur les déblais de l'enceinte de Charles V, entre le rempart représenté, nous l'avons dit, par la rue d'Aboukir, et le boulevard qui, sur ce point, ne date que de Charles IX. La population y était devenue assez dense pour qu'en 1551 une chapelle y eût été instituée sous le vocable de saint Louis et de sainte Barbe. La Villeneuve et sa chapelle furent entièrement rasées pendant le siège de Paris en 1593. On la reconstruisit non sans peine sur ses propres ruines, au temps de Louis XIII, qui accorda à cet effet des privilèges spéciaux, et on la surnomma à ce moment Villeneuve-sur-Gravois. La chapelle fut, de même, réédifiée, mais sous le nom de **Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle,** titre qui se rapporte à l'Annonciation, bien que les anciens documents l'appellent Bonnes-Nouvelles. La première pierre en fut posée en 1625, celle du chœur au mois d'avril 1628 par Anne d'Autriche; enfin, le 22 juillet 1673, de simple chapelle, elle devenait paroisse. Mais ce n'est pas l'édifice du XVIIe siècle que nous avons sous les yeux, car il fut démoli en l'an V. Il ne devait pas être beau, vu le style du temps.

L'ancienne Villeneuve a gardé l'aspect montueux, tortueux, étroit de son origine sur gravois. Il est bien pittoresque, cependant, bien « vieux Paris » avec ses rues tracées géométriquement comme celles de toute vraie ville neuve. Certains de leurs noms veulent une explication : la *rue de la Lune* doit sans doute le sien à une enseigne, car elle n'est pas de celles où l'astre des nuits peut le plus facilement briller; la dénomination de la *rue Beauregard* est plus obscure; son tracé même, sauf à sa pointe, rend difficile d'y jouir de la belle vue que lui ont prêtée quelques étymologistes; nous inclinons plutôt pour un nom d'homme, — et pourquoi pas celui du capitaine des gardes de Soissons dont il est question dans Tallemant des Réaux? La rue *Notre-Dame-de-Recouvrance*, ancienne petite rue Poissonnière, doit avoir eu pour marraine une chapellenie, un bénéfice ecclésiastique qui possédait là du terrain. La *rue Thorel*, avant de prendre le nom d'un conseiller municipal de Paris, mort en 1884, a porté successivement ceux de Portalès, ancien curé de la paroisse, — et de Sainte-Barbe; la *rue de la V*[illegible] s'appelait à l'origine rue Saint-Etienne. La *rue de Cléry*, enfin, existait dès 1640 et devait son nom à un hôtel dit de Cléry.

FAÇADE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

Au carrefour formé en angle aigu par cette dernière et la rue Beauregard s'élève une maison de trois étages, surmontés d'un grenier de forme bizarre; c'est là qu'en 1793 habitaient les parents d'André Chénier — et légalement, mais par intermittence [illegible] lui-même. [illegible] maison, mais à Passy, au sortir d'une visite, qu'il fut arrêté comme suspect, le 17 [illegible] Il [illegible] brasser ses [illegible]; après

LA *POÉSIE*.
Par Luc Olivier Merson (Escalier d'honneur de l'Opéra-Comique).

LA FONTAINE GAILLON.

une longue détention, il périt sur l'échafaud de la place du Trône, le 6 thermidor, à l'âge de trente et un ans!

Rue Réaumur. — En continuant vers l'Ouest, nous croisons la rue Réaumur, de récent percement. Pendant fort longtemps, elle s'étendit seulement entre le square du Temple et la rue Saint-Denis; son prolongement à travers le [illegible] agrandissement jusqu'à la place de la Bourse aura été une des plus importantes opérations de voirie parisienne de la fin du siècle, par la relation directe qu'elle crée autant que par l'aération si nécessaire des quartiers qu'elle traverse.

La *rue Poissonnière* était celle que suivaient les marchands de poisson pour apporter leur marchandise aux Halles et, sous ce nom, elle est très ancienne. Prolongée par la rue du Faubourg-Poissonnière, elle est un des anciens chemins conduisant à Saint-Denis, où on la retrouve encore portant le nom de la rue des Poissonniers. Étroite, montueuse, mal bâtie, ce n'en est pas moins une des rues les plus vivantes, les plus [illegible] du vieux Paris. Au centre du quartier des affaires, elle constitue la ligne de démarcation entre deux genres de commerce, celui des draps et [illegible] place et rue du Caire, celui de la draperie et de la passementerie, qui a son siège principal dans la *rue du Sentier*. Le Sentier, comme on dit couramment dans l'argot commercial, est l'un des plus gros marchés de tissus du monde entier, et il est notable que le mouvement politique y trouve aussitôt sa répercussion. Quand le Sentier [illegible] est [illegible] profondément affairé — [illegible] — [illegible] au dehors comme au dehors.

Il ne faut pas [illegible] *Jeûneurs*. Les hôtelleries aient, plus qu'ailleurs, fait profession d'observer une diète rigoureuse : on la nommait ainsi dès le XVIe siècle, mais par erreur; son vrai nom est « rue des Jeux-Neufs », et elle le tire de l'existence de jeux de paume et de boules [illegible].

Parallèlement à [illegible] les rues du Croissant et Saint-Joseph relient le quartier Poissonnière à la rue Montmartre. Rien n'est plus pittoresque que l'aspect de la rue du Croissant, le matin [illegible] de la Halle [illegible] de l'Opéra-Comique, [illegible] le [illegible] de la Halle [illegible] le [illegible] de la [illegible] de la [illegible] de la

peu lascives et fort déshabillées du Directoire.

Nous voici au *boulevard des Italiens*, ainsi nommé depuis la fin du XVIIIe siècle, en l'honneur des comédiens italiens dont le théâtre fut construit en 1782, et devint le théâtre de l'**Opéra-Comique**. La façade n'en fut cependant jamais sur le boulevard même. On a donné plusieurs versions à ce sujet ; la plus vraisemblable est celle-ci. Le vaste emplacement compris entre la rue Richelieu, la rue Saint-Marc, la rue de Grammont et le boulevard était occupé par un hôtel que le duc de Choiseul tenait de la dot de sa femme ; par l'intermédiaire du fermier général Laborde, il l'aliéna en 1780. Des rues furent percées ; on décida la construction du théâtre italien ; mais le duc se réserva la façade du boulevard pour y bâtir des maisons de rapport, et, il stipula, afin de donner de l'animation au quartier nouveau qui se créait, que l'entrée du théâtre serait sur la place qui a reçu, en 1852, le nom de Boieldieu. Le plan était d'un bon calculateur et l'on sait quel succès financier il a eu ; le contrat fut, en outre, rédigé de façon si formelle qu'il est encore valable aujourd'hui ; l'Opéra-Comique tournera éternellement le dos au boulevard dont il fut le parrain.

PERSPECTIVE DE LA RUE DE LA PAIX, PRISE DE LA PLACE DE L'OPÉRA.

A gauche le Cercle militaire ; au fond la colonne Vendôme.

Les comédiens italiens y jouèrent pour la première fois le 23 avril 1783. Leur fusion avec la troupe française d'opéra-comique dura jusqu'en 1797. Celle-ci émigra alors à la salle Feydeau, construite depuis 1789 dans la rue du même nom, mais revint à la salle Favart en 1801. Celle-ci, démolie en 1839, fut reconstruite l'année suivante ; c'est elle qu'a détruit l'incendie du 25 mai 1887. Le souvenir de cette épouvantable catastrophe est encore dans toutes les mémoires.

La reconstruction de l'Opéra-Comique, décidée au lendemain même du sinistre, s'est fait attendre onze ans. Le 1er juillet 1898 la troupe a quitté la salle du théâtre municipal de la place du Châtelet, où elle avait reçu l'hospitalité. Le nouveau théâtre, dont le style et les dispositions générales rappellent l'ancien, est dû à Bernier, et il a valu à son auteur, avant l'achèvement complet de l'édifice, d'entrer à l'Académie des Beaux-Arts. L'œuvre a beaucoup de mérite. De grands artistes ont collaboré à l'embellir. Nous nommerons pour la sculpture Falguière, Mercié, Allar, Peynot, Puech, Guilbert, Coutan, Marqueste, Lombard, Gustave Michel ; pour la peinture Benjamin Constant, Merson, Gervex, Flameng, Toudouze, Raphaël Collin, Maignan, Blanc, etc.

Mentionnons encore, sur le boulevard des Italiens, le *passage des Princes*, ainsi nommé, depuis 1860, de l'enseigne d'un hôtel meublé qui n'avait rien de princier ; — la maison portant le numéro 9, qu'habita Grétry ; — la masse imposante des bâtiments du **Crédit Lyonnais**, véritable coffre-fort en pierres de taille ; [illegible] circulaire du **pavillon de Hanovre**, construit en 1757 pour le maréchal de Richelieu.

La rue Louis-le-Grand sépare le boulevard des [illegible] *Capucines*. Se doutaient-elles, les austères capucines, que le petit [illegible]

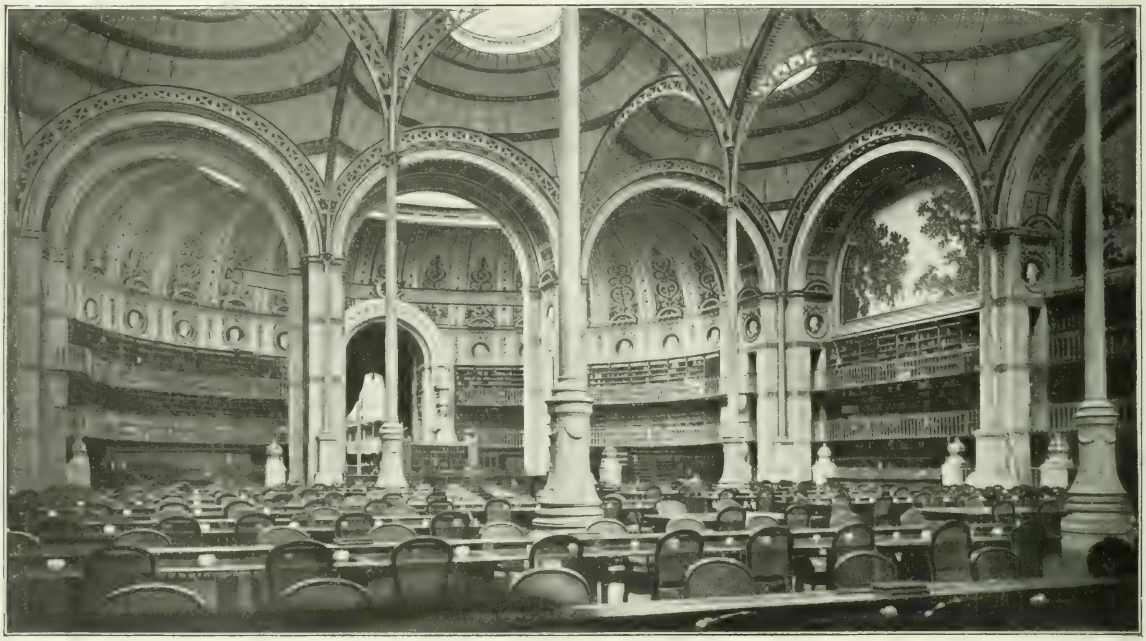
LE SQUARE DE LA PLACE LOUVOIS.

LA ABBE [illegible]

duchesse de Mercœur réunit en 1606, qu'elles donneraient plus tard le nom de leur ordre à un boulevard, à une rue où règnent surtout le luxe et les goûts mondains? Le temps, le hasard ont de ces ironies. Le plus beau joyau du boulevard, c'est la place de l'Opéra, dont il nous paraît oiseux de vanter les mérites; qu'il suffise de rappeler que le **Cercle militaire**, officiellement nommé « Cercle des armées de terre et de mer », y est depuis douze ans situé dans le fort bel immeuble qui fait l'angle de l'avenue de l'Opéra et de la *rue de la Paix*. Cette dernière — dont le nom semble être aussi une ironie, puisqu'elle aboutit à la colonne faite du bronze des canons ennemis — s'appela d'abord rue Napoléon. On comprend sans peine que Louis XVIII y ait substitué une dénomination plus pacifique.

Le **Crédit foncier**, fondé en 1852, et dont le nom indique suffisamment la destination, se trouve dans la *rue des Capucines*.

Le percement de l'avenue de l'Opéra a coupé en deux le *quartier Gaillon*, mais ses deux tronçons ont recouvré après l'opération leur calme un peu hautain. Le mouvement de la grande artère ne reflue pas jusqu'à eux; c'est l'asile tranquille des gens de la bourgeoisie, et l'on devine qu'ils vivent là comme coqs en pâte. Tout ce qu'on sait de ce coin, c'est qu'en 1521 un bourgeois de Paris, Jean Dinocheau, fondait, au faubourg Saint-Honoré, la chapelle de Sainte-Suzanne, autrement dite de *Gaillon*, sur l'emplacement où, au siècle suivant, s'éleva Saint-Roch. La *rue Gaillon* partait de ce point et se dirigeait vers le nord pour aboutir aux fossés jaunes. Lorsque l'enceinte de Louis XIII fut achevée, le canton prit de l'importance, mais c'est surtout le XVIIIe siècle qui lui a donné son aspect actuel. La *rue Louis-le-Grand* fut percée en 1701; en 1713, un arrêt du conseil d'État ordonna la continuation de la *rue Saint-Augustin* entre le carre-



Phot. Giraudon.

LA SALLE DE LECTURE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

four Gaillon et la rue Louis-le-Grand; la *rue de la Michodière* (prévôt des marchands) est plus récente; elle ne fut ouverte qu'en 1778.

Signalons au carrefour Gaillon l'élégante fontaine construite par Visconti.

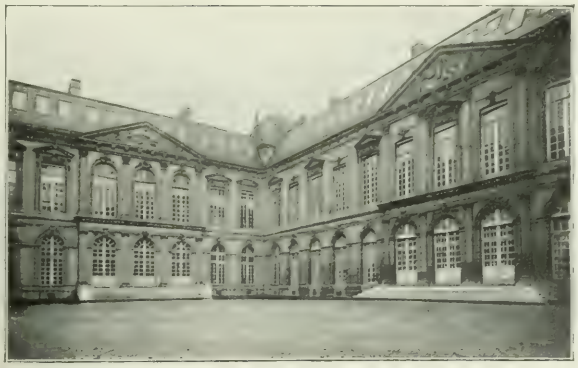
Entre la rue Neuve-Saint-Augustin (qui, depuis 1881, s'appelle rue Saint-Augustin) et la rue des Petits-Champs (dénommée jusqu'à la même date rue Neuve-des-Petits-Champs) une vaste place donne de l'air au quartier, qui en a besoin. Elle fut créée en 1828 pour la construction du Théâtre-Italien, également connu sous le nom de salle Ventadour. Cet édifice, œuvre de Guérin et Hervé, est bien bâti; il a le mérite d'être complètement isolé et d'indiquer du dehors sa disposition et sa destination intérieures. Après des fortunes diverses, qui ont été souvent très brillantes, il dut cependant fermer ses portes; le genre italien ne faisait plus suffisamment recette; il n'en va pas de même de l'établissement qui s'y est installé en 1893 [illegible] la succursale de la Banque de France, spécialement affectée au prêt sur titres.

[illegible] Louis-Philippe avait exigé la construction d'un passage souterrain [illegible] retrouve, communiquant du Théâtre-Italien [illegible] *Choiseul*, en cas d'émotion trop vive dans la salle, le roi [illegible] et saute en voiture au bout du passage. Il ne fut [illegible] cette extrémité.

Le théâtre des **Bouffes-Parisiens** partage ses façades entre la rue Monsigny et le passage Choiseul. Il fut d'abord occupé par la troupe du prestidigitateur Comte; plus tard, il eut pour directeur Jacques Offenbach, et depuis, la vogue ne lui a guère fait défaut, encore que l'opérette ait à Paris bien d'autres scènes où se produire avec succès.

Nous sommes dans le quartier des théâtres, vivants ou défunts. A cette seconde catégorie appartient la salle d'Opéra dont les maisons du fond de la place Louvois, côté de la rue Rameau, représentent l'emplacement. C'est en sortant de là, le 13 février 1820, que le duc de Berry fut assassiné par Louvel. La salle fut peu après démolie; on résolut d'élever à sa place un monument funéraire à la mémoire du prince, mais la Révolution de 1830 survint, qui arrêta ce projet, et finalement, on fit le *square Louvois*, petit, mais coquet.

La **Bibliothèque Nationale** occupe le quadrilatère formé par les rues de Richelieu, des Petits-Champs, Vivienne et Colbert. C'est en 1721 que la bibliothèque du Roi fut installée dans l'hôtel de Nevers, ancien hôtel de Mazarin, à la suite du désastre financier qu'y subit la banque de Law. Jusqu'alors, elle avait été bien nomade. Les collections de manuscrits formées par saint Louis et ses successeurs, notamment par Charles V, qui leur avait donné dans la tour du Louvre un asile si sûr, et en la personne de Gilles Malet un gardien si intelligent; ces collections furent dispersées sous Charles VI autant par les princes du sang que par les conquérants anglais. Les Valois la reconstituèrent à Blois, d'abord, puis à Fontainebleau; un événement venait de se produire, d'ailleurs, qui était de nature à modifier et à enrichir singulièrement la « librairie » royale : l'invention de l'imprimerie. Aux manuscrits dont le nombre était nécessairement limité à la production des calligraphes, allaient s'ajouter les produits de l'impression, contrefaçon timide d'abord des manuscrits mêmes, mais dont l'essor ne tarda pas à prendre les proportions les plus considérables.



COUR DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

François Ier eut le bon esprit d'en tirer parti pour la bibliothèque royale en prescrivant qu'un exemplaire de tout ouvrage imprimé y serait déposé; cette réglementation, prise, il est vrai, plutôt au point de vue du contrôle et de la censure des publications, n'en est pas moins l'origine du dépôt légal.

De Fontainebleau, la bibliothèque revint à Paris sous Charles IX; elle fut successivement conservée, et chaque année enrichie, au collège de Clermont (Louis-le-Grand), aux Cordeliers, rue de la Harpe, rue Vivienne dans un hôtel appartenant à Colbert, en 1666, et enfin à l'hôtel de Nevers en 1721.

Rue des Petits-Champs, n° 8, une porte monumentale donne accès à la cour d'honneur de l'ancien hôtel; c'est l'entrée des appartements de l'administrateur général (pavillon de droite). Dans le bâtiment du fond, une salle a été aménagée lors de la création, en 1824, d'un cours d'archéologie qui ne s'y professe plus aujourd'hui. L'acoustique en est déplorable; elle sert cependant aux réunions de quelques sociétés savantes parmi lesquelles celle de l'Histoire de Paris et l'Ile-de-France.

Rue de Richelieu, peu après l'angle formé par la rue des Petits-Champs, une petite porte toujours hermétiquement fermée et qu'aucune inscription ne recommande à la curiosité du passant, sert d'entrée au Cabinet des médailles et monnaies.

Seuls, les initiés la connaissent et osent en faire tinter la sonnette; la porte se referme sur eux et ils pénètrent dans le sanctuaire de la numismatique après s'être fait reconnaître d'un gardien.

L'entrée principale de la Bibliothèque Nationale est un peu plus loin, vis-à-vis du square Louvois. Là existe une cour d'honneur encadrée de bâtiments sévères : au fond, au rez-de-chaussée, le cabinet de l'administrateur général et les bureaux de l'administration auxquels l'espace n'a pas été ménagé; au-dessus, la galerie des manuscrits; à droite, l'entrée des salles de travail, précédée d'un perron de quelques marches.

L'ensemble des collections de la Bibliothèque est divisé en quatre départements à la tête de chacun desquels est placé un conservateur, assisté d'un conservateur adjoint, de bibliothécaires, sous-bibliothécaires, stagiaires, commis et garçons. Un administrateur général a la haute direction et la responsabilité de tous les services. La Bibliothèque n'est pas publique; personne ne peut pénétrer dans les salles de travail de ses départements sans être [illegible] l'administrateur [illegible] Il va sans dire que [illegible] dans ses autorisations, qui sont toujours renouvelables. En outre, une grande salle de lecture est accessible au public sans carte préalable, sans autre formalité [illegible] tous les jours, [illegible] le plus fréquentée.

Ajoutons que le public est [illegible] une partie des bâtiments de la Bibliothèque, les dépôts exceptés. Dans la galerie Mazarine, dernier et fort beau vestige de l'hôtel Mazarin, sont exposés les plus riches échantillons des manuscrits de la Bibliothèque.

La rue *Vivienne* est très ancienne. [illegible] plans sous le nom de Vivien, « famille fort connue », dit Jaillot. Plus tard on l'a féminisée, comme on a fait pour la rue Mazarine, la rue Française, etc. Et Jaillot ajoute : « On peut voir dans Sauval, qu'au milieu du siècle dernier elle se prolongeait jusqu'à la rue Feydeau, et que dans cette partie et depuis la rue des Filles-Saint-Thomas, elle s'appelait rue Saint-Jérôme. Les religieuses l'ont comprise dans l'enceinte de leur monastère. » Ce monastère, dont une rue a gardé le nom, avait été fondé en 1642, et il ne fit jamais beaucoup parler de lui, si ce n'est lors de sa suppression, qui laissait disponible un superbe terrain. Il y eut de longues hésitations sur l'emploi qu'on en pourrait faire; enfin, un décret du 16 mars 1808 prescrivit la construction de la **Bourse** et du tribunal de commerce sur la partie de l'enclos limitée entre les rues des Filles-Saint-Thomas et Feydeau.

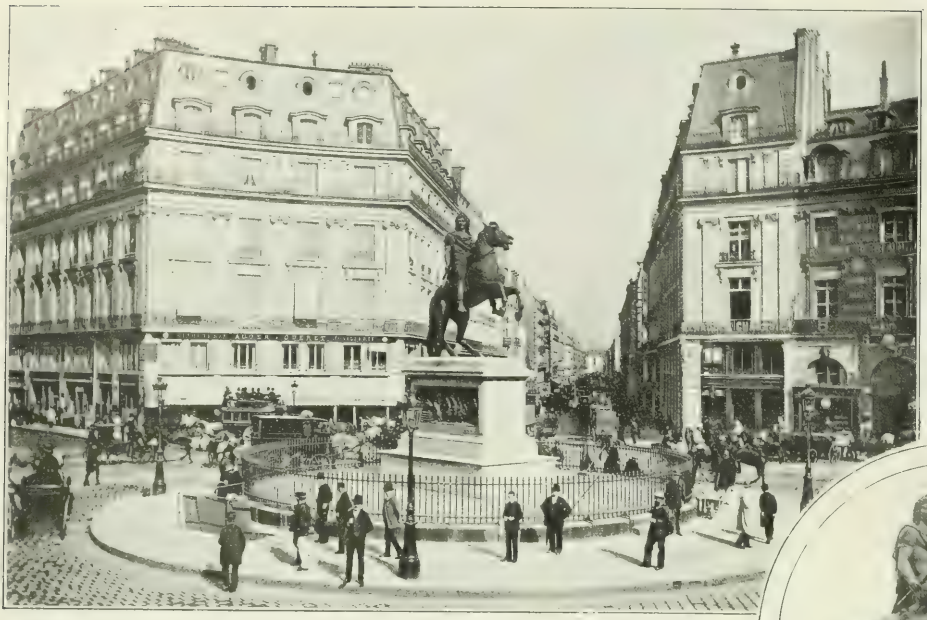
ÉGLISE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES.

Cette construction fut confiée à l'architecte Brongniart, qui mourut en 1813; les travaux, repris par Labarre, n'avancèrent que lentement et furent terminés en 1826. Quant au tribunal de commerce, il s'est séparé de la Bourse dès 1860, pour aller occuper son temple florentin du boulevard du Palais. La Bourse ressemble à un temple grec; il y faut voir les belles fresques d'Abel de Pujol.

L'horloge de la Bourse a été longtemps la seule à laquelle les vrais Parisiens reconnussent quelque exactitude, et ils faisaient volontiers un long détour pour mettre leur chronomètre en harmonie avec elle; c'était le temps où le canon du Palais-Royal et le tabac râpé de la Civette avaient tant de succès : gloires bien oubliées aujourd'hui.

Nous devons une mention à la belle *rue du Quatre-Septembre* — précédemment rue du Dix-Décembre. Ce fut une des dernières opérations de voirie du second Empire; dans ses *Mémoires*, le baron Haussmann avoue qu'[illegible]

PALAIS DE LA BOURSE



LA PLACE DES VICTOIRES.

Phot. Neurdein.

La *rue de la Banque* est riche en édifices administratifs, mais pour que sa dénomination soit exacte, il n'y manque que la Banque; en revanche, l'on y rencontre la **Mairie du IIe arrondissement**, une caserne de garde républicaine, les hôtels de l'administration du Timbre et de l'Enregistrement, tous construits sous Napoléon III. Les deux premiers occupent l'emplacement de l'ancien couvent des augustins ou petits-pères, dont l'église, seule restée debout, est dédiée à **Notre-Dame des Victoires**.

LA TOUR DE JEAN-SANS-PEUR.

C'est là, pour une église, un nom bien guerrier. On pourrait croire que que celle-ci tient le sien de la place voisine; il n'en est rien. La fondation, en ce lieu, des augustins, avait coïncidé avec la victoire remportée par Louis XIII en 1628, à La Rochelle, en posant la première pierre de l'église de ces religieux. L'année suivante, le roi voulut consacrer le souvenir de son fait d'armes. L'édifice primitif menaçant ruine dut être reconstruit en 1738. C'est une des plus importantes paroisses de Paris, celle où la ferveur des fidèles se manifeste par le plus de neuvaines, d'*ex-voto*, de témoignages de dévotion.

La *rue Vide-Gousset*, qui ne mérite pas plus que d'autres, de nos jours du moins, ce nom peu rassurant, relie la place des Petits-Pères à la *place des Victoires*.

La statue équestre qui s'élève actuellement sur cette place est de Bosio et fait honneur à l'artiste, un peu à cause de l'artificiel équilibre donné au cheval, qui paraît se tenir cabré sur les pieds de derrière. En réalité le noble animal est fortement étayé par une barre de fer dissimulée dans les crins de la queue. Le roi caracole dans une attitude guerrière. Cette statue date de 1822 et ne rappelle en rien la précédente, statue pédestre que Desjardins sculpta en 1686 et que la Révolution envoya au creuset.

LA STATUE DE LOUIS XIV.

La place, elle, a subsisté; mais sa sévère harmonie a été bien modifiée tant par l'ouverture de la rue Etienne-Marcel et la construction des hautes maisons, qui en forment l'entrée, que par la profusion des enseignes commerciales. Nous ne saurions mieux faire que de rappeler avec M. de Boislisle, au Mémoire duquel nous avons emprunté la plupart des détails précédents, cette clause du contrat passé par la Ville avec l'entrepreneur chargé de la construction en 1685 : « A l'avenir, ledit sieur Prévot ou ceux qui auront droit de lui seront tenus et obligés d'entretenir ladite façade en pareil état et symétrie, sans y rien changer. »

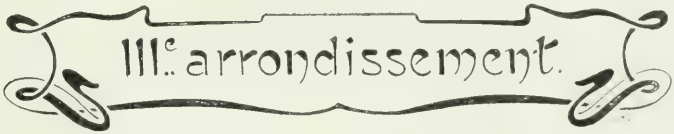
La *rue du Mail*, toute voisine, montre, numéro 7, la façade d'un bel hôtel qui passe pour avoir été construit pour Colbert. Ce qui donne créance à cette opinion, c'est que les corniches corinthiennes des pilastres sont ornées de couleuvres, *coluber*, emblème du grand ministre.

Le percement de la *rue Etienne-Marcel*, achevé en 1883 dans le IIe arrondissement, a été des plus favorables à la circulation. Le côté impair seul appartient à la région que nous décrivons. Il présente, jusqu'à l'intersection de la rue Turbigo, la **Tour de Jean-sans-Peur**, adroitement encadrée dans les bâtiments d'une école communale. C'est tout ce qui reste de l'hôtel des ducs de Bourgogne, et aussi l'un des types, bien rares maintenant à Paris, de l'architecture civile du XVe siècle. Un décret du 17 mars 1887 a autorisé la ville de Paris à affecter 10,000 francs à sa restauration. Quant à l'hôtel lui-même, aliéné sous François Ier, il donna asile en 1548 aux comédiens qui avaient quitté l'hôpital de la Trinité et, dans cette nouvelle condition, prospéra pendant un siècle et demi encore.

Le *boulevard Sébastopol* enfin, ferme le IIe arrondissement du côté de l'Est. Entrepris dès l'année 1854, il fut inauguré quatre ans plus tard. On le nomma d'abord boulevard du Centre; la prise de Sébastopol lui valut son nom actuel.

BOULEVARD DE SEBASTOPOL
Théâtre de la Gaîté
BOULEVARD DE BONNE-NOUVELLE
Théâtre du Gymnase
BOULEVARD POISSONNIÈRE
BOULEVARD MONTMARTRE
BOULEVARD DES ITALIENS
BOULEVARD HAUSSMANN
BOULEVARD DES CAPUCINES
BOULEVARD DES MALESHERBES
BOULEVARD DES MATHURINS
AVENUE DE L'OPÉRA
RUE DE RIVOLI
RUE DE LA PAIX
RUE DE LA BOURSE
RUE DE MONTMARTRE
RUE DE RICHELIEU
RUE DE CLICHY
RUE DE LA FAYETTE
RUE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN
RUE DE PT MAHON
RUE DE LOUVOIS
RUE DE VALOIS
RUE DE VENDÔME
RUE DE LA PAIX
RUE DE LA BANQUE
RUE DE LA VRILLIÈRE
RUE DE LA VRILLIÈRE
RUE DE LA VRILLIÈR

PERSPECTIVE DE LA RUE TURBIGO.



LE TEMPLE. — 9e QUARTIER : DES ARTS-ET-MÉTIERS. — 10e QUARTIER : DES ENFANTS-ROUGES. 11e QUARTIER : DES ARCHIVES. — 12e QUARTIER : SAINTE-AVOYE.

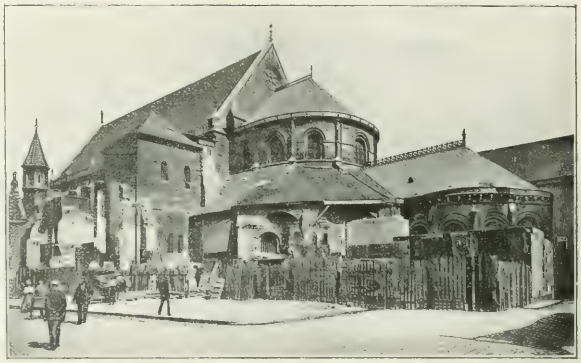
Le IIIe arrondissement, dit Le Temple, a un *pourpris* des plus simples, formé par l'axe du boulevard Sébastopol, à partir de la rue de Rambuteau, des boulevards Saint-Martin, du Temple, des Filles du Calvaire, Beaumarchais, jusqu'à la rue du Pas de la-Mule, l'axe de cette rue et de celles des Francs-Bourgeois et de Rambuteau jusqu'au boulevard de Sébastopol. C'est là un territoire d'une étendue médiocre : 116 hectares, et seul, le IIe arrondissement est moins grand encore. En revanche, sa population est des plus denses, et si les monuments y sont maintenant un peu clairsemés, du moins nous aurons à glaner çà et là maints souvenirs.

Historiquement, cette partie de la ville ne se bâtit qu'au XIIe siècle; elle est, en effet, tout entière comprise dans l'enceinte de Philippe-Auguste et celle de Charles V; la première laissait en dehors de Paris tout ce qui est au delà, vers le nord-est, de la rue des Francs-Bourgeois; la seconde, représentée aujourd'hui par la rue Meslay et la ligne des boulevards jusqu'à la Bastille, enferma donc cette région dans les limites de la capitale.

On croira sans peine qu'elle était alors [illegible] est devenue. Les vastes enclos de nombreux monastères et d'hôtels seigneuriaux, dont quelques uns très considérables, [illegible] majeure partie; au centre, seulement, des rues [illegible] la population s'entassait; à l'est, jusqu'au XVIIe siècle, des terres en culture maraîchère que l'on nommait déjà le Marais. La région tend chaque jour à perdre de son aspect pittoresque... et insalubre d'autrefois; d'importants travaux de voirie s'y sont faits depuis moins d'un demi siècle et quelques uns même [illegible] rue Turbigo, Réaumur, l'élargissement si utile de la rue Beaubourg, la trouée produite par le prolongement de la rue Etienne-Marcel. On y retrouve cependant encore bien des traits caractéristiques du vieux Paris. C'est maintenant le quartier de l'industrie manufacturière dans toutes ses branches, la grande fabrication [illegible] dans

les nobles logis du Marais, aussi bien que la petite industrie de l'article de Paris, [illegible] en chambre.

La [illegible] Saint-Martin est la voie la plus ancienne du quartier, nous pourrions presque dire de Paris, puisqu'elle est, on le sait, avec la rue Saint-Jacques, la voie romaine traversant la Gaule du nord au sud; elle tire son nom du célèbre prieuré de Saint-Martin-des-Champs, dont le **Conservatoire des arts et métiers** occupe l'emplacement et même quelques bâtiments anciens. Ce prieuré avait été fondé en 1060, par Henri Ier, sinon à la place, du moins en souvenir d'une chapelle élevée jadis à l'honneur du saint charitable qui partagea son manteau avec un pauvre. La générosité royale, et aussi l'esprit d'accroissement, en fit un des plus riches monastères parisiens. Sa juridiction s'étendait sur la plus grande partie de la rue Saint-Martin et du quartier environnant, le Beau Bourg, jusqu'au Temple; de nombreux villages de la banlieue nord et est le reconnaissaient pour seigneur. L'enclos du prieuré ne comprenait pas moins de 14 arpents qu'entourait une muraille crénelée et flanquée de tourelles, datant du XIIIe siècle; nous retrouverons tout à l'heure une de ces tourelles. Dès 1705, la partie orientale de l'enclos avait été désaffectée et transformée en marché, qu'on supprima en 1811, pour le remplacer par une construction plus vaste, dont Peyre fut l'architecte. Il était précédé d'une place, autrefois jardin du couvent, et où se faisait le commerce des oiseaux; l'École centrale en occupe maintenant la place.



ABSIDE DE L'ÉGLISE SAINT-MARTIN-DES-CHAMPS.

Quand le prieuré fut supprimé, en 1790, il n'était plus habité que par dix-neuf religieux, qui firent don à l'Assemblée nationale — un don quelque peu forcé — de leurs revenus, évalués à 180 000 livres, environ deux millions d'aujourd'hui.

On fut d'abord embarrassé de l'emploi de ces vastes bâtiments, et huit années s'écoulèrent dans cet embarras. Le 26 floréal an VI (15 mai 1798), la solution fut enfin trouvée : sur le rapport du célèbre abbé Grégoire, le Conseil des Cinq-Cents désignait l'ancien prieuré pour servir de local au Conservatoire des arts et métiers. L'idée de grouper les machines, les instruments utiles à la science et à l'art industriels n'était pas tout à fait nouvelle; l'honneur en appartient à Vaucanson qui, quelques années avant la Révolution, avait formé une collection de ce genre dans l'hôtel de Mortagne, rue de Charonne, 51, où il avait admis le public à le visiter. C'est le rapport de Grégoire lui-même qui nous l'apprend : « D'après la loi de son institution, le Conservatoire réunit les instruments de tous les arts à l'aide desquels l'homme peut se nourrir, se vêtir, se loger, se défendre, établir des communications dans toutes les parties du monde. Par le défaut de local, cette collection est disséminée dans trois dépôts... Le second est celui de la rue de Charonne, composé de plus de cinq cents machines léguées en 1783 au gouvernement par le célèbre Vaucanson... »

Phot. Gillet.

COUR D'HONNEUR DU CONSERVATOIRE DES ARTS ET METIERS.

Nous ne suivrons pas dans toutes leurs phases les développements d'un si utile établissement; chacun des gouvernements qui se sont succédé depuis le Directoire a tenu à les favoriser, mais c'est à dater de Louis-Philippe qu'on a fait le plus et le mieux, lorsque Vaudoyer fut chargé de restaurer et d'aménager définitivement le Conservatoire. Il y travailla pendant plus de trente ans. De l'ancien prieuré restaient debout deux constructions très remarquables, malgré leur délabrement : l'église et le réfectoire. L'église, romane par son abside, gothique par sa nef; le réfectoire, un véritable bijou d'architecture du XIIIe siècle, que l'on peut attribuer à Pierre de Montereau, l'habile constructeur de la Sainte-Chapelle, furent restaurées avec le meilleur goût. Dans la première sont maintenant exposées les principales machines; le réfectoire est devenu bibliothèque. Outre ce travail de restauration qui a bien ses mérites, la part de Vaudoyer est des plus considérables dans la construction du Conservatoire : les bâtiments en façade sur la rue Saint-Martin, l'aile qui fait vis-à-vis à l'ancien réfectoire, le élégant perron qui se trouve en face de l'entrée principale sont également son œuvre et lui font honneur.

LE CONSERVATOIRE DES ARTS ET MÉTIERS

Le Conservatoire des arts et métiers n'est pas seulement un admirable musée, c'est aussi une école nationale des sciences industrielles.

Le colonel Laussedat s'exprime ainsi à cet égard dans une excellente notice qu'il a consacrée à l'établissement :

« Le nombre des chaires est de 17, qui se répartissent de la manière suivante : arts mécaniques, 3; arts des constructions, 2; applications de la plastique, 2; arts chimiques, 3; arts et sciences agricoles, 3; sciences économiques, 3.

La plupart de ces chaires ont été occupées par des savants du plus grand mérite, dont les travaux et les découvertes ne sauraient être énumérées ici en détail. Il suffira sans doute de rappeler que c'est au Conservatoire que Pouillet a évalué pour la première fois la chaleur solaire, source de la vie sur tout notre globe, et établi expérimentalement, à l'aide d'instruments qu'il avait imaginés, les lois fondamentales

TOUR DU PRIEURÉ ET FONTAINE DE 1712.

Le colonel Laussedat rappelle encore les noms illustres de Becquerel, du général Morin, de Le Verrier, de Boussingault. Hâtons-nous de dire que leurs successeurs marchent avec gloire et dévouement sur la trace des aînés.

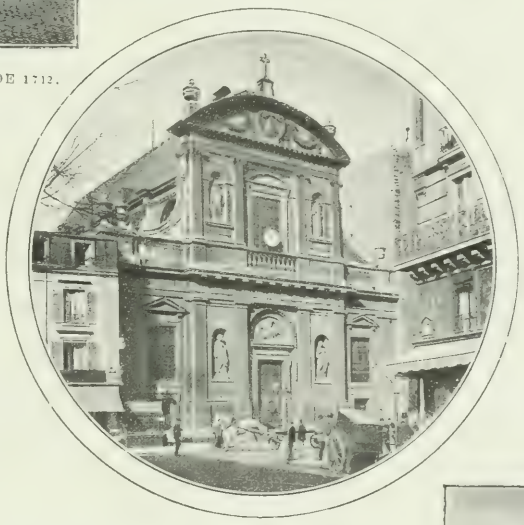
A l'angle nord de la façade du Conservatoire, sur la rue Saint-Martin, se voient une tour et une fontaine qui ont leur histoire, et même assez piquante. La fontaine ne date que de 1712, mais la tour faisait partie de l'enceinte du prieuré, et, sous réserve de quelques restaurations, elle appartenait au XIIIe siècle. Au moment où la fontaine fut édifiée, le prieuré abandonna à la Ville la tour, qui se transforma ainsi en château d'eau. Leur décrépitude était extrême, il faut l'avouer, vers 1876, et c'est alors que l'architecte du Conservatoire, soucieux de mieux arrondir les angles de sa façade, conçut le dessein de renverser ces vestiges du passé. Heureusement, les archéologues faisaient bonne garde; ils protestèrent, et obtinrent ce premier résultat de gagner du temps. Mais il n'y avait pas alors comme aujourd'hui de commission administrative du vieux Paris et leur protestation aurait bien pu être classée sans l'intervention inattendue de Victor Hugo, qui écrivit : « *Démolir la tour, non; démolir l'architecte, oui...* » L'architecte ne fut pas démoli, mais la tour était sauvée; une inscription consacre la déférence que l'on eut enfin pour le « vœu des antiquaires parisiens ». Le nom du grand poète y manque; il est permis de le regretter.

Entre le Conservatoire et le boulevard Saint-Martin, trois voies à peu près de même longueur s'alignent parallèlement de la rue Saint-Martin à celle du Temple. Toutes trois sont anciennes, mais, comme les peuples heureux, elles n'ont pas d'histoire. La *rue du Vertbois* existait déjà au XVIe siècle; son nom lui vient-il, comme le répètent tous les étymologistes, d'un bois vert qui, de ce côté, terminait l'enclos du prieuré? Cela est possible; nous croirions plutôt, cependant, à une enseigne. De la rue Volta à la rue du Temple, elle se nommait rue Neuve-Saint-Laurent, vocable inexpliqué. D'un bout à l'autre, rue populeuse de braves artisans, dont les maisons gagneraient à être moins hautes et plus larges. La *rue Notre-Dame-de-Nazareth* ne doit pas son nom, comme on pourrait le croire, à la **synagogue** qui s'y trouve située, mais bien à un couvent des Pères de Notre-Dame-de-Nazareth, dont elle occupe à peu près l'emplacement. Cette maison monastique avait été fondée en 1630 et disparut en 1790. Quant à la synagogue, elle est un des [illegible] qui [illegible] Paris [illegible] son [illegible] actuel, elle date de 1852. La rue *Meslay* est [illegible] des trois voies, sans doute [illegible] éloigne les voitures et par conséquent l'industrie. Cet accident de terrain, bien que très réel, est factice; il est dû à l'amoncellement des terres que produisit la construction de l'enceinte du XVIe siècle, aujourd'hui représentée par le boulevard. La rue s'appelait, d'ailleurs, rue des Remparts. L'une des principales demeures qui s'y construisirent, dans le cours du XVIIe siècle, appartenait à M. de Meslay, d'où son nom.

La *rue Volta* a absorbé, depuis 1851, sous le patronage de l'inventeur de la pile électrique, trois dénominations de rues qui créaient une relation perpendiculaire avec les voies dont nous venons de parler : les rues Fripillon, de la Croix et du Pont-aux-Biches. Cette dernière s'est conservée sous la forme d'un passage dont le nom n'est pas la seule particularité : c'est un escalier, un simple escalier d'une quarantaine de marches, pratiqué sous les fondations d'une maison d'école de filles, entre les rues de Meslay et Notre-Dame-de-Nazareth. Les biches étaient peintes sur une enseigne, laquelle était voisine d'un ponceau jeté sur un égout.

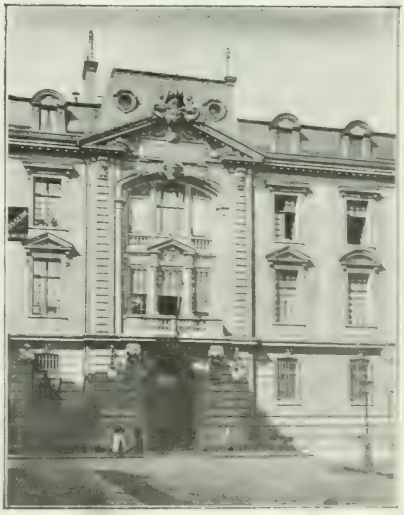
La rue Volta aboutit derrière Saint-Martin-des-Champs; presqu'à son croisement avec la rue de Turbigo, voici l'**École centrale des arts et manufactures**, jadis rue de Thorigny, c'est-à-dire déjà dans le IIIe arrondissement, installée ici en 1884 sur une partie de l'ancien marché Saint-Martin. Elle est fort avantageusement connue par le mérite des ingénieurs brevetés qu'elle fournit à la science industrielle.

Turbigo, on le sait, est un village d'Italie, au bord du Tessin, où nos troupes vainquirent les Autrichiens, le 3 juin 1859. Cette victoire vint à propos pour permettre de baptiser la voie projetée depuis l'année précédente entre les Halles et la place du Château-d'Eau, aujourd'hui place de la République; la *rue de Turbigo* et sa voisine, la *rue Réaumur*, pratiquèrent le plus heureux débouché entre le centre de Paris et les faubourgs de l'est, d'autant plus qu'elles n'ont renversé sur leur passage rien qui fût regrettable pour l'art. La rue de Turbigo a jeté bas les **Madelonnettes**, mais on ne regrette pas une prison; elle était précisément à l'angle de la rue Volta, côté opposé à l'École centrale.



ÉGLISE SAINTE-ÉLISABETH.

C'était d'abord un couvent, fondé en 1620, pour donner asile aux filles repentantes; mais s'il est vrai de dire que qui a bu boira, on pouvait dire des Filles de la Madeleine : qui a péché pécherа... Leur repentir n'était pas définitif : bref, le couvent devint bientôt une véritable maison de détention que le lieutenant-général de police alimentait largement de pen-



ÉCOLE CENTRALE DES ARTS ET MANUFACTURES.

sionnaires, filles nobles, femmes mariées et autres. La Révolution consacra le caractère de l'établissement en en faisant officiellement une prison de femmes. A partir de 1830, on remplaça les femmes par des hommes. Girault de Saint-Fargeau décrit ainsi la prison dans ses *Promenades quotidiennes de Paris* : « Rien ne ressemble moins à une prison que les Madelonnettes. C'est, en apparence, un hôtel entre cour et jardin, un hôtel avec un vestibule charmant, où l'on s'imaginerait rencontrer toutes les commodités de la vie. Cette prison ne manque pas de régularité dans sa distribution; ses deux grandes cours sont plantées de tilleuls. La cour des prévenus, la seule qui soit pavée, est encadrée sur trois faces par des bâtiments élevés qui portent le caractère du XVIIe siècle. Au rez-de-chaussée des bâtiments, règnent de deux côtés des arcades semblables à celles de la place Royale, où les prisonniers peuvent se réfugier quand il pleut. Le milieu de la cour est occupé par une grande fontaine. La cour des condamnés est moins agréable et plus solidement fermée.

FAÇADE DU MARCHÉ DU TEMPLE

Contiguë aux Madelonnettes, était l'**École Turgot**, institut commercial, fondé par la Ville, et portant le nom d'un des prévôts des marchands les plus distingués du XVIIIe siècle. La prison n'a pas été reconstruite. [illegible] l'école, presque sur son ancien emplacement rue de Turbigo, mais la ressemblance entre les deux noms jette le désarroi dans l'esprit des ignorants qui disent volontiers : école Turbigo.

[illegible] **Sainte-Élisabeth** [illegible] chapelle du couvent de [illegible] du quartier, édifiée du XVIIe siècle, c'est-à-dire sans style ni intérêt.

Le Temple. — Une grande halle, dont la vie s'est retirée, un [illegible] les bourgeois du quartier se [illegible] dans une [illegible] regrettable, avec des [illegible] ou malades, [illegible] qui [illegible] rôle si varié, si tragique aussi qu'elle a joué dans l'histoire.

On sait par quelle iniquité Philippe le Bel supprima l'ordre des Templiers pour s'approprier ses immenses richesses. Il fit brûler ses principaux membres et le grand maître même de l'ordre, Jacques de Molay, qu'il fit brûler dans le jardin de son palais, à la pointe de la Cité, là où s'élève la statue de Henri IV. On sait qu'avant de mourir, Molay aurait ajourné ses bourreaux, le pape et le roi, à comparaître avec lui devant Dieu, l'un dans l'année, l'autre dans les quarante jours, et que cette étrange prophétie se réalisa. L'expiation était-elle donc insuffisante encore, et fallait-il, pour que la vengeance des Templiers fût complète, que leur tour servît au supplice d'un autre roi de France, près de cinq cents ans plus tard?

Aux Templiers succédèrent les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ou chevaliers de Malte, mais l'usage fut le plus fort, et au lieu de s'appeler le Grand-Prieuré de France, le Temple garda son premier nom, — il le gardera probablement toujours.

Jusqu'à la Révolution, l'enclos du Temple bénéficia d'un singulier privilège dont nos mœurs ne s'accommoderaient plus, et qui n'avait pas dépassé le moyen âge pour la plupart des établissements religieux : le privilège d'asile pour les débiteurs. Lorsqu'ils avaient pu franchir la porte du Temple, les débiteurs échappaient aux huissiers, garnisaires et autres suppôts des créanciers; là, ils attendaient tranquillement le bénéfice de la prescription; aussi des maisons s'étaient-elles bâties, où ils payaient volontiers leur loyer, et l'on n'avait construit la rotonde dont nous parlions tout à l'heure que pour y donner des représentations théâtrales, destinées à distraire ces pauvres gens.

Le 13 août 1792, une voiture escortée de nombreux soldats, suivie d'une foule immense, pénètre dans la cour du Temple; c'est la famille royale. La tour devient la prison sinistre dont Louis XVI ne sortira que le 21 janvier suivant au matin, pour mourir sur l'échafaud de la Révolution. Puis de cette même tour sortira aussi, le 1er août 1793, après plus de six mois de larmes et d'angoisses, Marie-Antoinette, pour être transférée à la Conciergerie, qu'elle quittera le 16 octobre pour aller, elle aussi, à la mort. De cette même tour encore sortira, le 8 juin 1795, un cercueil : celui du petit Louis XVII, mort à l'âge de dix ans après avoir connu, depuis le 5 octobre 1789, les émotions, les terreurs, les tortures les plus épouvantables qu'il soit donné de souffrir à une créature humaine. La tour garde encore, après cet infortuné, sa sœur, Madame Royale (car Madame Élisabeth, leur tante, a quitté le Temple, le 9 mai 1794, pour l'échafaud). Cette dernière victime est la seule qui doive échapper à l'horrible trépas des siens; elle est rendue à la li

MAIRIE DU IIIe ARRONDISSEMENT ET SQUARE DU TEMPLE.

LA MAISON MORTUAIRE DE BÉRANGER

berté et conduite à Bâle, le 18 décembre 1795, bénéficiant d'un échange de prisonniers.

La Tour devait plus tard recevoir d'autres prisonniers d'État : Babœuf, Pichegru, Cadoudal, Moreau, Toussaint-Louverture. Napoléon Ier donna l'ordre de la démolir, le 16 mars 1808, — ordre barbare à nos yeux d'archéologue, car sans doute Paris posséderait encore l'un de ses plus curieux monuments. En même temps, les anciens bâtiments firent place à un marché de friperie, dont la Rotonde occupait le centre. Tout cela aussi a disparu au commencement du second Empire pour être remplacé par une halle de construction analogue à celle des Halles centrales ; elle abrite toujours un marché à la toilette. Le **square**, qui le sépare de la rue de Bretagne, date du même temps. On raconte que lorsque Madame Royale, devenue duchesse d'Angoulême, revint à Paris en 1814, elle fit un pèlerinage aux ruines de la tour où elle avait tant souffert, et y planta un saule pleureur que l'on aurait maintenu parmi les arbres du square. Est-ce une légende ? Dans ses *Mémoires*, le baron Haussmann se borne à dire : « Il (ce square) contient quelques vieux arbres, conservés avec soin, et une pièce d'eau qu'alimente une cascade tombant d'un rocher factice. »

Phot. Gaillard

DÉBOUCHÉ DE LA RUE DU TEMPLE SUR LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE.

La **mairie** de l'arrondissement, située sur la face orientale du square, a été construite, de 1864 à 1867, par les architectes Calliat et Eugène Chat, dans le style ordinaire des palais municipaux du second Empire, style honnête, mais quelque peu administratif.

La rue de Vendôme (Philippe de Vendôme, grand prieur du Temple) est devenu en 1864 la *rue Béranger*. C'est, en effet, dans la maison portant le numéro 5 que le célèbre poète chansonnier Pierre-Jean de Béranger mourut le 16 juillet 1857, à l'âge de soixante-seize ans et onze mois. Il était né à Paris :

Dans ce pays plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux
[grand-père,]
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.

Le *passage Vendôme* a été percé en 1827 pour relier la rue Béranger au boulevard. Il occupe une partie du terrain où était situé le couvent des Filles-du-Sauveur, fondé en 1704, « en faveur, dit Jaillot, des personnes qui veulent faire pénitence de leurs égarements ». Il y avait dans l'ancien Paris, un grand nombre de ces établissements.

Les **boulevards**. — Nous n'avons rien dit encore de la ligne des boulevards, dont le côté entre le boulevard Sébastopol et la rue du Pas-de-la-Mule forme la limite de l'arrondissement. C'en est, d'ailleurs, la rive tranquille ; l'autre côté, appartenant aux Xe et XIe arrondissements est bien plus vivant, avec ses théâtres, d'aujourd'hui et d'autrefois surtout, avec la place de la République, dont la région la plus animée n'est pas non plus de [illegible] actuel. L'édilité ne s'est pas mise en frais d'imagination pour leur trouver des noms : *boulevards Saint-Denis*, *Saint-Martin*, *du Temple*, *des Filles-du-Calvaire*, et sont les véritables mêmes des rues qui viennent y aboutir. [illegible] *B*[illegible] seul quelque originalité. En le choisissant, a-t-on voulu rappeler ce que les écrits de Beaumarchais ont pu faire pour mûrir la chute de la Bastille, auquel cette voie aboutit, ou simplement rappeler que l'auteur du *M*[illegible] *Figaro* eut là sa maison, presque sur la place même de la Bastille ? La dénomination date de 1831 ; avant, c'était tout prosaïquement le boulevard Saint-Antoine.

Donc, peu de choses à signaler sur ce parcours. Jusqu'à la place de la République, c'est bien encore la vie des grands boulevards, et au débouché de la rue du Temple rien de plus pittoresque à voir, entre six et sept heures du soir, que le spectacle de la marée humaine qui monte du cœur de Paris pour rentrer au faubourg ; mais à partir de ce point, les boulevards prennent une physionomie quelque peu provinciale ; ils se ressentent du voisinage du Marais. Omnibus et tramways y passent sans cesse et avec fracas, mais les larges trottoirs ne sont jamais encombrés, et, devant leur porte, les habitants s'installent volontiers sur une chaise « pour voir passer le monde ». Le théâtre auquel la célèbre **Déjazet** a donné son nom a été construit vers 1830, sous le nom de Folies-Mayer, qu'il changea ensuite en Folies-Nouvelles. Non loin de là était le Jardin turc, où, dit un *Guide* de 1830, « les dames du Marais viennent pour se distraire du silence et de l'ennui qui règnent dans leur quartier désert ». C'est aujourd'hui le restaurant Bonvalet.

Phot. Gaillard

L'HÔTEL CARNAVALET

D'où vient ce nom que porte la *rue du Pont-aux-Choux* ? D'un terrain où se cultivait alors cet utile légume et qui était voisin du pont jeté sur l'égout que recouvre la rue de Turenne. La rue de l'Oseille la prolongeait ; elle se nomme aujourd'hui *rue de Poitou*. On chercherait en vain sur les plans anciens la *rue des Arquebusiers* ; elle y existe cependant, mais sous le nom de rue de Harlay ; sa dénomination actuelle date seulement de 1879 ; c'est donc une heureuse restitution, le souvenir restauré du jardin longeant les remparts où les arquebusiers venaient s'exercer. L'administration [illegible] de rendre à la rue du *P*[illegible] son ancien nom, que l'on avait, pendant quelque temps, [illegible] profit de la rue [illegible] cette voie est le prolongement. C'était celui [illegible] par la pente qu'offre la rue avant d'atteindre le boulevard, et l'on ne

peut se défendre d'évoquer l'image d'un vieux magistrat du temps de Louis XIII, cheminant sur sa mule, comme c'était alors l'usage. La [illegible] appartient que par moitié; dans l'histoire du IVe arrondissement il sera traité d'elle, de ses habitants d'autrefois et du palais dont elle a gardé le nom.

Le **Marais**. — Nous n'avons fait encore que côtoyer le Marais; il est temps d'y pénétrer. C'est la partie la moins ancienne de l'arrondissement, mais aussi celle où abondent en plus grand nombre les hôtels majestueux, où revivent en foule les souvenirs des deux derniers siècles de l'ancien régime.

En tant que quartier habité, il ne date que de Henri IV. C'est ce roi qui songea à construire sur l'emplacement du palais des Tournelles la place Royale (place des Vosges), œuvre achevée seulement sous Louis XIII.

La vogue fut tout de suite très grande en faveur du nouveau quartier; tout le monde aurait voulu y avoir son logis, à défaut d'hôtel. L'artère principale fut, dès l'origine, la *rue de Turenne*, que l'on nommait alors rue Saint-Louis, et même grande rue Saint-Louis (la dénomination actuelle date de 1865, après avoir été donnée une première fois en 1806 et retirée en 1814). Turenne y demeura vers 1660; en 1675, son hôtel passa au cardinal de Bouillon, qui le vendit, quelques années après, aux religieuses du Saint-Sacrement, ses voisines, pour être annexé à leur monastère. L'église de ce monastère a été conservée comme paroisse sous le vocable de *Saint-Denis-du Saint-Sacrement;* c'est une construction des plus médiocres.

Non loin de là, à l'extrémité nord de la place Royale, le couvent des *Minimes* s'était installé, dès 1610, sur une partie des dépendances de l'hôtel des Tournelles; ces religieux n'y firent pas grand bruit pendant les cent quatre-vingts ans qu'ils l'occupèrent. Leurs bâtiments, devenus propriété nationale en 1790, sont affectés, depuis 1823, à un casernement de la garde de Paris. Le nom de la *rue du Parc-Royal* rappelle aussi le voisinage des jardins des Tournelles.

L'enceinte de Philippe-Auguste, nous le disions en tête de ce chapitre, était sensiblement parallèle aux rues des Francs-Bourgeois et de Rambuteau, qui aujourd'hui font la limite entre le IIIe et le IVe arrondissement. Arrivée presque à hauteur de la rue de Sévigné, elle faisait un angle droit dans la direction du sud pour gagner la Seine. Peu d'années après sa construction, un prieuré important, celui de Sainte-Catherine-du-Val-des-Ecoliers, vint s'établir dans les terrains en culture qu'elle laissait en dehors de son tracé, d'où le nom de rue Culture-Sainte-Catherine, qui n'est devenue qu'en 1867 rue de Sévigné. Nous n'avons à parler ici que de la partie de cette rue comprise entre la rue des Francs-Bourgeois et celle du Parc-Royal; elle n'est pas longue, mais combien remplie! Deux hôtels illustres affectés à des services municipaux, un lycée de jeunes filles, une école communale; au total, quatre drapeaux tricolores sur une longueur de 200 mètres.

LE LOGIS DE DAME HÉROUET
A L'ANGLE DES RUES VIEILLE-DU-TEMPLE ET DES FRANCS-BOURGEOIS.

De l'école, il n'y a rien à dire. Le lycée de jeunes filles s'appelle **lycée Victor-Hugo**. Il a été créé en 1895 et présente cette disposition singulière que le corps de bâtiment en façade sur la cour sert de trait d'union entre les deux hôtels où sont conservées les collections historiques et artistiques de la ville de Paris, Carnavalet et Saint-Fargeau.

L'**hôtel Carnavalet** qui abrite une réunion d'œuvres d'art et de curiosité, est lui-même une œuvre d'art des plus intéressantes, des plus précieuses. C'est de nos jours seulement qu'il a reçu cette destination. Il fut construit en 1545, par Pierre Lescot, pour Jacques des Ligneris, président au Parlement. Lescot travaillait au Louvre avec un artiste aussi illustre que lui, Jean Goujon; il confia à Jean Goujon la décoration sculpturale de l'édifice dont il avait dressé les plans, et c'est ainsi que les quatre *Saisons*, sculptées sur la façade intérieure principale sont, à n'en pas douter, de la composition du maître, dessinées et achevées par lui. Après le président de Ligneris, l'hôtel passa, en 1572, à la veuve d'un seigneur breton, François de Kernevenoy. Soit malice, soit amour de l'euphonie, le peuple parisien fit de Kernevenoy, Carnavalet, et ce dernier nom a subsisté. La marquise de Sévigné habita l'hôtel pendant vingt ans, de 1677 à 1696. Ce fut le beau temps pour elle, et aussi pour Carnavalet : « Dieu merci, écrivait-elle à sa fille, le 7 octobre 1677, nous avons l'hôtel Carnavalet. C'est une affaire admirable; nous y tiendrons tous, et nous aurons le bel air... »

L'hôtel était voisin du couvent des Annonciades, fondé en 1626, dont le lycée Victor-Hugo occupe maintenant l'emplacement; les religieuses étaient appelées *Filles bleues* à cause de la couleur de leur manteau et de leur scapulaire.

A partir de la Révolution, l'hôtel devint tour à tour bureau de l'enregistrement, direction de l'imprimerie et de la librairie, école des ponts et chaussées, institution de jeunes gens, jusqu'au jour (juillet 1866) où la Ville de Paris en fit l'acquisition pour y installer un musée historique qui, mal conçu, n'eut qu'un succès éphémère.

Les événements de 1870-1871 allaient, ici comme partout ailleurs, troubler, modifier les projets antérieurs. La bibliothèque de la Ville ayant péri dans l'incendie de l'Hôtel de ville, il fut décidé qu'elle serait reconstituée dans les locaux de Carnavalet, restaurés et aménagés à cet effet. Elle eut pour premier fonds la riche collection parisienne de Jules Cousin et pour conservateur le savant lui-même qui, pendant plus de vingt ans,

LA COUR D'HONNEUR DE L'HÔTEL CARNAVALET ET LA STATUE DU DUC DE SULLY.

ne cessa de l'enrichir avec une incomparable érudition. Chargé aussi, depuis 1889, de créer dans le même établissement un musée véritablement spécial à l'histoire de Paris, Cousin fit preuve d'un grand zèle, et lui en cela secondé par Alfred de Liesville, qui abandonna généreusement sa propre collection sur l'époque révolutionnaire. Finalement, la bibliothèque et le musée ne pouvant plus rester sous le même toit, un arrêté préfectoral du 18 août 1897 les a séparés; la bibliothèque est allée à Saint Fargeau; le musée est resté à Carnavalet.

Sans avoir un passé aussi fameux que Carnavalet, l'**hôtel Saint-Fargeau** n'en a pas moins une histoire. Il date, dans son état actuel, de l'extrême fin du XVIIe siècle, et eut pour architecte Pierre Bullet. C'est Michel Le Peletier, directeur des fortifications sous Louis XIV qui le fit construire. L'édifice porte l'empreinte de son temps : façades sévères, large escalier de pierre à la rampe de fer habilement ciselée, salles spacieuses aux hauts plafonds. Jusqu'à la Révolution, il resta dans la même famille; il appartint donc à Le Pelletier de Saint-Fargeau, le célèbre conventionnel assassiné le 20 janvier 1793 pour avoir voté la mort de Louis XVI. Après lui, ses héritiers occupèrent l'hôtel pendant une vingtaine d'années, puis le mirent en location et finalement en vente. Parmi ses habitants, nous n'avons guère qu'à citer l'institution Jauffret, dont certains élèves, au temps de Louis-Philippe, firent la renommée par leurs succès : About, Sarcey, les fils de Victor Hugo, Ulbach, Zeller, etc.

En 1895, le Conseil municipal a voté l'acquisition de l'hôtel, ou plutôt la location avec promesse de vente, au prix de 78 000 francs par an pendant douze ans, intérêts compris, l'immeuble étant évalué à 1 950 000 francs. Aussitôt après, les travaux d'aménagement pour la bibliothèque historique commencèrent, et l'ouverture au public a eu lieu le 2 mai 1898.

La *rue Payenne* circonscrit à l'ouest la plupart des édifices que nous venons de décrire. A son extrémité nord, on retrouve la rue du Parc-Royal; de là, il faut errer un peu à l'aventure ; nous sommes en plein cœur du Marais, et à chaque pas se présentent des constructions qui, visiblement, ne furent pas faites pour la destination industrielle qu'elles ont aujourd'hui. Parmi les hôtels restés debout, il faut citer l'**hôtel Salé**, à l'angle des rues de Thorigny et de celle des Coutures-Saint-Gervais, d'un luxe de haut goût, grâce surtout à son escalier superbe; il fut construit vers 1660 par un certain Aubert de Fontenay, traitant enrichi dans les gabelles, c'est-à-dire dans l'impôt du sel; d'où le nom satirique donné par le peuple à sa demeure. L'hôtel Salé fut, de 1829 à 1884, le siège de l'École centrale des arts et manufactures. L'industrie du bronze y règne aujourd'hui.

L'HÔTEL D'OLIVIER DE CLISSON.

Il [illegible] par des [illegible] de Thorigny et de [illegible] Rohan [illegible] par l'association de [illegible] Louis Ier d'Orléans 1407 : [illegible] la jolie tourelle qui fait l'angle des [illegible] bette; elle dépendait du logis de noble dame inconnue, Louise Hérouet.

La [illegible] cette épithète, car elle est contemporaine du Temple, auquel elle aboutissait. C'était un chemin plutôt qu'une rue, et elle ne se bâtit complètement qu'au XVIIe siècle. [illegible] du théâtre du Marais, [illegible] à 1673, et eut l'honneur d'abriter durant un temps la troupe de Molière.

Presque en face, l'**Imprimerie Nationale** occupe — depuis que la Banque de France la dépossédait en 1811 de l'hôtel de Toulouse — le bel hôtel de Rohan. Cet hôtel avait été construit, un siècle auparavant, par Armand-Gaston de Rohan, cardinal et évêque de Strasbourg, prélat ami des arts, qui fit appel aux meilleurs artistes pour embellir sa résidence. On y admire, outre de beaux lambris sculptés, deux paysages de Boucher, formant dessus de portes, le cabinet *des Singes*, peint par Christophe Huet, un admirable bas-relief de Le Lorrain [illegible]

COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES ARCHIVES.

PORTE D'ENTRÉE DU PALAIS DES ARCHIVES NATIONALES

représentant des chevaux à l'abreuvoir, classé comme monument historique [illegible]

Les Archives nationales. — Elles occupent le palais Soubise. On ne saurait contester à l'immeuble ce titre de palais, à voir sa majestueuse [illegible] évoluant à l'aise les carrosses [illegible] et princiers, à [illegible] ses [illegible] élégamment décorés par des sculptures tels qu'Adam et [illegible] tels que Bastou, Boucher, Natoire, Van Loo. Sur son emplacement s'élevait le logis du connétable de Clisson, bâti par lui vers 1370, grâce aux libéralités de

Charles V. De cette première construction a subsisté la charmante porte ogivale flanquée de deux tourelles en encorbellement, qui, sur la rue des Archives, fait face à la rue de Braque, — le dernier témoin resté debout à Paris de l'architecture civile du XIVe siècle. Les Archives de l'État occupent l'immeuble depuis 1808 : on a dû y adjoindre successivement de nouveaux bâtiments, dont le principal est sur la rue des Quatre-Fils, pour recevoir les documents, dont les versements annuels des ministères augmentent chaque année le nombre. Les historiens peuvent y puiser à pleines mains et aux sources les plus pures. En dépit de mutilations regrettables, les Archives conservent des fonds infiniment précieux : ceux des établissements religieux des diocèses supprimés en 1790, les registres du Parlement, de la Chambre des comptes, du conseil d'État, du Châtelet, des délibérations du Bureau de la Ville, le Trésor des Chartes, les comptes des bâtiments royaux, etc., En 1867, un musée où sont exposées les pièces les plus curieuses, soit par leur ancienneté, soit par la main qui les a signées, a été installé dans une partie des salons des princes de Soubise ; le public est admis à le visiter tous les dimanches, de midi à trois heures.

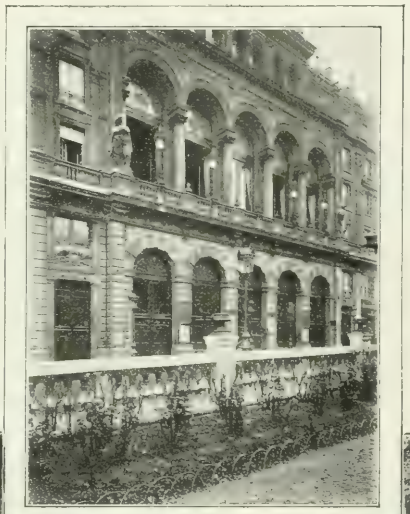
Il n'y a pas longtemps que la *rue des Archives* porte ce nom dans toute son étendue : c'est en 1874 qu'on a supprimé la dénomination de rue de Chaume entre les rues des Francs-Bourgeois et des Haudriettes, de rue du Grand-Chantier, entre les rues des Haudriettes et Pastourelle ; de rue des Enfants-Rouges entre les rues Pastourelle et Portefoin ; de rue Molay entre les rues Portefoin et de Bretagne. Ce nom d'**Enfants Rouges** qui est celui d'un des quartiers du IIIe arrondissement, mérite une explication : c'était celui d'un hôpital fondé par Marguerite de Navarre, vers 1533, pour donner asile à des orphelins que l'on vêtit de drap rouge.

La *rue de Quatre-Fils* tire son nom d'une enseigne où étaient figurés les quatre fils Aymon, si célèbres au moyen âge ; celle des *Haudriette* rappelle la fondation charitable faite en 1320, par Etienne Haudry, d'une maison de retraite pour les vieilles femmes, qu'on nomma pour cette raison « les vieilles Haudriettes ». Cette rue a aussi porté jadis le nom de la rue de l'Échelle-du-Temple, parce que le grand prieur en avait fait élever une « haute échelle, c'est-à-dire gibet » à son extrémité.

Nous passons dans le **quartier Sainte-Avoie**. Il ne reste plus rien du couvent de femmes fondé à la fin du XIIIe siècle sous le nom de sainte Avoie ; il subsista jusqu'à la Révolution ; le percement de la rue de Rambuteau, en 1838, en a fait tomber les derniers bâtiments qui s'élevaient à l'angle de la rue du Temple, nommée elle-même dans cette partie de son tracé rue Sainte-Avoie, jusqu'en 1864.

Ce n'est plus aussi qu'un souvenir, la maison portant le n° 12 de la rue Transnonain, tristement historique par le massacre qui y fut fait le 14 avril 1834, pendant une de ces insurrections, si fréquentes sous Louis-Philippe. La maison a été démolie, en 1897, pour l'élargissement de la rue Beaubourg, avec laquelle la rue Transnonain s'était confondue depuis 1851.

FAÇADE DU THÉATRE DE LA GAITÉ.



Dans cette région si dense du vieux Paris restent encore de curieux souvenirs, et en grand nombre : voici, *rue de Montmorency*, 51, la maison dite de Nicolas Flamel, avec son inscription gothique, restaurée par la Ville : « Nous homes et femes laboureurs demeurans ou porche de ceste maison qui ful fée en l'an de grâce mil quatre cens et sept somes tenus chascun en droit soy dire dire tous les jours une patenostre et l'ave Maria en priant Dieu qui de sa grâce pardoint aux poures pescheurs trespassez. Amen. »

La maison vis-à-vis passe pour plus ancienne encore. De même il suffit de se promener dans les rues du *Grenier-Saint-Lazare* (corruption d'un nom d'habitant au XIIIe siècle, Garnier de Saint-Lazare), *Chapon* (également nom d'homme du XIIIe siècle), *Michel-Le-Comte* (même origine), pour distinguer d'anciens hôtels offrant quelque intéressant détail d'architecture.

Une inscription apposée sur la maison de la rue Saint-Martin qui fait face à la rue de Montmorency rappelle l'emplacement de la maison où mourut, le 20 août 1540, Guillaume Budé, le célèbre helléniste, fondateur du Collège de France.

Le nom de la *rue aux Ours*, ce n'est pas douteux est une corruption de la rue aux Oues (aux Oies). Dès le XIIIe siècle, la rôtisserie de ces volailles y était une spécialité : *Vicus ubi coquuntur anseres*, lisons-nous dans le cartulaire de Saint-Magloire.

L'**Église Saint-Nicolas-des-Champs** étend sa longue nef parallèlement à la rue Réaumur et son abside vient se terminer sur la rue Turbigo. Elle est de style composite ; la façade sur la rue Saint-Martin, sobre et simple, date de 1420 ; celle de la rue Réaumur est de 1576, époque où l'édifice dut être considérablement agrandi, à cause du nombre croissant des fidèles. On s'expliquerait difficilement le voisinage si rapproché de deux grandes églises, celle de Saint-Nicolas-des-Champs et celle de Saint-Martin-des-Champs, si l'on ne savait que la première seule était paroisse (elle l'est restée) et l'autre monastique.

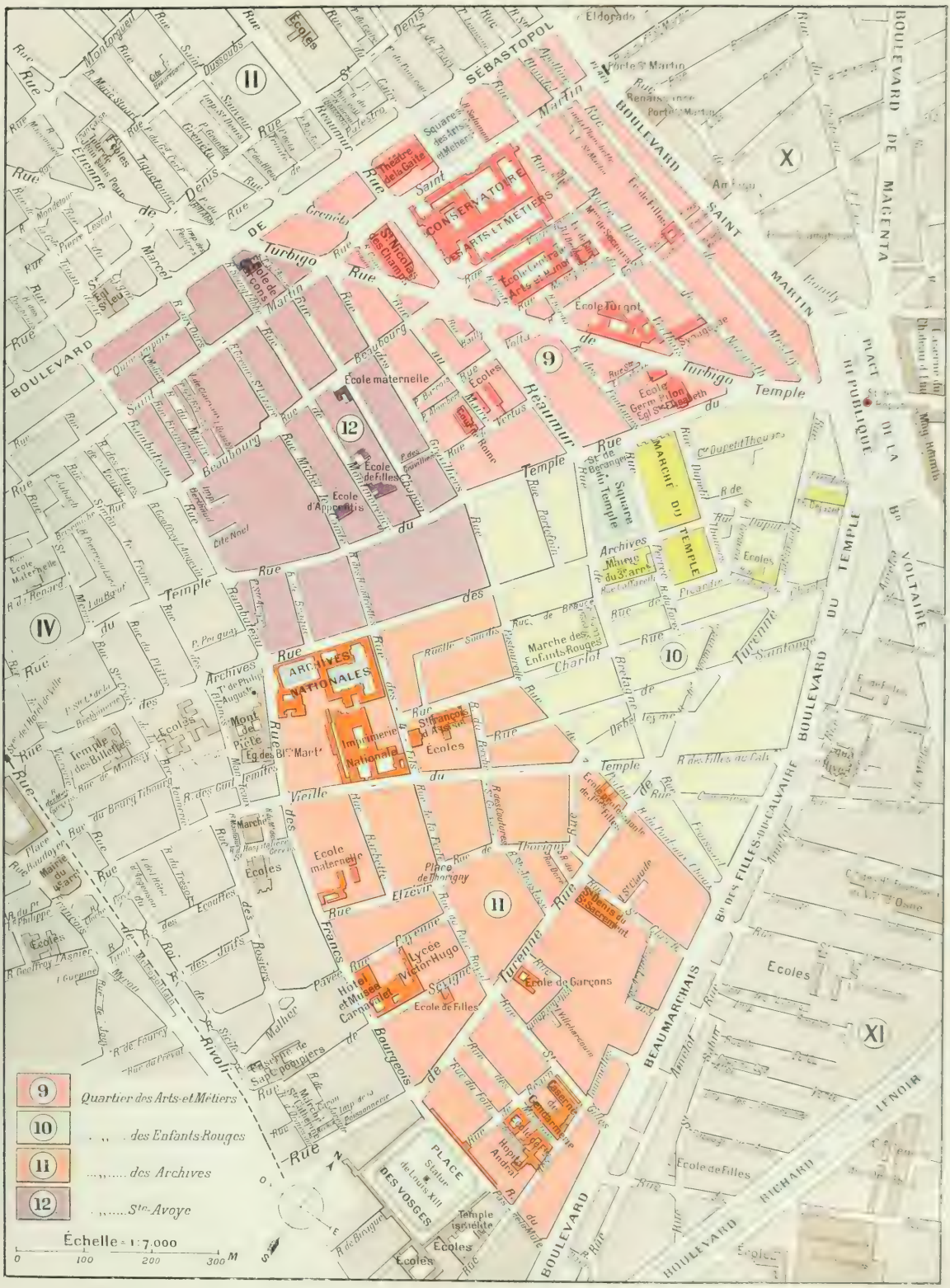
Phot. Gaillard

LE SQUARE DES ARTS ET MÉTIERS

Au milieu la colonne commémorative de la prise de Sébastopol (au fond : Conservatoire des Arts et Métiers)

Le **square des Arts et Métiers** nous ramène au point de départ. Il a été créé à la fin de l'année 1857 ; les dépenses de tout genre que son aménagement a nécessité s'élèvent à 320 000 francs. Au milieu du square — en souvenir de la prise de Sébastopol — se dresse une colonne surmontée de la Victoire couronnant le drapeau français. Sur la face nord-est de cette colonne, construit en 1862 le théâtre municipal de la **Gaîté**, qui traverse tout le pâté de maisons jusqu'à la rue Réaumur. La façade du théâtre est décorée de pilastres composites et d'un double rang d'arcades entrecoupées par des colonnes de marbre ; un fronton assez riche en sculptures couronne l'attique.

PARIS — TROISIÈME ARRONDISSEMENT


Quartier des Arts et Métiers
des Enfants Rouges
des Archives
Ste-Avoye
Échelle = 1:7.000
0 100 200 300 M
Rue Saint Denis
Rue Saint Martin
Rue Turbigo
Rue Beaubourg
Rue Réaumur
Rue du Temple
Rue Vieille du Temple
Rue des Archives
Rue Rambuteau
Rue Quincampoix
Rue Aumaire
Rue Turenne
Rue Charlot
Rue Elzévir
Rue Vieille du Temple
Rue de Bretagne
Rue de Thorigny
Rue de Rivoli
Rue des Francs Bourgeois
Rue Pavée
Rue Sévigné
Rue Payenne
Rue Saint Gilles
Rue Ste Croix de la Bretonnerie
Rue Simon le Franc
Rue Michel le Comte
Rue Grenier St Lazare
Rue Montmorency
Rue Aubry le Boucher
Rue Quincampoix
Rue Aumaire
Rue Pastourelle
Rue Portefoin
Rue Dupetit Thouars
Rue Dupuis
Rue de Bretagne
Rue de Poitou
Rue Pisandre
Rue Ste Croix de la Bretonnerie
Rue Vieille du Temple
Rue Elzévir
Rue Thorigny
Rue Payenne
Rue Saint Gilles
Rue Pavée
Rue Sévigné
Rue Malher
Rue Pierre Lescot

Phot. Neurdein.

LA CATHÉDRALE DE PARIS, VUE DU PONT DE LA TOURNELLE.

IVe arrondissement.

L'HOTEL DE VILLE. — 13e QUARTIER : SAINT-MERRI. — 14e QUARTIER : SAINT-GERVAIS. 15e QUARTIER : L'ARSENAL. — 16e QUARTIER : NOTRE-DAME.

Si l'on voulait synthétiser par deux monuments la vie religieuse et la vie communale de Paris, c'est dans le IVe arrondissement qu'il faudrait les chercher : Notre-Dame et l'Hôtel de ville. Notre-Dame ne représente pas seulement le Paris du moyen âge avec ses grandes fêtes si solennelles et magnifiques, avec son élan de dévotion; c'est sur son emplacement que s'élevait, nous le verrons plus bas, en l'honneur des divinités païennes, l'autel construit par les bateliers de Lutèce, les nautes; là est donc en quelque sorte le berceau même de Paris.

A peu de distance de la cathédrale se dresse l'autre colosse, plus jeune et d'une non moins grande importance : l'Hôtel de ville ; ses pierres sont neuves il est vrai, mais leur assemblage même rappelle un édifice antérieur, déjà ancien, qui lui-même remplaçait une maison de ville où se développèrent nos libertés municipales. Depuis le XIVe siècle, elles ont eu leur asile sur cette place, se développant sans cesse, permettant à la cité de prendre un essor auquel la royauté et le pouvoir central se montrèrent toujours hostiles.

La superficie du IVe arrondissement, dit l'Hôtel de ville, est de 156 hectares 50 ares; c'est une faible étendue de territoire, que seuls n'atteignent pas les IIe et IIIe arrondissements. Chose étrange, sa population a diminué depuis quelques années; après avoir dépassé 100,000 habitants, elle n'en comptait plus que 98,204 au recensement de 1896. Cela a eu une répercussion sur la situation de la représentation politique à Paris; pour la première fois, aux élections de mai 1898, les habitants n'ont eu qu'un député à élire, au lieu de deux.

Le **quartier Saint-Merri** constitue deux cantons d'aspect si hétéroclite, qu'on a peine à s'expliquer que, si voisins, ils se [illegible] peu. Entre la rue de Rivoli et la Seine, de l'air, de l'espace, de grandes voies, de belles maisons, de beaux monuments : au contraire, entre la rue de Rivoli et la rue de Rambuteau, un dédale de ruelles sombres, où des rues plus larges et très animées, telles que la rue Saint-Martin, la rue du Temple et celle des Archives font mieux encore ressortir l'étroitesse et la pauvreté des autres.

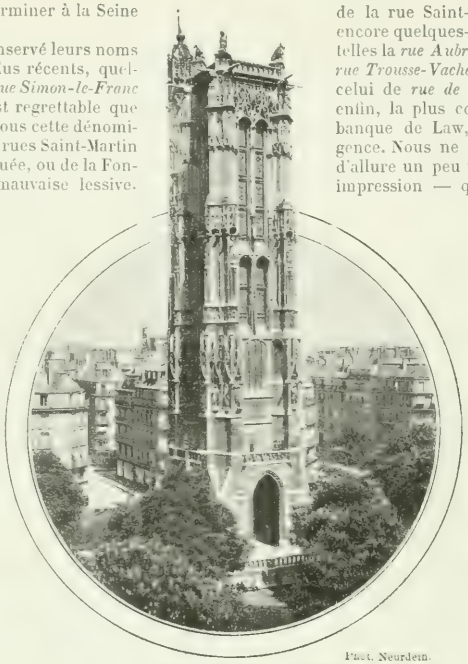
Aux amateurs de pittoresque, cependant, nous recommanderons une excursion à travers les rues du Renard, Taille-Pain, Brise-Miche, de Venise, des Juges-Consuls; certes, ils en sortiront le cœur serré par la vue de tant de misères, physiques et morales, se coudoyant avec l'honnêteté des ateliers; du moins ils auront parcouru la plus ancienne région du Paris de la rive droite. C'est là, en effet, que, peu après l'an mille, vinrent s'installer les Parisiens, trop à l'étroit autour de Notre-Dame; ils y constituèrent une agglomération assez dense pour qu'il fût besoin de la protéger par une enceinte contre les dangers du dehors; on n'a là-dessus que des données assez vagues, mais il est certain que cette clôture existait au milieu du XIIe siècle; partant du Châtelet, elle suivait à peu près le [illegible] et

Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, pour se terminer à la Seine vers la place Baudoyer.

Au surplus, beaucoup de ces rues ont conservé leurs noms d'alors; pour ceux-là et pour d'autres, plus récents, quelques commentaires sont intéressants. La *rue Simon-le-Franc* porte évidemment un nom d'homme; il est regrettable que l'administration ait, depuis 1890, absorbé sous cette dénomination la partie de la rue comprise entre les rues Saint-Martin et Brise-Miche, nommée avant rue de Maubuée, ou de la Fontaine-Maubuée, nom expressif signifiant mauvaise lessive. Notez qu'aujourd'hui encore, la fontaine existe à l'angle de la rue Saint-Martin, mais les ménagères n'y lavent plus leur linge. A parcourir la *rue de Venise*, personne ne songerait à fredonner, comme dans *Haydée :* « Ah! que Venise est belle! » C'est une des ruelles les plus sordides d'un quartier qui en est si riche. La *rue des Étuves* se nommait autrefois rue des Vieilles-Étuves; il n'est pas étonnant de rencontrer par là le souvenir de ces établissements qui eurent au moyen âge la plus fâcheuse réputation. Telle la rue Simon-le-Franc, la *rue Pierre-Aulard* porte le nom d'une vieille famille parisienne; elles sont nommées dans la nomenclature rimée de Guillot, qui vivait au commencement du XIVe siècle. Dans le même poème figurent aussi les *rues Saint-Bon* (il y avait autrefois une chapelle sous ce vocable), et *des Lombards* (des usuriers italiens y avaient leur résidence), et *Geoffroy-l'Angevin*, — encore un nom d'homme — et *du Cloître-Saint-Merri*. La *rue des Juges-Consuls*, en dépit de sa dénomination archaïque, n'est, depuis 1844, qu'un démembrement de la précédente, où avait été fondé sous Charles IX le tribunal des Juges Consuls, origine de notre tribunal de commerce.

Dans le nom du *passage Pecquay*, on aurait sans doute quelque peine à trouver une analogie avec le village du Plessis-Piquet, au delà de Sceaux. Tous deux cependant ont pour parrain un certain Jean de La Haye, dit Piquet, possesseur sous Charles VI d'une maison ici, de la seigneurie là-bas, et qui, bien que fort mal en cour auprès du dauphin Charles VII, n'en fut pas moins dépossédé de ses biens par le roi d'Angleterre Henri VI.

Le percement du boulevard de Sébastopol a heureusement fait disparaître ou raccourci bon nombre des rues fort peu élégantes qui allaient de la rue Saint-Martin à la rue Saint-Denis; il en existe encore quelques-unes cependant, et qui sont fort anciennes : telles la *rue Aubry-le-Boucher*, connue de Guillot, ainsi que la *rue Trousse-Vache* qui a bien fait de changer son nom contre celui de *rue de La Reynie*, lieutenant général de police; enfin, la plus connue, la *rue Quincampoix*, fameuse par la banque de Law, où tant de gens se ruinèrent sous la Régence. Nous ne nous faisons pas fort d'expliquer son nom, d'allure un peu picarde; il semble — mais ce n'est qu'une impression — que c'est celui d'une localité plutôt que d'un homme.



Phot. Neurdein.

LA TOUR SAINT-JACQUES.

Saint-Merri est un joyau d'architecture enchâssé dans ce triste écrin. Dès le VIIIe siècle, une chapelle existait là, au bord de l'ancienne voie romaine ; le saint qui lui donna son nom en fit un oratoire, et lorsqu'il mourut, vers l'an 700, il y fut inhumé. Deux églises furent successivement construites sur l'emplacement de ce modeste oratoire, puis disparurent; celle que nous avons sous les yeux en est une troisième; elle date du XVe siècle, c'est-à-dire de la dernière époque brillante de notre architecture religieuse. Le portail est charmant, avec tous ses détails de sculpture, si fins, si achevés; malheureusement, de lamentables cahutes se pressent contre lui; de même, les façades latérales sont, en grande partie, cachées par des constructions parasites. Lorsque l'heure sera venue d'aérer, d'assainir ce quartier, nous comptons bien que le dégagement de ce joli édifice entrera pour beaucoup dans les plans qui seront préparés. L'évasement de la rue Saint-Martin en est la première amorce et l'espérance. Il est regrettable qu'on ne l'ait pas poussé jusque devant le portail Saint-Merri.

Nous voici en face de la **Tour Saint-Jacques**. Il n'est peut-être pas, dans toute la ville, d'endroit où l'ancien Paris et le Paris moderne se rapprochent dans un plus heureux alliage. A force d'y passer, nous n'y faisons plus attention, nous sommes blasés; pour les étrangers, ce doit être un émerveillement. La Tour Saint-Jacques est le seul vestige conservé d'une église de Saint-Jacques-la-Boucherie datant de l'époque carolingienne, plusieurs fois reconstruite, et en dernier lieu tout à la fin du XVe siècle. On sait avec précision que la tour, commencée en 1508, fut achevée en 1522; voilà donc un édifice à date précise comme disent les archéologues, et à peu près contemporain de son voisin Saint-Merri. Le nom de son architecte n'est pas connu, et c'est fâcheux, car il serait honoré comme celui d'un homme de goût, excellant dans son art. La tour fut presque miraculeusement sauvée en 1790, lorsque l'église à laquelle elle attenait fut démolie, et même plus tard, puisque, achetée par un particulier comme bien national, elle n'était sauvegardée par aucune clause conservatoire. La Ville de Paris eut le bon esprit de l'acquérir en 1836, au prix de 230,100 francs, et le remaniement du plan, en 1853, la respecta de même. On fit mieux, on la restaura, on la consolida et on l'entoura d'un square de 6,015 mètres carrés, qui est le plus ancien des squares parisiens, et l'un des plus jolis aussi, sinon des mieux fréquentés; mais c'est, hélas! le

Phot. Neurdein.

LE PONT AU CHANGE ET LE THÉATRE SARAH BERNHARDT.

L'HOTEL DE VILLE ET LE PONT D'ARCOLE

sort de presque tous nos squares. Dans la baie quadrangulaire (moderne) de l'entresol, élevé de quelques marches, est une statue de Blaise Pascal par Cavelier. C'est la commémoration des fameuses expériences faites par Pascal, au sommet de la tour, sur la pesanteur de l'air. Certains esprits, qui veulent toujours tout remettre en question, avaient prétendu que ces expériences avaient eu lieu sur la tour de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, située, il est vrai, beaucoup plus haut, mais on leur a opposé le texte formel de Pascal lui-même : « Je fis l'expérience ordinaire du vuide au haut et au bas de la tour de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, haute de 24 à 25 toises... »

La tradition de Pascal s'est perpétuée par l'observatoire météorologique municipal installé au haut de la tour.

Le souvenir de Nicolas Flamel et de dame Pernelle, sa femme, est consacré par la dénomination de deux rues voisines. Ils vivaient au commencement du xve siècle; Flamel fut maître écrivain de l'Université, alchimiste convaincu, et — ce qui peut paraître un peu contradictoire — bienfaiteur de l'humanité. Nous avons signalé (IIIe arrondissement, p. 32) la maison de la rue de Montmorency, donnée par lui aux pauvres; l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie fut aussi l'objet de nombreux bienfaits de sa part. Il possédait d'ailleurs plusieurs maisons à Paris; en voici une preuve, encore inédite, tirée d'un carton des Archives nationales : c'est le bail, fait le 29 janvier 1411, par « Nicolas Flamel, escripvain, demourant à Paris lès Saint Jacques de la Boucherie, à Colin Herbelot, marchand de vin demourant à Paris devant l'ostel qui fut feu monseigneur le duc d'Orleans, et qui à present est au duc de Hollande en la rue de la Poterne-Saint-Pol... », d'une maison sise dans ladite rue de la Poterne, aboutissant par derrière aux murs des jardins de l'hôtel des Béguines. Cette rue se nomme maintenant rue de Jouy et appartient aussi au IVe arrondissement.

En souvenir de la visite faite par la reine d'Angleterre à l'Hôtel de ville, le 23 août 1855, le boulevard de l'Hôtel-de-Ville, percé l'année précédente, prit le nom d'*avenue Victoria*, jolie voie, bien bâtie, bordée d'arbres, mais qui, malheureusement, se termine en impasse, ou à peu près. A l'angle qu'elle forme avec le boulevard de Sébastopol a été construit, en 1862, par l'architecte Davioud, pour le compte de la Ville, le **Théâtre Sarah-Bernhardt**, qui a eu des fortunes bien diverses, parmi lesquelles l'honneur d'avoir fourni aux grandes œuvres de Gounod leur scène de début. Il périclitait quelque peu, sous le nom de théâtre des Nations, quand l'incendie de l'Opéra-Comique lui valut le nouvel honneur d'être, pendant onze ans, de 1887 à 1898, notre second théâtre de musique. Il est aujourd'hui sous les auspices de l'artiste dont il porte le nom.

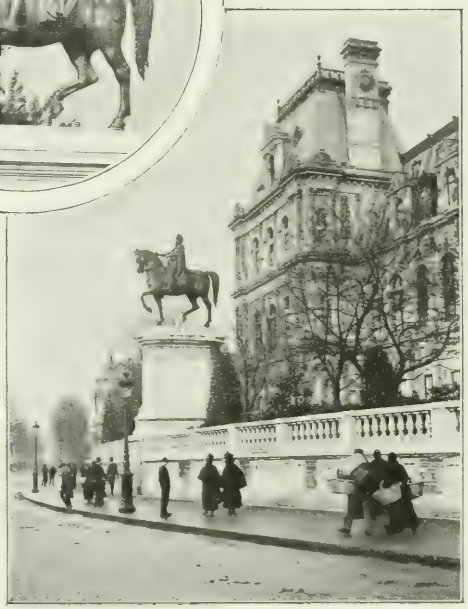
Hôtel de ville. — Après avoir eu son siège dans différents quartiers de la ville, à la vallée de Misère, sur la montagne Sainte-Geneviève, près du grand Châtelet, le « Parloir aux bourgeois » vint se fixer, en 1357, dans la Maison aux Piliers de la place de Grève, dont Charles V avait hérité des derniers dauphins de Viennois, et que Etienne Marcel, prévôt des marchands, lui acheta, un peu malgré lui, pour la Ville, au prix de 2.800 livres parisis. Il était impossible de choisir un meilleur emplacement. Depuis Louis VII, la Grève appartenait aux bourgeois, qui avaient payé 70 livres le droit d'empêcher qu'on n'y construisît nulle maison. Et la Seine coulait là, la Seine à qui la corporation des marchands par eau — les anciens nautes du temps de Tibère — devait sa prospérité au point d'être devenue l'administration municipale même, avec son

ENTRÉE DE L'HOTEL DE VILLE

chef comme prévôt des marchands, disputant dès Philippe-Auguste, au prévôt de Paris, délégué du pouvoir royal, le droit de gérer les intérêts de la cité.

Au XVIe siècle, le corps municipal, constitué et puissant comme il l'était dès lors, se sentit bien à l'étroit dans cette étrange maison, composée de plusieurs petits logis, où il y avait, dit Sauval, deux cours, un poulailler, des étuves, une chapelle, une chambre de parade, une autre appelée le plaidoyer. Il décida la construction d'une maison de ville digne de Paris, et François Ier tint à être juge des plans qui seraient dressés à cet effet. On ne doute plus guère aujourd'hui qu'ils n'aient été l'œuvre d'un architecte italien, Dominique de Cortone, dit le Boccador, avec le concours, pour l'exécution, d'un maître ès œuvres de maçonnerie, Pierre Chambiges. La première pierre du nouvel édifice fut posée en grande solennité, le 15 juillet 1533. Bien des causes, et surtout les guerres étrangères et religieuses, en retardèrent l'achèvement. L'honneur reste à François Miron, prévôt des marchands sous Henri IV, d'avoir enfin, en 1606, terminé ce grand œuvre. Encore fallut-il qu'il y contribuât, pour une bonne part, de ses propres deniers ; exemple digne d'être proposé, mais sans grande chance qu'il soit souvent suivi ! La « figure et pourtrait » de Henri IV à cheval fut sculpté par Pierre Biard au-dessus de la porte du bâtiment central.

Sous Louis-Philippe, l'Hôtel de ville fut agrandi, au Nord, du terrain qu'occupait l'hôpital du Saint-Esprit, accolé depuis 1362 à la maison aux Piliers ; à l'Est, par une emprise du même genre faite sur l'ancienne église de Saint-Jean-en-Grève, d'où le nom de salle Saint-Jean, conservé depuis à cette partie de l'édifice ; mais le bâtiment principal, celui qu'avait mené à point François Miron, n'avait pas varié d'apect.



LA STATUE D'ÉTIENNE MARCEL.

Dire les événements dont le palais municipal fut le théâtre, ce serait faire ici non pas seulement l'histoire de Paris, mais celle de la France même : son rôle sous Etienne Marcel, puis pendant la Ligue, avec les Seize, puis sous la Fronde, lorsque Mlle de Montpensier y venait prendre le mot d'ordre qui, à l'aide du canon de la Bastille, sauva Condé ; le banquet offert par le corps de ville, en 1686, à Louis XIV, et l'érection de sa statue, œuvre de Coysevox, dans l'une des cours, le 14 juillet 1689, en souvenir de ce banquet. Et cent ans plus tard, jour pour jour : le matin, les armes, la poudre fournies par l'Hôtel de ville pour l'attaque de la Bastille, le soir les sanglants résultats de la victoire, la tête de de Launay apportée au bout d'une pique, et peu après le meurtre de Flesselles, et le surlendemain la visite de Louis XVI. Rappelons les orages qui y grondèrent pendant les assemblées révolutionnaires de la Commune de Paris, Robespierre qui y cherche vainement un asile, le 9 thermidor, et est réduit, sans y réussir davantage, à se donner la mort. Et toutes les révolutions du XIXe siècle ayant là leur dénouement et leur triomphe : la déchéance de l'Empire, celle de Charles X, après un sanglant combat sur la place et sur le pont d'Arcole, la République de 1848, proclamée dans ses salles, et aussi celle du 4 septembre.

Tant de souvenirs glorieux, tragiques, heureux, où l'âme de Paris avait palpité, ne désarmèrent pas la fureur des guerres civiles ; ils périssaient tous dans les flammes, avec le monument lui-même, le 24 mai 1871.

Au lendemain de ce désastre, les pouvoirs publics décidèrent qu'il serait réparé. Un arrêté préfectoral du 23 juillet 1872 fixa le programme du concours et son dernier délai au 31 janvier de l'année suivante. Parmi les soixante-six projets soumis au jury, celui de Ballu et Deperthes fut agréé. Dix années (1873-1883) ont été nécessaires pour son exécution, et les deux architectes ont eu la joie de voir leur œuvre achevée, car Ballu est mort en 1885 et Deperthes en 1898.

Dans son ensemble, le palais municipal, de style Renaissance, rappelle d'une façon frappante le plan et l'aspect général de l'ancien édifice : un large bâtiment central accompagné de quatre pavillons d'angle ; il est monumental et grandiose, mais sans la moindre lourdeur. A vrai dire, la beauté architecturale ne réside guère que dans les façades, et les bâtiments, vus des cours intérieures, n'ont rien de remarquable. Il faut cependant citer de charmants escaliers en tourelles, imités de ceux de Chambord, et surtout recommander la visite attentive des salles de fêtes, dont la décoration artistique, confiée à nos meilleurs artistes, s'enrichit chaque année d'œuvres nouvelles. On verra là que, quand elle le veut, la Ville de Paris peut rivaliser, pour la munificence, avec les palais des plus puissants monarques.

Les façades principales ont une longueur de 143 mètres ; celles qui prennent jour sur la rue de Rivoli et le quai, de 80 mètres ; le campanile est haut de 50 mètres. Une heureuse idée a été de décorer l'édifice des statues de personnages célèbres dont Paris et la France sont fiers. Il faut mentionner à part l'altière statue équestre d'Etienne Marcel, œuvre des sculpteurs Idrac et Marqueste, dans les jardins du préfet (façade sur la Seine).

La *place de l'Hôtel-de-Ville* n'est ainsi nommée que depuis 1806 ; avant, c'était la place de Grève, fameuse entre toutes dans l'histoire de Paris, véritable vestibule de l'Hôtel de ville, les jours de grandes émotions. C'est aussi le lieu où chaque année, le 24 juin, les magistrats

LA PLACE DE L'HOTEL DE VILLE (A gauche, l'Hôtel de ville, au fond, rue de Rivoli)

L'HOTEL DE SENS.

[illegible] que l'on brûlait, écartelait les criminels de marque : Ravaillac, la Brinvilliers, Damiens, tant d'autres. Certes, alors, le supplice suprême n'était pas comme maintenant, caché aux yeux du public, sur le seuil d'une prison ; c'était au grand jour, vers quatre heures, et la foule y accourait comme au plus enivrant des spectacles. Croyez-en Mme de Sévigné, venue pour contempler la mort de la Brinvilliers et un peu dépitée de n'avoir vu qu'une cornette. « Jamais, dit-elle, il ne s'est vu tant de monde, ni Paris si ému, ni si attentif. » Aujourd'hui, ce vaste espace est réservé, rarement d'ailleurs, à des solennités ayant un caractère municipal; la plus belle page de ses annales aura été, à notre époque, la réception à l'Hôtel de ville de l'empereur et de l'impératrice de Russie, le 7 octobre 1896. L'usage, pour les ouvriers sans travail, de s'y réunir, de *se mettre en grève*, n'est plus qu'un souvenir.

Devant l'Hôtel de ville, la berge de la Seine descend en pente douce jusqu'au fleuve ; elle justifie bien le nom de Grève donné autrefois à la place, lorsque le quai n'existait pas encore ; il y a là un coin pittoresque à voir, c'est le *Mail*, marché aux pommes et aux poires qui se fait dans de grandes péniches amarrées perpendiculairement au cours de l'eau jusque sous le pont Louis-Philippe ; il va sans dire que le Mail n'est tenu que pendant les mois des fruits d'hiver.

La rue de Rivoli coupe en deux parties égales, Nord et Sud, le *quartier Saint-Gervais*, que limitent latéralement à l'Ouest les rues Lobau et des Archives, à l'Est les rues de Turenne et Saint-Paul. L'église **Saint-Gervais**, a le privilège d'être la paroisse la plus anciennement créée sur la rive droite de la Seine; elle existait en 560; dans son état actuel, c'est un bel édifice du XVe siècle, remanié à la fin du XVIe siècle, auquel Salomon de Brosse (et non Jacques comme on l'a si longtemps cru) ajouta le portail vermiculé dont Louis XIII avait posé la première pierre, le 24 juillet 1616 et qui fut terminé en cinq ans. Aux deux derniers siècles on admirait fort cette façade qui nous laisse aujourd'hui assez froids. Jaillot s'écrie : « C'est un chef-d'œuvre d'architecture, auquel, pour me servir des termes d'un auteur célèbre (M. de Voltaire), il ne manque qu'une place et des admirateurs. » La place a été créée, un peu de travers, il est vrai, mais les admirateurs ne semblent pas y être à l'étroit. Ce qui manque, en revanche, c'est ce vieil orme Saint-Gervais « qui offusque le portail et gêne la voie publique » (toujours d'après Jaillot), sous lequel au moyen âge se rendait la justice locale. On souhaiterait l'y voir encore verdoyant, vénérable témoin des temps passés.

Il n'y a que dix ans que la *rue des Archives* a été soumise à l'alignement dans le IVe arrondissement. Avant, elle se composait d'une série de rues étroites et tortueuses, dites des Deux-Portes, des Billettes, de l'Homme-Armé, du Chaume. Au XIIIe siècle, trois couvents d'hommes furent fondés dans ce canton : celui de Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, circonscrit entre la rue de ce nom et celle du Plâtre ; il n'en reste plus trace aujourd'hui ; celui des Carmes Billettes, construit en 1299 sur l'emplacement de la maison où un juif avait fait bouillir une hostie consacrée : « la maison où Dieu fust bouillis », dont a subsisté un charmant petit cloître du XVe siècle et une église médiocre datant de 1756, devenue temple protestant; enfin, celui des Blancs-Manteaux. Ces derniers s'y [illegible] en 12[illegible].

Les Blancs-Manteaux [illegible] jusque-là à Montrouge. Ces religieux avaient des manteaux noirs, mais

FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-GERVAIS.

le premier surnom prévalut. Vers 1618, la règle bénédictine leur fut appliquée, et vers la fin de l'ancien régime, quelques-uns d'entre eux illustrèrent le monastère par leur érudition. Leur église, reconstruite peu après cette réforme, est restée paroissiale. Quant aux bâtiments conventuels aliénés en l'an V, ils furent démolis et sur leur emplacement s'éleva le **Mont-de-piété**, institution dont la prospérité justifie le but, bien qu'elle ne soit que la substitution de l'administration aux particuliers dans l'opération du prêt sur gages ou sur titres, et qu'elle n'y ait pas perdu tout caractère usuraire.

En 1878, la construction de bâtiments nouveaux sur le côté Ouest de l'édifice amena la mise au jour d'une tour de l'enceinte de Philippe-Auguste, que l'on savait d'ailleurs avoir existé sur ce point. Les tours qui flanquaient cette enceinte étaient carrées ; la forme de celle qu'on a retrouvée là ne le laisserait guère supposer, car elle est cylindrique : c'est que, par la suite des temps, cette fortification n'ayant plus d'utilité pratique avait été englobée dans des maisons particulières et modifiée suivant les besoins. La préfecture de la Seine, dont relève le Mont-de-piété, n'en a pas moins eu grand raison d'honorer d'une restauration ce respectable débris du XIIIe siècle.

A signaler enfin, rue des Archives, 40, l'école de filles en ce qu'elle occupe les locaux de l'ancienne mairie du IVe (autrefois VIIe) arrondissement.

Comme son nom l'indique, la *rue du Bour-Tibourg* traversait jadis un

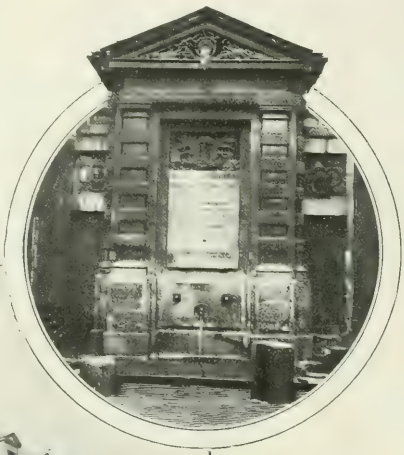
LA CASERNE NAPOLÉON, DERRIÈRE L'HÔTEL DE VILLE.

Louis, lire : groupe de maisons, appartenant à un nommé Thibaud, bourgeois Thibaud) ; c'est un très vieux quartier, qui a son débouché sur la *place Baudoyer*, plus ancienne encore. On a épilogué sur ce nom de Baudoyer, sans arriver à la certitude. L'enceinte attribuée à Louis VII s'ouvrait là par une porte que des textes contemporains appellent « porte Baudaier ». Certains rattachent ce nom au camp des Bagaudes, sur l'emplacement duquel l'abbaye de Saint-Maur passe pour avoir été construite (notez que c'était là le chemin de Saint-Maur), d'autres historiens invoquent un personnage, *Baldecharius*, cité comme *defensor* de Paris en 700. Donc, le problème n'est pas résolu. Depuis la construction, en 1861, de la caserne Napoléon et de la mairie du IVe arrondissement (Bailly, architecte), la place Baudoyer a bien perdu de son aspect d'antan ; seul le fond reste pittoresque, avec les maisons XVIIe siècle de la rue François-Miron, juchées sur un trottoir haut de dix marches, dominées par le clocher de Saint-Gervais.

La rue de Rivoli n'a pas toujours existé. Il y a cinquante ans, la grande route allant vers l'Est avait son origine à Saint-Gervais par la rue du Pourtour-Saint-Gervais, et à partir de la place Baudoyer, commençait la rue Saint-Antoine. En 1865, on a donné le nom de *François-Miron* le prévôt des marchands qui fit achever l'Hôtel de ville en 1606) à la partie de cette rue comprise entre Saint-Gervais et la rue de Fourcy. La plupart de ses maisons sont très anciennes. La plus remarquable est celle qui porte le numéro 68, l'**hôtel de Beauvais**, construit en 1660, par Antoine Lepautre pour Mme de Beauvais. Il est bien changé, hélas ! depuis cent ans qu'il est au service de l'industrie ; la façade sur la rue mérite à peine l'attention, mais la cour reste superbe, avec son cercle de colonnades hautes et majestueuses.

La *rue de Jouy* existait au XIIIe siècle. Elle doit son nom à l'hôtel qu'y avaient alors les abbés de Jouy. Nous l'avons vu plus haut (p. 35) mentionnée sous le nom de rue de la Poterne-Saint-Paul. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, c'était le seul chemin pour aller du pont Marie à la rue Saint-Antoine, par la rue des Nonnains d'Yères ; un acte des Archives nationales (S. 3172) établit qu'en 1688 « le cul de sacq estant entre la rue de Jouy et celle de Saint-Antoine seroit ouvert pour donner par ce passage communication du quartier de l'isle Nostre-Dame et de Saint-Bernard à celluy de Saint-Anthoine ». Ce cul-de-sac appartenait à M. de Fourcy, prévôt des marchands ; il devint donc la *rue de Fourcy*. Quant à la *rue des Nonnains-d'Yères*, elle doit ce joli nom à la maison qu'y possédaient les religieuses (nonnains, en vieux français) de l'abbaye d'Yères, au delà de Villeneuve-Saint-Georges.

FONTAINE D'ORMESSON.



BIBLIOTHÈQUE DE L'ARSENAL.

Rien à signaler sur la tortueuse *rue de l'Hôtel-de-Ville*, sinon son étroitesse, encore surpassée de beaucoup par les rues du Paon-Blanc et de la Masure, qui la relient au quai ; il n'en est pas de moins larges à Paris.

Une surprise — mieux que cela — une merveille nous attend à l'angle des rues de l'Hôtel-de-Ville et du *Figuier-Saint-Paul* : l'**hôtel de Sens**. Ils sont si rares, maintenant, les monuments civils qui peuvent évoquer le Paris antérieur au XVIe siècle : la tour de Jean sans Peur, la porte de l'hôtel Clisson, l'hôtel de Cluny, l'hôtel de Sens — et c'est tout. Celui-ci, si l'on en croit l'inscription apposée sur sa façade par la municipalité aurait été bâti « vers 1500 » par les ordres de Tristan de Salazar, archevêque de Sens. A le regarder de près, nous avons peine à voir là un logis construit à l'extrême fin du XVe siècle, Qu'on le compare précisément à Cluny, qui est de ce temps-là, il est visible que l'influence de la Renaissance française apparaît dans celui-ci, et nullement à l'hôtel de Sens, qui est un spécimen parfait de l'architecture du moyen âge finissant, mais encore du moyen âge. Au surplus, Tristan de Salazar fut archevêque de Sens dès 1475. On peut admettre qu'aussitôt nommé, il ordonna la construction de son hôtel parisien ; de là cette haute baie ogivale, ces charmantes tourelles en encorbellement, ces escaliers en vis qui donnent tant de saveur à la construction, mais qu'un architecte de 1500 aurait jugés archaïques. L'important est que le joyau reste intact : il appartient à l'art, bien plus encore qu'à ses propriétaires.

LA CASERNE DES CÉLESTINS. (Garde républicaine).

A deux pas de là, le *passage Charlemagne*, composé des cours accolées de deux maisons qui séparent la rue Charlemagne de la rue Saint-Antoine, offre la vue d'un joli corps de logis du commencement du XVIe siècle, maladroitement badigeonné il y a quelques années ; c'est l'**hôtel des Prévôts**, qu'habitèrent plusieurs prévôts de Paris, durant le XVe et une partie du XVIe siècle. Quant à la *rue du Prévôt*, toute voisine, son nom est moderne ; on peut lire encore sur sa maison d'angle avec la rue Saint-Antoine l'inscription gravée sur la pierre : RUE PERCÉE ; mais l'hôtel des Marmousets, qui appartint à Hugues Aubriot, prévôt de Paris, y était situé.

Une longue et sombre allée, s'ouvrant à droite de la façade de l'église Saint-Paul-Saint-Louis constitue

SQUARE DE LA PLACE DES VOSGES.

UNE DES FAÇADES DE LA PLACE DES VOSGES.

l'entrée du **lycée Charlemagne**, installé, depuis 1804, dans les bâtiments restaurés en grande partie de la maison professe des jésuites. Cette allée a un caractère archéologique; elle représente le tracé de l'enceinte de Philippe-Auguste.

Elle avait été fondée en 1580. Son église, maintenant paroisse sous le nom de **Saint-Paul-Saint-Louis**, fut construite de 1627 à 1641 sur les plans du P. Martellange, architecte des jésuites. L'édifice, à l'intérieur, ne manque pas de majesté, mais sa façade porte le cachet de ce style dit jésuite que nous ne pouvons nous résigner à trouver beau. Elle offre cette particularité d'avoir au-dessous de la grande horloge un cadran, lumineux la nuit, où l'indication de l'heure, donnée en chiffres romains, se complète pour chaque minute, marquée en chiffres arabes.

Cette église contient encore les inscriptions funéraires de personnages illustres qui y furent inhumés. Les deux bénitiers placés à l'entrée de la nef passent pour avoir été donnés par Victor Hugo, lors du baptême de son premier fils, né place des Vosges. C'est en 1802 que le service paroissial fut transféré dans l'ancienne église des jésuites, pour remplacer l'église Saint-Paul, dont nous parlons plus bas. Quant à la maison professe, dès 1768, elle était devenue le siège du prieuré de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, situé de l'autre côté de la rue Saint-Antoine.

Il ne reste plus rien, que le souvenir, de ce prieuré d'hommes, fondé en 1229 par les sergents d'armes de Philippe-Auguste en accomplissement du vœu qu'ils avaient formé pendant la bataille de Bouvines — quinze ans avant — si la victoire leur restait. La fondation prospéra, car jusqu'à la Révolution, le prieuré eut toujours des revenus bien supérieurs à ses charges. Dès le XVIe siècle, il avait aliéné une partie des terrains de son riche enclos, la culture Sainte-Catherine dont la *rue de Sévigné* a si longtemps porté le nom; au siècle suivant, il vendit le reste, lorsque la mode et le bel air se fixèrent au Marais. A leur tour, les bâtiments monastiques furent achetés par le roi en 1767, au prix de 400,000 livres pour l'établissement d'un marché qui ne fut achevé qu'en 1783. C'est le petit et vieillot **marché Sainte-Catherine**. On donna aux rues adjacentes les noms des personnages qui avaient traité cette opération : Alexandre de *Tarente* était alors prieur de Sainte-Catherine; *Necker*, ministre; *d'Ormesson*, contrôleur des finances; *Caron*, maître des bâtiments du roi.

De l'autre côté de la rue de Sévigné, la **caserne des sapeurs-pompiers** occupe une partie de l'emplacement d'une prison, la Force, établie dans l'hôtel des ducs de La Force en 1780. Le nom s'appliquait bien à la destination. Pendant la Terreur, la Force reçut un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels la malheureuse princesse de Lamballe. Une ordonnance royale de 1840 décida la translation de cette sinistre geôle dans un bâtiment à construire en bordure du boulevard Mazas, et la nuit du 19 au 20 mai 1850 suffit à transporter de la Force à la Nouvelle-Force (Mazas) les 840 détenus qui y étaient gardés. La *rue Malher* a été ouverte sur l'étroite rue des Ballets où était l'entrée de la prison, et des maisons de rapport s'y sont promptement bâties. Un mur de la Force est encore debout, cependant. Sa hauteur fait frémir; elle n'empêcha pas, néanmoins, un prisonnier de s'évader en 1840. Victor Hugo a dramatisé cette évasion dans un des plus beaux chapitres des *Misérables*.

Le mur de Philippe-Auguste séparait jadis l'ancien hôtel de La Force de celui que l'on nomme aujourd'hui **hôtel Lamoignon**. A ses vastes jardins ont succédé des maisons de rapport, mais il en reste une très belle façade (à l'angle des rues Pavée et des Francs-Bourgeois). Il avait été construit pour Diane de France, « sœur légitimée des rois, duchesse d'Angoulême », au commencement du XVIIe siècle. Plus tard, il appartint à la famille Lamoignon, dont il a gardé le nom ; aujourd'hui, l'industrie se le partage, mais en le respectant.

Presque rien à dire du pâté de maisons circonscrit par les rues Pavée à l'Est, Vieille-du-Temple à l'Ouest. Il était bâti dès le XIIIe siècle, ainsi que l'attestent les mentions que l'on trouve à cette époque de la plupart de ses rues : la *rue du Roi-de-Sicile* doit son nom à l'hôtel de Charles d'Anjou, frère de saint Louis, précisément l'hôtel qui passa aux ducs de La Force ; la *rue des Ecouffes* existait en 1233; son nom signifie sans doute étoffes; la *rue des Juifs* est moins ancienne, du moins sous ce nom, mais une tradition bien ancienne et qui se vérifie encore actuellement en faisait une résidence plus spécialement affectée aux juifs ; la *rue des Rosiers*, moins jolie que son nom, est aussi contemporaine de saint Louis.

LA COUR DE L'HÔTEL LAMOIGNON.

Le **marché des Blancs-Manteaux**, qui s'ouvre sur la rue Vieille-du-Temple, est mal nommé; il devrait s'appeler marché Saint-Anastase ou des Filles-Saint-Gervais, puisqu'il a été construit (en 1813) sur l'emplacement d'un hôpital fondé au XIIe siècle sous ce double vocable.

Vis-à-vis, l'hôtel portant le n° 47 mérite une mention très honorable pour son portail; il a été construit en 1638 par Cottard et fut longtemps la résidence des ambassadeurs hollandais.

Quartier de l'Arsenal. — Les rues Saint-Paul et de Turenne forment la limite Ouest du quartier de l'Arsenal, qui constitue la partie la plus orientale du IVe arrondissement. La rue Saint-Antoine le sépare inégalement en deux régions, dont celle du Sud s'étendant jusqu'à la Seine est la plus vaste. Occupons-nous-en tout d'abord. Il s'y trouvait, dès le XIIe siècle, une agglomération constituée en paroisse sous le vocable de saint Paul; l'enceinte de Philippe-Auguste ne l'engloba pas dans Paris; son territoire, plus vaste qu'habité, s'étendait au loin dans la campagne jusqu'à mi-côte de Charonne, car ce n'est que beaucoup plus tard que fut fondée la paroisse de Sainte-Marguerite. A droite de la rue Saint-Paul, du côté de l'Est, s'étaient construits au milieu du XIVe siècle plusieurs hôtels ou logis entourés de grands jardins, ceux du comte d'Étampes, de l'abbé de Saint-Maur, d'autres encore. De 1364 à 1368, Charles V les acheta tous pour en faire ce qu'il appela lui-même « l'ostel de Saint-Pol, hostel solennel et de granz esbatemens ». Le Palais de la Cité ne lui plaisait plus, depuis les troubles qui y avaient fait couler le sang quelques années auparavant; le Louvre n'était pas

Phot. Neurdein.

VUE DE NOTRE-DAME, CATHÉDRALE DE PARIS.

encore en état. Charles V qui fut un sage, habita le plus souvent son manoir de Saint-Paul, pour lequel il fit de grands frais; mais, peu prudent, [illegible] Après sa fin, Charles VI y exila sa triste épouse; c'est à Saint-Paul [illegible] où plusieurs seigneurs brûlèrent tout vifs dans les étoupes dont était fait leur déguisement; [illegible] 21 octobre 1422. Les rois qui [illegible] l'hôtel, dont François Ier consomma la ruine en le lotissant, comme on dirait aujourd'hui; seuls, [illegible] rappellent les souvenirs de Charles V : *rue de la Cerisaie*, *rue des Lions*, *rue Beautreillis*. Quant à l'église Saint-Paul, le dépôt de ses reliques [illegible] ne l'empêcha pas de [illegible] à la veille de la Révolution, elle comptait parmi les principales de Paris; mais sa caducité était extrême et on préféra la démolir; nous avons vu qu'elle fut remplacée, comme paroisse, par Saint-Paul-Saint-Louis; le *passage Saint-Paul* a été fait avec une partie de ses [illegible] sur la rue Saint-Antoine, une haute façade subsiste qui était une entrée de l'église, ouverte en 1636 par autorisation du roi.

La rue *du Petit-Musc* [illegible] le quai des Célestins à la rue Saint-Antoine. [illegible] en était jadis [illegible] par une avenue et un champ [illegible] plâtré. A son origine, elle ne fut pas comprise dans l'enceinte de Philippe-Auguste. Tout près de la rue du Petit-Musc, Charles V fonda le monastère des Célestins, sur l'emplacement d'un ancien couvent des Carmes, les Carmes barrés, qui datait de saint Louis. Tous les anciens guides de Paris célébrent avec raison les richesses de ce monastère, la beauté de son cloître, de ses chapelles, des sépultures qu'elles renfermaient. Après la Révolution, on en fit une caserne de gendarmerie; il l'est resté, mais le percement du *boulevard Henri IV*, en 1877, en a coupé l'enclos en deux; d'une caserne on en a fait deux; celle qui s'élève à droite du boulevard est toute neuve et peut passer pour modèle du genre massif; la pierre n'y a pas été ménagée.

Quelle différence avec ce qui reste de la jolie façade de l'**hôtel Fieubet**, à l'autre angle de la rue du Petit-Musc! C'est un des meilleurs spécimens de l'architecture de la Renaissance à son déclin. Malheureusement, des restaurations plutôt maladroites l'ont réduit à une simple façade qu'écrasent les pavillons en avant-corps.

Ne quittons pas le *quai des Célestins* sans signaler en aval, au n° 32, l'inscription constatant qu'en ce lieu se trouvait le jeu de paume de la **Croix-Noire**, où Molière et la troupe de l'*Illustre Théâtre* jouèrent en 1643 [illegible], au n° 28, à l'angle de la rue des Jardins, celle qui

affirme que Rabelais est mort dans une maison de cette rue, le 9 avril 1553.

Sur le terre-plein qui précède le pont Sully, ont été restaurées en 1899 les assises de la tour de la Liberté, l'une de celles de la Bastille que les travaux du Métropolitain ont permis de mettre au jour rue Saint-Antoine, devant la statue de Beaumarchais.

En aval, de l'autre côté du boulevard Henri IV, la physionomie du quartier est toute spéciale; c'est, à proprement parler, l'ancien Arsenal, créé par François Ier et dont les incendies de 1871 n'ont rien laissé, non plus que du Grenier d'abondance, son voisin.

Seul, l'hôtel des grands maîtres de l'artillerie, construit au commencement du XVIIe siècle pour Sully, augmenté cent ans après par Boffrand d'une façade sur la Seine, est resté debout; il est occupé par la **bibliothèque de l'Arsenal**, dont le premier noyau fut constitué par les collections successives du marquis de Paulmy, du comte d'Artois, du duc de La Vallière, et pendant la Révolution, en 1797, par le fonds si important des archives de la Bastille et de la lieutenance générale de police. Depuis, le dépôt légal et les acquisitions l'enrichissent chaque jour; plusieurs de ses conservateurs ont eu (pour ne parler que des morts) un nom illustre dans les lettres : Nodier, Paul Lacroix, Louis Ulbach, Edouard Thierry.

FACE LATÉRALE ET ABSIDE DE NOTRE-DAME.

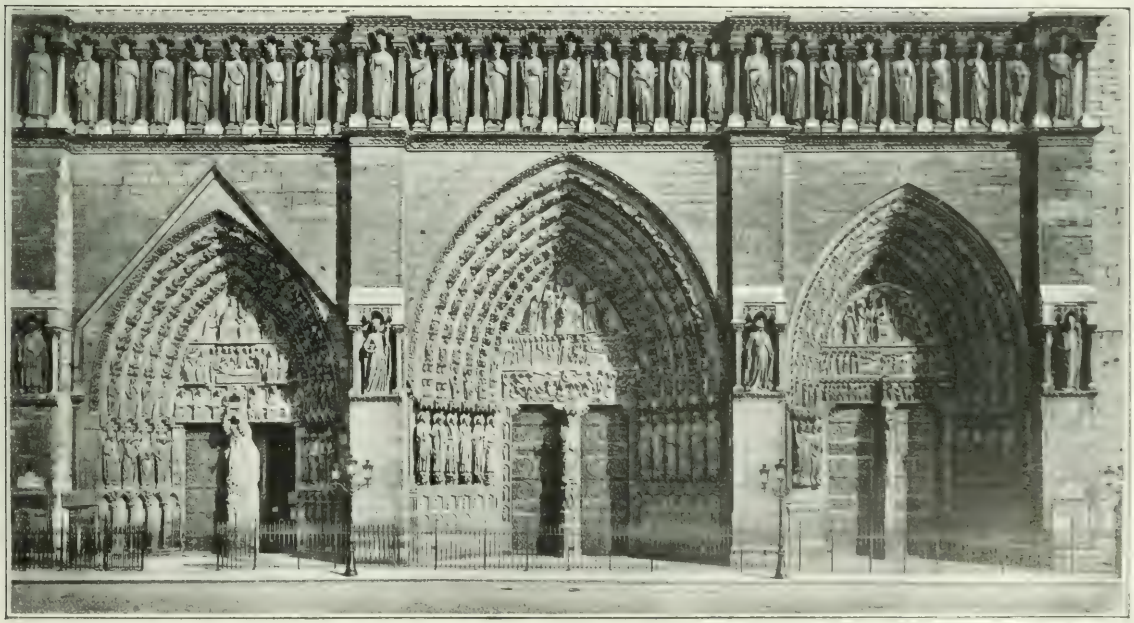
Jusqu'en 1814, l'espace compris entre le *boulevard Morland* et le quai Henri IV était une île, l'île Louvier, occupée par des chantiers de bois, et que l'on réunit à la terre ferme à cette époque en comblant le bras qui la séparait de la rive droite. Là s'élèvent aujourd'hui des bâtiments municipaux ou départementaux : les **magasins du matériel de la ville**, une **caserne de la garde républicaine**, et enfin le précieux dépôt des **Archives de la Seine**, où de zélés fonctionnaires reconstituent, au prix de quel labeur! les trésors incomparables pour l'histoire qui périrent avec l'Hôtel de ville en 1871. Les boulevards Mor-

[illegible] d'officiers supérieurs qui furent [illegible] Austerlitz.

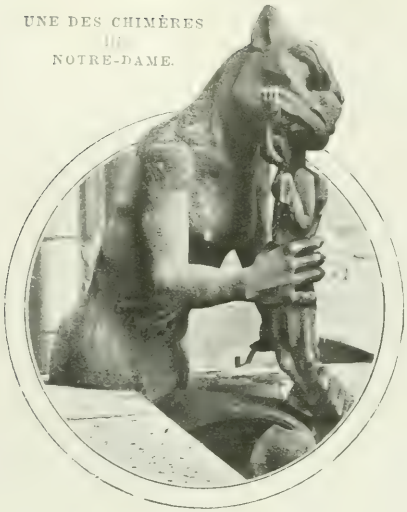
La place de la *Bastille* [illegible] tortueux plus autrefois que maintenant) avait été malicieusement [illegible] **statue de Beaumarchais**. [illegible] L'inscription est sobre : A P. A. Caron de Beaumarchais. L'illustre écrivain est bien campé, dans une pose un peu hautaine [illegible] piédestal. [illegible] peut-être, qu'accentue encore le geste de la canne qu'il tient à la main. Un peu plus bas, à gauche, le **temple Sainte-Marie**, église protestante, construite par Mansard pour le couvent qu'avaient fondé, vers 1630, les religieuses de la Visitation Sainte-Marie. — De l'autre côté, au n° 143, la grandiose façade de l'hôtel de Sully, dont l'entrée postérieure se trouve au n° 7 de la place des Vosges.

Au XVe siècle, la rue Saint-Antoine était souvent le théâtre de joûtes : « A l'entrée de février ensuivant (1415) joutèrent le roy et les seigneurs en la grant rue Saint Anthoine, entre Saint Anthoine et Sainte Catherine du Val des Escolliers, et y avoit barrières. » (*Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VI.*) — « Le samedi XXVI dudit mois de septembre on dit an MCCCCXXXIX, en la grant rue Saint Anthoine, devant la Moulle, en la présence du Roy nostre sire Charles VII... et de plusieurs aultres grands seigneurs, combattirent à fer de lance et à outrance quatre François contre quatre Anglois... » (Journal de Maupoint, *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, IV, 25.

La place des Vosges. — L'hôtel Saint-Paul ayant été à peu près abandonné, comme nous l'avons dit, après la mort de Charles VI, ses



LES TROIS PORTAILS DE LA FAÇADE DE NOTRE-DAME.



UNE DES CHIMÈRES DE NOTRE-DAME.

successeurs lui préférèrent une résidence toute voisine, située de l'autre côté de la rue Saint-Antoine, l'hôtel des Tournelles, que nos historiens de Paris n'ont pas encore suffisamment reconstitué. Louis XII y mourut, Henri II y fut blessé à mort dans son célèbre tournoi avec Montgomery. Dès lors, les Tournelles furent délaissées. C'était un grand terrain vague et désert, servant parfois aux duels (témoin la fameuse rencontre qui y eut lieu des mignons de Henri III) quand Henri IV conçut le dessein d'y construire une place quadrangulaire à galeries, bordée de maisons monumentales. Ce fut la place Royale, que Marie de Médicis inaugura solennellement en 1612 — la Place, comme disaient alors les beaux esprits. Telle elle était alors, au moins en son ordonnance générale, telle nous la voyons aujourd'hui, et c'est bien le plus important, le plus précieux souvenir que Paris ait conservé du temps de Henri IV. La statue de Louis XIII qui occupe le centre du square n'est pas celle que Richelieu avait fait placer en 1639 au milieu de la place, et que l'on « descendit » en 1792; celle-ci est l'œuvre de Dupaty et Cortot et fut inaugurée en 1829.

Que de noms illustres à citer parmi les locataires de la place : Mme de Sévigné y naquit, au n° 1, le 6 février 1626; Marion Delorme, puis Victor Hugo ont habité le n° 6; au n° 9, l'hôtel de Chaulnes; au 13, les Rohan-Chabot; au 14, Dangeau; au 18, Richelieu, avant la construction du Palais-Cardinal.

On a eu tort, à notre avis, en 1870, de retirer à la place Royale son nom d'origine pour faire honneur à nos montagnes des Vosges, qui auraient pu être célébrées sur tout autre point.

Dans la *rue de Birague*, qui par le « pavillon du Roi » relie la place à la rue Saint-Antoine, se voit, au n° 10, la maison mortuaire de Lakanal. *Rue des Tournelles*, nous signalerons la belle **synagogue** achevée en 1875 — et, dans un tout autre ordre d'idées, au n° 28, l'emplacement de la maison qu'habita Ninon de Lenclos.

Le *boulevard Beaumarchais* n'appartient que sur un faible parcours au IVe arrondissement. Une maison de rapport a récemment remplacé, au n° 25, le théâtre Beaumarchais, qui avait été fondé en 1837.

L'ÉLÉPHANT.
(Sculpture de la façade de Notre-Dame.)

La **Cité** constitue, avec l'île Saint-Louis, le **quartier Notre-Dame**, qui est le 16e quartier de Paris. En commençant ce chapitre, nous disions que là est le berceau de Paris. Il est constant, en effet, que c'est dans cette île que vécurent les plus anciens habitants de Lutèce, cette tribu des *Parisii* qui, avec Camulogène à sa tête, résista si vaillamment, dans les plaines voisines, aux troupes romaines commandées par Labiénus. Elle succomba sous le nombre, subit la conquête et dut s'accommoder avec le vainqueur. Peu après, adonnés à la navigation, sous le nom de nautes, les Parisiens élevaient à Jupiter, à Mars, à Vulcain, un autel, dont on retrouva heureusement les fragments en 1711, lors d'une fouille faite sous le chœur de Notre-Dame. L'inscription constatant cet hommage aux divinités païennes précise qu'il fut fait sous le règne de Tibère.

D'autre part, de nouvelles fouilles, faites, les premières en 1847, les secondes à la fin de l'année 1897, amenèrent la découverte d'une muraille d'enceinte datant de l'époque gallo-romaine, et construite — fait bien curieux aussi — avec des pierres provenant des arènes de la rue Monge, dont nous parlerons en traitant du Ve arrondissement. Ces vestiges de fortifications ont été retrouvés à la pointe orientale de la Cité; il n'est pas douteux que l'enceinte était continue.

Au cours des siècles, l'île se peupla chaque jour davantage. Alors que Paris commençait à déborder sur les deux rives au point d'y former bientôt deux véritables villes, la Cité, semble-t-il, aurait dû voir diminuer le nombre de ses habitants; ce fut le contraire : on ne sait quel fanatisme poussait les gens à s'y entasser dans les maisons malsaines de rues sombres et sans air, il est prodigieux qu'à la veille de la Révolution on y comptât *onze* paroisses, alors qu'il n'y en avait que seize sur la rive droite et sept sur la rive gauche. Sauf en ce qui concerne ce nombre invraisemblable d'églises, qui disparurent presque toutes avec l'ancien régime, rien ne fut changé à l'aspect de la Cité pendant la première moitié du XIXe siècle; elle conservait toujours son dédale de rues tortueuses bordées de vieilles masures; Haussmann y porta le premier coup de pioche en faisant la large trouée du *boulevard du Palais*, supprimant la rue de la Barillerie qui reliait en serpentant le pont Saint-Michel au pont au Change; peu après fut ordonné le percement de la *rue de la Cité*, absorbant les vieilles rues du Marché-Palu, de la Juiverie et de la Vieille-Lanterne; puis, celui de la *rue de Lutèce* (d'abord rue de Constantine), reliant les deux voies précédentes. Là où l'air avait manqué durant tant de siècles, il y en avait pour ainsi dire trop, tout à coup; dans ces vastes espaces se construisirent des

Phot. Neurdein.

LE TOMBEAU DU DUC D'HARCOURT, par PIGALLE. (Notre-Dame.)

Phot. Neurdein.

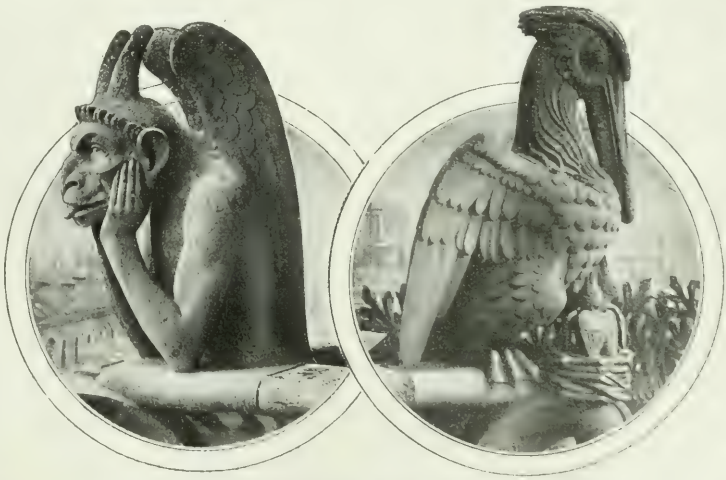
CHEMIN DE CROIX DU XIIIe SIÈCLE, FAISANT LE POURTOUR DU CHŒUR DE NOTRE-DAME.

édifices d'un ton très moderne : le **Tribunal de Commerce**, lourde bâtisse qu'écrase un dôme insolite ; la **Caserne de la Cité**, devenue préfecture de police ; l'**Hôtel-Dieu**, qui est une autre caserne. On se prend à regretter l'ancienne Cité, à penser qu'il en reste trop peu déjà, entre Notre-Dame et le grand bras de la Seine, à s'indigner presque en voyant que dans ce peu qui restait, dans les *rues du Cloître, des Chanoines, des Ursins*, les grandes bâtisses à sept étages succèdent aux vieux logis et font à la cathédrale un encadrement parfois disparate.

Notre-Dame, à tous ces rajeunissements de l'île, aura gagné cependant d'apparaître mieux en lumière, et c'est ce qui les excuse. Paris n'a pas de plus beau monument; il est en France des cathédrales plus vastes, il n'en est pas dont l'ordonnance générale soit plus harmonieuse. De quelque côté qu'on l'admire, devant la façade, ou de la rive gauche, ou à la pointe de l'île, ou le long de l'aile Nord, dans la rue du Cloître, il est impossible de trouver plus de pureté et plus de noblesse dans le style.

L'église de Notre-Dame est bâtie en forme de croix latine. Deux tours carrées couronnent la façade occidentale. Une flèche élégante s'élève au point d'intersection des quatre branches de la croix. On pénètre dans l'édifice par six portes. La largeur de l'église est de 130 mètres; sa largeur dans la croisée est de 48 mètres ; la hauteur de la maîtresse voûte est de 35 mètres et le développement de la façade de 40 mètres. Trois portails percent la façade de Notre-Dame. Le portail du milieu se nomme le grand portail ou portail du Jugement; au nord se trouve le portail de la Vierge; au midi le portail de Sainte-Anne. Ces trois portes en ogive s'ouvrent sous des voussures profondes, ornées avec un grand art ; elles sont surchargées de tympans sculptés.

La première pierre de l'édifice fut posée sous Louis VII, en 1163, par le pape Alexandre III. La construction ne fut pas définitive avant 1260 (la façade méridionale porte la date de 1257) et néanmoins rien dans l'ensemble, tant le plan avait été bien conçu, ne laisserait supposer que c'est là l'œuvre d'un siècle. Le monument n'a qu'à peine souffert de l'injure du temps ; celle des hommes, en revanche, lui a été fort sensible. Aux deux siècles derniers on n'aimait plus le gothique, et on le fit bien voir à Notre-Dame : Louis XIV et Louis XV firent les modifications les plus sottes à l'intérieur de l'édifice en supprimant la clôture du chœur, en abattant le jubé, en substituant du verre blanc aux magnifiques vitraux en grisaille du XIIIe siècle, sauf aux roses de la façade. La Révolution, plus aveugle encore, détruisit la flèche centrale et démolit toutes les statues des façades, notamment cette suite si curieuse des statues des rois de France. Tant de vandalisme a été réparé autant qu'il était possible. Après des restaurations partielles accomplies par des architectes ignorants des principes de l'art architectural du moyen âge, et dont chacune entraînait la mutilation d'une partie du monument, la loi de 1845 consacra enfin des fonds considérables à la restauration générale de Notre-Dame. Ce travail, d'une immense difficulté, fut heureusement confié à deux hommes d'une rare compétence. Grâce à la science profonde, aux labeurs obstinés, au goût de Viollet-le-Duc et de Lassus, la cathédrale a recouvré son antique splendeur. Une dernière remarque : tout le monde peut constater quelques différences entre les deux tours de la [illegible] la cathédrale, lorsqu'elle [illegible] le siège d'un évêché, dépendant de l'archevêché de Sens, [illegible] pales avaient le privilège d'avoir des tours absolument semblables. Paris [illegible] chef-lieu d'un archevêché [illegible]



LE DIABLE ET LE PÉLICAN.

(DEUX DES CHIMÈRES DE LA GALERIE QUI SURMONTE LE TRIFORIUM DE NOTRE-DAME.)

d'Harcourt, par Pigalle, ceux des archevêques de Paris morts tragiquement : Mgr Affre, Mgr Sibour, Mgr Darboy.

Les tours sont hautes de 68 mètres. Leur ascension est un complément nécessaire de la visite faite au monument; elle procure une

L'HOTEL LAMBERT.

impression inoubliable de grandeur, de majesté, se dégageant du passé sept fois séculaire dont elles demeurent les témoins muets.

Avant de quitter cet incomparable monument, nous rappellerons l'admirable description que Victor Hugo en a faite dans son roman célèbre *Notre-Dame de Paris*.

Au chevet de Notre-Dame, la **Morgue**, construite en 1864, met une note triste. Vu de la Seine, le lugubre édifice masque la perspective de l'abside de la cathédrale de la façon la plus détestable, et réciproquement, vu de l'abside, il cache aux yeux l'un des plus beaux panoramas qu'offre la Seine à son entrée dans Paris. Là était, disions-nous plus haut, l'autel élevé par les nautes du temps de Tibère aux divinités païennes. Ne serait-il pas raisonnable d'y édifier une statue de Camulogène, le vaillant défenseur de la cité des Parisiens, et de reléguer la Morgue dans quelque annexe écartée de l'Hôtel-Dieu ou de la Préfecture de police? Là, seuls les intéressés seraient admis à contempler le lamentable spectacle qui, maintenant, s'offre si complaisamment à la curiosité des badauds, et même des enfants.

Il faut signaler, dans la rue de Lutèce, vis-à-vis du Palais de justice, la statue de Théophraste Renaudot, « fondateur de la Gazette et des consultations charitables pour les pauvres malades », qui mourut en 1653. Cette statue, qui fait honneur au sculpteur A. Boucher, fut érigée en 1893, sur l'emplacement de la maison du Grand-Coq, rue de la Calandre, où Renaudot avait réalisé ses heureuses inspirations.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la maison sise sur le quai aux Fleurs, où elle porte les numéros 9-11, et qu'une inscription, sans l'ombre d'authenticité ni même de vraisemblance, signale comme l'ancienne habitation d'Héloïse et d'Abélard en 1118, reconstruite en 1849. De pareilles affirmations gravées sur le marbre sont un défi au bon sens.

Trois ponts relient la Cité à la rive droite : le **pont au Change**, dont il a été parlé dans la notice du Ier arrondissement; le **pont Notre-Dame**, le plus ancien de Paris, puisque c'était le pont de la voie romaine, écroulé en 1499, refait en pierre en 1507, remanié sous le second Empire; le **pont d'Arcole**, pont suspendu construit en 1828, refait dans son état actuel, et dont le nom est un mystère. A l'origine, c'était la passerelle de la Grève; on raconte qu'au cours des combats de 1830, un jeune homme y tomba, blessé à mort, en s'écriant : « Je me nomme d'Arcole », d'où le nom donné au pont. Le fait n'a pas pu, jusqu'ici, être vérifié de façon certaine.

Autant la Cité a perdu sa physionomie d'antan, autant l'**île Saint-Louis** a conservé la sienne, celle qu'elle eut lorsqu'elle se couvrit de maisons, dans la première moitié du XVIIe siècle. Jusque-là, elle se composait de deux îles, dont la plus grande s'appelait île Notre-Dame, et l'autre île aux Vaches. Toutes deux appartenaient aux chanoines de la cathédrale, qui les donnaient à bail aux blanchisseurs et aux tisserands. Au commencement du règne de Louis XIII, des traités furent passés avec trois entrepreneurs, Marie, Le Regrattier et Poulletier, qui s'engagèrent à réunir les deux îlots, à y bâtir et à les relier à la rive droite par un pont, le **pont Marie**, construit dans l'axe du **pont de la Tournelle**, qui existait depuis le XIVe siècle, entre l'île et la rive gauche. Tous ces travaux furent exécutés avec promptitude; l'île Saint-Louis bénéficia de la vogue dont jouissait alors la région de l'est, et de nombreux hôtels s'y élevèrent. Deux d'entre eux méritent une mention : l'**hôtel Lambert**, à la pointe orientale de l'île, et l'**hôtel de Lauzun**, *quai d'Anjou, 17*, remarquables par la beauté de leur construction et la richesse de leur aménagement, que leurs propriétaires successifs ont su respecter. La Ville a, en 1899, acquis ce dernier au prix de 300.000 francs. Des maisons moins somptueuses, mais de très bon air encore, bordent le *quai de Béthune* et lui avaient valu, au siècle dernier, le nom de quai des Balcons. L'église **Saint-Louis** fut construite de 1664 à 1679 et n'a pas changé depuis. Ces dates en disent assez sur son style. Il faut toutefois lui faire un mérite de sa flèche ajourée, mais elle ne date que de 1765.

Le **pont Saint-Louis**, jeté entre la Cité et l'île Saint-Louis, de la Morgue à la rue du Bellay, remplace l'ancien pont Rouge, construit en bois en 1614, reconstruit de même en 1717. Le **pont Louis-Philippe**,

LA SEINE ET LE PONT MARIE.

tel qu'il est, ne date que de 1862; il a succédé à un pont suspendu qui existait depuis 1833. Enfin, les deux **ponts Sully** fournissent depuis 1876, à l'extrémité Est de l'île, les relations les plus faciles avec les deux rives du fleuve. Sur le terre-plein qui les sépare a été inauguré, le 18 juin 1894, le beau monument du sculpteur Marqueste et de l'architecte Bernier, élevé en l'honneur du célèbre sculpteur animalier Barye, non loin de la maison 4, quai des Célestins, où il était mort le 25 juin 1875.

PARIS QUATRIÈME ARRONDISSEMENT

HÔTEL DE VILLE
ÎLE DE LA CITÉ
ÎLE SAINT-LOUIS
ÉGLISE NOTRE DAME
HÔTEL DIEU
PALAIS DE JUSTICE
ARCHIVES NATIONALES
Caserne des Célestins
Caserne Napoléon
Place des Vosges
Place de la Bastille
Colonne de Juillet
Place de Victoria
Square et Tour St Jacques
Théâtre du Chatelet
Sarah Bernhardt
Lycée Charlemagne
Lycée Victor Hugo
Hôtel Carnavalet
Musée Municipal
Caserne de Pompiers
Temple Israélite
Hôp. Andral
Caserne de Cendre
Tribunal de Commerce
Marché aux Fleurs
Morgue
Pharmacie centrale des Hôpitaux
Mairie du 4e Arrondt
Église St Gervais
Annex. de l'Hôtel de Ville
Église St Louis en l'Ile
Église St Louis
Église St Paul
Église Sophie Germain
Écoles communales
Écoles
Lycée
Collège
Marché
Temple des Billettes
Temple St Merri
Église St Merri
Square des Innocents
Square de la Tour St Jacques
Imprimerie Nationale
Méthodistes Bibliothèque
Tour de Philippe Auguste
Place du Pont Neuf
Place du Parvis Notre Dame
Place Louis Lépine
Place Jean Rabier
Place Maurice Ravel
Place Jean Paul II
Place Dauphine
Place Marcel Pagnol
Place Jean Cocteau
Place Jean Michel Basquiat
Place Jean Mounet
Place Jean Moulin
Place Jean Jaurès
Place Jean Sibelius
Place Jean Vilar
Place Jean Zay
Place Jean Zyl
Place Jean Zyl
Place Jean Zyl

Phot. Neurdein.

VUE PANORAMIQUE DU Ve ARRONDISSEMENT ET DE L'ILE DE LA CITÉ
(Au centre, Notre-Dame; au loin à gauche, le Panthéon.)

LE PANTHÉON. — 17e QUARTIER : SAINT-VICTOR. — 18e QUARTIER LE JARDIN DES PLANTES.

19e QUARTIER : LE VAL-DE-GRACE. — 20e QUARTIER : LA SORBONNE.

Nous voici sur la rive gauche. C'est la première fois. Le Ve arrondissement est, en effet, dans l'ordre numérique, le premier qui soit situé dans cette région de l'ancien Paris, qui n'était ni la Ville, ni la Cité, et que l'on nommait l'Université. Ce nom, il le mérite, à tous égards, dans le passé et le présent. On l'a nommé aussi, avec non moins de raison, le *quartier latin*, expression heureuse, suggestive, car d'un seul mot, elle donne une image complète.

Le Ve arrondissement, dit le Panthéon, a une superficie de 249 hectares, supérieure à celle de chacun des quatre premiers. Le cours de la Seine le sépare du IVe, entre les ponts Saint-Michel et d'Austerlitz; les boulevards de l'Hôpital, Saint-Marcel et de Port-Royal jusqu'à la rue de la Santé, le séparent du XIIIe; ce même boulevard de Port-Royal, entre la rue de la Santé et le carrefour de l'Observatoire, lui sert de limite avec le XIVe; enfin, le boulevard Saint-Michel, entre ce carrefour et la Seine, lui est mitoyen avec le VIe. Nous venons de dire que c'est le quartier latin, et qu'on ne le pouvait mieux définir. Ne fut-ce pas, en effet, dans cet espace que s'étaient fondés collèges, couvents, abbayes, prieurés avant et depuis la fondation de l'Université, en un mot tous les établissements où le latin était la langue en honneur par excellence, la seule officielle? La physionomie et les mœurs mêmes du quartier [illegible] comme on dit encore [illegible] — ont pu changer; il est toujours le centre principal de l'étude, où la plupart des grandes Écoles, trois importants lycées se groupent dans le voisinage de la Sorbonne; il demeure la résidence préférée des professeurs aussi bien que des [illegible].

Le **quartier Saint-Victor** s'étend dans la plaine, entre la place Maubert et la rue Cuvier, et le versant oriental de la colline jusqu'aux rues de Lacépède, Descartes et de la Montagne-Sainte-Geneviève qui le [illegible] rent, la première du quartier du Jardin-des-Plantes, les deux autres de celui de la Sorbonne. Il doit son nom à l'ancienne et fameuse abbaye fondée par Louis VI au bord de la Seine, sur un terrain [illegible] dehors de la ville et qui resta tel jusqu'au XVIIe siècle. On y accédait par la place Maubert et la *rue Saint-Victor*, voie jadis importante, que le percement du boulevard Saint-Germain, de la rue Monge et de la rue des Écoles ont réduite à presque rien. Les religieux de Saint-Victor ont laissé un bon renom dans l'histoire; ils s'illustrèrent dans l'étude ardue de la scolastique où ils étaient passés maîtres. Leur bibliothèque, accessible au public « et aux pauvres étudiants » presque depuis la fondation du monastère, était composée de nombreux fonds, que plusieurs legs vinrent encore enrichir; cela ne la préserva pas cependant de la malignité de Rabelais, qui en publia un catalogue éminemment fantaisiste. Parmi les sépultures que l'église renfermait, il faut citer celle de Santeuil, chanoine régulier du lieu, mais avant tout

habile artisan du vers latin. Si l'on en croit une légende assez discutée, il serait mort pour avoir bu un verre de vin dans lequel le duc de Bourbon aurait, ce qui eût été une bien mauvaise plaisanterie, vidé sa tabatière.

La Révolution incorpora au domaine national le vaste enclos de Saint-Victor. Il est aisé d'en reconstituer le périmètre, car il est représenté par les rues des Fossés-Saint-Bernard, de Jussieu, Linné, Cuvier et le quai Saint-Bernard. Ce sont les limites mêmes du quadrilatère qu'occupe l'**entrepôt Saint-Bernard** (moins l'enclave comprise entre les rues Linné, Cuvier et de Jussieu), dont la superficie est de 12 hectares, et qui fut achetée par la ville de Paris en 1838; c'est alors que furent ouvertes les *rues de Jussieu* et *Guy-de-la-Brosse*, dont les noms s'expliquent d'eux-mêmes par le voisinage du Jardin des Plantes. Quant à l'entrepôt, plus communément appelé Halle aux vins, son emplacement était justifié par l'existence, depuis 1664, d'une halle de ce genre, formant emprise sur les jardins de Saint-Victor, près de la porte Saint-Bernard. Il fut édifié dans les dernières années du règne de Napoléon Ier. Depuis la création du vaste entrepôt de Bercy, on a bien des fois parlé de le supprimer, car la vente des terrains constituerait la plus belle opération financière; ce projet paraît cependant abandonné.

L'ENTREPÔT DES VINS, QUAI SAINT-BERNARD.

ÉGLISE SAINT-NICOLAS DU CHARDONNET

A l'extrémité du boulevard Saint-Germain se terminait le Paris de Philippe-Auguste. Une porte fortifiée y était construite, la porte Saint-Bernard, que Louis XIV fit en 1674 remplacer par un arc de triomphe dû à l'architecte Blondel. Cet édifice, d'un style aussi majestueux, pour le moins, que les portes Saint-Martin et Saint-Denis, fut démoli peu avant la Révolution, comme nuisible à la circulation. En 1898, les travaux de prolongement du chemin de fer d'Orléans ont permis de relever les substructions de l'ancienne porte. Le **port Saint-Bernard** doit encore aujourd'hui son activité à l'Entrepôt; on y prenait jadis les coches d'eau pour la haute Seine : rappelez-vous le début de l'*Éducation sentimentale* de Flaubert. La **Tournelle** appartenait aussi au système de défense conçu par Philippe-Auguste : elle protégeait le cours du fleuve à son entrée dans la ville. Plus tard, saint Vincent de Paul obtint qu'elle servît de dépôt aux galériens avant leur embarquement de Brest, qui devait bientôt les conduire dans les plus sinistres geôles de la Conciergerie.

On pourrait à bon droit classer le **Bièvre** parmi les souvenirs disparus. Où la voir maintenant dans cette région que jadis elle traversait et fertilisait grâce à deux canaux successifs de dérivation dont le tracé, pour l'un d'eux, est rappelé par le nom de la *rue de Bièvre?* Le lit naturel de ce petit cours d'eau tant décrié le ferait aboutir dans la Seine, un peu en aval du pont d'Austerlitz, mais il est dans sa destinée d'être soustrait aux regards. Au terme même de sa course, l'égout collecteur de la rive gauche s'empare de lui et l'entraîne bien loin encore, hors Paris.

Signalons, sur le *quai de la Tournelle*, quelques édifices des deux derniers siècles, enlevés aujourd'hui à leur affectation première : au 37, l'hôtel du président Rolland, — considérablement modernisé; — au 45, dans l'ancien couvent des Miramiones, qui a l'air d'une prison, la pharmacie centrale des hôpitaux civils; — au 57, l'hôtel de Nesmond, devenu une distillerie.

Dans le val resserré qui s'étend entre la Seine et la montagne Sainte-Geneviève, le moyen âge vit se fonder plusieurs collèges : celui des Bons-Enfants, créé avant 1250, devant la porte Saint-Victor, et sur l'emplacement duquel se trouve le magasin de vente des épaves domaniales, à l'angle des rues des Écoles et du Cardinal-Lemoine; — le collège fondé en 1302 par le cardinal Jean Lemoine, à côté du précédent, prospère jusqu'à la Révolution et dont la *rue du Cardinal-Lemoine*, ouverte en 1845 sur ses terrains, consacre le souvenir; — le collège des Bernardins, le plus important des trois, datant du temps de saint Louis, considérablement accru depuis, et qui donna son nom à plusieurs des rues ou établissements voisins: rue des Fossés-Saint-Bernard, rue des Bernardins, porte, port et entrepôt Saint-Bernard. Ses bâtiments étaient circonscrits entre les *rues de Poissy* et *de Pontoise*, noms dus au voisinage du marché aux veaux que ces deux villes approvisionnaient principalement et dont nous allons dire un mot. Le réfectoire et le dortoir du collège ont été utilisés en 1845 pour la caserne de pompiers installée là, et il faut admirer leur jolie façade, intéressant spécimen du style du XIVe siècle.

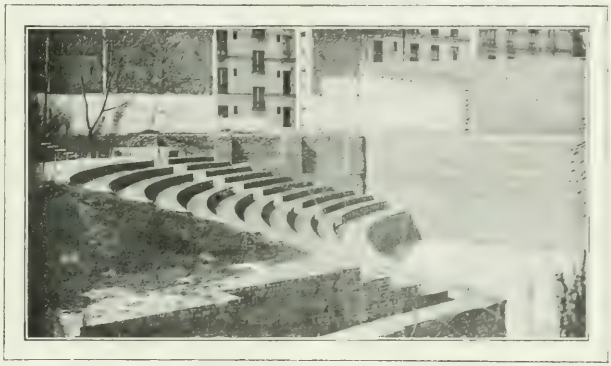
De l'autre côté, sur la rue de Pontoise, leur sont adossés les bâtiments de la **Fourrière**, fondée en 1850 et composée de constructions basses, que domine le plein cintre d'un hall qui a un peu l'aspect d'une vilaine gare de chemin de fer.

Il n'est pas un Parisien qui ne se pique de connaître la Fourrière; nulle institution municipale dont le nom soit plus populaire. Beaucoup de gens, cependant, éprouveraient quelque embarras à en exposer exactement le but, à en décrire le fonctionnement. Annexe de la Préfecture de police, elle a pour objet principal le contrôle et l'estampille des voitures destinées aux transports en commun. Fiacres, omnibus, wagons même ne peuvent circuler qu'après avoir reçu le cachet rouge P. P. apposé par le service de la Fourrière, après la vérification,

FAÇADE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

faite par des hommes du métier, du bon état de construction des véhicules. Tel est le côté le plus important du rôle de la Fourrière, mais ce n'est pas par là qu'elle est populaire.

Il arrive chaque jour, souvent plusieurs fois par jour, qu'un cocher se trouve dans l'impossibilité de conduire sa voiture sur la voie publique; dans ce cas, les agents de l'autorité la font ramener chez le propriétaire, qui en est quitte pour payer au conducteur une indemnité. Mais si le cocher a commis un délit ou que ses papiers ne soient pas en règle, lui et son équipage prennent le chemin de la rue de Pontoise; il y a pour les recevoir un hangar, une écurie et une sorte de petite geôle, d'où, après interrogatoire, l'automédon est dirigé vers le Dépôt. La moyenne des arrestations de ce genre est de trois par jour.



LES ARÈNES DE LUTÈCE.

Bien plus connue encore est la Fourrière grâce à la race canine, dont elle est, suivant les cas, le tombeau ou le paradis. Combien de malheureux maîtres de *Médor* ou de *Diane* y voit-on apparaître, l'œil humide, la voix tremblante, s'enquérant des nouvelles de l'égaré! On les invite à donner un signalement exact, et ils apprennent en quelques instants s'il a été recueilli ou non. Lorsque le chien était porteur d'un collier avec indication de domicile, c'est l'administration même de la Fourrière qui avise le propriétaire d'avoir à se présenter dans le délai de trois jours. En tout état de cause, il faut, pour délivrer son quadrupède: 1° produire un certificat d'identité fourni par le commissaire de police; 2° acquitter les frais de conduite du chien à la Fourrière (de 1 franc à 1 fr. 75, suivant la distance), les frais de garde (5 centimes par jour) et de nourriture (15 à 20 centimes); 3° subir un procès-verbal

HOPITAL DE LA PITIÉ, RUE LACÉPÈDE.

de contravention qu'inflige le tribunal de simple police et dont le taux est variable. Les chiens trouvés sans collier et non réclamés dans les vingt-quatre heures sont aussitôt mis à mort. Ceux qui, pourvus d'un collier, n'ont pas été réclamés, connaissent, au bout de trois jours, le même supplice, qui est l'asphyxie par le gaz. La moyenne des chiens recueillis chaque jour est de 60.

Ajoutons enfin qu'il est grandement question de transférer *extra muros* les bâtiments de la Fourrière, installés dans un local misérable, insuffisant et malsain. Seule, la raison de proximité du centre a fait jusqu'ici hésiter.

De l'autre côté du boulevard Saint-Germain, entre les rues de Pontoise et de Poissy, s'élevait, depuis 1774, la **halle aux veaux**. Sa suppression fut ordonnée en 1855 et suivie peu après d'exécution. La rue qui l'entourait quadrangulairement portait le nom de rue de Sartine, parce que la halle avait été construite sous l'administration de ce lieutenant de police; la *rue Cochin* en représente la partie Nord; Cochin fut maire et député de Paris dans la première moitié du XIXe siècle; quant à M. de Sartine, [illegible]

L'église **Saint-Nicolas du Chardonnet**, [illegible] Bernardins et Saint-Victor, avec une abside neuve sur le boulevard Saint-Germain, a le grand tort de dater du XVIIe siè- [illegible] rait-il, le célèbre peintre Charles Lebrun à sa construction; mais Lebrun n'était pas architecte; elle a un autre tort, celui d'être privée de façade, et il est peu présumable que les deniers de la Ville ou ceux des [illegible] combler cette lacune. A l'intérieur, on admire les deux beaux tombeaux de Lebrun et de sa mère. Parmi les autres sépultures que renfermait cette église, il faut noter celle de Pierre de Chamousset, l'inventeur trop oublié de la petite poste aux lettres parisiennes, mais on ne peut en retrouver trace.

A l'Est de l'église, le long de la rue Saint-Victor, s'élèvent les sévères bâtiments du **séminaire Saint-Nicolas-du-Chardonnet**; un prêtre illustre, l'abbé Dupanloup, en a été, durant un temps, le directeur; un laïc aussi illustre, Ernest Renan, y fit une partie de ses études ecclésiastiques.

La *rue de la Montagne-Sainte-Geneviève* est d'une rude montée. Elle a été oubliée sans doute dans les travaux de viabilité, car elle a conservé son aspect du temps où les diligences, chaises de poste et autres véhicules, avant la création du boulevard de l'Hôpital, n'avaient pas d'autre route à suivre pour gagner, par les rues Descartes et Mouffetard, le chemin de Fontainebleau, de Lyon, d'Italie. Beaucoup de vieilles maisons qui bordent cette voie abrupte sont contemporaines de ce temps-là.

A mi-côte, voici l'**École polytechnique**, installée dans le vaste

LA FONTAINE CUVIER [illegible]

parallélogramme irrégulier qui, de l'autre côté, surplombe la rue Monge. Emplacement consacré depuis longtemps à l'étude, puisque c'est celui du collège de Navarre, fondé en 1304. Créée, comme tant d'autres institutions utiles, par la Convention, elle ne quitta l'hôtel de Lassay (aujourd'hui résidence du président de la Chambre des députés) pour la montagne Sainte-Geneviève qu'en 1805. Quelques bâtiments du collège de Navarre furent conservés; la plupart des autres sont des constructions modernes, certaines même relativement récentes, car

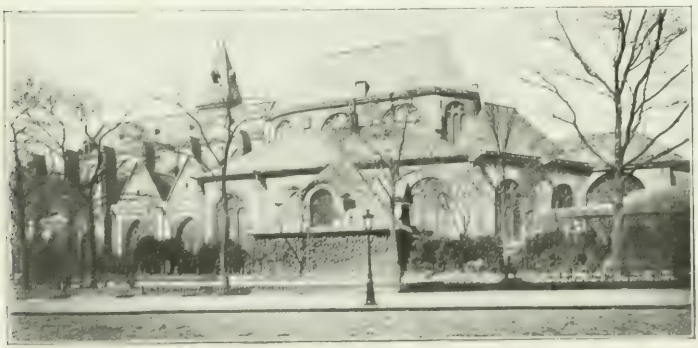
L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE.

ENTRÉE DES NOUVELLES GALERIES DE PALÉONTOLOGIE ET D'ANATOMIE AU MUSÉUM.

elles ne datent que de 1874 : ce sont les grands amphithéâtres qui prennent jour sur le square Monge, la rue Monge et la rue du Cardinal-Lemoine. L'École polytechnique est trop universellement connue pour qu'il soit utile d'insister longtemps sur son objet et son but. Personne n'ignore que l'enseignement y est de deux années, que l'examen d'entrée est des plus ardus, qu'à la sortie, les épreuves de classement ne permettent guère qu'aux vingt premiers l'accès des carrières civiles, « la botte », comme disent les élèves par une ironique ou compatissante antiphrase à l'adresse des camarades moins bien partagés, qui deviendront « arti » ou seront versés dans la non moins honorable arme du génie. Les *pipos* sont toujours très populaires et sympathiques dans ce Paris que leurs aînés ont si vaillamment arrosé de leur sang en 1815, en 1830. On est curieux de connaître l'existence qu'ils mènent, le labeur dont ils sont accablés dans les « caserts » où tant de jeunes gens voudraient avoir eu leur place, l'argot qu'ils parlent — si riche que son vocabulaire forme la matière d'un gros volume; et les jours de sortie, le dimanche, le mercredi, plus d'une mère les rencontrant rêve au jour où le fils aimé conquerra à son tour le droit à cet élégant uniforme.

La *rue Clovis* a été ouverte en 1807, sur le terrain dépendant de l'ancien collège de Boncourt, et dont une partie, restée vierge de construction, forme un remblai verdoyant, très pittoresque, et qui a un autre mérite encore, celui de conserver un fragment vénérable de la muraille de Philippe-Auguste. C'est là, en effet, que passait l'enceinte du XIIe siècle. De la place Soufflot, elle s'élevait sur la montagne, à peu près parallèlement à la rue Soufflot, coupait la rue Saint-Jacques entre la rue Soufflot et celle des Fossés-Saint-Jacques, fermait le côté Sud de la place du Panthéon, et par un tracé parallèle à celui des rues Thouin, du Cardinal-Lemoine (anciennement dite des Fossés-Saint-Victor) et des Fossés-Saint-Bernard, aboutissait à la Seine à la porte Saint-Bernard. Outre le fragment de la rue Clovis, des parties du mur ont été retrouvées encore rue d'Arras, n° 9, et dans les substructions de la plupart des maisons de la rue du Cardinal-Lemoine, côté impair, entre la rue des Écoles et celle des Chantiers. Au surplus, ce nom de *fossés* donné à quelques-unes des rues que nous venons de citer est suffisamment significatif.

Le plus rare joyau que possède le quartier Saint-Victor, ce sont les **Arènes**. Tout comme les grandes cités du midi de la Gaule, Paris a eu les siennes, et c'est presque au hasard qu'on en doit la découverte. Par le rapprochement des renseignements fournis par quelques vieilles chroniques, les érudits savaient qu'à l'époque gallo-romaine un amphithéâtre existait sur la rive gauche de la Seine, non loin de la montagne Sainte-Geneviève, mais ils hésitaient sur son emplacement. Les fouilles faites pour la construction du dépôt d'omnibus dont l'entrée est rue Monge, 49, le révélèrent en 1869. Ce fut une fête pour l'archéologie, une gloire pour la cité. Malheureusement, l'on n'en était encore qu'à la période de reconnaissance des lieux lorsque la guerre éclata, et, pour longtemps les arènes furent oubliées. Vingt ans se passèrent. Enfin, le conseil municipal, vivement sollicité, consentit à instituer une commission, à voter des crédits de restauration. Ils ont été employés, dépassés même, dit-on, et les Arènes apparaissent maintenant dans l'encadrement d'un square, peut-être un peu trop tapageuses. On aurait aimé un aspect plus délabré, sentant davantage « le romain », et il faut quelque effort, devant ces gradins si neufs, ce mur de fond qu'aucune lézarde ne sillonne, pour évoquer un monument du IIe siècle. Il est trop tard pour récriminer. Attendons encore quinze siècles.



VUE DE L'ÉGLISE SAINT-MÉDARD

La *rue des Arènes*, toute neuve aussi, a absorbé la rue Neuve-Saint-Étienne et une partie de la rue de

Phot. A. Lasne.

LE GRAND HALL DE LA GALERIE DE ZOOLOGIE, AU MUSÉUM.

Navarre, faisant disparaître jusqu'au souvenir d'un couvent, les Filles de la Congrégation Notre-Dame, où Mme Roland commença ses études, en 1765, à l'âge de onze ans.

A l'angle des rues Linné et Cuvier, s'élève un assez joli monument, la **fontaine Cuvier**, œuvre de Lemaire. Elle occupe la place de la tour dite d'Alexandre, nom inexpliqué; elle marquait sur ce point la clôture de l'abbaye de Saint-Victor.

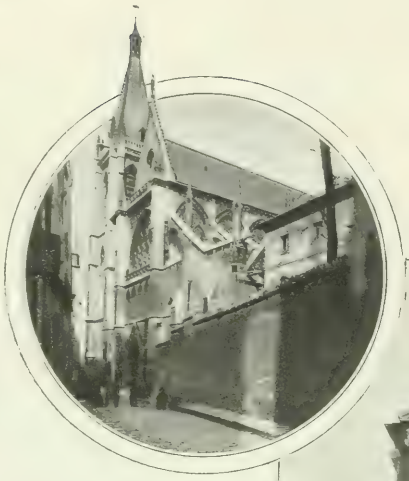
On ne saurait le nier, les administrateurs du merveilleux établissement scientifique que limitent la Seine, les rues de Buffon, Geoffroy-Saint-Hilaire et Cuvier n'ont pas de chance. C'est en vain qu'ils veulent faire prévaloir la dénomination officielle : Muséum d'histoire naturelle, tout le monde persiste à dire **Jardin des Plantes**, et l'administration municipale de 1860, en donnant ce nom à l'un des quartiers du Ve arrondissement, y a sa part de culpabilité. Et cependant, les curieux, des deux sexes et de tout âge, qui fréquentent avec tant de plaisir le « Jardin des Plantes » se soucient bien des plantes exposées sous leurs yeux, étiquetées comme les bocaux d'un pharmacien pour leur en faciliter la connaissance! Ils ne les regardent même pas. Ce qui les attire, c'est le lion marin, l'ours Martin, la girafe, l'hippopotame et l'éléphant; ce sont les singes agiles et grimaçants, les fauves majestueux et terribles, les reptiles traîtreusement assoupis, en un mot la Ménagerie. Le Muséum, c'est le jardin d'acclimatation populaire et gratuit; il a, chaque jour, la même clientèle de bonnes gens et d'enfants du quartier qui ne se coucheraient pas contents s'ils n'avaient pas distribué leur pain d'un sou « aux bêtes », qui maudissent les jours fériés parce que le jardin est envahi par une foule d'intrus et ne leur appartient pas.

A l'origine, ce fut bien et uniquement un Jardin des Plantes. Il fut fondé en 1635, par les deux premiers médecins de Louis XIII, Hervard et Guy de la Brosse, dans le but d'étudier et de cataloguer les plantes médicinales; la science, en ce temps-là, était moins spéculative que pratique; on se serait peu soucié de la botanique si elle

ENTRÉE DE L'INSTITUT DES SOURDS-MUETS.

PLACE MAUBERT ET STATUE [illegible]

n'avait servi à guérir les maladies humaines. Le terrain lui fut acheté aux religieux de Saint-Victor; il ne comprenait que deux arpents. Des adjonctions successives l'ont agrandi, notamment la butte Copeau, surmontée d'un moulin dès le XIIe siècle et qui est devenue la charmante promenade du labyrinthe; puis, de l'autre côté de la rue Cuvier, par conséquent en dehors de l'enclos même du Muséum, un terrain qui est maintenant le jardin botanique de la Faculté de médecine. Citerons-nous les intendants, administrateurs ou professeurs qui ont tant fait pour la gloire de l'établissement? Leurs noms sont sur toutes les lèvres : Jussieu, Buffon, Cuvier, Daubenton, Lacépède, Geoffroy Saint-Hilaire, de Quatrefages.



ÉGLISE SAINT-SÉVERIN.

La Ménagerie n'y date que de la Révolution. Bernardin de Saint-Pierre était alors intendant du Muséum et c'est lui qui eut l'idée de réclamer la ménagerie royale de Versailles, dont on était assez embarrassé. Ce fut le premier fonds, accru, peu après, par une décision de la Convention, qui interdisait l'exhibition dans les rues des animaux plus ou moins féroces et invitait leurs « montreurs » à les livrer au Muséum, contre indemnité.

Les bâtiments sont en partie anciens, en partie modernes. Parmi les premiers, il faut citer la maison de Cuvier, la rotonde où fut créée l'École normale supérieure, les constructions situées à l'angle des rues de Buffon et de Geoffroy-Saint-Hilaire, où demeurait et où mourut Buffon. La grande serre date de 1800. Les galeries d'anatomie, de paléontologie, de zoologie sont pour la plupart plus récentes encore; la dernière construite, parallèle à la rue de Buffon, a été inaugurée en 1898. L'enseignement technique et pratique est fourni aux étudiants par dix-sept professeurs. Il a pour consécration le diplôme de licence, de doctorat et d'agrégation ès sciences naturelles.

Autant l'accès du Jardin des Plantes est aimable et gai du côté du pont d'Austerlitz, autant il est sévère à l'entrée de la rue Censier, mélancolique à la grille de la rue Lacépède. Le vaste image de l'**hôpital de la Pitié** n'est certainement pas étrangère à cette impression. Le bronzin de sa façade porte la date de 1613, qui est celle de la construction même. Destinée d'abord à servir d'asile aux vieillards indigents, la maison est devenue, par la suite, un simple hôpital dépendant de l'Assistance publique; elle compte environ sept cents lits.

INTÉRIEUR DU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND.

Le nom de la *rue du Puits-de-l'Ermite* pourrait donner lieu à des légendes plus ou moins tragiques si les textes ne nous faisaient formellement connaître qu'il y avait là un puits au XVIe siècle, et à côté de ce puits la maison d'un tanneur nommé Adam l'Hermitte. Voilà donc un problème aisément résolu. Quand les historiens de Paris se trouvent embarrassés pour expliquer une dénomination, ils ont une ressource suprême, l'enseigne; c'est le cas pour la *rue de la Clef*, et l'explication sans doute est plausible, mais combien de rues auraient porté le même nom, où se voyait une clef servant d'enseigne à un serrurier!

LA CHAPELLE DU VAL-DE-GRACE.

En faisant ces réflexions, nous nous trouvons en face de ce qui fut **Sainte-Pélagie**. Il n'est plus temps de décrire *de visu* la célèbre prison, car elle n'est plus qu'un souvenir. En 1893, le Conseil général de la Seine décida la suppression des trois grandes prisons parisiennes : Mazas, Sainte-Pélagie, la Roquette; leur démolition et leur remplacement par la prison de la Santé et par un vaste pénitencier à construire dans la banlieue, à Fresnes, près de la Croix-de-Berny. En 1898, l'évacuation de Mazas et de Sainte-Pélagie fut opérée et la démolition aussitôt entreprise.

Sainte-Pélagie était un ancien couvent, fondé en 1665, comme refuge pour les filles repenties; c'était là un euphémisme, car, en réalité, on n'y admettait, tout de même qu'aux Madelonnettes, que des femmes de mauvaise vie. Aussi, en en faisant une prison proprement dite, la Révolution ne changea pas grand'chose au régime antérieur. Aux plus mauvais jours de la Révolution, les détenus y étaient nombreux, gardés dans la plus profonde ignorance du sort qui les attendait, en proie aux angoisses que l'on devine. Un jour — c'était le 9 thermidor — ils entendirent leur geôlier invectiver brutalement son chien et le chasser en le traitant de « Robespierre ». L'esprit est toujours en éveil chez les prisonniers; ce simple mot leur fit comprendre que la Terreur avait pris fin; ils ne s'étaient pas trompés.

Mme Roland passa quatre mois à Sainte-Pélagie; c'est là qu'elle écrivit ses *Mémoires*, là, si près de ce couvent de la Congrégation où nous la voyions tout à l'heure jeune pensionnaire, insouciante alors de la vie, de l'avenir! De nos jours, Sainte-Pélagie, « Pélago », comme disait l'argot populaire, était devenue surtout, après avoir été prison pour dettes, prison des hommes politiques et des écrivains condamnés pour délit de presse. Nos plus violents polémistes — à quoi bon dire des noms? — y ont passé et ne s'en sont pas plus mal trouvés : bien nourris, confortablement logés, recevant amis et journaux, rédigeant chaque jour leur article, tout aussi virulent que la veille, et qu'ils se bornaient à signer d'un pseudonyme. Et combien aussi de gérants de journaux, victimes innocentes, sont venus souriants, la valise à la main, heurter au guichet qui n'avait de sinistre que l'apparence.

Après la prison et l'hôpital, voici qui est plus lugubre encore : l'**amphithéâtre d'anatomie**, dit de Clamart, *rue du Fer-à-Moulin*. Lui aussi les habitants de la pelle commune voisine des bois de Meudon ont ils protesté contre la persistance de ce vocable, servant à désigner l'ancien cimetière de l'Hôtel-Dieu, puis les salles de dissection qui lui ont succédé, ils n'ont pu y réussir. Et d'où vient cette fâcheuse appellation? Tout ce que l'on sait, c'est qu'au XVIe siècle il y avait là une croix dite de Clamart.

Vis-à-vis, de l'autre côté de la *place Scipion*, s'élève une vaste bâtisse : c'est la **boulangerie centrale des hôpitaux et hospices**

civils, bien plus connue sous le nom de maison Scipion. C'est, en effet, l'hôtel que s'était fait construire, vers la fin du XVIe siècle, un Italien nommé Scipion Sardini. Seule, la partie droite de la première cour est contemporaine de cette construction; elle se compose d'une galerie à arcades, au-dessus de laquelle sont encastrés quatre charmants médaillons en terre cuite, attribués à Della Robbia. Les autres bâtiments sont du XVIIe siècle, époque où l'hôtel devint propriété de l'Hôpital général. Point n'est besoin de dire que c'est une boulangerie modèle, réputée dans le monde entier. Elle reçoit le blé en grains, fabrique elle-même sa farine avec mille précautions minutieuses et est tenue de fournir aux différents établissements de l'Assistance publique une quantité quotidienne de 16,000 kilogrammes de pain, de qualité tout à fait parfaite. C'est ainsi que sont alimentés les pensionnaires de Bicêtre, Villejuif, la Salpêtrière, etc. Ceux de Sainte-Périne, qu'on ne saurait assimiler aux autres assistés, car ce sont de véritables rentiers, ont droit à un pain d'une nature spéciale, non par la farine, qui est la même pour tous, mais par les soins de la manipulation.

ÉGLISE SAINT-JACQUES-DU-HAUT-PAS.

La **halle aux cuirs**, située à l'angle des *rues Santeuil et du Fer-à-Moulin*, a été fondée en 1865, par la Préfecture de la Seine, et concédée à une compagnie exploitante de peaussiers. En 1872, la concession a été abolie et la halle est devenue la propriété d'un « magasinier général agréé par l'État ». Chaque mois, une vente importante s'y opère des cuirs et peaux à l'état brut, provenant des abattoirs, et, deux fois par semaine, y a lieu le marché des peaux fabriquées et marchandises diverses. On n'ignore pas que l'industrie des tanneurs est presque tout entière groupée dans ce quartier, aux bords de la Bièvre, dont les eaux passaient, à tort ou à raison, pour être favorables à la fabrication des peaux. Hypothèse vaine, sans doute, puisque la plupart des tanneurs ont précisément réclamé avec persistance la couverture de cette rivière.

Au sortir de ces rues passablement maussades, [illegible] *Monge* [illegible] réconfortantes. Nous avons dit plus haut son utilité. Il convient de rappeler ici qu'elle fut [illegible] voie moyenâgeuse et tortueuse que for[illegible] vière, Descartes et Mouffetard. Tant qu'on l'a pu, on a nivelé; la côte, fort rude, n'en subsiste pas moins et les chevaux de tramways en savent quelque chose, sans parler de ceux, plus malheureux encore, qui remorquent des fardiers trop lourds pour leurs forces. La *place Monge* est décorée d'une statue de Louis Blanc, par Delhomme, et d'une caserne de la garde républicaine, qui ne brille que par sa façade, car les bâtiments formant arrière-corps et prenant jour sur la rue Mouffetard font bien plus mauvaise figure.

Tout en bas de la rue Monge, un gentil square enveloppe de verdure l'église **Saint-Médard**, édifice assez médiocre, datant en grande partie du XVe siècle. Le cimetière du même nom est resté fameux au XVIIIe siècle par le vent de folie qui y attira les convulsionnaires sur la tombe du diacre Pâris, folie qui n'eut de comparable que la répression dont on la châtia. Mais [illegible] d'antan? Qui songe aujourd'hui au diacre Pâris? On ne songe guère davantage aux origines du **marché des Patriarches**, tout voisin, construit sur l'emplacement de la maison dite du Patriarche, parce qu'elle appartenait, vers la fin du XIVe siècle, à Bertrand de Chanac, patriarche de Jérusalem. Plus tard, elle devint un temple huguenot, et il s'y fit un beau sabbat, le 27 décembre 1561, lorsque les calvinistes, ennuyés par le son des cloches de Saint-Médard, en vinrent aux mains avec les paroissiens de cette église.

LA PERSPECTIVE DE LA RUE SOUFFLOT ET LE PANTHÉON. Vue prise du Luxembourg.

qui n'eurent pas le dessus, encore qu'ils eussent pris pour projectiles les statues mêmes de leurs saints. Le lendemain, le temple était détruit par un incendie dont les auteurs ne furent pas recherchés; c'était la revanche de la veille.

Il faut bien l'avouer, à la confusion des historiens de Paris, le nom de la *rue Mouffetard* n'est pas encore expliqué; probablement ne le sera-t-il jamais. *Mons Cetarii*, *Mons Cetardi*, disent les plus anciens documents. En ce qui concerne l'idée de montagne —, ou du moins de colline — rien de plus vraisemblable; mais qu'était ce Cetaire, ou Cetard, et par quelle corruption est-on arrivé au vocable actuel? Mystère. Telle qu'elle est, la rue est mal bâtie et pas belle du tout, mais fort pittoresque par ses habitants et ses habitués. Elle était plus longue autrefois, car elle venait aboutir aux Gobelins; l'avenue des Gobelins, en absorbant son extrémité méridionale, a fait disparaître la maison numérotée jadis 264, correspondant à l'emplacement du nº 32 de l'avenue. L'éminent architecte Charles Garnier y était né en 1825; et c'est aussi dans le Ve arrondissement, boulevard Saint-Germain, 90, qu'il est mort, le 31 août 1898. L'architecte de l'Opéra fut donc bien un Parisien de Paris.

Le *boulevard de l'Hôpital* sépare, au Sud, le quartier du Jardin des Plantes du XIIIe arrondissement. Il fut ouvert en 1760. Jusque-là, nous le répétons, on n'avait d'autre route que la rue Mouffetard pour gagner le chemin de Fontainebleau.

Le **quartier du Val-de-Grâce** occupe la partie Sud-Ouest de l'arrondissement. Il est séparé du quartier du Jardin-des-Plantes par la rue Mouffetard, et de celui de la Sorbonne par les rues Blainville, de l'Estrapade, des Fossés-Saint-Jacques, Malebranche, Le Goff et Soufflot. Nous sommes dans la région la plus calme, monastique pour ainsi dire, du quartier latin. Nombreuses y étaient les communautés religieuses bordant l'antique voie romaine qui doit son nom de *rue Saint-Jacques* au couvent des jacobins, ou s'ouvrant discrètement sur les rues avoisinantes, avec de longs murs derrière lesquels s'étendaient de vastes jardins. La plupart y avaient été fondées à la même époque par la piété d'Anne d'Autriche, une piété qui confinait au fanatisme. Telles furent les Carmélites, les Feuillantines, les Ursulines, les Visitandines, les Bénédictines du Val-de-Grâce. De 1620 à 1650, la fièvre de juxtaposer des couvents de femmes régna sans interruption dans ce quartier. Tous survécurent jusqu'à la Révolution; il n'en reste plus qu'un de ce temps, celui des Visitandines, auxquelles ont succédé les Dames de Notre-Dame de la Charité, vaste enclos que longe d'un côté la *rue Gay-Lussac* et dont la chapelle se voit à l'angle de la rue Saint-Jacques.

Phot. Neurdein.

LA NEF DU PANTHÉON.

Le **Val-de-Grâce** était le plus important. Les Bénédictines, qu'Anne d'Autriche y installa en 1621, sur l'emplacement d'un ancien « séjour » des ducs d'Orléans, formaient depuis plusieurs siècles une communauté dite du Val-Profond, à Bièvre, près de Versailles; elles s'y trouvaient éloignées de tout, exposées aux attaques des malfaiteurs; aussi n'eurent-elles pas de peine à attendrir la reine. Il fut décidé que l'église serait traitée avec le plus grand luxe : on s'adressa à Mansard, qui paraît avoir mis beaucoup de temps à préparer ses plans, car la première pierre du monument ne fut posée que le 1er avril 1645 par Louis XIV, alors âgé de huit ans. La direction de l'œuvre fut plus tard abandonnée par Mansard, auquel succéda Jacques Le Mercier, puis, après sa mort, en 1654, Le Muet. Nous ne saurions dire si le plan primitif comportait le fameux dôme qui fait la principale beauté de l'église; on sait du moins que le peintre Mignard, chargé de la décoration de la coupole intérieure y peignit une *Gloire*, célébrée par Molière, la Gloire du Val-de-Grâce. Il semble que les grands noms du siècle : architectes, peintre, poète aient voulu s'associer pour l'embellissement de cet édifice. Les bâtiments conventuels furent, de même, construits somptueusement; on leur adjoignit le vaste parc, si précieux encore aujourd'hui par sa destination actuelle et pour la salubrité du quartier. La Révolution trouva l'abbaye en pleine prospérité; mais faute de lui donner une affectation pratique, elle la laissa inoccupée. Plus tard, après diverses hésitations, Napoléon Ier en fit le principal hôpital militaire de Paris, et il l'est resté. En outre, depuis 1852, l'École du Val-de-Grâce fonctionne parallèlement à l'hôpital et confère leurs diplômes aux médecins et pharmaciens militaires. Dans la cour d'honneur, à gauche du portail de l'église, a été érigée, en 1843, la statue de Larrey, chirurgien militaire des armées de Napoléon. Cette statue est l'œuvre de David d'Angers.

FAÇADE DU PANTHÉON.

Une façade sévère cache la vue des bâtiments de l'**Institution des sourds-muets**, installée, le 1er avril 1794, dans l'ancienne abbaye de Saint-Magloire, transformée depuis 1618 en séminaire des Oratoriens et fermée en 1790. On ne saurait trop honorer la mémoire de l'abbé de l'Épée, ce philanthrope admirable qui voua son existence aux déshérités de la nature. Ce fut chez lui, d'abord, rue des Moulins, qu'il réunit en 1760

un certain nombre d'enfants sourds-muets et s'appliqua à les instruire gratuitement. Sans qu'il l'ait voulu ni souhaité, car le vrai mérite est toujours modeste, son œuvre fut bientôt connue du public, et il fut convié à admettre des auditeurs aux leçons qu'il donnait. Le gouvernement ne s'en désintéressa pas non plus; c'est à sa louange. En 1785, il affecta à l'institution une partie du couvent des Célestins, dont les religieux venaient de se disperser. Ce n'est cependant qu'après la mort de l'abbé de l'Épée, survenue en 1789, que son successeur, l'abbé Sicard, put occuper ce local; mais on s'y trouva si mal, les bâtiments étaient à ce point délabrés qu'il fallut chercher ailleurs. La Convention mit alors à la disposition des sourds-muets la maison de la rue Saint-Jacques qui fut reconstruite en 1832, et s'est accrue depuis de vastes dépendances. Un orme remarquable, haut de 45 mètres, se voit dans la cour d'honneur; il fut planté, dit-on, au XVIe siècle. De beaux jardins s'étendent jusqu'à la rue d'Enfer.

L'institution, en dépit de son caractère pédagogique, relève du ministère de l'Intérieur. Les élèves, répartis en internes, demi-pensionnaires ou externes surveillés, ne sont admis qu'âgés de neuf ans au moins, de douze ans au plus. La durée de l'enseignement est de huit années, après lesquelles les pauvres infirmes, outre les notions qu'ils ont acquises sur toutes choses, sont en mesure de parler distinctement et de suivre les conversations par le mouvement des lèvres. La surdité congénitale est encore, hélas! jusqu'ici incurable.

N'insistons pas sur le mauvais calembour qui, en 1879, a fait donner le nom de *Denfert-Rochereau* à l'antique rue d'Enfer, *via infera*, voie inférieure, ainsi nommée parce qu'elle était en contrebas de la rue Saint-Jacques. Pour glorifier le vaillant défenseur de Belfort, les rues nouvelles ne manquaient pas. Le temps fera oublier la dénomination primitive, mais ceux qui l'ont connue et employée trouvent généralement que l'idée n'a pas été heureuse. Denfert-Rochereau eût été certainement de leur avis.

LYCÉE HENRI IV ET TOUR DE CLOVIS

L'église **Saint-Jacques-du-Haut-Pas** ne mérite guère une visite; elle est trop du XVIIe siècle pour cela. La première pierre en fut posée par Gaston d'Orléans, le 2 avril 1630.

La *rue des Feuillantines* a eu l'honneur d'être habitée par Victor Hugo enfant. Dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, il [illegible] fait dire d'une façon charmante comment il fit, avec ses frères, connaissance de la nouvelle demeure, sous la conduite de leur mère :

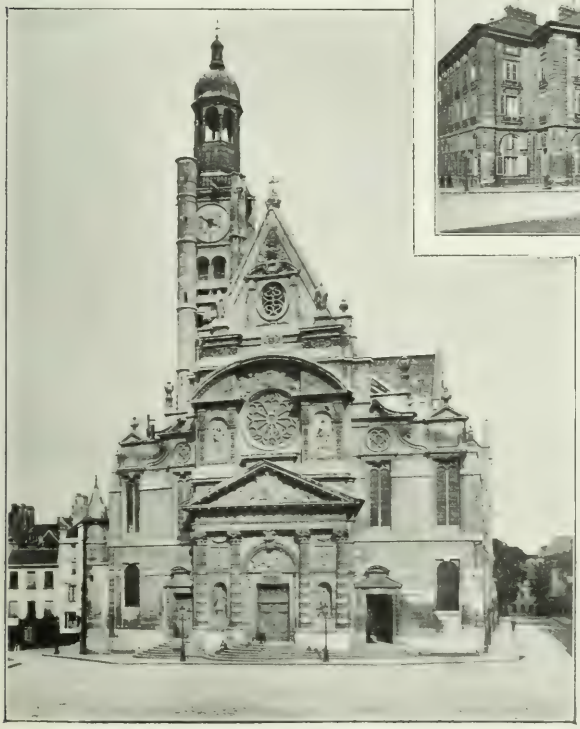
Ils entrèrent dans l'impasse des Feuillantines, [illegible] Ils [illegible] voulut leur faire admirer la salle à manger et le salon, vastes, hauts de plafond, hauts de fenêtres, pleins de lumière et [illegible] son : ils avaient vu le jardin!

Ce n'était pas un jardin, c'était un parc, un bois, une campa[illegible] courant, s'appelant, [illegible] croyant égarés, ravis! Ils n'avaient pas d'assez grands yeux ni d'assez grandes jambes : ils faisaient [illegible] trouve? — Tu n'es pas [illegible] — Par là! Par là! [illegible] tonniers qui servaient [illegible] serait admirable pour [illegible] fleurs autant qu'on en pouvait rêver, mais il y avait surtout des coins qu'on n'avait pas cultivés depuis longtemps et où poussait tout ce qui voulait... Le propriétaire était un [illegible] tunes quand le [illegible] partie et louait l'autre.

L'ÉCOLE DE DROIT

La *rue Lhomond* [illegible] 1883, mourut du choléra en Egypte où il était allé l'étudier. Elle conduit de la rue Gay-Lussac à la rue d'Ulm, vis-à-vis de l'**École normale supérieure**. Fondée en 1795, cette École ne s'est installée qu'en 1847 dans les bâtiments actuels. Chacun sait qu'elle forme les professeurs pour l'enseignement supérieur et celui des lycées, mais il faut dire aussi qu'elle a préparé à la carrière des lettres et du journalisme bon nombre des écrivains dont s'honore notre époque.

Ne craignez pas de vous engager dans la *rue Lhomond*, au risque des meurtrissures que ses rudes pavés infligent aux piétons. On est là dans un des coins les plus pittoresque du vieux Paris, pieux et studieux. La rue Lhomond ne [illegible] célèbre grammairien. Avant, elle était la rue des Postes; pour beaucoup de gens, elle l'est encore, en raison de la [illegible] des



Phot. Neurdein.

FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT.

Phot. Neurdein.

LE JUBÉ DE L'ÉGLISE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT.

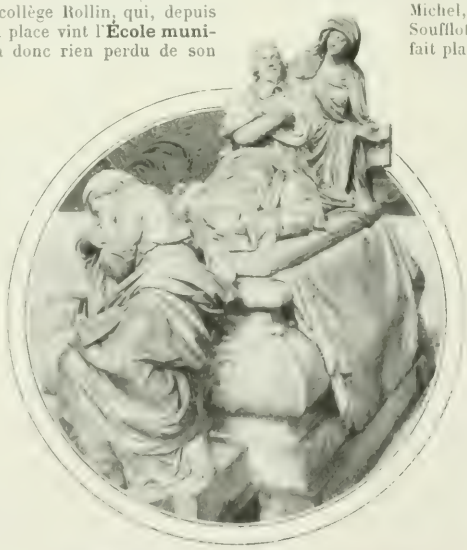
Jésuites, l'école Sainte-Geneviève, qu'on persiste à appeler école de la rue des Postes. Des portes d'allure antique, surmontées ou non d'une croix, révèlent, presque pour chaque maison de la rue, l'existence d'un couvent ou d'un collège religieux. Le soir, quand la dernière cloche a tinté, un silence de cloître, de tombeau s'épand sur la rue; nul n'y passe; rien n'y bouge. A trois pas du bruit du boulevard Saint-Michel, des gaîtés tumultueuses du quartier, le contraste est saisissant, presque solennel.

Au carrefour formé par les rues Lhomond et de Tournefort (ancienne rue Neuve-Sainte-Geneviève), s'élevait le collège Rollin, qui, depuis longtemps a émigré vers Montmartre. A sa place vint l'**École municipale de physique**. L'enseignement n'a donc rien perdu de son territoire. Par la rue de l'Arbalète, nous arrivons à la rue Claude-Bernard. A l'angle de ces deux rues est situé l'**Institut agronomique**, sur l'emplacement de l'École de pharmacie, passée au VIe arrondissement, laquelle avait succédé au Jardin des apothicaires, fondé en 1576 par Nicolas Houel.

Les *boulevards Saint-Marcel* et *de Port-Royal* limitent le quartier dans sa région méridionale. Leur percement, sous le second Empire, a fourni la voie de communication la plus utile entre l'Observatoire et la gare d'Orléans. Sur la *place de l'Observatoire*, qui n'appartient que pour partie au Ve arrondissement, le chemin de fer de Sceaux apparaît un instant à ciel ouvert à la station de Port-Royal. A côté, le bal Bullier qui, sous les noms de Prado, de Closerie des Lilas, a vu tant de générations d'étudiants faire les fous. Ils ignorent qu'ils dansent sur un cimetière, un cimetière gallo-romain, dont les vestiges nombreux autant qu'intéressants ont été retrouvés en 1878, rue Nicole et rue d'Enfer.

Quartier de la Sorbonne. — Comment décrire en quelques pages un quartier dont chaque monument mérite un volume entier, et dont le nombre n'a d'égal que la variété? On croit trop généralement que Paris naquit et se développa dans la Cité exclusivement. Des fouilles, dont quelques-unes sont récentes, les recherches patientes des érudits ont établi avec certitude que, dès la conquête romaine, la rive gauche de la Seine fut habitée par une population relativement nombreuse. La montagne Sainte-Geneviève se nommait alors *mons Lucotitius*, dénomination dont on démêle l'analogie avec *Lutetia*, nom réservé à la Cité. Il est également certain qu'à la fin du IIIe siècle au plus tard, un camp fortifié, tel qu'en construisaient les Romains, existait non loin de l'endroit où la rue Soufflot débouche sur le boulevard Saint-Michel. Si l'on ajoute à cela la présence du palais des Thermes un peu plus bas, celle des Arènes sur le flanc oriental de la colline, celle d'un cimetière gallo-romain au Sud, la preuve sera faite que durant les premiers siècles de notre ère, cette région de Paris ne fut rien moins qu'un désert. Elle fut délaissée, au profit de la Cité, lorsque les invasions normandes forcèrent les Parisiens à se réfugier dans leur île. On y revint après avec d'autant plus de faveur, et le plus ancien hôtel de ville, le premier « Parloir aux bourgeois », doit être placé précisément vers l'emplacement de l'ancien camp romain de la rue Soufflot.

Voilà pour l'antiquité. Le moyen âge peupla le quartier de couvents, de collèges, d'églises, y créa l'Université. Notre époque, elle, lui a donné de la lumière et de l'air par le percement du boulevard Saint-Michel, du boulevard Saint-Germain, de la rue Soufflot, de la rue Lagrange; les vieux collèges ont fait place à des lycées en harmonie avec l'état de la civilisation; la Sorbonne, neuve et triomphante, n'a gardé de ses bâtiments du XVIIe siècle que la chapelle fondée par Richelieu.



TOMBEAU DE RICHELIEU, par GIRARDON.
Chapelle de la Sorbonne.

La partie voisine de la Seine, au nord du boulevard Saint-Germain, a conservé son ancien aspect. Nous la recommandons aux amateurs de pittoresque. Rien de monacal, au contraire, dans les étroites et vilaines rues qui relient la place Maubert à la rue de la Harpe en coupant la rue Saint-Jacques; et cependant, une perle dans ce triste écrin : **Saint-Séverin**, modèle charmant de l'art gothique à sa plus belle époque. Non loin de là, une autre église, plus ancienne, moins belle, mais très digne encore d'une visite, **Saint-Julien-le-Pauvre**, aujourd'hui affectée au culte grec, jadis chapelle d'un prieuré, mentionnée par Grégoire de Tours, reconstruite au XIIe siècle. Tout près encore, allez voir sur la maison portant le numéro 42 de la *rue Galande*, un curieux bas-relief du XIIIe siècle, représentant la scène où saint Julien fait traverser une rivière au faux lépreux qui n'est autre que Jésus-Christ. Ce morceau de

ENTRÉE DU COLLÈGE DE FRANCE.

VUE DE L'INSTITUT AGRONOMIQUE.

sculpture provient sans doute de l'église; il y serait mieux à sa place.

De l'autre côté de la rue, était naguère le cabaret du Château-Rouge, célèbre par la compagnie de mauvais drôles qui s'y donnaient rendez-vous jour et nuit. Plus près de la Seine, s'élèvent les hautes et mornes constructions dépendant de l'Hôtel-Dieu, le bâtiment Saint-Charles, autrefois relié par un pont à l'Hôtel-Dieu, lorsque cet établissement était du côté droit de la place du Parvis Notre-Dame.

Le percement de la *rue Lagrange*, de 1887 à 1890, a heureusement fait disparaître un dédale de ruelles qui venaient aboutir à la *place Maubert*, et rendre cette place même digne du voisinage du boulevard Saint-Germain. On n'a aucune incertitude sur le nom de la rue Lagrange : il s'agit du grand mathématicien qui occupa la première chaire de géométrie à l'École normale et à l'École polytechnique; il n'en est pas de même pour l'étymologie de Maubert. Est-ce une corruption du nom Aubert, ou une contraction de la forme maître Albert? *Grammatici certant*. Au centre de la place, s'élève la fière statue d'**Étienne Dolet,** brûlé là en 1546. Malgré ses embellissements, la place Maubert est restée un centre très populaire et très pittoresque; elle a une clientèle d'habitués qui n'ont rien ou presque rien de commun avec l'aristocratie. On y rencontre même encore des négociants en bouts de cigares, qui savent transformer ces *mégots* en un tabac apprécié des fumeurs qui visent à l'économie.

Le **marché des Carmes**, au fond de la place, occupe le terrain où, pendant près de cinq siècles, fut situé le couvent des Carmes. Il a été construit de 1813 à 1819, par Vaudoyer. Ce n'est pas une œuvre d'art, et, depuis longtemps, nos architectes font mieux en pareille matière. Pour, de là, monter à la place du Panthéon, deux voies s'ouvrent à nous, l'une à droite, l'autre à gauche du marché.

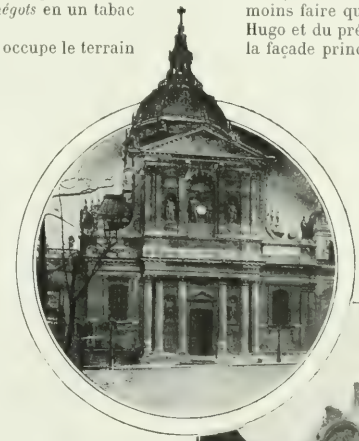
Prenons celle de droite, la *rue des Carmes*. Peut-être est-ce le chemin des écoliers, mais dans un tel quartier, tous pourraient être ainsi surnommés. Une construction moderne, de style gothique, remplace les bâtiments de l'ancien collège de Dormans-Beauvais, devenu en dernier lieu collège de Lisieux, et dont l'église, faisant face à la *rue de Latran*, sert aujourd'hui au culte roumain. En montant toujours, nous atteignons la *rue Valette*, fâcheusement débaptisée de son ancien vocable, rue des Sept-Voies. A droite, les bâtiments de **Sainte-Barbe**, à gauche, de vieux logis, parmi lesquels, au n° 21, une maison qui passe pour avoir quelque temps abrité Calvin. Nous sommes arrivés au point culminant de la montagne Sainte-Geneviève, devant la façade septentrionale du **Panthéon**. L'ascension est de 73 mètres, c'est-à-dire que le sol de la place est justement à la hauteur du sommet des tours de Notre-Dame.

Les Romains s'étaient emparés de cette hauteur pour y élever un temple à Diane, tout de même qu'au haut de la butte Montmartre était un temple à Mars ou à Mercure. Dans les deux cas, le christianisme y substitua des couvents : abbaye de femmes à Montmartre, monastère d'hommes ici. A l'origine, l'abbaye de Sainte-Geneviève fut dédiée à saint Pierre et à saint Paul. Elle avait été fondée par Clovis, sur les instances de Clotilde, sa femme. Ce n'est qu'au IXe siècle que le vocable de Sainte-Geneviève prévalut et demeura le seul. Nous ne ferons pas ici l'histoire, même succincte, de la célèbre abbaye, la plus puissante de Paris avec Saint-Germain-des-Prés. Elle n'a pas tout entière disparu, d'ailleurs, car une partie de ses bâtiments est demeurée intacte, dans les constructions du **lycée Henri IV**, notamment les réfectoires, les dortoirs où était la riche bibliothèque des Génovéfains, la tour de l'ancienne église, dite tour Clovis, uniquement parce qu'elle est voisine de la rue Clovis, mais nullement parce qu'elle serait contemporaine de la fondation.

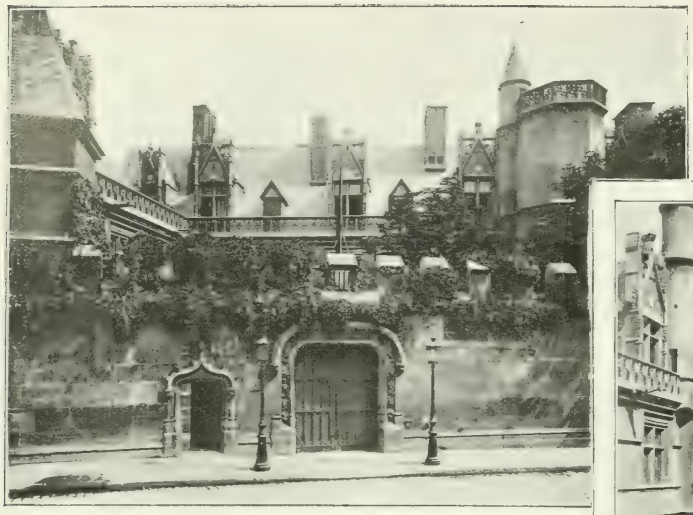
Le Panthéon fut destiné à remplacer cette ancienne église qui tombait en ruine. Par la somptuosité du monument qu'a bâti Soufflot, on peut juger que les religieux ne regardaient pas à la dépense. Ils ne se doutaient pas, lorsqu'ils l'entreprirent, du sort qui l'attendait finalement. Alternativement nécropole des hommes auxquels la patrie réservait ce suprême honneur, ou église Sainte-Geneviève, suivant les gouvernements successifs. Le Panthéon a été enfin rendu, en 1885, à la destination que la Révolution lui avait assignée lorsqu'elle inscrivait sur son fronton ces mots si nobles : « Aux grands hommes la Patrie reconnaissante, » lorsqu'elle y faisait transporter les restes de Mirabeau, de Voltaire, de Rousseau. Notre gouvernement ne pouvait moins faire que d'associer au même voisinage les restes de Victor Hugo et du président Carnot. Le bas-relief monumental qui décore la façade principale est l'œuvre de David d'Angers. A l'intérieur, la décoration picturale, encore inachevée, a été confiée aux peintres les meilleurs : Cabanel, Jean-Paul Laurens, Puvis de Chavannes.

C'est encore Soufflot qui, en 1771, construisit les deux façades symétriques des deux bâtiments de l'**École de droit** et de la **Mairie** actuelle du **Ve arrondissement**. La décoration de la place exigeait, paraît-il, cet accompagnement; mais, autant nous admirons le Panthéon, autant nous les trouvons froides.

La **bibliothèque Sainte-Geneviève**,



LA CHAPELLE DE LA SORBONNE ET LA NOUVELLE SORBONNE



L'HOTEL DE CLUNY, RUE DU SOMMERARD.

formée en partie de l'ancien fonds de l'abbaye, et, par conséquent, très riche en manuscrits et ouvrages rares, a été bâtie en 1850 par Labrouste. 200,000 volumes sont réunis dans son immense hall du premier étage et 4,000 manuscrits dans des salles trop souvent obscures du rez-de-chaussée.

Saint-Étienne-du-Mont occupe le fond de la place. Avant l'ouverture de la rue Clovis, en 1807, ses bâtiments faisaient corps avec l'abbaye; c'était depuis le XIIe siècle la paroisse des habitants de la montagne Sainte-Geneviève. Devenue insuffisante et à demi en ruine, au XVIe siècle, on la reconstruisit de fond en comble. Les travaux commencés en 1517 ne furent achevés qu'en 1626. Le monument est une des plus belles manifestations de l'art français au temps de la Renaissance; il offre une autre particularité, c'est d'être resté le seul, dans tout Paris, à posséder un *jubé*, sorte de galerie séparant la nef du chœur. On peut juger par notre gravure de la rare élégance de celui de Saint-Étienne-du-Mont, qui est, pour ainsi dire, une dentelle de pierre. On conserve dans cette église la châsse de sainte Geneviève.

Le **lycée Louis-le-Grand,** dans la rue Saint-Jacques, a fait récemment peau neuve avec le plus grand luxe. Il est malheureusement privé de perspective et un peu écrasé par sa géante voisine, la Sorbonne.

Quant au **Collège de France**, il est vraiment indigne, par ses bâtiments, des hommes éminents qui y professent, et de leurs prédécesseurs. Créé par François Ier, il n'a pas manqué un seul instant au but de son fondation qui est fournir gratuitement au public lettré l'interprétation des sciences les plus élevées dans tous les ordres. La **statue de Claude Bernard**, qui est devant la façade, nous représente le savant avec un air triste et bourgeois qui lui retire tout caractère de noblesse.

Quelle différence entre la pauvre bâtisse du Collège de France et ce luxueux palais de la **Sorbonne**, qui a valu au architecte, M. Nénot, bien avant qu'il eût achevé, l'honneur d'entrer à l'Institut. Les hommes de quarante ans se rappellent tous l'ancien édifice avec sa longue façade, un peu triste, sur la rue de la Sorbonne, sa grande cour que coupait en deux un emmarchement de quelques degrés. Tout cela a disparu, ou a commencé à disparaître, à dater du 3 août 1885, jour où la première pierre du nouvel édifice a été posée en grande solennité. On commença par la façade sur la rue des Écoles et celle en retour, à l'angle de la rue Saint-Jacques. Le grand amphithéâtre, orné de l'admirable fresque de Puvis de Chavannes, fait le plus grand honneur au talent de l'architecte, ainsi que la bibliothèque, occupant toute l'aile orientale de la grande cour.

La Sorbonne est le siège de l'Université de Paris. Dans son enclos sont groupées les **Facultés des lettres, des sciences** et l'**École pratique des Hautes Études**. Depuis le mois de novembre 1897, l'**École des Chartes** a quitté, pour s'y installer, la triste demeure qu'elle avait à côté des Archives nationales. Son objet est l'étude de nos antiquités nationales, monuments, institutions, droit féodal, diplomatique, critique des textes. Ses élèves obtiennent le diplôme d'archiviste paléographe après trois années d'étude, plusieurs examens et la soutenance d'une thèse.

Quand les futurs historiens de Paris voudront rechercher l'origine du **square de la Sorbonne**, situé entre la Sorbonne et le musée de Cluny, il leur faudra se reporter aux journaux qui ont paru de juillet à novembre 1898. Ils y verront qu'à cette place s'élevait autrefois entre les rues des Écoles, de la Sorbonne, du Sommerard et de Cluny une construction basse, occupée par l'imprimerie-librairie Delalain; qu'à cette date cette construction fut démolie pour être remplacée par une maison de rapport, haute de sept étages. Tous les amis de l'art protestèrent avec la dernière énergie contre une entreprise aussi barbare, dont l'effet eût été de masquer à la fois l'hôtel de Cluny et la Sorbonne; non sans peine ils eurent gain de cause et obtinrent l'acquisition par l'Etat et par la Ville du terrain, au prix de 1 200 000 francs.

RUINES DES THERMES DU IVe SIÈCLE

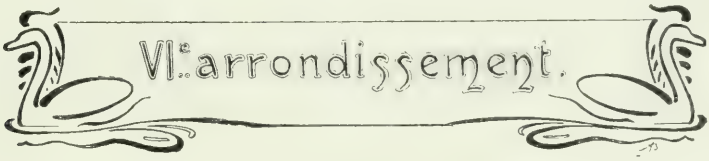
C'eût été un crime, en effet, de cacher aux regards cette charmante façade de l'**hôtel de Cluny**, bijou de la Renaissance française, occupé en 1833 par les collections magnifiques que réunissait avec amour M. du Sommerard, et qu'à sa mort l'Etat racheta, cette fois sans hésitation, pour en faire un musée ouvert aux artistes et au public.

C'est le musée de l'art domestique et intérieur par excellence: ameublement, ivoire, pièces d'orfèvrerie. Le musée de Cluny se complète par le voisinage le plus heureux, le plus vénérable aussi, les ruines du **palais des Thermes**, construit par Constance Chlore, au commencement du IVe siècle, et où l'empereur Julien fut proclamé, en 360. Que d'objets de méditation pour les joyeux passants du boulevard Saint-Michel! L'habitude, hélas! les en distrait, sans doute, et à force de voir ces pierres, restées si nobles dans leur délabrement, ils ne songent pas qu'ils sont là en présence du plus ancien monument resté debout de l'antique Lutèce!

PARIS — CINQUIÈME ARRONDISSEMENT

HOTEL DE VILLE
HOTEL DIEU
ILE DE LA CITÉ
ILE S. LOUIS
EGLISE NOTRE DAME
Morgue
Chemin de fer d'Orleans
Pharmacie Centrale des Hopitaux Civils
QUAI DE LA TOURNELLE
SEINE
HALLE AUX VINS
SAINT BERNARD
BOULEVARD SAINT MICHEL
SORBONNE
Lycée Louis le Grand
Ste Barbe
Bibliothèque Ste Geneviève
Eglise St Etienne du Mont
Tour de Clovis
Lycée Henri IV
PANTHÉON
Mairie du 5e Arrond.
Pantheon
Polytechnique
Square Monge
Ecoles
Eglise St Nicolas
Marché des Carmes
Eglise St Etienne du Mont
Musée de Cluny
Théâtre de Cluny
Eglise St Severin
Place d'Etienne Dolet
Place Maubert
Place du Pantheon
Place de la Sorbonne
Place de Cluny
Place de Latran
Place de la Contrescarpe
Place de l'Estrapade
Place de l'Ecole de Droit
Place de l'Ecole Polytechnique
Place du Cardinal Lemoine
Place du Jeu de Paix
Place de l'Ecole de Medecine
Place de l'Ecole de Pharmacie
Place de l'Ecole de Médecine
Place de l'Ecole de Pharmacie
Place de l'Ecole de Med

VUE GÉNÉRALE DE L'INSTITUT DE FRANCE ET DU PONT DES ARTS.



LE LUXEMBOURG. — 21e QUARTIER : LA MONNAIE. — 22e QUARTIER : L'ODÉON.

23e QUARTIER : NOTRE-DAME-DES-CHAMPS. — 24e QUARTIER : SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

Le VIe arrondissement participe de ses deux voisins, le Ve et le VIIe. Au quartier latin il ressemble par l'animation, la vie tour à tour studieuse et bruyante, les établissements d'enseignement, la résidence des maîtres et des écoliers. De l'austère VIIe, il tient, au contraire, par le calme, les rues longues et silencieuses, les communautés monastiques. Le jardin du Luxembourg est le terrain neutre où ces deux mondes s'approchent, sans se confondre.

La superficie de l'arrondissement, dit LE LUXEMBOURG, est de 211 hectares. Ce n'est pas la moyenne, car seuls les quatre premiers arrondissements lui sont inférieurs en territoire. Le chiffre de la population s'en ressent dans les mêmes proportions : 100,692 habitants au dernier recensement, juste ce qu'il faut pour avoir, depuis 1893, deux députés au lieu d'un seul.

Ses limites sont formées : à l'Est, par le boulevard Saint-Michel; au Sud, par le boulevard du Montparnasse, dans toute sa longueur; à l'Ouest, par l'axe de la rue de Sèvres entre le boulevard du Montparnasse et la rue des Saints-Pères, et l'axe de cette dernière rue ; au Nord, par le milieu de la Seine entre le pont du Carrousel et le pont Saint-Michel.

En dépit des deux monuments éminemment sévères situés sur son territoire, la Monnaie et l'Institut, le **quartier de la Monnaie** est le plus vivant, le plus peuplé, le plus ancien aussi de l'arrondissement. L'enceinte de Philippe-Auguste l'enferma dans Paris ; c'est dire qu'il était bâti déjà, puisqu'il avait besoin de protection. La muraille partait de la Seine, juste en face de l'extrémité de la colonnade du Louvre et dans la direction du Nord-Ouest au Sud-Est, atteignait la rue Saint-André-des-Arts, où était la porte de Buci, entre le carrefour Buci et la *rue Mazet*. Cette dernière ne porte que depuis 1867 le nom d'un médecin mort pour la science; avant, c'était la rue de la Contrescarpe-Saint-André, ce qui suffisait à expliquer aux gens du quartier le tracé de l'enceinte. Au point où le mur coupait la rue Dauphine (qui n'existait pas alors) était une porte, qui fut démolie en 1673, comme obstacle à la circulation. On peut encore voir, plutôt que lire, car elle est bien effacée, l'inscription qui fut apposée, l'année même, sur la maison portant le n° 44 de la rue Dauphine, pour constater cette démolition. Et c'est à l'honneur de l'ancien temps, lorsque n'existaient ni le comité des Inscriptions parisiennes, ni la commission du Vieux Paris, que nos échevins aient songé à marquer pour la postérité un fait historique.

Pourquoi leurs ancêtres n'eurent-ils pas la même sollicitude à nous transmettre par la voie lapidaire ce qu'ils savaient de la tour de Nesle, la tour fameuse entre toutes, qui précisément commençait l'enceinte sur la rive gauche? Ce que nous en savons, nous, est, hélas! un peu insuffisant ou douteux. Elle s'appelait, à l'origine de sa construction, tour de Philippe-Hamelin. A la fin du XIIIe siècle, un certain Amaury de Nesle s'étant fait construire un hôtel dans les [illegible] à l'enceinte de la ville et dont les jardins débordaient sur la campagne, la tour et l'hôtel prirent le nom de leur propriétaire. Ils le gardèrent après avoir passé, en 1308, à Philippe le Bel, puis, en 1319, à Philippe le Long et à sa femme, Jeanne de Bourgogne. L'[illegible] à [illegible]

des reines de ce temps attribuer les mœurs aussi dépravées que criminelles que l'on sait? Laquelle attirat les Buridans de l'Université, les recevait dans sa propre chambre pour, le matin venu, les faire précipiter du haut de la tour dans la Seine?... Il nous sera permis de n'en pas croire là-dessus les auteurs du célèbre mélodrame, ni même Brantôme, qui écrivait, deux cents ans après les faits, ni même Villon, dont les souvenirs n'étaient pas non plus d'un contemporain, lorsqu'il dit, avec un point d'interrogation :

Semblablement où est la Royne
Qui commanda que Buridan
Fust gecté en un sac en Seine?...

Le doute doit profiter à l'accusée; il se pourrait bien que les crimes de la tour de Nesle ne fussent qu'une légende, bonne pour les théâtres de drames.

Par la suite, le « séjour » de Nesle se transmit à divers propriétaires, dont les noms sont connus dans l'histoire : les ducs de Nevers, Marie de Gonzague, la famille de Guénégaud, les princes de Conti. C'est à cette dernière famille qu'il appartenait lorsqu'en 1750 la ville de Paris résolut de l'acquérir pour en faire son hôtel de ville. Pourquoi elle y renonça, on l'ignore. Sur ces entrefaites, le roi avait décidé de faire construire l'hôtel de la Monnaie sur la place de la Concorde (alors place Louis XV) que décoraient déjà les deux belles façades édifiées par Gabriel. La Monnaie était, en effet, fort mal à l'aise dans ses vieux bâtiments de la rive droite de la Seine, entre le Pont Neuf et la rue de Rivoli (la rue actuelle de la Monnaie en rappelle le souvenir). Ce projet fut également abandonné pour la raison, assez juste alors, que l'établissement se trouverait bien éloigné du centre de la ville, » et — disent les lettres patentes — « que les orfèvres et autres correspondants aux monnoies seroient obligés de perdre un temps considérable pour y porter leurs ouvrages et matières... » Ces lettres sont datées du 16 avril 1798. Quelques mois après, la démolition de l'hôtel de Conti était entreprise, et, le 30 avril 1771, la première pierre de l'**Hôtel de la Monnaie** fut posée. Les plans de l'édifice avaient été dressés par l'architecte Jacques-Denis Antoine; il en poussa rapidement l'exécution, qui ne fut pas achevée, cependant, avant 1779, car les fonds avaient manqué pour accomplir certains travaux supplémentaires.

FAÇADE DE L'HÔTEL DE LA MONNAIE.

BAIGNADES DE CHIENS SUR LES BERGES DU QUAI MALAQUAIS.

A vrai dire, le monument ne vaut guère que par sa façade, d'une ordonnance sévère jusqu'à en être glaciale, et par l'harmonie de la grande salle du premier étage, où, depuis 1832, est installé le musée des monnaies et médailles, ouvert au public le mardi et le vendredi, de midi à trois heures. L'escalier qui y conduit n'est pas non plus sans majesté, mais tout le reste de la construction est sombre, bas de plafond, visiblement sacrifié à l'aspect extérieur.

Plus d'un siècle avant, dès 1663, la tour de Nesle était tombée, et avec elle la plus grande partie de la forte muraille de Philippe-Auguste, inutile et devenue gênante. C'est que, par testament du 6 mars 1661, le cardinal Mazarin, puis, devant la mort, de quelque pudeur à s'être scandaleusement enrichi aux dépens de la France, avait décidé la fondation d'un collège et d'une académie où seraient élevés 60 écoliers : 15 du territoire de Pignerol, 15 d'Alsace et d'autres pays contigus d'Allemagne, 20 de Flandre, Artois, Hainaut et Luxembourg, 10 du Roussillon et de la Cerdagne. Or, on était assez embarrassé de trouver l'emplacement suffisant pour cette fondation du collège des Quatre-Nations, que le roi voulait grandiose, et ce n'est qu'après plusieurs hésitations que l'on s'était arrêté à l'emplacement des anciennes dépendances de l'hôtel de Nesle. Levau conçut le plan de l'édifice en 1665; les bâtiments commencèrent à s'élever aussitôt; ils nous ont été conservés presque intacts, tels que l'Institut les occupe aujourd'hui; il est donc loisible d'en admirer la lourdeur, le manque de grâce.

UNE DES COURS DE L'INSTITUT DE FRANCE.

La Révolution supprima l'œuvre créée par Mazarin, moins cependant sa très riche bibliothèque, qui occupe encore aujourd'hui l'aile gauche du palais, et est construite précisément sur l'emplacement de la tour de Nesle; le tombeau du cardinal, œuvre de Coysevox, qui ornait la chapelle, fut transféré au musée des Monuments français (d'où, plus tard, on l'a installé au musée de Versailles). Les bâtiments furent fermés, déserts.

Ils ne devaient se rouvrir qu'en vertu du décret du 1er mai 1806, par lequel Napoléon Ier en faisait le siège de l'**Institut de France**. L'Institut n'est pas son œuvre, cependant : l'honneur en appartient à la Convention, qui, après avoir eu peut-être le tort de supprimer les anciennes Académies en 1793, eut le mérite de les restaurer définitivement, sous

le nom d'Institut national, par la loi du 25 octobre 1795. Quelques changements seulement, et de peu d'importance, ont été apportés à l'organisation primitive ; le principal a été la création, en 1832, sous le nom d'Académie des sciences morales et politiques, d'une cinquième classe de l'Institut.

Ces cinq classes sont actuellement composées de la façon suivante :

	MEMBRES TITULAIRES	MEMBRES LIBRES
Académie française	40	—
Académie des sciences	68	10
Académie des inscriptions et belles-lettres	40	10
Académie des beaux-arts	41	10
Académie des sciences morales et politiques	40	10
TOTAL	229	50

Chacune de ces Académies comporte aussi, sauf l'Académie française, des associés étrangers et des correspondants en nombre variable, élus par elles; mais seuls les membres titulaires et libres ont le titre de membres de l'Institut et les prérogatives qui y sont attachées.

Le grand public ne se préoccupe guère que de l'Académie française. Dans certains salons, c'est un exercice, où bien peu excellent, de citer sans en omettre un seul, les noms de ceux qui en font partie; les élections, les réceptions surtout, préoccupent tous ceux qui se piquent d'être quelque peu lettrés. Les autres Académies sont fort connues des savants, des artistes ; leurs travaux, publiés en volumes de mémoires ou de comptes rendus, font autorité dans le monde entier. Les concours qu'elles créent annuellement sur des sujets choisis dans la nature de leurs études sont très suivis. Les académiciens titulaires ont un traitement de 1,200 francs par an, plus 300 francs de jetons de présence, répartis entre les membres qui ont assisté aux séances; cette dernière somme, calculée à raison de 6 francs par réunion, peut donc être sensiblement plus forte pour les assidus, et l'on en a cité dont l'assiduité est légèrement inspirée par ce calcul, mais c'est là, sans doute, une calomnie. Le budget de l'Institut est formé par l'Etat; il se compose annuellement d'environ 700,000 francs. En 1897, il s'est accru d'une façon magnifique, au propre et au spirituel, par la généreuse donation que lui a faite le duc d'Aumale du domaine et des collections de Chantilly.

FAÇADE ET DÔME DE L'INSTITUT.

LA COUR DE ROHAN

On ignore assez généralement que l'Institut n'a pas de vacances, ses membres ayant, d'ailleurs, tous les droits possibles à s'absenter tant qu'il leur plaît; mais chacune des cinq classes s'assemble une fois par semaine toute l'année. Le public est admis à assister aux séances des Académies des sciences, des inscriptions et belles-lettres et des sciences morales et politiques ; l'Académie française et celle des beaux-arts siègent à huis clos.

Les bâtiments, avons-nous dit, ont peu changé depuis leur origine. Leur transformation de collège des Quatre-Nations en Institut a exigé cependant quelques modifications. La chapelle a été aménagée par Vaudoyer en salle des séances solennelles; c'est là, sous le fameux dôme, qu'ont lieu les réceptions à l'Académie française et les assemblées annuelles de chacune des cinq Académies, sans compter celle où toutes les classes sont réunies, le 25 octobre, jour anniversaire de la fondation. Une foule élégante, diserte, soucieuse aussi de se montrer dans la bonne compagnie, se presse dans cette salle beaucoup trop exiguë, maussade, dangereuse même par l'insuffisance de ses dégagements, et où les meilleures places, en très petit nombre, sont encore médiocres.

En 1846, on a construit, dans l'aile orientale de la grande cour rectangulaire, le bâtiment contenant les deux salles de séances hebdomadaires : elles sont, comme le dit M. de Franqueville, l'historien le plus complet de l'Institut, « d'une austère simplicité ». La plus petite, celle où siège l'Académie française, la salle des « quarante fauteuils » — qui sont des chaises — a eu le privilège de recevoir, le 7 octobre 1896, la visite de l'empereur et de l'impératrice de Russie. A peine si l'on avait, pour cela, modifié son habituelle disposition. Qui le croirait! Dans cet édifice où sont étudiées, par les hommes les plus compétents, toutes les manifestations du génie humain, le téléphone est inconnu, l'éclairage électrique n'a été appliqué qu'au commencement de l'hiver de 1898 ; nul ascenseur n'existe pour conduire au lieu de leurs réunions, que près de cinquante marches séparent du sol, ces savants dont la plupart sont des vieillards.

La façade centrale de l'Institut, sur le quai Conti, est décorée, si l'on peut ainsi parler, de lions d'aspect bête et piteux, [illegible] à fait mal à leur place. Peints en vert, ils servaient d'ornements à une fontaine disparue [illegible] quatrain fait contre eux :

[illegible]
[illegible]
[illegible]
Je suis membre de l'Institut.

Le *quai Conti* est orné de [illegible] 1848, proscrite naturellement par l'Empire, installée en face [illegible] 1880, et celle de Condorcet, par Jacques Perrin, inaugurée le

LA FONTAINE SAINT-MICHEL.

14 juillet 1894, pour le centenaire de la mort tragique de ce grand savant.

Bonaparte, alors qu'il sortait de l'école de Brienne et n'était qu'un modeste sous-lieutenant d'artillerie, a habité au quai Conti une mansarde de la maison située à l'entrée de l'impasse qui sépare la Monnaie de l'Institut. Cette maison était l'hôtel de Sillery; elle portait alors le nº 5 du quai Conti; elle y est aujourd'hui numérotée 13. C'est donc par erreur que l'on se montre comme ayant été la résidence du futur vainqueur d'Austerlitz la chambre du nº 5 actuel, à l'étage supérieur de la maison sise à l'angle de l'étroite rue de Nevers. L'honneur appartient à Auguste Vitu d'avoir su ruiner cette légende. (*Bull. de la Société de l'histoire de Paris.*

La *rue Dauphine*, ouverte en 1607, doit son nom au dauphin qui fut Louis XIII, né en 1601. Le 27 octobre 1792, un arrêté du conseil général de la Commune lui donna le nom de rue de Thionville. Rien de plus naturel. Un arrêté préfectoral du 27 avril 1814 lui restitua son premier nom. Rien de moins étonnant. Mais pourquoi ne s'appelle-t-elle plus rue de Thionville, puisque, le 26 septembre 1839, le ministre de l'Intérieur en donnait l'autorisation au préfet de la Seine, sur le vœu des habitants? Voici

LE PALAIS DU SÉNAT.
Entrée principale sur la rue de Vaugirard.

sa lettre, encore inédite, que nous avons trouvée dans une liasse des Archives nationales :

Monsieur le Préfet,

Vous avez soumis à mon examen, le 17 août dernier, une proposition qui a pour objet le changement du nom de la rue Dauphine, à Paris, qui reprendrait celui de Thionville.

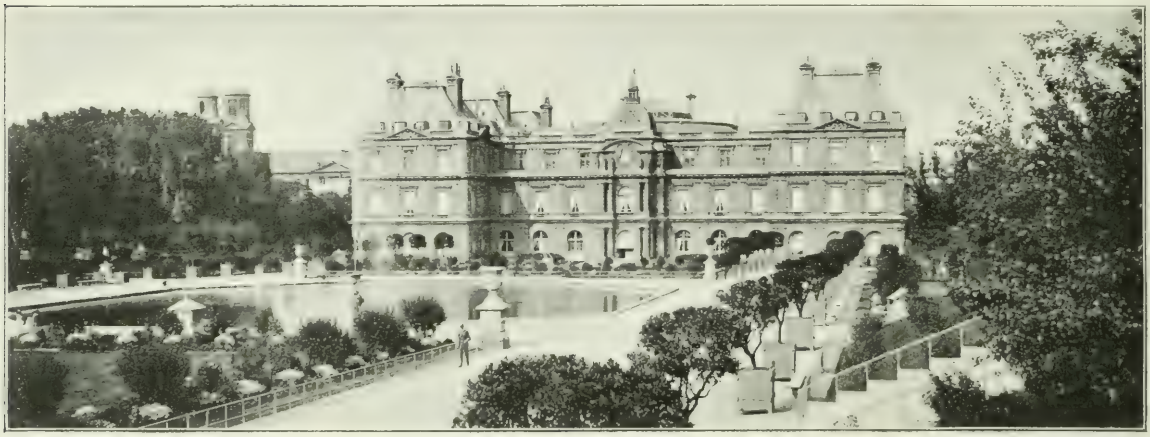
Vous rappelez que la rue Dauphine existe depuis 1607 et qu'elle tire son nom du Dauphin qui fut Louis XIII; qu'elle prit le nom de Thionville, le 27 octobre 1792 conformément à un arrêté de la commune de Paris, qui voulut consacrer la mémorable résistance que les habitants de la cité ainsi dénommée opposèrent, à cette époque, à l'invasion étrangère; que son ancienne dénomination lui fut rendue en 1814 et qu'elle l'a conservée; qu'à la fin de 1830, une députation de la ville de Thionville sollicita la remise en vigueur de cet arrêté, et qu'aujourd'hui quelques habitants de cette rue manifestent le désir de lui voir, en effet, restituer un nom qui rappelle un souvenir glorieux.

Vous appuyez ces vœux.

Je ne vois aucun inconvénient, Monsieur le Préfet, à ce qu'ils soient favorablement accueillis. Je vous autorise, en conséquence, à donner à la rue dont il s'agit le nom de Thionville, et à prendre les mesures que cette substitution peut exiger.

Recevez, etc.

Entre la rue Dauphine et la place Saint-



PALAIS DU LUXEMBOURG; FAÇADE DONNANT SUR LE JARDIN. (A gauche, les tours de Saint-Sulpice.)

Michel, se trouve tout un réseau de rues vieillottes où le passant est surpris de rencontrer fréquemment des constructions d'assez grand

FAÇADE DU THÉATRE DE L'ODÉON. [illegible]

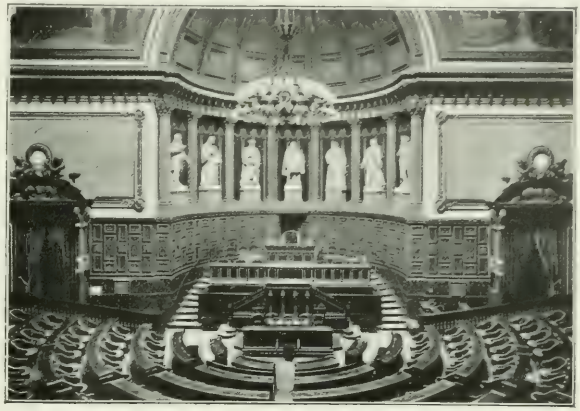
air, la plupart occupées aujourd'hui par l'industrie ou le commerce. Il y en a dans la *rue Christine* du nom d'une sœur de Louis XIII, dans la *rue de Savoie* la princesse Christine, épousa un duc de Savoie; les *rues Saint-André-des-Arts* et *des Grands-Augustins* en sont pleines. L'église Saint-André-des-Arts, très ancienne paroisse de cette région, démolie pendant la Révolution, était située à l'extrémité orientale de la rue qui porte son nom, à l'angle de la *rue Suger*, dénommée jadis rue du Cimetière-Saint-André. Quant à la rue des Grands-Augustins, elle doit son nom, ainsi que le quai, au couvent d'Augustins, qui s'était établi au bord de la rivière en 1293, maison importante entre toutes, où eut lieu, le 1er janvier 1579, l'institution de l'ordre du Saint-Esprit. Elle devint, quelle déchéance! en 1812, le siège d'un marché à la volaille qu'on appelait marché de la Vallée, qui disparut à son tour. Ce qui en reste sert de dépôt à la Compagnie des omnibus. La *rue du Pont-de-Lodi* fut ouverte en 1798, sur une partie de l'emplacement resté libre de l'ancien couvent, que la Révolution avait fermé.

Le percement, en 1899, de la *rue Danton* dont l'amorce, sous le nom de boulevard Saint-André, datait du commencement du second Empire) a fait disparaître un coin bien curieux du vieux Paris : la rue des Poitevins, si étroite, si peu praticable aux voitures, mais si pittoresque et féconde en souvenirs : l'hôtel de Thou, la maison Panckoucke et cette célèbre pension Laveur, où tant d'hommes politiques ont fait l'apprentissage de leur talent oratoire. Du même coup, la pioche a fait tomber les bâtiments de l'ancien collège Mignon, devenu

tour à tour en ce siècle maître de l'arrondissement, puis imprimerie.

La **fontaine Saint-Michel** fait assez bel effet sur la place et à l'entrée du boulevard de ce nom. Elle date de 1860 et a eu pour architecte Davioud.

En suivant la rue Saint-André-des-Arts, nous passerons devant le **lycée Fénelon**, le premier en date des lycées de jeunes filles, ouvert en 1883, dont on a reconstruit somptueusement les façades de 1893 à 1895. Un peu plus haut s'ouvre le *passage du Commerce*, où Sainte-Beuve, jeune et pauvre, vécut dans une mansarde. L'annexe du passage qui s'ouvre à gauche et se continue par la rue du Jardinet se nomme *cour de Rohan* — il faudrait dire Rouen, puisque là était l'hôtel des archevêques de cette ville; on y voit encore un important fragment d'une tour de la muraille de Philippe-Auguste.



LA SALLE DES SÉANCES DU SÉNAT.

La *rue Mazarine* abonde en maisons historiques : aux numéros 12 et 14 l'ancien jeu de paume où la troupe de Molière ouvrit l'Illustre Théâtre en 1643; au 42, l'ancien théâtre Guénégaud, successivement, de 1671 à 1689, Opéra, théâtre de Molière et du Marais, réunis après la mort de Molière, enfin Comédie-Française. Au 33, la maison où l'intelligent comédien du Périer créa le premier hôtel parisien de pompiers.

Quant à la *rue de l'Ancienne-Comédie*, elle n'est ainsi nommée que depuis 1834, en souvenir du théâtre de la Comédie Française, qui s'y tint de 1689 à 1700. C'était la rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés, et, plus modernement, rue de la Comédie.

Déjà nous avons dit (p. 57) l'origine de la *rue Mazet*. Le restaurant Magny, fameux par ses dîners d'*intellectuels* (Renan, Flaubert, les Goncourt, Berthelot, etc.) en a disparu, il y a quelques années, mais on peut y voir encore une curiosité, l'auberge du *Cheval-Blanc*, la dernière peut-être des auberges du centre de Paris, avec cour, remises, écuries, poules qui picorent, dindons qui gloussent, etc. Théophile Gautier ne s'en serait-il pas inspiré pour décrire l'hôtellerie de la rue Dauphine, où il a installé ses comédiens du *Capitaine Fracasse* ?

Quartier de l'Odéon. — Le 22e quartier de Paris est placé sous le vocable du théâtre de l'Odéon. Nous ne chicanerons pas là-dessus l'édilité parisienne ; elle aurait sans doute choisi la dénomination : quartier du Luxembourg, si elle ne l'avait donné à l'ensemble de l'arrondissement. Elle aurait pu tout aussi bien adopter pour ce quartier le patronage de Saint-Sulpice ou de l'École de médecine. Au fond, peu importe. L'**Odéon**, il faut pourtant bien le dire, est un tard venu dans ces parages, qui, depuis le commencement du XVIIIe siècle, étaient occupés par l'hôtel des princes de Bourbon (les *rues de Condé* et *Monsieur-le-Prince* n'ont pas d'autre étymologie que ce voisinage). Vers 1770, le prince Henri de Bourbon ayant fixé sa résidence au Palais-Bourbon, aujourd'hui Chambre des députés, qui appartient au VII arrondissement, les terrains de l'hôtel de Condé devinrent libres, et, par lettres patentes du 30 juillet 1774, le roi décida qu'en en utiliserait une partie pour la construction du théâtre de ses comédiens français, qui [illegible] alors [illegible] Les [illegible] Saint-Germain des Prés [illegible] Le [illegible] proche du palais que nous [illegible] et très aimé frère, Monsieur, pour son habitation, [illegible] très chère et très aimée [illegible] Madame, elle soit un nouvel agrément pour leur habitation, en même temps que pour nos sujets qui, avant d'entrer, ou en sortant du spectacle de la Comédie-Française, auront la proximité une promenade dans les jardins du Luxembourg... »

L'édifice fut achevé en 1782, sous la direction des architectes Peyre et de Wailly. La *place de l'Odéon*, qui s'étend devant sa façade, fut conçue sur un plan circulaire, de façon à s'harmoniser avec l'édifice; deux portiques le reliaient aux deux maisons d'angle de cette place, au coin des rues Corneille et Rotrou; ils ont disparu depuis longtemps.

L'Odéon n'est qu'un cube de pierres, peu agréable à voir. Il est d'bon goût, chez les boulevardiers, de déclarer qu'il est au bout du monde, de faire une affreuse grimace lorsqu'une nouvelle représentation les convie à accomplir le voyage ; tout cela n'empêche pas que ces pierres soient de solides assises de notre littérature. On y a joué de méchants actes, comme partout; mais combien d'œuvres remarquables et vibrantes, aussi! Quelles soirées d'enthousiasme la jeunesse républicaine y a passées à la fin du second Empire! Et les arcades même qui entourent le monument, garnies, bondées de livres, ne sont-elles

ANCIENNE SALLE DU TRONE AU PALAIS DU LUXEMBOURG.

[illegible] qui viennent [illegible] le bouquin nouveau, se tenir au courant de tout ce qui paraît? En vérité, ces quelques mètres carrés constituent l'un des plus immenses domaines de la pensée.

Sur la place de l'Odéon, dont nous venons de dire un mot, le monument élevé par Barrias à la mémoire d'Émile Augier (inauguré le 7 novembre 1895) attire l'attention sans la retenir bien longtemps. On s'étonne que le buste du maître tourne le dos au théâtre où furent jouées ses premières œuvres; en outre, ce buste est un peu grêle pour le haut piédestal qui le porte; en revanche, les deux figures qui l'accompagnent, la Comédie et l'Amour — « chef-d'œuvre d'Augier » — sont d'un excellent effet.

Vis-à-vis la maison du café Voltaire, est celle qu'habitait Camille Desmoulins en 1792.

Palais du Luxembourg (Sénat). — Le duc de Piney-Luxembourg n'imaginait guère, sans doute, lorsqu'il acheta, vers 1580, un hôtel hors les murs, dans le faubourg, que par ce moyen son nom se transmettrait à travers les siècles. C'est pourtant ce qui est arrivé, en dépit de multiples changements de propriété, tant la routine a d'empire sur l'esprit humain. Vingt ans après cette acquisition, il ne restait rien ni du duc, ni de son logis, rien que le nom, au palais que Marie de Médicis fit construire, en 1615, par son architecte préféré, Salomon de Brosse, sur le modèle du palais Pitti, à Florence. Nous ne l'en trouvons pas plus mal pour cela. Certes, l'ensemble est dépourvu de légèreté; le bossage de la pierre ne vaut pas les fines ciselures de l'art du XVIe siècle, mais cet ensemble a une grande majesté dans la simplicité; ce n'est pas un mince mérite. De plus, le monument est absolument homogène, chose rare, et une telle harmonie a présidé à son plan que, sous Louis-Philippe, un habile architecte, M. Scellier de Gisors, a pu doubler le palais par une façade neuve sur le jardin sans que l'on s'aperçoive qu'elle est plus jeune de deux siècles. Après Marie de Médicis, « Luxembourg », comme on disait, appartint à Gaston, duc d'Orléans, qui en laissa la jouissance à sa fille, Mlle de Montpensier, la grande Mademoiselle; c'est là qu'elle souffrit toutes les angoisses, toutes les humiliations de son malheureux amour pour Lauzun. Au siècle suivant, le palais resta à la famille d'Orléans, jusqu'à ce que Louis XVI l'ait donné en apanage à son frère aîné, le comte de Provence. Puis, il est devenu successivement bien national en 1790, prison en 1792, siège du Directoire en 1795, du Sénat conservateur sous le premier Empire, de la Chambre des pairs pendant la Restauration et le règne de Louis-Philippe, du Sénat enfin, sous Napoléon III et depuis le rétablissement de la Chambre haute par la Constitution de 1875.

DÉTAIL DE LA FONTAINE DE CARPEAUX.

A l'Ouest du grand palais, Richelieu s'était fait construire, en 1629, un hôtel qui a été toujours nommé le Petit-Luxembourg. Un corps de bâtiment tour à tour édifié et démoli le reliait avec le grand Luxembourg ou l'en isolait; la relation existe depuis que le Petit-Luxembourg est devenu la résidence du président du Sénat.

Le **jardin du Luxembourg**, l'un des plus beaux de Paris, a toujours été public:

Au Mail, à Luxembourg et dans les Tuileries,
Il [illegible] le monde avec ses rêveries...

dit Molière dans *Les Fâcheux*. — Mme de Sévigné, un peu plus tard, en 1672, écrit à sa fille: « Voilà Luxembourg à Mademoiselle, et nous y entrerons. Elle avoit fait abattre tous les arbres du jardin, rien que par contradiction; ce beau jardin étoit devenu ridicule; la Providence y a pourvu. Il faudra le faire raser des deux côtés et y mettre Le Nôtre pour y faire comme aux Tuileries. »

Que n'est-il resté ce qu'il était quelques années avant la guerre de 1870! La suppression du couvent des Chartreux, en 1790, avait permis d'y annexer la Pépinière, déjà célèbre au XVIIIe siècle, et les jardins autres de cette maison religieuse, c'est-à-dire l'espace compris aujourd'hui entre les rues Auguste-Comte et d'Assas, le boulevard Saint-Michel et la place de l'Observatoire. La plus malheureuse — pour ne pas dire la plus coupable — des idées d'Haussmann fut d'aliéner, en 1867, toute cette partie du jardin, la Pépinière, qui était bien la plus aimable promenade que l'on pût imaginer. L'opération, exclusivement financière, ne réussit pas; la Pépinière, saccagée, resta à l'état de terrain vague pendant de longues années; durant le siège de Paris, on y créa une poudrière à laquelle les combattants de la Commune mirent le feu, le 24 mai 1871, lors de la prise du quartier par les troupes de Versailles. Plus de dix ans s'écoulèrent encore avant qu'ait été achevée la jolie avenue de l'Observatoire, enfin bordée de maisons telles que le rêvait Haussmann, avec ses deux aimables squares, dont le plus voisin de l'Observatoire ren-

JARDINS DE L'AVENUE DE L'OBSERVATOIRE ET LA FONTAINE DE CARPEAUX (Au palais du Luxembourg).

ferme une fontaine monumentale, œuvre et chef-d'œuvre de Carpeaux.

Nous n'en avons pas fini avec le jardin du Luxembourg. Il faut y recommander la fontaine de Médicis, que l'architecte Jacques de Brosse construisit sur l'ordre de Marie de Médicis, et qui est si gracieusement encadrée dans la verdure des hauts platanes, à l'extrémité

LE GÉANT POLYPHÈME SURPRENANT ACIS ET GALATÉE.
(Groupe d'Ottin, ornant la fontaine Médicis.)

d'un long et charmant bassin. En 1852, le sculpteur Ottin exécuta, pour orner la fontaine, le joli groupe de *Polyphème surprenant Acis et Galatée*. Avant de quitter le jardin du Luxembourg, il faut rappeler que, depuis quelques années, l'usage s'est établi d'y consacrer, par des monuments ou des bustes, la mémoire de nos artistes ou de nos écrivains morts depuis peu : Watteau, Eugène Delacroix, dont le beau monument est dû au ciseau de Dalou; Théodore de Banville, Murger, Sainte-Beuve, Leconte de Lisle. Quant aux statues des reines et femmes illustres qui, depuis trop longtemps se dressent sur le pourtour des deux terrasses, il vaut mieux n'en rien dire. Jetons enfin un dernier coup d'œil au bassin du parterre central, si cher aux navigateurs en herbe qui confient à ses flots leurs légers esquifs, aux patineurs hardis qui aspirent aux fortes gelées pour aller s'y entrechoquer.

Le **musée du Luxembourg** était autrefois installé dans l'aile du palais la plus proche de l'Odéon; en 1887, on l'a transféré dans l'orangerie du jardin, sise à l'Ouest du Petit-Luxembourg, avec entrée spéciale sur la rue de Vaugirard, vis-à-vis de la rue Férou. Dans l'organisation actuelle de nos musées nationaux, celui-ci est réservé aux artistes vivants, peintres, sculpteurs, médailleurs, dessinateurs. Il est sans cesse approvisionné d'œuvres remarquables, mais appelées, d'après les conditions même qui les ont fait admettre, à laisser la place à d'autres. L'espace y est en outre bien mesuré, encore qu'on ait récemment agrandi les galeries.

A l'extrémité opposée du jardin, sur lequel elle fait une emprise, l'**École des mines** a sa façade principale sur le boulevard Saint-Michel. Sa fondation est antérieure à la Révolution, mais, telle qu'elle fonctionne maintenant, elle est en quelque sorte une école complémentaire de l'École polytechnique, dont elle reçoit les premiers élèves sortants pour l'étude spéciale de la métallurgie et de la minéralogie. Elle admet, en outre, après concours, des aspirants au brevet d'ingénieur civil des mines.

Le *boulevard Saint-Michel* ne date que du second Empire. Si l'on regarde un plan [illegible] nication à laquelle il s'est avantageusement substitué était la rue de la Harpe. Au [illegible] levard, les rues de Médicis, Monsieur-le-Prince, [illegible] ienne porte Saint-Michel, de l'enceinte de Philippe-Auguste, [illegible] détruite en 1684 et remplacée alors par une place dite de Saint-Michel, où il y avait une fontaine et un marché. L'enceinte suivait le tracé de la rue Monsieur-le-Prince, nommée jadis, pour cette raison, rue des Fossés-Monsieur-le-Prince.

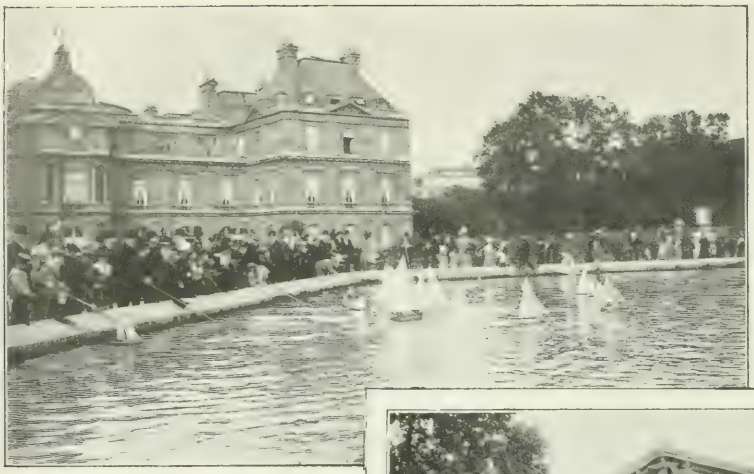
Sur le boulevard Saint-Michel, le **lycée Saint-Louis** cache, derrière une façade monumentale, les bâtiments [illegible] du collège d'Harcourt, auquel il a succédé. Ses titres de fondation sont vénérables, car ils datent de 1280. On ne songeait guère alors à la *rue Racine;* elle ne fut percée qu'en 1779, pour servir de dégagement à l'Odéon jusqu'à la rue Monsieur-le-Prince, son prolongement jusqu'à la rue de la Harpe ne date que de 1826. En revanche, la *rue de l'École-de-Médecine* existait dès le moyen âge sous le nom de rue des Cordeles ou des Cordeliers, parce que le couvent des Cordeliers, célèbre au moyen âge, plus célèbre encore comme club révolutionnaire, y était situé. De ses bâtiments est restée debout une belle salle du XVe siècle, le réfectoire des religieux, devenu musée Dupuytren, mais les constructions annexes de l'École de médecine l'ont si complètement enveloppée qu'il est bien difficile maintenant de l'apercevoir du dehors.

En face, s'ouvre la *rue Hautefeuille*, qui a conservé quelques gracieuses tourelles en encorbellement. D'où vient ce nom de Hautefeuille? d'arbres de stature élevée? Ce serait trop simple. L'éminent érudit Quicherat a établi qu'avant la construction du couvent des Cordeliers, cette rue se prolongeait sur le flanc de la colline jusqu'à un vieux château datant du haut moyen âge, situé vers la porte Saint-Michel, dont nous venons de parler, et nommé en vieux français hautfeuil ou haute folie. Ce mot avait alors le sens de trahison, d'embuscade, et le nom en avait été donné au château à la suite de quelque sombre aventure.

L'**École de médecine** — que l'on doit plus exactement appeler la

LA FONTAINE DE MÉDICIS, AU LUXEMBOURG.

Faculté de médecine de l'Université de Paris [illegible] Académie royale de chirurgie, qui elle-même [illegible] 17[illegible] terrain de l'ancien collège de Bourgogne, y avait fait aussitôt construire par l'architecte Gondouin le bâtiment [illegible]. Cet édifice suffit longtemps aux besoins de l'art d'Hippocrate, mais, de-



LE BASSIN DU LUXEMBOURG.

puis une trentaine d'années, des agrandissements considérables ont été jugés nécessaires, si bien que les bâtiments couvrent tout le quadrilatère irrégulier formé par les rues de l'École-de-Médecine et Hautefeuille d'une part, le boulevard Saint-Germain d'autre part, sans parler de l'École pratique, construite de l'autre côté de la rue de l'École-de-Médecine, chez les anciens Cordeliers. Tout cela constitue un amas sérieux de pierres de taille. On n'en meurt pas moins sûrement, mais plus tard, ce qui est appréciable pour certains, avec moins de souffrances, ce qui est appréciable pour tous. La partie occidentale de ces constructions a fait disparaître une notable partie de la rue de l'École-de-Médecine (on y voyait une assez jolie fontaine), l'extrémité du passage du Commerce, où demeurait Danton, la maison où Marat fut assassiné par Charlotte Corday...

Sur le terre-plein du boulevard Saint-Germain, à quelques mètres l'une de l'autre deux statues : celle de Broca, par le sculpteur sourdmuet Choppin; celle de Danton, œuvre de M. A. Paris, élevée le 14 juillet 1891, sur l'emplacement même de la maison qu'habitait le puissant orateur.

Un peu plus loin, à l'angle de la *rue Grégoire-de-Tours*, une jolie construction attire les regards, c'est l'hôtel du Cercle de la librairie. On ne sera pas surpris qu'elle ait si bonne mine lorsqu'on saura qu'elle est signée Charles Garnier.

Au delà de la rue de Seine, le **marché Saint-Germain** représente à peu près l'emplacement de la foire Saint-Germain, qui donna tant de divertissements au bon peuple de Paris. Elle avait été concédée, en 1482, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, toujours en quête de ressources nouvelles. Purement commerciale à l'origine, elle perdit ce caractère durant la seconde moitié du XVIe siècle et devint simplement un lieu de plaisir, d'orgies même durant sa tenue annuelle, qui coïncidait avec le carnaval. On y jouait un jeu infernal, on s'y battait, les femmes honnêtes y jetaient leur bonnet par-dessus les moulins, les filles de joie faisaient fortune, le tout sous l'œil paternel du bailli des religieux, le juel ne verbalisait que lorsque le scandale était par trop grand; mais le [illegible] en de se fâcher quand Henri III, le roi lui-même, donnait le signal des pires folies! Cela dura, avec des périodes de calme et des péripéties diverses, jusqu'au printemps de l'année 1762, où les bâtiments de la foire brûlèrent. On tenta de les reconstruire, mais la vogue était partie : la foire mourut d'inanition après le carnaval de 1786.

Un décret de 1811 prescrivit la construction d'un marché sur cet emplacement. Il fut ouvert en 1818. On y vend à la fois des denrées alimentaires et des objets de ménage ou de toilette; mais le commerce y était languissant, de plus en plus, si bien qu'une aile du quadrilatère a été désaffectée afin de faire place à une salle où concourent les jeunes filles pour l'obtention des brevets d'enseignement. Toutes les rues environnantes portent des noms de Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, qui se sont illustrés dans la science historique.

ENTRÉE DU MUSÉE DU LUXEMBOURG, RUE DE VAUGIRARD.

Victor Hugo a comparé les tours de l'église **Saint-Sulpice** à deux grosses clarinettes. Pour être exacte, la comparaison est injuste, car il n'y a pas que cela à dire de Saint-Sulpice. Quel que soit le peu de mérite, en général, des édifices religieux construits aux XVIIe et XVIIIe siècles, on peut citer des exceptions. Saint-Sulpice en est une. La première pierre de l'édifice fut posée en 1646, pour remplacer une pauvre église fondée en 1250, mais le gros de l'œuvre appartient au XVIIIe siècle; la façade et les... clarinettes furent construites par Servandoni, en 1748; encore, la tour de droite, lorsqu'on regarde la façade, reste-t-elle inachevée et en mauvais état. Ce qui fait la beauté de Saint-Sulpice, c'est l'ampleur majestueuse de ses proportions, grâce à laquelle les grandes cérémonies y prennent un caractère de solennité tout à fait imposant. Quant à la décoration picturale, elle est médiocre; il faut cependant excepter quelques compositions d'Eugène Delacroix. A signaler, dans le transept gauche, un obélisque dont le piédestal porte une longue inscription consacrant le passage de la ligne méridienne à ce point et indiquant les travaux astronomiques achevés en 1743 pour arriver à la détermination du méridien de Paris.

LE MONUMENT D'EUGÈNE DELACROIX.

Le centre de la *place Saint-Sulpice* est occupé par une fontaine monumentale d'un style bien froid, placée là en 1847. C'est l'œuvre de Visconti, qui fut souvent mieux inspiré. Elle est divisée en quatre arcades contenant les statues de Fléchier, Bossuet, Massillon et Fénelon.

La longue façade du séminaire diocésain, construit en 1820, n'est pas faite pour donner de la gaieté à la place, qui serait bien morose si un marché aux fleurs ne venait, deux fois par semaine, lui donner un peu d'animation. L'angle Sud-Ouest est occupé par la mairie de l'arrondissement, édifiée en 1853, dans le style administratif; de 1886 à 1889, on lui a ajouté une façade du même goût sur la rue Madame.

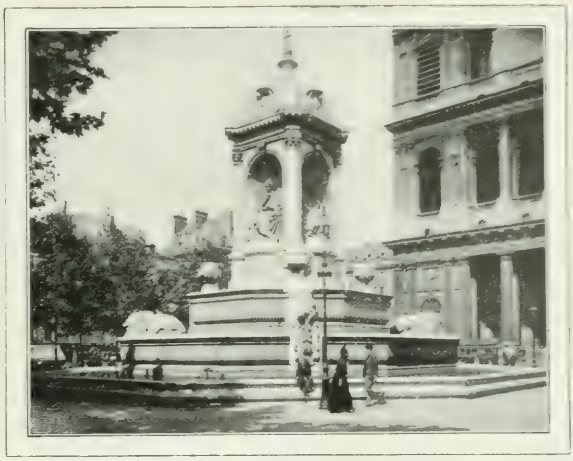
Bien tristes aussi sont les rues qui avoisinent l'église. Rue Servandoni, 15, est la maison où Condorcet, proscrit, trouva un asile pendant huit mois. Il y écrivit sa dernière œuvre : *Esquisse des progrès de l'esprit humain*. Sa tête était mise à prix; pour ne pas compromettre sa protectrice, il s'enfuit

sous un déguisement; mais, reconnu à Clamart, il avait été dans la geôle du district de Bourg-la-Reine, il s'y donna la mort en absorbant un violent poison contenu dans le chaton de sa bague.

Par la *rue Bonaparte* (ancienne rue du Pot-de-Fer) nous regagnons le Luxembourg et la jolie *rue du Luxembourg*, nouvelle emprise haussmanesque sur le jardin; quelques-unes de ses maisons ont conservé l'ancienne grille où étaient pratiquées des portes à l'usage des riverains et que les gardiens fermaient la nuit venue.

Le n° 4 de la rue de Fleurus représente l'emplacement du petit théâtre de Bobino, qui eut, il y a quelque quarante ans, son temps de célébrité.

Toute une série d'établissements d'enseignement occupent, depuis vingt ans, les terrains de l'ancien enclos des chartreux : le **lycée Montaigne** et l'**École coloniale** en façade sur la rue Auguste-Comte; l'**École de pharmacie**, la **Clinique d'accouchement**, un service annexe de la Faculté des sciences, le long de la rue d'Assas. Ils y sont fort bien installés, dans de parfaites conditions de salubrité; ils ne nous font pas oublier la Pépinière.



LA FONTAINE DE LA PLACE SAINT-SULPICE.

Quartier Notre-Dame-des-Champs. — Pour la tranquillité, pour le calme silencieux, un peu morne, dont certaines villes de province sont faites, mais qui surprend à Paris, le **quartier Notre-Dame-des-Champs** n'a de rival que son voisin du VIIe arrondissement, le quartier Saint-Thomas-d'Aquin. On se ressemblerait de plus loin. Son nom, il le doit à l'église paroissiale qui le dessert, et elle-même tient ce vocable d'un ancien prieuré de Notre-Dame-des-Champs, situé rue Saint-Jacques, près du Val-de-Grâce, dans les bâtiments duquel un couvent de Carmélites s'était installé en 1604. Or, la *rue Notre-Dame-des-Champs*, précédemment nommée Chemin-Herbu (encore un nom bien champêtre), conduisait à ce prieuré. Lorsqu'il s'agit de doter le quartier d'une paroisse, on trouva donc tout naturel de la mettre sous le vocable qui y était déjà connu. C'était en 1858. Quelques anciens se rappellent encore l'église en bois, irrévérencieusement surnommée Notre-Dame-des-Planches, qui alors fut construite rue de Rennes; il était convenu que ce n'était que provisoire; ce provisoire dura cependant jusqu'en 1876, date à laquelle l'église actuelle de **Notre-Dame-des-Champs**, sur le boulevard Montparnasse, fut livrée au culte. Elle a été construite dans le style roman, par M. Ginain. Quant à l'autre, on a eu le bon esprit de ne pas la laisser plus longtemps exposée aux regards; les maisons 153 et 155 de la rue de Rennes ont été bâties sur son emplacement.

HOTEL DU CERCLE DE LA LIBRAIRIE
(Boulevard Saint-Germain.)

La rue Notre-Dame-des-Champs est bordée de couvents dans une grande partie de son étendue; le **collège Stanislas** y est situé (n° 22), dans l'ancien hôtel Fleury. Il a été fondé en 1815, au retour des Bourbons, et porte un des prénoms de Louis XVIII. Bien qu'[illegible] direction ecclésiastique, avec des professeurs laïques, il est assi[illegible] naturellement attirer les gens [illegible] y vivent encore; nous ne parlerons [illegible] sas est féconde en illustrations [illegible] vrier 1868; que c'est là qu'en 1851 il avait fait la célèbre expérience établissant la rotation de la Terre par l'observation du pendule. Au n° 44 (ancien 12 de la rue de l'Ouest), est mort Emile Littré, le 2 juin 1881; même rue, au n° 76, [illegible]; c'est dans le Midi, à Hyères, qu'il mourut, mais c'est de là que partit le grandiose cortège de ses funérailles civiles. *Rue du Montparnasse*, n° 11, demeurait et mourut Sainte-Beuve, le 13 octobre 1869; lui aussi eut un enterrement civil qui fit grand bruit. Un peu plus haut, de l'autre côté de la rue, au n° 32, est une belle maison où Edgar Quinet était venu demeurer en 1840 et que le coup d'Etat de 1851 lui fit abandonner...

Entre l'asile de l'historien et celui du critique, presque à toucher ce dernier, s'élève le vaste immeuble qui abrite l'imprimerie, la librairie et les bureaux de rédaction de la maison Larousse. Toutefois, c'est dans la rue Notre-Dame-des-Champs, au n° 49, que l'éminent encyclopédiste qui éleva le monument connu sous le nom de *Grand*

PLACE ET ÉGLISE SAINT-SULPICE

dictionnaire universel du XIXe siècle en avait jeté les bases, et c'est là qu'il mourut le 3 janvier 1875.

Parmi toutes les voies de ce quartier, deux seulement offrent quelque animation : la *rue de Sèvres* et la *rue de Rennes ;* les autres offrent toutes ce caractère de mélancolie que nous signalions tout à l'heure. De la rue de Sèvres, mitoyenne avec le VIIe arrondissement, peu de choses à dire : au n° 11, la grande maison-caserne qui fut jadis le couvent des Prémontrés; puis, en continuant vers la périphérie, d'autres couvents encore, alternant avec des habitations populeuses et bruyantes. La rue de Rennes, elle, est gaie et vivante dans toute son étendue et en tout temps ; c'est une des plus grandes artères de la rive gauche, d'abord parce qu'elle conduit à la gare Montparnasse, et aussi qu'elle aboutit à ces quartiers si populeux de Montrouge et de Montparnasse.

Les rues adjacentes nous retiendront peu : la plus ancienne est la *rue de Vaugirard*, si longue, si triste dès qu'on a franchi les gais parages du Luxembourg. Une maison religieuse y est restée, c'est l'ancien couvent des Carmes (à l'angle de la *rue Cassette* qui doit son nom à l'hôtel de Cassel). La chapelle y est toujours ouverte aux fidèles ; une autre chapelle, dite des Martyrs, a été construite en commémoration du massacre affreux qui fut fait dans ce couvent, en septembre 1792, de plus de cent prêtres détenus pour n'avoir pas voulu prêter le serment constitutionnel. L'**Université catholique** y a aujourd'hui son siège. Plus loin, du même côté, les vastes bâtiments du pensionnat-ouvroir fondé sous le vocable de **Saint-Nicolas**.

La *rue de Bagneux* ne tire pas sa dénomination du village, ni du bois (ce dernier, un peu imaginaire) du même nom, ou du moins est-ce indirectement. On a retrouvé mention d'un certain Pierre de Bagneulx qui avait là son logis, dans la première moitié du XVIe siècle. En la suivant, sans grande crainte ni des voitures, ni du vacarme de ceux qui l'habitent, nous arrivons à la *rue du Cherche-Midi*, dont le nom a une origine bien plus mystérieuse encore. Etait-ce l'enseigne représentant un homme qui cherche midi à quatorze heures? On pourrait le croire, mais les documents anciens la nomment *rue du Chasse-Midi*, ce qui est fait pour dérouter les étymologistes. Faut-il admettre qu'elle conduisait à une remise de chasse située vers le midi de la ville? Ce serait ingénieux, mais il faut considérer que jusqu'à 1832 elle ne portait ce nom qu'entre la Croix-Rouge et la rue du Regard; au delà, vers le midi, elle s'appelait rue des Vieilles-Tuileries, puis rue du Petit-Vaugirard.

Des événements bruyants ont eu pour effet de faire beaucoup parler du **Cherche-Midi**, désignation synthétique qui embrasse à la fois l'hôtel du **Conseil de guerre** et la **prison militaire**, installés vis-à-vis l'un de l'autre, celui-là dans l'ancien hôtel de Vérue, possédé ensuite par le comte de Toulouse, celle-ci à la place de la communauté du Bon-Pasteur, qui déjà n'était guère autre chose qu'une maison de réclusion pour les femmes égarées.

LA RUE DU LUXEMBOURG.

Un regard de canalisation d'eau a servi à baptiser la *rue du Regard*, bien moins fréquentée aujourd'hui qu'au temps où, la rue de Rennes n'existant pas, elle formait, avec la rue Notre-Dame-des-Champs, une voie de communication directe entre la rue de Grenelle et l'Observatoire.

La *rue de Fleurus* a pris en 1798 le nom de la bataille où Jourdan vainquit le prince de Cobourg en 1794. Avant, c'était le cul-de-sac Notre-Dame-des-Champs. Les rues voisines, la *rue Duguay-Trouin*, la *rue Jean-Bart* sont aussi calmes et retirées qu'elle, en dépit de leurs noms d'héroïques marins. Elles ont été, ainsi que la *rue Madame* (Madame, femme du comte de Provence, plus tard Louis XVIII), crées au détriment du jardin du Luxembourg.

FAÇADE DE L'ÉCOLE COLONIALE.

Resserré entre la Seine au Nord, la rue des Saints-Pères à l'Ouest, la rue de Seine à l'Est et la rue du Four au Sud, le **quartier Saint-Germain-des-Prés** est le moins vaste de l'arrondissement. Ce petit espace renferme néanmoins plusieurs monuments importants; il rappelle des souvenirs intéressants qui méritent bien qu'on en parle. A l'origine, il consista exclusivement dans l'enclos et les dépendances de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. L'Université acquit au XIIIe siècle toute la région voisine de la Seine, au nord de l'abbaye, d'où le nom de Pré aux clercs, dont la *Chronique du règne de Charles IX*, de Mérimée, et l'opéra-comique d'Hérold nous ont fait un tableau plus aimable qu'exact.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin du XVIe siècle, époque où Marguerite de Valois — la reine Margot devenue ermite après que Henri IV l'eut répudiée — s'y fit construire un hôtel, et fonda un couvent d'Augustins contigu à cette demeure. Le couvent, supprimé par la Révolution, fut choisi par Alexandre Lenoir pour y recueillir, sous le nom de Musée des Monuments français, toutes les œuvres de sculpture que fournissait en si grand nombre la mainmise par la Nation sur les églises et communautés religieuses. La mémoire de Lenoir doit être honorée par tous les amis de l'art, car c'est à lui, et à lui seul, qu'on doit la conservation de pièces de premier ordre dont le Louvre s'enorgueillit à bon droit. Après la regrettable dispersion de toutes ces œuvres, ordonnée en 1816 par Louis XVIII, l'**Ecole des Beaux-Arts** fut établie la même année aux Augustins; elle y est encore. L'entrée principale est sur la rue Bonaparte. On pénètre dans une vaste cour où sont exposés de beaux fragments de sculpture de la Renaissance française, provenant du château de Gaillon. Au fond,

L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS.

un bâtiment moderne, de grand air, contient la riche bibliothèque de l'École; à droite, l'administration, les ateliers; sur le quai, la façade de la salle Melpomène où se fait l'exposition des envois de Rome et d'autres œuvres encore.

Il fallait un cadre élégant à un enseignement semblable. Les artistes les plus éminents y forment nos futurs peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, par des leçons pratiques; le cours de chacun d'eux constitue un « atelier »; en outre, des cours théoriques sont professés sur l'histoire de l'art, la connaissance des proportions du corps humain, etc. L'École des Beaux-Arts, en un mot, est une institution indispensable à toute nation policée; celle de Paris a élevé et maintient très haut le drapeau de l'art français.

Le nom de la *rue des Saints-Pères* offre un bien singulier exemple de la corruption du langage. Il y avait là autrefois une chapelle dépendant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et dédiée à saint Pierre ou à saint Père, comme disait le vieux langage. De saint Père on a fait saints Pères,. Au XVIIe siècle, cette chapelle fut remplacée par un hôpital, qu'administraient les Frères de la Charité; il a été conservé avec des modifications et des agrandissements considérables sous le nom d'**hôpital de la Charité.** L'entrée est rue Jacob et les bâtiments s'étendent le long de la rue des Saints-Pères jusqu'au boulevard Saint-Germain; le rez-de-chaussée est converti en magasins de commerce, loués à des particuliers par l'Assistance publique. L'**Académie de médecine**, fondée en 1820, a son siège à l'extrémité Sud-Ouest de ce vaste établissement, en attendant qu'elle aille s'installer dans l'hôtel construit pour elle rue Bonaparte, à côté de l'École des Beaux-Arts.

FAÇADE DE LA MAISON LAROUSSE,
15, 17 ET 19, RUE MONTPARNASSE.

En tournant à gauche sur le boulevard Saint-Germain, nous trouvons l'hôtel de la Société de géographie, et quelques pas plus loin apparaît le vénérable clocher de l'église **Saint-Germain-des-Prés.** Vénérable, ce n'est pas trop dire, car Paris ne possède pas de monument religieux plus ancien. Fondée au VIe siècle, sous l'invocation de saint Vincent, l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés fut placée peu de temps après sous le vocable de saint Germain, évêque de Paris, qui l'avait consacrée et y reçut la sépulture. Elle fut détruite au cours des invasions normandes [illegible] l'extrême fin du Xe siècle, par les soins de l'abbé Morard. C'est de ce temps donc que datent les assises de la grosse tour dont la partie supérieure constituant le clocher était jadis fortifiée et crénelée. La nef et le chœur sont un peu moins anciens; achevés seulement vers le milieu du XIIe siècle, ils offrent un modèle tout à fait précieux de l'architecture romane. Ce style, [illegible] mais à cette façade latérale, que gâtent des constructions parasites du XVIIIe siècle, nous préférons encore celle qui lui est opposée, sur la rue de l'Abbaye, où derrière un lourd bâtiment se voient quelques travées purement romanes. L'intérieur contraste par la richesse de sa décoration, avec la simplicité du dehors; il ne faut pas s'en plaindre, car ce luxe est dû en grande partie aux superbes peintures d'Hippolyte Flandrin.

Au cours des deux derniers siècles de l'ancien régime, les religieux de Saint-Germain-des-Prés rendirent leur maison célèbre dans le monde entier par les remarquables travaux d'érudition qu'ils y accomplirent, et qui continuent à faire autorité aux yeux des savants. De là sont sortis le *Traité de Diplomatique* de Mabillon, la monumentale *Histoire de Paris*, par Félibrien et Lobineau, l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, du même Félibien, des *Monuments de la monarchie française*, par Montfaucon, pour ne fournir que quelques-unes de leurs œuvres. Les Bénédictins étaient, au demeurant dans d'admirables conditions pour de tels labeurs; au sein de leur cloître ils avaient à leur disposition une bibliothèque exceptionnellement riche en documents originaux, manuscrits et chartes. Elle n'a pas été, heureusement, dispersée au moment de la Révolution : la Bibliothèque nationale en conserve la majeure partie.

COUR DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

L'enclos de l'abbaye était très vaste. On peut se le représenter comme un quadrilatère que limiteraient les rues Saint-Benoît, Jacob, de l'Échaudé et le boulevard Saint-Germain. Des constructions charmantes s'y élevaient [illegible] le réfectoire, la salle capitulaire, la chapelle de la Vierge, chefs-d'œuvre de l'architecture du XIIIe siècle dus à Pierre de Montreuil. De ces bâtiments, rien ou à peu près ne reste que le palais abbatial situé au Nord-Est du [illegible]

PERSPECTIVE DE LA RUE DE RENNES. (Prise de la gare Montparnasse.)

sur la rue de l'Abbaye. Il fut construit en 1586, pour le cardinal de Bourbon, alors abbé. Devenu maison particulière, siège de plusieurs sociétés savantes, il fait regretter par sa grâce que Paris n'ait pas conservé beaucoup d'édifices du même goût.

Sur la place, à l'entrée de la rue de Rennes, on a placé une statue de Diderot dont la pose ne serait que prétentieuse si en même temps elle ne prêtait à rire.

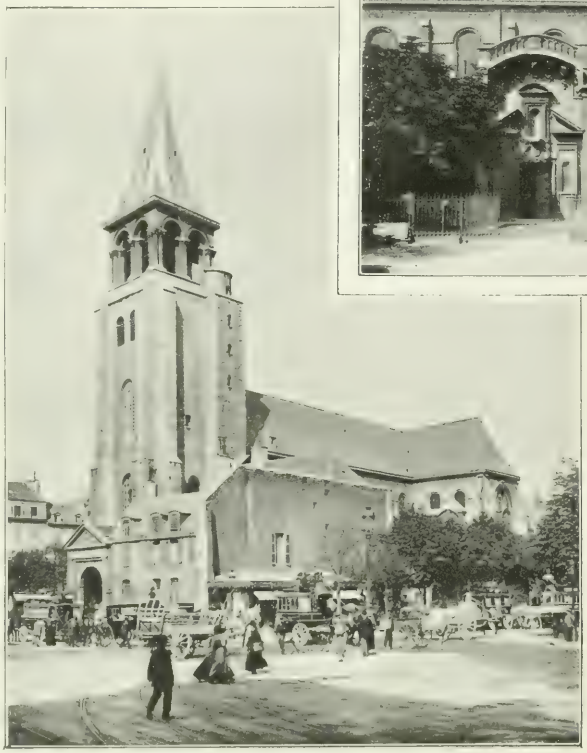
En suivant la *rue de Rennes*, qui n'appartient à ce quartier que jusqu'à la rue du Four, on remarque à droite un beau portail XVIIIe siècle, décoré d'un dragon symbolique dont le voisinage de la rue Sainte-Marguerite (aujourd'hui *rue Gozlin*) expliquait la présence. La légende veut, en effet, que sainte Marguerite, engloutie par un de ces dangereux animaux, ait pu sortir saine et sauve de son ventre, tel Jonas de celui de la baleine. Ce portail donne accès à la *cour du Dragon*, qui se relie à la rue du même nom. Du même côté s'ouvrent les étroites *rues du Sabot* et *Bernard-Palissy*, amusants vestiges du vieux Paris.

Les *rues du Four* et *de l'Échaudé*, qui fermaient l'enclos de l'abbaye doivent leur nom : la première au four banal des religieux, la seconde, dit-on, à ce qu'avec deux autres rues elle formait un triangle dit échaudé, par analogie avec le gâteau de ce nom. Nous regagnons la *rue Jacob*. Sa dénomination, d'allure sémitique, est au contraire fort chrétienne : elle est due au vœu que la reine Margot accomplit de bâtir un autel de Jacob lorsqu'elle fonda le couvent des Augustins.

La petite *rue Visconti* a eu un grand honneur lorsqu'elle s'appelait encore rue des Marais-Saint-Germain, celui d'avoir vu naître Racine (n° 11 actuel, n° 19 ancien). Il y a là-dessus une fort intéressante communication de M. Charles Normand, dans le *Bulletin des amis des monuments parisiens*.

Il est des rues qui semblent appropriées par avance au goût, à l'humeur de certains hommes. Qui, parmi les lecteurs de Mérimée, s'étonnera qu'il ait demeuré *rue des Beaux-Arts?* Le nom de la rue, l'aspect des maisons, le quartier, la perspective de l'école des Beaux-Arts, tout devait l'y attirer, l'y retenir. Elle avait été ouverte en 1826, sur le terrain de l'ancien hôtel La Rochefoucauld, et cela sans autorisation préalable, dit un arrêté préfectoral du 14 mars 1839 qui impose aux propriétaires l'obligation de remplacer par des grilles de fer les charpentes de bois qui la fermaient. Les grilles, nous les avons connues. Elles ont été enlevées, elles aussi, il y a quelque vingt ans, mais cette fois sans la moindre autorisation préfectorale.

Le *quai Malaquais* (on écrivait autrefois Malaquest, mais cela n'explique pas mieux l'origine de son nom) commence à l'Institut pour se terminer à la rue des Saints-Pères. A son extrémité orientale se voit une statue de Voltaire par Caillé; il offre aux regards la magnifique perspective du Louvre, qu'on ne se lasse pas d'admirer; il a encore une particularité, c'est de rester le quartier général de la bouquinerie en plein air. Scellées sur son parapet, les boîtes pleines de bouquins et de brochures se serrent l'une contre l'autre, et, courbés devant elles, les bibliomanes, presque toujours les mêmes, furettent fièvreusement, chercheurs éternels du livre rarissime qu'ils espèrent acquérir pour quelques sous de l'ignorance du marchand. C'est là que Colline de la *Vie de bohème* venait, quand il était riche, emplir la poche aux langues étrangères de son fameux pardessus, là aussi que l'on vit si souvent feu Marmier, de l'Académie française.



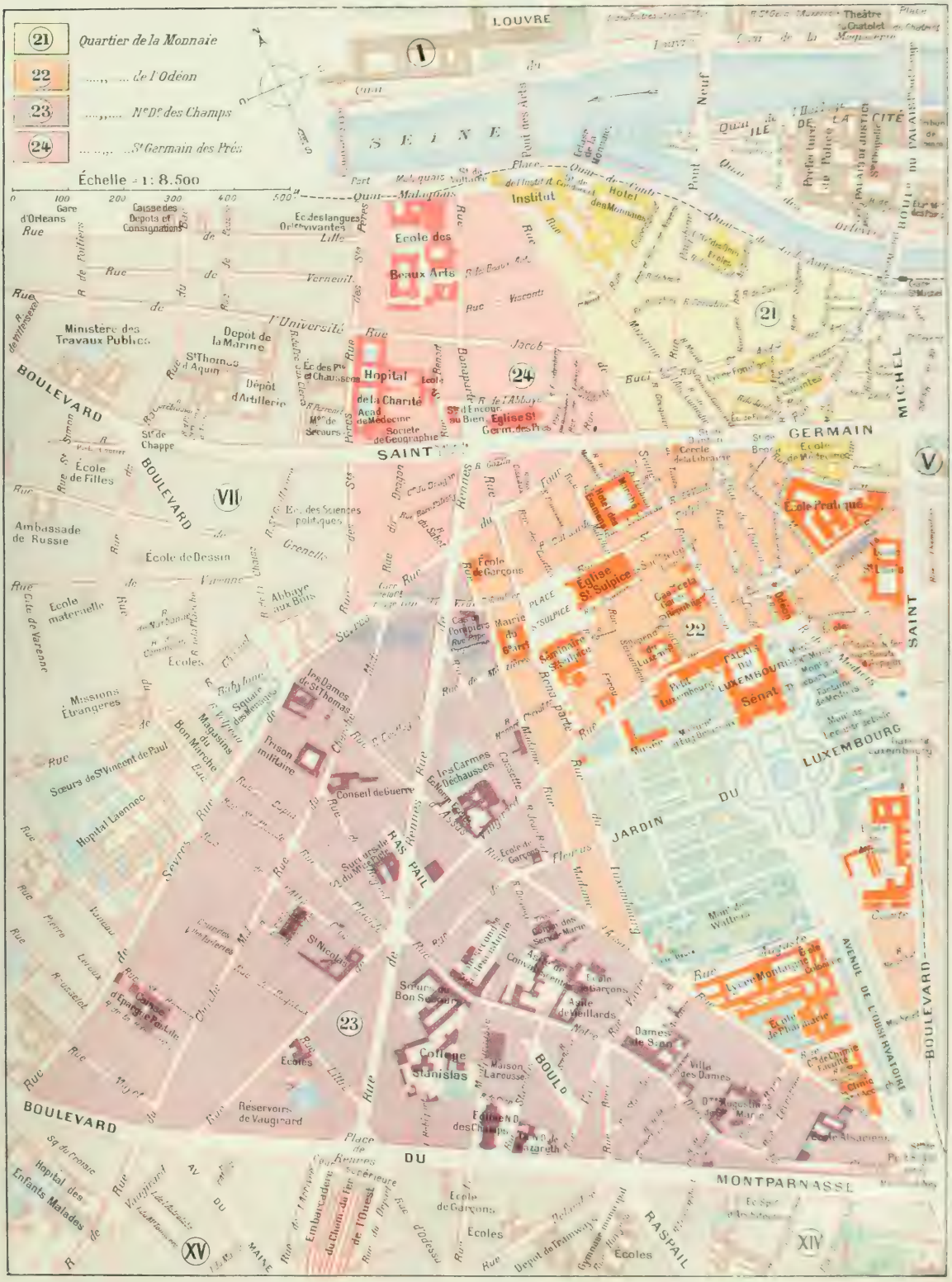
ÉGLISE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

PORTAIL LATÉRAL DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

Le quai Malaquais était sa bibliothèque, il lui en garda reconnaissance, car une clause de son testament était ainsi conçue :

En souvenir des heureux moments que j'ai passés au milieu des bouquinistes des quais de la rive gauche, moments que je compte parmi les plus agréablement mouvementés de mon existence, je lègue à ces braves étalagistes une somme de mille francs. Je désire que cette somme soit employée par ces bons et honnêtes commerçants, qui sont au nombre de cinquante environ à se payer un dîner et à passer une heure pleine d'entrain en pensant à moi. Ce sera mon remerciement pour les nombreuses heures que j'ai vécues intellectuellement dans mes promenades presque quotidiennes sur les quais allant du pont Royal au pont Saint-Michel.

Touchante et délicate attention d'un vieillard, exprimée en termes d'une bonhomie charmante. Il va sans dire que le nom de Xavier Marmier est resté gravé dans la mémoire des bouquinistes des quais de la rive gauche.


21 Quartier de la Monnaie
22 ..... de l'Odéon
23 ..... Nde des Champs
24 ..... St Germain des Prés
Échelle = 1 : 8.500
0 100 200 300 400 500
LOUVRE
SEINE
Institut
Hôtel des Monnaies
Ecole des Beaux Arts
Ministère des Travaux Publics
Dépot de la Marine
Dépot d'Artillerie
Hopital de la Charité
Eglise St Germ. des Prés
Eglise St Sulpice
Ecole Pratique
Sénat
Palais du Luxembourg
Jardin du Luxembourg
Ambassade de Russie
École de Dessin
Ecole maternelle
Missions Étrangères
Sœurs de St Vincent de Paul
Hopital Lariboisière
Prison militaire
Conseil de guerre
Les Carmes Déchaussés
Les Dames de St Thomas
Bon Marché
Magasins du Bon Marché
Square des Mérovingiens
Sœurs du Bon Secours
Collège Stanislas
Maison Larousse
Dames de Sion
Ville des Dames
Hôpital des Enfants Malades
Réservoirs de Vaugirard
Embarcadère du Chemin de fer de l'Ouest
Boulevard Saint Germain
Boulevard du Montparnasse
Boulevard Raspail
Boulevard Saint Michel
Avenue de l'Observatoire
Rue de Sèvres
Rue de Vaugirard
Rue de Rennes
Rue de Vaugirard
Rue de Grenelle
Rue de Varenne
Rue de Bellechasse
Rue de Babylone
Rue de Lille
Rue de Verneuil
Rue de l'Université
Rue de Bac
Rue de Seine
Rue de Tournon
Rue de Vaugirard
Rue de Fleurus
Rue de Madame
Rue de Cassette
Rue de Notre Dame des Champs
Rue de Vavin
Rue de Maine
Rue de Gaillon
Rue de Richelieu
Rue de Vivienne
Rue de Rivoli
Rue de Sèvres

LA SEINE ET LE VIIe ARRONDISSEMENT VUS DU TROCADÉRO

LE PALAIS-BOURBON. — 25e QUARTIER : SAINT-THOMAS-D'AQUIN. — 26e QUARTIER : INVALIDES. 27e QUARTIER : ÉCOLE MILITAIRE. — 28e QUARTIER : GROS-CAILLOU.

Trois siècles ont concouru à la formation de cet arrondissement, dit le Palais-Bourbon : le XVIIe a vu se créer les deux premiers quartiers, le XVIIIe, les deux autres, le XIXe enfin, et surtout depuis les Expositions universelles, a déterminé, aux abords du Champ-de-Mars, un mouvement de constructions importantes, mondaines, qui ont changé les solitudes d'autrefois en un séjour fort apprécié.

Le VIIe arrondissement est limité au Nord par la Seine ; à l'Est, par l'axe du pont du Carrousel, de la rue des Saints-Pères et de la rue de Sèvres, qui le séparent du VIe arrondissement et du XVe arrondissement pour la partie de la rue de Sèvres, comprise entre le boulevard du Montparnasse et l'avenue de Saxe; au Sud, par l'axe de l'avenue de Breteuil, de la place de Breteuil et de la rue Pérignon ; à l'Ouest, par l'avenue de Suffren.

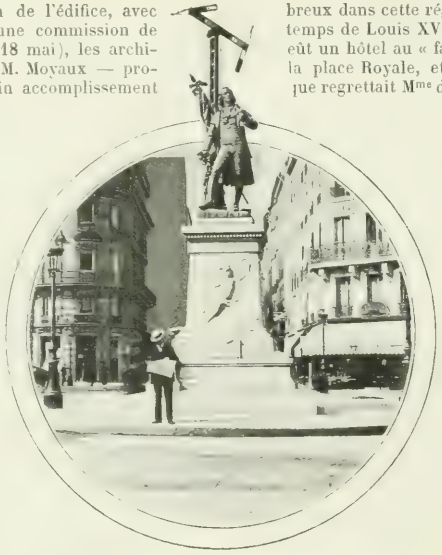
Sa population qui, au dernier recensement, n'atteignait pas tout à fait 100,000 habitants, appartient en grande majorité à la catégorie des heureux de la fortune ; la classe ouvrière ne s'y trouve que dans certaines parties des quartiers du Gros-Caillou et de l'École militaire, et pour une part assez faible.

Quartier Saint-Thomas-d'Aquin. — Les imposantes façades du *quai Voltaire* semblent annoncer et faire présager le caractère aristocratique de tout le quartier. Jadis, ce fut le quai des Théatins, parce qu'un couvent de cet ordre y était installé depuis 1648, sur l'emplacement des maisons numérotées de 15 à 21. Le 30 mai 1778, Voltaire mourut au n° 23, à l'angle de la rue de Beaune, ainsi qu'en fait foi une inscription apposée par la Ville de Paris, et le 4 mai 1791, le Conseil municipal de la Commune de Paris donnait au quai des Théatins le nom de l'illustre écrivain.

Charles Boucher *d'Orsay* était prévôt des marchands lorsque, en 1704, un arrêt du Conseil d'État prescrivit l'ouverture d'un quai sur la rive gauche de la Seine, à partir de la rue du Bac jusqu'à 400 toises (200 mètres) plus bas. C'est la partie que nous avons vue se transformer le plus complètement depuis quelques années. En 1894, le café d'Orsay, qui faisait le coin de la rue du Bac, a fermé ses portes pour ne plus les rouvrir, en dépit d'une célébrité longue et paisible, qu'Alfred de Musset avait consacrée avant de prendre ses habitudes à la Régence, et à laquelle une certaine affaire Santerre, en 1879 (nous parlons pour les vieux Parisiens), avait donné une note fortement pimentée. A côté, est la **Caisse des dépôts et consignations**, institution d'État qui date de 1816; l'entrée principale est sur la rue de Lille. A l'hôtel des Mousquetaires gris, avait succédé une caserne de cavalerie placée sous le vocable de Bonaparte. Son emplacement est recouvert par la partie orientale des bâtiments de la nouvelle gare d'Orléans. Le beau palais de la Cour des Comptes, enfin, bâti si soigneusement par Lacornée, décoré si luxueusement des fresques de Chasseriau, a disparu à son tour. Ses ruines, encore qu'elles fussent le plus lamentable témoin de la guerre civile de 1871, avaient fini par devenir très parisiennes; les poètes les célébraient, les botanistes trouvaient une flore inconnue dans l'épaisse végétation que vingt-cinq années y avaient laissé croître ; la zoologie se flattait d'y rencontrer des espèces [illegible]

Au cours de l'année 1895, la restauration de l'édifice, avec son ancienne destination, avait été votée, une commission de concours instituée (arrêté ministériel du 18 mai), les architectes invités à concourir, un lauréat — M. Moyaux — proclamé; tout cela faisait croire à un prochain accomplissement de l'œuvre; mais, peu après, la compagnie d'Orléans entrait en pourparlers avec le gouvernement pour acquérir, au prix de 10,500,000 francs, les terrains de la caserne et de la Cour des Comptes, afin d'y édifier une gare *terminus* plus centrale, et finalement, dans sa séance du 9 novembre 1897, le Sénat donnait la ratification suprême à cette convention.

Les riverains des quais, du pont Sully au pont Royal, ont déjà oublié ce que leur a valu d'ennuis la construction de la ligne, entièrement souterraine, qui a coûté à la Compagnie une somme de 50 millions environ, et la nouvelle **gare d'Orléans** s'est dressée au quai d'Orsay. Magistralement construite par M. Laloux, elle offre un point de vue des plus agréables aux promeneurs du quai de l'autre rive. Sa façade est surmontée des statues des trois villes principales du réseau : *Bordeaux*, par M. Hugues, *Toulouse*, par M. Marqueste, *Nantes*, par M. Injalbert. La décoration intérieure est due, de même, aux meilleurs artistes. Un hôtel *terminus*, contenant plus de trois cents « numéros », prend jour sur les rues de Lille et de Bellechasse. De ce fait, la *rue de Poitiers*, qui n'avait pourtant que 200 mètres de longueur, a été raccourcie juste de moitié; entre la rue de Lille et la Seine, elle n'existe plus. Dans quelques siècles, les étymologistes seront tentés d'attribuer son nom au voisinage de la gare qui dessert le Poitou, en quoi ils se tromperont car, au XVIe siècle elle existait déjà et s'appelait rue Potier.



STATUE DE CHAPPE (BOULEVARD SAINT-GERMAIN).

La *rue du Bac* est la voie la plus ancienne d'un quartier qui, nous l'avons dit, n'est pas vieux. Elle date de la seconde moitié du XVIe siècle. C'était alors un simple chemin de terre, ouvert à travers le Pré-aux-Clercs, et servant exclusivement au transport des pierres extraites des carrières de Vaugirard et de Montrouge pour la construction des Tuileries. Ces matériaux passaient la rivière sur un *bac*, d'où le nom de la rue. Au siècle suivant, des communautés religieuses se créèrent à Paris avec une ardeur qui ressemblait à de la frénésie. La rue du Bac en eut six pour sa part, dont deux sont restées, au moins en partie : le noviciat des Jacobins, fondé en 1632, est devenu le dépôt de l'artillerie et de la marine; son église, placée sous le vocable **Saint-Thomas-d'Aquin** est la paroisse du quartier; le séminaire des Missions étrangères, ouvert en 1693 à l'angle de la rue de Babylone, existe toujours ; sa chapelle est ouverte aux fidèles, fort nombreux dans cette région. La belle époque de la rue du Bac fut le temps de Louis XV et de Louis XVI ; le bon ton exigeait que l'on eût un hôtel au « faubourg Saint-Germain », comme autrefois à la place Royale, et la mode n'en est pas passée. Le ruisseau que regrettait Mme de Staël — si toutefois ce n'est pas de la Seine qu'elle a entendu parler — arrose des maisons qui ont presque toutes leur histoire. La rue a, d'ailleurs trouvé son historien en la personne de M. Charles Duplomb, et pour le détail nous renvoyons à son intéressante monographie. Si les immeubles situés entre le quai et la rue de Lille paraissent beaucoup plus jeunes que leurs voisins, et ils le sont en effet, c'est parce que la guerre civile a passé par là. Six maisons furent « pétrolées » le 24 mai 1871, et n'ont été reconstruites que cinq ans après.

Le général Schramm, qui a sa sépulture dans le petit cimetière de la Courneuve, près Saint-Denis, où il était châtelain, habitait le n° 24 ; il y est mort le 25 février 1884. Le n° 46 représente l'hôtel du fameux banquier Samuel Bernard.

Quelques pas plus loin, on croise le boulevard Saint-Germain. Ce point pourrait s'appeler carrefour Chappe, car au centre se dresse un monument élevé à la mémoire de l'inventeur du télégraphe aérien et auquel l'appareil contre lequel l'ingénieur est adossé donne un aspect assez singulier.

Un peu au delà de la rue de Grenelle, à gauche, était l'une des façades du couvent des Récollettes, dont l'église désaffectée devint la salle du théâtre des Victoires Nationales, puis la salle du Pré-aux-Clercs. On y dansait; depuis, on y a fait de conférences politiques et autres. Une plaque commémorative rappelle aux passants qu'au n° 108 mourut Laplace; au n° 120 une inscription analogue signale la maison mortuaire de Chateaubriand. Presque en face, commencent les nouvelles constructions du **Bon-Marché**, toujours s'agrandissant depuis la fin du second empire. A mentionner, plus bas, un autre grand magasin de nouveautés, le Petit-Saint-Thomas, dont les parchemins remontent jusqu'à 1810.

Le Pré-aux-Clercs, dont il a été dit un mot plus haut, était une vaste prairie dont l'Université et l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés se disputèrent la possession durant des siècles. La victoire resta finalement aux moines. La rue de Grenelle (chemin de Garnelles) la limitait au sud ; la rue du Bac la sépara en deux parties à peu près égales dans le sens de la largeur, la *rue Saint-Dominique*, dans la longueur. Hôtels et couvents commencèrent à s'y élever sous Louis XIV. Que de changements depuis lors! La rue Saint-Dominique qui, on le devine, devait son nom aux Jacobins ou Dominicains de Saint-Thomas-d'Aquin, se confond maintenant avec le boulevard Saint-Germain entre la rue des Saints-Pères et la rue de Bellechasse, et dans cette section n'offre plus d'intérêt. L'interminable opération édilitaire qui nous vaudra le *boulevard Raspail* est loin d'être terminée; amorcé un peu partout, il ne s'achève nulle part, et ne rend ainsi que d'insignifiants services à la circulation. La *rue de Grenelle*, froide et sévère, possède une merveille au n° 57-59 :

MAISON MORTUAIRE DE VOLTAIRE (1 [illegible] DE BEAUNE).

FAÇADE DE L'EGLISE S. THOMAS D'AQUIN.

PERSPECTIVE DE LA RUE DE SÈVRES ET MAGASIN DU BON-MARCHÉ.

la **fontaine de Bouchardon**, dont la construction fut ordonnée en 1639. Le *Mercure de France* de mai 1746 en donne une description complète sous forme de lettre de M*** à un ami de province. Nous lui emprunterons l'historique de la construction : « ... Vous êtes déjà instruit que cette fontaine est située dans la rue de Grenelle, assez près de l'endroit où cette rue se croise avec celle du Bac. Comme vous n'ignorez pas qu'il ne se trouvait aucune fontaine publique dans tout ce grand quartier, aujourd'hui si peuplé, vous comprenez aussi combien il était nécessaire qu'on en bâtît une; mais peut-être que les raisons qui ont déterminé sur le choix de la place qu'elle occupe vous sont inconnues ; vous ne sçavez peut-être que ci-devant c'étoit un terrain vague appartenant aux religieuses récollettes, dont on pouvait faire aisément l'acquisition au lieu que, partout ailleurs, la même acquisition eût souffert de très grandes difficultés. J'ai cru devoir vous faire en passant cette observation qui servira de réponse à eux qui critiquent un peu trop sévèrement le choix qu'on a fait de cet emplacement.

« Les arrangemens pris pour l'établissement de cet important édifice, M. Turgot, dont la Prévôté sera mémorable à jamais par le nombre, la grandeur et l'utilité des ouvrages dont il a embelli la capitale, et Messieurs du Bureau de la Ville, jettèrent les yeux sur M. Bouchardon, sculpteur ordinaire du Roi, dont la réputation était grande dans toute l'Europe, pour exécuter leur projet ; ils lui firent faire des dessins et un modèle qui furent généralement applaudis, et l'on posa la première pierre de l'édifice sur la fin de l'année 1739... »

Suit la description, trop longue pour que nous puissions la reproduire. L'auteur y remarque que « tout y prend la forme pyramidale, si recommandée, si bien mise en pratique par le fameux Michel-Ange. De quelque côté que vous vous tourniez, quelque partie que vous embrassiez, la disposition de tous les objets vous dessine toujours une pyramide, et cependant, cet édifice est voilé avec tant d'adresse qu'il [illegible] arts, pour l'appercevoir. » Rappelons que le groupe de statues représente la Ville de Paris assise, ayant [illegible].

Au n° 79 est l'**ambassade de Russie**, sur laquelle [illegible] pendant les quatre jours d'octobre 1896, où l'empereur et l'impératrice de Russie y résidèrent. De longtemps sans doute, la paisible *rue Saint-Simon* ne reverra les cortèges magnifiques qui la parcoururent alors. S'il les avait vus, le grand écrivain dont elle porte le nom les aurait jugés dignes de son temps et dignes d'être décrits par lui. Disons à ce propos que Saint-Simon est né et mort dans le VIIe arrondissement : né dans un hôtel qui portait le n° 48 de la rue des Saints-Pères, et que le percement du boulevard Saint-Germain fit disparaître en 1877, mort rue de Grenelle, près de la rue de Bellechasse, dans un enclos dépendant de l'abbaye de Pentemont, dont l'église est devenue aujourd'hui un **temple protestant**. C'est en 1879 qu'on [illegible] Visitation fut débaptisée, le couvent dont elle rappelait l'emplacement ayant disparu depuis longtemps.

En face du débouché de la rue Saint-Simon sur le boulevard Saint-Germain, le **ministère des Travaux publics** expose ses longues

VUE DE L'HOPITAL LAENNEC.

façades, sur l'emplacement des hôtels de Roquelaure et du Lude, où il a succédé au ministère de l'Agriculture. Il avait été auparavant installé rue des Saints-Pères, dans les bâtiments qu'occupe aujourd'hui

MAISON MORTUAIRE DE CHATEAUBRIAND [illegible]

LA MAIRIE DU VIIe [illegible]

l'**École des ponts et chaussées**, d'où sortent nos ingénieurs de l'État.

Dans la partie orientale de l'arrondissement, il faut signaler, rue de Sèvres, 16, l'ancienne Abbaye-aux-Bois, fondée là en 1654, et qui fit tant parler d'elle sous la Restauration. C'était à ce moment-là une simple maison de retraite pour dames; elle est devenue communauté religieuse.

Le **square des Ménages**, qui la sépare des magasins du Bon-Marché depuis 1865 ne doit pas cette domination patriarcale à une fréquentation plus spéciale d'époux unis comme Philémon et Baucis, mais simplement au fait qu'il occupe l'emplacement de l'hospice des Ménages, maison de retraite pour les vieillards mariés, aujourd'hui transférée à Issy.

L'**hôpital Laënnec** n'existe avec sa destination actuelle et son nom, qui est celui d'un médecin, que depuis 1878. Avant, c'était l'hospice des Incurables fondé en ce lieu dès 1634, et qu'après la guerre on a transporté dans des locaux bien plus vastes, à Ivry. La chapelle conserve la sépulture — heureusement retrouvée en 1899 — des deux Turgot, le premier, prévôt des marchands, mort en 1751, le second, son fils, qui fut avec Necker le seul bon ministre de Louis XVI, et qui mourut en 1781.

Si l'on revient à la Seine par les rues Vaneau et de Bellechasse, dont l'axe fait la limite du quartier Saint-Thomas-d'Aquin, on trouvera sans doute la promenade morose. Ces rues silencieuses, bordées de maisons ou d'hôtels bien clos et dont aucun bruit ne vient, font naître la mélancolie. On n'est pas plus calme dans la ville la plus calme de province.

A signaler dans la *rue de Varenne* (lisez rue de la Garenne) le vaste hôtel de l'**ambassade d'Autriche-Hongrie**, auquel fait face celui de la **légation du Saint-Siège**, et enfin, dans la *rue de Bellechasse*, à l'angle de la rue de Grenelle, les bâtiments de la **direction du génie** et ceux d'une **caserne** d'infanterie dite de Bellechasse, qui ont succédé à l'abbaye de Pentemont dont nous parlions tout à l'heure.

Quartier des Invalides. — Au mois d'avril 1674, le roi signait un édit «perpétuel et irrévocable» aux termes duquel il fondait «l'Hôtel royal que nous avons qualifié du titre des Invalides, lequel nous faisons construire au bout du faubourg Saint-Germain pour le logement, subsistance et entretènement de tous les pauvres officiers et soldats de nos troupes qui ont été ou seront estropiés, ou qui, ayant vieilli dans le service en icelles, ne seront plus capables de nous en rendre». C'était, énoncée dans une forme assez incorrecte, la plus louable et la plus humanitaire fondation, mais l'idée n'en revenait pas à Louis XIV. Henri IV et Louis XIII avaient, avant lui, songé à ces pauvres officiers et soldats; ils leur avaient affecté le château de Bicêtre; Louis XIV eut le mérite de leur consacrer un établissement en rapport avec leurs services... et sa propre gloire.

LA FONTAINE DE MARS (RUE SAINT-DOMINIQUE).

LA FONTAINE DE BOUCHARDON (RUE DE GRENELLE).

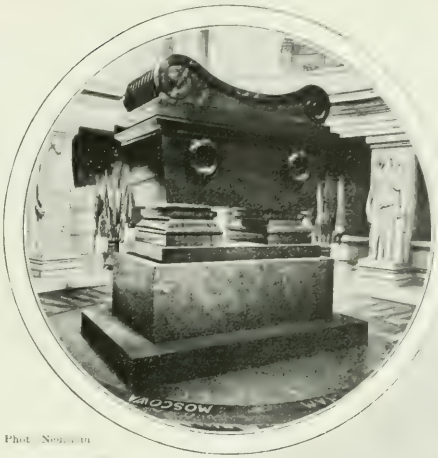
L'AMBASSADE D'AUTRICHE-HONGRIE (RUE DE VARENNE).

L'HÔTEL DE L'AMBASSADE DE RUSSIE (RUE DE GRENELLE).

Le « bout du faubourg Saint-Germain » était à cette époque une simple plaine, l'ancienne garenne dont Grenelle a reçu son nom et qui, vers le Sud, s'étendait jusqu'au village d'Issy. Balayé par les vents du Sud et de l'Ouest, avant qu'ils aient passé par la ville, elle était particulièrement salubre, et en conséquence, fort bien choisie.

Déjà, nous avons eu occasion de constater que l'architecture civile, au temps de Louis XIV, avait fourni de bien meilleurs types que l'architecture des églises. Par une heureuse exception, l'**hôtel des Invalides** offre dans son ensemble un rapprochement également remarquable des deux styles. L'hôtel, vu de l'extérieur, ou lorsqu'on y a pénétré, a très grand air et fait honneur à l'architecte Libéral Bruant qui l'a construit. L'église, dédiée à saint Louis, dont le même architecte avait commencé la construction et que Jules Hardouin-Mansard acheva, n'a pas cet aspect triste et froid des paroisses parisiennes bâties à la même époque : son dôme, fameux entre tous, lui assure pour toujours l'admiration non seulement du grand public, mais aussi de tous les connaisseurs. Il constitue, à vrai dire, une seconde église formant l'abside de la chapelle proprement dite, Saint-Louis-des-Invalides, qui est encastrée dans les bâtiments de l'hôtel, et il a une façade spéciale, de la meilleure architecture, ouvrant sur la place qui porte actuellement le nom de *Vauban*, mais qui alors formait une esplanade aussi vaste que celle de la façade opposée. Les voûtes de la coupole sont ornées de peintures de Lafosse et Jouvenet; les murs des chapelles, disposées en forme de croix grecque, portent une décoration picturale de Boullongne et de Doyen.

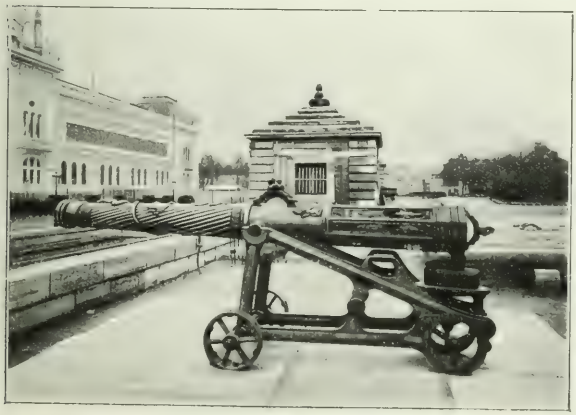
Mais la « gloire » des Invalides, c'est le tombeau de Napoléon Ier; les étrangers, et bon nombre aussi qui ne le sont pas, inclinent à croire que la coupole a été construite pour abriter les cendres de l'Empereur et en font tort à la mémoire de Louis XIV. « Je désire, avait écrit l'exilé de Sainte-Hélène, que mes cendres reposent sur les rives de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé. » La Restauration ne pouvait guère satisfaire à ce vœu; le gouvernement de Louis-Philippe y accéda. Le 15 décembre 1840, le cercueil de Napoléon, ramené de Sainte-Hélène, était déposé dans la chapelle Saint-Jérôme, sous la coupole des Invalides, et aussitôt un concours fut ouvert entre les architectes pour le projet d'un tombeau définitif et monumental. Les plans de Visconti furent agréés; ils consistaient à ouvrir au centre de l'église, sous le dôme même, une large cavité circulaire qui ne serait pas refermée, et dans laquelle un mausolée magnifique contiendrait le cercueil rapporté en France. Les travaux durèrent longtemps, car l'inauguration solennelle du monument n'a eu lieu que le 2 décembre 1861, Napoléon III y présidant.



Phot. Neurdein

TOMBEAU DE L'EMPEREUR NAPOLÉON Ier.

FAÇADE SUD ET DÔME DE L'HÔTEL DES INVALIDES.



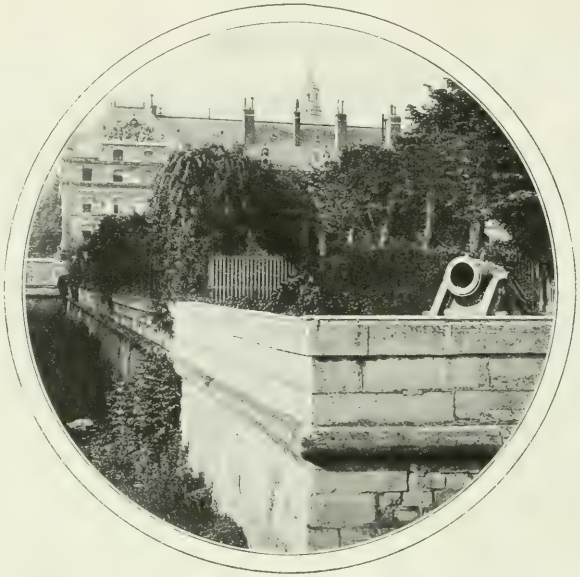
UN DES CANONS DE L'HOTEL DES INVALIDES.

masse de tous les Parisiens lorsque, à l'automne de 1883, la nouvelle se répandit que la Compagnie du chemin de fer de l'Ouest allait y installer une gare tête de ligne pour ses trains de Bretagne. Une gare, dans cette forêt d'arbres et de souvenirs! La **gare des Invalides** a été faite, cependant, mais de façon à ne pas violer l'esthétique, car, par une ingénieuse disposition, ses bâtiments supérieurs dépassent de peu d'élévation le niveau du sol, et ont le mérite d'une réelle coquetterie. Deux séries de trains y aboutissent : ceux qui viennent de la gare Saint-Lazare par la ligne de Ceinture et l'embranchement de Courcelles au Champ-de-Mars, et ceux qui, se détachant de Versailles de la grande ligne, rejoignent la ligne des Moulineaux par une voie en partie souterraine qui passe sous les lacs de Meudon et de Chaville. Pour ces derniers, la traction est électrique entre les Invalides et Versailles, en raison même du tunnel de Meudon, [illegible] 4 kilomètres, et dont la disposition en lacets rendrait l'évacuation de la fumée presque impossible.

A l'angle N.-E. de l'Esplanade s'élève le **ministère des Affaires étrangères**, dont seule, la façade sur l'esplanade [illegible] ment digne, par son ordonnance à la fois élégante et majestueuse, d'un édifice où fréquentent les représentants des puissances étrangères. [illegible] a été construit par Lacornée, le même qui avait bâti le palais de la Cour des Comptes.

A côté, un peu en retrait et dissimulé par un massif de verdure, est l'**hôtel du président de la Chambre**, ancien hôtel de Lassay.

contemporain du Palais-Bourbon, commencé en 1721 pour la duchesse de Bourbon, et auquel le prince de Condé fit apporter, à partir de 1764, tant de coûteux embellissements, lorsque, abandonnant son hôtel voisin du Luxembourg, il eut décidé de faire, à l'avenir, de celui-ci, « le palais des premiers chefs de sa maison ». C'est de ce temps que date notamment la création de la *place du Palais-Bourbon* et la déviation de la *rue de Bourgogne*, qui avait été ouverte dès le commencement du siècle. Devenu **Chambre des députés**, le Palais-Bourbon est un des monuments les plus connus des Parisiens qui le désignent rarement sous son nom primitif, ou l'appellent encore quelquefois le Corps législatif, mais sa façade principale est devenue secondaire depuis qu'à la place de l'ancienne terrasse du bord de l'eau, si charmante d'après les gravures du XVIIIe siècle, Napoléon Ier fit construire par Poyet le grandiose placage d'architecture aux douze colonnes qui fait face au pont de la Concorde. Au fronton, Cortot sculpta un large bas-relief dont la France, entourée des divinités qui font sa force, occupe le centre. Au bas du perron, groupées deux à deux de chaque côté de la façade se dressent les statues quelque peu massives de Sully et du chancelier de L'Hospital, de Colbert et d'Aguesseau.



FOSSÉS ET JARDINETS DE L'HÔTEL DES INVALIDES.

Le projet d'un pont reliant la place Louis XV au Palais-Bourbon, sous le nom de pont Louis XVI, avait été approuvé en 1786. Perronet, qui, peu d'années avant, s'était illustré à bâtir le pont de Neuilly, fut chargé de cette nouvelle œuvre. Il résulte de documents précis qu'à la fin de 1787 il avait touché 100,000 livres d'honoraires pour l'étude du plan et six mois de surveillance des travaux. Le pont ne fut achevé qu'en 1791 et sa dénomination passa par les mêmes vicissitudes que celles de la place où il conduisait. C'est en 1795 qu'il fut définitivement nommé **pont de la Concorde**. Il serait imprudent d'affirmer que sa construction fut achevée à l'aide de pierres provenant de la démolition de la Bastille : on n'en est rien moins que sûr. Ce qui est certain, en revanche, c'est que, en 1813, Napoléon Ier avait confié à douze sculpteurs l'exécution de douze statues de généraux, au prix de 25,000 francs chacune pour la décoration du pont. Ce projet n'eut pas de suites ; la Restauration le reprit, cette fois en l'honneur de grands hommes de l'ancien régime : Condé, Duguay-Trouin, Du Guesclin, Turenne, Sully, Colbert, Suffren, Richelieu, Bayard, Du Quesne, Suger, Tourville. Les statues furent faites et installées ; mais, en 1837, on dut les enlever, car leur masse excessive était fâcheuse pour l'œil et allait même jusqu'à compromettre la solidité du pont : elles allèrent décorer la grande cour du château de Versailles, elles y sont encore aujourd'hui.

Les édifices administratifs sont fort nombreux dans la partie orientale du quartier des Invalides.

Le **palais de la Légion d'honneur** occupe le quadrilatère formé par les rues de Bellechasse et de Solferino, le quai d'Orsay et la rue de Lille. C'était l'hôtel de Salm-Salm, bâti en 1786 avec une rare élégance, encore qu'un peu mièvre. Après que Mme de Staël y eut vécu quelque temps, il fut affecté, sous Napoléon Ier même, à l'ordre de la Légion d'honneur. Les flammes, qui, en 1871, détruisaient la Cour des Comptes, ne l'épargnèrent pas, mais on a pu le réédifier avec sa grâce primitive. L'**ambassade d'Allemagne** occupe un bel hôtel, rue de Lille, 78. — De l'autre côté du boulevard Saint-Germain, le **ministère de la Guerre** montre, sur le boulevard, une façade relativement neuve, agrémentée d'une tour dont l'utilité est discutable, et sur la rue Saint-Dominique occupe les bâtiments de l'ancien couvent des Filles de la Providence ou de Saint-Joseph, fondé là en 1650.

INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DES INVALIDES.

ENTRÉE NORD DE L'HÔTEL DES INVALIDES.

Dans la rue de Grenelle, le **ministère de l'Instruction publique** s'est installé dans l'ancien hôtel de Navailles. Il y est mitoyen avec la **mairie** de l'arrondissement, établie dans l'ancien hôtel dont le maréchal de Villars avait confié la construction à l'architecte Lelion. — En face de ces édifices, les bâtiments de l'**administration générale des postes et télégraphes**, bien placés à côté du **ministère du Commerce, des Postes et de l'Industrie**, dont elle relève.

Plus bas, jusqu'aux Invalides, l'**archevêché** occupe, après l'ambas-

FAÇADE NORD DE L'HÔTEL DES INVALIDES.

sade d'Autriche, l'ancien hôtel du Châtelet, depuis que le pillage du palais voisin de Notre-Dame eut forcé l'archevêque à chercher une autre demeure.

Rue de Varenne s'élève le coquet **ministère de l'Agriculture.** — Un dossier des Archives nationales nous apprend qu'une ordonnance royale du 18 mai 1838 a autorisé « le sieur *Barbet de Jouy* à ouvrir une rue sur ses terrains, entre les rues de Varenne et de Babylone ». C'est le père, sans doute, d'un archéologue qui a fait honneur à la science française. — Au delà, l'aristocratique couvent du Sacré-Cœur étend son domaine de la rue de Varenne à la rue de Babylone.

L'église **Sainte-Clotilde** est la paroisse de cette région. Sa fondation fut ordonnée par une délibération municipale du 19 décembre 1845 et entreprise sous la conduite de l'architecte Gau, puis de Ballu ; elle a été consacrée en 1857. Ses deux flèches, que l'on voit de loin, lui donnent l'air d'une cathédrale gothique, mais à l'examiner de près, l'on se rend compte que l'art de fouiller la pierre, si familier au moyen âge, a été ici tout à fait négligé. La clientèle paroissiale est parmi les plus aristocratiques de Paris.

Quartier de l'Ecole militaire. — Louis XIV avait donné l'abri des Invalides aux officiers et soldats blessés ou vieillis sous le harnois ; Louis XV voulut fonder une école modèle pour former des officiers dans l'art de la guerre. Le parallélisme des deux institutions est marqué dans les termes mêmes des lettres patentes de janvier 1751 qui créèrent l'**Ecole militaire** : « Enfin, nous avons considéré que si le feu roi a fait construire l'hôtel des Invalides, pour être le terme honorable où viendraient finir paisiblement leurs jours ceux qui auraient vieilli dans la profession des armes, nous ne pouvons mieux seconder ses vues qu'en fondant une école où la jeune noblesse qui doit entrer dans cette carrière puisse apprendre les principes de la guerre... » L'Ecole devait recevoir « cinq cents gentilshommes nés sans biens ». Sa construction, dans la plaine de Grenelle, fut confiée à Gabriel, le brillant architecte des hôtels de

VUE DU PALAIS DE LA LÉGION D'HONNEUR.

COUR DU PALAIS DE LA LÉGION D'HONNEUR.

ENTRÉE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES
(RUE DE CONSTANTINE).

L'**Institution nationale des jeunes aveugles** a pris possession de ses bâtiments, à l'angle de la rue de Sèvres et du boulevard des Invalides en 1843. La statue de Valentin Haüy est placée dans la cour d'honneur qui précède la façade. On ne pouvait mieux choisir pour honorer la mémoire de celui qui, le premier, s'ingénia et réussit à donner l'instruction, souvent même le talent, aux malheureux qui ne doivent jamais connaître la lumière.

On se trouve être là dans une des régions des plus tranquilles de la ville. Il n'est pas de rues plus calmes que les rues *Bertrand*, *Duroc*, *Éblé*, *Oudinot*, malgré les noms de brillants guerriers qu'on leur a donnés, que la rue *Monsieur*, ouverte en 1778 sur la demande de Monsieur, frère du roi. Le couvent des Oiseaux, la maison des frères Saint-Jean-de-Dieu, d'autres monastères encore y occupent de vastes enclos; le seul bruit qu'en entende est celui des cloches, à intervalles lents et réguliers; c'est la paix des cloîtres.

Vers le milieu du XVIIe siècle, le **quartier du Gros-Caillou** s'appelait « marais du faubourg Saint-Germain »; son nom pittoresque lui vient d'une grosse borne qui servait à délimiter les censives des abbayes de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-des-Prés, propriétaires à peu près également de toute la plaine de Grenelle. Les maisons ne commencèrent à s'y grouper que sous Louis XV et c'est en 1735 qu'y fut décidée la fondation d'une paroisse. Comme aujourd'hui, les rues de Grenelle, Saint-Dominique et de l'Université étaient les principales artères du nouveau quartier; des voies secondaires les reliaient entre elles: la rue de l'Église (actuellement rue Cler), la rue de la Vierge, absorbée par l'avenue Bosquet, la rue Saint-Jean ou des Cygnes, devenue rue Jean-Nicot.

Entre le pont des Invalides et la passerelle de Passy, qui bien entendu, n'existaient pas alors, la Seine formait une île qui s'appelait

la place de la Concorde, et elle peut passer pour un chef-d'œuvre. La façade principale sur l'avenue de la Motte-Picquet comporte une décoration de dix colonnes corinthiennes surmontées d'un entablement, également corinthien. Soucieux du beau, Gabriel a traité avec non moins de soin l'autre façade donnant sur la *place de Fontenoy*, que décore un monument qu'on trouvera peut-être un peu grêle pour être dédié « à la gloire des armées ». L'institution de l'École militaire n'atteignit même pas l'heure de la Révolution; supprimée une première fois en 1776, elle le fut définitivement en 1787. Depuis, la majeure partie des bâtiments a toujours été affectée au service d'une caserne; mais, comme pour revenir aux traditions d'origine, l'École supérieure de guerre y a son siège ainsi que divers comités techniques de la science militaire.

FAÇADE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES SUR LE QUAI D'ORSAY.

Saint-François-Xavier est l'église paroissiale du quartier. Son orientation bizarre s'explique par le fait qu'elle devait terminer la perspective d'un boulevard partant du pont du Carrousel, et qui n'a jamais été fait. L'édifice, construit avec élégance, a été livré au culte en 1874; il a eu pour architectes MM. Lusson et Achard.

FAÇADE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE

ENTRÉE SUD DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

depuis Louis XIV *île des Cygnes* parce que le roi l'avait affectée à la résidence de quelques-uns de ces gracieux oiseaux, et qu'il ne faut pas confondre avec l'île des Cygnes actuelle, située entre la passerelle de Passy et le pont de Grenelle. L'entreprise de réunir la première à la terre ferme, en même temps que le prolongement du quai d'Orsay, fut commencée en 1773, mais des contestations de propriété entre la Ville et l'État, les événements politiques aussi, firent qu'elle ne fut achevée qu'en 1813. C'est sous cette vallée comblée que court la nouvelle ligne de chemin de fer entre les Invalides et le Champ-de-Mars.

Phot. Nardem.

FAÇADE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS (QUAI D'ORSAY).

La **manufacture des tabacs** et le **magasin central des hôpitaux militaires**, le **dépôt des marbres de l'État** sont construits sur l'ancienne île des Cygnes.

L'église **Saint-Pierre-du-Gros-Caillou** a été reconstruite, de fond en comble, sur l'emplacement de l'ancien édifice, de 1822 à 1823, par Godde. C'est un monument insignifiant.

Le **pont des Invalides** date de Charles X, sous le nom de pont d'Antin. C'était alors un pont suspendu, en fil de fer : il a été refait, en pierre, en 1855 et réédifié presque entièrement en 1881 à la suite d'une débâcle de glaces survenue en 1880.

Le **pont de l'Alma** rappelle la victoire remportée par nos troupes pendant la campagne de Crimée, le 20 septembre 1854. Sa construction était déjà entreprise. Il est décoré de quatre statues de soldats français qui ont très bonne allure.

La construction du **pont d'Iéna** fut commencée en 1809 et achevée quatre ans plus tard. Son nom faillit le perdre. Lorsque les Prussiens entrèrent dans Paris, en 1814, le feld-maréchal Blucher ordonna de faire sauter à la mine un monument dont le vocable était une insulte à sa nation. Louis XVIII, qu'au même moment, pourtant, les alliés réintégraient sur le trône, eut le grand mérite de s'opposer avec la dernière énergie à cet acte de vandalisme. Il écrivit sur-le-champ au roi de Prusse un billet des plus courageux : « ... Je prie V. M. d'interposer son autorité ; c'est une grâce que je lui demande. Si toutefois vous ne vouliez pas me l'accorder, je me bornerai à vous inviter à me faire savoir l'heure où l'on fera sauter le pont, pour que j'aille me placer au milieu. » Cette patriotique menace produisit son effet et le pont fut épargné. Une ordonnance royale du mois de juillet suivant [illegible] Invalides. Il redevint pont d'Iéna sous Louis-Philippe. En 1854, on a

HORLOGE DU MINISTÈRE DE LA GUERRE (QUAI DE SAINT-GERMAIN).

placé à chacune de ses entrées deux groupes d'équyers : un grec, un romain, d'une part ; un arabe, un gaulois, d'autre part, maîtrisant des chevaux. Ce sont des œuvres médiocres et d'une crudité choquante.

La description du **Champ-de-Mars**, les destinations si diverses qu'il a reçues depuis cent cinquante ans demanderaient, pour être exposées en détail la matière d'un volume. Long de 985 mètres, large de 423, il fut d'abord le champ de manœuvres affecté aux exercices de l'École militaire. En 1790, pour la fête de la Fédération, on le borda de talus en terre ; les douze mille ouvriers employés à ce travail ne suf-

LA SALLE DES SÉANCES DE LA CHAMBRE DES [illegible]

tisant pas à la Cité, ce furent les habitants eux-mêmes de Paris et des environs qui vinrent les aider à l'achever pour la date voulue, et l'on sait quel enthousiasme indescriptible recueillit cette première grande fête pacifique de la Révolution. La Fédération y fut commémorée encore en 1791 et en 1792... La même année, quand la patrie fut proclamée en danger, c'est au Champ-de-Mars que les volontaires accoururent pour se faire enrôler en foule.

Puis, ce furent, jusqu'à l'Empire, les fêtes républicaines de la Liberté, de l'agriculture, la pompe funèbre en l'honneur de Hoche. Une exposition des produits de l'industrie (la première exposition française qui ait eu lieu) s'y ouvrit le 19 septembre 1798. Napoléon Ier y vint deux fois en grande solennité : le 5 décembre 1804 pour distribuer les aigles à l'armée, le 2 avril 1815 pour présider au banquet offert, en l'honneur du retour de l'île d'Elbe, à la garde nationale par la garde impériale. Pendant la Restauration et sous Louis-Philippe, les revues de la garde nationale se passèrent au Champ-de-Mars. Entre temps, on y faisait des courses de chevaux. Le second Empire y convoqua aussi, pour des revues solennelles, les troupes de la garde impériale et de la garnison de Paris.

ÉGLISE S.-PIERRE DU GROS-CAILLOU.

Phot. Gaillard.

ÉGLISE SAINTE-CLOTILDE.

ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER.

L'Exposition universelle de 1867, la seconde de ce genre qui ait eu lieu à Paris, se tint pour la première fois au Champ-de-Mars ; le Palais de l'Industrie avait suffi à la première, celle de 1855. Déjà, il faut remonter loin dans le cours des souvenirs, ou consulter les documents contemporains pour se rappeler son élégant palais de forme elliptique et le parc si coquet qui l'entourait.

Dès lors, la période indécimale des expositions universelles était créée, beaucoup par le hasard. L'Exposition de 1878 n'eut au Champ-de-Mars, comme celle de 1867, que des constructions éphémères. Il était réservé à celle de 1889 de doter ce terrain de quelques monuments stables, et par suite, de nécessiter sa désaffectation définitive comme terrain militaire, dépendant jusque-là du ministère de la Guerre.

C'est de ce temps que datent la **tour Eiffel** et la **galerie des Machines**, qui, à des titres divers, mais réalisant toutes deux le triomphe de la métallurgie, sont restées des constructions infiniment curieuses à visiter.

Au commencement de l'année 1886, M. Eiffel, ingénieur civil, fit agréer par le gouvernement le projet d'élever au Champ-de-Mars, pour l'Exposition de 1889, et cela à ses risques et périls, une tour toute de fer, haute de 300 mètres, c'est-à-dire dépassant de 125 mètres le monument le plus élevé du monde entier, la tour de Washington. Quand le dessin en fut produit dans le public, il y eut de nombreuses protestations d'artistes et d'écrivains, déclarant qu'une pareille construction déshonorerait la beauté de Paris. On jugera par cet extrait de l'ardeur qu'apportaient les protestataires dans la manifestation de leur indignation :

« ... Il suffit, d'ailleurs, pour se rendre compte de ce que nous avançons, de se figurer un instant une tour vertigineusement ridicule, dominant Paris ainsi qu'une gigantesque et noire cheminée d'usine, écrasant de sa masse barbare Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, la tour Saint-Jacques, le Louvre, le dôme des Invalides, l'Arc de Triomphe, tous nos monuments humiliés, toutes nos architectures rapetissées, qui disparaîtront dans ce rêve stupéfiant. Et pendant vingt ans nous verrons s'allonger sur la ville entière, frémissante encore du génie de tant de siècles, nous verrons s'allonger comme une tache d'encre, l'ombre odieuse de l'odieuse colonne en tôle boulonnée... »

Tout cela était fort exagéré, et l'on fit bien de ne pas s'arrêter à ces déclamations, car, en réalité, si le monument ne dégage pas une somme considérable d'esthétique, il ne s'impose pas moins à l'admiration par sa hauteur, sa hardiesse et la légèreté apparente d'une force qui résiste aux plus redoutables tempêtes observées jusqu'ici.

La galerie des Machines, elle, n'avait pas rencontré de détracteurs. Œuvre de MM. Dutert et Contamin, elle n'a pas coûté moins de six millions et demi. C'est la nef sans supports intermédiaires la plus large qui ait jamais été construite, et c'est là un mérite appréciable. Cependant, en l'honneur de l'Exposition de 1900, on a cru devoir y inscrire, comme disaient les mathématiciens, une salle des fêtes qui en occupe le centre et détruit ainsi l'effet de la grandiose perspective tant admirée en 1889. Ces réserves faites, il convient de louer l'œuvre de l'architecte, M. Raulin. Le vaisseau, de forme circulaire, peut contenir environ quinze mille personnes, une

INSTITUT NATIONAL DES JEUNES AVEUGLES.

FAÇADE DE L'ÉCOLE MILITAIRE

coupole le recouvre, par laquelle la lumière pénètre à travers un vitrail qui lui donne des tons très doux et fort agréables à l'œil. Sur les retombées de cette coupole se voient de grandes compositions picturales dues à MM. Flameng, Cormon, Rochegrosse et Maignan.

Une description détaillée de l'Exposition universelle de 1900 ne saurait entrer dans notre cadre, mais il est impossible de ne pas dire quelques mots de ses origines, de sa conception et des merveilleuses manifestations du génie humain que la dernière année du XIXe siècle aura vu s'y accomplir dans leur radieux épanouissement; c'est, pour le livre d'or de Paris, une des plus belles pages, et elle vient ici bien à sa place, dans les annales du VIIe arrondissement, qui a fourni à l'œuvre une si large part de son territoire.

Un décret du 13 juillet 1892 décida qu'au printemps de 1900 Paris ouvrirait, pour la cinquième fois dans le cours du siècle, ses portes aux travailleurs du monde entier. Dans le rapport motivant ce décret, le ministre du Commerce s'exprimait ainsi : « Le sentiment qui se dessina aux derniers jours de 1889 a pris corps, il s'affirme, pressant et irrésistible; il demande que l'intervalle qui, depuis quarante ans, a séparé nos Expositions universelles de 1855, 1867, 1878, 1889 ne soit pas dépassé. Le gouvernement ne pouvait manquer de s'associer à ce vœu unanime, conforme à la tradition constamment suivie; il n'a pas cessé de se préoccuper des dispositions préliminaires à prendre, et il croit le moment venu de sortir de la période purement préparatoire pour entrer dans celle de l'exécution... Les progrès réalisés, ceux qui s'achèvent sous nos yeux permettent d'entrevoir un spectacle dépassant encore par sa splendeur celui qu'il nous a été donné d'admirer. Quelle qu'ait été la magnificence des Expositions précédentes, elles sont inévitablement éclipsées par les Expositions nouvelles, qui jalonnent la voie ouverte à l'humanité et résument ses conquêtes successives. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'intérêt que peut présenter une Exposition universelle à cette date. Malgré l'habileté et la science avec lesquelles elles ont été organisées, les revues rétrospectives de 1889 laissent un large champ aux études du même genre que l'on voudrait reprendre en 1900. L'Exposition de 1900 constituera la synthèse, déterminera la philosophie du XIXe siècle.

Un décret du 9 septembre 1893 institua commissaire général M. Alfred Picard, inspecteur général des ponts et chaussées, qui avait été déjà rapporteur général de l'Exposition précédente. Les différentes sections reçurent pour directeurs les hommes les plus qualifiés : directions des finances, des beaux-arts, de l'agriculture, des colonies, de l'exploi-

LE PALAIS ARCHIÉPISCOPAL

LE MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE

LA TOUR EIFFEL.

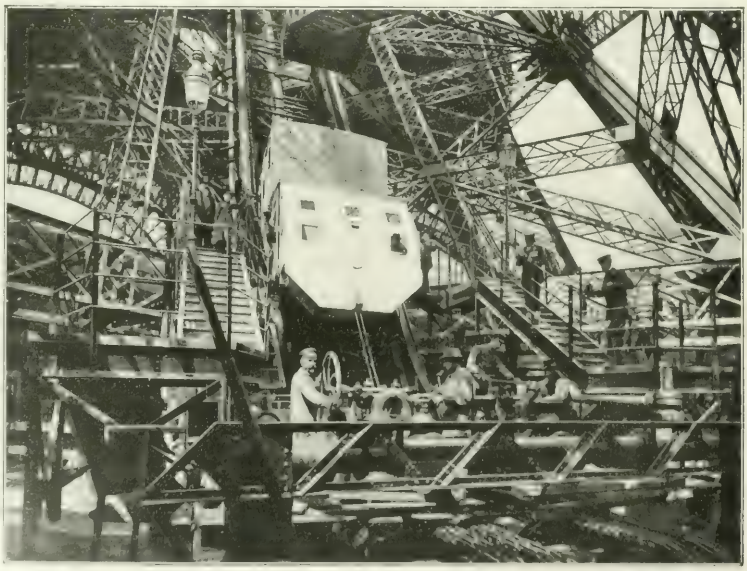
tation, de la voirie, de l'architecture, de la navigation, etc. Des comités et sous-comités furent créés pour préparer les questions techniques, rédiger des programmes et inviter en temps utile les savants de toutes les nations civilisées à prendre part à des congrès où seraient étudiés tous les problèmes qui intéressent la science et l'art. Tous ceux qui les composaient se mirent à l'œuvre avec autant de désintéressement que d'ardeur.

Sept années n'étaient pas de trop, en effet, pour la préparation d'une œuvre pareille. Il convient de dire que les espérances formulées dans les termes qu'on vient de lire ont été pleinement réalisées. Inaugurée officiellement par le Président de la République, le 14 avril 1900, l'Exposition a bien véritablement surpassé ses devancières, autant par la valeur des nouvelles découvertes dues à l'incessant progrès de la civilisation que par la manière dont l'habileté des constructeurs les a mises en relief. Chacune de ces grandes assises internationales de la science, des arts, de l'industrie a eu son « clou », pour employer l'expression consacrée, encore que peu académique. Celles de 1900 et nous voulons ne nous en tenir ici qu'au VIIe arrondissement — auront eu l'inoubliable aspect de la « rue des Nations » où s'est affirmée avec tant d'originalité le style architectural des grandes puissances de l'Europe et de l'Amérique, le palais des armées de terre et de mer, les constructions si pittoresques (ou tout au moins presque leur caractère éphémère) élevées sur l'esplanade des Invalides, au Champ-de-Mars et tout le long du quai d'Orsay; cette plate-forme mobile, enfin, de l'industrie électrique, et dont on peut dire, en effet, qu'elle a résumé par son ingéniosité et ses avantages pratiques toute la synthèse d'une force qu'il appartient au XXe siècle de développer encore.

A l'Exposition de 1889, disions-nous tout à l'heure, la métallurgie triompha. En 1900, le Champ-de-Mars aura assisté à la gloire de l'électricité. Elle y aura fait merveilles par son pouvoir à transmettre la voix et la lumière, à transporter les fardeaux, à entraîner les véhicules.

Que de transformations cette plaine a subies depuis deux siècles! Combien elle a servi au développement de l'esprit humain! Que lui réserve encore l'avenir, après tant d'événements dont elle a été le théâtre! On a peine à croire qu'au XVIe siècle la vigne y poussait, et cependant, voici des baux de 1529, où Robert Auger, Guillaume Drouard, boucher, Robert Dumont, laboureur, déclarent tenir à bail du « vénérable abbé commandataire du couvent de l'église, Monseigneur Saint-Germain-des-Prés, diverses pièces de terre ou de vigne « assis à Garnelles, au dessoubs de la justice du dit lieu », — ce qui correspond bien à l'emplacement du Champ-de-Mars. Au XVIIIe siècle, il fut question de transformer la partie voisine de la rivière en une gare fluviale — projet qui fut abandonné, pour être repris ensuite en amont de Paris, à la gare d'Ivry. Déjà l'industrie tentait de s'y substituer à la culture.

TEMPLE PROTESTANT (RUE DE GRENELLE).
Ancienne église de l'abbaye de l'antement.



Ed. Neurdein.

UN DES ASCENSEURS DE LA TOUR EIFFEL.

Et l'on se demande, si ce projet s'était accompli, ou si, de toute autre façon, le Champ-de-Mars n'avait pu fournir son terrain à nos Expositions, comment Paris aurait fait pour en trouver un équivalent par sa situation.

Le problème s'est posé plusieurs fois; bien des compétitions se sont produites; certains quartiers ont protesté contre l'abandon où on les laissait; mais il leur était difficile de justifier leurs doléances par l'offre d'un emplacement également favorable. Décentraliser les Expositions en les transportant au delà de l'enceinte eut été leur faire un tort considérable. Le VII arrondissement a donc continué à jouir de droits acquis, et il peut s'en féliciter à juste titre.

25 Quartier St Thomas d'Aquin
26 ..... des Invalides
27 ..... de l'École Militaire
28 ..... du Gros Caillou
Échelle 1:12.000
0 100 200 300 400 500 M
O
S
N
GRENELLE
SUFFREN
DU TROCADÉRO
PALAIS
AVENUE
XVI
DU TROCADÉRO
Quartier de Cavalerie
DE CHAMP DE MARS
Château d'Eau
Salle des Fêtes
LA BOURDONNAIS
AVENUE DE SUFFREN
AVENUE DE RAPP
BOSQUET
XV
Cambronne
CARIBALDI
BOUL.D
AV. DE SAXE
BOULEVARD DE VAUGIRARD
ÉCOLE MILITAIRE
LOWENDAL
DUQUESNE
AVENUE DE LA MOTTE-PIQUET
Écoles
St Pierre du Gros Caillou
Hospice Leprince
28
Manufacture des Tabacs
Manufacture des Tabacs
Couvent des Carmélites
Sœurs Hospitalières
27
Ecole israélite
Puits artésien
PLACE DE BRETEUIL
AVENUE DE SÉGUR
BOULEVARD DE LA TOUR-MAUBOURG
Sq. de la Tour Maubourg
HÔTEL DES INVALIDES
Tombeau de l'Empereur
ESPLANADE DES INVALIDES
Pont des Invalides
Pont Alexandre III
Gare de Paris
Sq. des Invalides
BOUL.D DES INVALIDES
Couvent du Sacré-Cœur
26
Palais Archiépiscopal
Ecole de Garçons
Ministère des Affaires Etr.
PALAIS BOURBON
Hôpital Necker
Hôpital des Enfants
BOUL.D DU MONTPARNASSE
Caserne Babylone
Ambassade d'Autriche Hongrie
Ambassade de Russie
Ministère de la Guerre
Hôpital Laennec
Sœurs de St Vincent de Paul
Missions Etrangères
Magasins du Bon Marché
Ecole de Dessin
Ministère des Travaux Publics
Ambassade du Chemin de fer du Nord
Collège Stanislas
Prison militaire
Conseil de Guerre
Abbaye aux Bois
25
Dépôt de la Marine
Hôpital
les Carmes Déchaussées
Mairie du 6e arr.
JARDIN DU LUXEMBOURG
BOULEVARD DE RENNES
Madame
Bonaparte
Pont Royal
Pont du Carrousel
SEINE
FLEUVE
COURS DE LA REINE
VIII
PL. DE L'ALMA
Pont de l'Alma
PLACE DE LA CONCORDE
JARDIN DES TUILERIES
Tuileries
GERMAIN
SAINT
RASPAIL
VI

Phot. Neurdein.

PERSPECTIVE DE L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, PRISE DU HAUT DE L'ARC DE TRIOMPHE.

VIIIe arrondissement.

L'ÉLYSÉE. — 29e QUARTIER : CHAMPS-ÉLYSÉES. — 30e QUARTIER : FAUBOURG DU ROULE. 31e QUARTIER : LA MADELEINE. — 32e QUARTIER : L'EUROPE.

Une Société s'est constituée naguère pour étudier l'histoire des territoires qui constituent aujourd'hui le VIIIe arrondissement, dit l'Elysée. Le sujet en vaut la peine, bien que cette partie de la ville n'ait que quatre cents ans à peine d'existence. Les maisons furent lentes à se construire le long du grand chemin du Roule, aujourd'hui notre faubourg Saint-Honoré; le groupement d'habitants qui constitua la paroisse de la Ville-l'Evêque était, de même, peu important. A l'exception de ces deux points, tout le reste était en culture. On a quelque peine à se l'imaginer aujourd'hui.

Chaque arrondissement de Paris a sa caractéristique, par laquelle il se distingue des autres : celui-ci est le plus grand, celui-là le plus petit; l'un est très accidenté, presque montagneux, l'autre plat comme la Beauce; tel est pauvre et « souffrant », tel autre a l'aspect monastique. Le VIIIe offre cette particularité, très flatteuse pour lui, d'être le plus beau et le plus riche. Il a pour limites : au Midi, la Seine; à l'Ouest, les avenues du Trocadéro et Marceau, qui le séparent du XVIe arrondissement; au Nord-Ouest et au Nord, l'avenue de Wagram, les boulevards de Courcelles et des Batignolles, qui le séparent du XVIIe; à l'Est, les rues d'Amsterdam, Tronchet et Vignon, qui le séparent du IXe; les rues Duphot, Richepance, Saint-Florentin et le mur des Tuileries, qui le séparent du Ier arrondissement.

Sa superficie est de 381 hectares, sa population de 103.088 habitants.

Quartier des Champs-Élysées. — Ce n'est pas trop s'avancer que dire de la *place de la Concorde* que sa beauté est sans rivale dans le monde entier. On a pu faire observer que les monuments dont elle est décorée sont un peu de tous les âges, à commencer par celui des pharaons. Peu importe : l'ensemble est admirable, avec un cadre plus riche encore que le tableau, et nous croyons volontiers que, de toutes les impressions qu'emporte un étranger sur les merveilles de Paris, celle qu'il a éprouvée là est la plus saisissante et la plus durable aussi.

Elle n'était encore qu'un terrain vague et marécageux quand on la choisit pour l'emplacement d'une statue équestre que la Ville de Paris offrait à la gloire de Louis XV. Ces marques d'adulation plaisaient fort aux monarques; Louis XV agréa par lettres patentes de juin 1757 non seulement le projet de statue qui lui était soumis, mais aussi celui de constructions monumentales limitant la place au Nord. La statue fut inaugurée, avec une pompe inouïe, le 20 juin 1763. Bouchardon en fut le principal auteur, mais la mort étant venue l'interrompre, c'est Pigalle qui avait sculpté quatre figures en bronze, la

Phot. Neurdein

VUE DE LA PLACE DE LA CONCORDE.
Prise des bureaux du ministère de la Marine

UNE DES FONTAINES DE LA PLACE DE LA CONCORDE.

Force, la Paix, la Prudence, la Justice, dont la vue inspira ce distique, bien souvent cité :

O la belle statue ! O le beau piédestal !
Les vertus sont à pied, le vice est à cheval !

Elle ne devait rester debout que trente ans : le 12 août 1792, l'Assemblée législative en ordonnait la destruction, et la place Louis XV devenait place de la Révolution.

Dès 1753, Gabriel, le meilleur architecte du temps, avait été choisi pour construire les deux bâtiments formant les angles de la rue Royale. Ils ne furent achevés qu'en 1772 ; celui de droite, aujourd'hui **ministère de la Marine**, eut des affectations diverses : il dut d'abord être l'hôtel des Monnaies, mais on trouva cet emplacement bien éloigné du centre de la ville, et on en fit le garde-meuble de la couronne. L'autre, du côté de la *rue Boissy-d'Anglas* — que l'on nommait alors rue de la Bonne-Morue — a eu de multiples propriétaires. On le désigne souvent sous le nom d'hôtel Crillon. L'*Automobile-Club* a pris possession, en 1898, d'une partie de ses bâtiments, qu'on a luxueusement modernisés pour lui.

Les deux facades de Gabriel sont universellement appréciées pour leur architecture majestueuse ; leur style est, dans son ensemble, d'ordre corinthien, comme l'École militaire, du même Gabriel ; ce ne sont pas des hôtels, mais réellement des palais.

La place conserva cet aspect jusqu'en 1836. Cette année-là, le 25 octobre, y fut dressé l'**obélisque de Louqsor**, amené d'Égypte avec d'énormes difficultés, et qu'on eut aussi toutes les peines du monde à installer sur son piédestal. Durant les années suivantes, Hittorff, l'architecte de Saint-Vincent-de-Paul et de tant d'autres édifices du même temps, compléta la décoration de la place de la Concorde ; sur les piédestaux massifs qui en marquaient le pourtour furent mises des statues personnifiant les huit principales villes de France : Lyon, Marseille, Bordeaux, Nantes, Lille, Brest, Rouen, Strasbourg. On sait les manifestations patriotiques dont cette dernière est fréquemment l'objet. Elle est de Pradier, ainsi que celle de Lille. En même temps étaient construites les deux fontaines placées de chaque côté de l'obélisque. Par une singulière rencontre, qui n'est pas due tout à fait au hasard, les deux paires de groupes de chevaux qui ornent l'entrée du jardin des Tuileries, d'une part, et, vis-à-vis, celle des Champs-Elysées, proviennent du château de Marly ; aux Tuileries, c'est un *Mercure* et une

LE CIRQUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Phot. Neurdein.

PONT ET PLACE DE LA CONCORDE
(Vus de la terrasse du Palais-Bourbon.)

Renommée équestres, de Coysevox; aux Champs-Élysées, ce sont simplement des chevaux frémissant d'ardeur, œuvre de Coustou.

Nous ne rappellerons que brièvement les faits principaux qui se sont accomplis sur la place de la Concorde, d'autant mieux que la plupart ne sauraient évoquer que des idées de tristesse. A peine inaugurée, elle était, le 30 mai 1770, le théâtre d'une épouvantable catastrophe. On célébrait par un feu d'artifice le mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Voici les détails donnés par Bachaumont à ce sujet :

« Le feu d'artifice tiré à la place Louis XV a eu les suites les plus funestes. Outre la mauvaise exécution, un accident est arrivé d'une fusée qui est tombée dans le corps de réserve d'artifice, a fait partir le bouquet au milieu de la fête, a enflammé toute la décoration et a rendu ce spectacle fort médiocre. Le sieur Ruggieri n'a pas profité des fautes de son antagoniste Torré et n'a pas les mêmes excuses. Outre que son plan était beaucoup moins combiné que celui de l'autre et n'exigeait pas la même étendue de génie, c'est qu'il n'avait pas éprouvé les mêmes contrariétés de la part du temps, et le ciel l'avait favorisé entièrement.

« L'accident survenu au bastion [le rempart de la ville, qui se terminait là] a été fort long, et comme on ne donnait aucun secours au feu, bien des gens se sont imaginé que cet incendie était un nouveau spectacle et éclairait magnifiquement la place pendant qu'on formait l'illumination. Mais, pendant ce temps, il se passait une scène infiniment plus tragique. La place n'ayant, à proprement parler, qu'un débouché dans cette partie, du côté de la ville, et la foule s'y portant, indépendemment des voitures qui venaient prendre ceux qui avaient été invités aux loges du gouverneur et de la Ville, pratiquées dans les bâtiments neufs, un fossé qu'on n'avait point comblé, et qui s'est trouvé au passage de quantité de gens poussés par derrière, les a fait trébucher, ce qui a occasionné des cris et un effroi général. Trop peu de gardes ne pouvant suffire à contenir la presse ont été obligés de succomber ou de se retirer; des filous, sans doute, augmentant le tumulte pour mieux faire leurs coups, des gens oppressés mettant l'épée à la main pour se faire jour, ont occasionné une boucherie effroyable, qui a duré jusqu'à ce qu'un renfort puissant du guet ait rétabli l'ordre. On a commencé par emporter les blessés comme on a pu, et [illegible] l'idée d'une ville assiégée que d'une fête de mariage. Quant aux cadavres, on les a déposés dans le cimetière de la Madeleine et l'on y en compte aujourd'hui 133. M. le comte d'Argenteau, [illegible] démise, et M. l'abbé Rose, aussi ministre [illegible] est horriblement froissé et meurtri. »

Inauguration de sinistre augure, car vingt-trois ans après, deux héros de la fête allaient, sur cette même place, gravir l'échafaud révolutionnaire, où tant d'autres devaient porter leur [illegible].

Phot. N[illegible]

LA STATUE DE LA VILLE DE STRASBOURG.

UN DES GUIGNOLS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

Phot. Neurdein.

L'OBÉLISQUE DE LOUQSOR.

Phot. Neurdein.

PERSPECTIVE DE L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES (Vue de la place de la Concorde).

L'Empire y célébra de nombreuses fêtes; mais en 1814 les alliés y campaient, et pendant les trois premiers jours de mars 1871 Paris eut, de nouveau, la douleur de savoir que les Prussiens y étaient installés. Là, enfin, s'arrêtent ces lamentables annales; depuis, la place de la Concorde s'est fréquemment illuminée pour de brillantes réjouissances et a mieux justifié son nom.

Les **Champs-Élysées** s'incorporent à elle et lui font un magnifique prolongement. Ils lui étaient antérieurs. Après la création du Cours la Reine, dont nous allons parler, Louis XIV, vers 1670, avait ordonné la plantation de quinconces d'ormes pour donner un fond de décor au palais des Tuileries. Cette plantation fut renouvelée à la fin du règne de Louis XV par M. de Marigny, surintendant des Bâtiments, qui apporta tous ses soins à l'embellissement de la promenade. Son état actuel ne date, cependant, que de l'administration d'Haussmann, très favorable aux jardins anglais, qui occupent maintenant tout le périmètre compris entre la Seine, l'avenue Gabriel, le rond-point et la place de la Concorde. C'est alors aussi que fut bordée de constructions régulières et alignées la partie de l'avenue allant du rond-point à l'Étoile. Jusqu'alors, la fantaisie était permise aux riverains; l'avenue comportait des contre-allées, mal nivelées, où il était imprudent de s'engager le soir.

Les Champs-Élysées sont maintenant la promenade favorite des Parisiens de la rive droite. On peut regretter l'abondance toujours croissante des restaurants, concerts, cirques, etc., qui empiètent sur les surfaces plantées ou gazonnées; les massifs verdoyants ont, pour les simples promeneurs, un bien autre charme, qu'il faudrait respecter.

Aux premiers jours de mars 1900, la dernière pierre du Palais de l'Industrie est tombée sous la pioche. Il avait été construit pour abriter les expositions industrielles et les cérémonies d'apparat, lors de l'exposition universelle de 1855 y fut installée; depuis, il servait aux Salons annuels de peinture, aux réunions du concours hippique, à diverses expositions commerciales. Sa disparition, peu regrettable d'ailleurs, s'imposait dès que fut décidée, à l'occasion de l'Exposition de 1900, la construction d'un pont dans l'alignement de la façade des Invalides. Elle a eu l'avantage de rétablir, au profit des Champs-Élysées, une perspective que l'édifice démoli avait supprimée d'une façon très fâcheuse. En outre, on l'a remplacé par deux palais destinés aux Beaux-Arts, le **Grand** et le **Petit Palais,** bordant la grandiose avenue Nicolas II, et qui sont des œuvres architecturales de premier ordre. MM. Deglane, Louvet et Thomas ont construit le premier; M. Girault est l'architecte du second.

Le *Cours la Reine*, avons-nous dit, date du XVIIe siècle. C'est Marie de Médicis qui eut l'idée, en 1628, de créer cette promenade, — d'où son nom; mais si l'on en croit Tallemant des Réaux, il mériterait mieux de s'appeler Cours Bassompierre : « On luy a l'obligation, dit-il dans son *Historiette* sur le maréchal de Bassompierre, de ce que le Cours dure encore, car ce fut luy qui se tourmenta pour le faire revestir du costé de l'eau et pour faire faire un pont de pierre sur le fossé de la ville. » Quand on sait que Bassompierre habitait alors Chaillot, on se persuade que ce n'était pas le seul bien public qui le faisait se « tourmenter » de la sorte. Le Cours — tout court — n'était pas alors ce qu'il est aujourd'hui; confondu avec les Champs-Élysées, il en a partagé toutes les élégances, dédaigneux, au moins dans sa première partie, entre la place de la Concorde et le pont des Invalides, de faire corps avec son voisin, le quai de la Conférence. Celui-ci, en effet est parallèle au Cours la Reine et paraît se confondre avec lui. Il doit son nom à un fait historique, aux fameuses conférences tenues en 1593 à Suresnes, et qui aboutirent à la capitulation de Paris devant Henri IV, et à celle de Henri IV devant Paris, s'il est vrai que le mot célèbre ait été réellement dit : « Paris vaut bien une messe. »

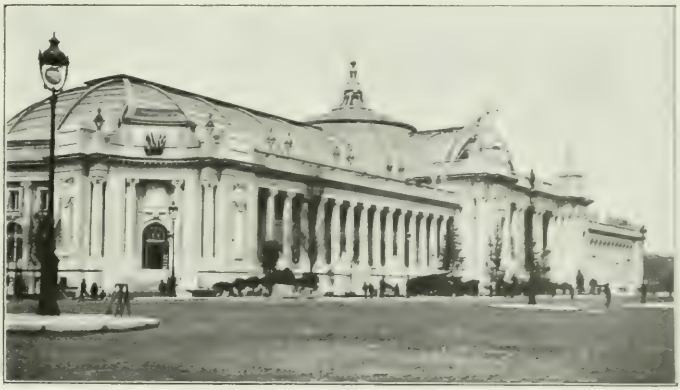
Le *pont Alexandre III* lui a donné une nouvelle parure, qui est radieuse. Sa construction et sa dénomination ont été décidées par décret du 4 octobre 1896; la première pierre en fut posée, on se rappelle au milieu de quelles fêtes et de quel enthousiasme, le 7 octobre suivant, par Nicolas II, empereur de Russie. Avec un tact parfait, on avait voulu honorer le fils en commémorant le souvenir du père, en lui rappelant les sympathies que son nom gardait dans les cœurs français.

Ce pont, le plus beau

LE ROND-POINT DE L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

de Paris par lui-même autant que par sa situation, a été construit, de la fin de 1896 au commencement de l'année 1900, sur les plans et sous la direction de M. Resal, ingénieur en chef des ponts et chaussées. Sa courbure est gracieuse, ses piles sont ornées de motifs de sculpture bien traités, deux pylônes monumentaux s'élèvent à chacune de ses extrémités. Ces pylônes supportent à leur base des statues de femmes représentant allégoriquement la France aux grandes époques de notre histoire : la France féodale, la France au temps de Louis XIV, la France de la Révolution, la France moderne. Leur sommet est couronné de chevaux ailés que tient en main un héraut et qui personnifient les Renommées.

De l'autre côté du pont des Invalides, le Cours la Reine est bordé, du côté droit, de luxueux hôtels. Au coin de la rue Bayard, une maison charmante du XVIe siècle retient l'attention. Elle est généralement connue sous le nom de maison François Ier, bien que certains des médaillons qu'elle porte sur sa façade représentent, dit-on, les portraits de Henri II et de François II. Ce que l'on sait mieux, c'est que, construite à Moret au temps de la Renaissance, elle fut rapportée et réédifiée, pierre à pierre, au Cours la Reine, en 1823. C'était l'année où des rues nouvelles s'ouvraient dans cette région : on leur donna des noms en harmonie avec le style de ce gracieux logis : *rues Bayard*, *François Ier*, *Jean-Goujon*, etc.



LE GRAND PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

LE PETIT PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES.

A l'autre angle de la rue Bayard, l'hôtel portant le n° 1 est la maison mortuaire de Jules Ferry.

Une chapelle, inaugurée le 4 mai 1900, s'élève rue Jean-Goujon; c'est, à proprement parler, une chapelle expiatoire, car elle occupe l'emplacement de ce Bazar de la Charité, de sinistre mémoire, où un incendie fit tant de malheureuses victimes, le 4 mai 1897.

Au delà de l'opulente *avenue Montaigne*, qui, jusqu'en 1850, porta le nom d'allée des Veuves — à cause du calme qui y convenait au recueillement du veuvage — tout un quartier élégant s'est bâti depuis vingt-cinq ans : le quartier Marbeuf, transformant de façon fort luxueuse la partie orientale du village de Chaillot.

L'*avenue Marceau* (ancienne avenue Joséphine), conduit au rond-point de l'Étoile par une pente escarpée. Son percement, vers 1860, a eu pour effet d'exproprier la maison de retraite de Sainte-Périne, que le premier Empire avait instituée là, entre les rues de Chaillot et du Chemin-de-Versailles (aujourd'hui *rue Galilée*). Nous la retrouverons à Auteuil.

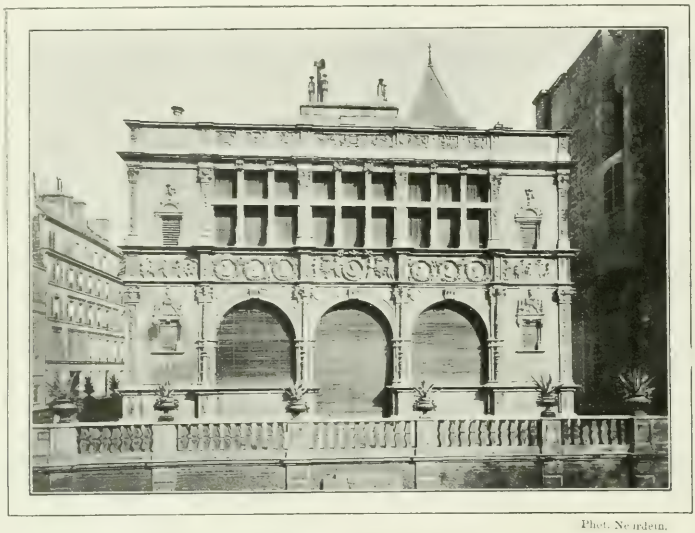
La *rue du Faubourg-Saint-Honoré*, au-delà du Faubourg-du-Roule depuis la rue Matignon, est l'artère historique du 30e quartier de Paris, dénommé un peu archaïquement **faubourg du Roule**. Ce n'est que tardivement, disions-nous plus haut, que les maisons s'élevèrent le long de cette voie, qui était pourtant la route directe de Saint-Germain et de la Normandie par Neuilly avant l'ouverture de l'avenue de Neuilly. La nécessité d'y créer une paroisse ne fut reconnue que l'avant-dernière année du XVIIe siècle, en 1699. Jusque-là, les habitants se contentaient de l'église de la Ville-l'Évêque, ou de celle de Villiers.

Dès le commencement du XIIIe siècle, une léproserie existait dans ces parages, au croisement de la chaussée du Roule avec le chemin dit des Porcherons (rue de La Boëtie). Elle avait un caractère très spécial: n'y étaient admis que les ouvriers de la corporation des monnayeurs atteints de la lèpre. Avec le temps, la hideuse maladie disparut, du moins en tant que fléau coutumier; la maladrerie du Roule n'en resta pas moins debout; elle devint un hôpital ordinaire — un hospice, plus exactement — pour les monnayeurs devenus vieux ou infirmes. C'est la chapelle de cet établissement qui fut érigée en paroisse en 1699. On lui conserva son vocable de saint Jacques et saint Philippe. Elle était vieille de quatre siècles et demi environ lorsque son état de délabrement contraignit à la démolir en 1739. Le service paroissial fut long-

VUE GÉNÉRALE DU PONT ALEXANDRE III.

temps fait dans une sorte de grange, jusqu'à qu'on se soit décidé à approuver les plans de Chalgrin pour la reconstruction d'un véritable édifice sur l'emplacement même de l'ancienne chapelle. C'est l'église actuelle, **Saint-Philippe-du-Roule**, aujourd'hui l'une des principales de Paris. La première pierre en fut posée en 1774, mais le monument ne fut livré au culte que le 30 avril 1784.

Si l'on examine des plans de Paris au XVIIIe siècle, on se rend compte que la Pépinière du roi a occupé deux emplacements différents, au quartier du Roule : le plus ancien était entre les Champs-Elysées et la rue du Faubourg-du-Roule, d'une part, les rues de La Boëtie et de Berry, d'autre part. En 1720 environ, on la transféra de l'autre côté du faubourg, et elle s'étendit jusque vers la place actuelle de Saint-Augustin. C'est pour cela que la *rue de la Pépinière* aurait dû conserver son ancienne dénomination jusqu'à l'avenue des Champs-Elysées. On a eu tort de la débaptiser partiellement en l'honneur d'Abbatucci, d'abord, puis de La Boëtie, dont il était aisé de consacrer ailleurs la mémoire.



Phot. Neurdein.

MAISON DITE DE FRANÇOIS Ier, SUR LE COURS-LA-REINE.

L'**hôpital Beaujon**, au delà du boulevard Haussmann, avait eu, à l'origine, une destination bien plus modeste, mais également charitable. Enrichi quelque peu scandaleusement par les produits de la Ferme générale, le financier Beaujon avait jugé bon de rendre aux pauvres un peu de leur bien. Il obtint du roi en 1785 des lettres patentes pour la fondation d'un hospice : « Le sieur Nicolas Beaujon... nous a très humblement fait représenter qu'ayant formé depuis longtemps le projet d'établir et fonder dans la paroisse de Saint-Philippe-du-Roule, dont les besoins lui sont connus, un hospice pour y faire nourrir et instruire vingt-quatre pauvres enfans, orphelins ou autres, natifs de ladite paroisse, moitié garçons et moitié filles, dans lequel hospice les habitans de ladite paroisse pourront envoyer leurs enfans pour y être instruits gratuitement... » La Convention, en 1795, en fit un hôpital ordinaire et il l'est resté. On y compte près de six cents lits.

Deux groupes de rues très calmes, très riches aussi, coupés par la belle avenue de Friedland, bordent la partie occidentale du faubourg Saint-Honoré. Dans le premier, nous signalerons la maison qui porte le n° 6 de la *rue d'Artois* (rue des Écuries-d'Artois jusqu'en 1897) comme celle où mourut Alfred de Vigny le 17 septembre 1862. Le second groupe forme lui-même deux îlots séparés par l'avenue Hoche. La *rue de Balzac* s'y trouve et son nom est bien justifié par le fait que Balzac y habita et y mourut, au n° 12, le 26 août 1850. Là aussi était la fonderie du Roule, où se fit la statue équestre de Louis XV, où Pigalle et Houdon firent fondre leurs principales œuvres, où la statue actuelle de Henri IV, sur le Pont-Neuf fut également coulée dans le bronze. Le *Journal de Paris* du 5 octobre 1817 l'annonce en ces termes : « C'est demain lundi qu'aura lieu dans les ateliers de la Ville, faubourg du Roule n° 63, la fonte de la nouvelle statue équestre de Henri IV ».

De l'autre côté du faubourg Saint-Honoré, le quartier, limité par la rue de Courcelles, renferme l'**église russe**, tout étincelante de dorures et de peintures éclatantes. La colonie russe en confia naturellement la construction à un compatriote, M. Kouymine, qui l'acheva en deux ans, de 1859 à 1861. La *rue Daru* où elle est située, consacre le souvenir d'un de nos hommes d'État; les rues voisines, *de la Néva* et *Pierre-le-Grand* ont plus de couleur locale.

Courcelles était, avant la Révolution, un petit hameau — deux ou trois fermes — de la paroisse de Villiers-la-Garenne et fait partie maintenant de la ville de Levallois-Perret. Le chemin de Courcelles, qui y conduit, est devenu la *rue de Courcelles*, qui, fort bien bâtie, surtout dans cet arrondissement-ci, n'a qu'un défaut, c'est sa déclivité très accentuée aux abords du boulevard Haussmann.

Bien peu de personnes, sans doute, en parcourant la *rue du Colisée*, ont le loisir de songer aux souvenirs antiques que ce nom rappelle, et moins encore à d'autres, plus récents, mais qui furent très éphémères. De 1769 à 1771, l'architecte Le Camus de Mézières avait, sous le nom de Colisée, édifié — on va voir avec quel manque de soin — une sorte de vaste cirque, où devaient se donner, comme au Colisée de Rome, des divertissements publics : feux d'artifice, bals, joutes, concerts, expositions de peinture, etc. L'entreprise eut un grand succès, d'abord, mais la construction était si défectueuse qu'au bout de huit ans elle tombait en ruines. On aima mieux démolir l'édifice, en 1780, que le restaurer. Son emplacement était au sud-est de la rue du Colisée, circonscrit par elle et la *rue Rabelais*, d'une part, par les avenues Matignon et des Champs-Élysées, d'autre part. La *rue Montaigne* y est tout entière située. Ces noms de penseurs, Rabelais, Montaigne se trouvent singulièrement rapprochés sur ce terrain d'un ancien lieu de plaisir. En seraient-ils offusqués ou heureux ?

Montaigne eût dit : que sais-je ? Et Rabelais : peut-être.

Quant à la rue du Colisée, elle y perdit son nom primitif de rue des

ÉGLISE SAINT-PHILIPPE-DU-ROULE.

VUE DU PONT DE L'ALMA.

FAÇADE DE L'ÉGLISE DE LA MADELEINE, VUE DE LA RUE ROYALE.

Gourdes, et y gagna d'être close en 1770. C'est ce que nous apprennent deux notes, encore inédites, du ministre de la Maison du roi, adressées au procureur de la Ville. La première, du 14 janvier 1770, débute ainsi : « Monsieur, je joins ici un plan signé de moi pour l'ouverture de la rue des Gourdes, qui doit être percée conformément à l'arrêt du Conseil et prendre le nom de rue du Colisée... » La seconde est plus piquante; elle est datée du 3 juin de la même année : « ... La ruelle qui règne tout le long des jardins, derrière le Colisée, devient dangereuse et il vient beaucoup de monde la nuit, ce qui est contraire à l'exacte police et à la sûreté publique. Ainsi, à la réception de ma lettre, vous ferez poser une porte de chêne neuve, et de résistance, à chaque extrémité de cette ruelle et vous ferez remettre une des clefs de ces portes à chacun des propriétaires des maisons qui bordent cette ruelle. Il n'y a pas un moment à perdre pour exécuter cette opération... » (Arch. nat., O¹ 412.)

L'*avenue* et la *rue Matignon* concourent à commémorer le nom d'une noble famille de maréchaux. La première s'appela jusqu'en 1850 allée ou avenue des Veuves; elle est en effet le prolongement, en deçà des Champs-Élysées, de cette allée des Veuves, devenue maintenant avenue Montaigne.

La rue Matignon — que l'on pourrait débaptiser sans crainte, ainsi que la rue Montaigne, afin d'éviter les confusions que créent ces similitudes de vocables pour des voies si peu distantes — nous amène à pénétrer dans le **quartier de la Madeleine**. Pour être fidèle à la vérité historique, il faudrait dire : la Madeleine de la Ville-l'Evêque. L'évêché de Paris possédait, en effet, cette région des faubourgs de Paris; il y avait une ferme avec de vastes dépendances en culture, dont l'ensemble s'appelait *villa episcopi*. Au XIIIe siècle, une paroisse fut jugée nécessaire pour les colons de l'évêque, les laboureurs de la ferme; mais ce n'est que plus tard qu'elle fut mise sous le vocable de sainte Madeleine, au plus tôt en 1492, date de la reconstruction de cette église et de la fondation qui y fut faite alors d'une confrérie de

LE PALAIS DE GLACE, AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

VUE GÉNÉRALE DE [illegible]

VUE DE LA CHAPELLE EXPIATOIRE.

la Madeleine, peut-être seulement en 1659, lorsque Mlle de Montpensier posa la première pierre d'une nouvelle église sur l'emplacement de celle du temps de Charles VIII, qui tombait en ruine. Elle était située sur le sol actuel du boulevard Malesherbes, devant la rue de l'Arcade, là où est le bureau des tramways qui desservent ce boulevard.

Un siècle plus tard, sa reconstitution fut de nouveau ordonnée sur un terrain situé un peu plus à l'Est, vis-à-vis de la rue Royale et de la place Louis XV, dont la création était en même temps décidée. La première pierre de l'église de **la Madeleine**, réédifiée pour la quatrième fois, fut posée par Louis XV le 3 avril 1764. Dès lors commence pour le monument une invraisemblable suite de péripéties. Les substructions n'en étaient pas achevées encore lorsque son architecte, Contant d'Ivry, mourut; Couture fut désigné pour le remplacer et l'œuvre était loin d'être avancée quand survint la Révolution. Tout fut interrompu. En 1807, Napoléon Ier décida qu'on en ferait un temple à la gloire de la Grande Armée; il en confia la construction à Vignon. C'est ce qui explique pourquoi l'édifice a une architecture si peu usitée pour les églises catholiques. La Restauration lui rendit, en 1816, sa destination primitive, mais il fallut bien s'accommoder de la forme du temple. Huvé remplaça Vignon, mort en 1828, et termina enfin la construction, qui fut livrée au culte en 1842.

L'ancienne église de la Madeleine, elle, était démolie dès le commencement de la Révolution, mais son cimetière, auquel conduisaient les rues d'Anjou et de l'Arcade, avait été maintenu. En 1793, on y enfouit, sous la chaux, les victimes si nombreuses de l'échafaud de la place de la Révolution, et, parmi elles, les deux plus illustres, Louis XVI et Marie-Antoinette. Un des premiers soins de Louis XVIII, en 1815, fut de faire rechercher les ossements de son frère et de sa belle-sœur. Il se rencontra des témoins oculaires de la double inhumation qui indiquèrent l'endroit précis où avaient été déposés les deux corps. On exhuma en réalité quelques débris humains qui furent solennellement transportés à Saint-Denis, et, sur l'emplacement où ils avaient été trouvés, le roi ordonna qu'une chapelle serait érigée. C'est la **chapelle expiatoire**, dont le comte d'Artois posa la première

Phot. Neurdein.

L'ÉGLISE RUSSE DE LA RUE DARU.

NEF DE L'ÉGLISE DE LA MADELEINE.

pierre le 21 janvier 1815. Fontaine en fut l'architecte. On s'accorde à n'avoir qu'une admiration médiocre pour son œuvre. Deux galeries parallèles, dans le style des charniers, et où ont été recueillis les ossements de l'ancien cimetière, relient un vestibule carré à la chapelle proprement dite, décorée de bas-reliefs et de groupes de sculpture de Bosio et de Cortot, consacrés à la mémoire des deux victimes. Depuis 1865, un square — que l'administration nomme **square Louis XVI** — enveloppe de sa verdure et soustrait au tumulte du boulevard Haussmann la mélancolie du monument, dont la passion politique a bien souvent déjà réclamé la destruction, mais jusqu'ici sans succès.

Le souvenir de Louis XVI est encore conservé dans ce quartier, où le roi n'était guère venu que pour mourir, par le nom de deux de ses défenseurs devant la Convention, Tronchet et Malesherbes, le troisième, de Sèze, a donné son nom à une rue toute voisine, mais située dans le IXe arrondissement. La *rue Tronchet*, au chevet de la Madeleine, date de 1808; sous le second Empire elle a été soudée au boulevard Haussmann; jusque-là, elle se terminait à la rue des Mathurins. Le *boulevard Malesherbes*, projeté de même en 1808, n'a été ouvert qu'en 1854; c'est, avec le boulevard Haussmann, l'une des voies les plus luxueuses du Paris moderne. Nous venons de parler de la *rue des Mathurins*: son nom est un exemple frappant du danger qu'il y a pour le bon sens à mutiler les anciennes dénominations; le couvent des Mathurins, voisin de la Sorbonne, possédait une ferme à la Ville-l'Evêque; le chemin qui y conduisait reçut tout naturellement le nom de chemin, puis de rue

PERSPECTIVE DE LA RUE ROYALE; à gauche, L'HÔTEL CRILLON, à droite, LE MINISTÈRE DE LA MARINE; au fond, LA MADELEINE.

de la Ferme-des-Mathurins; en en faisant la rue Vignon, on a supprimé bien inutilement dans ce quartier un souvenir pittoresque et instructif.

La *rue d'Anjou* date du XVIIe siècle; un arrêt du conseil d'État, en 1778, prescrivit son prolongement «depuis le canal du grand égout de la ville jusqu'à la rue de la Roche [rue du Rocher] allant à Monceaux». Cette partie devait s'appeler rue Quatremère (Arch. nat., Q^1 1102^1); mais l'opération de voirie s'arrêta à la rue de la Pépinière. Benjamin Constant est mort au n° 29 de la rue d'Anjou, le 8 décembre 1830; quatre ans plus tard, le 20 mai 1834, La Fayette mourait au n° 6 de la même rue.

L'hôtel de Contades, au n° 11, est devenu la **mairie** de l'arrondissement, après avoir rempli le même office avant 1860 comme mairie du Ier arrondissement; mais les bâtiments ont vieilli, les services municipaux ont augmenté : il n'est que temps de doter le quartier d'un édifice en rapport avec son importance.

La *rue d'Astorg* aussi bien que celle de *Roquépine* ont été ouvertes, au commencement du règne de Louis XVI, sur des terres appartenant à « haut et puissant seigneur Louis d'Astorg d'Aubarède, marquis de Roquépine ». Dans cette dernière est situé un majestueux **temple protestant.**

La *rue de Penthièvre*, autrefois rue Verte, et la *rue des Saussaies* n'étaient, il y a deux cents ans, que des chemins ruraux. Vers 1770, le duc de Beauvau, maréchal de France, se fit construire dans ces parages un hôtel par Le Camus de Mézières; c'est aujourd'hui, et depuis 1857, l'hôtel du **ministère de l'Intérieur.**

Presque en face, de l'autre côté de la chaussée du Roule, était l'hôtel d'Évreux bâti en 1718 pour le comte d'Évreux, Henri-Louis de la Tour d'Auvergne. Cette demeure était appelée à connaître de brillantes destinées. Tour à tour habitée par Mme de Pompadour, par son frère le marquis de Marigny, par Beaujon, elle fut achetée pour le compte du roi en 1785, et devint l'hôtel des souverains étrangers. Cinq ans après, la duchesse de Bourbon en devenait propriétaire, et lui donnait pour la première fois le nom de **palais de l'Élysée.** Après être devenu à l'époque du Directoire un simple jardin de danses et de fêtes publiques, l'Élysée redevint palais: Murat, Napoléon Ier, le duc de Berri y habitèrent. Puis il fut affecté, en 1848, à la résidence du président de la République. Après la proclamation du second Empire, Napoléon III le quitta pour les Tuileries et en fit de nouveau le palais des souverains étrangers. Enfin, la troisième République l'a rendu à sa destination de 1848 : tous nos présidents y ont leur demeure officielle, et quand ils s'en absentent, le drapeau tricolore cesse de flotter sur le palais. Un seul y devait mourir : M. Félix Faure, le 16 février 1899.

Il va sans dire qu'après tant de fortunes diverses, l'ancien hôtel

ENTRÉE DU PALAIS DE L'ÉLYSÉE (RUE SAINT-HONORÉ).

ENTRÉE DU MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

Phot. Neurdein

FAÇADE DE LA GARE SAINT-LAZARE (BATIMENT OUEST).

d'Evreux a subi des transformations considérables. Les plus importantes, celles qui lui ont donné son aspect actuel, datent de Napoléon III, qui confia la restauration presque totale du palais à M. Lacroix, architecte. C'est alors, notamment, que fut élevée la façade sur la rue de l'Élysée, ouverte à cette occasion en 1860. Depuis la République, de nouvelles dispositions ont été apportées soit dans les constructions, soit dans les jardins, sur le désir des présidents. La principale modification est de fraîche date : elle consiste dans la création d'une entrée d'honneur du palais sur l'avenue Gabriel et les Champs-Elysées (1900).

De la place Beauvau à la rue Boissy-d'Anglas, la rue du Faubourg-Saint-Honoré est bornée (côté impair) de somptueux hôtels, parmi lesquels nous citerons l'hôtel de Brunoy, aujourd'hui hôtel Bagration, au n° 47, et l'**ambassade d'Angleterre** qui s'est installée en 1815 dans l'ancien hôtel de Charost, au n° 39. Tous s'étendent par derrière jusqu'à cette ombreuse et charmante *avenue Gabriel*, percée en 1818, et qui est un des plus grands charmes des Champs-Elysées. Elle ne peut donc pas être sur le plan de Maire, daté de 1803, mais les hôtels y sont figurés avec cette mention d'un enthousiasme un peu excessif : « Enfilade d'hôtels magnifiques ».

Quartier de l'Europe. — Il est le dernier né de l'ancien Paris, de même que son voisin d'au delà des anciens boulevards extérieurs, celui de la Plaine-Monceau, est le plus jeune en date du nouveau Paris. Il fallut, pour en faire ce qu'il est, c'est-à-dire l'un des plus agréables de la capitale, la baguette transformatrice d'Haussmann, y perçant des boulevards et des rues, créant un parc magnifique, jetant bas un abattoir, élevant une église luxueuse entre toutes. Avec la gare Saint-Lazare, l'industrie des chemins de fer s'est chargée de faire le reste.

C'était encore un désert, lorsque, sous Charles X, des spéculateurs firent approuver par ordonnance royale du 2 février 1826 un projet d'ouverture de rues portant les noms de grandes capitales européennes et devant aboutir à une place circulaire, dite « place d'Europe ». Le quartier de l'Europe était créé, mais sur les plans et dans les études de notaires plus que dans la réalité. Il suffirait de regarder les maisons pour voir qu'elles sont toutes, ou à peu près, postérieures à Louis-Philippe; celles qui ont moins de cinquante ans de date sont en immense majorité. La place d'Europe primitive était ornée à son centre d'un jardin clos d'une grille, qui disparut en 1864; elle reçut sa disposition actuelle en 1866 et devint *place de l'Europe*. Cette disposition, fort ingénieuse, est celle d'un pont en étoile, sous lequel passent les multiples voies de la ligne de l'Ouest.

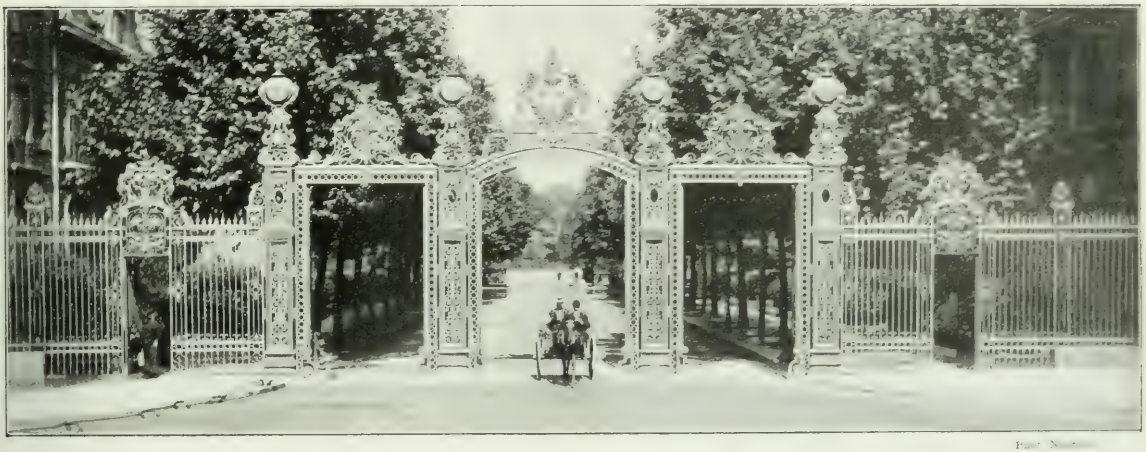
Vers l'endroit où la rue d'Athènes aboutit à la rue de Londres fut jadis l'entrée de la gare du chemin de fer de Saint-Germain, le doyen de nos voies ferrées, dont l'exploitation commença le 26 août 1837. « La musique de la garde nationale, dit Maxime du Camp, joua des fanfares pendant le trajet qui dura vingt-cinq minutes; on fit des discours, personne ne s'enrhuma sous les tunnels, la locomotive n'éclata point, les wagons ne déraillèrent pas, et l'on put croire qu'un voyage en chemin de fer n'était pas nécessairement mortel. »

Quelques années après, l'entreprise en pleine prospérité s'annexait l'exploitation des lignes de Versailles et de Rouen; déjà le modeste « embarcadère » du début devenait insuffisant; on le reconstruisit en 1843, en bordure de la rue Saint-Lazare, d'où son nom de **gare Saint-Lazare.** C'était — on se le rappelle encore — un bâtiment haut de trois étages, précédé d'un large perron d'une vingtaine de marches, situé au fond d'une cour de dimensions médiocres, bordée de chaque côté de galeries couvertes où les librairies et les cafés avaient le plus souhaitable emplacement pour faire des affaires. Plus tard, sur le côté gauche du bâtiment principal, fut construite une longue galerie prolongée en 1867 jusqu'à la rue de Rome, et dans laquelle étaient centralisés les services de banlieue et de Ceinture. Enfin, un remaniement complet de la gare fut entrepris, en 1885, sur les plans de M. Lisch, inspecteur général des monuments historiques, et, achevé en 1889, lui donna l'aspect très monumental sous lequel nous la voyons aujourd'hui. Une longue façade règne parallèlement à la rue Saint-Lazare, entre les rues d'Amsterdam et de Rome. A l'angle de chacune de ces rues, s'ouvre une vaste cour, du côté de la première, cour des grandes lignes, cour des lignes de banlieue, du côté de la seconde. Entre elles, se dresse l'hôtel Terminus, relié à la gare par une passerelle, et sur la rue de Rome, s'élèvent les bâtiments de la direction et de l'exploitation. A l'intérieur, les façades donnant sur la voie ont été conservées, et seulement agrandies ainsi que l'immense hall sous lequel trente trains peuvent trouver abri.

Dans la *rue de Rome*, ouverte en 1864, le **lycée Racine**, fondé

VUE DU COLLÉGE CHAPTAL.

VUE INTÉRIEURE DE LA GARE SAINT-LAZARE.



ENTRÉE ET GRILLE PRINCIPALES DU PARC MONCEAU.

en 1887, a une entrée secondaire ; la façade principale est située sur la *rue du Rocher*. Cette dernière voie, que nous trouvions tout à l'heure mentionnée sous le nom de rue de la Roche, en 1778, est bien ancienne ; elle n'est autre que l'ancien chemin d'Argenteuil. Dans sa partie supérieure, au-dessus de la roche qui lui a valu sa dénomination, elle s'appelait, sans qu'on ait pu expliquer pourquoi, chemin des Errancis. A cet endroit, à gauche, s'ouvrait le cimetière des Errancis où furent inhumées plusieurs victimes de la Révolution.

Le **collège Chaptal** occupe, sur le point culminant de la colline, l'îlot compris entre les rues de Rome, Bernouilli, Andrieux et le boulevard des Batignolles. C'est en 1875 que les élèves y ont été transférés de l'ancien collège situé rue Blanche, dans le IXe arrondissement, où nous le retrouverons. L'édifice fait honneur à son architecte, M. Train.

Jusqu'à l'année 1898 on put voir, sur le boulevard des Batignolles, au delà de la rue Andrieux, de vastes réservoirs à ciel ouvert, connus administrativement sous le nom de réservoirs de Monceau ; c'était le point terminus du canal de l'Ourcq. Ils ont été supprimés, comblés, et sur leur emplacement s'élevèrent, l'année suivante, de belles maisons de rapport, numérotées de 55 à 63.

Un peu plus à l'Ouest, existait depuis le moyen âge, un château seigneurial qu'on appelait Monceaux ou Mousseaux, mais dont l'origine doit bien probablement être *Monticellum*, c'est-à-dire monticule, et elle est justifiée par la situation du lieu. C'était un vaste domaine qui fut successivement occupé par des propriétaires assez obscurs. Philippe, duc d'Orléans, en devint possesseur sous Louis XVI. Il confia à Carmontelle, en 1778, la mission de transformer le parc en jardin anglais avec toute l'élégance désirable. Telle est l'origine du **parc Monceau**. Confisqué avec tous les autres biens de la famille d'Orléans par la Révolution, restitué plus tard à cette famille par les Bourbons, abandonné pendant longtemps à l'indépendance de la végétation, le parc allait enfin attirer l'attention de la Ville. Un décret du 23 janvier 1852 l'exproprie ; ses possesseurs indivis reçurent en échange une indemnité de près de dix millions, sur laquelle la Ville retrouva plus de huit millions par la cession de parties de terrain aliénées ; un plan nouveau fut donné à l'ancien parc, tout en lui conservant tout ce qui était utilisable, et il faut reconnaître que les Le Nôtres et les Carmontelles d'alors firent merveille. On ne compta pas, d'ailleurs, avec eux : les *Mémoires* d'Haussmann révèlent que la dépense s'éleva à 1 190 000 francs, dont près de 500 000 pour les grilles d'entrées et celles qui entourent la promenade. Et Haussmann ajoute : « Les autres dépenses ont eu pour objets la restauration de la rotonde à colonnes des boulevards de Courcelles et de la Naumachie ; l'établissemet d'un service d'eau pour l'alimentation des bouches d'arrosage et de la cascade tombant du rocher à grotte dont le goût public imposait alors la construction aux décorateurs de nos promenades importantes ; le vallonnement des pelouses, les plantations des arbres et arbustes de choix, isolés ou groupés en massifs, et les corbeilles de plantes vertes et de fleurs. Tous les travaux furent exécutés en neuf mois, de janvier à septembre 1861. »

On peut lui préférer le Luxembourg, plus vaste, le parc des Buttes-Chaumont, plus accidenté ; il n'est pas possible de lui contester une supériorité de distinction, d'élégance raffinée, due en partie au quartier même et à ses visiteurs habituels. Il faut y admirer ce joli bassin ombragé que l'on appelle assez improprement la Naumachie et dont une colonnade à demi ruinée, provenant de l'ancienne chapelle des Valois à l'abbaye de Saint-Denis, augmente le charme mélancolique. On s'arrête aussi avec respect devant les beaux monuments élevés à la mémoire de Bizet (1895), de Guy de Maupassant (1897), d'Ambroise Thomas (1900). La rotonde qui forme l'entrée du parc sur le boulevard de Courcelles était l'une des anciennes barrières de l'enceinte des fer-

LA COLONNADE ET LA PIÈCE D'EAU DU PARC MONCEAU.

miers généraux, mais elle ne fut jamais ouverte, tant que l'enceinte subsista.

L'*avenue Velazquez* est celle par laquelle on pénètre dans le parc en venant du boulevard Malesherbes. De magnifiques hôtels le bordent, parmi lesquels celui (au n° 7) où M. Cernuschi avait réuni une collection infiniment rare se rapportant à l'art oriental, estimée valoir plus de cinq millions, et qu'il légua généreusement à la Ville. Le **musée Cernuschi** a été inauguré le 12 octobre 1898.

L'*avenue de Messine*, qui aboutit à une autre entrée du parc Monceau, descend par une pente majestueuse au boulevard Haussmann. Au point de jonction s'élève la **statue de Shakspeare**, œuvre un peu grêle de M. P. Fournier, offerte libéralement à la Ville par un Anglais, sir William Knighton. C'est, aujourd'hui, un des carrefours les plus animés, les plus brillants de Paris. Qui le croirait? Jusqu'en 1862 ce fut l'emplacement d'un abattoir! L'abattoir du Roule avait été construit en 1810; son périmètre était limité par les rues de la Bienfaisance, de Laborde et de Téhéran; l'avenue Percier était son principal accès.

LE BOULEVARD MALESHERBES ET L'ÉGLISE SAINT-AUGUSTIN.

La riche église **Saint-Augustin** a été construite par Baltard, l'architecte des Halles, de 1860 à 1869, pour remplacer une église provisoire, située place de Laborde, et qui datait de 1851. Son style est fait d'un mélange d'art italien et byzantin; on croirait voir une mosquée conçue par un architecte florentin du XVIe siècle. L'ensemble n'en est pas moins harmonieux et décoratif à souhait pour l'admirable place qui précède le monument. Trois arcades en plein cintre s'ouvrant sur la façade principale, donnent accès dans l'intérieur de l'église, formée d'une nef sans bas-côtés et d'un transept au milieu duquel est le chœur. La nef est divisée en huit travées d'égale largeur; le transept a 28 mètres de largeur; le maître-autel, très riche, en occupe la partie centrale. Cette partie de l'édifice est surmontée d'une large tour, haute de 60 mètres, flanquée de quatre tours moins hautes de 10 mètres, et supportant une flèche en forme de lanterne, haute de 20 mètres.

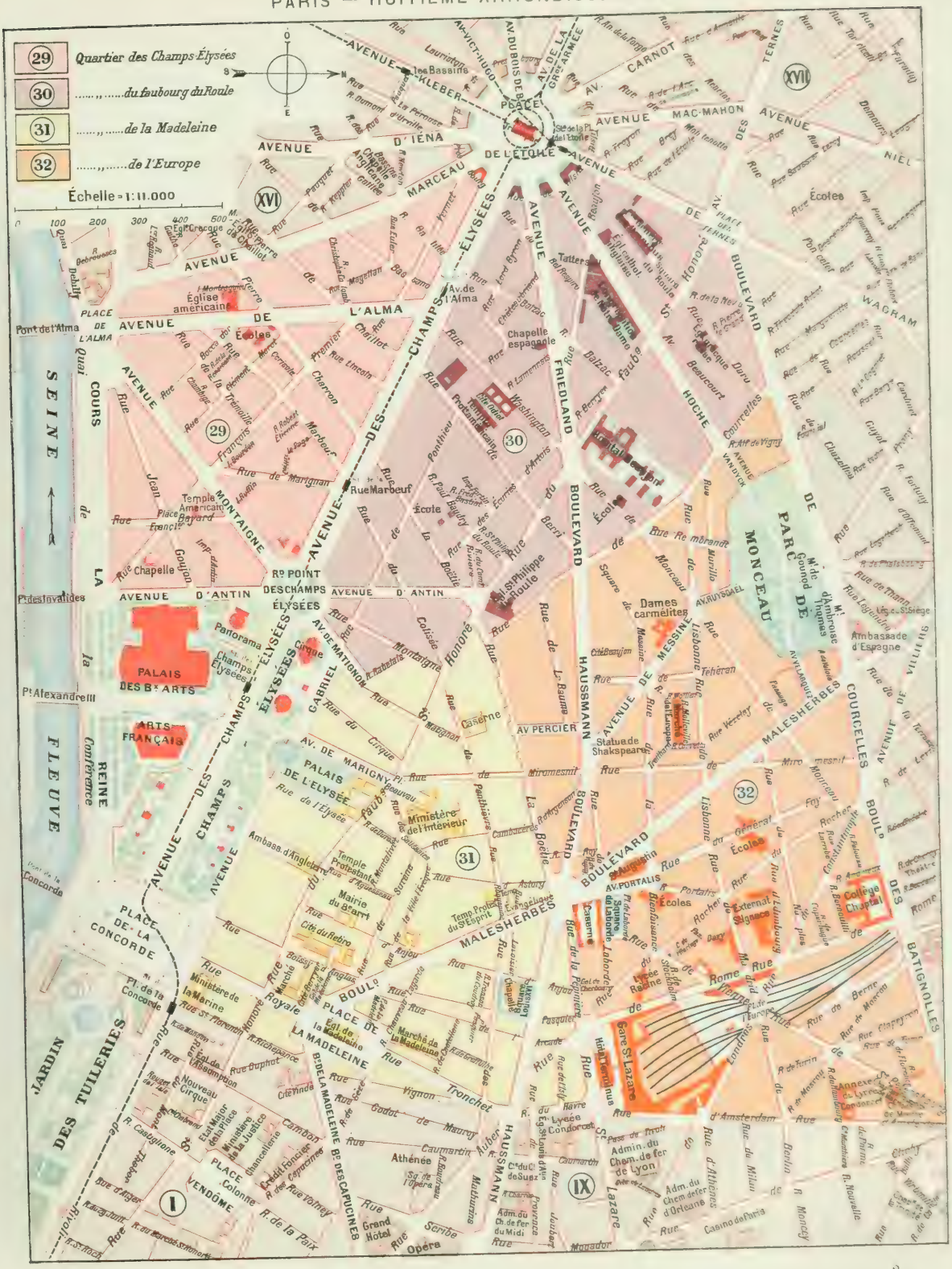
« La chapelle de la Vierge, dit *l'Inventaire des richesses d'art de la France*, auquel nous empruntons cette description, ouvre sur le transept, derrière le sanctuaire, par trois arcades soutenues par des colonnes en marbre rouge, à chapiteaux composites. Les tympans de ces arcades sont surmontées d'une corniche portant une grille en fer forgé et doré, semblable à celle qui règne dans les autres parties de l'édifice, à la hauteur du triforium. La chapelle est élevée de quatre marches au-dessus du sol de l'église. La hauteur de la voûte est la même que celle des voûtes de la nef. Elle est ouverte au-dessus du tympan des arcades inférieures, ce qui permet de voir de la nef la décoration de la partie supérieure. » Cette décoration se compose de deux toiles marouflées, signées de Pierre Brisset, représentant : à gauche, l'*Adoration des Bergers;* à droite, la *Présentation au Temple.*

Sur le terre-plein qui précède Saint-Augustin s'élève une **statue de Jeanne d'Arc**, œuvre fort remarquable du sculpteur Paul Dubois. Le socle qu'elle surmonte est pourvu d'inscriptions dont l'abondance donnerait à croire qu'il s'agit là d'une figure peu connue. C'est l'été de 1900, si fécond en inaugurations de tout genre, qui aura présidé à celle-là encore.

LE SQUARE LABORDE.

La **caserne de la Pépinière**, enfin, clôt la liste des édifices du VIIIe arrondissement. Nous avons parlé plus haut de la pépinière du roi, à laquelle elle doit son nom. Bâtie au XVIIIe siècle pour recevoir deux compagnies de gardes-françaises, elle a été considérablement agrandie sous le second Empire. En même temps, le marché de Laborde faisait place à un coquet square, succursale utile, encore que bien modeste, du parc Monceau. La fontaine qui en occupe le centre ornait déjà l'ancien marché. Ce coin de Paris s'appelait la Petite Pologne, du nom du à une enseigne de cabaret situé au bas de la rue du Rocher.

La *rue de la Bienfaisance* doit son nom aux actes de dévouement qu'accomplit un médecin qui l'habitait, Goetz, mort en 1813. Auparavant, elle s'était appelée rue de l'Observance, puis rue de Rovigo. Elle n'était pas alors la voie élégante que nous connaissons aujourd'hui : dans sa séance du 9 février 1793, le Bureau de la Ville prescrivait qu'elle fût rendue « praticable ».


29 Quartier des Champs-Élysées
30 ....,,.....du faubourg du Roule
31 ....,,.....de la Madeleine
32 ....,,.....de l'Europe
Échelle = 1:11.000
0 100 200 300 400 500 M.
O
S
N
E
XVI
XVII
IX
I
29
30
31
32
AVENUE KLEBER
AVENUE D'IÉNA
AVENUE DE L'ALMA
AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
AVENUE CARNOT
AVENUE MAC-MAHON
AVENUE DE WAGRAM
BOULEVARD HAUSSMANN
BOULEVARD HOCHE
BOULEVARD DES BATIGNOLLES
BOULEVARD MALESHERBES
BOULEVARD DE LA MADELEINE
PLACE DE L'ÉTOILE
PLACE DE L'ALMA
PLACE DE LA CONCORDE
PLACE VENDÔME
PLACE DU PARC MONCEAU
PALAIS DES BX ARTS
ARTS FRANÇAIS
PALAIS DE L'ÉLYSÉE
Ministère de l'Intérieur
Ministère de la Marine
Église américaine
Chapelle espagnole
Temple Américain
Pantorama
Cirque
Mairie du 8e arrt
Athénée
Grand Hôtel
Gare St Lazare
Lycée Condorcet
Lycée Rollin
Lycée Fénelon
Ambassade d'Espagne
Dames carmélites
Statue de Shakspeare
Marché de la Madeleine
Marché Royal
Pont de l'Alma
Pt Alexandre III
Pt des Invalides
Pt de la Concorde
Pt de la Reine Conférence
Av. de l'Alma
Rue Marbeuf
Rue Pt Point des Champs Élysées
Av. d'Antin
Av. de Matignon
Av. de Marigny
Av. Percier
Av. Portalis
Av. du Bois de Boulogne
Av. de la Grde Armée
Av. Victor Hugo
Av. Ruysdael
Av. de Messine
Av. de Villiers
Av. de Wagram
Av. de Malesherbes
Av. de la Bourdonnais
Av. de Tourville
Av. de Suffren
Av. de Lamotte Picquet
Av. de Ségur
Av. de Saxe
Av. de Breteuil
Av. de Ternes
Av. de la Grde Armée
Av. de la Pl. de l'Étoile
Av. de la Pl. de l'Europe
Av. de la Pl. de l'Opéra
Av. de l'Opéra
Av. de l'Opéra
Av

Phot. Levy (Colmar).

PERSPECTIVE DU BOULEVARD MONTMARTRE SÉPARANT LES IXe ARRONDISSEMENT (à gauche) ET IIe ARRONDISSEMENT (à droite).

L'OPÉRA. — 33e QUARTIER : SAINT-GEORGES. — 34e QUARTIER : LA CHAUSSÉE D'ANTIN.

35e QUARTIER : LE FAUBOURG MONTMARTRE. — 36e QUARTIER : ROCHECHOUART.

REGARDER les plus anciens plans de Paris, on se rend compte, d'un coup d'œil, que la région dont nous allons maintenant traiter ne fut guère, jusqu'au règne de Louis XIII, qu'une prairie, mise en culture maraîchère pour l'approvisionnement de la ville. Si l'on consulte ensuite un plan de la première moitié du XVIIIe siècle, on verra qu'il n'y avait encore eu ni grands changements, ni grands progrès. C'est du règne de Louis XV qu'il faut dater l'époque où la vie commença à transformer et à animer ce quartier.

L'enceinte dite des Fermiers généraux, entreprise sous Louis XVI, représentée par les boulevards que l'on nomme extérieurs, le renferma dans Paris ; jusque-là, il en avait été isolé, tant par la fortification de Charles V, que par la construction, en 1630, du rempart, auquel ont succédé nos grands boulevards intérieurs. Il faut dire, cependant, qu'au delà de ce rempart et jusqu'au tracé de la rue Saint-Lazare, le territoire était considéré comme un faubourg de Paris, relevant des paroisses Saint-Eustache et Saint-Roch ; mais, à l'origine, il avait fait partie intégrante des deux paroisses rurales qui, jusqu'à 1860, sont demeurées indépendantes de Paris : Montmartre et Clichy. Tout ce qui, dans le IXe arrondissement, est situé à l'Ouest de la Chaussée-d'Antin appartenait à Clichy ; tout ce qui est à l'Est, à Montmartre. Deux fiefs anciens et importants y étaient situés : les Porcherons, sur Clichy, la Grange-Batelière, sur Montmartre. Peu de rues : la grande artère transversale de l'Ouest à l'Est était la rue des Porcherons, aujourd'hui rue Saint-Lazare ; la grande artère transversale, du Sud au nord (rue du Faubourg-Montmartre et chaussée des Martyrs) ; le chemin de Clichy, qui est devenu l'opulente Chaussée d'Antin ; à l'Est, uniquement les rues de la Grange-Batelière, Bergère, de la Voirie (rue Cadet), et d'Enfer (rue Bleue).

Le IXe arrondissement, dit L'OPÉRA, est limité à l'Ouest par l'axe des rues Vignon, Tronchet, du Havre et d'Amsterdam ; au Nord, par l'axe des boulevards de Clichy et Rochechouart ; à l'Est, par l'axe des rues du Faubourg-Poissonnière et Poissonnière ; au Sud, par l'axe des boulevards Poissonnière, Montmartre, des [illegible] de la Madeleine.

Sa superficie est de 213 [illegible]

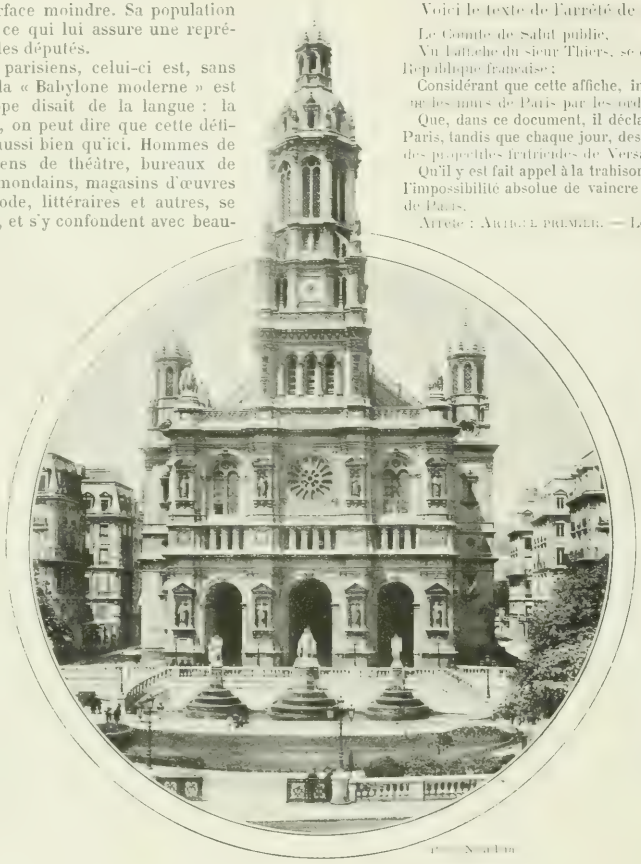
VIe arrondissement ont une surface moindre. Sa population est d'environ 120.000 habitants, ce qui lui assure une représentation double à la Chambre des députés.

De tous les arrondissements parisiens, celui-ci est, sans conteste, le plus parisien. Si la « Babylone moderne » est assez comparable, à ce qu'Ésope disait de la langue : la meilleure et la pire des choses, on peut dire que cette définition ne se vérifie nulle part aussi bien qu'ici. Hommes de lettres, peintres, sculpteurs, gens de théâtre, bureaux de rédaction des grands journaux mondains, magasins d'œuvres d'art, tavernes et cafés à la mode, littéraires et autres, se groupent dans cet étroit espace, et s'y confondent avec beaucoup de ce qui en fait la lie : aventuriers, rastaquouères, femmes légères..., tandis que dans certaines parties de l'arrondissement, rue Pigalle, rue d'Aumale, rue de La Rochefoucauld, rue Saint-Georges, la haute bourgeoise tient ses logis sévères fermés aux fièvres ambiantes.

D'après l'ordre administratif, le **quartier Saint-Georges** vient le premier. Comme il n'y a jamais eu dans cette région, ni nulle autre part dans le vieux Paris, d'église ou chapelle dédiée à saint Georges, il faut bien expliquer par une enseigne l'origine de ce vocable. L'enseigne est la providence, la ressource suprême étymologique.

Au XVIIIe siècle, la rue Saint-Georges n'était encore, d'après Jaillot, qu'une « ruelle aux Porcherons, allant de la rue Saint-Lazare à la ruelle Baudin » (aujourd'hui rue de la Tour-des-Dames). La ruelle est devenue plus importante lorsqu'en 1824 elle a été prolongée jusqu'à la rue Notre-Dame-de-Lorette et que la *place Saint-Georges* a été formée.

Il est à remarquer que les maisons de cette place, bien qu'elle ait une dénomination officielle, font pour le numérotage partie intégrante de la rue Notre-Dame-de-Lorette. Le n° 27 est l'**hôtel Thiers**. L'illustre homme d'État l'habitait depuis plusieurs années déjà, il y avait groupé la majeure partie de la remarquable collection d'œuvres d'art qui est maintenant au Louvre, lorsque les événements de 1871 la lui firent quitter pour transporter à Versailles le siège du gouvernement. Les chefs de la Commune décidèrent de sévir contre la maison.



EGLISE DE LA TRINITÉ.

Voici le texte de l'arrêté de démolition, pris le 11 mai 1871 :

Le Comité de Salut public,

Vu l'affiche du sieur Thiers, se disant chef du pouvoir exécutif de la République française ;

Considérant que cette affiche, imprimée à Versailles, a été apposée sur les murs de Paris par les ordres du sieur Thiers ;

Que, dans ce document, il déclare que son armée ne bombarde pas Paris, tandis que chaque jour, des femmes et des enfants sont victimes des projectiles fratricides de Versailles ;

Qu'il y est fait appel à la trahison pour pénétrer dans la place, sentant l'impossibilité absolue de vaincre par les armes l'héroïque population de Paris.

Arrête : Article premier. — Les biens meubles et les propriétés de Thiers seront saisis par les soins de l'administration des domaines.

Art. 2. — La maison de Thiers, située place Georges, sera rasée.

Art. 3. — Les citoyens... seront chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution immédiate du présent arrêté.

Paris, 21 floréal an LXXIX.

Donc, les pierres seules étaient atteintes. L'article premier prouve que l'on voulait sauver les œuvres d'art, et c'est à Courbet, paraît-il, qu'en revient l'initiative. M. Thiers n'eut donc qu'à les reprendre et à les réintégrer dans sa « maison », devenue hôtel depuis la reconstruction, qui en fut faite en 1874 par M. Aldrophe, aux frais de la Nation. On sait, en effet, qu'une loi votée par l'Assemblée nationale, en 1872, avait affecté un million à cette reconstruction. On sait aussi que le « libérateur du territoire » ne mourut pas dans ce somptueux logis, qui lui était si cher; c'est à Saint-Germain-en-Laye que la mort l'atteignit, le 3 septembre 1877. Son corps fut ramené à la place Saint-Georges, et ses funérailles eurent lieu à Notre-Dame-de-Lorette en grande solennité.

La *rue Notre-Dame-de-Lorette*, que nous parcourons, n'est pas une voie ancienne. Au commencement du siècle, elle s'appelait rue Vatry, et sa dénomination actuelle ne date que de 1835. Lorette est une ville d'Italie où s'était créée une confrérie de chevaliers sous le patronage de la Vierge. Comment eut-on l'idée de choisir ce patronage pour l'église du faubourg Montmartre, dont nous parlerons plus bas? On l'ignore. Quoi qu'il en soit, il a servi à doter la langue française, d'un mot nouveau jadis, démodé aujourd'hui. La lorette ne se rencontre plus que dans les tableaux de mœurs ou les romans d'il y a soixante ans.

Le marché La Rochefoucauld, à l'angle de la rue du même nom, n'est plus, lui aussi, qu'un souvenir; il a été détruit par un incendie au mois de mai 1898, et on en a profité pour le remplacer par une maison de rapport.

La *rue Bréda* aurait-elle aussi une origine italienne? Peut-être, mais c'est par le nom de son propriétaire, Bréda, qui la fit ouvrir sur des terrains dont il était possesseur. Et nous voici *rue Victor-Massé*, ainsi dénommée depuis 1887 parce que l'auteur des *Noces de Jeannette* mourut non loin de la, rue Fléchot, n° 1, le 5 juillet 1884, ainsi qu'en fait foi une plaque commémorative. Avant, c'était la rue de Laval. Les habitants protestèrent de toutes leurs forces contre ce changement de nom; ils y voyaient sans doute un délain pour le chef-lieu du département de la Mayenne, et bien à tort, car la marraine de la rue était tout simplement Marie Louise de Montmorency Laval, dernière abbesse de Montmartre.

Peut-on quitter la rue Victor Massé sans adresser un souvenir ému au **Chat Noir** et à feu son propriétaire, Rodolphe Salis. Qui n'y est entré, au moins une fois, durant la dizaine d'années que dura sa vogue, dans ce cabaret où la fantaisie régnait en maîtresse, mais une fantaisie pétrie d'art, pétillante d'esprit? Qui ne se rappelle la verve endiablée de Salis, sa façon d'accueillir les « gentilshommes » et les « nobles dames », ses boniments, étourdissants de brio, sa pétition

PLACE ET FONTAINE SAINT-GEORGES.

organisée en vue de « la séparation de Montmartre et de l'État »? Et des œuvres sont nées là, et des artistes s'y sont illustrés qui font honneur grandement à la mémoire du créateur de ce nid d'esprit et de talent, où, par surcroît, il avait fait fortune, grâce à l'*Épopée*, à la *Marche à l'Étoile*, à *Phryné*, sans parler de chansons à demi immortelles : le *Bal de l'Hôtel de ville*, l'*Expulsion*, *les Sergots*... L'héritage de Salis s'est morcelé. De nombreux cabarets ou théâtres de genre très spécial ont été fondés avec un souci plus pratique que celui qui avait présidé à la création du « Chat-Noir »; mais l'esprit perd à s'éparpiller. C'est maintenant au « Carillon », à l' « Ane rouge », aux « Tréteaux de Tabarin », au « Cabaret bruyant », à la « Roulotte », aux « Funambules », à l' « Enfer » et au « Ciel », etc., qu'il faut aller en chercher les miettes disséminées.

Phot. Neurdein.

PERSPECTIVE DE LA RUE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.
(Au fond, l'église de la Trinité.)

Redescendons la rude pente de la rue des Martyrs, en plaignant les chevaux de l'omnibus de Pigalle — ces martyrs — qui la gravissent. Au n° **41**, une haute maison, presque une cité, précédée d'une vaste cour, attire l'attention. Elle fut construite pour un établissement sur lequel les données sont vagues : deux ou trois lithographies, conservées au département des Estampes de la Bibliothèque nationale, la représentent avec ce titre énigmatique : « Omnibus — Cafés — Restaurans à domicile », et la date de **1837**. Ce devait être un hôtel meublé, qui ne tarda pas à ne pas réussir. Au bas de la côte, l'église Notre-Dame-de-Lorette montre son laid chevet. A droite, s'ouvre la *rue Saint-Lazare*, étroite, serpentante, bien délaissée au profit de sa jeune rivale, la *rue de Châteaudun*, créée par le second Empire sous le nom de rue du Cardinal-Fesch. A signaler, au n° **10**, le Théâtre d'application, que l'on n'appelle que **la Bodinière**, du nom de son fondateur (1887), Bodinier, alors secrétaire général de la Comédie-Française. Non loin de là, des demeures d'hommes célèbres : Auber, 22, rue Saint-Georges (la maison a été démolie en 1895 et reconstruite); Talma, 9, rue de la Tour-des-Dames; Mignet, 14, rue d'Aumale. En débouchant sur la *place de la Trinité*, la rue Saint-Lazare devient spacieuse, vivante, et c'est avec ce nouvel aspect qu'elle se poursuit — confondue avec la rue de Châteaudun — jusqu'au delà des limites de l'arrondissement.

La somptueuse église de la **Trinité** a remplacé deux chapelles placées sous la même invocation, qui avaient été édifiées, la première en **1840**, rue de Calais, et la seconde en **1852**, rue de Clichy, en face de la rue d'Athènes (alors rue de Tivoli). La construction de l'édifice actuel, qui coûta tout près de quatre millions, date d'un arrêté préfectoral du 9 juillet **1861** qui autorisa le commencement des travaux, dont Ballu dressa les plans; mais ce n'est que le 7 novembre **1867** que l'église fut inaugurée par l'archevêque de Paris. Située dans l'axe de la Chaussée d'Antin, à laquelle elle fournit la plus agréable perspective, précédée d'un joli square que des balustrades entourent de leurs volutes gracieuses, et le dominant un peu, de façon que le monument y gagne en noblesse, la Trinité est parmi nos églises modernes l'une des plus heureusement conçues. Le luxe intérieur correspond au charme de l'aspect extérieur; on y a été prodigue d'œuvres d'art, peinture et sculpture. Elles sont signées Jobbé-Duval, Barrias, Français, Dantan, Carpeaux, Chatrousse, Paul Dubois, Doublemard, etc., etc.

Phot. Gaillard.

LE THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Les églises ferment de bonne heure leurs portes, le soir. Bien leur en prend lorsqu'elles sont, comme celle-ci, à quelques pas d'une salle de théâtre, d'une salle de bal et de concerts dont la clientèle joyeuse pourrait se confondre avec la pieuse cohorte des fidèles. Le **Casino de Paris** ouvre sur la rue de Clichy, le **Nouveau-Théâtre** ouvre sur la rue Blanche : les deux établissements sont en outre réunis par une communication intérieure, de sorte que l'on peut tour à tour et presque en même temps voir jouer une pièce de spectacle, entendre de gais flons-flons, assister à un ballet suggestif, ingurgiter des breuvages doués de la même vertu. Par un contraste singulier, ce terrain, exclusivement consacré au plaisir était, il y a trente ans, celui du collège Chaptal, fondé en 1837 par Pierre Goubaux, transmis par lui à la Ville de Paris et qui en [illegible] en 1874 pour aller s'installer dans le quartier de l'Europe [illegible] nous l'avons rencontré.

Continuons à [illegible] de Clichy. Au milieu, à droite, s'ouvre la *rue Nouvelle*, voie privée [illegible] 1879; celui qui l'a baptisée ne s'est pas mis en frais d'imagination. C'est là qu'était la fameuse prison pour dettes — la Dette, ou Clichy [illegible]

Phot. Neurdein

LE BOULEVARD DE LA MADELEINE

habituellement, fermée en 1867. Elle avait été construite sur l'emplacement de deux hôtels, acquis par la Ville de Paris en 1826, du banquier Sailliard; mais ce n'est qu'en 1832, à la suite du choléra, que les détenus pour dettes, alors incarcérés à Sainte-Pélagie, y furent transférés. Certes, il y a quelque ennui à être prisonnier; mais quel malin plaisir avaient les détenus à payer leurs créanciers de cette monnaie! Trois mois pour une dette de 200 à 500 francs; six mois, de 500 à 1,000 et toujours *crescendo* jusqu'à trois ans, qui étaient le maximum de la contrainte par corps.

Au delà de la « Dette », l'espace compris entre la rue de Clichy et la rue Blanche, circonscrit aujourd'hui par les rues de Calais, de Bruxelles, la place et la rue de Vintimille, constituait depuis le commencement du siècle le jardin fameux de Tivoli, couvrant une superficie de 65,647 mètres. Il fut loti et mis en adjudication le 12 mars 1844 à la chambre des notaires. Et c'est ainsi que s'accomplirent vos destinées, montagnes russes, cascades, grottes artificielles, qui faisiez la joie de nos aïeux! La *rue Blanche* et la *rue Pigalle* sont d'anciens chemins qui conduisaient des Porcherons à Montmartre. La première s'appelait primitivement rue de la Croix-Blanche; la seconde, rue Royale. La *Nomenclature officielle des rues de Paris* publiée par la Ville, et qu'il faut toujours consulter, dit que la rue Royale fut dénommée rue Pigalle en l'an X, parce que Pigalle y avait son atelier. Ce n'est pas tout à fait exact; le grand sculpteur avait son atelier au faubourg du Roule; c'est là qu'il acheva la statue de Louis XV, commencée par Bouchardon, et qui décora si peu de temps la place de la Concorde. Lui paraît avoir eu deux maisons, au moins dans le quartier dont nous parlons. Une requête datée de 1774 et conservée aux Archives nationales fait mention d'une maison « sise au coin des rues Blanche et Saint-Lazare, exactement au-dessous de celle de M. Pigalle ». D'autre part, dans de curieuses notes publiées par Lucien Lazard dans le *Bulletin du vieux Montmartre* (1895), on trouve les noms suivants d'habitants de la rue Pigalle en 1790:

« La demoiselle Adeline, pensionnaire de la Comédie-Italienne;

« La dame Raucourt, pensionnaire du Théâtre-Français. »

Et dans la rue Saint-Lazare:

« La dame Dumesnil, pensionnaire de la Comédie-Française;

« Le sieur de Bougainville, chef d'escadre;

« La dame Pigal[illegible]e;

« Le comte de Bernis.

Le bel hôtel portant le n° 12 de la rue Pigalle est celui où mourut Scribe, le 20 février 1861.

De la partie occidentale du quartier Saint-Georges, entre les rues de Clichy et d'Amsterdam, il y a, croyons-nous, bien peu à dire: les quelques rues, calmes et bien bâties, qui les relient l'une à l'autre, portent toutes des noms de grandes villes d'Europe, ainsi que celles qui, dans le VIIIe arrondissement, rayonnent autour de la place de l'Europe.

Quartier de la Chaussée d'Antin. — C'est par un pléonasme bizarre que l'usage s'est établi, même officiellement, de dire rue de la Chaussée-d'Antin, ce qui équivaut à dire rue de la rue d'Antin — une chaussée étant une rue. Nous nous garderons de cette redondance. On a vu plus haut (p. 93) que cette voie importante fut d'abord un modeste chemin rural dit chemin de Clichy ou de l'Hôtel-Dieu, ou encore de la Grande-Pinte, de l'égout de Gaillon. Son nom de chaussée d'Antin, elle le doit à l'hôtel d'Antin vis-à-vis duquel elle aboutissait et dont le pavillon de Hanovre est le vestige conservé (*voy.* p. 24). En 1720, la Ville en fit une « chaussée, large de huit toises », mais ce n'est que vers la fin du siècle que la vogue vint à ce quartier hors les murs. Un restaurant qui a longtemps porté le nom fameux de Bignon, occupe, au n° 2, l'emplacement d'un dépôt des gardes-françaises, qui durent le 12 juillet 1789, faire le coup de feu avec la population pour sauver leur colonel. Dans cette maison vécut Rossini, de 1857 à 1868. En face, c'était le fastueux hôtel Montmorency, véritable palais auquel succédèrent une maison de rapport et, en 1868, le théâtre du **Vaudeville**. C'est un joli édifice bien bâti par Magne, avec un avant-corps en forme de rotonde, au premier étage de laquelle est un foyer élégant. La façade est décorée de cariatides dont quelques-unes — détail curieux — proviennent de la maison précédente. Au 7, était l'ancien hôtel Necker, devenu la propriété de Recamier, puis de Mme de Staël, occupé plus tard par l'administration du chemin de fer de Lyon, qui lors des remaniements du quartier, fut transféré rue Neuve-des-Mathurins, et enfin, au moment du percement du boulevard Haussmann, dut encore

LE BOULEVARD DES CAPUCINES
(A l'angle de la place de l'Opéra.)

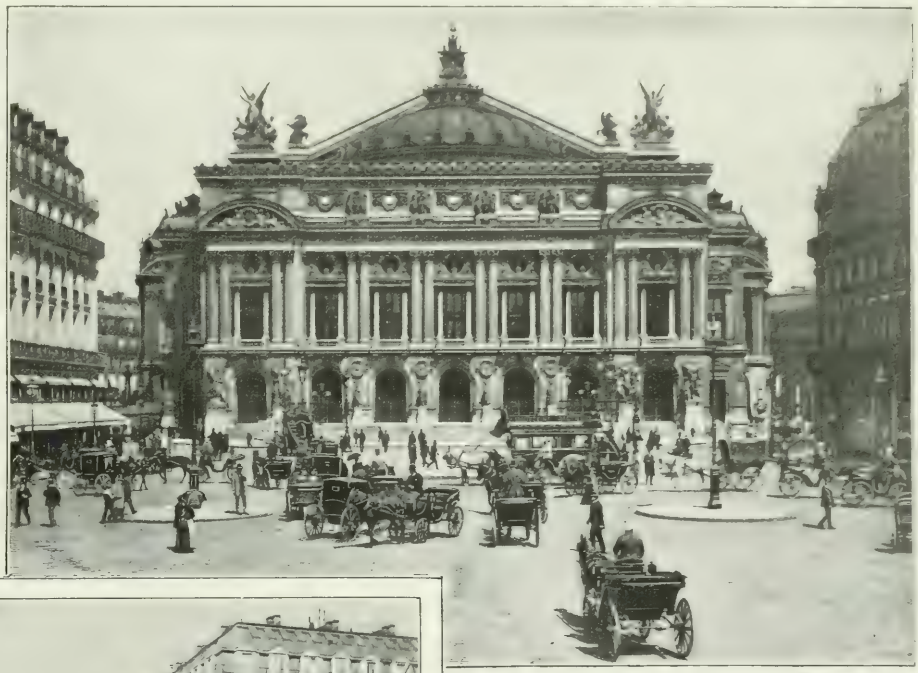
LA MAISON DE SCRIBE, RUE PIGALLE

émigrer rue Saint-Lazare, où elle s'est fixée. Au 9, était l'hôtel de la Guimard; au 11, celui du général Arrighi, duc de Padoue, auquel succédèrent les bureaux de la compagnie du Nord, puis ceux d'Orléans, chassés à leur tour par les constructions nouvelles et transportés rues de Clichy et de Londres. Au 13 ont été, de 1791 à 1860, les bureaux de la banque Mallet.

Le n° 12 a encore la forme bizarre de l'ancien cimetière Saint-Roch, sur lequel il a été construit. Au 40, se trouve l'emplacement de l'hôtel habité à la fin du XVIIIe siècle par Mme de Montesson, épouse morganatique du duc d'Orléans, grand-père de Louis-Philippe. Il appartenait à l'ambassade d'Autriche lorsqu'un incendie le détruisit en 1810. A sa place, on créa en 1826 la *Cité d'Antin*, dans laquelle se trouve le **Théâtre-Mondain**, qui succéda à... une église, Saint-André-d'Antin, qui avait pris elle-même la place d'une salle de bal.

Au 42, s'élève la maison où Mirabeau mourut, le 2 avril 1791; — au 62, l'emplacement de celle du général Foy, mort le 28 novembre 1825; deux inscriptions les signalent à l'attention du passant. La *rue de Châteaudun* passe sur l'emplacement de l'hôtel Montfermeil, que Napoléon avait fait reconstruire pour y loger le cardinal Fesch. Comme on le voit, les souvenirs historiques ne manquent pas à la Chaussée d'Antin.

Il est bon de dire aussi quelques mots des hôtels presque centenaires qui, en 1858, ont disparu pour faire place à l'Opéra. La *rue Basse-du-Rempart* datait alors d'un siècle environ, et sa physionomie avait à peine changé. Au 4, s'élevait l'hôtel construit par Bouret de Vézelay, devenu plus tard la propriété du comte de Sommariva; au 6, la maison où mourut, en 1814, Mlle Raucourt, à laquelle le curé de Saint-Roch refusa l'inhumation religieuse; au 8, l'hôtel d'Osmond, construit par Brongniart, en 1775, pour M. de Saint-Foix, trésorier de la marine et devenu avant sa démolition le siège des concerts Musard; au 20, [illegible] 22, [illegible] les [illegible] collections de tableaux et de [illegible] qui furent transférées plus tard au 24 de la rue Caumartin avant que leur propriétaire en fit don au musée du Louvre. Plus loin, on rencontrait le passage Sandrié, allant se terminer à la rue Neuve-des-Mathurins et dont les misérables masures [illegible]



FAÇADE DE L'OPÉRA.

LE BOULEVARD DES CAPUCINES (A gauche de la place de l'Opéra).

luxe voisin. Au reste, le sol de la rue était, comme son nom l'indique, et est encore dans le court fragment qui subsiste, en contre-bas du boulevard; c'était un véritable fossé qu'il a fallu remblayer.

Par derrière s'ouvrait, en retour sur la *rue Boudreau*, la rue Trudon dans laquelle, sur l'emplacement de la Compagnie générale transatlantique, était l'hôtel de la grande Rachel.

L'Opéra. — Est-ce à l'admirable monument de Charles Garnier, est-ce à la salle infiniment plus modeste de la rue Lepeletier que le IXe arrondissement doit, depuis 1860, son titre administratif? Aux deux, sans doute, car à cette date la construction était déjà décidée d'un édifice destiné à remplacer la salle Lepeletier, ouverte provisoirement en 1821, [illegible] place déjà fixée au point sur lequel il s'élève. En 1857, le second Empire était à l'apogée de sa puissance. Paris, depuis quelque temps, s'ouvrait à la lumière, dans le sens propre du mot, — par des percements, bien conçus pour la plupart, et indispensables. C'est alors que Napoléon III invita son ministre d'Etat, M. Fould, à faire étudier un projet de nouvel Opéra. Ce fut l'architecte ordinaire de l'Opéra, Rohault de Fleury, que l'on en chargea. Dans ses *Mémoires*, le baron Haussmann a raconté avec quelque mauvaise humeur comment les choses tournèrent :

Après approbation des plans, M. Fould [illegible] chargeait de l'expropriation des terrains [illegible] et des bâtiments l'entourant de [illegible] sur laquelle s'élevait, comme [illegible] voit sur les côtés et sur le derrière [illegible] l'empereur, la cour des [illegible] et la [illegible] ture des rues Auber, [illegible]

encadraient les autres parties de cet énorme ensemble de constructions, affectant la forme octogonale.

Les expropriations ont lieu, les voies publiques demandées sont établies; des constructions privées, le Grand-Hôtel, entre autres, s'élèvent suivant le type fourni par l'architecte de l'Etat, type se raccordant avec celui de ses bâtiments secondaires.

Cependant, une question de budget retarde la mise à exécution des plans adoptés. M. Fould est remplacé; son successeur Walewski, sans tenir compte de cette approbation, ni des faits accomplis, ouvre un concours. Le projet de M. Charles Garnier, alors architecte ordinaire de la Ville, aujourd'hui mon très aimable confrère à l'Institut, l'emporte, et quand son Opéra s'élève triomphalement au fond de la place ménagée sur le boulevard des Capucines, dans l'axe de l'avenue Napoléon (aujourd'hui avenue de l'Opéra), il se trouve médiocrement en harmonie, pour ne dire rien de plus, avec le cadre préparé pour un autre monument, et l'architecture imposée à toutes les maisons voisines n'a plus de raisons d'être.

Phot. Neurdein.

LE GRAND ESCALIER DE L'OPÉRA.

Ce couplet... académique, encore que peu aimable pour un « très aimable confrère à l'Institut », méritait d'être cité pour plusieurs raisons. D'abord il nous fait connaître — au moins sommairement — l'historique de la fondation du nouvel Opéra, les rues projetées dès lors, et dont le tracé a été réalisé — puis, il montre que les hommes descendus du pouvoir sont trop souvent enclins à l'amertume, « pour ne dire rien de plus ». En quoi la construction dont Paris a lieu de s'enorgueillir n'est-elle pas en harmonie avec le cadre environnant, et quelle physionomie fallait-il donc rêver pour les larges voies dessinées tout autour? Les maisons qui les bordent — et qui font honneur à leurs architectes et à leur époque — ne pouvaient cependant pas avoir la prétention de rivaliser de luxe avec un édifice que l'on avait raison de souhaiter sans rival possible. D'autre part, n'était-il pas équitable de désirer que le dessin d'un pareil édifice fût mis au concours, sollicitât l'activité, le talent des cerveaux les plus dignes de le concevoir? Napoléon III et son ministre d'Etat furent donc bien inspirés en le comprenant; notre ville n'a pu qu'y gagner.

Rappelons maintenant que c'est en 1863 que le projet présenté par Charles Garnier fut accueilli avec enthousiasme. Son auteur est mort dans le courant de l'été de 1898; on est donc à l'aise pour le louer largement, même avec quelques réserves.

Ce n'est pas, en effet, une faible gloire pour un homme d'avoir élevé le plus beau monument civil de Paris après le Louvre, nous dirions même à l'égal du Louvre, si nos grands artistes de la Renaissance pouvaient avoir des égaux. Ce que l'on admire tout d'abord à l'Opéra, c'est la façade, d'une si riche et large ordonnance, formée, après un perron de quelques marches, d'une galerie voûtée que surmonte la colonnade de la loggia, composée de seize colonnes monolithes, surmontée elle-même d'un attique chargé de sculptures et complété par deux groupes en bronze doré, la Poésie, l'Harmonie, sculptés par Gumery. Au premier plan de cette façade, quatre groupes de sculptures symbolisant les arts musicaux : la Danse, de Carpeaux (le plus remarquable par sa beauté et son audace); la Musique, par Eug. Guillaume; la Poésie lyrique, par Jouffroy; le Drame lyrique, par Perraud.

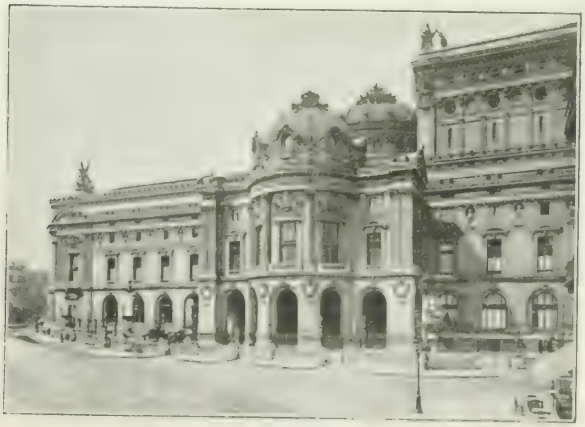
Les deux autres merveilles de l'Opéra sont le grand escalier et le foyer. L'escalier aurait à lui seul suffi à la gloire de Garnier. Sa majesté le rend digne des palais les plus orgueilleux, digne d'un conte des *Mille et une nuits*. Il est seulement regrettable qu'au premier palier l'accès de l'amphithéâtre soit fait d'une baie un peu étriquée et que la double révolution qui conduit aux premières loges ne comporte pas une nouvelle révolution se terminant aux portes mêmes du foyer, qui paraît ainsi séparé et pour ainsi dire indépendant du théâtre. Combien cependant il mérite d'en être partie intégrante! Si l'escalier est la gloire de Garnier, le foyer assure celle de Paul Baudry par les admirables peintures dont il l'a décoré, se traduisant toutes en apothéose de l'art.

La salle est simplement belle, spacieusement disposée, et d'acoustique excellente. Le plafond est l'œuvre de Lenepveu.

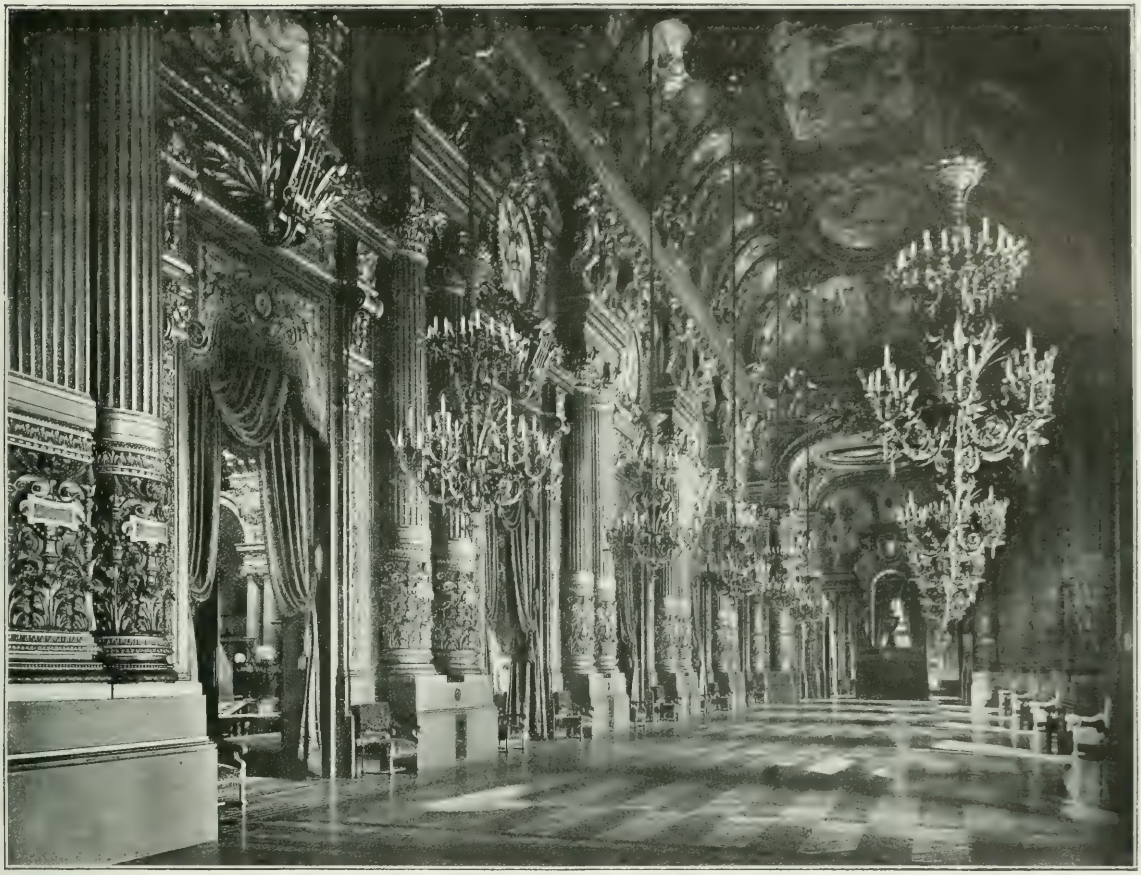
On doit convenir que si les façades latérales sont inspirées du même goût heureux que la façade principale, celle de l'administration, sur le boulevard Haussmann, est vraiment trop peu en accord avec elles. L'architecte l'a négligée, et le mal est irréparable de transmettre aux siècles futurs un monument ainsi manquant d'homogénéité. De même, tout en reconnaissant quelles exigences la décoration imposait pour les proportions de la scène, il faut bien reconnaître que cette toiture d'une hauteur démesurée, ces surfaces nues vues du dehors, ne sont pas d'un heureux effet; elles écrasent l'édifice que l'on voudrait parfaitement harmonieux dans toutes ses parties. Au fond, ce sont là de minces critiques; elles n'infirment pas l'admiration que l'on doit à ce superbe spécimen de notre architecture nationale.

Commencée en 1863, l'œuvre ne fut menée que lentement, tant l'architecte avait souci de ne réunir que des matériaux rares, de n'imposer aucune hâte à ses collaborateurs artistiques. Puis, la guerre survint, et nos désastres, pour bien des causes, ralentirent le travail après l'avoir, même, un moment, fait cesser complètement.

L'incendie de la salle Le Peletier, dans la nuit du 28 au 29 octobre 1873, réveilla l'ardeur, et finalement la nouvelle salle fut inaugurée le 5 janvier 1875. Ce fut une soirée de grand gala donnée en présence du maréchal de Mac Mahon, président de la République, et d'illustres hôtes



FACADE LATÉRALE DE L'OPÉRA



LE GRAND FOYER DE L'OPÉRA.

étrangers : le jeune roi d'Espagne et sa mère Isabelle, le lord maire, le bourgmestre d'Amsterdam. Il va sans dire que tout ce que notre pays compte de notabilités y était convié. La représentation fut composée de fragments d'œuvres diverses, ce qu'on appelle un spectacle coupé : deux actes de la *Juive*, deux actes de *Guillaume Tell*, la bénédiction des poignards des *Huguenots*, etc.

Depuis lors, l'Opéra n'a pas démérité ; il emploie noblement, pour l'honneur de l'art et le bon renom de la France, la subvention annuelle de 800,000 francs qui lui est allouée sur le budget de l'Etat.

Rappelons encore que l'Opéra renferme une bibliothèque et un musée contenant une grande quantité de documents précieux : autographes de compositeurs, maquettes de décors, portraits d'artistes, archives administratives, etc.

Le *boulevard Haussmann* n'appartient que pour partie au IXe arrondissement, et c'est la partie sacrifiée, puisqu'elle se termine presque en impasse sur la rue Taitbout. Des difficultés, dont on ne prévoit pas le terme, ont empêché jusqu'ici l'édilité parisienne de lui donner son débouché normal et nécessaire, à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Drouot. Dès 1864, il portait le nom du préfet de la Seine qui l'avait fait percer. Quelque gratitude que la Ville puisse avoir envers le baron Haussmann, la postérité se rappellera peut-être que deux hommes seulement ont eu l'honneur, eux vivants, de donner leur nom à une voie publique de Paris, Victor Hugo et lui — et la postérité comprendra.

Les magasins du Printemps avaient été fondés en 1865 sur l'emplacement qu'ils occupent à l'angle du boulevard Haussmann et de la rue du Havre ; ils furent complètement reconstruits en 1874, et bénis le 5 avril, jour de Pâques, par le curé de la Madeleine, ce qui ne les empêcha pas, quelques années après, d'être détruits par un incendie. Ils ont été réédifiés aussitôt.

Le **lycée Condorcet** a deux façades : une moderne sur la rue du Havre, l'autre ancienne sur la rue Caumartin. Celle-ci appartenait au couvent des Capucins, jadis installés rue de la Bourbe (boulevard Port-Royal, hôpital Ricord aujourd'hui) et venus là en 1781. Brongniart construisit leur monastère, l'agrémenta d'un vaste cloître et lui donna la façade conservée, bien qu'elle ne puisse passer pour belle. La Révolution dispersa les ordres monastiques ; à peine les Capucins avaient-ils pris possession de leurs bâtiments qu'ils durent les quitter. Ils restèrent sans affectation à la disposition de l'État jusqu'à ce que, en l'an XI, le Consulat ait décidé d'en faire un lycée. Voici le texte de l'arrêté pris à cet effet :

Saint Cloud, le 23 fructidor an XI. — Le gouvernement de la République [illegible] le rapport du ministre de l'Intérieur, arrête ce qui suit :

Article premier. — Dans le cours de l'an XIII, il sera établi à Paris [illegible] nouveaux lycées à la place des trois écoles centrales actuelles, dont les [illegible] continueront pendant l'an XII. Le premier de ces lycées sera situé [illegible] centrale du Panthéon, le deuxième à l'école centrale de la rue Saint-Antoine, [illegible] le troisième sera placé dans le local des Capucins de la Chaussée-d'Antin.

Art. 2. — Les lycées de la rue Saint-Antoine et de la Chaussée-d'Antin [illegible] ront provisoirement que des élèves externes.

Art. 3. — Les trois écoles centrales de Paris [illegible] Pes vendémiaire an XIII.

Telle est la charte de fondation du lycée Condorcet. Il reçut alors le nom de Bonaparte, puis, en 1814, celui de collège royal de Bourbon qu'il garda jusqu'au second Empire, pour reprendre naturellement son premier nom, et le reperdre, non moins naturellement, après le 4 septembre. On le mit alors sous l'[illegible] maître de l'Université sous Napoléon Ier, ce qui n'était pas trop démocratique ; il a enfin reçu et garde le nom de [illegible] deux un honneur.

L'HOTEL DES VENTES, RUE DROUOT.

L'église voisine, **Saint-Louis-d'Antin**, était la chapelle des Capucins et en même temps, dès avant la Révolution, la paroisse du quartier de la Chaussée d'Antin, qui commençait à se peupler. Après avoir été sous Louis-Philippe, et jusqu'en 1860, succursale de l'église de la Madeleine, elle est devenue alors l'une des deux églises curiales du IXe arrondissement. Construit par Brongniart, comme le couvent des Capucins, c'est un édifice dénué d'intérêt artistique.

En face, s'ouvre la *rue Joubert*, qui changea en 1800 son nom de rue Neuve-des-Capucins pour celui du général en chef Joubert qui, l'année précédente, avait été tué à la bataille de Novi.

Le quadrilatère formé par cette rue, la rue Saint-Lazare, la rue Caumartin et la Chaussée d'Antin était jadis occupé par une sorte de domaine seigneurial connu sous le nom de « château du Coq », au XVIIe siècle (il reste encore une *avenue du Coq* que le percement prochain de la rue de Mogador va faire disparaître), mais qui existait auparavant sous le nom de château des Porcherons, situé en partie sur la paroisse de la Ville-l'Evêque, en partie sur celle de Clichy. La Bibliothèque nationale possède dans ses portefeuilles si riches de la topographie de la France quelques vieilles estampes qui le représentent; c'était un manoir datant au plus tôt du commencement du XVIe siècle, flanqué de tourelles pointues, précédé d'un porche de la première Renaissance. Plusieurs chartes du XVIe siècle mentionnent le « château des Porcherons ». Son dernier nom, il le devait à la famille des Le Coq. Il y a un M. Le Coq qui figure dans un acte de mariage de la paroisse de Clichy à la date du 16 janvier 1690; mais le souvenir des Porcherons y resta toujours accolé, car c'était celui du fief plutôt que du castel. Jaillot affirme qu'au-dessus de la porte, déjà murée, il y a cent vingt ans, on lisait « Hôtel Coq, 1320 ». Nous avons peine à croire à la sincérité de cette inscription. On sait déjà que la rue Saint-Lazare portait d'abord le nom de la rue des Porcherons; la chapelle des Porcherons a été l'origine de Notre-Dame-de-Lorette, que nous allons rencontrer tout à l'heure; il est regrettable que tout souvenir ait disparu de cette aimable dénomination, même celui d'un opéra-comique qui eut quelque succès au commencement du siècle.

La *rue de la Victoire* portait, elle aussi, un joli nom, rue Chantereine, lorsque Bonaparte y devint, par son mariage avec Joséphine de Beauharnais, propriétaire d'un hôtel que la belle créole avait acheté 100 000 francs à Talma qui, lui-même, le tenait de Mme de Condorcet. On l'appela dès lors hôtel Bonaparte. Les vieux Parisiens ont pu le voir, car il n'a été démoli qu'en 1857 pour laisser passage à la rue de Châteaudun. Les architectes du *neveu* ne se laissèrent pas arrêter par cette relique de l'*oncle;* c'était, d'après les gravures que nous avons sous les yeux, un petit hôtel haut d'un seul étage, tout enfoui dans la verdure, portant en dernier lieu le n° 46 de la rue de la Victoire. C'est là que fut tramé, par Bonaparte et les généraux ses complices, le coup d'Etat du 18 brumaire (10 novembre 1799), que Barras, l'un des directeurs qui y prêta les mains, mais s'en défend, qualifie lui-même dans ses *Mémoires* d' « attentat médité contre la représentation nationale et le Directoire ». Et Barras ajoute, parlant de la matinée même où s'accomplit l'acte : « D'après la convention arrêtée, Bonaparte, dès sept heures du matin, a réuni chez lui, dans sa maison de la rue Chantereine, récemment dénommée rue de la Victoire, à cause de son illustre habitant, tous les généraux sur lesquels il pouvait compter. La plupart n'ont pas d'autre idée que celle de se croire invités à déjeuner. Bonaparte a fait même invitation à tous les adjudants de la garde nationale; tous, en grand uniforme, s'y sont rendus. Il attendait dans son cabinet particulier le décret des Anciens. » Ce décret, rendu la veille au soir, c'était la convocation à Saint-Cloud du Conseil des Cinq-Cents, méditée à l'avance pour le coup que l'on n'osait tenter à Paris.

Et en effet, depuis le retour d'Egypte, la ville de Paris avait donné à la rue Chantereine le nom de la Victoire, dans les conditions que nous fait connaître la lettre suivante (inédite) adressée par le préfet de la Seine au ministre du Commerce et des Travaux publics le 21 octobre 1833 :

Monsieur le Ministre,

Lorsque Napoléon était général en chef de l'armée d'Italie, il possédait, rue Chantereine, un petit hôtel qu'il habita à l'époque où il apporta au Directoire le traité de Campo-Formio. La ville de Paris voulant rendre un juste hommage au jeune conquérant, fit effacer dans la nuit de son arrivée le nom de rue Chantereine, et y substitua celui de rue de la Victoire, qui fut conservé jusqu'en 1816, époque à laquelle on rendit à la rue son ancien nom de rue Chantereine.

Les motifs qui déterminèrent ce changement n'existant plus aujourd'hui, je viens vous proposer, Monsieur le Ministre, de rendre à la rue Chantereine le nom de rue de la Victoire. Plusieurs propriétaires ont manifesté leur désir à cet égard et je ne doute pas que ce changement de dénomination ne soit reçu avec faveur par le public de la capitale.

Agréez...

Le Conseiller d'Etat, préfet de la Seine,

COMTE DE RAMBUTEAU.

(*Archives nation.*, F. II, Seine, 6.)

ÉGLISE NOTRE-DAME DE-LORETTE.

Le 25 novembre suivant, le ministre déclara « ne pouvoir qu'ap-

LE LYCÉE CONDORCET, RUE CAUMARTIN.

plaudir à la proposition » du préfet de la Seine, et le même jour la décision était signée.

L'hôtel de la rue de la Victoire appartint, après Napoléon, au général Bertrand, puis au général Lefebvre-Desnouettes et à sa veuve. Il disparut comme nous venons de le dire.

Toute la partie du quartier de la Chaussée d'Antin qui avoisine celui du Faubourg Montmartre s'est, comme ce dernier, bâtie dans les vingt dernières années de l'ancien régime. Paris était mal à l'aise dans sa ceinture, et la spéculation guettait. Voici une lettre, que nous avons tout lieu de croire inédite, du ministre de la maison du roi au prévôt des marchands, le 21 novembre 1770 :

Je joins ici, Monsieur, un mémoire par lequel M. de la Borde demande d'être autorisé à faire ouvrir deux nouvelles rues sur des terrains qui lui appartiennent dans le quartier de la Grange-Batelière, dont une vis-à-vis la rue de Grammont, et l'autre à prendre de la Chaussée d'Antin jusqu'au faubourg Montmartre, suivant le plan ci-joint. Vous voudrez bien examiner ce projet et me marquer si vous n'y trouvés point d'inconvénient, et si vous pensés qu'il puisse être avantageux à la commodité publique, afin que je puisse reporter cette affaire au Conseil de S. M...

(*Archives nationales*, O¹. 412, p. 797.)

LES GRANDS BOULEVARDS A L'ANGLE DE LA RUE DROUOT.

C'est des *rues Laffitte* et *de Provence* qu'il s'agit. La consultation ne se fit pas attendre, car le 15 décembre suivant, les lettres patentes intervenaient, autorisant l'ouverture des deux voies : la première sous le nom de rue d'Artois. Elle doit sa dénomination actuelle, en 1830, au célèbre banquier Laffitte qui y avait son hôtel et ses bureaux. Et puisque nous parlons de banquiers, rappelons que, dans cette même rue, est située la banque Rothschild, dont le beau jardin s'étend jusqu'à la rue de La Fayette.

L'église **Notre-Dame-de-Lorette,** aux confins des quatre quartiers de l'arrondissement, est, administrativement, située sur le territoire du quartier de la Chaussée d'Antin. Il faut chercher ses origines dans la chapelle, humble succursale de Saint-Pierre-de-Montmartre qui, en 1645, fut construite dans la rue Coquenart (aujourd'hui *rue Lamartine* pour épargner aux rares habitants de la plaine la pénible ascension de la montagne de Montmartre. Érigée en paroisse par la loi du 4 février 1791, elle fut fermée pendant la Terreur et finalement démolie en 1796 [illegible] rue Lamartine représente son emplacement.

Le culte fut transféré alors dans la chapelle du [illegible] de Saint-Eustache, et [illegible] 1822 que Louis XVIII [illegible] la construction d'une véritable église paroissiale. Hippolyte Le Bas en fut chargé après concours, et [illegible] ait été jugé le meilleur. [illegible] pect plus disgracieux. [illegible] seules admettent nos églises modernes, fait oublier la nudité de l'extérieur.

Quartier du Faubourg Montmartre. — [illegible] serté sur l'étymologie de la Grange-Batelière, vaste fief, avons-nous dit, auquel le quartier du Faubourg Montmartre a succédé dans sa partie orientale. A en croire certains auteurs, ordinairement bien informés, il y aurait eu là, dès le haut moyen âge, un champ clos réservé aux joutes, aux batailles, d'où le nom de Grange bataillère, que les scribes traduisaient par *granchia præliata*. En dépit de l'autorité de l'abbé Lebeuf, qui a défendu cette thèse, nous avons peine à y croire, et il nous paraît plus probable, d'après d'autres textes, que c'était la grange d'un nommé Batelier ou Gastelier (cette dernière forme se rencontre déjà en 1308), à moins qu'il se soit simplement agi du batelier même qui faisait passer dans son bac le ruisseau de Ménilmontant, déchu maintenant, et depuis longtemps, au point d'être un égout que recouvre la rue de Provence dans toute sa longueur. Jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, le fief resta aux mains des maraîchers ; alors un financier, nommé Crozat, donna l'exemple d'y bâtir, et peu après, cela devint une sorte de frénésie. Les fermiers généraux

FAÇADE DU COMPTOIR D'ESCOMPTE.

L'HÔTEL DU JOURNAL [illegible]

LE TEMPLE PROTESTANT DE LA RUE CHAUCHAT.

LA SYNAGOGUE DE LA RUE DE LA VICTOIRE.

s'en mêlèrent; ils se firent construire des hôtels, entourés de jardins que peu après ils convertirent en maisons de rapport; les hôtels particuliers disparurent eux-mêmes; de nombreuses voies furent percées. Sous Louis XVI un quartier nouveau était né. La rue de la Grange-Batelière en fut tout d'abord l'accès principal. Dès 1704, des lettres patentes autorisèrent son prolongement en retour d'équerre jusqu'au rempart (*rue Drouot*). De 1779 à 1786, furent ouvertes les *rues Rossini* (d'abord cul-de-sac de la Grange-Batelière, puis rue Pinon), *Chauchat*, *Lepeletier*.

Peu de monuments dignes d'intérêt dans cette région; rue Drouot, l'**hôtel des Commissaires-priseurs** (Hôtel des Ventes), construit en 1858, est un type remarquable de la vilaine architecture; il a un digne pendant dans le **temple protestant**, trapu et affreux, qui s'ouvre sur la rue Chauchat. En revanche, la **synagogue** de la rue de la Victoire offre aux regards, même profanes, une façade harmonieuse et de bon ton. Rue Drouot encore, l'hôtel du *Figaro*, qui date de 1874 et a été agrandi par l'adjonction de la maison voisine, en 1897, est coquet et sémillant. Il a eu pour architecte Aimé Sauffroy; la statue de Figaro occupé à aiguiser malicieusement sa plume est due — circonstance assez rare — à la collaboration de deux sculpteurs, Boisseau et Amy. La **mairie** de l'arrondissement occupe un hôtel du siècle dernier, où elle succéda, en 1849, à Aguado. Dans la cour se voit, sans qu'on en aperçoive bien la raison, une statue de Voltaire jeune, par Lambert.

Nous ne parlons que pour mémoire de l'ancien Opéra, rue Lepeletier; il avait, du dehors, l'aspect d'une gare de chemin de fer.

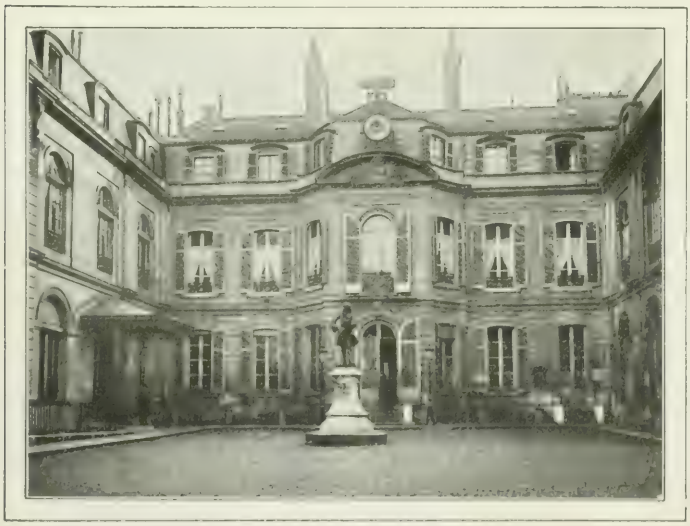
De l'autre côté de la rue du Faubourg-Montmartre s'étendait un autre fief qui depuis 1261 appartenait à l'Hôtel-Dieu, pour lui avoir été donné à cette date par un certain Geoffroy Lesueur et sa femme Marie. Le fac-similé de la charte de donation existe, dans des conditions tout à fait spéciales, parmi les estampes de la Bibliothèque nationale (topographie de la France), car elle est reproduite au dos du prospectus fait pour l'adjudication, qui eut lieu le 11 février 1840, de ces terrains, dits alors de la Boule-Rouge. La charte est en latin et le donateur y est nommé *Gaufridus Sutor*, ce que le rédacteur du prospectus a naïvement traduit par Geoffroy, *cordonnier*, au lieu de Lesueur. Ce qui est plus regrettable, c'est que dans l'excellent chapitre de son *Paris démoli* qu'Edouard Fournier a consacré au fief de la Grange-Batelière et à ses environs il a commis la même inadvertance, presque impardonnable à un érudit. Les autres ont suivi. Donc, tout le terrain de la Boule-Rouge fut loti en 1840; tout au travers on a tracé la rue Geoffroy-Marie, dénomination faite avec les deux prénoms de Geoffroy Lesueur et de sa femme. La *rue de la Boule-Rouge* existait déjà, formant angle droit, entre les rues Richer et du Faubourg-Montmartre; l'un des deux tronçons a conservé son nom primitif, dû à une enseigne; l'autre porte, depuis 1843, le nom du célèbre philanthrope *Montyon*.

Le **Conservatoire de musique et de déclamation** est une fondation de l'ancien régime (1784), reprise par la Convention, le 16 thermidor an III; il a été construit sur le terrain de l'hôtel des Menus-Plaisirs du roi, au faubourg Poissonnière. Remaniés en 1842, ses bâtiments n'en sont pas moins insuffisants aujourd'hui pour l'institution, et au moment où nous écrivons ces lignes, il est grandement question de les désaffecter pour les reconstruire plus haut, dans le faubourg, à la place de la caserne de la Nouvelle-France, c'est-à-dire dans le Xe arrondissement. Ce sont là projets urgents, si l'on en croit les délibérations présentées aux bureaux du Parlement, mais est-ce trop téméraire d'insinuer qu'ils pourraient bien rester longtemps encore à l'état de projet? On en a d'autres exemples.

Sur ce même terrain des anciens Menus-Plaisirs, un espace vacant a été utilisé en 1854 pour l'édification de l'église **Saint-Eugène**, bâtie dans le style ogival par l'architecte Boileau. Il n'y a rien de plus à en dire.

La *rue Richer*, du nom d'un échevin de Paris en 1780, continue la rue de Provence, et, prolongée dans le Xe et le XIe arrondissements par les rues des Petites-Écuries, du Château-d'Eau et Amelot, est le chemin normal que l'on suivait il y a cent vingt ans, pour aller de la Ville-l'Évêque à la Bastille. On y voyait, il y a quelques années, le magasin des décors de l'Opéra; un incendie l'a détruit. On y voit encore les Folies-Bergère, temple du plaisir, des acrobaties, des exhibitions de phénomènes plus ou moins attrayants.

Créée à la même époque que la précédente, la *rue Cadet* a succédé au chemin de la Voirie; ce premier nom indique qu'elle conduisait alors à des terrains passablement abandonnés; elle doit son nom actuel au



COUR DE LA MAIRIE DE L'ARRONDISSEMENT

propriétaire des terrains sur lesquels elle a été ouverte. Le célèbre couvent maçonnique du Grand-Orient y est situé.

Quant à la *rue Bleue*, si tout y est couleur d'azur, il ne devait pas en être de même autrefois, alors qu'elle s'appelait rue d'Enfer. Voici, sur le changement de dénomination, une lettre du ministre de la maison du roi au prévôt des marchands, qui n'a pas encore été produite :

« 19 février 1789 : J'ai, monsieur, l'honneur de vous envoyer l'expédition de l'arrêt du Conseil du 14 de ce mois qui ordonne que la rue d'Enfer, près celle Poissonnière, quittera ce nom pour prendre celui de rue Bleue. Je vous prie de vouloir bien le faire exécuter... » (Arch. nat. O[1] 508, p. 114.)

La date de cette missive infirme l'explication du nom fournie par Ed. Fournier (*Enseignes des rues de Paris*) : une fabrique d'indigo *fondée en 1802* et qui aurait teint en bleu les ruisseaux de la rue. Acceptons donc la version de la *Nomenclature officielle* qui invoque un propriétaire, M. Bleu, mais qui fera bien, dans une prochaine édition, de changer la date de 1798 qu'elle met en avant.

Des quatre quartiers qui constituent le IXe arrondissement, celui de **Rochechouart**, il faut bien l'avouer, est le plus déshérité en souvenirs historiques autant qu'en édifices remarquables. Pour le passé, les plans de la seconde moitié du XVIIIe siècle n'y montrent que de vastes enclos, bordés par de rares rues. Il n'en est pas tout à fait de même aujourd'hui; les rues se sont multipliées, les clos ont disparu, mais les monuments n'ont surgi qu'en bien petit nombre, et sans attirer l'attention.

Dans ses intéressantes *Notes sur Montmartre intra*, citées plus haut, M. Lazard s'exprime ainsi :

« Les rues qui sont aujourd'hui comprises dans le périmètre du quartier Rochechouart étaient, comme on a déjà eu occasion de le dire, peuplées d'habitants assez peu connus en général : il n'y a guère à citer que la *rue Rochechouart* elle-même, et parmi ses habitants, un seul porte un nom aristocratique : le comte de Moustiers, ministre plénipotentiaire.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE.

UN COIN DU SQUARE MONTHOLON.

« Par contre, si les artistes, si les grands seigneurs y étaient rares, les marchands de vin y foisonnaient ; quatre-vingt-quinze contribuables figurent, pour la rue Rochechouart, au rôle de 1790 ; sur ce nombre, on ne compte pas moins de dix-huit cabaretiers : il nous a paru curieux d'en donner la liste, quelques-uns ayant eu des enseignes assez étranges :

« 1° Simon Hocquet, *A la Fontaine d'Amour;*

« 2° Macaire Jacques, *A la Caprice des Dames;*

« 3° Bimuler, sans enseigne ;

« 4° Trouvé, sans enseigne ;

« 5° Frédéric, *A la Ville de Strasbourg ;*

« 6° Fortier, sans enseigne ;

« 7° Lombois (François), *Au Roi d'Yvetot ;*

« 8° Mairet, *Au Berger galant ;*

« 9° Gardin, *A l'Image Saint Pierre ;*

« 10° La veuve Vigé, *Au Père Eternel ;*

« 11° La veuve Bertrand, *A Sainte Geneviève ;*

« 12° Legoupil, *A la Vache noire ;*

« 13° Botton, sans enseigne ;

« 14° Veuve Marcelet, *Au Grand Suisse ;*

« 15° Fouquet, *A la Ville de Rouen ;*

« 16° Blancpain, *Au Veau qui tette ;*

« 17° Ladant, *Aux Armes de Madame l'Abbesse ;*

« 18° *Au Petit Ramponeau du Gagne-Petit.*

Dix-huit taverniers, rue Rochechouart en 1790, est-ce bien fait pour nous étonner ? Que l'on veuille bien dénombrer ceux qui sont aujourd'hui, nous serions bien surpris si le chiffre n'était pas pour le moins doublé.

La *rue Rochechouart* et la *rue de Belleville* [illegible] principales artères du quartier ; elles devaient leur nom à deux abbesses de Montmartre, tout comme la rue de Laval, tout comme la *rue de la Tour-d'Auvergne*, que l'on croit bien à tort ainsi nommée en l'honneur du premier grenadier de [illegible] XIXe siècle, trois grandes voies ont été ouvertes qui traversent la région de l'Ouest au Nord-Est. Ce sont, dans l'ordre chronologique,

Phot. Gaillard.

L'ÉGLISE SAINT-EUGÈNE.

LE BOULEVARD HAUSSMANN ET LES MAGASINS DU PRINTEMPS

l'*avenue Trudaine* — du nom d'un prévôt des marchands, — ouverte en 1821, la *rue La Fayette* et celle *de Maubeuge*, qui datent du second Empire.

Le **square Montholon** a été créé en 1862, sur une superficie de 4,571m.14; les plantations et les œuvres d'art qui le décorent ont coûté une somme totale de 160,000 francs. Il constitue une jolie oasis de verdure dans ce quartier, où règne la fièvre de la vie parisienne. On l'éclaire à la lumière électrique pour permettre à la population voisine d'y goûter quelque fraîcheur pendant les soirs d'été; c'est une heureuse innovation, qui devrait être appliquée à tous les jardins publics.

Rue Montholon, 28, se lit une inscription signalant aux passants la maison où, le 18 octobre 1817, mourut Méhul, l'auteur célèbre « de la musique du *Chant du départ* », — et, ajouterons-nous, de *Joseph*.

Rue du Faubourg-Poissonnière, 121, est situé un lycée de jeunes filles, le **lycée Lamartine**, dont la fondation a été consacrée par un décret inséré au *Journal officiel* du 4 septembre 1893.

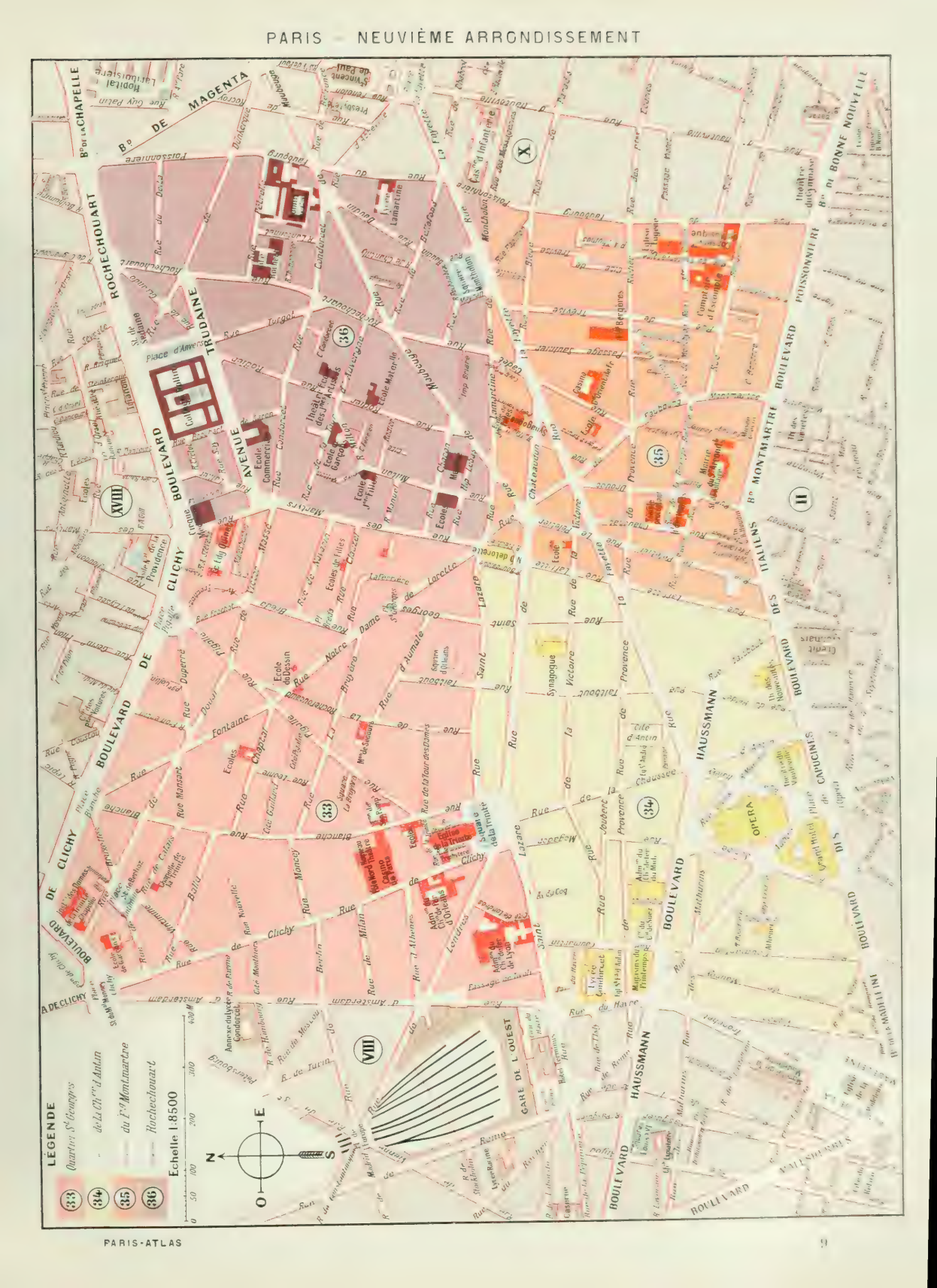
Sur l'emplacement d'un abattoir, l'abattoir de Montmartre, qui avait été construit en vertu d'un arrêté du ministre de l'Intérieur, du 1er juillet 1869, par Belouger, architecte, le **collège municipal Rollin** a ouvert ses portes le 1er octobre 1876, après avoir quitté les bâtiments caducs que, depuis 1704, il occupait dans la rue des Postes, au Luxembourg, au quartier Latin. L'édifice a très bon air; l'entrée principale est sur l'avenue Trudaine, avec une porte monumentale sur le boulevard Rochechouart. Les élèves latéraux prennent pour l'Ouest sur la rue Bochard-de-Saron, à l'Est sur la **place d'Anvers**, à laquelle l'administration ou le sort paraît plus, retire le nom de square, bien que de ce sort un, au sens de terrain planté, on y remarque : une *Pâtre arabe*, de Coustan, et un buste de Paul Sédille, à tourne le dessin architectural : *Intérieur et Scène*, par Lecomte. Le collège Rollin fait honneur à l'Université de Paris; il compte parmi ses élèves des externes, des internes et des demi-pensionnaires — qui y reçoivent l'enseignement classique ou moderne. Matériellement administré par la Ville, le collège Rollin est, au point de vue universitaire, assimilé aux lycées parisiens.

L'administration du gaz a ses bureaux, vastes comme ceux d'un ministère, *rue Condorcet*. — Au n° 39 de l'avenue Trudaine est l'**École commerciale**, créée en 1863. La durée des études y est de quatre années. Signalons encore, à l'angle de la rue des Martyrs et du boulevard Rochechouart le cirque Medrano (anciennement cirque Fernando, construit en 1875.

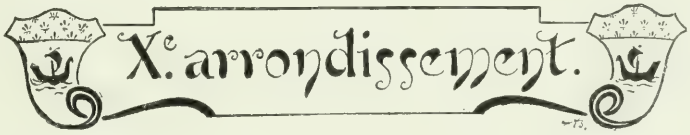
ENTRÉE PRINCIPALE DU COLLÈGE ROLLIN.

De la ligne des boulevards, qui entre la Madeleine et le Gymnase, forme au Sud la ligne du IXe arrondissement, nous n'avons rien dit encore. Comment décrire cette merveilleuse langue de terre où réside et palpite la personnalité même de Paris! Du faubourg Poissonnière à la rue Drouot, le boulevard est purement parisien; au delà et jusqu'à la rue Caumartin, il appartient à l'univers civilisé. C'est la mode, depuis le Directoire, de s'y montrer, de s'y afficher. Les émigrés, retour de Coblentz, avaient fait surnommer le boulevard des Italiens boulevard de Coblentz parce qu'ils y venaient, enhardis par la licence de l'époque, faire croire qu'ils n'avaient jamais quitté Paris. Ils y revinrent seize ans après, le règne de *Bonaparte* étant passé, et alors ce fut le boulevard de Gand. Aujourd'hui, c'est le boulevard, tout court, et il est des Parisiens qui n'ont jamais connu d'autre horizon. Les vieux souvenirs s'y font rares cependant; les hôtels d'il y a cent ans ont fait place aux maisons pratiquement bâties pour de gros rapports; les cafés d'antan se sont transformés en brasseries qui elles-mêmes se transformeront suivant que l'exigera le goût du jour. Tortoni a disparu, ainsi que son perron, qu'il était question de supprimer en 1842. Il y a longtemps que l'esprit aux Archives nationales, F 21 II, Seine, 14,; les passages de l'Opéra sont devenus mornes et inutiles; le théâtre des Nouveautés a succédé à l'hôtel de Brancas... Tout ou presque tout a changé, et malgré tout le boulevard conserve sa physionomie immuable, le pourquoi de ce changement, Paris ne serait plus Paris.

PERSPECTIVE DE LA RUE ÉTIENNE


LÉGENDE
(33) Quartier St Georges
(34) — de la Chaussée d'Antin
(35) — du Faubg Montmartre
(36) — Rochechouart
Échelle 1:8500
0 50 100 200 300 400 M
N
S
E
O
BOULEVARD DE CLICHY
BOULEVARD ROCHECHOUART
AVENUE TRUDAINE
BOULEVARD DE MAGENTA
BOULEVARD HAUSSMANN
BOULEVARD MONTMARTRE
BOULEVARD POISSONNIÈRE
BOULEVARD DES ITALIENS
BOULEVARD DES CAPUCINES
BOULEVARD HAUSSMANN
BOULEVARD MALESHERBES
BOULEVARD DE CLICHY
Place d'Anvers
Place de Clichy
Place de la Trinité
Place de la Bourse
Place de la Madeleine
Place de l'Opéra
Place de la Chaussée d'Antin
Place de la Gare de l'Ouest
Place de la Bonne Nouvelle
Place de la Chapelle
Place de la Fourche
Place de Budapest
Place de Budapest
Place de Budapest

VUE DE LA GARE DE L'EST.



L'ENCLOS SAINT-LAURENT. — 37e QUARTIER : St-VINCENT-DE-PAUL.

38e QUARTIER : PORTE-St-DENIS. — 39e QUARTIER : PORTE-St-MARTIN. — 40e QUARTIER : HOPITAL-St-LOUIS.

Lors du remaniement de 1859 qui porta à vingt les douze arrondissements précédents, les bureaux de la préfecture de la Seine durent éprouver quelque embarras à choisir une dénomination appropriée au territoire du nouveau Xe arrondissement. Peu de monuments; aucun d'eux ne pouvant être comparé à ceux qui avaient donné leur nom aux neuf premiers arrondissements; aucune situation géographique suffisante ou caractéristique de toute la région. Que faire? On se rabattit sur un vieux souvenir : la foire Saint-Laurent; mais, comme un pareil vocable eût manqué de dignité, la difficulté fut tournée, et celui qui trouva le nom d'Enclos Saint-Laurent et le fit agréer dut, ce jour-là, être content de lui. Nous eussions mieux aimé : Enclos Saint-Lazare; on verra plus bas pourquoi.

Comme son voisin le IXe, l'arrondissement de l'Enclos Saint-Laurent constitue une partie importante du vaste faubourg du Nord qui se forma au delà de l'enceinte de Charles V, renforcée au XVIe siècle par celle de Henri II, dont le tracé correspond, pour le Xe arrondissement, aux boulevards Saint-Martin, Saint-Denis et Bonne-Nouvelle.

Cette formation ne prit quelque corps que dans la seconde moitié du XVIIe siècle et se poursuivit lentement. L'avant-dernière enceinte qu'ait eue Paris, celle des fermiers généraux sous Louis XVI, fit entrer le faubourg dans la ville, mais les espaces vides, les terrains en culture ou même tout à fait incultes y restèrent encore nombreux; aussi, les deux chemins de fer du Nord et de l'Est trouvèrent-ils aisément et à bon compte les superficies nécessaires au développement de leur exploitation; faute de quoi, ils eussent dû installer leurs terminus plus loin du centre, à la Chapelle et à la Villette.

Le Xe arrondissement occupe une surface de 286 hectares. Les dix arrondissements qui le suivent dans l'ordre numérique sont tous plus vastes; en revanche, il est le plus grand des neuf qui le précèdent, exception faite du VIIIe.

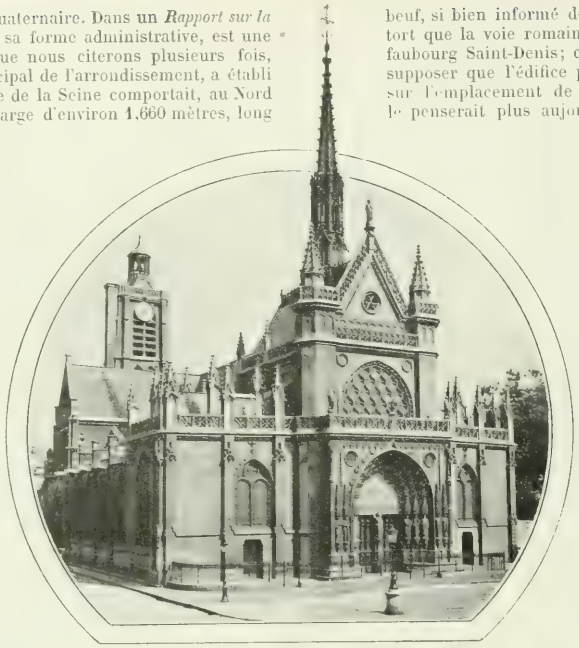
Ses limites sont faites par l'axe de grandes voies : à l'Ouest, la rue du Faubourg-Poissonnière qui le sépare du IXe; au Nord-Est, les boulevards de la Chapelle et de la Villette qui le séparent des XVIIIe et XIXe arrondissements; à l'Est, la rue du Faubourg-du-Temple, qui le sépare du XIe; au Sud, la ligne des grands boulevards, qui le séparent des IIIe et IIe arrondissements. Antérieurement à cette division, créée par la loi du 16 juin 1859, son territoire était réparti entre les IIIe et Ve arrondissements.

La physionomie générale de la région est très diverse suivant ses quartiers. Celui de Saint-Vincent-de-Paul, le plus riche et le mieux bâti, appartient au haut commerce et à la bourgeoisie; ceux de la Porte-Saint-Denis et de la Porte-Saint-Martin à la production et à l'exportation industrielles, en même temps qu'ils abritent un grand nombre d'artisans et petits commerçants. Quant au quartier de l'Hôpital-Saint-Louis, il est caractérisé par une particularité que nous n'avons pas encore rencontrée : un canal, dont le trafic est fort actif, le traverse, donnant ainsi à ce coin de Paris quelque chose de l'aspect d'une ville des Pays-Bas.

Au point de vue historique, on ne [illegible]

remonter plus haut que la période quaternaire. Dans un *Rapport sur la mairie du Xe arrondissement* qui, sous sa forme administrative, est une œuvre historique considérable et que nous citerons plusieurs fois, M. Georges Villain, conseiller municipal de l'arrondissement, a établi qu'à l'époque préhistorique la vallée de la Seine comportait, au Nord du lit actuel du fleuve, un plateau, large d'environ 1,660 mètres, long d'une lieue. Au delà de ce plateau, que M. Villain appelle idéalement île Saint-Martin « en raison de l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs devenu aujourd'hui le Conservatoire des arts et métiers », le sol s'abaissait de nouveau et dans cette dépression coulait un bras Nord de la Seine qui, détaché du lit principal à hauteur du canal Saint-Martin, le rejoignait vers l'emplacement du pont de l'Alma. A l'époque historique, la dépression se combla peu à peu par des alluvions, et, là où passait un fleuve, des marais, des *coutures* comme on disait jadis, se créèrent. Ajoutons à cette ingénieuse démonstration que le bras Nord ne disparut pas entièrement; il fut représenté durant tout le moyen âge par ce qu'on appelait le ruisseau de Ménilmontant, plus tard converti en égout, dont le tracé correspond exactement à celui qu'a reconstitué M. Villain, puisqu'on le retrouve sous les rues du Château-d'Eau, de Provence, etc., et qu'il se termine au pied de la colline de Chaillot.

Depuis qu'on a établi que la voie romaine conduisant du Midi vers les provinces du nord franchissait la Seine sur le grand pont (aujourd'hui pont Notre-Dame) et se prolongeait en ligne droite par la rue et le faubourg Saint-Martin jusqu'au carrefour formé par la rue Philippe-de-Girard, on s'explique comment, dès le VIe siècle au moins, une église ait été jugée nécessaire dans le faubourg auquel elle donna son nom de **Saint-Laurent**. L'abbé Lebeuf, si bien informé des antiquités parisiennes, croyait à tort que la voie romaine suivait le tracé de la rue et du faubourg Saint-Denis; c'est pour cela qu'il a été forcé de supposer que l'édifice primitif de Saint-Laurent s'élevait sur l'emplacement de la maison de Saint-Lazare; il ne le penserait plus aujourd'hui.



Phot. Neurdein.

L'ÉGLISE SAINT-LAURENT.

Ni de ce premier édifice, ni de celui qui le remplaça, rien n'est resté. Celui que nous avons sous les yeux date, dans sa construction essentielle, du XVe siècle; il fut dédié solennellement le 19 juin 1429, par l'évêque de Paris; le chœur et l'abside sont, en effet, de ce temps-là, mais la nef fut refaite au XVIe siècle, et les bas-côtés, au siècle suivant. Dans son excellent *Itinéraire archéologique de Paris*, Guilhermy attribuait au règne de Louis XV l'édification de la chapelle de la Vierge, qui termine assez disgracieusement l'église sur la rue du Faubourg-Saint-Martin. Les documents recueillis par M. Villain apportent plus de précision : ils contiennent une délibération du 1er mai 1712, relative à la construction d'une chapelle neuve de la Vierge au pied du chevet du chœur jusqu'au mur de la rue, « chapelle qui semble fort nécessaire, tant pour l'embellissement de cette église, qui est fort serrée, que pour l'utilité par son agrandissement pour les paroissiens, d'autant plus que l'ancien plan l'avait désignée ».

Toutes les architectures sont représentées à Saint-Laurent; celle de notre époque l'est par la façade qui s'ouvre sur le boulevard de Strasbourg, et qu'on voulut mettre en harmonie avec l'importance de la nouvelle voie. Elle fut construite de 1862 à 1866 et a eu pour architecte M. Constant Dufeux. L'exécution de ce travail permit de retrouver l'inscription constatant que la première pierre du portail antérieur avait été posée, le 21 juin 1621, par Charlotte-Marguerite de Montmorency, la mère du grand Condé.

Pendant la période révolutionnaire, Saint-Laurent, fermé au culte catholique, devint « temple de l'hymen et de la fidélité ». C'est à cette circonstance que doit son nom la *rue de la Fidélité*, ouverte en ce temps-là pour relier obliquement le faubourg Saint-Denis au faubourg Saint-Martin. Le *boulevard de Strasbourg*, percé en 1852, en a supprimé l'extrémité orientale. La cour centrale de la gare de l'Est et la partie de la rue de Strasbourg comprise entre ce point et le boulevard Magenta, recouvrent l'emplacement d'une foire qui, pendant quatre siècles au moins, fut chère aux Parisiens, la foire Saint-Laurent. Le prieuré de Saint-Lazare, que nous allons retrouver tout à l'heure, avait eu, dès son origine, le privilège d'ouvrir, devant ses bâtiments mêmes, une foire dite de Saint-Lazare, que Philippe-Auguste lui racheta, pour l'installer aux Champeaux, où, devenue permanente, elle donna naissance aux Halles.

Cent cinquante ans s'écoulèrent, et les religieux de Saint-Lazare purent, sans grands scrupules, croire périmée la charte par la

Phot. Neurdein.

FAÇADE DE LA GARE DU NORD.

quelle leurs prédécesseurs avaient aliéné le droit de tenir une foire en ces parages. Ils en créèrent donc une nouvelle sous l'invocation de saint Laurent. Elle ne devait, à l'origine, durer que le jour même de la fête du saint, c'est-à-dire le 10 août, mais peu à peu le délai s'augmenta de huit, puis de quinze jours. M. Arthur Heulhard, qui a écrit un livre très bien renseigné sur la *Foire Saint-Laurent* (Paris, 1878, in-8°), nous apprend que les bâtiments furent reconstruits en 1663 et que cette dépense, dont les archives de Saint-Lazare ont conservé l'état, s'éleva à 245,099 livres, 17 sous et 4 deniers.

L'ÉGLISE SAINT-VINCENT DE-PAUL

Les grandes foires d'autrefois n'étaient pas, comme les nôtres, foraines et formées de « baraques » démontables; elles occupaient des édifices faits pour elles, des « loges » appropriées au commerce qui s'y faisait, desservies par de véritables rues. A la foire Saint-Laurent, il y avait la rue de la Lingerie, celle des Trois-Pavillons, les rues Saint-Lazare, Saint-Laurent, Princesse, Dauphine, Royale, qui devenaient plus que mornes, absolument désertes, en dehors de la tenue de la foire. Mais, pendant cette quinzaine d'août, quelle animation, quelle foule, que d'éclats de rire! Les guinguettes y étaient nombreuses, en proportion avec la chaleur de la saison et l'on s'y pressait, entre deux visites, aux marionnettes du fameux Nicolet, chez les montreurs d'animaux, dans les loges de danseurs de corde. Mais la plus grande attraction de la foire, c'étaient les théâtres. L'Opéra-Comique, on le sait, y a pris naissance. D'anciens plans permettent d'identifier son emplacement avec l'angle Nord-Est de la rue de Strasbourg et du faubourg Saint-Martin. Certes, ce n'était pas, surtout à l'origine, l'opéra-comique tel qu'il se joue aujourd'hui place Boïeldieu. Les couplets chantés s'encadrant dans un texte ordinairement badin le faisaient davantage ressembler à notre vieux vaudeville; il ne faut pas oublier cependant qu'à la foire Saint-Laurent Favart et sa femme se firent applaudir, lui comme auteur, elle comme actrice. Dès avant la Révolution, la vogue de ces spectacles forains était devenue telle qu'ils devinrent permanents et, se rapprochant de leur public, se fixèrent sur les boulevards. C'en était fait de la foire Saint-Laurent; l'année 1775 fut la dernière de sa splendeur; [illegible] siècles avant, en rappela le souvenir [illegible].

Phot. [illegible]

LA MAISON DUBOIS.

Sous le premier Empire, les bronzes de la colonne Vendôme y furent fondus dans des [illegible] En 1826, [illegible] continuait celle qui avait [illegible] 1822 [illegible] M. [illegible] brol.

Les choses auraient peut-être aujourd'hui encore le même aspect sans le bouleversement radical qu'apporta au quartier, sous le second Empire, le percement du boulevard de Strasbourg, puis la construction de la **gare de Strasbourg**, œuvre de Duquesnay, que l'on jugeait alors à bon droit monumentale, mais que les développements immenses pris par l'industrie des transports ont rendue si insuffisante qu'on en a dû tripler la superficie en y absorbant les rues de Metz et de Nancy, du côté du faubourg Saint-Martin, la majeure partie de la rue d'Alsace, de l'autre côté.

Quels progrès en un demi-siècle! La première gare de l'Est était située près de la barrière des Vertus, rue d'Aubervilliers; c'est de là que, le 10 juillet 1849, partit le premier train pour Meaux; la ligne n'allait pas encore plus loin, et il n'y avait que trois trains dans chaque sens. Les constructions énormes qui se sont effectuées, ici comme dans toutes les autres gares parisiennes, créent entre les chemins de fer à leur origine et à leur état actuel la même différence qu'entre les wagons et les diligences; mais chaque médaille a son revers. A la gare de l'Est, au moins aujourd'hui, les quais d'embarquement des voyageurs sont distants d'environ 300 mètres de l'entrée même de la gare, ce qui ne va pas sans inconvénients pour les personnes peu valides et les retardataires.

La rue Neuve-Chabrol, devenue *rue de Strasbourg*, conduit en quelques pas au boulevard Magenta, dont nous reparlerons. De là, cinq minutes suffisent à gagner la **gare du Nord**, par le *boulevard Denain*, que l'euphonie seule a empêché de nommer correctement boulevard de Denain; il s'agit, en effet, du village du Nord où Villars s'illustra, en 1712, par sa victoire sur le prince Eugène.

C'est en 1844 que fut décidée la création d'une ligne de chemin de fer de Paris à la frontière de Belgique. Dès le mois de février, la municipalité de Saint-Denis eut à délibérer sur

L'HOPITAL LARIBOISIÈRE.

la traversée de la ville par la voie ferrée, et, soit dit en passant, fut loin de s'y montrer favorable.

Au reste, ce fut un sentiment assez général en France; la province craignait d'être dépossédée de son commerce local au profit de Paris, et certaines villes refusèrent net, Orléans et Tours entre autres, de se laisser pénétrer par le chemin de fer, si bien qu'elles en subissent encore maintenant l'ennui.

Pour l'emplacement de la tête de ligne du chemin de fer du Nord à Paris, les concessionnaires acquirent les deux tiers environ d'un vaste terrain que l'on nommait l'enclos Saint-Lazare, ancienne prairie cultivée par les religieux de Saint-Lazare, achetée en 1818 par

PRISON DE SAINT-LAZARE.

CASERNE DE LA NOUVELLE-FRANCE.

la ville de Paris qui en avait fait une sorte de voirie. Le plan de Maire, daté de 1803, nous le représente limité par les rues des faubourgs Poissonnière et Saint-Denis, le boulevard extérieur, et, au Sud, par une ligne conforme au tracé de la rue La Fayette. Suivant sa coutume, un peu naïve, de commenter certaines parties de son plan, Maire a inscrit cette légende : « Quel enclos immense dans les murs de Paris! Il est beaucoup plus grand que le jardin des Tuileries! »

L'inauguration de la ligne eut lieu le 20 juin 1846, entre Paris et Creil par Pontoise. Les lignes de Paris à Creil par Chantilly, et de Paris vers la frontière du Nord-Est par Soissons et Laon, ne devaient être ouvertes que dix ans plus tard. La gare primitive était de proportions très modestes, en rapport avec des services dont l'importance a centuplé depuis. La gare actuelle, construite par l'architecte Hittorff, est le monument majestueux qui convient à ces services. Haussmann en parle dans ses *Mémoires*, que nous aimons à citer : « J'arrêtai, dit-il, de concert avec l'architecte, le tracé des trois voies d'accès de cette gare : l'avenue de Denain, qui se dirige de la rue La Fayette vers le milieu de la place de Roubaix, ménagée devant la façade; la rue de Compiègne, conduisant à la cour de départ, la rue de Saint-Quentin, menant à la cour d'arrivée. Je fis ouvrir ces deux dernières voies selon ses indications, et il me joua le tour de changer ensuite le plan de sa construction et de déplacer l'entrée des cours de départ et d'arrivée qui ne sont plus en face des rues y conduisant. » Il nous semble bien qu'outre de la mauvaise humeur, il y a là une inexactitude flagrante, car les deux rues en question sont bien réellement en face des deux cours de départ et d'arrivée.

Au mois d'avril 1898, la Compagnie du chemin de fer du Nord étant devenue propriétaire des deux immeubles de la rue de Dunkerque, qui séparaient cette cour d'arrivée de la rue du Faubourg-Saint-Denis, elle les a fait abattre pour élever à leur place un pavillon d'angle conçu dans le style général du monument, et qui donne accès aux voies de ceinture et de banlieue.

En même temps que la Compagnie du Nord, l'Assistance publique prenait possession d'une partie, la partie occidentale de l'enclos Saint-Lazare pour y faire construire un hôpital modèle, l'**hôpital Lariboisière**. Dans l'excellente monographie qu'il a écrite de cet établissement, le Dr Guérard rappelle que Lariboisière est le premier hôpital où le système des pavillons isolés ait été appliqué, et il ajoute que ce fut l'application d'études faites, dès l'année 1788, par l'Académie des sciences. « La disposition la plus salubre pour les hôpitaux, disait le mémoire rédigé alors pour ce corps savant, serait celle où chaque salle serait un hôpital particulier; mais ce qui serait une trop grande dépense quant aux salles devient praticable pour les bâtiments. »

On n'en vint pourtant à l'exécution qu'en 1845. L'hôpital, avant d'être construit, devait s'appeler hôpital du Nord; plus tard on le nomma hôpital Louis-Philippe, puis hôpital de la République, et enfin, Lariboisière, lorsque, par testament du 15 mai 1849, Mme Elisa Boy de Lariboisière eut légué sa fortune à la ville de Paris pour la fondation d'une maison hospitalière qui porterait son nom. Cette fortune s'élevait à 2 millions 600,000 francs.

De l'autre côté des voies du chemin de fer du Nord, juste en face de Lariboisière, se trouve un édifice que l'administration se refuse à considérer comme un hôpital et qu'elle désigne sous le nom de maison municipale de santé. Les Parisiens la connaissent mieux sous le nom de **maison Dubois**, et ils savent bien qu'en dépit de l'euphémisme ce n'est pas autre chose qu'un hôpital, mais un hôpital payant. « Elle est, dit le prospectus officiel que nous avons sous les yeux, par son installation et son caractère, particulièrement destinée aux personnes malades ou blessées qui, ne pou-

LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE.

vant se faire traiter chez elles, ont besoin de soins assidus, de confort et d'indépendance. »

Beaucoup d'hommes de lettres, d'artistes, de bohêmes aussi, vivant un peu au jour le jour et sans foyer, prennent, quand il le faut, le chemin de la maison Dubois; il en est qui n'en reviennent pas, tel Murger, qui y mourut dans la nuit du 27 janvier 1861...

La partie septentrionale du quartier Saint-Vincent-de-Paul n'offre pas grand aliment à la curiosité : la *rue de l'Aqueduc* doit son nom à l'aqueduc qui passe au-dessous d'elle, conduisant les eaux de l'Ourcq aux lointains quartiers de l'Europe et du Roule.

Sa voisine, la *rue de Château-Landon*, mérite une mention, moins pour elle-même que pour sa dénomination qui est inexacte : il faudrait dire *de* Château-Landon. M. Charles Sellier a excellemment établi, d'après les archives de la maison de Saint-Lazare, qu'il existait dans ces parages un domaine — château est bien ambitieux — auquel son propriétaire du XVIIe siècle, M. Landon, avait légué son nom. Le joli bourg de Château-Landon, dans le Gâtinais, doit donc renoncer à revendiquer toute paternité, et les frères Lazare avaient assurément la berlue lorsqu'ils ont écrit dans leur *Dictionnaire*, habituellement si exact : « Cette rue est ainsi appelée parce qu'elle se dirige vers le village de Château-Landon; » ils n'osent pas ajouter que ce village est sur la route d'Italie. La *Nomenclature officielle* devra, elle aussi, rectifier sur ce point sa prochaine édition.

FACADE PRINCIPALE DE LA PORTE SAINT-DENIS.

Les fureteurs qui s'intéressent aux plus menus détails de la topographie parisienne apprendront peut-être avec intérêt qu'en 1866 la partie supérieure du boulevard Magenta s'est confondue avec une rue dite du Nord, depuis que, par décision du 22 janvier 1833, le ministre du Commerce et des Travaux publics avait substitué cette dénomination à celle de rue de la Barrière-Poissonnière qui faisait confusion avec les rues Poissonnière et du Faubourg-Poissonnière. Il paraît, d'après le mémoire préfectoral (Archives nationales, F. II, Seine, 6) que les propriétaires auraient préféré le nom d'André Cottier, que l'administration l'avait repoussé comme étant celui d'une personne existante, qu'elle avait proposé le nom de rue Clignancourt et que les intéressés s'en étaient tenus au vocable rue du Nord. Qu'était donc André Cottier? Une curieuse plaquette conservée à la Bibliothèque de la Ville (10.539, in-4°) : *Mémoire pour la Compagnie du nouveau quartier Poissonnière*, 1827, nous apprend formellement qu'il s'agissait de deux entrepreneurs, « les sieurs André et Cottier », que plusieurs ordonnances royales (27 novembre 1822, 6 janvier 1825, 31 janvier 1827) avaient autorisés à ouvrir dans cette région un réseau de voies publiques dont la principale, nommée alors Charles-X, est devenue plus tard la rue La Fayette, entre les faubourgs Poissonnière et Saint-Denis. La spéculation sur les terrains parisiens s'est exercée de tout temps, et c'est à cette entreprise que se rattache la fondation de l'église **Saint-Vincent-de-Paul.**

Le remaniement des paroisses résultant du Concordat avait motivé, en 1802, la création d'une paroisse pour le faubourg Poissonnière. On l'édifia, à titre provisoire, dans la rue Montholon; c'était une simple chapelle, sous le vocable de Saint-Vincent-de-Paul. Le percement de la rue Charles-X, le prolongement de la rue d'Hauteville, amenèrent les entrepreneurs dont nous venons de parler à ménager, au croisement de ces deux voies une large place dont ils proposèrent le terrain pour

PORTE ET PERSPECTIVE DU BOULEVARD SAINT-DENIS.

l'édification d'une église paroissiale digne du nouveau quartier qui se créait. L'emplacement, sur une sorte de tertre, avec la perspective d'une rue bien alignée, ne pouvait être mieux choisi; il fut adopté. La première pierre de la nouvelle église Saint-Vincent-de-Paul fut posée le 15 août 1824. Les plans avaient été dressés par l'architecte Le Père, qui mourut peu après; c'est son gendre, Hittorff, qui fut chargé de continuer la direction des travaux. Ils durèrent vingt ans, puisque le monument ne put être livré au culte que le 21 octobre 1844.

Il fait honneur à ses architectes, qui ont voulu faire œuvre originale et y ont réussi. Saint-Vincent-de-Paul tient plutôt de la basilique grecque que de l'église chrétienne; ses deux tours, un peu trop grêles peut-être pour leur hauteur, s'élèvent fièrement vers le ciel; la double circonvolution des rampes qui facilitent l'accès du monument est d'un effet élégant dont a su s'inspirer plus tard l'architecte de la Trinité. A l'intérieur, on admire la superbe décoration des frises où Hippolyte Flandrin a figuré les saintes martyres, les saintes vierges, les saintes femmes, les pénitentes, les saints ménages, les douze apôtres, les saints docteurs, les saints évêques, les saints confesseurs — œuvre gigantesque où le talent de l'artiste avait à se compléter par une érudition d'un digne Père de l'Eglise.

Phot. Neurdein.

LE BOULEVARD DE STRASBOURG.

Quartier de la Porte-Saint-Denis. — Il a la forme d'un quadrilatère que limitent, au Nord, la rue de Chabrol, à l'Est, le boulevard de Strasbourg, au Sud, les boulevards Saint-Denis et Bonne-Nouvelle, à l'Ouest, la rue du Faubourg-Poissonnière. On ne saurait accorder que son principal monument soit la porte triomphale dont il a reçu son nom. Historiquement, c'est la **maison de Saint-Lazare**, qui aurait dû avoir l'honneur de lui servir de marraine, aussi bien d'ailleurs que pour tout l'arrondissement, qui, au cours des siècles, se forma presque entièrement sur ses terres; mais l'édilité superstitieuse voulut éviter au quartier la dénomination d'une prison.

Saint-Lazare n'en fut pas toujours une. A l'origine — son nom même l'indique — c'était une léproserie. On sait quels ravages la lèpre exerça, durant tout le moyen âge, sur l'Europe occidentale. Pour soigner les malheureux qui en étaient atteints, et aussi pour les isoler des personnes saines, la charité publique couvrit notre pays d'hôpitaux spéciaux, léproseries ou maladreries, où étaient recueillis les ladres ou lépreux. Ces hôpitaux étaient administrés par des moines; jamais la religion n'eut plus louable ministère. La maison du faubourg Saint-Denis fut fondée au plus tard au XIIe siècle; grâce aux privilèges dont les rois la dotèrent, et notamment aux foires dont nous avons parlé, elle devint promptement l'une des plus importantes de la région parisienne.

L'enclos même du monastère était très vaste, car il rejoignait le faubourg Poissonnière.

Avec le XVIe siècle, la lèpre disparut enfin de nos contrées comme fléau public; les maladreries demeurèrent sans objet. Son prieur, André Le Bon, la céda, en 1632, à la congrégation de la Mission, que saint Vincent de Paul — « M. Vincent » — avait fondée quelques années auparavant, dans le but de grouper des ecclésiastiques qui s'appliqueraient au salut du peuple des campagnes, « allens de villaige en villaige, aux despens de leur bourse commune, prescher, instruire, exhorter et cathéchiser ces pauvres gens, et les porter tous à faire une bonne confession generale de toute leur vie passée, sans en prendre aucune rétribution en quelque sorte ou manière que ce soit, afin de distribuer gratuitement les dons qu'ils auront gratuitement receuz de la main liberalle de Dieu ». Programme évangélique et touchant, pour l'accomplissement duquel il fallait une foi aussi ardente que celle de saint Vincent de Paul, mais que ses successeurs négligèrent pour des intérêts plus matériels. Dès la fin du XVIIe siècle, une partie du couvent se transforma en prison. Le zèle des catéchistes consista dès lors à garder sous les verroux les jeunes gens dissipés dont les familles avaient obtenu la claustration par lettre de cachet, jusqu'à ce qu'ils fussent venus à résipiscence. Les exhortations des religieux y étaient sans doute moins efficaces que le sentiment de la liberté momentanément perdue. Qui ne se rappelle *Manon Lescaut?* Le procédé qu'employa Des Grieux pour

Phot. Gaillard.

LE CONCERT DE LA SCALA.

Phot. Gaillard.

LE CONCERT DE L'ELDORADO.

LA PORTE SAINT-MARTIN ET LE BOULEVARD SAINT-DENIS.

s'évader prouve que les dévotes remontrances n'avaient pas eu grand effet sur lui. C'est un roman, dira-t-on ; mais en est-il beaucoup de plus vraisemblables ?

Le 13 juillet 1789, le peuple de Paris, dans un beau mouvement d'enthousiasme, délivra les quarante prisonniers qui se trouvaient alors à Saint-Lazare. Quatre ans après, la Terreur allait en faire l'une des plus sinistres salles d'attente de la guillotine.

On croit généralement que le tableau de Muller, l'*Appel des condamnés*, représente une des salles de la Force ; il n'en est rien : l'artiste, paraît-il, a reproduit, d'après nature, la lugubre geôle, encore existante, où tant de victimes vécurent leurs dernières heures. André Chénier fut du nombre. C'est là qu'il écrivit *La Jeune Captive*, et aussi ces vers admirables qui restent le dernier frisson de sa lyre :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud, j'essaye encore ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être, avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,

Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés
Le vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs crénelés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres
Escorté d'infâmes soldats,
Emplissant de mon nom ces long corridors sombres.
. . . . . .

L'infortuné poète eut le temps d'achever ces ïambes, dont la beauté se double de la solennité de l'heure à laquelle il les écrivit ; ce furent ses derniers vers.

Un de ses compagnons de prison et d'échafaud, Antoine Roucher, connu surtout par son poème des *Mois*, avait, lui aussi, trouvé des accents touchants au moment suprême. Au bas du dernier portrait fait de lui pour les siens dans sa prison même, il avait inscrit ce quatrain d'une pensée si délicate :

Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage.
Lorsqu'un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud et je pensais à vous !

Depuis la Révolution, Saint-Lazare est devenu maison de réclusion pour les femmes malades, les prévenues et les condamnées à des peines relativement courtes. Les deux lèpres, physique et morale, se purgent dans le même lieu où, il y a sept siècles, on ne soignait que la première.

Nous avons dit que ses jardins s'étendaient jadis jusqu'à la rue du Faubourg-Poissonnière. Sous Louis XV, on en retrancha une partie pour y construire une caserne de gardes-françaises qui reçut et a gardé le nom de **la Nouvelle-France.** C'était alors l'enseigne d'une guinguette, installée là sur des terres dépendant de l'abbaye de Montmartre. L'église paroissiale, Saint-Pierre, située tout au haut de la butte, était bien éloignée, souvent inaccessible pour les habitants de ces parages ; aussi, dès 1657, les avait-on dotés d'une chapelle succursale, dédiée à sainte Anne, nom qui fut du même coup donné au faubourg lui-même. Sur ces mêmes terrains [illegible] en 1783, la [illegible] appelée d'abord [illegible] Michodière, du nom du prévôt des marchands, Jean-Baptiste de la Michodière, comte d'Hauteville, qui l'avait fait percer. Cette [illegible] de la Michodière au IIe arrondissement [illegible] d'un seul et même personnage, fort oublié d'ailleurs : [illegible] seul appartient au Xe arr[illegible] matière à de longs déve[illegible]

FAÇADE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

PERSPECTIVE DU BOULEVARD MAGENTA

tion la rappelle aux méditations des passants ; mais s'ils sont avisés, ce n'est pas dans cette rue bruyante, commerciale, sans horizon, qu'ils évoqueront la mémoire du grand peintre de paysages ; par la pensée, ils se transporteront au bord de ce charmant étang de Ville-d'Avray que le maître aimait tant, au bord duquel de pieux amis lui ont élevé un monument modeste, comme il l'était lui-même.

La maison portant le n° 30 mérite un coup d'œil, car elle est une des rares survivantes, à l'heure actuelle, du type, si en vogue sous le Directoire et le Consulat, des petits hôtels que les notables se faisaient construire au delà des boulevards. Celle-là est l'œuvre de Ledoux, l'architecte un peu lourd des anciennes barrières, et elle a eu les honneurs de la gravure.

Au n° 8, une grande maison, disposée pour les entreprises commerciales, a succédé à l'Alcazar d'Hiver, théâtre-café-concert, qui, lui aussi, fut très à la mode.

Entre les faubourgs Poissonnière et Saint-Denis existe, depuis une centaine d'années, tout un réseau de rues, géométriquement parallèles ou perpendiculaires, comme cela a lieu dans une ville neuve, rues où l'activité commerciale règne en maîtresse; c'est le quartier par excellence des marchands de porcelaine, des emballeurs, des layetiers, des commissionnaires en marchandises. La *rue de Paradis* doit son nom à un jeu de mots; elle prolonge la rue Bleue, qui, nous l'avons dit, s'appelait d'abord rue d'Enfer; nos aïeux trouvaient plaisant de passer ainsi de l'enfer au paradis, et réciproquement. La *rue des Petites-Ecuries* rappelle le voisinage des petites écuries du roi, situées au coin du faubourg Saint-Denis. La *rue de l'Echiquier* fut ouverte en 1772, l'année même où naissait le dernier des ducs d'Enghien, celui qui reçut la mort dans les fossés de Vincennes; aussi la nomma-t-on d'abord *rue d'Enghien;* puis ce nom fut appliqué à la rue qui le porte actuellement, percée en 1783. La *rue Martel*, ouverte en 1778, porte le nom d'un échevin de Paris. De la rue d'Hauteville nous avons déjà parlé. Quant à la *rue de Mazagran*, son nom seul suffirait à la dater; elle fut créée, en effet, en vertu d'une ordonnance royale du 31 décembre 1840, l'année où nos troupes d'Algérie avaient glorieusement repoussé dans Mazagran l'attaque des indigènes. Dans cette rue a longtemps habité, au n° 9, un des hommes politiques les plus en vue de ce temps, M. Henri Brisson.

Par le *boulevard Bonne-Nouvelle*, le Xe arrondissement participe au Paris mondain. Le **théâtre du Gymnase Dramatique** y date de 1820. L'examen des plans du XVIIIe siècle, celui de Jaillot, par exemple, permet d'établir qu'il est construit sur l'emplacement du cimetière de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle; nous ne nous attarderons pas là-dessus à philosopher. Ce fut d'abord le théâtre de Madame — la duchesse de Berri ayant bien voulu le mettre sous son patronage.

Ludovico Magno! Ludovico Magno! L'orgueil de Louis XIV, l'adulation de ses contemporains s'affichent solennellement par ces inscriptions quatre fois gravées en lettres énormes aux portes triomphales des deux grands faubourgs du Nord.

La **porte Saint-Denis** est la première en date. Le passage du Rhin, les victoires de Hollande, incitèrent le corps de Ville, en 1672, à faire élever ce monument à la gloire du roi. Blondel en fut l'architecte, Girardon et les Anguier le décorèrent de sculptures. Faut-il admirer sans réserves? Qu'il nous soit au moins permis de critiquer les deux affreux guichets pratiqués dans les jambages de l'arc; ils en rapetissent vraiment la majesté. On ne sait pourquoi la porte Saint-Denis est, de préférence à sa voisine, l'objet de toutes les malices parisiennes. Aux illettrés, on persuade que *Ludovico Magno* doit se traduire par porte Saint-Denis. Aux maris que ridiculisa Molière, on conseille de ne pas tenter de passer dessous.

Il n'y a rien à dire de la *rue du Faubourg-Saint-Denis*, sinon qu'elle est très vénérable par sa vieillesse, que ce fut le chemin des entrées royales et aussi celui des cortèges funèbres, non moins royaux, qui allaient à Saint-Denis, et encore celui des criminels et autres, que l'on menait pendre à Montfaucon. N'omettons pas non plus de constater que la maison portant aujourd'hui le n° 65, et, il y a soixante ans le n° 71, est celle où naquit, le 30 janvier 1841, d'un modeste « fabricant de fauteuils », M. Félix Faure, magnanime président de la République française.

Tramways à la

LA MAIRIE DU Xe ARRONDISSEMENT.

FAÇADE DE L'OPÉRA POPULAIRE.

LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE, LIMITANT LES IIIe, X^e ET XIe ARRONDISSEMENTS.

corne incessante, fiacres chargés de bagages et camions de pierres de taille, trottoirs où circulent des gens affairés et où flânent en grand nombre des « mentons bleus » et des « m'as-tu-vu », négociants, titis, trottins, bourgeois, gens de campagne, ce mélange de contrastes donne au *boulevard de Strasbourg* une physionomie très vivante, très spéciale aussi. Et chaque soir, deux cafés-concerts, modèles du genre, l'**Eldorado** et la **Scala,** y servent à une foule qui ne s'en lasse jamais des flots de couplets patriotiques, de chansons égrillardes, de langoureuses romances et même des revues fin de siècle.

Un peu plus haut, se trouve le **Théâtre-Antoine,** dit anciennement des Menus-Plaisirs, où le Théâtre-Libre, après diverses étapes, paraît s'être définitivement fixé. Nous n'avons qu'à rappeler ici d'un mot quel rôle novateur il a joué dans l'évolution théâtrale, autant pour les pièces que pour l'interprétation ; ce fut une révolution.

La *rue du Faubourg-Saint-Martin* dégage une impression de lumière, de gaieté que pourrait lui envier sa voisine du faubourg Saint-Denis. Cela tient à ce que celle-ci est moins large de près de 4 mètres. La **porte Saint-Martin,** elle aussi, contribue à constituer au faubourg un accès d'une réelle grandeur. Elle consacre, en un hommage à Louis XIV, semblable à celui qu'avait suggéré la campagne de Hollande, les victoires remportées en 1674 par les armées de Turenne et de Condé. Elle a été construite sur les plans de Pierre Bullet et sculptée — assez chichement, il faut le dire — par quatre artistes tout à fait oubliés : Le Hongre, Le Gros, Marsy, Desjardins.

Une des curiosités du faubourg Saint-Martin, c'est la série de ses vingt-huit fontaines en fonte, élevées en 1848 au moyen de souscriptions faites volontairement par les riverains. Empruntons à une source officielle, l'*Inventaire des richesses de la ville de Paris,* la description minutieuse de ces édicules : « Un piédestal à pans coupés en fonte, posé sur une plinthe en granit. Ce piédestal supporte un groupe de deux figures assises, reliées par des guirlandes de feuilles d'eau et adossées à un piédouche orné qui supporte une fausse vasque ovoïdale. Ces groupes représentent alternativement des tritons et des naïades. Un enfant, accroupi au milieu d'ustensiles de pêche et jouant avec un oiseau aquatique domine l'ensemble de la fontaine. »

UNE DES FONTAINES DU FAUB^G ST-MARTIN.

La **mairie du Xe arrondissement,** située rue du Faubourg-Saint-Martin, à l'angle de celle du Château-d'Eau, offre cette particularité tout à fait à son honneur qu'elle est sans conteste la plus belle des vingt mairies parisiennes. Elle est jusqu'ici la plus neuve, son inauguration officielle ayant eu lieu le 28 février 1896.

C'est en 1886 que l'on commença à se préoccuper de l'état de délabrement de l'hôtel municipal. Plusieurs projets de construction, plusieurs emplacements aussi, furent proposés ; il fut question d'élever la mairie sur l'emplacement de la prison de Saint-Lazare, ou à l'angle du boulevard Magenta et de la rue du Faubourg-Saint-Martin, ou enfin de la reconstruire sur place, et c'est ce dernier système qui prévalut. L'ancienne mairie occupait, paraît-il, un hôtel dit des Arts, acheté par la ville de Paris en 1819 pour en faire une caserne, reconstruit en 1848, et aménagé alors pour les bureaux administratifs. Tous les architectes furent admis à concourir pour la construction du nouvel édifice ; ils se présentèrent au nombre de quarante ; c'est le projet de M. Rouyer que le jury adopta, le 10 mai 1889. Il semble qu'il n'y avait plus qu'à se mettre à l'œuvre, et cependant les difficultés financières compliquèrent tellement les choses que la première pierre ne fut posée que le 10 janvier 1892.

L'inauguration, nous l'avons dit, eut lieu le 28 février 1896, jour de triomphe pour M. Rouyer, et justice, car son œuvre mérite toutes les louanges, [illegible] celle de ressembler beaucoup à l'Hôtel de ville, [illegible] dire qu'elle est dans le style [illegible] moment où elle s'achevait, M. Villain a pu déclarer justement qu'elle avait « le double avantage d'être un monument d'art dont Paris pourra s'honorer, d'être un bâtiment pratiquement distribué, où tous les services seront à l'aise [illegible]

construction qui, au point de vue financier, ne lui ménagera pas d'onéreuses désillusions ». Il est vrai que les deux millions primitivement votés ont été à peu près exactement doublés.

Nous emprunterons encore à M. Villain l'indication des divers locaux où avait été successivement installée la mairie de l'arrondissement : ce fut d'abord dans le presbytère de Saint-Laurent; puis, en l'an IX, au n° 30 de la rue de Bondy; en 1811, la première maison à droite de la rue Granges-aux-Belles, aujourd'hui portant le n° 32 de la rue de Lancry; 24, rue Thévenot en 1824; 20, rue de Bondy en 1832, et enfin, à partir de 1848, sur son emplacement actuel. Fut-il jamais mairie plus instable?

La *rue du Château-d'Eau* (on devrait dire de l'ancien Château-d'Eau) a le privilège de posséder une maison unique à Paris par son exiguïté, car elle n'a que 1m,10 de façade et un seul étage. Cette masure porte le n° 39.

La *rue Hittorf* (l'architecte qui a bâti tant d'édifices du quartier) longe la façade Nord de la mairie; elle nous conduit à la *rue Pierre-Bullet* (le constructeur de la porte Saint-Martin) où se voit, au n° 6, l'hôtel qu'habita Gou-

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

ENTRÉE DE LA DOUANE.

thier, [illegible] ans. On ne se [illegible] plus [illegible] aujourd'hui de Gouthier qui, d'ailleurs, [illegible] pauvre et [illegible] dans l'oubli; mais il [illegible] sous Louis XVI, le ciseleur, l'ornemaniste le plus en [illegible] venu. C'est lui qui [illegible] le plus bel [illegible] de la rue de la Boétie de [illegible] maison, occupée maintenant par l'industrie. Il vaut la peine qu'on aille le voir dans ce [illegible] si discret où il se cache, et où, à 50 mètres des points les plus actifs de la circulation parisienne, l'on se croirait dans la plus tranquille bourgade de province.

La victoire de nos troupes à Magenta, le 4 juin 1859, vint à propos pour le baptême d'une voie que l'édilité ouvrait alors entre la place du Château-d'Eau et la commune de Montmartre, mais qui ne fut achevée qu'en 1865. Le *boulevard Magenta* traverse le Xe arrondissement dans sa plus grande largeur — près de 2 kilomètres — et constitue une route éminemment utile, reliant les quartiers bas de l'Est et du Sud-Est aux régions élevées de Montmartre. Grâce à la douceur de sa pente, il fournit aux voitures lourdement chargées un accès facile vers la colline, et, se continuant à travers le XVIIIe arrondissement par les boulevards Barbès et Ornano, met en rapports aisés Paris avec la plaine Saint-Denis. Aussi la circulation y est-elle intense, presque à toutes les heures de la journée. Longtemps, il ne fut desservi que par une modeste ligne d'omnibus (se la rappelle-t-on encore), qui allait de Montmartre à la Bastille. Aujourd'hui les tramways y abondent, et, comme pour un concours non pas hippique, mais mécanique, offrent au public leurs divers procédés de traction. L'électricité emmagasinée dans des accumulateurs actionne ceux de Pantin et d'Aubervilliers; l'air comprimé fournit l'énergie motrice à ceux qui vont de la Bastille à Clignancourt et au cimetière de Saint-Ouen.

La *place de la République* appartient à trois arrondissements; c'est sur le Xe qu'était située la fontaine, le château d'eau, dont la place porta le nom jusqu'à l'arrêté préfectoral du 4 mai 1879 qui l'a dédiée à la République. Ce château d'eau se composait de trois bassins superposés, du sommet desquels une gerbe jaillissante rebondissait en cascades; l'ensemble se complétait par huit lions lançant dans le dernier bassin des jets d'eau par la gueule. Un contemporain, La Tynna, note que « les eaux, fournies par le bassin de la Villette, ont commencé à jaillir le 11 août 1815 ». L'agrandissement de la place, décidé en 1815, eut pour conséquence l'enlèvement du château d'eau qui, depuis 1867, décore la grande cour du marché aux bestiaux de la Villette. Nous l'y retrouverons, ainsi que, sur la place Daumesnil, la seconde fontaine, à laquelle a succédé la statue de la République.

Entre le boulevard Magenta et le canal se rencontre toute une série d'établissements publics : la **caserne du Château-d'Eau** — jadis du Prince-Eugène, — la **Douane**, installée dans la rue du même nom, depuis 1841, l'église **Saint-Martin**, bien laide, bien insignifiante; dans la rue des Marais tout ce quartier n'était, il y a cent ans, que jardins et culture

LA CASERNE DU CHÂTEAU-D'EAU.

VUE DE L'HOPITAL SAINT-LOUIS.

LE THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN.

maraîchère). Le Tivoli Waux-Hall n'est plus qu'une salle de bal et de réunions publiques, comme il y en a tant d'autres. Jadis, au temps des marais, il y avait, dans un passage un peu plus au sud, un Waux-Hall plein d'attraits : « Lieu charmant, distribué avec élégance », en dit encore, en 1815, Marchant, dans son *Conducteur de l'Etranger à Paris*.

De l'autre côté du boulevard Magenta, la **Bourse du Travail** s'élève, depuis 1892, là où était un café célèbre par la multiplicité de ses billards. Aux plaisirs ont succédé les préoccupations sérieuses, sinon le calme.

Sur une longueur moindre d'un demi-kilomètre, le *boulevard Saint-Martin* n'offre pas moins de quatre façades de théâtres. Celle de l'**Opéra populaire** est la plus simple, car elle ne se distingue pas d'une maison ordinaire; la nouvelle entreprise ne s'y est installée que dans le courant de 1900, succédant aux Folies-Dramatiques qui y étaient depuis le 30 décembre 1862, et là, que de succès, avec Lecocq et d'autres, y avait recueillis l'opérette!

L'**Ambigu-Comique,** ou plus simplement l'**Ambigu,** date de 1827 et soutient sa réputation; le drame, le mélodrame y font chaque soir verser des pleurs sans relâche.

Le **théâtre de la Porte-Saint-Martin** a des parchemins plus vénérables encore, et, s'ils sont authentiques, plus curieux. On raconte qu'il fut construit par Lenoir, en moins de trois mois, pendant l'été de 1781, pour remplacer l'Opéra du Palais-Royal, qui venait de brûler, à un moment où ni la cour ni la ville ne pouvaient se passer de l'opéra. Voilà un tour de force qui n'a pas été réalisé pour l'Opéra-Comique! Hâtons-nous de dire que ce n'est pas de la salle actuelle qu'il s'agit, mais de la précédente, qui fut incendiée pendant la semaine sanglante (de mai 1871), réédifiée aussitôt après et remaniée en grande partie pendant l'année 1891. Quant à l'édifice si hâtivement bâti par « le Romain », après avoir été tour à tour Opéra, « salle des Jeux Gymniques », puis, plus modestement, théâtre de la Porte-Saint-Martin, une incomparable période de gloire l'attendait, de 1830 à 1840, avec les drames immortels de Victor Hugo. C'est sur cette scène que furent joués *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor*, *Hernani*, *Angelo*, *Ruy Blas*... D'autres succès lui ont été réservés après sa reconstruction; nous n'en rappellerons qu'un : *Cyrano de Bergerac*.

Le **théâtre de la Renaissance** présente des états de services bien moins longs, car ils ne remontent qu'à 1875. Lui aussi donna un fructueux asile à l'opérette, jusqu'au jour où il changea de genre et de direction, en 1893, avec Mme Sarah Bernhardt, qui, à son tour, l'a abandonné le 21 janvier 1899, pour prendre possession de l'ancien Opéra-Comique de la place du Châtelet, où elle est devenue la locataire de la municipalité parisienne.

Quartier de l'Hôpital-Saint-Louis. — C'était la pleine campagne, il y a trois siècles. C'est même pour cela qu'une épidémie de peste s'étant produite à Paris en 1606, les hôpitaux parisiens étant tout à fait insuffisants, et d'ailleurs le danger de la contagion exigeant que l'on éloignât les malades, Henri IV ordonna la construction d'un asile spécial aux pestiférés et choisit cet emplacement, fort écarté. Saint Louis, mort de la peste à Tunis, en fut le patron. Tel qu'il fut construit alors par Claude Vellefaux, sur les dessins de Claude Chastillon, tel il se montre encore à nos yeux, et ce n'est pas un spectacle dénué de curiosité pittoresque que cette grande maison, bâtie comme une forteresse, avec ses pignons pointus et un ensemble d'architecture si caractéristique de son époque, ainsi [illegible] au milieu d'un faubourg si moderne, si disparate, à l'exception du [illegible] contigu à l'hôpital et que l'architecte a heureusement traité dans le même style. La peste est, pour toujours, espérons-le, bannie de nos cli[illegible] [illegible] ment des maux qui s'en rap[illegible]

LE THÉATRE DE LA RENAISSANCE.

des maladies de la peau. Une cérémonie touchante y a eu lieu le 18 décembre 1898 : l'inauguration d'un monument commémoratif de la mémoire du Dr Henri Feulard, bibliothécaire et historiographe de l'hôpital, qui trouva la mort dans l'incendie du Bazar de la Charité.

La vie industrielle du quartier se concentre aux abords des deux rives du **canal Saint-Martin** et — nous le disions plus haut — le fait ressembler à une ville de Hollande. Il fut créé en vertu de la loi du 29 floréal an X (19 mai 1802) ordonnant l'ouverture d'un « canal de navigation qui partira de la Seine au-dessous du bastion de l'Arsenal, se rendra dans les bassins de partage de la Villette et continuera par Saint-Denis, la vallée de Montmorency et aboutira à la rivière d'Oise près Pontoise... » Nous aurons occasion de dire que cette dernière partie de l'opération ne fut pas exécutée et que le canal s'arrêta dans la Seine, au-dessous de Saint-Denis. Tel qu'il est, il n'en fournit pas moins à la grosse batellerie l'économie de la traversée de Paris et de la grande boucle que décrit le fleuve à partir d'Auteuil. Le canal Saint-Martin ne fut accessible aux bateaux qu'à la fin de l'année 1825. Son parcours dans le Xe arrondissement s'effectue constamment à ciel ouvert.

L'**hôpital Saint-Martin**, succursale du Val-de-Grâce, pour les militaires malades ou blessés de la garnison de Paris, occupe, depuis 1870, les bâtiments d'un ancien couvent de moines récollets, fondé au commencement du XVIIe siècle, désaffecté en 1790, et où l'on installa, en 1802, l'hospice des hommes incurables. Sa façade sur la *rue des Récollets* est restée celle d'un monastère de province, et, de la rue du Faubourg-Saint-Martin, on ne se doute guère (car les maisons du côté pair le cachent à la vue) qu'il y a là un vaste asile ouvert à la souffrance. Il a été plusieurs fois question de démolir cet hôpital et d'ouvrir un square sur son emplacement.

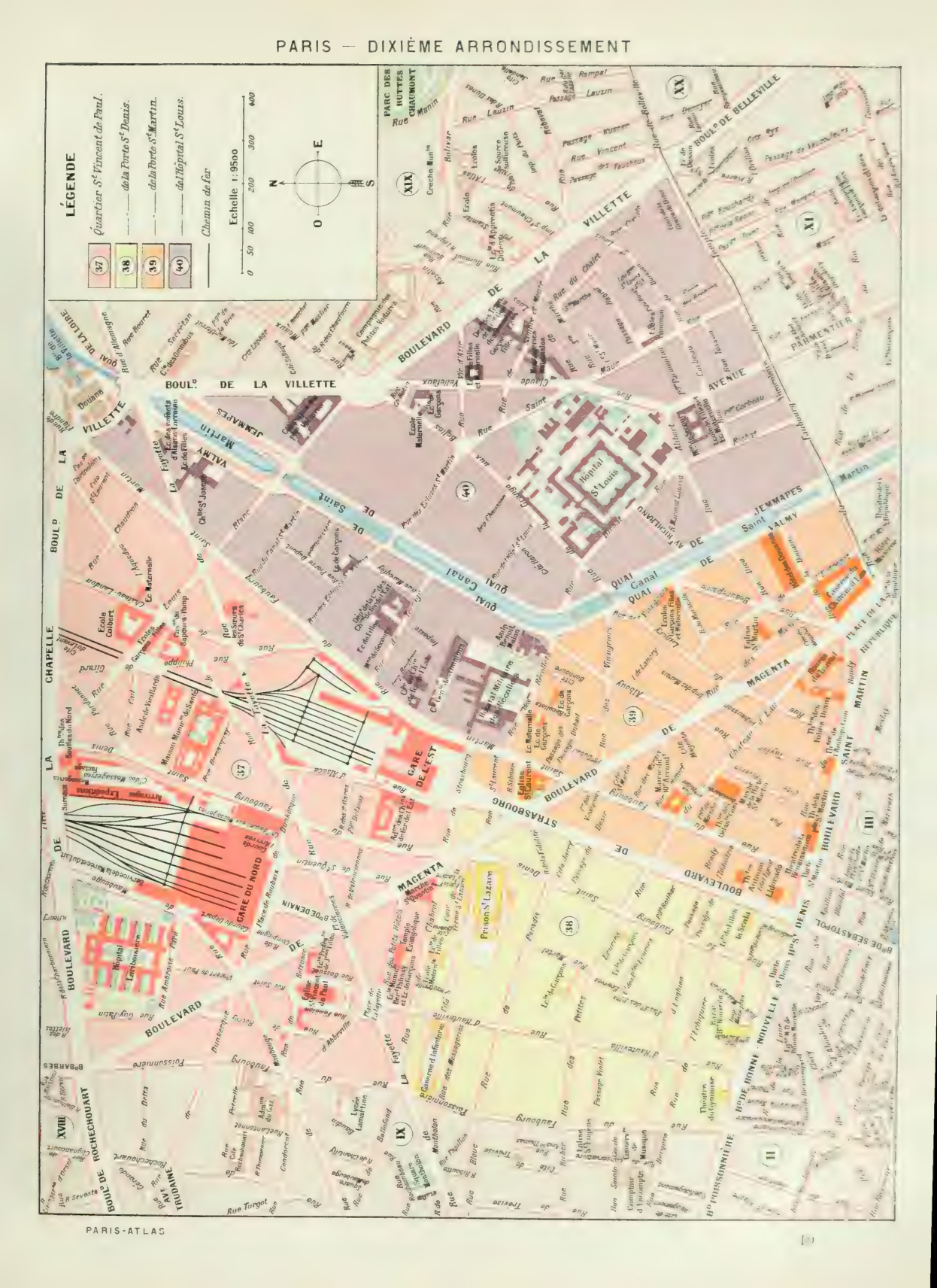
Au dernier recensement, la population du quartier était de 43.392 habitants, par conséquent supérieure à celle des trois autres quartiers de l'arrondissement, et nous venons de dire qu'il y a trois cents ans on y aurait vainement cherché une maison. Cette transformation s'est effectuée au cours du XIXe siècle. Dans le travail, déjà cité, que M. Villain a consacré au Xe arrondissement, se trouvent d'intéressants renseignements sur l'aspect de la région en 1714, le nombre de ses maisons et des lanternes qui l'éclairaient la nuit : rue du Carême-Prenant — actuellement rue Bichat — aucune maison, aucune lanterne; rue de l'Hôpital-Saint-Louis, aucune maison, aucune lanterne; de même pour les rues Saint-Maur et des Récollets. La rue du Faubourg-Saint-Martin, dans toute sa longueur, était bordée de quatre-vingt-une maisons et éclairée par dix lanternes; celle du Faubourg-du-Temple (alors rue de la Courtille) comptait quarante-six maisons et avait douze lanternes.

ÉCLUSE ET PASSERELLE AU CANAL SAINT-MARTIN.

Par ce simple exposé, il est facile d'apprécier les progrès accomplis. Il va sans dire que ces rues n'étaient que de simples chemins, pourvus de quelques bornes servant aux piétons à se garer des voitures. Aujourd'hui, le seul quartier de l'Hôpital Saint-Louis a 90,400 mètres carrés de chaussées, et 57,800 mètres de trottoirs.

Veut-on maintenant se placer au point de vue de l'instruction? Jusqu'à la Révolution, les enfants allaient, suivant le bon vouloir de leurs parents, à l'école de charité de la paroisse Saint-Laurent, où on leur apprenait tant bien que mal à lire et à signer leur nom. Aujourd'hui des écoles de garçons existent : rue Claude-Vellefaux, rue Grange-aux-Belles et rue de Sambre-et-Meuse; des écoles de filles, rue Vicq-d'Azir, rue de Sambre-et-Meuse, rue du Terrage, avenue Parmentier. La plupart d'entre elles sont pourvues de classes de garde qui fonctionnent : les jours de classe, de quatre à sept heures du soir, les jours de congé qui ne sont pas jours de fête, de huit heures du matin à six heures du soir.

LE CANAL SAINT-MARTIN.


LÉGENDE
Quartier St Vincent de Paul.
de la Porte St Denis.
de la Porte St Martin.
de l'Hôpital St Louis.
Chemin de fer
Echelle 1:9500
0 50 100 200 300 400
N
O
E
S
BOULD DE LA VILLETTE
BOULEVARD DE LA VILLETTE
BOULD DE BELLEVILLE
PARC DES BUTTES CHAUMONT
QUAI DE JEMMAPES
QUAI DE VALMY
QUAI DE LA LOIRE
QUAI DE SEINE
QUAI DE JEMMAPES
QUAI DE VALMY
Canal
Hôpital St Louis
Prison St Lazare
GARE DU NORD
GARE DE L'EST
BOULEVARD DE STRASBOURG
BOULEVARD DE MAGENTA
BOULEVARD DE SEBASTOPOL
BOULEVARD DE ROCHECHOUART
BOULEVARD DE CHAPELLE
BOULEVARD DE TRIBUNAL
BOULEVARD DE MAGENTA
BOULEVARD DE SAINT DENIS
BOULEVARD DE SAINT MARTIN
BOULEVARD DE BONNE NOUVELLE
BOULEVARD DE PORTE MAILLOT
BOULEVARD DE PORTE MAILLOT
BOULEVARD DE PORTE MAILLOT

LA PLACE VOLTAIRE ET LA STATUE DE LEDRU-ROLLIN.

XIe Arrondissement.

POPINCOURT. — 41e QUARTIER : LA FOLIE-MÉRICOURT. — 42e QUARTIER : SAINT-AMBROISE. 43e QUARTIER : LA ROQUETTE. — 44e QUARTIER : SAINTE-MARGUERITE.

Nous voici définitivement entrés dans le Paris du travail, la ruche ouvrière des laborieuses abeilles (pourquoi faut-il qu'il s'y mêle-t-il tant de nuisibles guêpes!), et nous n'en sortirons plus qu'une fois, désormais, pour décrire l'opulent XVIe. Le XIe arrondissement, dit POPINCOURT, est aussi le dernier (dans l'ordre numérique) qui appartienne entièrement au Paris du temps de Louis XVI, qui soit compris dans l'enceinte des boulevards auxquels on a laissé le nom d'extérieurs : le XIIe chevauche sur l'ancien Paris et le territoire annexé en 1860; les huit derniers sont en presque totalité constitués par ce territoire nouveau.

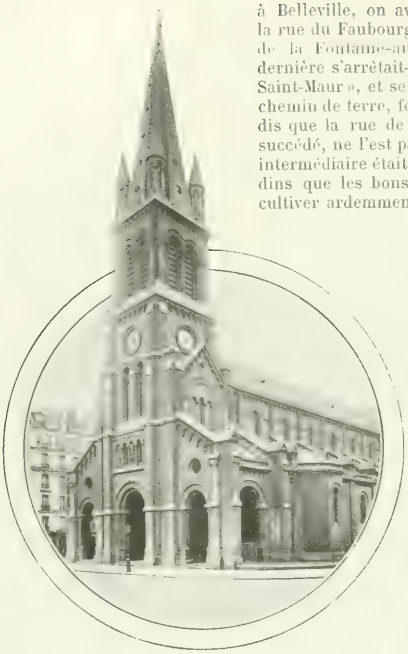
Au risque de paraître maussade, nous nous déclarons médiocrement satisfait de la dénomination choisie pour l'arrondissement. Popincourt n'était qu'un lieu-dit, sans importance historique. A choisir un nom emprunté à la topographie, la Roquette eût été certainement préférable; on eût trouvé sans peine un autre vocable pour désigner le quarante-troisième quartier.

Le XIe arrondissement a pour limites le milieu de la place de la République et l'axe de la rue du Faubourg-du-Temple, qui le séparent du Xe : — l'axe des boulevards de Belleville, de Ménilmontant, de Charonne et de l'avenue du Trône, qui le séparent du XXe; — de la place de la Nation et de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, qui le séparent du XIIe; — de la place de la Bastille, des boulevards Beaumarchais, des Filles-du-Calvaire et du Temple, par lesquels il confine aux IVe et IIIe arrondissements.

Sa superficie est de 361 hectares, inférieure à celle des neuf arrondissements qui le suivent, supérieure à celle des six premiers, du IXe et du Xe. Sa population, très dense en raison de la surface, était de 225,325 habitants au recensement de 1896; donc, trois députés, privilège du nombre et de la députation où seul le XVIIIe lui tient tête.

A parcourir ce vaste espace, l'amateur de pittoresque ne trouve à faire qu'une bien maigre moisson : ce ne sont que longues, très longues voies, uniformément bordées de hautes maisons divisées en petits logements. De toutes les parties de Paris, celle-ci est certainement la plus monotone d'aspect. Çà et là, largement espacés, quelques monuments, dont l'histoire et l'architecture n'offrent, eux aussi, qu'un intérêt secondaire.

Le quartier de **la Folie-Méricourt** doit son nom à un ancien chemin, connu au moins depuis le XVIIe siècle [illegible] autrement dit, à la maison de campagne d'un [illegible] de Moricourt s'est défiguré en Méricourt. Mais, si [illegible] le nom primitif aurait été Marcaut, ou Moricaut, ou Moricaute. On eût bien mieux fait de donner à cette région un autre nom, plus précis, plus vrai, plus imagé aussi, celui de *la Courtille*. Car nous sommes là en pleine Courtille. Il y a eu [illegible]



L'ÉGLISE SAINT-JOSEPH.

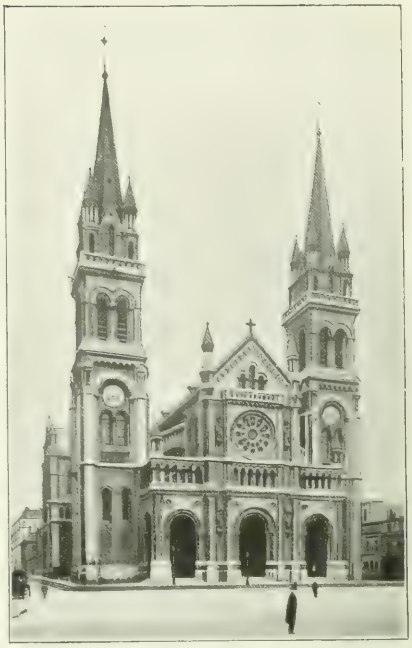
à Belleville, on avait deux chemins : la rue du Faubourg-du-Temple et celle de la Fontaine-au-Roi; encore cette dernière s'arrêtait-elle au « chemin de Saint-Maur », et se prolongeait par un chemin de terre, fort pittoresque, tandis que la rue de l'Orillon, qui lui a succédé, ne l'est pas du tout. L'espace intermédiaire était occupé par des jardins que les bons Parisiens venaient cultiver ardemment chaque dimanche. Chacun avait sa *courtille*, comme à Nîmes on a un *mazet*, à Marseille, une *bastide*. Ah! la Courtille du faubourg du Temple! Quelle jolie période bucolique elle eut pendant un temps, digne d'un Virgile pour la chanter. Mais bêcher la terre, arroser les fleurs donne soif; des guinguettes se créèrent parmi les courtilles; elles finirent même par s'y substituer, si bien que, peu avant la Révolution, on ne montait plus à la Courtille que pour gobelotter, danser, fêter Bacchus et Vénus.

Voir Paris sans voir la Courtille,
Où le peuple joyeux fourmille,

cela paraissait impossible au poète Vadé, qui, il faut le dire, ne se piqua jamais de raffinement

Ce fut bien pis sous l'austère Restauration. La mode vint, on ne sait comment, d'aller achever les orgies du mardi gras à la Courtille : la nuit s'y passait à boire, et au matin du mercredi des Cendres, c'était pour les bourgeois vertueux un divertissement incomparable que d'assister à «la descente de la Courtille». On s'y montrait parmi les masques titubant, trébuchant, hoquetant, lord Seymour, fier de son surnom de « milord l'Arsouille », qui jetait des pièces de monnaie aux gamins et aux ivrognes. Ces réjouissances scandaleuses ne dépassèrent pas la Révolution de 1848.

La rue du Faubourg-du-Temple n'est plus maintenant qu'une des plus populeuses artères de la périphérie, sans autre intérêt que de posséder un moyen de transport jusqu'ici unique à Paris : le *funiculaire de Belleville*, qui dessert, pour leur plus grand profit, quatre arrondissements : les Xe, XIe, XIXe et XXe. Il a commencé à transporter des voyageurs précisément le 27 mai 1891, après des difficultés inouïes d'essais, qui se continuèrent même après l'ouverture de l'exploitation, et se compliquant de contestations financières, durèrent bien trois ans : de quoi fournir abondamment sujet à la chansonnette aux petits théâtres, aux faiseurs de brocards, et même aux revues techniques. Le système est des plus simples : dans un caniveau souterrain, un câble actionné par une usine sise à Belleville communique sa force motrice aux voitures, qui prennent contact avec lui à l'aide d'un *grip*. Pour obtenir l'arrêt, il suffit au conducteur d'isoler le grip de ce contact, et de serrer le frein. La vitesse étant produite par le mouvement incessant du câble est forcément la même à la montée qu'à la descente.



L'ÉGLISE SAINT-AMBROISE.

A ce quartier, devenu si peuplé en moins d'un demi-siècle, on jugea qu'il fallait une paroisse, car il ne disposait que d'une chapelle de Saint-Joseph, située rue Corbeau (X^e arrondissement), près de l'hôpital Saint-Louis. Par délibération du 17 août 1860, le Conseil municipal confia à Théodore Ballu la construction d'une **église** devant être également dédiée à **saint Joseph**, sur l'emplacement d'une caserne située entre les rues Parmentier et Saint-Maur. L'œuvre, conçue dans le style roman du XIIe siècle est fort belle — nous dirions presque trop belle, en raison de la ferveur de la population pour laquelle elle a été faite, car cette ferveur est des plus tièdes. On a donné à deux rues avoisinantes les noms de *Darboy*, archevêque de Paris, et *Deguerry*, curé de la Madeleine, tous deux victimes de la guerre civile de 1871 ; il eût été habile de choisir un autre quartier pour cette manifestation expiatoire.

L'*avenue Parmentier* est le boulevard des Italiens du quartier. Projetée sous le second Empire, elle est l'œuvre de la République. Nous retrouverons plus loin la maison mortuaire du père illustre de la pomme de terre, dont elle porte le nom. Il reste peu de choses à dire des autres voies : la *rue d'Angoulême* fut ouverte en 1781 sur les terrains du Grand-Prieuré de France le Temple, dont le duc d'Angoulême était alors grand prieur. La *rue de Nemours* — hommage à un fils de Louis-Philippe — fut créée

L'AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE ET LE TRAMWAY DE ROMAINVILLE.

en vertu d'une ordonnance royale du 27 juin 1838, autorisant le sieur Vimont à faire ce percement sur ses terrains. La *rue des Trois-Bornes* a un passé plus respectable; elle date du XVIIe siècle, mais ce n'était alors qu'un chemin de terre.

Les deux plus beaux fleurons du **quartier Saint-Ambroise** sont, de même que pour le quartier précédent, une église et une avenue. Parlons d'abord de l'église, dont il tient son vocable. Le 12 août 1636, une communauté de femmes, les Annonciades du Saint-Esprit, quitta Saint-Mandé pour venir s'établir dans une maison de la rue Popincourt, et y subsista jusqu'à ce que la Révolution l'ait supprimée en 1790, comme tous les autres couvents. Seule, sa chapelle fut maintenue et conservée au culte, en qualité de succursale de la paroisse Sainte-Marguerite; elle était dédiée à Notre-Dame-de-Protection; on la nomma **Saint-Ambroise**. Girault de Saint-Fargeau en dit, *de visu*, que « c'est un édifice assez vaste et solidement construit, dont le portail pyramidal produit un effet agréable ». Il ne laissait pas, cependant, que de gêner le passage du boulevard Voltaire; aussi décida-t-on de le démolir pour construire, un peu en arrière, l'église actuelle, dont Ballu a été l'habile architecte. Pendant que son édification se poursuivait, l'ancien monument resta debout : quelques rares gravures nous les représentent ainsi côte à côte. Saint-Ambroise ne fut inaugurée qu'en 1869; c'est assurément un fort bel édifice, dans le genre roman — que décidément Ballu prisait fort, puisqu'il avait adopté le même style pour Saint-Joseph, que nous venons de mentionner — mais il ne coûta pas moins de 2,217,534 francs et 58 centimes, sans compter qu'il a eu les honneurs d'une luxueuse monographie formant un volume in-folio édité en 1874.

La *rue de Popincourt* commence là maintenant pour aboutir à la rue de la Roquette, mais, avant 1868, elle se prolongeait jusqu'à la rue Oberkampf aux lieu et place de celle de la Folie-Méricourt, que l'on

FAÇADE DU LYCÉE VOLTAIRE (SUR L'AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE)

[illegible] Popincourt, président au Parlement, avait dans cette région une mai[illegible] des lettres de noblesse assez vénérables. Il paraît aussi qu'au XVIe siècle les calvinistes avaient [illegible] à une émeute durant la nuit du 29 décembre 1561. Les *Lettres de* [illegible] à ce sujet un certain Bertrand, seigneur de Popincourt. Ce que les historiens n'ont pas relevé, croyons-nous, ce sont trois passages très curieux du *Livre com*[illegible] Bottin si précieux d'Abraham de Pradel pour l'année 1692 — où il est question de Popincourt : d'abord, à propos du jardin médicinal qui y était situé et où se trouvait une bibliothèque, « qui est ouverte seulement les dimanches après vêpres, en faveur des médecins, des chirurgiens et des apothicaires artistes, qui conférent en même temps sur les nouvelles découvertes qui se font dans les sciences naturelles et dans les arts qui en dépendent » (tome Ier, p. 137 de l'édition de la *Bibliothèque Elzévirienne*).

Un peu plus loin (p. 178), l'auteur fait une copieuse réclame à la pension pour les malades sise à « Pincourt » et d'où l'on a, dit-il, une vue magnifique. Il semble bien que cette maison de santé, aïeule de toutes les autres, fut une dépendance du jardin médicinal dont il vient d'être parlé, d'autant plus que, cinq pages plus bas (p. 183), du Pradel parle avec chaleur encore des « baignoires et étuves vaporeuses de nouvelle invention qui se tiennent en jardin médecinal de Pincourt, entre la porte Saint-Louis et la porte Saint-Antoine ».

Du Pradel dit toujours Pincourt et non Popincourt. Au siècle suivant, Jaillot observe aussi que le peuple ne dit pas autrement. Cette corruption du langage n'a pas persisté à notre époque.

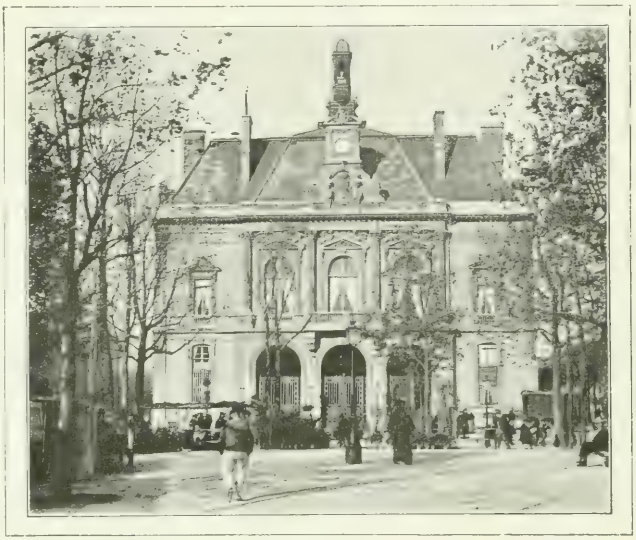
Dans la partie de la rue de Popincourt qu'a absorbée la rue de la

VUE DE L'ÉCOLE DE COMMERCE (AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE)

FAÇADE DU LYCÉE VOLTAIRE [illegible]

Folie-Méricourt, avait été construite, au XVIIIe siècle, une caserne pour les gardes-françaises, la caserne Popincourt, dont une cité ouvrière et la *rue Pasteur* représentent maintenant l'emplacement. Le **marché Popincourt** s'élève un peu au delà, dans un terrain quadrangulaire où était, il y a soixante ans, une voirie de la Ville.

L'*avenue Parmentier* que parcourt avec fracas l'omnibus O, se nommait jadis rue de Ménilmontant, et avant, de toute antiquité, chemin de Ménilmontant. Un décret du 24 août 1864 lui donna le nom du célèbre fabricant de toiles peintes (mort en 1815); le vocable primitif a été réservé à la partie qui traverse le XXe arrondissement.



LA MAIRIE DU XIe ARRONDISSEMENT.

En suivant à droite les boulevards extérieurs, les vastes bâtiments du lycée Voltaire nous avertissent du voisinage de l'*avenue de la République* où s'ouvre la principale façade. Cette avenue porte bien son nom. Quoiqu'elle ait été conçue dans le plan d'Haussmann et amorcée, sous le nom d'avenue des Amandiers, entre le Château-d'Eau et la rue de Malte, le second Empire ne put ou ne voulut rien faire pour ce quartier de travailleurs; c'est l'honneur de la troisième République d'avoir mené à bonne fin, il y a quelques années, une œuvre aussi importante. On s'en est aperçu dès qu'elle fut livrée à la circulation : il paraissait merveilleux de n'avoir que 1,640 mètres à faire pour aller de la place de la République au Père-Lachaise; puis, par l'avenue Gambetta, de gagner sans grand effort les sommets de Belleville. Quel soulagement pour les chevaux lourdement chargés! Quelle voie directe pour les convois funèbres! Quelle route aisée pour le tramway de Romainville, qui en prit possession effective et exploitante le 1er juin 1896.

Puisque l'usage s'est introduit de donner aux bâtiments scolaires des proportions monumentales, on ne s'étonnera pas que le **lycée Voltaire**, le plus jeune des lycées de Paris, n'ait pas dérogé, au contraire. C'est un palais, sinon pour la beauté (non pas qu'il soit laid), du moins pour la grandeur, et son architecte, M. Train, y a fait entrer toute une carrière de pierres de taille pendant les cinq ans qu'on a mis à l'élever. La durée des travaux est inscrite à la façade par les dates *1884-1889*, gravées au-dessus des bustes sculptés de Voltaire et de Lavoisier représentant, l'un les lettres, l'autre la science. En réalité, l'établissement n'a été ouvert à son jeune public qu'à la rentrée de 1890. D'abord destiné à donner exclusivement l'enseignement moderne, son cadre s'est élargi et l'enseignement classique y est professé suivant les programmes des autres lycées. Les élèves s'y préparent au baccalauréat et à l'accès de l'École normale ou de l'École polytechnique.

ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE [illegible]

Un peu plus bas dans la même avenue, et du même côté, au n° 79, se voit l'**École supérieure de commerce**, précédemment rue Amelot, 102. En changeant d'emplacement, elle n'a donc pas changé d'arrondissement. L'édifice, d'allure bien plus modeste, mais plus coquette que le lycée Voltaire, a été inauguré le 23 novembre 1898 par le président de la République. Cela aura été un des derniers actes publics de Félix Faure qui certes ne se doutait guère, ce matin-là, que, trois mois après, jour pour jour, son cortège funèbre passerait dans cette même avenue, devant ces mêmes bâtiments! Fondée en 1820, acquise par la Chambre de commerce en 1869, l'École est une institution de l'Etat, qui y entretient des boursiers admis après concours, et après examen de sortie, pourvus d'un diplôme fort appréciable pour l'entrée des carrières diplomatique, consulaire, ou simplement pour le commerce. Elle admet en outre des élèves internes (au prix de 2,000 francs par an) et demi-pensionnaires (1,000 francs).

La *rue du Chemin-Vert* — remarquez combien il serait plus logique de dire le Chemin vert et la Chaussée d'Antin — fait la limite des quartiers Saint-Ambroise et de la Roquette. Le temps est loin où c'était un tapis de verdure comme son nom le dit : il faut pour cela remonter au milieu du XVIIe siècle. Jaillot la trouve, dans un acte de 1667, qualifiée « ruelle qui va à Popincourt ». Elle ne dépassait pas, en effet, cette rue; elle se continuait vers la campagne par la rue des Amandiers. C'est par des chemins si aimables que l'on gagnait les jardins de Belleville, les bois de Romainville. Un arrêté d'avril 1868 a réuni les deux voies sous le même vocable de Chemin-Vert. Rien d'autre à en dire pour le côté des numéros impairs. A mi-côte, à droite en descendant, après avoir traversé la rue Saint-Maur, prenez la rue Guilhem, qui en quelques mètres vous conduira au *square Parmentier*, joli rectangle verdoyant, planté en 1872 pour remplacer fort avantageusement l'ancien abattoir de Ménilmontant, désaffecté depuis 1867.

Quartier de la Roquette. — A lui seul, ce nom est sinistre; il évoque la guillotine, les hauts murs de prison où des enfants, inconscients peut-être, apprennent le vice sous prétexte de correction, où des

VUE DU SQUARE PARMENTIER

forcats attendent l'heure d'être conduits au bagne; il évoque encore l'un des chemins qui conduisent le mieux à ce parc du Père-Lachaise qui serait la plus jolie promenade de Paris si les morts ne l'habitaient pas... Dans dix ans ces impressions, si vives pour les Parisiens de la fin du XIXe siècle, ne seront plus que de fugitifs souvenirs; le cimetière, si voisin, hier encore, de la guillotine, ne fera plus songer qu'à la paix du dernier sommeil, et les étymologistes continueront à se demander s'il faut identifier roquette avec *raquette*, petite plante jaune qui croissait jadis fort abondamment dans la région voisine de la Bastille et a donné son nom à la rue, d'abord, au quartier, ensuite.

Le côté droit de la rue du Chemin Vert appartient, on l'a vu, au quartier de la Roquette. La maison qui porte le n° 68 est celle où Parmentier rendit le dernier soupir, le 17 décembre 1813, à l'âge de soixante-seize ans. Il était né le 12 avril 1737, à Montdidier. Sur sa maison mortuaire, alors située rue des Amandiers, n° 12, la

LA PLACE DE LA ROQUETTE ET LE PÉNITENCIER.

DÉPÔT DES CONDAMNÉS ET LES CINQ DALLES DE LA GUILLOTINE.

Ville de Paris, reconnaissante, a fait mettre une plaque commémorative.

La **mairie** de l'arrondissement occupe un vaste espace triangulaire, limité par le boulevard Voltaire, la *rue Sedaine* (jadis rue Saint-Sabin) et l'avenue Parmentier. C'est un bon type de l'architecture municipale du second Empire; elle a eu Bailly pour auteur.

Le *boulevard Voltaire* du Prince-Eugène jusqu'en 1870 traverse les quatre quartiers de l'arrondissement, sur une longueur de 2,850 mètres. Il fut ouvert par sections, à commencer par la partie haute, entre 1857 et 1865. C'est une belle voie, bien bâtie, très pratique, mais insignifiante.

La *place Voltaire* s'étend devant la mairie, avec un large développement, au croisement formé par le boulevard Voltaire, la rue de la Roquette et l'avenue Parmentier; elle est décorée d'une statue de Ledru-Rollin, par Steiner. Le célèbre homme d'État attend là, dans une attitude majestueuse, l'achèvement de l'avenue qui porte son nom; elle doit venir aboutir à ce carrefour.

Quelques pas dans la direction du Père-Lachaise, et l'on est sur la trop fameuse *place de la Roquette*. Au XVe siècle, déjà, existait sur ces hauteurs un hameau dont la maison principale était le manoir d'un certain Regnault l'Espicier — nullement épicier, si ce n'est par le nom — une *folie*, comme celle de Méricourt ou Moricourt (voir plus haut), d'où le nom qui a conservé la *rue de la Folie-Regnault*.

L'espace était vaste, boisé, charmant. Au commencement du XVIIe siècle, les Jésuites de la maison professe en acquirent toute la partie orientale, la plus escarpée, qui devint leur maison de campagne, et par suite, celle du Père Lachaise. En 1637, les religieuses hospitalières de la Charité-Notre-Dame, établies à la place Royale, se firent construire un couvent, entouré d'un large enclos, dans la partie inférieure, plus voisine de Paris; on s'habitua vite à les appeler Hospitalières de la Roquette, parce que leur monastère barrait la rue de la Roquette. C'est alors que fut ouverte la *rue des Murs-de-la-Roquette*, qui contournait, par un retour d'équerre, les murs de ce couvent. En 1865, on a donné à l'une des branches de l'équerre le nom de la duchesse de *Mercœur* dont les libéralités avaient contribué à l'installation des Hospitalières. Sans la Révolution, les choses seraient peut-être dans le même état; mais 1789 nous a ménagé bien d'autres surprises. Les religieuses dispersées, leur couvent rasé, la rue de la Roquette reprenant (en 1818) son tracé normal, une large place disponible de chaque côté de la place, voilà ce qui permit au gouvernement d'édifier deux prisons là où de pieuses filles avaient prié, et quelles prisons! Maintenant on estime que les établissements pénitentiaires doivent être relégués hors de Paris, témoins Fresnes et Montesson; autrefois, sous le bon roi Louis-Philippe, on croyait bon de les ramener de la banlieue dans Paris, témoin la Roquette qui avait remplacé une des divisions de Bicêtre.

Nous signalerons, presque à l'angle du boulevard de Ménilmontant et de la rue du Chemin-Vert, le haut clocher d'une chapelle, dédiée à saint Hippolyte et appartenant à un couvent dit de Notre-Dame-de-Perpétuel-Secours, qui s'est installé là depuis peu.

A l'autre extrémité du quartier, tout en haut de la *rue de Charonne*, se voit la très jolie *église flamande*. Le faubourg Saint-Antoine et la région environnante comptent beaucoup de Belges, de gens de nos provinces du Nord, experts dans l'industrie du

[illegible]

meuble, et qui parlent peu ou mal ou pas du tout le français. Dès 1862, Mgr Delebecque prit l'initiative de leur fournir une église où les offices fussent célébrés en flamand, et fit aménager à cet effet un édifice provisoire dans la rue des Boulets. La première pierre du monument actuel a été posée en 1873. Il a eu pour architecte M. Arthur Verhaegen, qui s'est inspiré du style gothique le plus pur et a parfaitement réussi. A l'église est annexé un patronage pour les deux sexes, avec salles de lecture, de jeu, buvette, etc., véritable cercle, au sens propre du mot. Peut-être même y joue-t-on le baccara, mais, à coup sûr, si on l'y joue, c'est en flamand, et bien innocemment.

FONTAINE DE 1671 (RUE DU FAUBOURG ANTOINE)

STATUE DU SERGENT BOBILLOT

La rue de Charonne fait la limite entre les quartiers de la Roquette et Sainte-Marguerite; ce fut autrefois une rue aristocratique, riche en couvents et en hôtels, comparable à l'ancienne rue Saint-Dominique du faubourg Saint-Germain. Elle n'a plus cet aspect-là aujourd'hui que l'industrie l'a complètement conquise. Pour n'y plus revenir, nous décrirons dès maintenant ses deux côtés.

Voici, un peu au-dessous du boulevard Voltaire, au n° 99, la *Cité Bon-Secours*, construite sur les ruines du prieuré de Notre-Dame-de-Bon-Secours, qu'avait fondé, en 1648, dame Claude de Bouchavannes. Le lieu se nommait depuis longtemps la Croix-Faubin; il est regrettable qu'on ait substitué à cette dénomination historique celle d'impasse Delaunay, que porte maintenant le « cul-de-sac de la Croix-Faubin ».

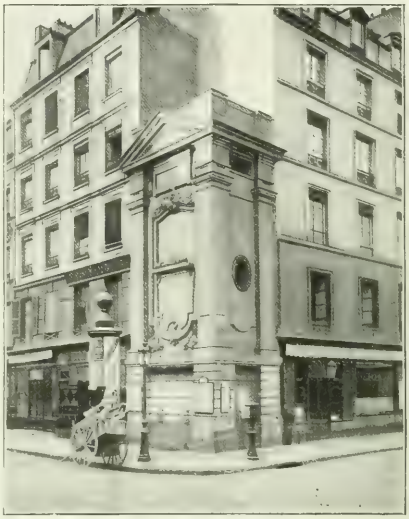
Presque en face, aux nos 92-96, une porte majestueuse attire le regard; c'est celle du couvent des Filles-de-la-Croix, fondé en 1639 et qui a survécu à la Révolution en ce sens qu'il s'est reconstitué dans ses mêmes bâtiments, le 17 mars 1817.

Au n° 51, l'hôtel de Montagne a conservé quelques vestiges de son passé, deux fois séculaire; il garde surtout le souvenir de l'illustre mécanicien Vaucanson, qui y mourut le 21 novembre 1782, et la gloire d'avoir été le berceau du Conservatoire des arts et métiers. C'est dans cette maison, en effet, que Vaucanson avait réuni les premiers éléments de la collection que nous admirons dans l'ancien prieuré de Saint-Martin-des-Champs. L'inscription apposée par la Ville de Paris en l'honneur de Vaucanson aurait dû, croyons-nous, rappeler ce fait historique.

Il existe aux Archives nationales (F², H, Seine, 12) un dossier relatif au projet — qui n'eut pas de suite — « d'ouvrir un passage découvert sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Vaucanson, situé rue de Charonne, 47 (*sic*), tenant par l'autre extrémité à l'impasse de la Roquette ».

A l'angle des rues de Charonne et du Faubourg-Saint-Antoine s'élève une *fontaine*, plus haute que belle, qui date de 1671, mais fut en partie reconstruite en 1810. Elle portait, paraît-il, une longue inscription; il n'y en a plus de traces.

Et puisque nous parlons fontaines, signalons celle de la rue de la Roquette (n° 68), encastrée dans une arcade élégante et que l'on pourrait presque croire ancienne si on n'y lisait la date : MDCCCXLVI.



FONTAINE DE 1846 (RUE DE LA ROQUETTE).

Quel est donc ce *Basfroi*, jugé digne de donner son nom à une rue de quartier? Vraisemblablement, ce ne fut pas un homme, mais un lieu dit; Jaillot déclare avoir trouvé dans les archives de l'archevêché, à la date du 15 novembre 1393, le bail d'une pièce de vigne « au lieu dit Baffer, sur le chemin Saint-Antoine ». Des actes moins anciens établissent l'identité entre Baffer et Basfroi. Nous n'en sommes guère plus avancés pour cela; qu'était-ce donc que Baffer ?

Sur ce point d'interrogation, nous passons dans le **quartier Sainte-Marguerite**, enserré entre les rues de Charonne et du Faubourg-Saint-Antoine qui, formant à elles deux le dessin irrégulier des branches d'une parenthèse, enferment un groupe très dense d'habitations où le chômage n'existe guère.

LA RUE DES IMMEUBLES INDUSTRIELS.

Jusqu'au règne de Louis XIII, le chemin de Vincennes n'était bordé que de rares maisons et dépendait, au point de vue ecclésiastique, de l'église Saint-Paul. La population augmenta alors et réclama une paroisse pour elle. Des atermoiements, dont le récit n'offre plus d'intérêt depuis longtemps, firent que l'église souhaitée, **Sainte-Marguerite**, ne fut livrée au culte qu'en 1634 comme succursale de Saint-Paul, et ne devint cure qu'en 1712. Il paraît qu'il y avait urgence : le décret d'érection en cure explique ainsi la nécessité de cette mesure : « Les libertins et les nouveaux réunis, les *ralliés* au catholicisme, qui sont en très grand nombre dans le faubourg, n'étant pas veillez de près, se dispensent même du devoir pascal sans craindre d'être connus, parce qu'ayant la liberté de satisfaire à ce devoir à Saint-Paul ou à Sainte-Marguerite, on ne peut y découvrir ceux qui y manquent. Cette même liberté d'aller à Saint-Paul ou à Sainte-Marguerite fait que les enfans dudit faubourg ne sont ni à l'une ni à l'autre de ces deux églises, et ne reçoivent aucune instruction. »

L'édifice atteste la mauvaise époque artistique qui l'a vu construire. La façade notamment est d'une nudité rare. A l'intérieur, on remarque quelques œuvres intéressantes : il n'y pas longtemps (février 1899) que la commission du Vieux Paris a eu à se préoccuper, pour le faire replacer à une fenêtre du chevet, d'un petit vitrail du XVIIe siècle qui se laissait oublier dans les combles. Elle a signalé en même temps le beau monument de Girardon à la mémoire de sa femme et quelques bas-reliefs sculptés par Jean-Baptiste Goy, le premier curé de la paroisse, qui fut tour à tour sculpteur, prêtre, peintre. Il s'étoit appliqué, disent les *Nouvelles Ecclésiastiques* du 22 avril 1738, jusqu'à l'âge de vingt-six ans à la sculpture, et avoit passé pour cet effet plus de dix ans à Rome. Plusieurs pièces de sa façon, qui sont dans les jardins de Versailles, de Meudon et de Marly ont été pour lui, depuis que Dieu l'eût touché, un objet continuel de gémissemens. » C'est dire que les bas-reliefs qu'il fit pour son église offrent toute garantie d'orthodoxie.

L'ancien cimetière Sainte-Marguerite, attenant à l'église du côté du Nord, serait bien oublié aujourd'hui sans une circonstance qui lui a valu la célébrité. Personne n'ignore que le petit dauphin Louis XVII mourut au Temple à l'âge de dix ans et deux mois, et que c'est ce cimetière qui fut choisi pour le lieu de son inhumation. La terre accomplit promptement son œuvre d'assimilation, car les recherches ordonnées par Louis XVIII, dès le début de la Restauration, pour retrouver les restes du dauphin et les transférer à Saint-Denis, n'aboutirent à aucun résultat. Le hasard y fit retrouver en 1846 un cercueil de plomb contenant le squelette d'un enfant : les médecins commis à son examen n'hésitèrent pas à déclarer qu'on était en présence des ossements de l'enfant royal. Cependant, divers intérêts, historiques et autres, n'avaient cessé de se manifester dans le but d'établir que Louis XVII n'était pas mort au Temple, qu'il avait fait souche : des héritiers se produisirent. De nouvelles fouilles furent sollicitées et autorisées, dans le courant de l'été de 1894. Elles amenèrent la nouvelle exhumation du squelette de 1846; mais cette fois le diagnostic des savants fut tout autre ; il conclut à l'identification de ces restes avec ceux d'un sujet qui serait mort vers l'âge de dix-huit ans, près de huit ans de plus que n'en avait le dauphin! Le mystère demeure donc entier, si toutefois on veut absolument qu'il y ait un mystère. Ce qu'il y a de moins explicable, à nos yeux, c'est que les Comités de la Convention aient donné leur préférence à ce cimetière obscur et éloigné.

UN DES ASPECTS DE LA FOIRE AUX JAMBONS.

Mieux que la rue de Charonne, la *rue du Faubourg-Saint-Antoine* est l'artère importante du quartier Sainte-Marguerite. Nous réservons pour le chapitre du XIIe arrondissement la description de la place de la Nation, et tout naturellement, des maisons historiques appartenant au côté pair.

La première rue que l'on rencontre à droite en descendant est celle des *Immeubles-Industriels*, précédemment rue de l'Industrie. Toutes ses maisons sont bâties uniformément, ce qui se voit assez souvent dans nos faubourgs, mais elles offrent une bien autre singularité : la société qui les a fait construire a pourvu chaque logement d'un courant de force motrice, de telle sorte que tous les occupants peuvent se livrer en chambre à leur industrie.

La *rue des Boulets* n'est autre chose que le prolongement de l'ancien chemin de Saint-Maur à Saint-Denis, et elle se continue, en effet, dans l'arrondissement, par la rue Saint-Maur. Elle doit son nom à un lieu dit des Boulets dont mention existe dès le XVIe siècle.

Les maisons situées au-dessus de la [illegible] *Roubo* (un nom de menuisier érudit du siècle dernier) prennent vue sur la *rue de Montreuil* et occupent le terrain des jardins de l'hôtel Titon situé dans cette dernière rue. Maximilien Titon, directeur général des manufactures d'armes, s'était fait construire là un fort belle résidence que l'on appelait, suivant l'usage, la Folie-Titon. Après sa mort, survenue en 1711, sa maison fut morcelée. Sous Louis XVI, un des pavillons était occupé par la fabrique de papiers peints de Réveillon. On sait que, le 28 avril 1789, cet établissement fut pillé par le peuple qui accusait Réveillon, à tort ou à raison, de nourrir des sentiments [illegible] rables au mouvement de liberté qui faisait tressaillir la France entière. Il n'est pas démontré que cette émeute, prologue de la Révolution à Paris, ne fut pas organisée par le duc d'Orléans, qui voulait susciter des embarras au gouvernement. Ce qui est plus curieux, c'est que Réveillon, pour sauver ses jours, n'imagina pas de meilleur refuge que la Bastille, où il vint se constituer prisonnier volontaire. S'il eut tort d'avoir été si peu l'ami du peuple, il faut lui tenir compte d'avoir été

MARCHÉ A LA FERRAILLE.

PERSPECTIVE DU BOULEVARD RICHARD-LENOIR.

ami de la science; quelques années auparavant, il avait mis son jardin et son [illegible] à la disposition de Pilâtre de Rozier pour ses expériences aérostatiques.

On demande une plaque commémorative pour fixer tous ces souvenirs, bons ou mauvais. Aux temps de révolution, d'ailleurs, le vent a toujours soufflé en tempête dans le faubourg Saint-Antoine. N'est-ce pas de là que partait, avec sa troupe de sans-culottes, le terrible brasseur Santerre, que nous retrouverons au chapitre suivant? N'est-ce pas cette même rue qui vit tomber, frappé d'une balle mortelle, l'archevêque Affre, venu en pacificateur pendant les journées de juin 1848? elle aussi qui fut témoin de la mort héroïque de Baudin?

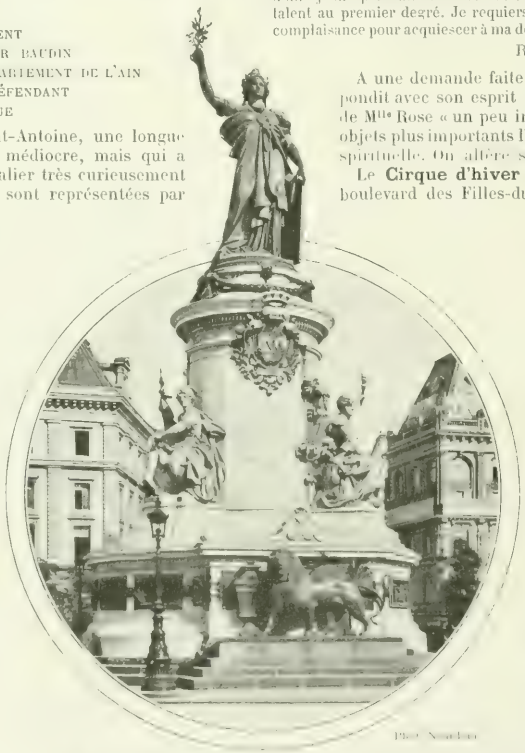
LA FACADE DU CIRQUE D'HIVER.

En face du carrefour on aboutit la rue Crozatier, la maison numérotée 151 dans le faubourg porte l'inscription suivante :

DEVANT CETTE MAISON
EST TOMBÉ GLORIEUSEMENT
JEAN-BAPTISTE-ALPHONSE-VICTOR BAUDIN
REPRÉSENTANT DU PEUPLE POUR LE DÉPARTEMENT DE L'AIN
TUÉ LE 3 DÉCEMBRE 1851 EN DÉFENDANT
LA LOI ET LA RÉPUBLIQUE

Au n° 75 de la rue du Faubourg-Saint-Antoine, une longue allée conduit à un bâtiment d'aspect médiocre, mais qui a le mérite de posséder une rampe d'escalier très curieusement sculptée sur bois, où les quatre saisons sont représentées par des figures allégoriques. Ce travail paraît remonter au XVIIe siècle; il y a là une indication utile sur l'époque reculée où l'industrie du bois était déjà en faveur dans le faubourg.

Le *boulevard Richard-Lenoir* (qui porte le nom d'un manufacturier important, mort en 1839) doit son existence au canal Saint-Martin qu'il recouvre. A l'origine, le canal était à ciel ouvert; un décret du 29 août 1857 prescrivit qu'il serait voûté entre la place de la Bastille et le faubourg du Temple, sur une longueur de 1,849 mètres 60 centimètres. Au souterrain, il fallait de l'air et de la lumière; on lui en a fourni fort habilement par des ouvertures pratiquées dans la voûte, que des massifs de verdure dissimulent. Dans la partie avoisinant la Bastille, le boulevard donne asile, durant la semaine qui précède Pâques, à la **foire aux jambons**, qu'on pourrait aussi appeler foire à la ferraille, car ces deux marchandises s'y débitent avec le même succès, et sans concurrence possible. A l'intersection des boulevards Richard-Lenoir et Voltaire, s'élève la **statue de Bobillot**, un jeune et vaillant Parisien, mort en héros pendant l'expédition du Tonkin.



LA STATUE DE LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE.

L'ouverture du canal Saint-Martin eut pour conséquence de faire disparaître la maison de Beaumarchais, qui fut pendant la Révolution et le premier Empire l'une des curiosités de Paris. Elle couvrait tout l'espace circonscrit aujourd'hui par le boulevard Richard-Lenoir, le boulevard Beaumarchais et la *rue Duval*. Duval fut un obscur échevin de la fin de l'ancien régime. Dans un ouvrage consciencieusement documenté sur *Beaumarchais et son temps*, Louis de Loménie a fourni d'intéressants détails sur cette résidence. L'auteur du *Mariage de Figaro* en avait acheté le terrain à la Ville en 1787; son caprice en fit une demeure telle « qu'elle ne ressemblât pas plus aux autres maisons que le *Mariage de Figaro* ne ressemblait aux autres comédies ». De là, une dépense d'un million six cent soixante-trois mille francs. C'est le lieu de dire que c'était une folie, plus somptueuse que les plus belles du quartier. Les suppliques affluèrent à Beaumarchais, pour avoir le droit de la visiter. M. de Loménie en cite une charmante, écrite par une jeune fille :

Monsieur,

Je suis choisie dans ce moment par toute ma famille pour vous présenter une requête. Une requête, direz-vous! Oh! n'allez pas vous effrayer. Elle se bornera à vous demander à voir votre jardin. On aurait bien pu charger quelqu'un qui vous eût demandé cette permission avec plus de grâce, mais on m'a rassurée, en me disant que vous étiez indulgent, que vous aviez trop d'esprit pour laisser votre censure s'arrêter sur ma lettre, et que vous vous mettiez aisément à la place d'une jeune personne de seize ans, obligée d'écrire à quelqu'un qui possède ce talent au premier degré. Je requiers donc votre indulgence pour me lire, votre complaisance pour acquiescer à ma demande, et je suis, pour la vie, votre servante.

ROSE PERROT, rue des Tournelles, n° 65.

A une demande faite d'aussi bonne grâce, Beaumarchais répondit avec son esprit habituel, trouvant seulement la famille de Mlle Rose « un peu imprudente de ne pas réserver pour des objets plus importants l'intervention d'une jeune personne aussi spirituelle. On altère son crédit en l'usant à des bagatelles ».

Le **Cirque d'hiver** (autrefois cirque Napoléon) donne au boulevard des Filles-du-Calvaire, le soir, quelque animation. Il a été construit, sous le second Empire, sur l'emplacement d'un ancien réservoir de la Ville, mis en vente publique en 1781.

Un peu plus loin, boulevard du Temple, n° 50, était la maison d'où Fieschi, par l'appareil d'une machine infernale, tenta d'assassiner Louis-Philippe le 28 juillet 1835.

Quelques pas encore vers la place de la République, et nous sommes vis-à-vis des maisons construites sur l'emplacement des fameux théâtres qui valurent au boulevard du Temple le surnom de boulevard du Crime, encore que le drame n'y sévît pas exclusivement. C'étaient Franconi, les Funambules, la Gaîté, les Folies-Dramatiques, les Délassements-Comiques, le théâtre de Mme Saqui. Après avoir joui d'une grande vogue, tous disparurent, en 1862 : un ukase d'Haussmann les exproprian pour le percement du boulevard du Prince-Eugène (aujourd'hui boulevard Voltaire et l'harmonie de la place du Château d'Eau.

Et nous voici revenus au point de départ, à la place de la République. La statue monumentale à laquelle elle doit son nom y fut érigée en 1883, « à la gloire de la République ». Aux pieds de la statue, œuvre, par association des deux frères Morice, l'un sculpteur, l'autre architecte se dresse un superbe lion de bronze, du au sculpteur Dalou. Le socle est décoré de deux hauts reliefs en bronze; chacun d'eux consacre une des grandes journées des victoires du peuple : celle de 1789, celle de 1830, celle de 1848, celle de 1870; ils sont traités avec un art parfait.

LÉGENDE
BOULEVARD DE BELLEVILLE
AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE
AVENUE DE PARMENTIER
BOULEVARD RICHARD LENOIR
BOULEVARD DU TEMPLE
AVENUE DE MENILMONTANT
BOULEVARD VOLTAIRE
AVENUE DE PH. AUGUSTE
BOULEVARD DIDEROT
AVENUE DAUMESNIL
GARE DE LYON
GARE DE VINCENNES
PL. DE LA BASTILLE
MARCHÉ DU TEMPLE
Square Parmentier
Place Voltaire
Temple protestant
Cour des Dom. de la Croix
Hôtel St Antoine
Cimetière de Reuilly
Chanzy
Roquette
Godefroy Cavaignac
Charonne
Bercy

LA PLACE DE LA BASTILLE

XIIe ARRONDISSEMENT.

REUILLY. — 45e QUARTIER : BEL-AIR. 46e QUARTIER : PICPUS. — 47e QUARTIER : BERCY. 48e QUARTIER : QUINZE-VINGTS.

Voici que, pour la première fois, nous avons affaire à un arrondissement qui participe à la fois du Paris de Louis XVI et de celui de Napoléon III. Aucun de ceux qui le précèdent n'atteignait à l'enceinte fortifiée; tous ceux qui le suivent sont, en majeure partie — exclusivement, même, pour les XVIIe, XVIIIe, XIXe et XXe — constitués par les territoires annexés en 1860, compris entre les fortifications et l'enceinte des fermiers généraux, celle des anciennes barrières, celle des boulevards qu'à tort et par routine on continue à appeler extérieurs.

Le XIIe arrondissement, dit REUILLY, couvre une surface de 568 hectares, supérieure à celle de tous les autres arrondissements sauf les XIIIe, XVe et XVIe.

Sa population, au dénombrement de 1896, était de 113,527 habitants, et on a lieu de s'en étonner, si l'on considère les vastes espaces inhabités qu'y occupent l'Entrepôt et les gares du P.-L.-M. Il est vrai que, sur ce chiffre total, les deux seuls quartiers de Picpus et des Quinze-Vingts entrent pour près de 92,000. Population qu'il est d'ailleurs aisé de définir, car elle ne comporte que deux grandes catégories : les artisans en activité, si on peut ainsi parler, et les artisans en retraite, les premiers habitent tout naturellement les deux quartiers populeux, et, les seconds, les deux autres.

Le **quartier de Bel-Air** est limité par l'axe du cours de Vincennes, le rempart (à droite) et l'axe des rue et boulevard de Picpus jusqu'à la place de la Nation. Si l'on donnait à l'expression Bel-Air le sens qu'elle avait au grand siècle, il faut convenir que la dénomination serait ici un peu trop élogieuse, car ce quartier ne saurait prétendre au monopole de toutes les élégances; il est surtout le quartier du bon air, et c'est ainsi que nos pères ont entendu désigner l'ancien hameau qui lui a donné son nom.

Ce hameau dépendit d'abord de la paroisse de Saint-Maurice qui, elle même, ne fut jusqu'en 1789 qu'un écart de la paroisse de Charenton-Saint-Maurice (aujourd'hui Saint-Maurice). 1789 émancipa Saint-Mandé,

en fit une commune, malgré les protestations de son ancien chef-lieu. Elle avait un beau et vaste territoire du côté de Paris, mais la loi du 16 juin 1859 l'en dépossédа en annexant à la capitale tout ce qui en était compris entre les fortifications d'une part, les boulevards de Picpus et de Reuilly d'autre part, c'est-à-dire tout le quartier de Bel-Air et la moitié environ de celui de Picpus. Les habitants de cette zone se trouvèrent, le 1er janvier 1860, de Mandéens qu'ils étaient, devenus Parisiens; les uns s'en montrèrent mécontents, les autres flattés, chacun suivant ses intérêts. Au reste, on ne s'était pas amusé à les consulter; ils n'étaient pas assez nombreux pour cela. Ce n'était pas encore depuis longtemps le quartier cher aux petits rentiers qui réalisent le rêve amoureusement caressé d'achever leurs jours dans une *villa* à eux, entre cour et jardin, les dimensions important peu. Il y a soixante ans, on y aurait surtout rencontré de larges terrains livrés au maraîchage et quelques vastes propriétés. Aussi les souvenirs historiques sont-ils plus que rares. L'un des plus anciens peut-être est ce contrat que nous avons rencontré aux Archives nationales (L. 957) par lequel, le 18 août 1717, Étienne Malappe, marchand, et Marie Lemaistre, sa femme, acquirent de Jean Garnier, ancien capitaine général des charrois de l'artillerie du roi, *« un arpent de terre situé au terroir de Saint-Mandé au lieu dit Montanpoivre, sur la hauteur de Picpuce,... tenant par bas sur le grand chemin qui conduit aux terres de Mme l'abbeysse de Saint-Antoine »*. La rue et la porte Montempoivre — avec une orthographe un peu différente, appartiennent à notre nomenclature parisienne, et voilà pour elle des titres de noblesse, mais nous aimerions mieux pouvoir expliquer cette dénomination bizarre, véritable casse-tête des étymologistes.

LA PORTE DORÉE.

C'est aussi pour la première fois que nous rencontrons le **chemin de fer de Ceinture**, qui ne dessert que les neuf derniers arrondissements, à partir du XIIe. Le moment est donc opportun, avant de décrire sa route, de dire quelques mots de son origine. Il est exploité, on le sait, par les six grandes Compagnies de chemins de fer syndiquées à cet effet. La première section construite fut celle de l'avenue de Clichy à Orléans-Ceinture; elle fut ouverte en 1854, mais seulement pour le transit des wagons entre les réseaux d'Orléans et de Lyon, d'une part, ceux de l'Est, du Nord et de l'Ouest, d'autre part. Les voyageurs n'y furent admis qu'en 1862.

La deuxième section, entre Orléans-Ceinture et Auteuil, date de 1867. Elle se confond, en ce dernier point, avec la ligne de Paris-Saint-Lazare à Auteuil, qui, livrée à la circulation dès l'année 1854, n'a pas cessé d'appartenir exclusivement à la Compagnie de l'Ouest. En 1869, fut établi le raccordement de Courcelles à l'avenue de Clichy, grâce auquel on pouvait désormais faire le tour de Paris en un circuit continu. Enfin, en 1893, la Compagnie du Nord s'est reliée directement à la Ceinture par un double embranchement, l'un vers l'Ouest, l'autre vers l'Est; la bifurcation, dite des deux branches, s'effectue en souterrain, à la Chapelle, sous les voies principales du réseau. Seules, les gares Saint-Lazare et du Nord reçoivent directement les trains de la ligne de Ceinture, mais toutes les autres gares parisiennes sont reliées au réseau par une correspondance au point de croisement. Les prix sont de 40 et 20 centimes, suivant la classe pour un parcours de deux stations, de 55 et 30 centimes pour un trajet supérieur, quelle qu'en soit la longueur. La ligne compte 32 kilomètres; 28 stations y sont établies, en comptant celle du pont Marcadet qui est commune à la Ceinture et aux lignes du Nord.

Voyons maintenant quel est le parcours du chemin de fer dans le XIIe arrondissement. La voie ferrée y demeure constamment parallèle aux fortifications, qu'elle suit de très près. Elle franchit le cours de Vincennes et l'avenue de Saint-Mandé sur des ponts métalliques et croise, en passage supérieur, la ligne de Paris à Vincennes à la station de **Bel-Air**, traverse l'avenue Daumesnil sur un beau pont d'où l'on a un joli coup d'œil sur le bois de Vincennes; puis, après un arrêt à la halte de la **rue Claude-Decaen**, ouverte le 5 mai 1900, elle s'engage dans une tranchée dont la descente est assez rapide, passe sous la rue de Charenton, croise, également en passage supérieur, les voies du chemin de fer de Lyon et atteint la gare de la **Râpée-Bercy** qui, depuis trop longtemps, attend un bâtiment moins minable. En traversant la Seine sur le **pont National**, elle sort de l'arrondissement pour entrer dans le XIIIe.

LA CASERNE DE REUILLY.

Nous ne quitterons pas le quartier de Bel-Air sans avoir salué en la *rue du Rendez-Vous* un très ancien chemin conduisant à un rendez-vous de chasse du bois de Vincennes, — et signalé dans cette rue l'église de l'**Immaculée-Conception**, cure modeste qui, par exception, n'appartient pas à la Ville de Paris.

A noter enfin que la porte de Picpus appartient à ce quartier et non à celui dont elle porte le nom. Mais, dira-t-on, qu'est-ce que la porte de Picpus? A quoi nous répondrons que c'est la *porte Dorée*, celle qui, à l'extrémité de l'avenue Daumesnil, ouvre sur les taillis du bois une ravissante perspective, celle dont les abords sont pourvus de « salons » pour noces pacifiques et pour meetings tumultueux. Personne ne connaît la porte de Picpus. Qui donc avouerait ignorer la porte Dorée?

Le 46e quartier de Paris se nomme **Picpus**. En réalité, historiquement, nous sommes à Reuilly, mais l'administration préfectorale

de 1860 avait besoin de ce dernier vocable pour baptiser son arrondissement, et elle a sacrifié l'histoire. De Reuilly, le savant abbé Lebeuf disait ceci, il y a cent cinquante ans : « Je ne me suis point arrêté à réfuter ici les modernes qui ont cru que le *Romiliacum villæ*, terre voisine de Paris, où le roi Dagobert Ier répudia Gomatrude, sa première femme, pour prendre Nanthilde, n'est autre que Romainville. L'analogie du latin est entièrement pour Reuilly, canton situé à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine, où nos rois avoient alors une maison. » En dépit de sa science, Lebeuf se trompe. Nos rois n'avaient pas de maison à Reuilly, et Reuilly ne vient pas de *Romiliacum*, mais de *Rutiliacum;* c'est à Romilly que Dagobert divorça. Cela n'empêche pas Reuilly, de par son nom même, d'avoir pu être déjà un hameau voisin de Paris au moment de cette aventure; seulement, les preuves manquent.

Dans un document intitulé : *Mémoire curieux... sur la fondation, le patronage et la nomination à la cure de l'église paroissiale de Sainte-Marguerite* (1738, in-12), on trouve le texte d'un contrat de vente en 1624 par Jean de Vitry, sieur de Reuilly, à Antoine Fayet, curé de Saint-Paul « d'une pièce de terre contenant sept quartiers, sept perches ou environ, assis au terroir de Paris, proche le moulin à vent de l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs ». Reuilly avait donc pour seigneur Jean de Vitry; mais il est probable que la majeure partie de la terre appartenait à l'abbaye de Saint-Antoine-des-Champs, qui y avait déjà un moulin.

LA MAIRIE DU XIIe ARRONDISSEMENT.

Dans le *Journal d'un voyage à Paris de deux Hollandais en 1656-1658*, il est fait mention, d'une façon incidente, de Reuilly, en novembre 1657. Ce fut le temps où fut fondée, par Colbert, dans le hameau, une manufacture de glaces destinée à entrer en concurrence avec la fabrication vénitienne qui seule alors pourvoyait aux besoins de l'Europe civilisée. L'orgueil de Louis XIV fut, en cette circonstance, servi à souhait par la sagacité du ministre, et les glaces de Reuilly firent pendant, avec une gloire moindre, toutefois, aux tapisseries des Gobelins ou de la Savonnerie. Ces illustrations de nos faubourgs ne survécurent pas toutes au régime qui les avait créées : la manufacture de la *rue de Reuilly* est devenue une caserne d'infanterie.

Juste en face, au n° 11 de la rue de Reuilly, une maison basse, surmontée d'une lourde et bizarre tourelle, attire l'attention : c'est la brasserie de l'Hortensia, aujourd'hui, jadis la brasserie de Santerre, du fameux Santerre, commandant des gardes nationales en 1793, qui mourut là en 1809. Des jardins reliaient alors la brasserie à la maison particulière de Santerre dont l'entrée était au n° 210 du faubourg Saint-Antoine.

Un peu plus haut, au n° 57, est l'**École Boule**, fondée par la Ville en 1886 pour former les ouvriers de l'ameublement. Pouvait-on mieux choisir le quartier et la placer sous de plus favorables auspices que ceux du fameux ébéniste de Louis XIV ? L'enseignement professionnel dure quatre ans et est gratuit. L'institution due au Conseil municipal a eu assez de succès pour exiger la construction de nouveaux bâtiments annexes qui ont été inaugurés le 7 avril 1895, par le président de la République.

LA MAISON DE SANTERRE.

Au delà du boulevard Diderot, voici, au n° 36, la toute modeste église **Saint-Eloi**, qui ne date que de 1880 et dont la circonscription compte plus de 40,000 habitants. Non loin, deux rues, déjà existantes au XVIIe siècle, aboutissent dans la rue de Reuilly : la *rue Montgallet*, qui a gardé son ancien nom, et la rue des Buttes, aujourd'hui *rue du Sergent-Bauchat* en commémoration d'un sergent de pompiers qui, en 1894, périt victime de son courage dans un incendie, à Reuilly même. — Plus loin, au n° 101, les bâtiments monastiques des religieuses de Sainte-Clotilde projettent leur ombre de silence dans ce quartier populeux.

Au delà des anciens boulevards extérieurs, la rue de Reuilly se nommait chemin de Reuilly ; depuis 1875, elle a pris le nom du général *Claude Decaen*, et c'est sous ce vocable qu'elle se poursuit jusqu'aux fortifications qui s'entre-baillent là (*porte de Reuilly*) pour donner aux habitants de la région l'accès le plus charmant et le plus immédiat sur un des jolis coins du bois de Vincennes,

L'*avenue Daumesnil* a été ouverte, sous le second Empire, pour fournir aux Parisiens une route directe et agréable vers ce bois. Longeant, pendant une grande partie de son parcours, le remblai du chemin de fer de Vincennes, elle n'appartient au quartier de Picpus qu'entre la rue de Rambouillet à l'Ouest et la rue de Picpus à l'Est. Dans cet intervalle, au croisement de la rue de Charenton, s'élève la fort jolie **mairie du XIIe arrondissement**, construite de 1874 à 1877 par M. Hénard, séparée par la *rue Bignon* (diplomate du commencement du siècle, assez oublié maintenant) d'un groupe scolaire important. L'ancienne mairie était voisine de l'église de Bercy. En face, s'élève la station de **Reuilly**, ouverte à l'exploitation le 31 mars 1877, et qu'une récente déviation de la ligne de Vincennes a mise en bordure même de l'avenue.

VUE DE LA GARE DE REUILLY.

FONTAINE DE LA PLACE DAUMESNIL.

La *place Daumesnil* occupe le faîte de cette longue voie. D'un côté, c'est la vallée de la Seine, de l'autre la vallée de la Marne. Au centre de la place s'élève une fontaine monumentale; nous en avons déjà parlé : elle décora la place de la République jusqu'au moment où la statue de la République prenant sa place la força d'émigrer sur ces hauteurs. Et maintenant, est-il besoin de rappeler que Daumesnil est le nom de l'héroïque général, gouverneur de Vincennes, qui, en 1814, résista si vaillamment aux troupes des alliés et refusa de rendre la forteresse, malgré offres et menaces?

Depuis l'année 1877, l'avenue Daumesnil était desservie dans toute sa longueur par la ligne de tramways Bastille-Charenton. Au mois de novembre 1898, la traction animale y a été remplacée par la traction mécanique. Il est bon de noter que cette ligne a été la première où cette traction se soit faite électriquement par le système du *trolley*.

Étrange rue que la *rue de Picpus!* Étrange par son nom, par sa physionomie, par la dissemblance, et parfois la similitude des souvenirs qui y sont groupés. Le nom, d'abord, l'explique qui pourra. Nos ancêtres n'étaient pas assez naïfs pour rappeler par le vocable d'un chemin que la fonction des puces est de piquer, ou pour croire qu'elles piquaient là plus véhémentement qu'ailleurs. Il faut donc chercher autre chose, mais quoi? On a cité avec à-propos ce quatrain du poète bourguignon Sénecé, qui chantait dans la première moitié du XVIIe siècle :

Item, de la salade aussi fraîche, aussi bonne,
Aussi [illegible] en sa variété
Qu'à Picquepuce en assaisonne
L'ingénieuse pauvreté.

Cela prouve que déjà le terrain se prêtait à la culture maraîchère, mais n'indique rien pour l'étymologie. Au fond, nous inclinerions assez à croire qu'il s'agit là d'un nom de famille, étrangère peut-être, que l'argot populaire aura dénaturé par un calembour aisé. C'est ainsi que Kernevenoy est devenu Carnavalet.

L'aspect de la rue est plus étrange encore que son nom. Sur la majeure partie de son parcours (qui, au total, est de 1,835 mètres), on ne rencontre guère que couvents, maisons de santé, établissements charitables; aussi le calme y est-il profond, et Victor Hugo ne pouvait mieux choisir la retraite où Jean Valjean et Cosette surent se dérober à la dramatique poursuite de Javert.

LE TRAMWAY ÉLECTRIQUE DE L'AVENUE DAUMESNIL.

Parmi ces couvents, il en est un dont les bâtiments sont antérieurs à la Révolution; c'est celui de l'Adoration perpétuelle qui, en 1805, a succédé aux chanoinesses de Saint-Augustin dispersées depuis 1790; il est situé aux n°s 35-43. Sonnez à la porte entre-bâillée du 35 et, en montrant patte blanche, demandez à visiter le « cimetière ». La chaîne de la porte s'abaissera et une concierge un peu sourde va vous conduire à travers les cours et les jardins du monastère où quelques béguines vêtues de flanelle blanche promènent leur éternelle rêverie jusqu'à un enclos entouré de murs qui semblent l'isoler du reste du couvent. C'est bien un cimetière. Une centaine de sépultures — chapelles ou simples dalles funéraires, très simples et sans une fleur — y sont groupées. Les noms qu'elles portent sont parmi les plus illustres des familles françaises : La Rochefoucauld, Crillon, de Maupas, de Montmorency, de Noailles, Forbin-Janson, Talleyrand-Périgord, Lévis de Mirepoix, de Rosambo, de Montalembert, de Vaux, La Fayette... Au fond, un second enclos, fermé d'une grille qui ne s'ouvre plus, mais qui laisse voir une verdoyante pelouse occupant presque tout le terrain qui a environ 150 mètres de superficie. Où sommes-nous donc ici et quelle est cette mystérieuse nécropole? Une inscription va nous le dire :

SÉPULTURE DE LA MAISON
DE SALM-KYRBURG
ET DE 1,306 PERSONNES QUI ONT PÉRI
A LA BARRIÈRE DU TRÔNE DEPUIS LE 20 PRAIRIAL AN II
JUSQU'AU 9 THERMIDOR SUIVANT.

C'est le cimetière des victimes de la Terreur — de celles du moins qui furent guillotinées sur la « place du Trône-Renversé » lorsque l'échafaud y émigra de la place de la Révolution (place de la Concorde). La pelouse verdoyante recouvre la fosse commune où furent apportés pêle-mêle les 1,306 cadavres. Plus tard, une société s'est constituée pour racheter le terrain, l'entretenir pieusement et offrir une sépulture voisine aux descendants de ceux qui dorment là. André Chénier, Antoine Roucher, son ami et confrère en poésie y sont aussi, et c'est pour le rapprocher de quelqu'un des siens que l'on y enterra également l'illustre La Fayette mort en 1834, après avoir survécu à sa gloire et à ses malheurs...

Avant la Révolution, la rue de Picpus possédait un autre couvent célèbre : celui des Pénitents réformés des trois ordres de Saint-François, nommés tout simplement « les Picpus ».

On y voyait une salle dite des Ambassadeurs, décorée d'œuvres d'art, « où se rendoient, dit Jaillot, les ambassadeurs des puissances catholiques, le jour destiné pour leur entrée, et où ils recevoient les complimens des princes et des princesses de la maison royale ».

Du côté de la rue du Sergent-Bauchat est l'hôpital israélite fondée

PORTAIL DE L'ÉGLISE SAINT-ÉLOI.

en 1852 par la famille de Rothschild et augmenté depuis par des annexes importantes. Plus loin, la maison portant le n° 88 a conservé sur sa façade qui borde la rue Lamblardie cette curieuse inscription :

1727
DU RÈGNE DE LOUIS XV
DE PAR LE ROY
DÉFENSES EXPRESSES SONT FAITES DE BATIR DANS CETTE RUE HORS LA PRÉSENTE BORNE ET LIMITE, AUX PEINES PORTÉES PAR LES DÉCLARATIONS DE SA MAJESTÉ DE 1724 ET 1726.
N° 25.

Ces déclarations avaient pour objet d'interdire aux Parisiens de se soustraire par des constructions faites hors des faubourgs aux taxes de la ferme générale, l'octroi d'alors. On a plus de liberté aujourd'hui.

Jusqu'en 1868, la partie de la rue sise entre le boulevard de Reuilly et les fortifications porta le nom de chemin de la Croix-Rouge ; à cette date, une dénomination unique a été prescrite.

Le *boulevard de Picpus*, ombreux et désert comme au temps où il formait la limite de Paris, pourrait nous ramener à la place de la Nation, où nous avons maintenant affaire ; il vaut mieux revenir sur nos pas pour trouver, au n° 12 de la rue de Picpus, l'hospice d'Enghien, que fonda la duchesse de Bourbon en 1817, et — à l'angle même de la rue et du faubourg Saint-Antoine — l'orphelinat de jeunes ouvrières, qui a succédé à une maison analogue créée par l'impératrice Eugénie pour conquérir le « faubourg Antoine » à l'amour de la dynastie impériale.

LE MONUMENT DU TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE.
Par DALOU.

La *place de la Nation* évoque bien des souvenirs. Les vrais Parisiens âgés de trente ans continuent à l'appeler place du Trône ; ceux qui ont plus de cinquante ans disent encore barrière du Trône. Sa dénomination actuelle ne date, en effet, que de 1880 et n'est pas heureuse, car la nation n'est représentée là ni plus ni moins qu'ailleurs, à moins qu'on ne veuille que ce soit par deux rois du XIIIe siècle, tandis que le trône fut une chose réelle et intéressante. Il avait été élevé, en 1660, pour l'entrée solennelle de Louis XIV et de Marie-Thérèse, qui eut lieu le 26 août de cette année-là ; mais sa magnificence n'était qu'éphémère, car il était en carton ; aussi résolut-on de le remplacer par quelque chose de plus [illegible] : il [illegible] triomphe monumental, surmonté [illegible] Louis XIV. [illegible] 1670 [illegible] loir y travailler avec ardeur. Cependant, l'œuvre fut bientôt interrompue. Le grand roi en avait-il paru mécontent ? Il faut le croire : [illegible] thèque nationale possède des vues. Louis XIV mort, le tout fut jeté bas et la place du Trône redevint nette. En 1788, lors de la construction de l'enceinte des fermiers généraux, l'architecte Ledoux imagina de faire supporter à chacun des deux pavillons classiques une colonne en fer haute de 30 mètres. Les colonnes attendirent à leur tour jusqu'en 1845 qu'on les surmontât des statues de Philippe Auguste et de saint Louis, œuvre d'Étex et de Dumont.

La décoration de la place a été augmentée en 1889 par un vaste bassin ; elle a été complétée par le monument que Dalou a élevé au *Triomphe de la République* : un char auquel sont attelés deux lions conduits par le Génie de la Liberté, s'éclairant d'un flambeau ; sur le char, les figures allégoriques de la République, de la Loi, du Travail, de la Justice ; derrière, la Paix semant des fleurs, tandis qu'à ses pieds des génies versent les fruits contenus dans une corne d'abondance. L'inauguration en a eu lieu le 19 novembre 1899.

La place de la Nation a une station du chemin de fer métropolitain de la porte de Vincennes à la porte Maillot. Pour beaucoup de gens, grands ou petits, c'est, avant tout, le siège de la **foire au pain d'épice**, la plus importante de toutes les foires parisiennes, dont la tenue commence le jour de Pâques et se poursuit les trois semaines suivantes. Elle eut des commencements très modestes ; simple fête de barrière où on allait respirer les premières brises du printemps — parfois un peu âpres — on ne la nommait encore en 1844 que la foire du Petit-Landit. Son importance s'accrut lentement ; en 1862 seulement, la Ville commença à taxer les emplacements ; aujourd'hui, c'est une foire immense, de la Bastille au cours de Vincennes, avec ramification sur toutes les

L'ORPHELINAT DE ROTHSCHILD

MAISON DE RETRAITE [illegible]

avenues qui aboutissent à la place de la Nation. Certes, on y vend du pain d'épice, surtout pour justifier son nom; en réalité, c'est l'exhibition la plus curieuse, la plus complète, de l'industrie foraine, au son d'une musique infernale : ménageries, théâtres, chevaux de bois, montagnes russes, etc., etc., le tout machiné de façon à faire pâmer d'aise les enfants... et leurs parents. Au centre de ce brouhaha, qui, heureusement pour elle, n'est pas permanent, l'**École Arago**, fondée par la Ville en 1880, fournit ce qu'on appelle maintenant d'un terme assez baroque l'enseignement primaire supérieur. Elle est la sœur cadette des écoles Turgot, Colbert, Lavoisier, Jean-Baptiste Say.

Quartier de Bercy. — Pour nous aujourd'hui, le nom de Bercy n'éveille plus que l'idée de tonneaux rangés en bataillons épais, d'un champ clos immense où la Bourgogne et le Bordelais se jettent un perpétuel défi, tandis que les robustes vins du Midi leur proposent, sous le nom de coupage, un traité d'alliance souvent accepté. Il n'en fut pas toujours ainsi. Avant d'être le port vinicole le plus important du monde entier, Bercy fut un simple et paisible hameau qui dépendait de la paroisse de Conflans, dont le chef-lieu, quand les communes furent créées, devint Charenton-le-Pont. Son nom doit lui venir d'un gentilice romain *Bersius*, d'où *Berciacum*, et, en français, Bercy; mais les plus anciennes mentions ne remontent pas au delà du XVIIe siècle, et c'est d'une île de Bercy qu'il y est question pour la première fois en 1134, comme appartenant à l'abbaye de Montmartre. En 1172 apparaît la grange de Bercy, ce qui fait supposer à l'abbé Lebeuf, non sans vraisemblance, que, par corruption, cette grange de Bercy est devenue *Grange aux Merciers*, lieu-dit fréquemment nommé dans les chroniques du XIVe siècle, lors des guerres qui désolèrent la banlieue de Paris pendant la minorité de Charles V. A la même époque, c'était un séjour royal, plusieurs fois cité dans l'*Itinéraire de Philippe le Hardi* qu'a publié M. Ernest Petit dans la collection des Documents inédits de l'histoire de France (voyez la note de la page 279). Quant à l'île, elle n'a été atterrie qu'il y a soixante ans environ.

La gloire de Bercy commença avec le XVIIe siècle, et, pour préciser, dans la dernière partie de ce siècle, lorsque Mansard, puis François le Vau édifièrent pour le président de Bercy deux châteaux opulents le grand et le petit Bercy, avec un parc dessiné par Le Nôtre, dont la superficie totale correspondait au vaste territoire compris entre la Seine, la rue de Rambouillet, la rue de Charenton et les dernières maisons de Conflans, pénétrant donc d'un côté dans le Paris de Louis XV, et, de l'autre, franchissant celui que limitent maintenant les fortifications. La famille de Malon-Bercy en jouit jusqu'à la Révolution, qui ne l'en dépossédа pas. En 1891, l'héritière du nom l'apporta en mariage à M. de Nicolaï, dont le fils mourut en 1839, après avoir été maire de Bercy de 1821 à 1830. Il était dans la destinée de ce beau domaine de disparaître. Ce fut d'abord la construction de l'enceinte fortifiée (1842) qui vint le couper en deux dans le sens de la longueur; puis, également par voie d'expropriation, la ligne du chemin de fer de Lyon, dans le sens de la largeur (1847). Enfin, lors de l'annexion de Bercy à Paris, en 1860, ce qui restait de la propriété fut acquis tant par la Société de l'Entrepôt que par le chemin de fer de Lyon qui y épanouit ses voies et créa une gare de marchandises très considérable.

COLONNES DE PHILIPPE AUGUSTE ET DE LOUIS IX (PLACE DE LA NATION).

Avant la Révolution, cependant, Bercy ne se composait pas que d'un domaine. Le 28 août 1790, les habitants « de la Grande-Pinte de Bercy, du Ponceau, de la vallée de Fécamp, de la Râpée, de la Grange aux Merciers, du Petit-Bercy hors murs, et aussi la majeure partie des habitants du haut de la Grande-Pinte » poursuivirent l'Assemblée nationale de leurs doléances afin qu'elle les constituât en commune distincte de Conflans; ils invoquèrent leur nombre : 1 358, la distance du chef-lieu et les inconvénients qui en résultaient au point de vue de la religion, de la police, de l'état civil. Ils obtinrent assez promptement gain de cause, et un décret du 19 octobre 1790 créa la commune de Bercy qui eut donc soixante-dix ans d'existence, car elle fut réunie à Paris à dater du 1er janvier 1860.

Parmi les localités énumérées ci-dessus, il en est plusieurs dont le nom ou le souvenir ont subsisté. La Grande-Pinte désignait le groupe de maisons que traverse la rue de Charenton au delà du boulevard de Bercy. Elle tenait son nom de l'enseigne d'un cabaret fameux jadis, chanté dans une pièce de vers d'Auguste de Châtillon.

Déjà nous avons parlé de la Grange aux Merciers. La *rue Nicolaï* en porta le nom jusqu'en 1865 et il est fâcheux qu'on ne l'ait pas perpétué. C'est au coin de cette rue et de celle de Charenton qu'était la résidence de Cartouche en 1720 et le puits célèbre grâce auquel il savait si bien tromper la vigilance de la maréchaussée; du moins,

VUE DE L'ÉCOLE ARAGO.

LA PLACE DE LA NATION.

Alfred Sabatier l'a-t-il affirmé dans ses *Chroniques de Bercy*, parues il y a trente ans.

La vallée de Fécamp a des origines aussi mystérieuses que le puits de Cartouche. Que vient faire en ces parages le nom de la ville normande ou de son abbaye? On se l'est vainement demandé. Jaillot, que ces questions d'étymologie préoccupent toujours, s'en tire par le silence; il se borne à nous dire que le lieu existait au xve siècle sous le nom de « bas de Fécant ». Nous sera-t-il permis de rappeler que, cent ans avant, les abbés de Fécamp possédaient une maison à Paris, rue Serpente? Peut-être de cette maison dépendait-il un domaine censitaire situé à gauche du chemin de Conflans. Cette explication, du moins, n'a rien d'incroyable.

La Râpée était le nom d'un commissaire général des guerres qui, sous Louis XV, s'était fait bâtir au bord de la Seine, hors les murs, une jolie maison, joignant par derrière à la rue de Bercy. Sur son emplacement se trouvent maintenant l'ancien pavillon d'octroi de Ledoux et le magasin de fourrages militaires.

La population de Bercy a passé par de singulières phases; nous l'avons vue de 1 358 habitants en 1790; elle en comptait 15 000 en 1860; aujourd'hui elle est tombée à 9 000, alors que toutes les communes annexées se sont décuplées. Chose singulière : ici, l'abaissement de population est en raison directe de la prospérité générale, car elle est due à l'extension toujours plus grande que l'Entrepôt et la Compagnie de Lyon ont prise depuis quarante ans. Si, par impossible, les grandes entreprises n'avaient pas eu le développement qu'elles ont atteint, et qui est loin d'être définitif, la propriété bâtie s'y serait multipliée dans les proportions normales alors qu'au contraire elle est de plus en plus absorbée.

LA MANUFACTURE DES TABACS DE REUILLY

L'Entrepôt. — C'est au commencement du siècle qu'un groupe de négociants en vins et spiritueux créa, plusieurs années avant l'établissement de la Halle aux Vins du quai Saint-Bernard, un entrepôt hors des barrières de la Râpée et de Bercy, afin de soustraire leurs marchandises non encore vendues aux taxes d'octroi. Tout de suite l'idée fructifia. Dans le savant travail qu'il a écrit sur la seigneurie de Bercy (*Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*, t. VIII), M. de Boislisle nous apprend même qu'en 1809 on avait songé à acheter le parc de M. de Nicolaï, et que l'Empereur s'intéressait à cette affaire. Si les pourparlers avaient réussi, la Halle aux Vins n'eût, sans doute, jamais existé. La création des voies ferrées de Lyon et d'Orléans donna naturellement à Bercy une recrudescence considérable de transit; c'est alors, comme nous l'avons vu, que commença le morcellement du domaine, parcelles par parcelles, jusqu'à sa disparition complète. Quand fut promulguée la loi d'annexion, le 16 juillet 1859, l'Entrepôt se trouvait incorporé dans les limites de l'octroi et les négociants se virent ruinés. La Ville prorogea pour dix ans leur privilège. Ce régime provisoire est devenu définitif. Le territoire de l'Entrepôt est considéré comme en dehors de Paris, dont il est isolé par un réseau continu de grilles dont les employés d'octroi gardent les issues. Les pavillons, les caves, toute la distribution actuelle, en un mot, ne date que de 1880 et est l'œuvre de la Ville de Paris qui s'y détermina après la terrible inondation de 1875 durant laquelle Bercy eut une déplorable ressemblance avec Venise. Les travaux coûtèrent vingt-cinq millions. On peut évaluer à deux millions la recette fournie annuellement à l'octroi par l'Entrepôt.

Les autres curiosités du quartier sont de bien moindre intérêt. L'église **Notre-Dame-de-la-Nativité** date de 1874. M. Hénard, qui a aussi construit la mairie, en fut l'architecte. Elle remplaçait un édifice élevé sur le même emplacement, en 1824, et détruit pendant la guerre civile de 1871 — succédant lui-même à une chapelle sise rue de Bercy, près celle de Nicolaï, dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours, construite en 1654 et qui fut la première paroisse de la commune de Bercy, en 1790. L'ancien **cimetière** ne reçoit plus depuis longtemps que les concessions perpétuelles; il est situé au bout de la rue de Charenton, tout près de la barrière.

FONTAINE DE LA RUE DE CHARONNE.

MAGASINS [illegible]

A côté, s'élève la **Manufacture des tabacs** du de Reuilly. Topographiquement, ces deux établissements appartiennent au quartier de Bercy.

A l'extrémité opposée, la *rue de Rambouillet* forme la limite des quartiers de Bercy et des Quinze-Vingts. Elle tient son nom d'un financier du XVIIe siècle, Nicolas de Rambouillet, dont la « Folie » était renommée pour la beauté de ses arbres fruitiers. Située dans la petite rue de Reuilly, qui, en 1864, a pris le nom du célèbre facteur de pianos *Erard*, on l'appelait aussi, dit Jaillot, maison des Quatre-Pavillons. Les ambassadeurs des États non catholiques s'y rendaient le jour de leur entrée. Nous avons dit plus haut que les ambassadeurs catholiques étaient reçus au couvent de Picpus.

Quartier des Quinze-Vingts. — C'est le plus rapproché du vieux Paris, conséquemment le plus riche en souvenirs et en monuments.

L'**hôpital Saint-Antoine** a succédé, en vertu d'un décret de la Convention du 28 nivôse an III (17 janvier 1795), à l'antique abbaye de femmes, fondée à la fin du XIIe siècle. Dans leur état actuel, les bâtiments les plus anciens ne datent que de 1767, époque à laquelle Mme de Beauveau-Craon, abbesse, en confia la reconstruction à Lenoir, dit le Romain; mais ils sont noyés en quelque sorte au milieu des pavillons créés de notre temps, et qui en font le plus grand hôpital de Paris après Tenon (XXe arrondissement).

Les rues *Crozatier* et *de Chaligny* rappellent la mémoire de fondeurs parisiens des siècles passés.

Dans la *rue de Charenton* (longue de 3,150 mètres), voici d'abord l'ancien hôpital Sainte-Eugénie, **hôpital Trousseau** depuis 1880, destiné aux enfants malades. Il avait été fondé par le bureau de l'Hôpital général, en 1674, pour recueillir les enfants trouvés. Signalons, au n° 87 *bis*, une fontaine publique construite en 1846. Elle offre les plus grandes analogies avec celle du n° 45 de la rue de la Roquette, précédemment décrite (p. 121). Non loin de là, de l'autre côté de la rue, s'ouvre la façade des **Quinze-Vingts**, hospice national d'aveugles. Nous n'apprendrons à personne que cette fondation remonte à saint Louis. En 1260, le pieux roi acheta un terrain hors de la porte Saint-Honoré et y fit construire un hôpital pour héberger trois cents aveugles « de la cité de Paris ». L'institution traversa les siècles. Peu avant la Révolution, elle avait pour administrateur le prince cardinal de Rohan, le scandaleux héros de l'affaire du collier de la reine. Les immenses besoins d'argent [illegible] les prestigieux [illegible] [illegible] les bâtiments et jardins de l'hôpital des Quinze-Vingts s'étaient accrus depuis le XIIIe siècle; ils occupaient un vaste espace compris entre la rue de l'Échelle, la rue de Rivoli, la place du Théâtre-Français. C'est dire quelle valeur ils avaient acquise. Le cardinal jeta les yeux sur une ancienne caserne de mousquetaires noirs bâtie en 1699, déserte depuis 1775. Il l'acheta, en 1780, au prix de 450 000 livres et y transféra ses aveugles qui n'en pouvaient mais, sous prétexte de leur procurer un air plus salubre. C'est la maison actuelle de la rue de Charenton. La vente des terrains de la rue Saint-Honoré lui procura six millions, au moins.

L'ÉGLISE DE BERCY.

Nous venons de croiser le *boulevard Diderot*. Il ne porte que depuis 1879 le nom du grand philosophe; auparavant, c'était, le boulevard Mazas. La prison de Mazas ne changea pas de vocable par ce fait; il eût été piquant de voir Diderot parrain d'une maison cellulaire. Mazas lui-même n'en aurait pas été plus satisfait : colonel du premier Empire, tué à Austerlitz, il n'avait rien à voir avec les geôles. La fatalité voulut que l'intention louable d'honorer sa mémoire tournât à son préjudice; la place Mazas donna son nom au boulevard, puis à la prison. En vain les descendants du colonel protestèrent-ils véhémentement; ils obtinrent que l'administration inscrivit au fronton de la façade : MAISON D'ARRÊT CELLULAIRE; le langage courant ne la désigna jamais que sous le nom de Mazas, pendant un demi-siècle. Quarante-huit ans, exactement, car évacuée, fermée, démolie dans le courant de l'année 1898, elle avait reçu son premier envoi de détenus (841, provenant de la Force), dans la nuit du 19 au 20 mai 1850. C'était la première prison parisienne construite pour le régime cellulaire; on protesta, d'abord, puis on en reconnut les avantages. Les protestations eurent pour effet, cependant, de n'y envoyer en détention que des prévenus.

Les élégantes prisons de Fresnes les hébergent aujourd'hui. Sur les ruines de Mazas, avant que ne s'y bâtissent des maisons, un Comité du quartier organisa, du 26 février au 12 mars 1899, une fête populaire qui eut beaucoup de succès. Les journaux n'ont pas dit si l'on y avait remarqué d'anciens hôtes de la maison, buvant et dansant...

A côté, la **gare de Lyon** montre les magnificences à peine achevées de sa façade et de son hall monumentaux. Déjà, on ne se rappelle plus l'ancienne, qui datait de l'origine et n'était que médiocrement d'équerre avec la rue de Lyon : seul, le porche, surmonté d'une grosse horloge, formait la perspective, mais le hall se présentait obliquement d'une façon fâcheuse pour l'œil. Rappelons sommairement que la ligne dut d'abord, en 1842, être exploitée par l'État, qu'une loi du 16 juillet 1845 la concéda à une Compagnie privée, qu'elle fit retour à l'État en 1848 et que l'exploitation commença entre Paris et Tonnerre le 12 août 1849. Le 10 juillet 1854, la ligne était prolongée jusqu'à l'entrée de Lyon. Entre temps, par traité du 1er mars 1852, l'État

LA COLONNE DE JUILLET

VUE DE L'HÔPITAL TROUSSEAU

s'était dessaisi entre les mains d'une nouvelle Compagnie. Mais dans la traversée de Paris, sans même parler de la gare, que de difficultés, que de croisements en moins de cinquante ans! Au lieu du double ruban argenté de jadis, c'est un faisceau de voies qui s'enchevêtrent, s'entre-croisent, contournent les bâtiments des gares de Rambouillet et de Nicolai. Les trains descendants passent à 300 mètres de ceux qui montent et jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges, les lignes sont distinctes dans chaque sens pour les express et les omnibus.

La *rue de Lyon*, ouverte en 1847, élargie en 1859, longue de 700 mètres, est la relation directe entre la gare et la *place de la Bastille*.

Nous voici enfin arrivés sur cette place fameuse, trait d'union entre le vieux et le nouveau Paris, comme elle le fut, le 14 juillet 1789, entre le vieux et le nouveau régime, la place la plus populaire et la plus populeuse de la ville, la place qui, sans avoir été témoin d'autant de révolutions que celle de l'Hôtel-de-Ville, n'en a eu besoin que d'une pour être à jamais célèbre. Il est vrai que c'était *la Révolution*.

On n'attend pas de nous ici une histoire, même succinte, de la **Bastille**. Quelques traits précis suffiront à remémorer des faits déjà bien connus, et à en signaler d'autres sur lesquels de récentes recherches ont fixé définitivement l'historien.

Le mot de bastille est sans doute de la même famille que les expressions bastion ou bastide, employées au moyen âge, signifiant ouvrage de défense militaire. A l'origine, la Bastille fut, en effet, sous le nom de porte ou bastide Saint-Antoine, un élément de la fortification parisienne élevée en hâte de 1356 à 1358 pendant la prévôté d'Etienne Marcel, et que Charles V transforma de façon plus résistante, quand il fut lui-même solidement assis sur son trône. La première pierre du monument définitif fut posée, le 22 avril 1370, par le prévôt de Paris, Hugues Aubriot. Il est prouvé qu'il servit d'abord de porte de ville; on le traversait donc, de part en part, pour passer de la rue dans le faubourg Saint-Antoine. Dès la première moitié du XVe siècle, cette disposition fut changée; les passages correspondant à ces deux voies furent murés; la porte devint château fort et l'on n'y pénétra plus, après avoir franchi un pont dormant et deux ponts-levis, qu'en le contournant du côté du sud. L'entrée se trouva alors entre les deux tours qui regardaient la Seine. En conséquence, l'accès de la ville dans la campagne fut reportée vers le nord (côté du boulevard Richard-Lenoir); une porte pratiquée à cet endroit dans la muraille prit naturellement le nom de porte Saint-Antoine; le château s'appela dès lors tout simplement la Bastille.

A l'exception d'un bâtiment transversal (de l'Ouest à l'Est) construit au XVIIe siècle, réédifié en 1761, et qui divisa la cour intérieure en deux parties, le [illegible] quelques [illegible] 1784, [illegible] Banque de Saint-Marc [illegible] côté de la Seine, par un large et profond fossé.

[illegible] tour de la Liberté et celle de la Bertaudière. M. Frantz Funck-Brentano, à qui l'on doit tant de découvertes intéressantes sur les *légendes et archives de la Bastille* — le faux et le vrai — a établi que la tour de la Liberté [illegible] à la prononciation populaire [illegible] droit de se promener librement dans la forteresse. Le nom de la Bertaudière vient certainement d'un Bertaut quelconque.

Du côté du Nord étaient les tour du Coin et du Puits, dénomination qui s'expliquent d'elles-mêmes.

A l'Est, faisant face au faubourg, les tours de la Chapelle et du Trésor.

Au Sud, enfin, les tours de la Comté et de la Bazinière, entre lesquelles était pratiquée l'entrée du château. Vis-à-vis, était l'hôtel du gouverneur, séparé de la forteresse par un pont-levis; son emplacement correspond assez exactement au terre-plein devant lequel évoluent maintenant les tramways de Montparnasse et de Charenton.

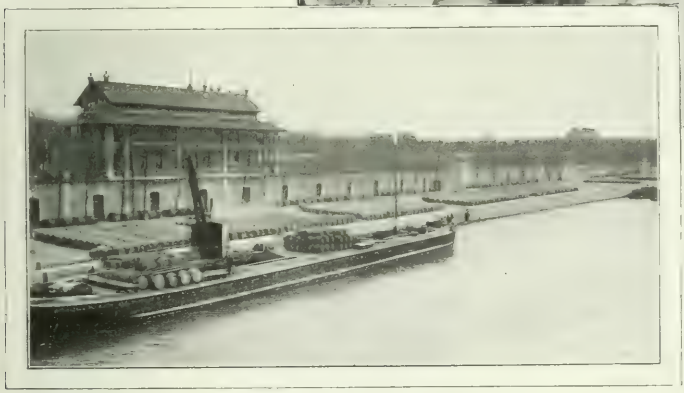
La Bastille est restée debout un peu plus de quatre siècles. Il faudrait bien mal connaître l'évolution historique pour croire que le régime des détenus y fut le même durant cette longue période. En réalité, il varia avec l'humeur des rois ou de leurs premiers ministres, et aussi avec les événements qui fournirent à la prison des prisonniers plus ou moins dignes d'elle. Car, ce qu'il faut remarquer, c'est qu'elle fut toujours, pendant ces quatre cents ans, *prison d'État*. Autant le régime fut rigoureux sous Louis XI et durant une partie du règne de Louis XIV, autant il s'était adouci vers la fin, au point qu'un séjour à la Bastille pouvait, aux yeux de bien des gens, passer pour une villégiature. On y apportait sa garde-robe, on y trouvait une bibliothèque bien garnie, on avait le droit [illegible] Bastille, il est vrai, [illegible] de se promener, soit dans la cour, soit sur le bastion. Le service de la table, fixé par un règlement de 1750, était aussi des plus paternels. Voici le tableau pour chaque jour de la semaine, du principal plat quotidien :

Dimanche. — [illegible]

Lundi. — [illegible]

Mardi. — [illegible]

L'ENTREPÔT DE BERCY.



ASPECT DES QUAIS DE BERCY.

Mercredi. — Le matin : Tourte. Le soir : Bœuf à la mode.
Jeudi. — Le matin : Veau froid et de veau ou de mouton. Le soir : Poulet, volaille, [illegible]
Vendredi. — Le matin : Maigre ordinairement. Le soir : Maigre ordinairement.
Samedi. — Le matin : Quand on fait gras, des saucisses. Le soir : Ragoût de veau ou de mouton.

Si la liberté n'était pas ce qui paraît être le plus cher aux hommes, la Bastille, dans ces conditions, eût été un hôtel fort agréable; mais lorsqu'on en avait franchi le dernier pont-levis, on ignorait absolument la durée du séjour, et il faut convenir qu'une pareille incertitude est fort désagréable.

Le mystère y était aussi de règle. On n'est pas forcé de croire Linguet lorsqu'il déclare que le gouverneur avait, sur sa parole d'honneur, nié, devant plusieurs de ses amis, qu'il l'eût pour prisonnier. Mais comment expliquer qu'à la mère d'un détenu s'informant auprès du lieutenant de police où était son fils, il ait été répondu par le silence, ainsi que l'atteste la note du magistrat : « Se garder de dire même si ce prisonnier existe ou non. »

M. Frantz Funck-Brentano a fait justice de Latude; il a démontré que « ses trente-cinq ans de captivité » étaient purement volontaires; que Latude, qui, d'ailleurs, se nommait Danry, était, comme on dit aujourd'hui, un simple *fumiste*, indigne d'intérêt. Il a établi aussi, et d'une façon presque irréfutable, que le fameux *homme au masque de fer* était bien réellement Mattioli, l'ambassadeur du duc de Mantoue, perfide à la fois à son maître et à Louis XIV qui l'avait accrédité. Ainsi se trouvent éclaircis les deux plus grands mystères de l'histoire de la Bastille; le reste est, en comparaison, assez banal.

Au matin du 14 juillet 1789, la Bastille gardait sept prisonniers ; le seul sérieux — si on peut ainsi parler — était un nommé Tavernier, complice de Damiens ou prétendu tel, détenu conséquemment depuis trente ans; un fou, le comte de Malleville; un érotomane, M. de Solages, et quatre faussaires. Peut-on bonnement imaginer que le peuple assiégea le château pour délivrer ces sept individus dont l'existence était certainement ignorée ? On croit plutôt qu'il voulut, en s'emparant de la Bastille, détruire le symbole du despotisme ?

Il faut pourtant que l'on sache que depuis cinq ou six ans au moins la démolition de la Bastille était projetée par le gouvernement lui-même et qu'en 1784 un architecte officiel avait fait graver le plan d'une place à construire sur son emplacement, avec la statue de Louis XVI au milieu. Nous avons de fermes raisons de croire que le sentiment qui anima surtout les assaillants fut de se procurer des armes, après avoir pris, la veille, toutes celles qui étaient conservées aux Invalides — et ils se figuraient, bien à tort, que la Bastille en renfermait un grand nombre. Les idées généreuses étaient dans l'air, les mots de liberté, d'affranchissement, de droits de l'homme volaient sur toutes les lèvres; il faut tenir compte aussi de l'odeur de la poudre, de l'amour fiévreux que les Parisiens ont toujours eu pour les barricades, les escalades, la guerre des rues. Ce n'est que plus tard qu'on a synthétisé par la capitulation, puis la démolition de la Bastille, les débuts de notre glorieuse Révolution.

LE PANORAMA DE LA BASTILLE.

On voudrait que cette première journée eût été pacifique; malheureusement il n'en est rien. Des relations qui ne sont pas pessimistes évaluent à une centaine de morts, à 60 blessés, à 19 veuves, à 5 orphelins ce que coûta, du côté du peuple, cette première victoire de la liberté. Sept officiers de la Bastille, encore qu'on leur eût promis la vie sauve, furent massacrés pendant qu'on les conduisait à l'Hôtel de Ville. La mort du gouverneur, Delauney, fut un véritable martyre, car elle fut précédée de mille blessures. On sait que sa tête et celle de ses compagnons de supplice furent ensuite victorieusement promenées dans la ville au haut de piques : un vent de férocité avait soufflé sur le peuple.

Dès le 16 juillet, la démolition de la forteresse, aux frais de la nation, fut décidée. Un bel enthousiasme y employa aussitôt tous les bras. Une estampe d'alors représente les nobles, les bourgeois, armés de pioches et confondus dans cette tâche avec les ouvriers. Ce zèle se ralentit assez vite, car trois ans après, le 16 juin 1792, l'Assemblée législative s'étonnait que les tours ne fussent pas encore rasées.

L'entrepreneur chargé officiellement de la démolition, Palloy, intrigant et illettré, se ménagea un beau succès en débitant les pierres de *sa* Bastille comme des reliques et en les envoyant pompeusement à toutes les municipalités, ce qui ne l'empêcha pas d'être incarcéré, peu avant le 9 thermidor, comme dilapidateur du trésor public, et d'avoir ensuite jusqu'à sa mort, en 1835, sollicité de l'Empire, de la Restauration et du gouvernement de Louis-Philippe un secours pécuniaire pour lequel il avait quelque peine à faire valoir ses titres.

Avant même que la forteresse eût disparu, on s'était préoccupé d'élever quelque chose à sa place et les projets de monuments allégoriques en autres avaient surgi en grand nombre. Ils aboutirent, en 1802, à la création d'une place circulaire qui devait être ornée d'une fontaine monumentale dont le motif principal serait un énorme éléphant. La construction s'en poursuivit lentement; le modèle en plâtre de l'éléphant a fait pendant toute la première moitié du siècle la joie des badauds, car rien n'était plus ridicule, paraît-il.

Après les journées de juillet 1830, il fut décidé qu'un monument serait élevé à la mémoire de ceux qui y avaient trouvé la mort. C'est la **colonne de Juillet**, œuvre d'Alavoine et de Duc, surmontée du fameux génie de la Liberté, de Dumont. La colonne est haute de 50 mètres; les noms de ceux qui moururent pour la liberté, au nombre de 504, y sont gravés. Le piédestal

ASPECT DE LA PLACE D'ALIGRE.

porte, en outre, l'inscription suivante :

A LA GLOIRE
DES
CITOYENS FRANÇAIS
QUI
S'ARMèRENT
ET
COMBATTIRENT
POUR LA DÉFENSE
DES LIBERTÉS PUBLIQUES
DANS LES
MÉMORABLES JOURNÉES
DES
27, 28, 29 JUILLET 1830.

On a remarqué et, avec raison, regretté que la commémoration de la journée du 14 juillet n'intervînt, à aucun degré, dans un monument élevé à la gloire de la liberté. Le hasard a récemment permis de réparer cet oubli, et de la façon la plus inattendue. Dans le courant de janvier 1899, les travaux du chemin de fer métropolitain ont mis au jour les fondations d'une des tours de la Bastille, celle de la Liberté. On a eu le bon goût de respecter ce vénérable fragment et de le réédifier non loin, sur le terre-plein du quai des Célestins, à l'extrémité du pont Sully. C'est ainsi qu'à cent dix ans de distance, la troisième République restaure le souvenir d'un monument dont la suppression était universellement réclamée, mais dont la destruction fut, pour l'histoire et l'archéologie parisiennes, une perte éminemment regrettable.

LES VOIES FERRÉES DE LA LIGNE DE LYON, A BERCY.

Il est toujours loisible de faire des hypothèses. Que l'on se figure la vieille forteresse — vieille maintenant de cinq siècles et demi — restée debout, ayant résisté aux injures du temps — cela lui était facile — et, chose moins aisée, à tous les projets de voies nouvelles, de nivellements, de prétendus embellissements de Paris. Qui donc aujourd'hui songerait à protester? Qui oserait réclamer sa démolition? On lui aurait rendu la destination qu'elle avait jadis partiellement, celle d'un musée d'armes anciennes, ou on en aurait fait un dépôt d'archives; on l'eût encadrée d'un square; les fossés, les ponts-levis et dormants auraient été mis à profit pour des effets singulièrement pittoresques; ce serait un des plus curieux monuments de la ville, quelque chose comme la fameuse Tour de Londres, et une inscription aurait rappelé aux passants que le peuple de Paris avait voulu conserver, au nom de l'art, l'édifice reconquis par lui au nom de la liberté.

HOSPICE DES QUINZE-VINGTS.

Le chemin de fer métropolitain de Paris a une station sur la place de la Bastille. Elle appartient à la première ligne du réseau, inaugurée dans le courant de l'été de 1900, et même à la première section ouverte à l'exploitation. C'est ici le lieu de dire quelques mots de ce mode de transport si nouveau pour les Parisiens et qui doit leur être si utile. Nous ne rappellerons pas les nombreux projets présentés depuis une vingtaine d'années, ceux des grandes Compagnies, ceux des inventeurs en chambre, hélas! évincés, déçus après tant de labeurs et d'espérances. Tous se heurtèrent à l'inébranlable volonté du Conseil municipal de créer un métropolitain *municipal*, dont les voies ne pussent pas se raccorder avec celles des lignes de chemins de fer existantes.

C'est en 1898 que les pouvoirs publics ratifièrent les délibérations prises à l'Hôtel de Ville et autorisèrent la Ville à contracter un emprunt de 165 millions. La construction de six lignes fut décidée et aussitôt entreprise. Celle qui nous occupe va de la porte de Vincennes à la porte Maillot, avec embranchements à l'arc de l'Etoile vers le Trocadéro, d'une part, vers la porte Dauphine (avenue du Bois-de-Boulogne), d'autre part. Elle est entièrement souterraine, mais on peut en suivre le tracé sur nos plans des XIIe, IVe, Ier, VIIIe et XVIe arrondissements, qu'elle traverse, et y voir les noms des stations desservies.

Dans le XIIe arrondissement, sur la place même de la Bastille, son passage a rendu nécessaire la couverture d'une partie de la « gare de

L'ÉCLUSE DU CANAL SAINT-MARTIN AU QUAI JEMMAPES.

LE VIADUC DU CHEMIN DE FER DE VINCENNES.

l'Arsenal ». La ligne suit la rue de Lyon jusqu'au boulevard Diderot, passe sous la place de la Nation et atteint son terminus par le cours de Vincennes. Elle a des stations intermédiaires à la gare de Lyon, à l'intersection de la rue de Reuilly et à la place de la Nation.

Les cinq autres lignes fixées par la délibération du Conseil municipal sont les suivantes :

1° Ligne circulaire par les anciens boulevards de ronde, dits extérieurs ;

2° Ligne de l'avenue de Villiers au boulevard de Ménilmontant par la gare Saint-Lazare, l'Opéra, la Bourse, la rue Réaumur et l'avenue de la République ;

3° Ligne de la porte de Clignancourt à la porte d'Orléans, par les gares du Nord et de l'Est, les boulevards de Strasbourg et de Sébastopol, les Halles, la Monnaie (après avoir traversé la Seine en souterrain), la place Saint-Sulpice, la gare Montparnasse et la place Denfert-Rochereau.

4° Ligne du boulevard de Strasbourg au pont d'Austerlitz ;

5° Ligne du cours de Vincennes à la place d'Italie, par le pont de Bercy.

Deux délibérations annexes ajoutèrent à ce réseau une ligne du Palais-Royal à la place du Danube, et une autre ligne reliant l'Opéra à Auteuil, en franchissant deux fois la Seine souterrainement, à hauteur des ponts de Grenelle et de la Concorde.

Le chemin de fer électrique de l'Exposition de 1900 a donné aux Parisiens, toutes proportions gardées, un avant-goût de leur Métropolitain : vitesse commerciale de 16 ou 17 kilomètres à l'heure (y compris la durée des arrêts), modicité du prix des places, confortable des voitures. Que nous voilà loin du temps où Paris s'enorgueillissait de ses carrosses à cinq sols qui, pour la première fois le 18 mars 1662, firent majestueusement le trajet entre la Bastille et le Luxembourg !

Le **chemin de fer de Vincennes** fut inauguré le 22 septembre 1859. On admira beaucoup alors son « embarcadère » et le viaduc, long d'un kilomètre, qui domine l'avenue Daumesnil. Nous sommes blasés maintenant sur ce genre de merveilles, mais il n'en faut pas moins reconnaître les services immenses que cette ligne rend à la population de Paris et de la banlieue de l'Est.

Construite d'abord entre Paris et La Varenne-Saint-Maur, elle allait être prolongée au delà de la Marne quand survint la guerre de 1870, et ce n'est qu'en 1875 qu'elle atteignit Brie-Comte-Robert. Aujourd'hui elle va jusqu'à Verneuil-l'Étang se souder à la grande ligne de Belfort-Mulhouse, avec un parcours total de 54 kilomètres. Le service des trains, surtout entre Paris et Joinville-le-Pont, y est organisé avec une fréquence que l'on souhaiterait voir appliquer à certaines de nos lignes d'omnibus.

LA GARE DU CHEMIN DE FER DE VINCENNES.

Rien n'est plus amusant que d'assister, un dimanche d'été, le matin, au départ ; le soir, au retour de l'un de ces trains. Tant d'attraits favorisent de ce côté l'exode parisien : Vincennes et son bois, le canotage, la pêche à la ligne, voire même la pleine eau à Nogent, à Joinville, à Champigny, à La Varenne et Chennevières. Et plus loin, pour ceux qui fuient les gaietés un peu bruyantes de la banlieue trop voisine de Paris, c'est Boissy-Saint-Léger et les bois charmants qui l'entourent. Les vingt-quatre voitures de chaque train sont prises d'assaut, partent complètes, reviennent bondées. Cette foule, c'est en grande partie le laborieux faubourg Saint-Antoine qui la compose ; la ligne de Vincennes, c'est sa ligne à lui, et de la Bastille à la porte Dorée, du pont de Bercy à la rue de Montreuil, il n'est pas une maison, croyez-le, où l'on ne se demande durant toute la semaine, pour quelle station de cette ligne si chère on s'embarquera le dimanche suivant.

BOUL.D DE VINCENNES
DAVOUT
COURS DE VINCENNES
SOULT
SAINT MANDÉ
PICPUS
BOUL.D DE PICPUS
AVENUE DE PICPUS
AVENUE DU BEL-AIR
BOUL.D DE REUILLY
AVENUE DE REUILLY
DAUMESNIL
BOULEVARD DAUMESNIL
DIDEROT
AVENUE DIDEROT
BOUL.D DE BERCY
BERCY
GARE DE BERCY
GARE DE LYON
GARE D'ORLÉANS
GARE D'AUSTERLITZ
SEINE FL.
QUAI DE LA RAPÉE
QUAI DE BERCY
QUAI D'AUSTERLITZ
QUAI DE BERCY
QUAI DE LA GARE
BOUL.D DE LA BASTILLE
AVENUE DAUMESNIL
AVENUE DE LA BASTILLE
BOUL.D HENRI IV
BOUL.D DE L'HÔPITAL
HÔPITAL DE LA SALPÊTRIÈRE
JARDIN DES PLANTES
BOIS DE VINCENNES
LAC DAUMESNIL
POMMATOW
ROUTE NATIONALE
XX
XI
IV
V
XIII
45
46
47
48
LÉGENDE
Quartier du Bel Air
Picpus
Bercy
Jardin des Plantes
Echelle 1/14.000

VUE GÉNÉRALE DE LA SALPÊTRIÈRE.

XIIIe arrondissement

LES GOBELINS. — 49e QUARTIER : LA SALPÊTRIÈRE. — 50e QUARTIER : LA GARE.

51e QUARTIER : LA MAISON-BLANCHE. — 52e QUARTIER : CROULEBARBE.

Le XIIIe arrondissement est sous le vocable des Gobelins; le plus pittoresque de Paris par ce que sa physionomie a de personnel, d'introuvable ailleurs que là, celui aussi qui a le triste privilège d'être le plus pauvre — non le moins riche de la ville. Riche d'argent, car, pour l'étendue, avec ses 625 hectares, il ne se laisse battre que par les XVe et XVIe arrondissements. Sa population n'est que de 115,000 habitants, ce qui prouve qu'il y a encore beaucoup à bâtir par là. On s'y emploie, du reste. Nombre de vieilles masures, qui datent d'avant l'annexion, ont fait place à des maisons bâties à cinq étages avec le confort qu'exige le progrès. Aussi de pour en pour perd-il son surnom pénible de *faubourg souffrant*, qui n'était que trop vrai il y a quelque quarante ans. Toute grande ville doit avoir des quartiers pauvres : le but à atteindre, c'est d'en diminuer autant que possible l'aspect sordide; notre démocratique municipalité a fait largement son devoir à cet égard et elle continue à ne pas s'en désintéresser. Il n'en était pas ainsi en 1859 : un fait caractéristique et peu connu le prouve. Lorsque l'édilité se préoccupa de préparer la loi d'annexion et de porter à vingt les douze arrondissements existants, elle donna à ces arrondissements une numérotation, assez mal justifiée, d'ailleurs. Celui des Gobelins portait le n° 20 et Passy le n° 13. Ce furent de beaux cris à Passy; ce chiffre 13 horripilait, épouvantait les propriétaires de la région; il les empêcherait de vendre leurs terrains, de louer leurs immeubles. Des pétitions furent rédigées, et l'administration s'inclina devant des superstitions d'un autre âge. C'est ainsi que fut doté du terrible chiffre 13 notre faubourg souffrant, qui n'eut sans doute pas la sottise de protester, ayant bien d'autres soucis en tête.

Trois éléments sont entrés dans sa constitution : 1° l'antique faubourg Saint-Marceau, au pied de la montagne Sainte-Geneviève, comprenant les Gobelins et la Salpêtrière, ancien XIIe arrondissement ; 2° les terrains distraits de la commune d'Ivry, entre le boulevard de la Gare et les fortifications ; 3° les terrains distraits [illegible] Gentilly, entre le boulevard d'Italie et les fortifications.

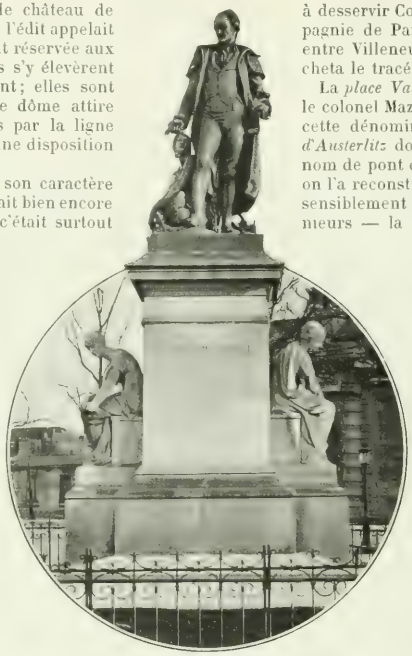
Ses limites sont formées par le milieu du cours de la [illegible] National au pont d'Austerlitz, qui le sépare du XIIe [illegible], l'enceinte fortifiée, l'axe des rues de l'Amiral-Mouchez et de la Santé, qui le sépare du XIVe arrondissement, l'axe des boulevards de Port-Royal, Saint-Marcel et de l'Hôpital, qui le sépare du Ve.

Le **quartier de la Salpêtrière** est placé sous les auspices de la maison si utile, mais si lugubre que l'administration nomme officiellement **hospice de la vieillesse (femmes)**. Cet établissement doit son nom à une fabrique de salpêtre qui [illegible] origine à ce grand mouvement d'hospitalisation des malades, des pauvres et des mendiants que Henri IV avait conçu généreusement, que ses successeurs réglementèrent avec rigueur. Un édit de 1656 désigna d'abord la Pitié pour recevoir les mendiants, mais peu après on lui

préféra l'emplacement de la Salpêtrière et le château de Bicêtre, qui furent tous deux affectés à ce que l'édit appelait l'Hôpital général des pauvres. La Salpêtrière fut réservée aux femmes. Aussitôt, d'importantes constructions s'y élevèrent sous la conduite de l'architecte Libéral Bruant; elles sont encore debout, ainsi que la chapelle, dont le dôme attire l'attention des voyageurs qui entrent à Paris par la ligne d'Orléans — chapelle circulaire elle-même, d'une disposition assez ingénieuse.

Au XVIIIe siècle, la Salpêtrière avait perdu son caractère d'asile ouvert aux femmes pauvres; on y recevait bien encore les malheureuses infirmes ou folles, mais c'était surtout un lieu de correction, une véritable prison pour les filles du peuple coupables d'un délit, pour toutes les femmes qui méritant la détention n'avaient pas le moyen de la subir dans les couvents placés à cet effet sous la surveillance du lieutenant de police.

Aujourd'hui, les 4,410 lits de la maison sont réservés à des femmes septuagénaires, indigentes ou aliénées — et aussi aux infortunées de tout âge qui souffrent de cette maladie bizarre et terrible qu'on nomme l'hystérie. A en décrire merveilleusement les manifestations, à la combattre et souvent à la vaincre, le Dr Charcot avait acquis une renommée universelle. Son enseignement de la Salpêtrière était suivi par les savants du monde entier. On ne s'étonnera donc pas de trouver devant la façade de l'hospice sa statue, œuvre de Falguière. Elle y a été inaugurée le 4 décembre 1898 avec la solennité que justifiait une si illustre mémoire. Plus en avant, sur le terre-plein, est la statue, sculptée par Ludovic Durand, de Pinel, le fondateur de la médecine aliéniste. Signalons enfin, dans l'amphithéâtre de Charcot, la présence d'un bas-relief, ciselé par Mme Élisa Bloch, en l'honneur des frères Lionnet, les deux artistes qui avec tant de dévouement prêtaient leur concours aux concerts organisés pour distraire les pensionnaires de l'hôpital.



STATUE DE PHILIPPE PINEL.

La **gare d'Orléans** vient de perdre et de faire perdre au quartier une bonne part de son importance. Dépossédée par sa fastueuse rivale du quai d'Orsay du privilège d'être le point de départ de ce grand réseau, elle tombe au rang de gare secondaire, encore que plusieurs services de l'exploitation y aient été maintenus.

L'édifice que nous avons sous les yeux est de proportions grandioses; il a été construit en 1867 par l'architecte Renault, pour remplacer un embarcadère bien plus modeste, datant de la création de la ligne. Cette création date du mois de septembre 1840. On ignore généralement que ce fut d'abord la ligne de Paris à Corbeil; au mois de mai 1843, fut ouverte la section de Juvisy à Orléans, mais la Compagnie continua à desservir Corbeil jusqu'à l'année 1863, époque où la Compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée, ayant construit la voie entre Villeneuve-Saint-Georges et Juvisy par Draveil, lui racheta le tracé de Juvisy à Corbeil.

La *place Valhubert* porte le nom d'un général qui, comme le colonel Mazas, fut tué à la bataille d'Austerlitz. Elle a reçu cette dénomination en 1806, en même temps que le *pont d'Austerlitz* dont la construction venait de s'achever sous le nom de pont du Jardin-du-Roi. Il était alors en fer; en 1855 on l'a reconstruit en pierre, et, vingt-deux ans après, il a été sensiblement élargi sans que — ceci est à la louange des ingénieurs — la circulation dessus ou dessous ait été interrompue un seul jour.

Lorsque, en 1790, les limites de Paris furent constituées par les boulevards longeant l'enceinte des fermiers généraux et pour cette raison dénommés boulevards extérieurs, le boulevard de la Gare n'existait pas encore. La capitale se terminait boulevard de l'Hôpital et à l'enclos de la Salpêtrière. Là où se réunissent maintenant les rues Bruant et Jenner — autrefois rue des Deux-Moulins, — était la barrière dite des Deux-Moulins, et sur le quai, vis-à-vis la rue Villiot [XIIe arrondissement], la barrière de la Gare. C'est en 1818 que le mur d'enceinte fut reporté au tracé du *boulevard de la Gare*, qui reçut alors le nom de boulevard d'Ivry (la dénomination actuelle ne remonte qu'à 1864), et que, au détriment de la commune d'Ivry, Paris s'accrut du triangle compris entre les deux boulevards et la rue Jenner. Pauvre acquisition, d'ailleurs, de quelques masures constituant le hameau dit d'Austerlitz ou des Deux-Moulins.

Nous avons retrouvé aux Archives le rapport inédit du ministre de l'Intérieur, M. Lainé, à Louis XVIII, où est exposée cette opération. Le voici :

« Sire,

« En ordonnant la construction de plusieurs abattoirs pour la Ville de Paris, le gouvernement a voulu qu'ils ne pussent être placés au dehors des barrières, afin de faciliter la perception des droits d'octroi. Celui de Villejuif est le seul pour lequel on n'a pu trouver d'emplacement intérieur convenable ; il a fallu le placer à l'extérieur, sur le territoire de la commune d'Ivry, mais avec l'intention, maintenant réalisée, de reculer le mur d'enceinte au delà de cet abattoir. Ce nouveau mur désigné au plan ci-joint par un liseré rouge, part de la barrière d'Italie et va aboutir au quai de la Gare ; il comprendrait dans l'enceinte de Paris l'abattoir, le hameau d'Austerlitz et tous autres bâtimens et terrains qui sont enveloppés par le liseré bleu.

« Le Conseil général de la Seine faisant les fonctions de Conseil municipal et le Préfet du département ont demandé que partie du territoire de la commune d'Ivry en fût détachée, et que la limite entre cette commune et Paris fût fixée par le nouveau mur.

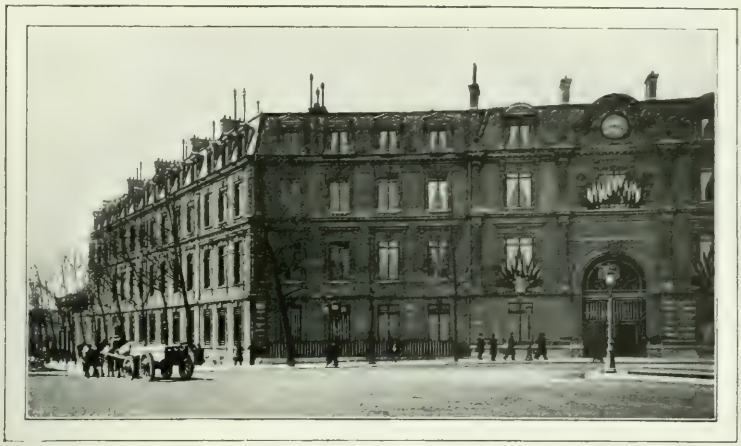
« Le Conseil municipal d'Ivry y consent. En conséquence, j'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté l'ordonnance dont le projet est ci-joint. »

(Arch. nat. F2 II, Seine, I.)

Le Conseil municipal d'Ivry déclara ne pas s'opposer à cette distraction, et se borna à demander « que le rôle d'imposition et de contrôle des gardes nationales fut diminué en raison du nombre de citoyens qui cesseraient par ce fait d'appartenir à la commune ». L'ordonnance royale est du 6 janvier 1819.

Les agrandissements, en 1867, de la gare d'Orléans eurent pour effet de supprimer la majeure partie de la rue de la Gare et de faire disparaître un bien curieux établissement, nommé familièrement l'hôtel des Haricots et solennellement : Maison d'arrêt de la garde nationale. Parler aujourd'hui de la garde

LA GARE D'ORLÉANS (FAÇADE DE LA COUR DU DÉPART)



GARE D'ORLÉANS. FAÇADE SUR LA PLACE VALHUBERT

nationale et de sa prison c'est presque faire de l'archéologie préhistorique. Pourquoi ce nom d'hôtel des Haricots? C'est toute une histoire. Sur la place du Panthéon, la bibliothèque Sainte-Geneviève occupe maintenant l'emplacement du collège de Montaigu. Rabelais l'a appelé collège de pouillerie; les écoliers, eux, le surnommaient collège des haricots en raison de la maigre chère qu'ils y faisaient. Or, après la Révolution, la prison de la garde nationale avant été installée dans ses bâtiments, le surnom ne se modifia que légèrement : on l'appela hôtel des haricots et ce sobriquet accompagna la prison dans ses résidences successives, à l'hôtel de Bazancourt, rue des Fossés-Saint-Bernard, puis rue de la Gare, où elle fut installée en 1837. Ce fut son plus beau temps. N'était pas garde national qui voulait; mais beaucoup l'étaient qui n'auraient pas voulu l'être, au moins les jours de corvées; aussi les punitions étaient-elles fréquentes et les cellules de l'hôtel des Haricots toujours occupées. Souvent les prisonniers étaient des artistes: dessinateurs, peintres, sculpteurs, poètes, prosateurs, professeurs, et pour tuer le temps, ils décoraient les murs de leur cachot, chacun dans le genre qui lui était familier.

Musset y a ébauché la première strophe d'une de ses pièces de vers, bien connue :

On dit : triste comme la porte
D'une prison,
Et je crois, le diable m'emporte,
Qu'on a raison.

Voici, en outre, un joli madrigal en quatrain, signé Théodore de Banville :

Phyllis, ne plaignez pas celui qui, dans cette ombre,
Songe à vos yeux d'azur, pleins d'étoiles sans nombre.
Grâce à ces yeux, auteurs de tous les maux souffertes,
Voici déjà longtemps que j'étais dans les fers!

Pour les dessins illustrant les murailles, et dont beaucoup, fort humoristiques, étaient signés de noms célèbres, nous renvoyons au livre d'Albert de Lasalle, *L'Hôtel des Haricots*, écrit au moment où la maison allait être démolie, et qui est une nomenclature complète, très spirituellement commentée de toutes ces richesses.

Quartier de la Gare. Dans le livre en question, l'auteur ayant — naturellement — à parler de la rue de la Gare, dit : « Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi elle s'appelle ainsi. » Autant vaut dire que c'est à cause du voisinage de la gare d'Orléans! Eh bien! Albert de Lasalle se trompe et avec lui, un très grand nombre de personnes. La rue, puis le quartier doivent leur nom à un port ou gare qu'on eut dessein de [illegible] en 1769 [illegible] au delà de la Salpêtrière. En ce temps, les inondations, les débâcles de glaces étaient bien plus redoutables qu'aujourd'hui. C'est pour les en préserver que ce garage avait été imaginé. Pourquoi le projet fut-il abandonné, nous l'ignorons. Le plan de Jaillot quartier de la place Maubert en porte la trace avec cette mention : « Emplacement qu'on avoit destiné pour la construction d'une gare. » Il est assez piquant que ce soit une gare de chemin de fer qui se soit substituée à celle des bateaux, de façon à faire naître à la fois la [illegible]

Au demeurant, triste quartier, encore qu'avec ses quarante mille habitants, il soit le plus peuplé de l'arrondissement. Et cependant il n'est parisien que depuis 1860, date où l'annexion en dé-

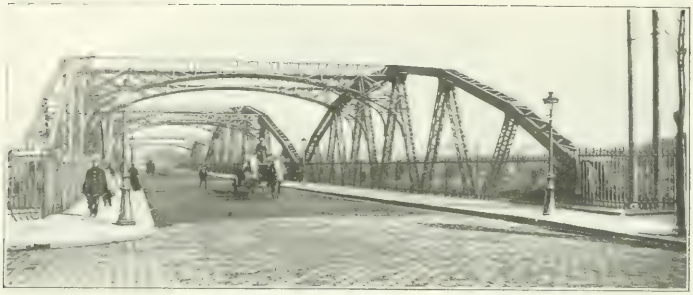
ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-LA-GARE.

posséda Ivry, qui ne se laissa pas faire sans protester. Il existe une petite brochure, dans laquelle ces plaintes sont exhalées : c'est la ruine de la commune d'Ivry si la mesure projetée s'accomplit. Elle s'est pourtant accomplie et Ivry n'est pas ruiné, car l'annexion a eu précisément pour effet de décupler sa population.

Le centre du quartier paraît avoir été voué à la mémoire de la Pucelle et de ses vaillants frères d'armes. Outre la *rue Jeanne-d'Arc*, qui en est l'artère principale, voici les *rues de Patay*, *de Domrémy*, *Xaintrailles*, *Talbot*, *Lahire*. La paroisse est sous l'invocation de **Notre-Dame-de-la-Gare**. Elle a été construite en 1855, aux frais de la commune d'Ivry, dans le style roman, par l'architecte Naissant.

Nous sommes peu à l'aise pour expliquer le nom de la *rue du Dessous-des-Berges*, située à quelque vingt mètres au-

VUE DU PONT D'AUSTERLITZ.



LE PONT DE LA RUE DE TOLBIAC.

dessus des berges de la Seine, et aussi celui de la *rue du Château-des-Rentiers*, car on ne voit guère ici ni château ni rentiers. Ces dénominations seraient-elles simplement employées par antiphrase? Ce serait à l'honneur de la gaieté et de la philosophie de ceux qui les ont choisies.

La *rue de Tolbiac* est de construction récente. Elle forme un tronçon de ce réseau si utile dont la troisième République a doté les faubourgs de la rive gauche et qui, entre les ponts de Tolbiac et Mirabeau, relie la Seine à elle-même par une large voie intermédiaire entre les boulevards des anciennes barrières et le chemin de ronde des fortifications. Rue de Tolbiac dans le XIIIe arrondissement, elle devient rue d'Alésia dans le XIVe, rues de Vouillé et de la Convention dans le XVe; au fond, c'est la même. Les anciens du quartier se rappellent-ils la rue et le pont Picard, par où on communiquait avec la rue du Chevaleret en passant au-dessus des voies de l'Orléans? Le passage s'effectue aujourd'hui par la rue de Tolbiac, à l'aide d'un très beau pont, fait comme les ingénieurs les construisent maintenant; l'armature métallique s'élève au-dessus du pont, parallèlement au sens de sa longueur.

Le rivage de la Seine est presque entièrement bordé par l'immense gare aux marchandises du chemin de fer d'Orléans. Cela lui donne un caractère de solitude et de mélancolie très particulier. Dès qu'on a dépassé les grilles par où entrent et sortent incessamment les lourds camions, le quai devient désert et triste. La Seine coule majestueusement, et relativement limpide à son entrée dans Paris; en face, les chais de Bercy s'élèvent orgueilleux; ici, de vastes terrains à peu près incultes, faisant pressentir la misère voisine, avec laquelle la richesse n'a pas voulu se coudoyer.

Ce quai est pourtant une route nationale, et au temps des messageries royales, ce fut une voie très fréquentée, car elle formait le prolongement des deux routes de Belfort et de Genève qui se bifurquent à Alfort, devant l'École vétérinaire.

Quatre ponts relient le XIIe et le XIIIe arrondissement; nous avons parlé déjà de celui d'Austerlitz. Le *pont de Bercy*, précédemment dit pont de la Gare, ne date que de 1864. Le *pont de Tolbiac* est bien plus récent encore : aux cartouches de pierre sculptés sur ses piliers d'entrée on lit : 1879-1882. Le *pont National*, enfin, a été construit en 1852 à la fois pour le passage du chemin de fer de Ceinture et pour continuer le boulevard de ronde qui accompagne l'enceinte fortifiée. Il doit son nom... au 4 septembre 1870, car auparavant, il s'appelait pont Napoléon.

Reprenons ici notre excursion en chemin de fer de Ceinture dans le XIIIe arrondissement. Ici, c'est-à-dire au milieu même du pont National. Après avoir franchi un double raccordement (dont un seul est utilisé) avec le chemin de fer d'Orléans, et passé sur un pont métallique au-dessus des voies de cette ligne, on arrive à la station d'**Orléans-Ceinture**. La voie occupe là un remblai élevé, d'où pendant quelques instants on aperçoit à droite plusieurs monuments de la rive gauche, et, de l'autre côté, les ondulations de terrain que domine le fort d'Ivry. Elle s'engage ensuite dans un souterrain de 348 mètres et atteint en tranchée la station de la **Maison-Blanche**. Au delà, le paysage se découvre de nouveau, fort pittoresque; c'est la vallée de la Bièvre que nous traversons : dans le lointain, voici les dômes du Panthéon et du Val-de-Grâce; sur la gauche, le sommet du clocher de l'église de Gentilly qui, vu de là, paraît au niveau du sol; voici la poterne des Peupliers, que nous reverrons tout à l'heure de plus près; puis, du côté de Paris, de vastes garages et ateliers de la Compagnie, et dans une nouvelle tranchée la station du **Parc-Montsouris**, établie à l'extrémité même de l'arrondissement. C'est là que les voyageurs correspondent, après avoir traversé un angle du parc, avec les lignes de Sceaux et Limours.

Ce qui nous reste à dire du quartier de la Gare sera vite fait. Le *boulevard de la Gare*, qui le limite du côté du Nord-Ouest, offre l'aspect d'une large avenue, ouverte en pleine région de travail; les millionnaires n'en font pas leur promenade coutumière; le peuple laborieux, y est, en revanche, comme chez lui. A signaler les immenses bâtisses de la raffinerie Say, abritant plusieurs milliers d'ouvriers et d'ouvrières.

Quant aux *avenues de Choisy* et *d'Ivry*, elles demeurent mornes. La première est le chemin de la grande nécropole du Sud-Est, le cimetière d'Ivry — le champ de navets, comme on le nomme couramment. L'autre est plus calme encore, en dépit du *teuf-teuf* bruyant dont le tramway des Halles la fait retentir. L'industrie ne s'est pas encore décidée à occuper complètement ces espaces lointains qui, pourtant, lui sont offerts à bon compte. Le temps n'est pas proche où cette région se sera véritablement parisianisée. En veut-on une dernière preuve? Il s'y trouve une *rue des Terres-au-Curé*, qu'on appelait, avant 1877, rue de la Coupe-des-Terres-au-Curé. On aurait dû lui maintenir cette dernière dénomination : elle était plus rurale, plus villageoise, mieux en harmonie avec tout ce que la localité a de champêtre.

LE PONT NATIONAL.

LE PONT DE TOLBIAC.

Les numéros impairs de l'avenue de Choisy appartiennent au **quartier de la Maison-Blanche**, qui par bien des côtés semblable au précédent n'en a pas moins un caractère très personnel : c'est à la Bièvre qu'il le doit. Qui expliquera pourquoi il est des rivières orgueilleuses, honnêtes, et d'autres modestes, méprisées? La Bièvre est parmi ces dernières, et c'est la faute de l'homme, car la nature l'avait faite coquette, élégante, pourvue de tout ce

LA PORTE D'IVRY ET LES FORTIFICATIONS.

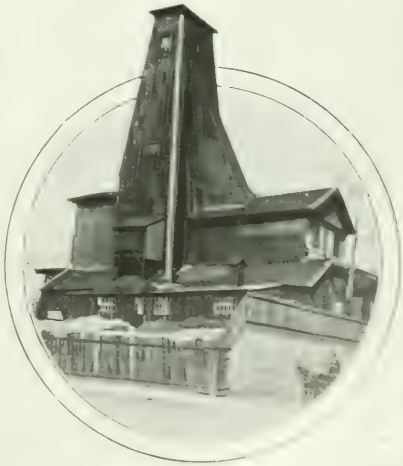
qu'il faut pour plaire. Cette indignité lui a valu bien des opprobres, mais aussi quelque compassion; aux sarcasmes de Rabelais, le pauvre ruisseau peut, non sans fierté, opposer l'éloge qu'Alfred Delvau a fait de lui, les pages émues qu'il a inspirées à Huysmans. Celui-ci la compare à une fraîche et belle campagnarde que la grande ville corrompt et souille après l'avoir exploitée sans pitié ni reconnaissance. La comparaison n'est pas seulement poétique, elle est tout à fait juste. Oui, la Bièvre sort pure et limpide de son berceau, qui est l'étang de Saint-Quentin, à Trappes, au Sud de Versailles. Laissant à sa gauche le plateau de Satory, elle descend dans une vallée charmante où ces ingrats Parisiens qui, chez eux, lui font si mauvais accueil, viennent la contempler avec grand plaisir. Qu'il suffise de rappeler les noms des localités qu'elle traverse : Buc, Jouy-en-Josas, Bièvres, Igny, Amblainvilliers, et les coteaux boisés de Vélizy, de Chaville, de Verrières, qui la surplombent. A Antony, son cours, dirigé jusque-là de l'Ouest à l'Est, change tout à coup de direction vers le Nord. Il semble qu'il y ait là une fatalité qui l'attire vers Paris, et qu'elle y cède par une résolution brusque, au lieu de continuer tout droit vers la Seine, à travers les jolis villages de Fresnes, de Rungis, de Thiais; mais le plateau de Villejuif lui barre la route. La souillure va commencer pour elle : Antony, Arcueil, Gentilly lui envoient, comme à un égout, les impuretés de leurs blanchisseries, les résidus de leurs usines, et quand elle se présente timidement à Paris, près de la poterne des Peupliers, elle est déjà si malpropre qu'on ne la laisse entrer qu'en filtrant à travers une grille, sous un long tunnel voûté, d'aspect sinistre, hanté des rats.

LA BIÈVRE PRÈS DES GOBELINS.

La poterne des Peupliers! Dans l'insupportable monotonie de paysage que fournit le pourtour des fortifications parisiennes, c'est une oasis rare où le pittoresque trouve son compte. Ne croyez pas que le décor soit merveilleux; il est simplement inattendu. L'entrée de Paris y est pratiquée dans le rempart même, par un passage formant voûte, au-dessus duquel est établi le chemin de ronde. Cette ouverture est hérissée de grilles que l'intensité de la circulation ne paraît pas tout à fait justifier. La date *1890*, sculptée au-dessus de la façade qui regarde Gentilly, indique que cet ouvrage n'appartient pas au plan primitif, et, en effet, des vues antérieures nous le montrent avec un aspect moins rébarbatif. C'est à cent mètres plus loin, à l'Est, que la Bièvre fait l'entrée honteuse que nous venons de dire.

Dès lors, le pauvre cours d'eau va se déshonorant toujours davantage. Par des méandres imprévus il semble chercher à mettre fin à son ignominie, à éviter la Butte-aux-Cailles, qui a l'air de vouloir s'effondrer sur lui, à se soustraire à ces mégisseries qui l'attendent au passage. Il y a quelques années encore, ses rives bordées de saules offraient çà et là, pendant de courts espaces, un joli coin de nature; on ne retrouve plus cela aujourd'hui. Chaque année, la ville, consciente enfin de son œuvre malfaisante, couvre d'un sépulcre de pierre un morceau de Bièvre ; la rivière deviendra bientôt un égout et personne n'y songera plus.

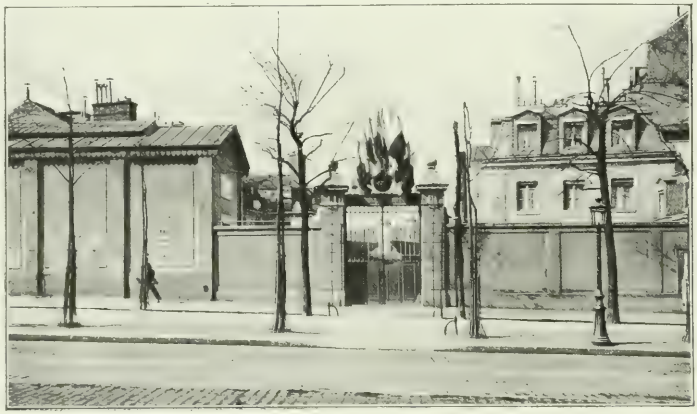
Rabelais a expliqué l'origine de la Bièvre d'une façon fort plaisante, mais trop scabreuse pour qu'il nous soit possible de la



LES PUITS ARTÉSIENS DE LA BUTTE-AUX-CAILLES.

dire. On ne croirait pas aujourd'hui que ce ruisseau ait pu jadis se déchaîner comme un fleuve, et causer des ennuis à ses riverains. Écoutez pourtant ce que raconte un religieux de Saint-Victor, à la date du 15 mai 1527 : « Le mercredy quinziesme jour dudict moys, environ onze heures du matin, la rivière de Biefvre, laquelle passe par l'hostel de ceans [c'est-à-dire l'abbaye de Saint-Victor], fut sy très grosse et sy très impétueuse qu'elle rompit plusieurs édifices à Sainct-Marcel et estoit grosse pitié de la veoir, car elle venoit jusques devant l'église Sainct-Médard, et guasta plusieurs marchandises, et falloit que les gens estans dans les maisons se saulvassent par les fenestres dedans des bateaulx qu'on avoit pris sur la rivière de Seine, et portez audict lieu, qui estoit grosse pitié à veoir.

« L'eau couvrit tout le pré de ceans et fut l'erbe fort dommagée avec les plus beaux bleds qu'or pust veoir, que nous avions sur la rivière de Seine, lesquels pareillement furent aussi en partie guastez, et ladicte rivière de Biefvre, le lendemain, diminoit fort jusques à ce que la grande rivière de Seine fust plaine, laquelle la fist regorger et alors fut plus grosse que auparavant, l'espace de huit ou dix jours, avant que de decroistre, dont vint et fut la cause du dommaige. »



ENTRÉE DE LA MANUFACTURE DES GOBELINS.

Le quartier de la Maison-Blanche a été tout entier détaché de la commune de Gentilly, en 1860. C'était ce que l'on nommait le Petit-Gentilly. Il se compose aujourd'hui de deux parties, la Butte-aux-Cailles et la Glacière et, en outre, d'une artère très importante, l'*avenue d'Italie* ou route de Fontainebleau, c'est-à-dire la route nationale n° 7 de Paris à Antibes. A elle seule d'abord, elle composa tout le quartier. Sur le passage des diligences, des convois de maraîchers circulant sans cesse entre Paris et la région du Sud, en dépit de la rude côte de Villejuif qui les guette, une lieue plus loin, on bâtit des guinguettes, de petites hôtelleries à l'usage des rouliers peu fortunés, des ouvriers qui, faisant leur tour de France, venaient, à pied, conquérir Paris en sabots. Peu à peu, les maisons se tassèrent, se surélevèrent, si bien qu'entre l'ancienne et la nouvelle barrière, il n'y eut plus de place, et l'avenue devint ce que nous la voyons.

Le 25 juin 1848, elle fut le théâtre d'un drame sanglant, celui du meurtre du général Bréa et de quelques officiers qui l'accompagnaient.

Sur l'emplacement du corps de garde (n° 76 actuel) dans lequel fut assassiné le général, s'élevait naguère une église, mais on n'avait pas eu souci, croyons-nous, en la construisant, d'en faire une chapelle expiatoire; c'était la paroisse du quartier, Saint-Marcel-de-la-Maison-Blanche; devenue très insuffisante en raison de l'accroissement de la population, elle fut démolie en 1897, et remplacée par l'église **Sainte-Anne**, située 500 mètres plus bas, à l'angle des rues de Tolbiac et Bobillot. M. Bobin, architecte, en a fait un édifice de style romano-byzantin. A l'heure actuelle, l'abside seule n'est pas achevée.

Quelles merveilles aurait pu faire le génie d'un Alphand, de la Butte-aux-Cailles, si on lui avait donné libre carrière pour la transformer! Soit qu'on installât sur ses pentes, de moins en moins escarpées aujourd'hui, les verdures d'un parc, soit qu'on abattît les masures qui la couronnent pour percer des rues montant en lacet, bordées de maisons modestes, mais coquettes, ombragées d'un jardinet, ce serait faire œuvre saine et utile, productive même, que de conquérir ce fief de la misère. Ces victoires-là sont toujours inscrites au programme de la municipalité; on a déjà fait beaucoup de ce côté-là, en comblant le val, rue du Moulin-des-Prés, en élevant le hardi remblai de la rue de Tolbiac, en créant tout le nouveau quartier Bobillot, en érigeant même, à petites journées, l'église de Sainte-Anne; il n'y a plus qu'à achever l'œuvre. Relier par une transition progressive cette pauvre vallée de la Bièvre aux fraîches grâces du parc de Montsouris, voilà le but à poursuivre; lorsqu'il sera atteint, l'ancien faubourg souffrant n'existera plus.

Jules Bobillot, l'un des héros du Tonkin, est honoré en bronze dans le XIe arrondissement; ici, son nom appartient à la rue la plus importante de la Butte-aux-Cailles, au moins dans l'avenir, rue longue de 1,100 mètres, qui s'étend entre la place d'Italie et celle de Rungis, à la Glacière. Vers le milieu, un toit conique, échafaudé en bois, semblable à celui d'une gigantesque cheminée de champignonnière, attire le regard; il abrite les instruments avec lesquels on fore le **puits artésien de la Butte-aux-Cailles.** Ce n'est pas d'hier que le travail

FAÇADE DE L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE ESTIENNE.

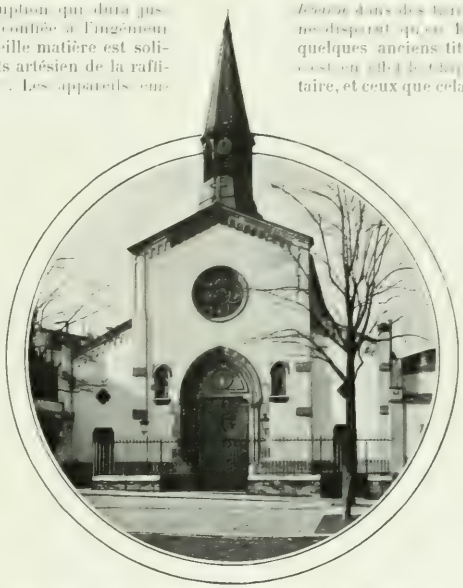
en est commencé : le premier coup de sonde fut donné le 28 août 1866. On était à 332 mètres en novembre 1872, lorsque le manque d'argent nécessita une interruption qui dura jusqu'en 1893. A cette date, l'entreprise fut confiée à l'ingénieur Paulin Arrault, dont la réputation en pareille matière est solidement établie (c'est lui qui a foré le puits artésien de la raffinerie Say dans le même arrondissement). Les appareils employés sont tels qu'on a pu descendre, à 571 mètres de profondeur, une colonne de fonte haute de 39 mètres et pesant 60,000 kilogrammes. La première nappe d'eau a été rencontrée à 571 mètres.

Ombreux, spacieux, silencieux, le *boulevard d'Italie* est une des plus belles promenades des faubourgs de Paris. Par une pente douce et majestueuse, il franchit la vallée de la Bièvre, qu'autrefois on apercevait encore, serpentant parmi les peupliers. Ce joli décor a été récemment remplacé par une rue banale.

Juste en face, l'**École Estienne** montre son élégante façade. Fondée par la Ville de Paris en 1889 et installée provisoirement dans les anciens bâtiments du collège Rollin, rue Lhomond, elle fut tranférée, le 1er juillet 1896, au boulevard d'Italie; l'inauguration se fit solennellement, en présence du président de la République. C'est une des meilleures écoles professionnelles de la Ville. Comme son nom l'indique, elle a pour but de former ses élèves dans la science du livre et de tout ce qui s'y rattache. L'enseignement est gratuit, mais les enfants ne sont admis qu'après examen; ils doivent être Français, fils de parents habitant Paris; on les reçoit de douze à quinze ans. Les cours sont de deux sortes : pratiques, c'est-à-dire que les élèves travaillent dans des ateliers de typographie, de reliure, de gravure, de lithographie, de photographie; théoriques, par des leçons professées d'histoire, de littérature, de dessin, etc.

Plus bas, du même côté, au nº 68, une maison construite vers le temps du Directoire dresse ses ruines et son délabrement avec orgueil; elle sent qu'elle n'a pas de rivales alentour; ce fut certainement une Folie, mais qui nous dira son premier possesseur et les suivants? Le bruit court dans le quartier que Napoléon y signa son divorce avec Joséphine; rien n'est moins sûr. Actuellement, ce vieux logis sert d'atelier, ou pour mieux dire de dépôt de sculptures, au maître artiste Rodin.

Quartier Croulebarbe. — Il sera beaucoup pardonné à l'étrangeté de son nom, à cause de son antiquité respectable, puisqu'elle remonte au moins [illegible] du XIIe siècle. [illegible] Croulebarbe [illegible] dans des [illegible] 1214 [illegible] ne disparut qu'en 1849. [illegible] quelques anciens titres, il est nommé moulin de Notre-Dame; [illegible] taire, et ceux que cela intéresse pourraient consulter aux Archives nationales, dans le carton Q 1,347 un [illegible] il aurait complété la physionomie pittoresque du quartier.



ÉGLISE SAINT-MARCEL, BOULEVARD DE L'HÔPITAL

A côté est la *rue Corvisart*, qui a absorbé partie des rues Croulebarbe et du *Champ-de-l'Alouette*, et pris leurs noms charmants, comme si, pour conserver la mémoire de ce praticien, on avait besoin de rogner sur les vieux souvenirs. Le Champ de l'Alouette en est un. Jaillot l'a connu — et Victor Hugo aussi, dans les *Misérables*. C'est là qu'il a placé les rêveries attristées de Marius, pris par l'amour de Cosette et devenu incapable d'autre chose que d'y songer : « Et il allait au Champ de l'Alouette... Il habitait le champ de l'Alouette plus que le logis de Courfeyrac. Sa véritable adresse était celle-ci : boulevard de la Santé, au septième arbre après la rue Croulebarbe. Ce matin-là, il avait quitté ce septième arbre et s'était assis sur le parapet de la rivière des Gobelins. Un gai soleil pénétrait les feuilles fraîches épanouies et toutes lumineuses... Il entendait derrière lui, au-dessous de lui, sur les deux bords de la rivière, les laveuses des Gobelins battre leur linge, et au-dessus de sa tête, les oiseaux jaser et chanter dans les ormes. D'un côté, le bruit de la liberté, de l'insouciance heureuse, du loisir qui a des ailes, de l'autre, le bruit du travail... »

La *rue Broca* a débaptisé en 1890 la rue de Lourcine; or, ce nom de Lourcine, un des plus anciens à coup sûr de la topographie parisienne, perpétué à travers les siècles par une foule de faits ou de fondations dignes d'intérêt, méritait bien d'être maintenu à la voie qui le portait depuis le temps de saint Louis, au moins. A vrai dire — mais ce ne saurait être une raison valable — on ne l'avait pas expliqué de science certaine, et son orthographe restait douteuse. Était-ce le lieu des cendres, *locus cinerum*, ou Laorcines, ou Ursines, forme qui a été conservée pour désigner une fon-

UN COIN DU MARCHÉ AUX CHEVAUX

PAVILLON DE L'ÉLEVAGE

LA MAIRIE DU XIIIe ARRONDISSEMENT.

taine dans les bois de Chaville, là où s'élevait jadis le village de Velizy? Sauval, Jaillot, Lebeuf avaient beaucoup discouru sur cette étymologie; de nouvelles recherches, ou le hasard, auraient pu, quelque jour, faire jaillir la vérité. Du même coup, l'hôpital de Lourcine est devenu l'**hôpital Broca**, par la même routine qui consiste à tout unifier. Cette maison représente de bien vieux souvenirs; elle a succédé à l'abbaye des Cordelières de Lourcine, fondée par Marguerite de Provence, qui y mourut en 1295. L'abbaye, supprimée en 1790, devint bien national, fut en partie démolie, en partie conservée et passa par des alternatives très diverses. On en fit d'abord une usine, qui servit successivement à un tanneur, à un blanchisseur, à un fabricant de laine. Elle devint, en 1829, « maison de refuge et de travail pour l'extinction de la mendicité », et reçut, en 1832, les orphelins si nombreux qu'avait fait la terrible épidémie de choléra. En 1836, enfin, y fut fondé l'hôpital de Lourcine, spécial aux maladies des femmes.

Avant de visiter la manufacture des Gobelins, il faut admirer, 17, *rue des Gobelins*, la maison dite, à tort, de la Reine-Blanche, occupée par une tannerie. C'est un bien curieux manoir du XVe siècle, la plus ancienne construction civile, peut-être, qui soit restée debout à Paris; aussi, dans sa séance du 2 mars 1899, la Commission du vieux Paris a-t-elle émis le vœu que ce bâtiment fût acquis par la Ville pour l'installation d'une école.

Nous voici enfin aux **Gobelins**. On en sait l'origine; on sait que les frères Gobelin étaient une famille de tapissiers de haute lisse qui, au commencement du XVIe siècle, vinrent s'installer, eux et leur industrie, sur les bords de la Bièvre. Peut-être connaît-on moins ces deux mentions les concernant, que nous avons découvertes dans la poussière des archives. Le 5 juillet 1556, fut signé un acte par lequel Guillaume Guynon, commandeur de Saint-Jean de Latran et « honorables hommes Philibert Gobelin, le jeune, Pierre Gobelin et Jacques Gobelin, frères, marchans teinturiers en escarlatte, demeurans à Saint-Marcel-lez-Paris » échangent des pièces de terre situées derrière les Cordelières (Arch. nat. S. 5122). Et dans le partage des biens de l'abbaye de Saint-Victor en 1545 (Bibl. nat., ms. latin 14,678, fol. 97 v°), est mentionné « un terrain sis à Saint-Marceau, tenant à Pierre Gobelin, et d'autre bout sur le chemin de la Cendrée ». Vous y avez reconnu la rue de Lourcine.

En 1607, une manufacture royale de tapisseries était installée dans leurs bâtiments, dirigée par Marc de Coomans et Raphaël de la Planche, mais c'est de l'édit de 1667 que date réellement la fondation de la maison, dont Colbert confia la direction générale au célèbre peintre Charles Le Brun. Depuis, sa fortune a été toujours croissante. En 1825, on réunit à la manufacture des Gobelins celle de la Savonnerie, sise à Chaillot, et dont les bâtiments de la manutention militaire, quai Debilly (XVIe arrondissement), occupent aujourd'hui la place. Aux Gobelins, le public est admis à visiter le musée, où sont groupés les chefs-d'œuvre de l'art si délicat de la tapisserie, et les ateliers, où s'en perpétue la tradition. Il est à noter que la plupart des *artisans* de la maison y occupent un logement, avec jardinet, dans la partie la plus pittoresque de la vallée de la Bièvre.

Les boulevards de *Port-Royal* et *Saint-Marcel*, qui séparent le XIIIe arrondissement du Ve, ont été percés sous le second Empire, sur l'emplacement de rues sinueuses qui ne sont nullement regrettables : les rues des Bourguignons, Cochin, des Francs-Bourgeois, du Cendrier. Au boulevard de Port-Royal appartient une caserne de sapeurs-pompiers dont l'établissement fut voté en 1883, et aussi une caserne d'infanterie. Le boulevard Saint-Marcel est orné d'une statue de Jeanne d'Arc, par Chatrousse; elle s'élève à l'angle du boulevard et de la rue Jeanne d'Arc prolongée.

LE BASSIN DE LA PLACE D'ITALIE.

Le **marché aux chevaux** occupe un vaste emplacement à l'intersection de ce boulevard et de celui de l'Hôpital. Déjà, au XVIIIe siècle, il était dans ce quartier, mais en face, c'est-à-dire dans le Ve arrondissement actuel. Une inscription recueillie par Guilhermy rappelle qu'en 1762 M. de Sartine, lieutenant général de police, y avait fait élever un pavillon « pour y tenir la police du marché aux chevaux ».

Un peu plus haut, à droite sur le boulevard de l'Hôpital, se voit l'église **Saint-Marcel-de-la-Salpêtrière**, construite en 1856 par l'architecte Blot aux frais de l'abbé Morisot qui, en septembre 1865, la céda à la Ville de Paris moyennant 275,285 francs.

Sur la *place d'Italie*, qui est le plateau culminant et la ligne de faîte des vallées de la Seine et de la Bièvre, un square dont la pauvreté n'est que trop réelle précède la **mairie du XIIIe arrondissement**, construite de 1873 à 1877, dans le style ordinaire à ces palais municipaux.

49 Quartier de la Salpêtrière
50 ..... de la Gare
51 ..... de la Maison Blanche
52 ..... de Croulebarbe
Echelle 1:14 000
100 200 300 400 M
SEINE
FLEUVE
Quai de la
Quai de Bercy
Pont de Bercy
Pont de Austerlitz
Pont de Tolbiac
Pont National
Pont de Austerlitz
Pont de Tolbiac
Pont de Bercy
Pont de Austerlitz
Gare des Marchandises
Gare aux Marchandises du Chemin de fer d'Orléans
Chemin de fer
Ch. de fer de Lyon
Gare des Marchandises
Gare Parisienne de l'Air comprimé
Magasins généraux de France et d'Algérie
Entrep. des Farines
Entrepôts
Magasin des Poudres militaires
Dépôt de fonte de la Ville
Ateliers
Gare d'Austerlitz
Quai
Rue de Bercy
Rue de Austerlitz
Rue de Tolbiac
Rue de Vitry
Rue de Tolbiac
Rue de Bercy
Rue de Austerlitz
Rue de Tolbiac
Rue de Vitry

VUE DU PARC DE MONTSOURIS.

XIVe arrondissement.

L'OBSERVATOIRE. — 53e QUARTIER : MONTPARNASSE. — 54e QUARTIER : LA SANTÉ. 55e QUARTIER : DU PETIT-MONTROUGE. — 56e QUARTIER : PLAISANCE.

Parce que en 1860 l'administration préfectorale donna au XIVe arrondissement le nom d'un monument, et non celui d'une localité, il n'en est pas moins vrai que nous sommes ici en plein Montrouge. Encore que le vrai Montrouge, le Grand-Montrouge, constitue une commune indépendante, sise en dehors de Paris, il n'en est pas moins vrai que la tradition et l'usage attribuent son nom à toute cette région qui d'ailleurs n'est qu'un démembrement, au profit de la capitale, de l'ancienne paroisse de Montrouge.

C'est, avec Montmartre, qui lui fait exactement pendant au Nord, le plus ancien faubourg de Paris, aussi ancien que Paris lui-même. Les antiquités gauloises fournies par le sol l'attestent, ainsi que ces sépultures gallo-romaines qui bordaient la voie antique conduisant de Lutèce vers le sud de la Gaule, représentée aujourd'hui par les rues du Faubourg-Saint-Jacques et de la Tombe-Issoire.

Le nom même de Montrouge, *mons rubeus*, sent le romain. Nous ne nous expliquons pas que l'abbé Lebeuf, d'ordinaire si bon juge et critique, se soit refusé à le traduire littéralement. Il n'y a pas là de montagne, dit-il, et la terre n'y est pas plus rouge qu'ailleurs. Double erreur : toutes les voies qui conduisent de Paris vers Montrouge montent sensiblement (boulevard Saint-Michel, rue de Rennes, avenue du Maine) et, d'autre part, personne n'ignore que dans toute la banlieue Sud de Paris la terre est de nature argileuse et, conséquemment, de couleur rouge.

Les limites de l'arrondissement dit de L'Observatoire sont : à l'Est, les rues de la Santé et de l'Amiral-Mouchez, qui le séparent du XIIIe ; au Sud, les fortifications ; à l'Ouest, le chemin de fer de Versailles qui le sépare du XVe, et au Nord, les boulevards Montparnasse et de Port-Royal jusqu'à la rue de la Santé, qui le séparent des Ve et VIe arrondissements.

Quartier Montparnasse. — Il a suffi de la création d'un cimetière pour transformer en impression funèbre l'idée aimable et poétique qui s'attachait à son nom. Depuis Louis XV, le mont Parnasse n'existe plus ; c'était une colline — naturelle? ou artificiellement constituée par des amoncellements de gravats et d'immondices comme la butte Copeau, la Villeneuve, le Montfaucon? on l'ignore — que le percement du boulevard Montparnasse, vers 1725, fit disparaître [illegible] du sol. Dès le XVIIe siècle, les écoliers des nombreux collèges voisins venaient s'y récréer. Leurs divertissements étaient-ils seuls inspirés par le culte des Muses, nous avons quelque peine à le croire. Le lieu fut sans doute baptisé par un lettré, plutôt en raison des *futurs* poètes qui y fréquentaient qu'à cause des rimes qui s'y élaboraient. Toujours est-il que la dénomination se rencontre dans les textes pour la première fois en 1687, mais que la colline était bien plus ancienne : elle est déjà mentionnée en 1529, et, lors des travaux de fortification de la ville sous Henri II, paraît avoir été utilisée comme bastion.

De la rue de la Santé aux ponts du chemin de fer de Bretagne, les boulevards Saint-Jacques, Raspail et Edgar-Quinet représentent les limites de Paris en 1790. Tout ce qui était au delà appartenait aux communes de Gentilly, Montrouge, Vanves et Vaugirard. C'étaient les boulevards extérieurs, et ils portaient [illegible] dans

LA STATUE DE RASPAIL.

la partie qu'ils bordaient : boulevard de Montrouge, boulevard de Vanves, etc.

La *rue de la Santé* porte depuis longtemps son nom : depuis le commencement du XVIIIe siècle, parce qu'elle conduisait à l'hôpital de la Santé — aujourd'hui Sainte-Anne — dont il sera question plus bas. Le privilège a été réservé à la **prison de la Santé**, sise dans cette rue, entre le boulevard Arago et la rue Humboldt, de demeurer le spécimen unique à Paris du genre prison.

Elle ne date que de 1867. Elle comptait alors 500 cellules, mais la suppression des autres prisons parisiennes y a nécessité des travaux considérables d'agrandissement ; le « quartier commun » a été transformé en quartier cellulaire où sont aménagées 1300 nouvelles cellules.

Dans la partie du *boulevard Arago* qui appartient au XIVe arrondissement, derrière les beaux ombrages qui rendent le chemin si agréable entre la rue de la Santé et la place Denfert-Rochereau, la **clinique générale de chirurgie** s'est fondée en 1900.

Le *boulevard de Port-Royal*, dans le court trajet qui s'étend entre la rue de la Santé et l'avenue de l'Observatoire, n'a pas remplacé (en 1868) moins de trois rues : celle des Capucins, du Champ et de la Bourbe. Les deux premières — leur nom l'indique assez — avoisinaient le couvent des Capucins, fondé en 1613, transféré en 1779 à la Chaussée d'Antin, et dont les bâtiments furent en 1792 transformés en hôpital spécial aux maladies vénériennes, sous le nom d'hôpital du Midi. On le nomme depuis quelques années **hôpital Ricord**, pour honorer la mémoire du grand praticien qui s'illustra dans le traitement de ces maladies. Sa statue, œuvre de Barrias, est placée devant la façade de l'établissement.

La troisième rue qu'a absorbée le boulevard de Port-Royal est la rue de la Bourbe. Il n'y a à en regretter ni son nom, ni son élégance, qui était nulle. Le nom datait au moins du XVIIe siècle — Jaillot l'atteste ; il devait être synonyme de voirie, de dépôt de boues, mais ce n'est pas sûr. C'est en 1626 que l'important monastère de Port-Royal, fondé dès le XIIIe siècle à Porrois, en pleine campagne, entre Versailles et Chevreuse, vint s'y réfugier par crainte des dangers auxquels la solitude exposait, en temps de guerre, des femmes sans défense.

La Révolution ferma l'abbaye en 1790, et trois ans plus tard en fit, sous le nom de Port-Libre — une prison. Entre le nom et la chose, l'ironie n'était pas absolue, car la prison n'était affectée qu'aux suspects. Florian fut l'un d'eux, Florian que les habitants de Sceaux avaient élu commandant de leur garde nationale et qu'il ne tardèrent pas à trouver trop tiède. Le doux poète passa là vingt-cinq jours en cellule ; son ami Boissy d'Anglas eut assez de crédit pour lui faire rendre la liberté, mais pas assez pour le guérir d'une mauvaise pleurésie que lui avait value sa geôle. Il ne revint à Sceaux que pour y mourir, un mois après, à l'âge de trente-neuf ans. Ses ingrats compatriotes ont depuis, par de multiples hommages à sa mémoire, réussi à faire oublier leur coupable conduite du 26 messidor an II.

LA STATUE DE F. ARAGO.

Après la tourmente, Port-Libre, redevenu Port-Royal, fut successivement destiné à recevoir divers services hospitaliers. Ce fut d'abord l'hospice des enfants trouvés — ce que l'on nommait maison d'allaitement — puis, à dater de 1814, il est devenu l'hospice de la **Maternité**. Il fut, dès lors, décidé qu'une école de sages-femmes y serait annexée ; elle a pris, de nos jours, de grands développements, sous le nom de **clinique Baudelocque**.

La *rue du Faubourg-Saint-Jacques* qui borde à l'Ouest la Maternité va nous conduire devant un autre établissement d'assistance, **l'hôpital Cochin**. Il fut fondé, dans les derniers temps de l'ancien régime, par Jean-Denis Cochin, curé de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, pour servir d'hospice aux pauvres et aux malades de la paroisse, et construit par l'architecte Viel, — « natif de ladite paroisse », d'après une estampe qui représente l'édifice. A peine s'il pouvait recevoir alors 40 malades. Incorporé à l'Assistance publique, il compte aujourd'hui près de 500 lits. Un décret du 25 août 1894 a déclaré d'utilité publique son agrandissement par l'acquisition d'un immeuble voisin, d'une superficie de 4,700 mètres. La dépense prévue a été évaluée à 365,000 francs.

La *rue Méchain* à gauche, la *rue Cassini* à droite du faubourg Saint-Jacques, sont silencieuses et graves comme le furent les deux astronomes dont elles portent le nom.

LA PRISON DE LA SANTÉ.

ENTRÉE DE L'HOPITAL COCHIN.

En 1783, le ministre de la Maison du Roi proposait à Louis XVI la nomination comme « concierge de l'Observatoire » du sieur Méchain, de l'Académie royale des sciences, astronome hydrographe de la marine, et la même année, en fixant son traitement à 500 livres, il le déclarait être « un jeune astronome, plein d'ardeur et de savoir ».

Les Cassini, eux, étaient astronomes de père en fils, et si c'est à l'aïeul, fondateur de l'Observatoire, que revient l'honneur d'avoir baptisé la rue, ses fils et petits-fils pourraient le revendiquer aussi. A cette famille, italienne d'origine, nous devons, outre l'organisation de l'Observatoire et la découverte de nombreux satellites, l'établissement du méridien et celui de la grande carte de France, si consultée encore aujourd'hui par les érudits.

Depuis deux siècles et demi, ce coin si tranquille et charmant, en pleine campagne jadis, est, dans notre Paris moderne, un des asiles le plus fidèlement constants de la science.

Les terrains où devait s'élever l'**Observatoire** furent acquis pour le roi le 7 mars 1667 et la construction de l'édifice achevée en 1672.

Et de fait, l'édifice que nous avons sous les yeux est, sans parler des adjonctions que les progrès de la science ont rendues nécessaires, le même que celui dont Colbert avait ordonné la construction au médecin Perrault, décidément meilleur architecte que médecin, puisqu'on lui doit aussi la colonnade du Louvre.

Une vingtaine de savants, tout au plus, assure le service des observations astronomiques et météorologiques et l'étude des infinis problèmes qu'elles font naître.

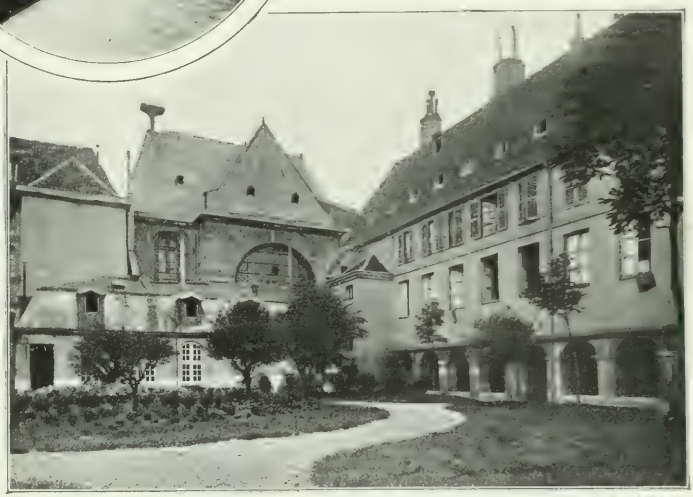
Devant la façade méridionale du monument se voit la statue d'Arago, œuvre d'Oliva, et dans la cour d'honneur (façade du Nord), le beau groupe sculpté par Chapu en l'honneur de Le Verrier.

A gauche de la première, au carrefour formé par la rue du Faubourg-Saint-Jacques et du boulevard Arago, d'où la perspective est si agréable sur les jardins de l'Observatoire, s'élèvent les bâtiments récents de la **Faculté de théologie protestante**. Ils semblent être le prolongement de la prison de la Santé. Singulier voisinage pour eux que celui du lugubre dépôt des condamnés!

Entre l'ombreuse *avenue de l'Observatoire* et la *rue Denfert-Rochereau* est un vaste enclos, celui de la **maison du Bon-Pasteur**, refuge plutôt que couvent, où la religion donne un asile aux jeunes pécheresses. Dans la partie de son tracé sur le XIVe arrondissement, la rue Denfert-Rochereau ne montre guère ainsi que des façades de couvents ou d'hospices. C'est, nous l'avons dit plus haut, une des plus anciennes rues de l'ancien Paris; *via infera*, rue d'en bas par rapport à la rue Saint-Jacques, plus rapprochée de la montagne Sainte-Geneviève. Un calembour, qui sera difficilement pardonné à nos édiles de 1879, en a fait la rue Denfert-Rochereau.

On se rappelle peut-être [illegible] ou l'omnibus de Montrouge [illegible] pour s'éviter [illegible] de l'avenue de l'Observatoire? C'était, à un point, un boyau peu avenant, resserré qu'il était [illegible] l'omnibus, succéda le tramway, l'incommodité n'en fut que plus grand. On y remédia en 188[illegible] 31 mètres, ce qui en fait une fort belle voie où les tramways et le chemin de fer d'Arpajon circulent à l'aise.

Voici d'abord, à l'angle même de l'avenue de l'Observatoire, l'austère couvent de la Visitation; puis, lui faisant suite,



GALERIE ET JARDIN DE L'HOSPICE DE LA MATERNITÉ.

l'**hospice des Enfants assistés**. C'est une construction élégante et d'aspect riant, mais dont la façade ne saurait cacher ou faire oublier au passant la misère de l'humanité! Le plus ancien asile parisien offert à la pauvreté ou au vice pour recueillir de malheureux enfants qui n'avaient pas demandé à naître est sans contredit ce grand bénitier de bois placé au parvis Notre-Dame, où de bonnes âmes trouvèrent celui dont Victor Hugo a fait l'un des héros de son admirable *Notre-Dame de Paris*, sous le nom de Quasimodo. C'était, en effet, la coutume, pieuse et naïve à la fois, du temps passé, de déposer au seuil des églises un berceau de ce genre, et il paraît qu'il ne chômait pas. Dès le XVIe siècle, une « maison de la couche » était fondée; elle eut plusieurs emplacements, jusqu'à ce que, en 1814, elle ait trouvé, par permutation avec la Maternité, son installation définitive dans les locaux du noviciat des Oratoriens, fermés par la Révolution.

Donc, c'est la tutélaire Assistance publique qui tient lieu de père et de mère — de mère surtout — aux malheureux petits êtres qui n'en ont pas moralement. Elle les reçoit tous, les yeux fermés, on peut dire, bien que depuis 1860 le *tour* ait été supprimé. Il faut quelqu'un pour apporter l'enfant et son bulletin de naissance. A ce quelqu'un, quel qu'il soit, l'on ne demande rien s'il ne veut rien dire : l'immatriculation s'accomplit avec l'ordinaire banalité administrative, et la société compte un pupille de plus à sa charge. Certes, ils sont à plaindre, ceux à qui les caresses, l'affection d'une mère sont à jamais interdites; mais aussi, ils [illegible] traitements, l'abandon, la faim, tous ces mauvais conseillers du vice. Nourris, éduqués, mis en état de gagner leur vie par la connaissance d'un métier ou comme soldats, il ne tient qu'à eux de mener à bien une existence dont la première étape aura été la *rue d'Enfer*.

VUE DE L'OBSERVATOIRE ET DE SES JARDINS.

A côté des Enfants assistés, vivent d'autres enfants déshérités par l'implacable nature : les jeunes filles aveugles, institution particulière dirigée par des religieuses. Elle avait auparavant son siège à Bourg-la-Reine. — Puis, à côté des enfants, des vieillards : l'Infirmerie Marie-Thérèse a été fondée par la comtesse de Chateaubriand pour donner asile à des prêtres âgés ou impotents.

Réservons pour le quartier du Petit-Montrouge ce qui a trait à la place Denfert-Rochereau, et gagnons la *rue Daguerre*, qui limite au Sud le quartier Montparnasse, pour en dire que jusqu'à 1867 elle se nomma rue de la Pépinière, ce qui, il faut bien en convenir, n'est pas d'un intérêt palpitant; mais c'est là sa seule particularité.

CENTRE DE L'ASILE-CLINIQUE SAINTE-ANNE.

Parallèlement à elle s'étend la *rue Froidevaux* (colonel de pompiers, mort au feu), jadis rue du Champ-d'Asile, un joli nom mélancolique qui lui seyait bien, car elle borde au Sud, le **cimetière Montparnasse**, le premier des grands cimetières parisiens que nous ayons encore rencontrés.

Depuis un siècle, ceux qui ont mission d'administrer Paris se sont toujours préoccupés d'éloigner du centre de la ville le lieu d'inhumation de ses morts, et d'en doter les communes suburbaines. Jusqu'en 1860, ils furent hors les murs; lorsque plus tard, ils devinrent insuffisants, le même sentiment égoïste fit créer de nouvelles nécropoles dans la banlieue, et c'est ainsi qu'existent les cimetières *parisiens* de Pantin, de Bagneux, de Saint-Ouen. Tant pis pour la banlieue. En 1804, Frochot, le premier préfet de la Seine, fit rendre un décret instituant pour Paris quatre cimetières situés hors de ses barrières : le Père-Lachaise, au Nord-Est; Montmartre, au Nord-Ouest; Sainte-Catherine, au Sud-Est; et Vaugirard, au Sud-Ouest. Les deux derniers furent supprimés et remplacés, en 1824, par le cimetière Montparnasse, nommé administrativement cimetière du Sud.

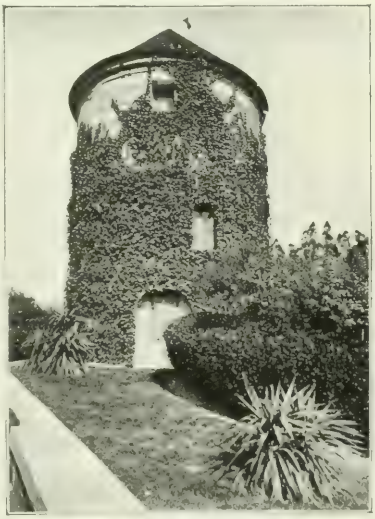
On y voit la colonne bizarre sous laquelle est inhumé Dumont d'Urville, brûlé si misérablement, après tant d'exploits maritimes, dans un wagon du train de Versailles; le fastueux tombeau de Mme Boucicaut, celui de Santerre, celui d'Hégésippe Moreau, que la commission du vieux Paris vient de faire restaurer, celui du général Huillin, l'un des vainqueurs de la Bastille, pour le président du conseil de guerre qui fit fusiller le duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes. Au rond-point central, un monument très sobre, dit monument de souvenir, a été élevé pour ceux qui n'ont plus de sépulture; non loin, les monuments des sapeurs-pompiers et des victimes du Devoir, construits par les soins de la Ville de Paris. Voici encore, çà et là, les sépultures de Proudhon, de Montalembert, de Pierre Larousse, de Sainte-Beuve, de Mme Agar, de Guy de Maupassant... Dans un endroit isolé, sur une petite éminence, une pierre surmontée d'un fût de colonne brisée, recouvre les corps des quatre sergents de la Rochelle, exhumés en 1830 du cimetière des suppliciés où ils avaient été « enfouis », et transportés là par de pieuses mains.

Mais ces quelques sépultures glorieuses sont noyées, en quelque sorte, parmi les innombrables tombes où des noms, des dates sont simplement inscrits; noms obscurs, tombes chères à ceux qui, au fond de leur cœur, entretiennent le souvenir des parents aimés, inoubliables...

Le cimetière Montparnasse renferme un monument d'un genre tout à fait inattendu en pareil lieu : c'est la tour d'un ancien moulin, dit de la Charité, parce qu'il appartint aux religieux de Saint-Jean-de-Dieu ou de la Charité, qui administraient l'hôpital de ce nom, dans la rue Jacob. C'était, au moins autant qu'un moulin, un cabaret, prédécesseur ou contemporain du célèbre moulin de la Galette, à Montmartre. Annexé au périmètre du cimetière, il perdit naturellement sa destination... et ses ailes, à partir de 1824, et servit de logement au gardien. Plus tard, lorsque l'administration a fait construire vers l'entrée principale de la nécropole, de vastes bâtiments pour le personnel, il fut tout à fait abandonné, mais la tour est restée debout, pittoresque et charmante, toute tapissée de lierre.

Pour les amateurs de spectacles, le **théâtre Montparnasse** est là, fréquenté surtout par les gens du quartier.

En remontant le *boulevard Edgar-Quinet* nous rejoignons le boulevard Raspail. La statue de Raspail, œuvre des frères Morice, que l'on voyait, il y a quelques années, à l'angle de la rue Gassendi, décore maintenant, depuis 1897, le square occidental de la place Denfert-Rochereau; ce déplacement a été rendu nécessaire par le retranchement d'un tiers de largeur que l'on a fait subir au boulevard Raspail (ancien boulevard d'Enfer et boulevard de Montrouge), pour lui donner le même ali-

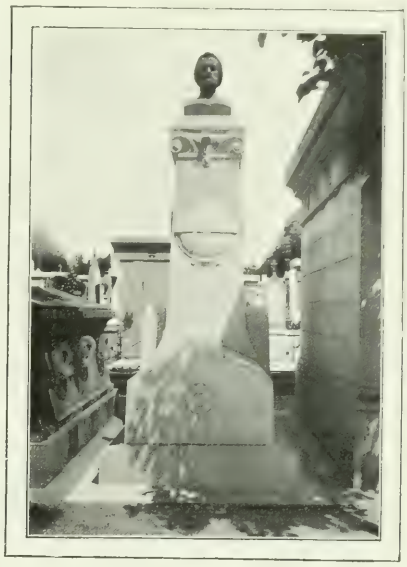


VIEUX MOULIN DU CIMe MONTPARNASSE

TOMBE DES POMPIERS MORTS AU FEU

TOMB DES AGENTS MORTS AU SERVICE.

TOMBEAU
DES 4 SERGENTS DE LA ROCHELLE.



TOMBEAU
DE PIERRE LAROUSSE.

TOMBEAU
DU NAVIGATEUR DUMONT D'URVILLE.

gnement qu'aux parties de cette voie, traversant les VIe et VIIe arrondissements.

La *rue Léopold-Robert*, ouverte en 1896, a reçu le nom d'un peintre que l'on apprécia pendant la Restauration. Pour des étymologistes d'occasion, la *rue Campagne-Première* évoque l'idée des champs voisins, que l'on est heureux de trouver au sortir de la ville; la vérité est tout autre : il s'agit du souvenir de la première campagne — militaire — du général Taponnier qui, après Wissembourg, s'était fait bâtir un logis dans cette solitude.

Le boulevard Saint-Jacques, au Nord, les rues de la Santé et de l'Amiral-Mouchez à l'Est, les fortifications au Sud, la rue de la Tombe-Issoire à l'Ouest, limitent le 54e quartier, qui se nomme administrativement **quartier de la Santé**. Cette appellation est d'origine ancienne : elle date des premières années du XVIIe siècle. La peste faisait alors de grands ravages à Paris; le gouvernement estima que l'hôpital Saint-Louis ne suffirait pas à recueillir tous les malades, et il en créa un autre, au Midi, que l'on appela le *Sanitat* ou la Santé, et qui fut placé sous l'invocation de sainte Anne, pour rendre hommage à la reine, Anne d'Autriche. Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas de la prison de la Santé, déjà rencontrée dans le quartier précédent : la prison doit son nom à la rue qui, elle-même, le tenait de l'hospice, auquel elle conduisait. Jusqu'à la fin de l'ancien régime, Sainte-Anne continua de recevoir des contagieux. Puis, on en fit une annexe de Bicêtre pour les fous inoffensifs qu'on y employa à cultiver la terre. C'était un acheminement vers son affectation actuelle qui, depuis 1866, est officiellement celle de **clinique des aliénés**. Du chemin de fer de Sceaux, entre les stations de Denfert et de Sceaux-Ceinture, l'œil embrasse l'ensemble des bâtiments, en pierre blanche, séparés par de vastes parterres de maraichage que les malades mêmes font prospérer. Plus de cinq cents aliénés des deux sexes peuvent y être hospitalisés

LES PETITES CASCADES DU PARC DE MONTSOURIS.

Très près de Sainte-Anne, entre l'avenue de Montsouris et la rue de la Tombe-Issoire, une sorte de haute forteresse, aux talus gazonnés, attire le regard. Est-ce une poudrière? est-ce un bastion? est-ce un fort? Non. L'édifice en question a un but éminemment pacifique : il constitue les **réservoirs de la Vanne**. Le projet de capter les eaux de la Vanne (petite rivière de la Champagne bourguignonne, née aux environs de Sens), pour alimenter en eau de source les quartiers de la rive gauche, fut conçu en 1865 et reçut dès lors un commencement d'exécution; mais les travaux d'adduction, très considérables par eux-mêmes, furent retardés par la funeste guerre de 1870, et finalement le réservoir n'a fonctionné qu'à partir de 1874. Il en a coûté environ cinquante millions pour recevoir 100,000 mètres cubes d'eau. Et à cet approvisionnement vient de s'ajouter le produit de la captation du Lunain, un autre cours d'eau, frère de la Vanne, soit encore 50,000 mètres cubes.

L'*avenue Reille* porte le nom du maréchal de France, mort en 1860. Elle sépare les réservoirs d'un vaste rectangle en partie planté d'arbres, en partie disposé comme un manège; c'est l'**école de dressage** pour la remonte de l'armée; là sont cantonnés les jeunes chevaux pour l'apprentissage de leur futur métier.

Ce coin de Paris dépendait, avant 1860, de la commune de Gentilly : on l'appelait le Montsouris ou Moque-souris, noms restés sans explication. Cette désignation est restée populaire, grâce au **parc de Montsouris**, une des plus jolies promenades dont le second Empire ait doté nos quartiers de la périphérie.

La dépense atteignit 1 million 750,000 francs. Depuis 1876, un observatoire astronomique, fondé par la Ville, s'est ajouté à l'observatoire météorologique du [illegible] duction du palais du bey de Tunis qui avait figuré à l'Exposition de 1867. Il fut d'abord dirigé par [illegible] *Mouchez*, dont le [illegible] voisine.

Le sifflet strident du **chemin de fer de Sceaux** vient à chaque instant corriger la mélancolie que malgré lui semble dégager ce joli

parc, et les enfants ne se lassent pas de voir filer les trains sous leurs yeux ébahis. La ligne coupe en deux parties à peu près égales le quartier de la Santé dans toute sa longueur; elle lui appartient donc bien en propre. Construite pour desservir la charmante vallée que couronnent Fontenay et Sceaux, elle fut inaugurée en 1846.

La *rue de la Tombe-Issoire*, la seule du quartier qui ait quelque animation, nous est vénérable à plusieurs égards : c'est l'ancienne grande route d'Orléans, disons mieux, l'ancienne voie romaine qui conduisait de Lutèce aux provinces du Sud de la Loire; elle eut ce privilège de voir passer diligences et chaises de poste jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, époque à laquelle l'avenue d'Orléans l'en dépossèda. Son nom aussi a quelque chose d'étrange et demeure encore mystérieux. On a cherché dans les légendes du moyen âge l'histoire d'un géant qui aurait été enterré dans ces parages, le géant Ysoré; mais Jaillot, moins crédule, a retrouvé la preuve de l'existence, au XVIe siècle, d'une famille parisienne du nom d'Isoire, possédant une maison sur la place Maubert; de là à lui attribuer aussi la possession d'un fief dans la plaine de Montrouge, il n'y a pas loin, mais ce n'est toujours qu'une hypothèse, d'autant plus que le nom existait dès le siècle précédent. Par acte du 27 avril 1466, le commandeur de Saint-Jean-de-Latran, à Paris, donne à bail à Germain Amanbry, laboureur de Châtenay, la « maison, hostel et metairie de la Tombe Ysore » que possédait la Commanderie, « ledit hostel, fermé de murs, situé près du moulin à vent ». (Archives nationales, S. 5122, original sur parchemin).

La *rue d'Alésia* est la grande voie qui, continuant la rue de Tolbiac (XIIIe arrondissement) et continuée par la rue de la Convention (XVe arrondissement), établit une relation directe entre Auteuil et Bercy. Le chemin de fer de Sceaux passe au-dessus d'elle sur un beau pont de pierre qui porte la date de 1868.

LE LION DE BELFORT.

Le **quartier du Petit-Montrouge** forme le noyau autour duquel l'arrondissement s'est développé et peuplé. La rue de la Tombe-Issoire, d'un côté, celle des Plantes, de l'autre, la rue Daguerre et le boulevard Saint-Jacques, au Nord, les fortifications, au Midi, en constituent les limites; c'est un carré long. Parcourons-le en commençant, à l'Est, par la *place Saint-Jacques*. Spacieuse et déserte, elle a un sombre passé, car, de 1832 à 1851, la guillotine y fonctionna, tant que Bicêtre servit de dépôt des condamnés à mort.

La *place Denfert-Rochereau*, elle, est pleine de gaieté et de soleil. Au centre, le **Lion de Belfort**, chef-d'œuvre de Bartholdi, symbole de la défense nationale, repose majestueux et superbe, dans la tranquillité que donne la force. A gauche, s'élève la gare, dénommée avec un rare mauvais goût, Paris-Denfert. Ce fut longtemps la tête de ligne; elle ne l'est plus que pour les messageries, depuis le 1er avril 1895, jour où a été livré à l'exploitation le prolongment souterrain du chemin de fer jusqu'au Luxembourg.

Dans un square minuscule planté du même côté, se voit le *monument de Charlet*, sculpté par Charpentier : le motif principal en est un beau grenadier de l'Empire, montant la garde devant le médaillon où est reproduite l'effigie du populaire dessinateur de nos gloires militaires.

De l'autre côté de la place, dans un square moins exigu, la statue de Raspail, dont nous avons déjà parlé.

L'entrée de l'avenue d'Orléans est commandée par deux pavillons qui se font vis-à-vis. Bien que tout à fait dépourvus de grâce, ils n'en sont pas moins intéressants à regarder, car ce sont maintenant les deux spécimens le mieux conservés des anciennes barrières de Paris; nous sommes à la barrière d'Enfer. La Ville de Paris les utilise pour le service administratif des carrières et, de fait, à côté de celui de droite, est l'entrée des **catacombes**, la grande curiosité de l'arrondissement. En 1786, on transféra dans les carrières qui s'étendent sous la plaine de Montrouge, les innombrables ossements provenant du cimetière des Innocents, supprimé pour cause de salubrité publique. Ces ossements furent disposés avec art le long des parois; la collection s'enrichit à plusieurs reprises par suite de la suppression d'autres cimetières, et elle constitue le plus bel ossuaire du monde. On le visite à jours fixes, muni d'une carte que l'administration préfectorale ne refuse jamais — et armé d'une bougie. Cette promenade macabre commence à l'ancienne barrière d'Enfer, pour se terminer 500 mètres plus loin, vers le Midi, *rue Dareau*, jadis voie creuse et ci-devant rue des Catacombes. C'est un maître de Montrouge qui a fourni la dénomination actuelle.

FAÇADE DE LA GARE DU CHEMIN DE FER DE SCEAUX.

LE PAVILLON DU BEY DE TUNIS (PARC DE MONTSOURIS).

LE LAC DU PARC DE MONTSOURIS.

L'*avenue d'Orléans*, longue d'environ 1,200 mètres, est l'artère principale du quartier. C'est, ou le sait, le prolongement dans Paris de la route nationale n° 20, de Paris à Toulouse, en cette

L'ÉGLISE SAINT PIERRE-DE-MONTROUGE.

qualité, elle est plantée d'arbres et pourvue, tous les 500 mètres, d'une de ces bornes en fonte qui indiquent les distances kilométriques, calculées depuis le parvis Notre-Dame.

Au n° 15 est la **maison de retraite de Larochefoucauld**, fondée il y a cent ans. Elle dépend maintenant de l'Assistance publique. On y est reçu à partir de soixante ans ou lorsque d'incurables infirmités rendent tout travail impossible. Le prix de la pension est, pour la première catégorie, de 250 francs par an, de 312 fr. 50 pour la seconde, hommes et femmes. L'institution est donc très libérale et maternelle, car elle offre un asile indemne de tout souci à ces nobles retraités du travail dont le repos est si légitime après soixante ans de labeur et de privations.

UN DES PAVILLONS DE LA BARRIÈRE D'ENFER.

Au carrefour que l'on appelait jadis de la Croix-d'Arcueil et qui est aujourd'hui sans dénomination, s'élève l'église **Saint-Pierre-de-Montrouge**, la première que nous ayons encore rencontrée dans l'arrondissement. Encore n'est-elle pas très ancienne, ayant été construite de 1863 à 1870, par Vaudremer. C'est un monument sobre, de proportions harmonieuses, qui fait honneur à son architecte.

A deux pas en deçà de la porte d'Orléans, l'avenue franchit sur un pont de pierre le chemin de fer de Ceinture qui a là sa station de **Montrouge**. Le parcours de la ligne est uniformément en déblai, entre les stations d'Ouest-Ceinture et de la Glacière, qui sont situées aux limites respectives des XIIIe et XVe arrondissements. Entre Montrouge et la Glacière, la tranchée est voûtée et forme un tunnel long de 900 mètres, au sortir duquel on passe sous le chemin de fer de Sceaux, à une profondeur de 30 mètres.

La région qui s'étend à l'ouest de l'avenue d'Orléans est restée la moins peuplée de l'arrondissement : Paris ne l'a pas encore envahie et le maraîchage n'y est pas trop à l'étroit. L'*avenue de Châtillon* la traverse, pour devenir hors des remparts, la route départementale n° 29, de Paris à Chevreuse. Nous regrettons pour la *rue Friant* qu'elle ait perdu, depuis 1864, son aimable nom de rue du Pot-au-Lait.

En revanche, la *rue des Plantes* a tout gagné à ne plus s'appeler chemin des Gors; malheureusement la grâce de son nom ne l'empêche pas d'être l'itinéraire habituel et trop fréquenté des convois funèbres qui vont au cimetière parisien de Bagneux. Cette dénomination de Gors était bien ancienne; nous la trouvons déjà usitée en 1566, dans des titres de propriété de la Commanderie de Saint-Jean-de-Latran (Arch. nat., S. 5.122), parmi d'autres noms de lieux-dits qui en étaient voisins : le chemin des Charbonniers, les Marjolaines, les Joncs marins ou Jommarins (dès 1489). Voilà de vieux titres de noblesse pour des quartiers qui paraissent nés d'hier!

La rue des Plantes vient déboucher dans l'avenue du Maine, en face d'un vaste espace ombragé et bordé d'édifices municipaux dont la **mairie du XIVe arrondissement** est le principal. La date 1886, gravée à son fronton, est la preuve qu'elle n'est pas contemporaine de la constitution de l'arrondissement; toutefois le monument que nous

LE PETIT CHEMIN DE FER D'ARPAJON.

VUE DE LA PORTE D'ORLÉANS.

avons sous les yeux fut bien la première [illegible] de Montrouge, mais il a été agrandi, remanié si complètement depuis, au point de devenir méconnaissable. La *rue* [illegible] (c'est le nom d'un [illegible] premier Empire) la relie commodément à l'avenue d'Orléans.

L'*avenue du Maine* est mentionnée sur d'anciens plans comme route du Maine. Depuis, nous l'avions connue sous le nom de chaussée [illegible] actuelle date de 1877. Il ne faut pas croire pour cela que ce fût le chemin suivi pour se rendre dans la province du Maine. La [illegible]

LE DISPENSAIRE FURTADO-HEINE.

L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-PLAISANCE.

cation de ce mystère, et c'est une nouvelle occasion de pester contre les maladroits réformateurs des noms de rues : elle s'appela en effet, jusqu'à 1873, rue du Château-du-Maine, parce qu'elle conduisait à une sorte de château, disons, plus modestement, de pavillon, où le duc du Maine, enfant, aimait à jouer. Cette habitation a disparu : elle portait le n° 142 de la rue du Château et les arbres de son parc, peut-être contemporains de Louis XIV, étaient loin d'être inutiles à donner à ce coin reculé de Paris un agrément dont il a besoin. Mise en vente le 28 mai 1898, cette propriété a été achetée par une compagnie de tramways qui a remplacé ces beaux ombrages par les constructions de son dépôt.

Cette explication étymologique nous a conduits dans le 56e quartier, qui est celui de **Plaisance**. Vers 1840, un nommé Chauvelot, enrichi par l'exploitation d'une rôtisserie de la rue Dauphine, y vint acheter des terrains et bâtir des maisons. A ce quartier nouveau, il donna le nom de Plaisance, que le temps a maintenant consacré. Nous retrouverons Chauvelot à Vaugirard, où son humeur industrielle s'exerça par la création d'un autre quartier, celui de Malakoff.

Le succès de ces créations fut dû en grande partie à ce qu'elles se firent hors de l'enceinte de Paris. Plaisance fut bâtie sur les territoires des communes de Vanves et de Vaugirard : le quadrilatère limité par les rues des Plantes, d'Alésia, le chemin de fer et les fortifications, dépendait de Vanves; le reste du quartier, c'est-à-dire la partie la plus habitée, relevait administrativement de Vaugirard. On y chercherait en vain de plus anciens souvenirs que celui du château du Maine. Il y avait aussi un vieux moulin, le *moulin de beurre*, dont le nom a été maintenu à une rue.

L'église **Notre-Dame-de-Plaisance** est en voie de reconstruction, c'est-à-dire qu'une souscription est ouverte pour permettre la réédification d'un édifice moins modeste que la chapelle actuelle, dont le cinquantenaire a pourtant été célébré le 9 avril 1899. La nouvelle église doit être sous l'invocation de Notre-Dame-du-Travail; elle s'étendra entre les rues Vercingétorix et Guilleminot.

Nombreux sont à Plaisance les établissements d'assistance, d'instruction et les couvents. L'*asile Notre-Dame-de-Bon-Secours*, située rue des Plantes, n° 66, a été institué pour recueillir des vieillards ou des malades, payant pension ou traités à l'aide de fondations dues à la charité privée.

LA MAIRIE DU XIVe ARRONDISSEMENT.

Rue Delbet, se trouve le somptueux *dispensaire Furtado-Heine*, fondé en 1884; les enfants âgés de moins de quinze ans, y reçoivent les consultations médicales et les médicaments nécessaires à leur rétablissement. De plus, Mme Furtado-Heine a fondé, rue Jacquier, n° 1, une *crèche* qui porte aussi son nom, inaugurée au mois de juin 1896. Cet établissement a coûté 1,500,000 francs.

L'hôpital Broussais, à l'extrémité de la rue Didot, dominant la tranchée du chemin de fer de Ceinture, date de 1884. Il contient 260 lits. On y traite exclusivement les maladies ayant un caractère épidémique.

Son voisin, l'*hôpital Saint-Joseph*, rue Pierre-Larousse, n° 1, est, comme l'asile de Bon-Secours, une œuvre de la charité privée.

Rue d'Alésia, enfin, à l'intersection de la rue Villemain, s'ouvrent à l'enfance abandonnée, à la vieillesse malheureuse, les portes de deux établissements charitables : **l'asile temporaire d'enfants** et la **maison de retraite Tisserand**. Au déclin comme au seul de l'existence, l'homme ne peut se protéger seul. Il n'est pas de quartier à Paris où cette protection tutélaire ne lui soit plus largement offerte qu'à Plaisance.

MALAKOFF
MONTROUGE
GENTILLY
BOULEVARD
Chemin
Hôpital St Joseph
Hôpital Broussais
Gare des Marchandises
Ouest Ceinture
Pasteur
Institut Pasteur
Hôpital Necker
BOULD
VAUGIRARD
MAINE
XV
56
CIMETIERE
DU SUD
DU MONTPARNASSE
EDGAR QUINET
MONTPARNASSE
RASPAIL
VI
BRUNE
CHATILLON
AVENUE
D'ORLEANS
55
BOULEVARD
D'ORLEANS
PLACE DENFERT
Hospice de Lunatiques
Hospice des Enfants assistés
Observatoire
OBSERVATOIRE
53
Maternité
Hôpital Cochin
Hôpital Ricord
Hôpital du Val de Grâce
V
ST JACQUES
ROYAL
PORT
Prison de la Santé
ARAGO
Ecole de Dressage
Réservoirs de la Vanne
Ceinture
54
Clinique des Aliénés
PARC DE MONTSOURIS
Observatoire
Ecole d'Alésia
BOULD D'ITALIE
XIII
Vergniaud
Barrault
JOURDAN
53
54
55
56

LA SEINE ENTRE LES XVe ET XVIe ARRONDISSEMENTS (Vue prise en 1899).

XVe arrondissement.

VAUGIRARD. — 57e QUARTIER : SAINT-LAMBERT. 58e QUARTIER : NECKER.

59e QUARTIER : GRENELLE. 60e QUARTIER : JAVEL.

Il était impossible de choisir pour le XVe arrondissement, dit de VAUGIRARD, une dénomination plus exacte que celle qu'il a reçue : Vaugirard. Dans toute la région, nul monument marquant, hélas! tandis que s'imposant le souvenir historique d'un très ancien village dont le territoire, annexé en 1860, a constitué les sept huitièmes de l'arrondissement. Seule une partie du quartier Necker provient de l'ancien Paris de Louis XV, et nous aurons occasion de montrer plus loin comment Grenelle ne fut qu'un démembrement de la commune de Vaugirard.

Sa superficie, qui est de 721 hectares, lui vaut, dans cet ordre d'idées, la suprématie sur les dix-neuf autres arrondissements, le XVIe le suivant de près avec 709 hectares et le XIIe ensuite avec 625; mais le chiffre de la population n'est pas tout à fait en proportion avec cette vaste étendue : au dernier recensement, il était, en chiffres ronds, de 133,000 habitants, c'est-à-dire inférieur à celui des Ve, XIe, XVIIe, XVIIIe, XIXe et XXe arrondissements.

Les limites sont des plus nettes : à l'Est, la ligne du chemin de fer de l'Ouest le sépare du XIVe arrondissement; au Sud, sont les fortifications; à l'Ouest, la Seine, au delà de laquelle s'étend le XVIe; au Nord, la limite est faite avec le VIIe arrondissement par l'axe de l'avenue de Suffren, de la rue Pérignon, de l'avenue de Saxe et de la rue de Sèvres; avec le VIe, par l'axe du boulevard Montparnasse jusqu'à la place de Rennes.

Si haut que l'on remonte dans l'histoire, on ne trouve rien de certain sur Vaugirard avant le XIIe siècle. Il paraît qu'[illegible] plaine *Val Bouton* — dénomination incertaine et inexpliquée — [illegible] en 1258, elle attira l'attention de l'abbé de Saint-Germain-des-Prés, Girard de Moret; il en fit une [illegible] de son [illegible] maison de convalescence pour ses religieux : d'où son nom donné au lieu : Val Girard et finalement Vaugirard. Les [illegible] Moret continuèrent au jeune village la faveur qu'il lui avait témoignée; Jean de Précy, notamment, au siècle suivant, le dota d'une clôture, puis d'une chapelle qui, en 1342, fut érigée en une cure distincte de celle d'Issy. Cette date est, à proprement parler, celle de la fondation de Vaugirard, car, au moyen âge surtout, un groupe d'habitants n'avait d'existence propre qu'à condition de former une paroisse.

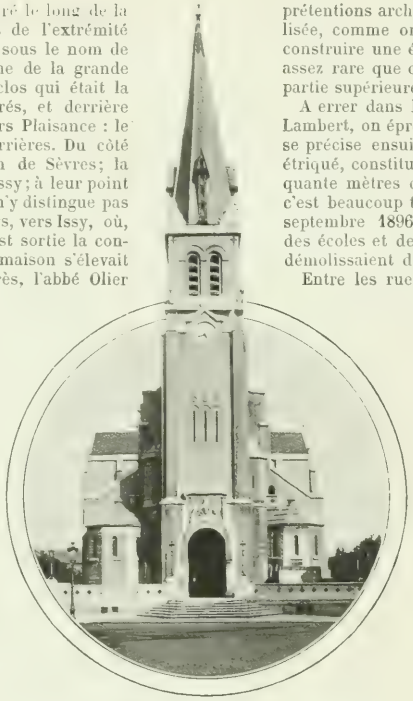
Nous avons sous les yeux un « plan de la terre et seigneurie d'Issy, Vaugirard et leurs dépendances » daté de 1667 et conservé aux Archives

[illegible] l'agglomération du bourg est figuré le long de la grande rue, vers le n° 240, c'est-à-dire près de l'extrémité de la rue Cambronne, laquelle y figure aussi sous le nom de chemin de Vaugirard à Grenelle. Sur la gauche de la grande rue, plus près de Paris, se voit un vaste enclos qui était la maison seigneuriale de Saint-Germain-des-Prés, et derrière lui le lieu dit les Fourneaux; puis, allant vers Plaisance : le Pressoir, les Bruyères, les Morillons, les Carrières. Du côté de l'Ouest, la rue Lecourbe s'appelle chemin de Sèvres; la rue Croix-Nivert, chemin d'en bas de Paris à Issy; à leur point de rencontre est marquée la croix Nivert. On n'y distingue pas la maison fameuse située, tout au bout du pays, vers Issy, où, en 1642, l'abbé Olier fonda le séminaire d'où est sortie la congrégation des prêtres de Saint-Sulpice. Cette maison s'élevait sur le côté droit de la route; mais, peu après, l'abbé Olier acheta en face un grand clos, relia les deux propriétés par un souterrain, et fit construire de nouveaux bâtiments où il installa ses jeunes séminaristes. Le collège actuel des jésuites en occupe l'emplacement, nous dirons plus loin après quelles phases.

En 1790, la paroisse de Vaugirard devint une commune du district de Sceaux et du canton d'Issy : ce ne fut pas sans quelque difficulté; il était question de la réunir simplement à Issy, sous prétexte qu'elle n'en était qu'un démembrement, mais les habitants protestèrent jusque devant l'Assemblée nationale, et leur plainte fut entendue. En 1830, Grenelle devint à son tour autonome, et, trente ans après, les deux communes étaient définitivement absorbées par la métropole, mère trop avide de serrer ses enfants dans ses bras.

Quartier Saint-Lambert. — C'est le cœur même de l'ancien Vaugirard. Le nom qu'il porte est celui du saint, évêque assez obscur de Maëstricht, que l'église paroissiale reconnaît pour son patron. Cette église, on l'a vu, avait été fondée en 1342. Seuls, les anciens du lieu pourraient se la rappeler : elle s'élevait au carrefour des rues Saint-Lambert et Desnouettes, c'est-à-dire à l'extrémité Ouest du village, et dans son livre sur Vaugirard, écrit en 1842, l'abbé Gaudreau, qui en était curé, se plaint amèrement de cet emplacement et de l'abandon dans lequel on la laisse. Six ans après, on lui donnait satisfaction, par le vote du conseil municipal de Vaugirard qui confiait à Naissant, architecte de l'arrondissement de Sceaux, la construction de l'église actuelle sur un terrain donné à la commune par l'abbé Groult. Disons en passant que telle est l'origine du nom de la rue voisine, appelée antérieurement rue du Transit.

Donc, l'église **Saint-Lambert**, commencée en 1848, fut inaugurée le 19 juin 1856. Située rue Gerbert, c'est un édifice correct, sans grandes prétentions architecturales. La déclivité du terrain a été utilisée, comme on l'a fait plus tard à l'église d'Auteuil, pour construire une église inférieure, mais avec cette particularité assez rare que celle-ci est de proportions plus grandes que la partie supérieure. Ce n'est donc pas une crypte.



FAÇADE DE L'ÉGLISE SAINT-LAMBERT.

A errer dans les rues peu intéressantes du quartier Saint-Lambert, on éprouve une sorte de malaise vague d'abord, qui se précise ensuite : cela manque de verdure. Seul, un square étriqué, constituant la place de Vaugirard, offre ses cent cinquante mètres d'ombrage aux ébats d'innombrables enfants; c'est beaucoup trop peu. Encore ne date-t-il que du mois de septembre 1896; il occupe le terrain de l'ancienne mairie, des écoles et de la justice de paix, bâtiments ruineux qui se démolissaient d'eux-mêmes.

Entre les rues Lecourbe et Blomet, s'élève la **mairie du XVe arrondissement**, dans le style habituel depuis vingt-cinq ans à ce genre d'édifices. Celui-ci a eu pour architecte M. Devrey et a été achevé en 1876.

En suivant l'ancien chemin de Sèvres qui porte, depuis 1865, le nom du général *Lecourbe*, on arrive au carrefour où nous avons dit que dès le XVIIe siècle se dressait la *croix Nivert*. La rue de ce nom, très ancienne aussi, y aboutissait; elle n'a été prolongée qu'en 1875, jusqu'à la rue de Vaugirard. Elle débouche en face du collège de l'Immaculée-Conception, plus connu sous le nom de maison des jésuites de Vaugirard, qui occupe l'emplacement du primitif séminaire de Saint-Sulpice fondé par Olier en 1642. Vendu comme bien national en 1790, cet établissement eut plusieurs possesseurs jusqu'à ce qu'en 1829 il eût été acquis par l'abbé Poiloup pour redevenir un collège. Il l'est resté, mais, depuis 1843, sous la direction des pères jésuites.

A cet endroit, la rue de Vaugirard s'est élargie. La barrière est proche, c'est-à-dire le terminus de son parcours qui est de 4,350 mètres exactement. Déjà s'aperçoivent les premières maisons d'Issy, et, par delà, les coteaux boisés de Meudon; c'est la route de Versailles qui commence, route nationale 189, l'ancien pavé des gardes. Ainsi s'explique le nom de porte de Versailles, que beaucoup confondent avec la porte sise au Point du Jour, au bout de l'avenue de Versailles, pour laquelle l'Administration a réservé le nom de porte de Saint-Cloud.

Soit par le *boulevard Lefebvre* (il s'agit du célèbre maréchal Lefebvre), soit par les rues Leriche et des Morillons, on atteint en quelques minutes les nouveaux **abattoirs de la rive gauche**.

Seules, les villes de quelque importance ont des abattoirs. Cela paraîtrait un édifice somptueux dans les simples communes, où bouchers et charcutiers tuent les animaux dans la cour de leur maison

LE SQUARE DE VAUGIRARD.

LA MAIRIE DU XVe ARRONDISSEMENT.

ENTRÉE DES ABATTOIRS DE VAUGIRARD.

PONT DE L'AVENUE DU MAINE.

érigée en « tuerie ». Il en fut d'ailleurs ainsi à Paris même jusqu'au règne de Napoléon Ier. Un décret impérial de 1810 décréta la construction de cinq abattoirs dans les faubourgs : trois sur la rive droite : le Roule, Montmartre et Ménilmontant; deux sur la rive gauche : Villejuif et Grenelle. En 1848, un abattoir spécial pour les porcs fut construit à la barrière des Fourneaux. La commune de Vaugirard était donc bien — ou plutôt mal partagée à cet égard puisqu'elle avait deux sur trois des abattoirs de la rive gauche. Le grand abattoir de la rive droite, que nous retrouverons à la Villette, absorba les trois autres, situés au nord du fleuve. Rien n'était changé pour Vaugirard.

Dans sa séance du 14 février 1887, le Conseil municipal s'en préoccupa enfin; il décida l'acquisition d'un vaste terrain vague, de 10 hectares, situé dans l'ancien lieu dit les Morillons (déjà existant sur le plan de 1667), bordé au Sud par le chemin de fer de Ceinture, c'est-à-dire dans une condition favorable à l'adduction des bestiaux. Les négociations, puis les travaux durèrent longtemps; il s'agissait de 10 millions à dépenser, dont on trouvait compensation, il est vrai, pour la plus grosse part, dans l'aliénation des terrains des abattoirs des Fourneaux et de Grenelle. L'édifice n'était pas achevé le 13 juillet 1897, lorsqu'il fut visité par le président de la République à son retour de l'inauguration du pont Mirabeau; il n'y avait en activité, depuis le 20 novembre 1896, que l'abattoir de la charcuterie. Tout est fini aujourd'hui : un arrêté préfectoral du 9 février 1898 a fixé au 6 mars l'ouverture des « échaudoirs » pour la boucherie, l'abattoir de Villejuif restant ouvert à la boucherie hippophagique. L'ensemble des bâtiments est de bonne mine; on voit que l'espace n'a pas été ménagé. Les architectes ont tenu à réaliser les desiderata des hygiénistes. L'entrée principale sur la *rue des Morillons* est décorée de deux ruminants de bronze, à l'allure fringante, placés là sans doute par ironie, car ils semblent dire à leurs lamentables compagnons : *Lasciate ogni speranza...*

Non loin sont le *boulevard* et la *rue Chauvelot*, une seule voie ne suffisant pas à perpétuer la mémoire du fondateur de Plaisance et du hameau de l'Avenir dont la *rue de Villafranca* était une des artères principales. C'est dire que ce groupe d'habitations date de 1859. Là s'élevait, rivale de la tour voisine de Malakoff, la tour de Villafranca, qui n'a pas résisté au siège de 1870.

La *rue Labrouste* porte le nom de l'architecte de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Elle aboutit au *rond-point des Fourneaux*, un gentil coin de province, qui traverse la vénérable *rue de la Procession*, privée depuis bien longtemps des reposoirs et des pieuses bannières.

Quant à la *place* et à la *rue d'Alleray*, elles transmettent à la postérité le nom du dernier seigneur de Vaugirard, [illegible] messire Denis-[illegible] seigneur de Bazoches, Condé, Saint-Libière et autres lieux, seigneur-patron de Vaugirard-lez Paris [illegible] Paris, qui mourut sans seigneurie en 1794.

Quartier Necker. — Il participe de l'ancien Paris et du Paris annexé, étant à cheval sur l'ancien boulevard de ronde; il en [illegible] mies bien distinctes qui se confondront avec le temps, à mesure que la périphérie se parisianise, si l'on peut ainsi parler.

Si la place de Rennes est commune aux VIe, XIVe et XVe arrondissements, la **gare Montparnasse** et la ligne de chemin de fer qu'elle commande appartiennent tout entières à ce dernier arrondissement. Pour une fois, la loi des axes n'a pas été observée.

De moins en moins nombreux sont les hommes qui avaient vingt ans en 1840, ceux qui eurent la surprise, l'émotion, après avoir été en chemin de fer à Saint-Germain — ce qui passait pour un acte de suprême courage — de se rendre à Versailles par le même procédé. Ils nous diraient les sentiments qu'ils éprouvaient, le 10 septembre 1840, lorsque fut inaugurée cette ligne qui avait à franchir une vallée à 45 mètres de hauteur, et qui montait, montait toujours pendant 5 lieues. Vaugirard dut être en fête, ce jour-là, d'autant mieux que les trains circulèrent sans encombre. La gare primitive était située hors barrière, à l'angle de l'avenue du Maine et du boulevard des Fourneaux (aujourd'hui boulevard de Vaugirard), construction modeste (en 1842, dans son *Histoire de Vaugirard*, l'abbé Gaudreau la qualifie de magnifique embarcadère), offrant une seule façade sur le côté droit de la ligne et que la Compagnie a conservé pour y placer des bureaux. Peu d'années après, les nécessités du trafic exigèrent autre chose. Il fallut jeter deux viaducs, l'un sur l'avenue du Maine, l'autre sur le boulevard de Montrouge (Edgar-Quinet), puis, à leur hauteur, élever un énorme môle de terre, sur lequel fut construite la gare actuelle par l'architecte Lenoir. Ces divers travaux étaient achevés en 1852, et de la plus petite gare de Paris, on [illegible] la plus monumentale.

Pendant près de cinquante ans, la gare Montparnasse n'a pas changé d'aspect. Les Parisiens — ceux surtout de la rive gauche — en [illegible] sourciller l'escalier un peu raide, pour prendre le train [illegible] qui mène aux jolis bois de Meudon et de Chaville. Tout [illegible] elle aussi s'est [illegible] comprise dans les [illegible] de transformation [illegible] toutes les compagnies, à la suite de la loi [illegible] de 1909, [illegible] pour à l'exception [illegible] gares terminus. Les au- [illegible]

VUE DE LA GARE MONTPARNASSE.

[illegible] par lesquelles on accé[illegible] des lignes, ont leur origine sur le boulevard Edgar-Quinet, au lieu de l'avoir, comme jadis, à [illegible] Rennes. Les voitures circulent de l'embarcadère au débarcadère par une loggia couverte, placée au-dessous de l'horloge qui décore la façade centrale, dont l'ordonnance a été respectée, mais que flanquent deux larges ailes métalliques, d'une élégance contestable, auxquelles aboutissent les nouvelles rampes. L'accès des lignes de banlieue est ménagé par deux escaliers à double révolution, sous lesquels en passe un autre, au centre des bâtiments, pour la sortie des voyageurs.

Phot. Neurdein

VUE DE L'INSTITUT PASTEUR.

Cette disposition nouvelle, plus pratique assurément, a pour avantage d'éviter le retour d'accidents comme celui du 22 octobre 1895, où le train express 56, venant de Granville, ne put être arrêté à temps par son mécanicien; la locomotive défonça la grande baie du premier étage de la gare et vint s'abattre sur le pavé de la place. Si le conducteur d'arrière, voyant l'entrée en gare s'effectuer avec une allure désordonnée n'avait pas fait jouer le frein Westinghouse qui bloqua les derniers wagons, tout le train passait sur la place!

En même temps que les travaux de réfection de la gare Montparnasse, ont été poursuivis ceux, plus utiles encore, qui avaient pour but de faciliter et de multiplier les communications entre le XIVe et le XVe arrondissement par la suppression des passages à niveau des rues du Château et de la Procession, par la création d'une passerelle au droit de la rue Durand-Claye. Enfin, les voies sont doublées entre Paris et Clamart.

A en croire les très rares historiens de Paris qui ont daigné s'occuper de la *rue des Fourneaux*, elle tirerait son nom de fabriques de fourneaux ayant existé là au siècle dernier. Rien n'est moins probable. Remarquez que le lieu dit les Fourneaux figure déjà sur le plan de 1667; c'était alors la pleine campagne; on n'imagine guère que les commerçants y aient pu faire des affaires. Non : ces fourneaux étaient tout simplement des fours à chaux, à moins que ce n'aient été des cheminées d'appel au-dessus de champignonnières, comme on en voit tant aujourd'hui encore au Sud de Paris. L'antiquité de cette voie est son seul mérite, car elle est mortellement triste. Au n° 21, se voit une statue de la Vierge dans une niche dont la grille, assez bien ouvragée, porte la date 1778. Du même côté, à l'angle intérieur du boulevard Pasteur, de grandes maisons toutes neuves occupent l'emplacement de l'abattoir des Fourneaux. Là était la barrière que franchit l'infortuné Condorcet pour trouver, ou se donner, la mort, après mille angoisses, dans la sinistre geôle de Bourg-la-Reine.

Avant de porter le nom de l'illustre chimiste, le *boulevard Pasteur* s'était appelé boulevard d'Issy, puis boulevard de Vaugirard. Il n'y aurait rien d'excessif à ce qu'on donnât le même nom à la *rue Dutot*, ainsi baptisée par le très obscur propriétaire des terrains au travers desquels elle fut percée en 1878 — car enfin la rue Dutot est avant tout la rue de l'**Institut Pasteur**.

Cet établissement, utile entre tous, a été fondé en 1888. Pasteur venait de découvrir le microbe de la rage — ce mal qui répand la terreur — et en même temps, le moyen de la combattre efficacement. L'enthousiasme officiel et privé rivalisèrent pour faire les fonds de la construction d'un hôpital spécial au traitement de la rage : tout l'univers civilisé y était intéressé. Pasteur est mort en 1895, après avoir sauvé d'une mort horrible plus de quatre mille personnes. Par une dérogation à l'usage, bien naturelle dans l'espèce, son corps repose à l'Institut même, dans une chapelle que l'affection affligée des siens a faite à la fois très simple et très belle.

L'inscription suivante s'y lit :

CE MONUMENT FUT ÉLEVÉ EN MDCCCXCVI
A LA MÉMOIRE DE PASTEUR
PAR LA PIÉTÉ DE SA VEUVE ET DE SES ENFANTS
CHARLES-LOUIS GIRAULT
COMPOSA L'ARCHITECTURE ET LA DÉCORATION
IL DIRIGEA LES TRAVAUX
LUC-OLIVIER MERSON
DESSINA LES FIGURES DE LA COUPOLE
AUGUSTE-GUILBERT MARTIN EXÉCUTA LES MOSAÏQUES

L'œuvre de Pasteur s'est, d'autre part, complétée, développée, grâce à une libéralité telle que bien peu de privilégiés de la fortune pourraient l'accomplir. Mme la baronne Hirsch a légué plus de deux millions pour la création d'un **Institut de chimie biologique**, annexe nécessaire, sinon indispensable, de la fondation primitive, et dont les bâtiments situés de l'autre côté de la rue Dutot, et s'étendant à travers des jardins jusqu'à la rue de Vaugirard, viennent de s'achever. Le nom de la généreuse donatrice s'ajoute, en belle place, à la liste des bienfaiteurs de l'humanité.

Par une antithèse certainement imprévue, la *rue des Volontaires*

O soldats de l'an deux! O guerres! Épopée!

est celle d'un hôpital, l'**hôpital Saint-Jac-**

LE TOMBEAU DE PASTEUR DANS LA CRYPTE

LE LABORATOIRE DU Dr ROUX, A L'INSTITUT PASTEUR.

ques, dispensaire homœopathique où se donnent des consultations gratuites et des soins payants. Il était autrefois situé dans le faubourg Saint-Jacques, d'où son nom.

De l'autre côté de la rue de Vaugirard, le **lycée Buffon,** fondé en 1889, fournit l'enseignement moderne aux jeunes gens du quartier; il ne reçoit que des externes.

Un peu plus bas, jusqu'à l'angle de la rue de Sèvres et du *boulevard Garibaldi* (avant 1885, boulevard de Grenelle, après avoir été boulevard de Sèvres), un grand terrain vague, dont l'emploi futur est encore indécis, représente l'emplacement des abattoirs de Grenelle, supprimés et remplacés, comme nous l'avons dit, en 1898, par ceux de la rue des Morillons. Le quartier n'a eu qu'à gagner à la disparition de ces constructions, d'une lourdeur peu commune. Leur dénomination administrative était, au surplus, inexacte, ce territoire ayant toujours fait partie de Vaugirard.

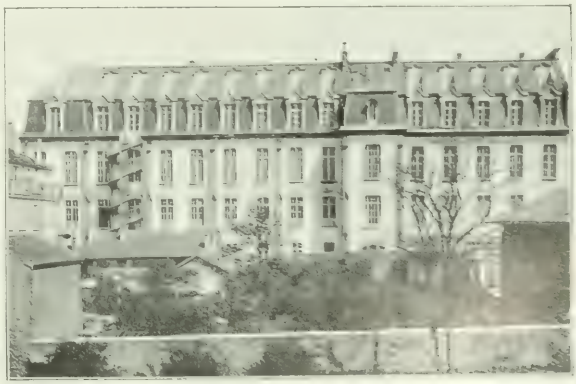
Au delà, le **puits artésien** de la place de Breteuil se révèle par son élégante colonne de fonte, haute de 41m,75 — une tour Eiffel en réduction, et par cela même plus gracieuse. Le puits proprement dit avait été percé, sur les indications d'Arago, dans l'enclos de l'abattoir; il ne fallut pas moins de huit ans — de 1833 à 1841 — pour atteindre à près de 600 mètres la nappe d'eau devinée par la science. La colonne, sévèrement interdite au public, n'a pour objet que d'épuiser la force ascensionnelle de l'eau qui projette ses derniers bouillonnements dans le bassin supérieur. Elle est si riche en soufre qu'un verre déposé dans ce bassin y prend en quelques heures une coloration bleuâtre indestructible.

La *rue Pérignon,* qui, de ce côté, sépare le XVe arrondissement du VIIe, rappelle le souvenir d'un membre du conseil général du département, qui, sous Louis XVIII, eut quelque renom : il n'était pas inutile de le dire.

L'**hôpital Necker** est un des meilleurs legs que nous ait pu faire l'ancien régime. C'est un lieu commun de dire qu'avant la Révolution, et même pas mal de temps après, le régime hospitalier laissa fort à désirer. Non pas que les hôpitaux manquassent, mais ils étaient déplorablement administrés. Pour y porter remède, la vigilance éclairée de Necker conçut le projet de créer dans les meilleures conditions possibles, une succursale à l'Hôtel-Dieu, pour les paroisses de la Charité et du Gros-Caillou.

Il n'est pas tout à fait juste de dire, comme l'ont fait les frères Lazare, que Mme Necker a été la fondatrice du nouvel hôpital; elle eut simplement la haute direction — la direction d'honneur de l'établissement pour lequel son mari avait obtenu du roi une subvention annuelle de 42,000 livres. Installé dans les bâtiments des religieuses de Notre-Dame de Liesse, il fut ouvert aux malades en 1778 sous le nom d'hospice de charité. Il ne s'y trouvait alors que soixante lits pour les hommes, autant pour les femmes. En 1792, on le nommait hospice de l'Ouest; en 1802 il reçut sa dénomination actuelle. On y compte près de cinq cents lits.

Son voisin, l'**hôpital des Enfants malades,** demeure connu sous



LA CHAPELLE DE L'HÔPITAL DES ENFANTS MALADES.

le nom de hospice de l'Enfant-Jésus qu'il reçut lors de sa fondation, au commencement du XVIIIe siècle. C'était, depuis 1751, une maison d'éducation pour des jeunes filles pauvres, appartenant à des familles dont la noblesse authentique remontât à 1550. Il fut, en 1802, converti en hospice pour les enfants; grâce à des agrandissements successifs, dont les derniers sont tout récents, il atteint le chiffre de six cents lits.

Quartier de Grenelle. — Ce qu'il y a moins de cent ans encore on nommait la plaine de Grenelle avait commencé par être une vaste garenne (*garanella*, d'où Grenelle) que dès le XIIIe siècle les deux abbayes parisiennes de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-des-Prés possédaient à peu près par moitié. On n'y chassait pas le lapin, mais les moines, d'esprit pratique, y avaient de riches fermes où paissait le bétail. Un castel, sur lequel les renseignements manquent, malheureusement, montrait ses tourelles gothiques à peu près à l'endroit où les rues Cambronne et Croix-Nivert aboutissent à la place Cambronne; il figure sur le plan de 1667 et on sait encore de lui qu'en 1751 il fut annexé à l'Ecole militaire.

Sous Henri III, ce territoire paraissait assez désert et lointain pour qu'on y ait construit, en 1580, un hôpital de pestiférés, qui, la peste ayant passé, servit un moment, en 1587, dit Pierre de l'Estoile, à abriter deux mille mendiants, « pour y être logés et nourris par le Roy, qui leur faisoit distribuer tous les jours à chacun cinq sols; mais pour ce que, se derobbant de là, ils ne laissoient encores à venir mendier par la ville, on les remist en l'estat auquel ils étoient auparavant ».

Le passé de Grenelle est des plus tragiques. Sous la Révolution, une poudrière y avait été installée; le 31 août 1794, elle fit explosion sans que l'on ait su pour quelle cause; il y eut beaucoup de morts et de blessés. On parla d'un complot royaliste, mais l'enquête ouverte par la Convention n'aboutit à rien.

Puis la plaine servit aux exécutions militaires, et elle en vit beaucoup; les plus fameuses sont celles du général Malet, en 1812, de La Bédoyère, en 1815.

Une période moins sombre allait s'ouvrir. En 1823, quelques capitalistes et entrepreneurs de travaux publics se groupèrent en compagnie d'actionnaires et résolurent de transformer la plaine en ville. Servis par l'argent et par l'énergie, ils y réussirent, grâce aux efforts de MM. Violet et Letellier. En quatre ans, « la Ferme de Grenelle » — c'est ainsi qu'on appelait le nouveau quartier pour le distinguer de « l'ancien Vaugirard » — était sillonnée de rues parallèles ou perpendiculaires comme il convient à une ville neuve : une église, un marché, un port, un pont sur la Seine et, mieux encore, un théâtre, s'étaient bâtis comme par enchantement; quinze cents habitants y vivaient déjà. Il ne lui manquait plus que de constituer une commune indépendante, se détacher de Vaugirard, qui voyait d'un mauvais œil cette jeune rivale si audacieuse dans sa prospérité.

LE PUITS ARTÉSIEN DE GRENELLE

Ce ne fut pas une petite affaire. Il faudrait, pour l'exposer en détail, donner le texte des délibérations du Conseil municipal de 1826 à 1828, conservées aux archives de la Seine.

Les hostilités, après avoir duré plus de deux ans encore, se terminèrent par une ordonnance royale du 23 octobre 1830 qui érigeait enfin Grenelle en commune distincte. En même temps, les limites des deux communes furent réglées de la façon suivante (nous les avons relevées sur le plan de Lefèvre) : à partir de la barrière de l'Ecole (place Cambronne), une ligne en haches à travers les propriétés bâties, entre les rues Cambronne et Croix-Nivert, jusqu'à la rue Quinault, alors avenue du Théâtre; puis l'axe des rues Mademoiselle, Croix-Nivert, de Javel et de Lourmel, alors chemin des Vaches, jusqu'à la limite du territoire d'Issy.

Telle fut la situation topographique de Grenelle, par rapport à Vaugirard, pendant trente années. Elle a été modifiée par la loi d'annexion de 1859, qui englobait les deux communes dans Paris, et, de celle de Grenelle, faisait deux quartiers administratifs. Le quartier de Javel fut alors constitué par la partie de Grenelle située au Sud des rues des Entrepreneurs et Linois.

La rue, la place et la caserne Dupleix constituent une assez singulière oasis dans les solitudes qui séparent le Champ-de-Mars du boulevard de Grenelle : la caserne surtout, avec son porche d'un autre âge, du temps où il donnait accès aux chariots à fourrages de l'abbaye de Sainte-Geneviève, car c'était alors la ferme de Grenelle.

Au bout du boulevard de Grenelle se terminait le Paris des fermiers généraux, par la barrière de la Cunette; on en a retrouvé les fondations en juillet 1896. Elle offrait cette particularité d'être construite sur la berge même; d'ailleurs elle ne servait guère qu'à l'entrée des marchandises apportées par la route fluviale.

C'est bien à tort que l'on persiste à désigner sous le nom d'allée des Cygnes ou d'île des Cygnes la jetée longue de 850 mètres qui coupe la Seine en deux bras, entre la passerelle de Passy (construite en 1878) et le pont de Grenelle. L'île des Cygnes, jadis nommée île Maquerelle,

ENTRÉE DE L'HOPITAL NECKER

L'HOPITAL DES ENFANTS MALADES

était bien plus en amont, au-dessus du pont de l'Alma. Atterrie complètement en 1820, elle porte, nous l'avons dit plus haut, la manufacture des tabacs dite du Gros Caillou. Quant à la jetée, que quelques documents administratifs nomment exactement *digue de Grenelle*, c'est une œuvre purement artificielle. Elle date de 1825 et a été construite par les entrepreneurs de Grenelle pour constituer un port. Le récent chemin de fer de Courcelles au Champ-de-Mars épaule sur ses flancs son double viaduc.

Du même temps date le **pont de Grenelle**, sinon dans son état actuel, au moins comme passage entre Grenelle et Auteuil. Il était en bois... et à péage. Refait complètement et pourvu d'un tablier métallique en 1875, il est, depuis 1889, orné de la **statue de la Liberté éclairant le monde**, de Bartholdi, réduction de l'œuvre colossale qui est à New-York. Il serait plus normal qu'elle fît face à la rivière, éclairant de son phare symbolique ceux qui, par cette voie, pénètrent dans la ville et leur souhaitant la bienvenue; mais dans ces conditions, la cérémonie d'inauguration, que présida Sadi Carnot, eût ressemblé à une fête de régates; c'est ce que l'on voulait éviter. Sur le socle se lit cette inscription :

1776-1789
LA COLONIE PARISIENNE
DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
A LA VILLE DE PARIS
1889

et une belle parole du consul d'Amérique *Non exercitus neque thesauri præsidia regni sunt, verum amici* (Ce ne sont ni les armées ni les trésors, mais les amis qui sont les soutiens d'un État).

Une promenade au cœur même de Grenelle est d'un médiocre attrait : les rues sont tirées au cordeau, mais sans relief, les monuments rares.

L'église, sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste, date de la fondation du village. La première pierre en fut posée par la duchesse d'Angoulême, le 2 septembre 1827. Achevée au bout de cinq ans, elle fut remise à la commune par le comité des entrepreneurs, le 14 juillet 1832.

C'est un édifice bien insignifiant, construit en style de basilique. Il s'y trouve, paraît-il, un autel du temps de Louis XIV, que la fabrique de Notre-Dame avait mis au rancart comme trop modeste, en 1865. Un brocanteur l'acheta, le remit en état et le vendit en 1869 au curé de Grenelle. A la cérémonie de la première pierre assistait Mademoiselle, fille du duc de Berry, d'où le nom de *rue Mademoiselle*, donné à l'ancien chemin qui, sur le plan de 1667, passe entre « la Preire recoquillière » et « la Noue ». Par un hommage analogue rendu à Charles X, fut baptisée la *rue Saint-Charles*.

STATUE DE LA LIBERTÉ, par BARTHOLDI.

Le centre de l'ancienne commune [illegible] Mairie, [illegible] plan de la Commune, [illegible] squares [illegible] type 1889, [illegible] toujours : [illegible] Bureau de bienfaisance.

Parmi les noms des rues [illegible] bienfaiteurs du village : Violet, Frémicourt, Ginoux, Letellier, Téphaine, Lincs-[illegible] de 1821 à 1830; [illegible] de 1831 à 1834. Lourmel était général; Rouelle, chimiste. Ajoutons qu'il y a deux rues du Théâtre à Paris : l'une à Grenelle, l'autre dans le XVIIe arrondissement, cette dernière infiniment plus importante, d'ailleurs.

Quartier de Javel. — Il n'est pas un Parisien qu'embarrasse [illegible] pas un qui ne connaisse, au moins de réputation, l'eau dont les blanchisseurs font un si copieux usage, et que le dictionnaire de Littré orthographie javelle. Mais l'eau a-t-elle pris le nom du lieu, ou le lieu celui de l'eau? La question est plus délicate : en interrogeant le passé, on la résout aisément. Vers 1754, l'abbé Lebeuf s'exprimait ainsi : « On voit aussi par les anciens titres de Sainte-Geneviève que dans le XIIIe siècle elle (la paroisse Saint-Etienne-du-Mont) eut de ces côtés-là des prés dans un canton appelé Javet, qui peut-être a donné le nom au moulin de Javet, qui est un moulin à vent, peu éloigné de la rivière, et dont le nom a été corrompu en celui de Javelle. » Le « peut-être » de Lebeuf se change en certitude, grâce à des documents moins anciens. Un plan d'Auteuil, d'août 1658 (Arch. nat., N., 1re cl., n° 12), montre « le moulin de Javel », et à côté « la maison pour loger le meunié ». Par acte du 20 mars 1676, Christine de Heurles, dame de Passy, [illegible] l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le droit de passage pour un bac établi à « Javetz, vis-à-vis Auteuil », moyennant 300 livres de rente (Arch. nat., Q^1 1071). Enfin notre plan de Vaugirard, en 1667, porte très visiblement Javel, et le chemin de Javel aboutissant à la rivière, qui est la rue de Javel actuelle.

Maraîchers, chiffonniers et usiniers s'en partagent maintenant le sol. Dans la partie voisine de Vaugirard, les poules picorent tranquillement dans les rues désertes; par-dessus les murs bas s'aperçoivent des montagnes de fumier à l'odeur forte, destiné à recouvrir les couches de choux-fleurs et autres denrées légumineuses!

Le centre de l'agglomération est connu sous le nom d'île des chiffonniers et justifie bien cette dénomination; le bord de la Seine appartient à l'industrie

LE NOUVEAU PONT DU CHEMIN DE FER DE L'OUEST.

VUE GÉNÉRALE DU LYCÉE [illegible]

trie. Là s'élèvent, entre autres, la fabrique municipale des pavés en [illegible], [illegible] des annexes des Entrepôts et magasins généraux de la Villette.

La *rue de la Convention* traverse dans toute sa largeur cette région un peu déshéritée; elle s'y est aisément frayé un passage sans ruiner la Ville en expropriations. L'entreprise, commencée en 1888, s'est achevée en 1897, époque à laquelle, le 13 juillet, elle a été honorée d'une inauguration présidentielle. Prolongée par la rue de Vouillé, à travers le XIVe arrondissement par la rue d'Alésia et dans le XIIIe par la rue de Tolbiac, elle met en rapport direct deux points extrêmes de Paris : Auteuil et Bercy. Sa longueur est de 2 kilomètres un quart.

Vers le milieu s'élève l'**hôpital Boucicaut**, inauguré le 1er décembre 1897 par le président Félix Faure. A sa mort, le 8 décembre 1887, Mme Boucicaut, directrice et fondatrice des magasins du *Bon Marché*, laissait une fortune de 41 millions. Son testament, d'une admirable prévoyance, disposait de la majeure partie de cette somme en faveur d'œuvres de bienfaisance et confiait à l'Assistance publique le soin d'affecter le surplus à la construction d'un hôpital à Paris. Plusieurs années s'écoulèrent en négociations. C'est seulement à la fin de 1892 que le jury du concours ouvert pour cette construction entre tous les architectes français adopta les plans de MM. Legros père et fils. Les travaux ont duré quatre ans et ont coûté plus de 3 millions. L'hôpital contient cent cinquante-deux lits seulement.

Le **pont Mirabeau**, par lequel la rue de la Convention se prolonge vers Auteuil, a été construit, de 1893 à 1896, par M. Résal, ingénieur en chef des ponts et chaussées. On lui a appliqué — c'était la première fois à Paris — le procédé des caissons à air comprimé pour la fondation des piles.

La chapelle **Saint-Alexandre**, située rue Léontine, presque en bordure de la rue de la Convention, mérite à peine d'être citée, tant elle est humble. Annexe de la paroisse de Grenelle, elle remplace, depuis 1898, une autre chapelle du même nom, que le percement de la rue de la Convention avait fait disparaître en 1890.

Le quartier de Javel contient les deux anciens [illegible] de Vaugirard et de Grenelle. Le premier est situé presque à l'extrémité de la rue Lecourbe. Une tradition, qui n'est pas sûre, veut que la Clairon et le critique Laharpe y aient été inhumés. Labarre [illegible] Il signale Esprit Rousset, secrétaire de l'Académie des Inscriptions, le comte de Beaufort, capitaine de cavalerie, Eléonor Montanier de Bellemont, évêque de Saint-[illegible], et quelques [illegible] Quant à l'ancien cimetière de Grenelle, il occupait [illegible] Charles, le long de la rue [illegible]. Il ne [illegible] remarquable.

De grands travaux de voirie sont [illegible] tier : deux larges voies doivent relier la station de Grenelle, l'une au pont Mirabeau, l'autre à l'église de Grenelle par le prolongement de la rue du Commerce. Ces opérations seraient fort utiles, mais il est douteux qu'elles s'accomplissent prochainement.

LE THÉATRE DE GRENELLE

Le **chemin de fer de Ceinture** dessert le XVe arrondissement par trois stations : **Ouest-Ceinture** — où il correspond avec la ligne de Versailles — **Vaugirard** et **Grenelle**. Entre Ouest-Ceinture et Vaugirard, la ligne courant en tranchée passe au pied des abattoirs de la rive gauche, puis elle s'engage dans un tunnel long de 330 mètres, d'où elle atteint en remblai la station de Vaugirard. Le remblai se prolonge au delà et permet au voyageur de se faire une idée exacte des maraîchages de Javel. De l'autre côté, on a une jolie vue sur Issy et le nouveau champ de Mars. La station de Grenelle construite sur pilotis est d'un aspect pittoresque. Quand on l'a dépassée, on aperçoit à gauche dans un joli fouillis de verdure le gentil *square Victor*, la seule promenade dont jouissent les rares habitants du quartier. Le remblai se transforme peu après, et devient le viaduc du Point-du-Jour. La voie ferrée franchit la Seine sur le pont à deux étages si justement célèbre et pénètre dans le XVIe arrondissement.

Un autre chemin de fer traverse les quartiers de Javel et de Grenelle : c'est la ligne dite communément des Moulineaux, qui appartient à la Compagnie de l'Ouest. Créée en 1867 pour desservir l'Exposition universelle, elle ne s'étendait alors qu'entre Grenelle et le Champ-de-Mars. Lors de l'Exposition de 1878, elle fut reliée par un embranchement à Grenelle aux voies de la Ceinture de façon que les voyageurs puissent sans transbordement effectuer le trajet direct de Saint-Lazare ou d'une gare de la Ceinture au Champ-de-Mars. Nouvelles améliorations en 1889, la Compagnie de l'Ouest ayant créé sur la ligne de Paris à Versailles un embranchement qui se détache à Puteaux, et par les stations de Suresnes-Longchamps, le pont de Saint-Cloud, le pont de Sèvres, Bellevue-Funiculaire, le Bas-Meudon, les Moulineaux et Javel, rejoint la ligne déjà existante à Grenelle.

FACADE DE L'HOPITAL BOUCICAUT

Enfin, dernière transformation, celle-là grandiose, entreprise en 1897 en vue de l'Exposition de 1900. La ligne est prolongée jusqu'à l'esplanade des Invalides avec des haltes nouvelles créées au pont Mirabeau et au pont de Grenelle. D'autre part, hors Paris, elle se dédouble, à 1 kilomètre des fortifications, de la ligne des Moulineaux, et par un nouveau tracé passant en souterrain sous le bois de Meudon, rejoint à Virollay la ligne de Chartres.

Une dernière ligne appartient pour partie au XVe arrondissement, c'est celle de Courcelles au Champ-de-Mars, qui, détachée entre le Dépôt [illegible] et celle de Paris à Auteuil, traverse la Seine en tranchée [illegible], comme nous l'avons vu, la ligne de Grenelle et vient se [illegible] au terminus de fer des Moulineaux, un peu en avant de la passerelle de Passy.

SEINE
FLEUVE
Quai de Javel
Ch. de fer des Invalides aux Moulineaux et à Versailles
Quai d'Auteuil
Avenue de Versailles
Boulevard Victor
Boulevard de Vaugirard
Boulevard Pasteur
Boulevard Garibaldi
Avenue de la Motte-Picquet
Avenue de Ségur
Avenue de Breteuil
Avenue des Invalides
Avenue du Maine
Avenue du Boulevard Montparnasse
Rue Lecourbe
Rue Cambronne
Rue Lourmel
Rue Violet
Rue Commerce
Rue Nivert
Rue Croix
Rue Vouillé
Rue Castagnary
Rue Brancion
Rue Olivier de Serres
Rue Lefèbre
Rue Vercingétorix
Rue Boileau
Rue Boileau
Rue Frémicourt
Rue Cambronne
Rue Lecourbe
Rue Pasteur
Rue Grenelle
Rue Charles
Rue Lourmel
Rue Violet
Rue Commerce
Rue Nivert
Rue Croix
Rue Vouillé
Rue Castagnary
Rue Brancion
Rue Olivier de Serres
Rue Lefèbre
Rue Vercingétorix

PANORAMA DU XVI ARRONDISSEMENT ET DU BOIS DE BOULOGNE

Ph. : Neurdein

XVIe arrondissement.

PASSY. — 61e QUARTIER : AUTEUIL.

62e QUARTIER : LA MUETTE. — 63e QUARTIER : LA PORTE-DAUPHINE. — 64e QUARTIER : CHAILLOT.

Moins de 300 mètres de rivière à franchir, et le décor a changé complètement. D'une rive à l'autre, la physionomie des deux arrondissements est aussi différente que s'ils étaient chacun à une extrémité de la ville. Leur seule ressemblance est d'être tous deux les plus grands de Paris : le XVe arrondissement a 721 hectares, le XVIe, dit Passy, en a 709, alors que le plus petit, qui est le IIe, n'en a que 97.

Aux cheminées des usines ont succédé les massifs d'arbres; aux pauvres masures, de coquettes villas ou de hautes maisons, dénoncent, par leur luxe extérieur, celui du dedans; aux rues populeuses, des voies tranquilles, ou de somptueuses avenues sillonnées d'équipages. Si l'on classait les arrondissements de Paris dans l'ordre de leur richesse foncière, le VIIIe aurait sans conteste la première place, le XVIe disputerait la seconde au faubourg Saint-Germain, et l'emporterait bien probablement.

On ne s'étonnera pas qu'il soit parmi les moins peuplés : pour la première fois en 1896, il a dépassé le chiffre de 100,000 habitants, qui lui donne droit à deux députés. Il est formé par les deux anciennes communes d'Auteuil et de Passy et la majeure partie de l'ancien faubourg dit de la Conférence ou de Chaillot; mais, depuis trente ans, les Parisiens du centre viennent de plus en plus s'y fixer, suivant la loi générale d'attraction vers l'Ouest. Molière et Boileau en donnaient l'exemple : il y a deux cent cinquante ans [illegible] suivi.

Quartier d'Auteuil. — Une longue rue de province, allant de la gare à l'église en passant par le [illegible]

alentour, de nombreuses avenues, les unes droites, les autres serpentantes, avec des villas et de la verdure partout; quelques vastes domaines bien clos et dont les bâtiments se dissimulent derrière une muraille d'arbres; à l'horizon, par quelques échappées, la Seine, le bois de Boulogne, les coteaux de Saint-Cloud, de Meudon, et plus près, celui de Passy : voilà Auteuil.

N'étaient la corne du tramway, le chapeau ciré des cochers de fiacre, on s'y croirait très loin de Paris, dans quelqu'une de ces grosses sous-préfectures où l'industrie est inconnue et dont le tranquille charme retient les commerçants qui « se sont retirés », les officiers qui ont fait leur temps. La colonie parisienne d'Auteuil est ainsi composée de gens paisibles par profession ou par goût, écrivains, artistes, rentiers, familles riches qui peuvent ne pas mesurer à leurs enfants le terrain des joyeux ébats.

L'étymologie du nom d'Auteuil demeure indécise; cependant les formes *Altogilum*, *Altolium*, où l'on retrouve sans peine le mot latin *altus* permettent de proposer cette traduction : localité sise sur une hauteur; et l'état du sol aux abords de l'église, où fut l'origine de l'agglomération, n'y contredit pas. Comment, au commencement du XIIe siècle, l'abbaye normande du Bec possédait-elle des terres en ce lieu, c'est ce qu'il serait difficile d'expliquer; mais il est certain qu'en 1110, l'abbaye très parisienne de Sainte-Geneviève les lui acheta et que, jusqu'à la Révolution, elle y exerça tous les privilèges de la seigneurie et de la haute, moyenne et basse justice. Vers le même temps fut fondée la paroisse, dont les bâtiments de style roman n'ont disparu qu'il y a vingt ans, au grand regret des archéologues, pour faire place à l'édifice actuel.

Il n'est pas très difficile de reconstituer le plan de l'ancien Auteuil, au temps de François Ier, par exemple. Des bords de la Seine, à hauteur du pont Mirabeau, un chemin s'élevait à travers les terres jusqu'à l'église située là où elle est encore maintenant; devant cet édifice, le cimetière; à gauche, l'hôtel seigneurial de Sainte-Geneviève, que la maison Chardon-Lagache représente aujourd'hui; de l'église à la porte du Bois, une rue tortueuse, la seule alors habitée, la grande rue, actuellement rue d'Auteuil. La vigne, les champs, la culture maraîchère occupaient tout le reste du territoire.

Les pièces d'archives fournissent la plupart des vieux noms que portaient ces terres : c'étaient, du côté des rues Mozart et Raffet, les Nérottes, les Fontis, la Cure; plus à droite, les Fontaines, la Tuilerie, les Glizières, le Pré aux Chevaux; au centre même, les Perchamps; vers le Point-du-Jour, les Calabres, les Guêtres, Sous les Clos. Plusieurs de ces lieux-dits se sont transmis jusqu'à nous sous forme de noms de rues : les rues des Perchamps, de la Cure, des Fontis ont donc pour origine une dénomination territoriale qui date au moins du XVe siècle.

LE CHEMIN DE FER DE CEINTURE, A AUTEUIL.

A l'intersection des rues d'Auteuil et La Fontaine (place du Marché), se trouvait une fontaine; aussi, l'une des deux voies qui y conduisaient s'appelait-elle rue de la Fontaine; un calembour administratif l'a débaptisée en l'honneur de l'illustre fabuliste, et c'est pour cela que les plaques émaillées portent aujourd'hui : rue La Fontaine.

Ces vastes espaces ne se sont bâtis que lentement, comme à regret. Il y a vingt ans, sauf les agglomérations qui bordent les rues d'Auteuil, La Fontaine et Boileau, c'était la campagne encore; aujourd'hui, la fièvre de construire y sévit comme ailleurs; demain, le dernier champ d'Auteuil ne sera plus qu'un souvenir...

Bien plus considérable jadis que maintenant, puisqu'elle s'étendait jusqu'en face d'Issy, absorbant Billancourt parmi ses écarts, la paroisse d'Auteuil fut érigée en municipalité par la Révolution, à la fin de l'année 1789; avec Passy et Boulogne, elle constitua un canton dont le chef-lieu était Passy. En l'an VIII, lorsque les cantons furent remaniés et les sous-préfectures créées, Auteuil fit partie de l'arrondissement de Saint-Denis et du canton de Neuilly. Ce fut une commune heureuse, vivant de ses propres ressources et faisant peu de bruit dans le monde. On peut en juger par la lecture de ses annales, que feu Adolphe de Feuardent a eu le loisir de rédiger, encore qu'il fût le seul instituteur public de la commune.

Vers 1840, Auteuil n'avait pas vu sans ennui s'élever au travers de son territoire les fortifications imaginées par M. Thiers : la simplicité des champs s'accommode mal de l'appareil militaire. C'était le prélude de l'annexion qui devait se consommer sous l'Empire.

Au reste, lorsque les officiers municipaux furent consultés, pour la forme, en 1859, sur l'utilité d'incorporer Auteuil à Paris, ils s'empressèrent d'être de l'avis du préfet Haussmann, et, le 1er janvier 1860, se réveillèrent Parisiens, eux et leurs administrés de la veille. De toutes les communes annexées à Paris, Auteuil était la seule dont le territoire ne vînt pas affleurer les anciennes barrières, dont le tracé est représenté par les boulevards extérieurs; jusqu'alors, Passy l'en séparait, semblant vouloir la protéger contre les ennuis d'un voisinage trop bruyant.

Les limites administratives du nouveau quartier sont demeurées ce qu'elles étaient il y a vingt-cinq ans : le milieu de la Seine, depuis le pont de Grenelle jusqu'à hauteur des fortifications; les fortifications

LE VIADUC DU POINT DU JOUR.

jusqu'à la porte de Passy; une ligne idéale joignant cette porte à la rue de l'Assomption; les rues de l'Assomption et de Boulainvilliers jusqu'au milieu du pont de Grenelle. Si donc l'on vient de Paris par les quais de la rive droite, c'est en face de ce pont que l'on pénètre dans Auteuil, à 6 kilomètres de Notre-Dame. L'avenue de Versailles s'offre à nous; c'est la route nationale n° 10 de Paris à Bayonne, par Versailles, Chartres et Bordeaux. En dépit des tramways qui la sillonnent sans cesse, elle n'a plus l'animation de jadis, alors que la cour était à Versailles et que d'innombrables carrosses y menaient des visiteurs plus innombrables encore.

Cinq cents mètres au delà d'une série de chantiers et d'usines qui n'ont rien de réjouissant pour l'œil, on rencontre à droite de vastes bâtiments à la façade desquels se lit cette inscription : A DIEU DANS SES PAUVRES. — HOSPITALITÉ DU TRAVAIL POUR LES FEMMES; et, au-dessus de la porte voisine : FONDATION LAUBESPIN.

C'est, pour les ouvrières et ouvriers sans emploi, l'asile de quelques jours que leur offre la charité; chaque pensionnaire est réparti dans l'atelier que désignent ses aptitudes; en échange du travail qu'il a produit, un salaire lui est donné, sur lequel les dépenses très minimes de la nourriture, taxées au meilleur compte possible, lui laissent quelque bénéfice; beaucoup ont appris là un métier.

Quelques pas plus loin, un carrefour verdoyant forme l'entrée des rues Mirabeau et de Rémusat et le débouché du pont Mirabeau. La chaussée de ce pont porte le nom de *Benjamin-Godard*. Nous aurions préféré qu'on lui laissât celui de la Galiote, en souvenir des bateaux ainsi nommés qui avaient là leur débarcadère.

En continuant de suivre l'avenue de Versailles, après avoir côtoyé à droite le magnifique parc de Sainte-Périne, on arrive au *Point-du-Jour*. Une historiette répétée partout expliquerait ainsi cette dénomination : en 1748, deux courtisans, le prince de Dombes et le comte de Coigny, s'étant pris de querelle à la cour, devant le roi lui-même, auraient décidé de se battre sur le chemin de Versailles, le lendemain matin, au point du jour. Il est parfaitement réel que le comte de Coigny trouva la mort dans cette rencontre; mais le lieu s'appelait depuis longtemps déjà le Point-du-Jour; il est ainsi dénommé sur le plan de Roussel qui date de 1730; avant, c'était « le Petit Versailles » ou « Sous les Clos ».

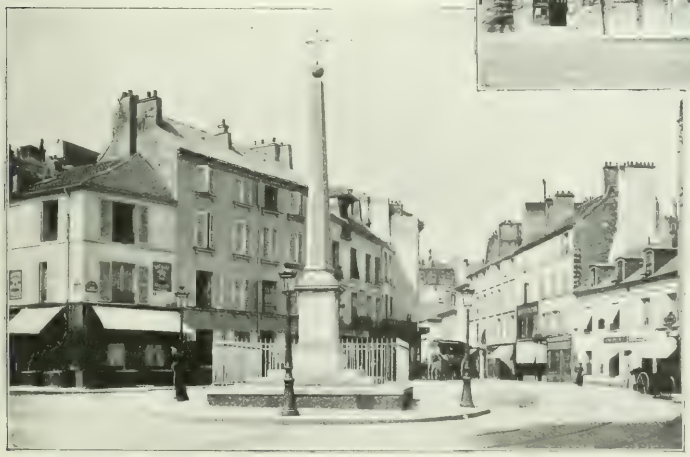
Il ne se réclame de l'histoire, après le duel de 1748, que pour rappeler les tristes souvenirs de 1870-1871. Durant le siège de Paris, une [illegible] habitants, détruisant les maisons; il en fut de même pendant la Commune, mais cette fois, hélas! c'étaient des obus français. — La délivrance vint aux Parisiens par ce côté-là. Dès le 18 mai, l'armée de Versailles s'était approchée très près des remparts; ses canons, postés au parc des Princes, allaient battre en brèche le mur d'enceinte; plusieurs sorties sanglantes avaient eu lieu entre la porte [illegible] 21 [illegible] — [illegible] de la Ville, se rendit compte que la porte du bord de l'eau était à peine défendue; il [illegible] peu après, tout un corps d'armée pénétrait, traversait les ruines du Point-du-Jour et s'avançait jusqu'au pied du Trocadéro sans rencontrer de résistance.

ÉGLISE D'AUTEUIL

Le **viaduc du Point-du-Jour** est un des plus remarquables [illegible] Paris. Les Romains ne l'auraient pas renié. Construit en 1865-1866, sur les plans de l'ingénieur de Bassompierre, il n'a pas coûté moins de sept millions, entre Auteuil et Grenelle. L'œuvre est grandiose surtout au-dessus de la Seine, où le viaduc se transforme en pont-viaduc, sur une longueur de 175 mètres; cinq arches laissent passage au fleuve; quarante et une arches s'y superposent, sur lesquelles est établie la voie du chemin de fer; une chaussée, large de 31 mètres, sert de route aux voitures et aux piétons.

De là, vers quelque point de l'horizon que l'on se tourne, la vue est admirable, si bien que le monument procure aux yeux un double plaisir.

MAISON DE SAINTE-PÉRINE



LA PYRAMIDE DE D'AGUESSEAU.

La *rue Boileau* n'a guère changé de physionomie depuis le temps où l'auteur du *Lutrin* l'habitait; c'est la plus paisible voie de province que l'on puisse imaginer. Des documents indubitables permettent d'affirmer que la maison de Boileau correspond au n° 26 actuel. Il l'avait payée 8,000 livres en 1685 : un de ses familiers, l'abbé Legendre, qui y vint en 1692, dit qu'elle n'était ni belle ni laide. « Le jardin, sans être [illegible] pas d'être agréable; la vue en est charmante. L'appartement du [illegible] recevoir le monde étoit un peu arrangée. Il y avoit sur la cheminée un portrait [illegible] Au-dessus d'une [illegible] tapissée, étoient des [illegible] tant Timon le misanthrope. [illegible] Perse, Juvénal, Régnier, chanoine de Chartres, et autres aïeux satiriques du maître de la [illegible]

On ne sait pourquoi Boileau se défit de ce logis en 1709, deux ans avant sa mort; l'âge, sans doute, lui rendait peu agréable le séjour de la campagne; il le vendit 6,000 livres, plus 2,000 livres pour les meubles et tableaux, à un sieur Pierre Le Verrier. Par la suite, la maison appartint à un médecin fort célèbre vers 1740, Gendron. Voltaire étant venu le voir, composa, en l'honneur des deux plus illustres habitants de la propriété, cet aimable quatrain :

C'est ici le vrai Parnasse
Des vrais enfants d'Apollon.
Sous le nom de Boileau, ces [lieux virent Horace.
Esculape y parait sous celui [de Gendron.

Il s'en faut, du reste, que Voltaire ait été émerveillé de son pèlerinage. Revenu, peu après, à ses chères Délices, il écrivait à l'un de ses amis, le 16 mai 1757 : «... Vous savez, d'ailleurs, qu'on n'est pas oisif pour être campagnard; il vaut bien autant planter des arbres que faire des vers. Je n'adresse pas d'épîtres à mon jardinier Antoine, mais j'ai assurément une plus jolie campagne que Boileau, et ce n'est point la fermière qui ordonne nos soupers. J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette maison de Boileau : cela avait l'air d'un fort vilain petit cabaret borgne; aussi Despréaux s'en défit, et je me flatte que je garderai toujours mes Délices. »

UN COIN DE LA VILLA MONTMORENCY.

A Auteuil, les habitations de Molière et de Boileau furent voisines, mais eux ne voisinèrent pas, car Boileau ne vint habiter notre village que douze ans après la mort de l'auteur du *Malade imaginaire*. Où était située la maison de Molière? On se l'est longtemps demandé, et il a fallu de patientes investigations à travers les archives pour rencontrer une certitude à peu près incontestable. Ce n'est donc ni au « Coin Molière », enseigne de cabaret sur la route de Versailles, à la Galiote, ni devant le « Pavillon Molière », écriteau annonçant des terrains à vendre dans la rue Rémusat, qu'il vous faut chercher l'emplacement de la maison qu'habita Molière, mais bien sur la place de l'église, à droite, où une grande bâtisse très neuve, sise au n° 2 de la rue d'Auteuil, à l'angle de la rue Théophile-Gautier, porte l'inscription officielle de la Ville :

ICI S'ÉLEVAIT UNE MAISON DE CAMPAGNE
HABITÉE PAR MOLIÈRE VERS 1667.

Ce lieu s'appelait alors le fief Baudoin, et les religieux de Sainte-Geneviève l'avaient, en 1655, acheté à damoiselle Marie de Rechechouard de Chandenier. Ils n'étaient pourtant qu'indirectement les propriétaires de Molière, car les actes retrouvés attestent que ce dernier eut affaire, pour la location, à un certain sieur de Beaufort. Voici l'état de l'habitation, telle que l'indique le bail : « Un grand corps de logis qui a vue sur le jardin dudit bailleur, et consistant en une cuisine et office à costé sous terre, une salle au-dessus de la cuisine — une salle, une chambre, cabinet et antichambre au premier estage — et sur la montée un cabinet entre le premier et le deuxiesme estage — et au deuxiesme estage deux chambres — une escurye à mettre six chevaux — une remise de carrosse dans la grange du bailleur pour le preneur et madame sa femme, et une moyenne chambre basse, et le grenier au-dessus, attenant à l'escurye. » Il paraît que Molière renonça au bénéfice de l'écurie et de la remise; aussi ne payait-il, au lieu de 550 livres, qu'un loyer de 400 livres par an, somme élevée, car elle correspond pour nous à 4000 francs au moins.

Aux séjours de Molière à Auteuil se rattache l'anecdote du fameux souper, thème de narration sur lequel ont pâli tous nos lycéens. N'est-ce qu'un motif à dissertation, ou le fait a-t-il réellement eu lieu? La dernière hypothèse est à peu près prouvée, dit-on. Acceptons donc pour vrai qu'après avoir festoyé plus que de raison chez Molière, ses convives, au nombre desquels était le grave Boileau, formèrent le projet d'en finir avec la vie et d'aller sur l'heure se jeter dans la rivière. Le vin inspire-t-il d'habitude des résolutions aussi sombres? C'est par là que l'historiette nous semble un peu suspecte. La santé fragile de Molière lui commandait la sobriété; avec tout son sang-froid il parut partager les sentiments de ses amis et vouloir faire comme eux; mais il leur exposa que le mérite d'une telle action serait bien plus éclatant si elle se produisait au grand jour; aussi leur conseilla-t-il d'attendre au lendemain. Le sommeil ramena le bons sens et la *Gazette* n'eut pas à enregistrer un lamentable fait divers.

L'église. — Qu'on n'attende pas de nous l'expression d'un enthousiasme immodéré en présence de ce monument bizarre. Une masse énorme de pierres de taille couronnée par un clocher de pagode, cela ne saurait être pris pour l'idéal du beau, et M. Vaudremer a été souvent bien mieux inspiré, ne fût-ce qu'à Saint-Pierre-de-Montrouge. Au reste, en matière d'églises, Alceste aurait trop de raisons de dire aujourd'hui ce qu'il pensait des chansons de son temps :

Le mauvais goût du siècle en cela me fait peur;
Nos pères, tout grossiers, l'avaient beaucoup [meilleur.

Combien leur église du XIIe siècle, avec son clocher tout simple, qui ne dépassait guère le haut des arbres d'alentour, était plus aimable à voir que cette grande et froide forteresse! Malheureusement elle tombait en ruine, et il fallut la démolir. Les archéologues avaient demandé grâce, mais en vain, pour le clocher roman. La première pierre du nouvel édifice a été posée en juillet 1877.

En face de l'église, une **pyramide** occupe le milieu de la place; c'est ce qui reste du monument des d'Agnesseau, paroissiens d'Auteuil avant la Révolution et inhumés dans le cimetière qui, suivant l'habitude d'autrefois, était attenant à

ASPECT DE LA COLLINE DE PASSY, VUE DE LA RIVE GAUCHE

l'église. En 1793, la pyramide fut renversée administrativement; elle a été relevée en l'an IX, non moins administrativement, et les autorités locales prononcèrent alors de belles paroles qui ont été recueillies.

Sur la même place encore, à l'angle des rues Wilhem et du Point-du-Jour, s'ouvre une vaste propriété où était jadis l'hôtel seigneurial des abbés de Sainte-Geneviève et le siège de leur haute justice. C'est aujourd'hui — depuis 1863, — la **maison de retraite Chardon-Lagache**, maison de retraite ouverte aux vieillards des deux sexes par la libéralité de deux riches habitants d'Auteuil, M. et Mme Chardon-Lagache, qui confièrent à l'Assistance publique le soin de l'administrer. N'y entre pas qui veut, et les conditions d'admission sont passablement rigoureuses. Outre les garanties nécessaires de probité, la question d'âge (60 ans au moins), l'absence justifiée de toute maladie incurable — autre que la vieillesse, les « administrés » célibataires doivent payer une pension annuelle de 500 francs et verser en entrant, une fois pour toutes, 200 francs; ils sont logés en dortoirs et nourris au réfectoire. Pour les ménages, qui occupent des chambres particulières, le prix de la pension est de 1,300 francs à la condition de fournir un mobilier dont le minimum est réglé par l'administration. Il est vrai qu'ils reçoivent des « prestations »; l'énumération en est curieuse : 5 francs en argent tous les dix jours; 55 décagrammes de pain par jour pour les hommes, 50 pour les femmes; 30 centilitres de vin par jour; 50 décagrammes de viande crue chaque samedi; 2 stères de bois et 4 hectolitres de charbon de bois par an et par époux...

LA MAISON DES GONCOURT.

Et pour tous les retraités du travail, petits employés ou petits ouvriers, assez économes pour avoir su « mettre de côté » quelques centaines de francs de rente, quel beau jour que celui de l'entrée à « Chardon! ».

La **maison de Sainte-Périne** a eu de très curieuses vicissitudes. Au XVIIe siècle, existait à Compiègne une abbaye de femmes sous le vocable de Sainte-Périne. Sous Louis XIV, elle fut transférée à Paris, à la Villette, et, sous Louis XV, dans la rue de Chaillot. C'est là que la Révolution l'expropria et que dans ses bâtiments inoccupés fut fondé, en 1806, un asile pour la vieillesse. Le percement de l'avenue Marceau nécessita une nouvelle expropriation; c'est alors, en 1858, que fut acquis le beau domaine d'Auteuil. Tout avait changé à travers les siècles, le but de l'institution et son siège; seul, le nom lui est resté fidèle.

Ici, comme à Chardon-Lagache, les pensionnaires doivent être âgés d'au moins soixante ans; mais pour eux, ce mot malsonnant d' « administrés » n'est pas en usage; quand les formalités d'admission ont été remplies, qu'ils ont justifié de pouvoir acquitter une pension annuelle de 1,300 francs et de posséder, en outre, une rente de 600 francs devant faire face aux dépenses d'habillement, de chauffage et d'éclairage, ce sont réellement des voyageurs fixés dans quelque bel hôtel, où chacun agit à sa fantaisie et retrouve à l'heure des repas ses voisins de table d'hôte.

C'est là, pour des vieillards restés seuls dans la vie à l'âge où la solitude est si triste, une existence enviable, heureuse entre toutes. A ceux qui voudraient la mieux connaître, nous nous garderons de recommander le roman de Champfleury, *Les Amoureux de Sainte-Périne:* on ne saurait imaginer rien de plus fade ni de plus médiocre.

ÉCOLE JEAN-BAPTISTE SAY.

Dans l'enclos même de Sainte-Périne, avec entrée sur la rue Marceau, sont les bâtiments de la **Fondation Rossini**, maison de retraite créée, comme son nom l'indique, par le testament de Rossini pour les chanteurs italiens et français vieillis, pauvres, ou atteints de maladies incurables — noble pensée du grand artiste de mettre une part de sa fortune au profit de ceux qui avaient servi sa gloire.

Non loin de là, rue Molitor, est située l'**École normale d'instituteurs** pour le département de la Seine. Un mur mitoyen la sépare de l'**École Jean-Baptiste-Say**, dont l'entrée principale est rue d'Auteuil, au fond d'une toute petite place à l'allure provinciale. C'est une école primaire supérieure de la Ville de Paris, fondée en 1873 pour les jeunes gens qui se destinent aux carrières du commerce ou de l'industrie. En 1900, y ont été inaugurées d'importantes constructions en façade sur la rue Chardon-Lagache.

La rue d'Auteuil appartient aujourd'hui aux boutiquiers. Il faut arriver à la place que l'on appelait jadis le carrefour de la Fontaine, pour y retrouver des vestiges du passé. Au n° 45, vous remarquerez une jolie maison du siècle dernier, dont les trois façades, corps de logis et deux pavillons latéraux, montrent de délicates sculptures; ce fut la demeure des demoiselles de Verrières, deux sœurs amies des Muses, chez qui fréquentaient Collé, Colardeau et autres beaux esprits du temps de Louis XV.

Au delà de la rue Michel-Ange, la maison qui porte le n° 59 a une bien autre histoire, où se mêlent les souvenirs aimables et les événements tragiques. On en connaît les propriétaires, presque tous illustres par quelque côté, depuis 1770. Ce fut d'abord le peintre célèbre

ÉCOLE NORMALE D'INSTITUTEURS DE LA SEINE.

Quentin de La Tour, pastelliste ordinaire du roi, qui, deux ans après, la vendit 30.000 livres à Mme Helvétius, déjà veuve alors du philosophe encyclopédiste et économiste, l'ami de tous les hommes illustres du dernier siècle. M. A. Guillois, dans son livre sur le *Salon de Mme Helvétius*, nous transporte dans ce milieu charmant : « La propriété était située tout près de la Croix-Boissière, en face de la fontaine dont l'eau était si salubre que le roi, dans ses voyages à la Muette, ne voulait pas en boire d'autre; elle portait alors le no 24 de la Grande-Rue du village. A gauche, elle tenait au jardin du roi, à droite à M. Chomel, notaire à Paris; par derrière, elle avait, sur la ruelle des Processions, une sortie qui permettait de gagner directement le Point-du-Jour et la campagne. » C'est là que vécut désormais cette femme aimable et bonne, que l'on appela dès lors « la Notre-Dame d'Auteuil », entourée jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1800, des amis les plus fidèles, des esprits les plus brillants : Condorcet, Chamfort, Boufflers, Morellet, Turgot, Cabanis et tant d'autres.

On l'enterra, suivant sa volonté formelle, dans le jardin de sa maison; mais, plus tard, ses successeurs dans la propriété la firent exhumer et transporter au cimetière de la rue Michel-Ange, où elle se retrouve voisine encore de plusieurs des grands hommes qui l'avaient connue et aimée.

Durant le second empire, la maison de Mme Helvétius fut acquise par le prince Pierre Bonaparte, cousin germain de Napoléon III. Elle allait devenir le théâtre d'un événement fort dramatique, en lui-même et par les conséquences morales qu'il eut. Le prince était constamment mêlé à des polémiques de presse, dont la violence sans cesse croissante devait fatalement aboutir à quelque rencontre sérieuse. Le 10 janvier 1870, MM. Victor Noir et Ulric de Fonvielle venaient à la villa d'Auteuil demander raison, au nom de M. Paschal Grousset, de l'épithète « manœuvre » que le prince avait employée pour le qualifier. Quelques minutes après, Victor Noir venait s'affaisser expirant sur le trottoir, frappé d'une balle en pleine poitrine, et presque en même temps, son co-témoin sortait de la maison, un revolver à la main, en criant : A l'assassin !

On ne saura jamais exactement les circonstances de ce drame si rapide. Il est certain que des propos très vifs furent échangés : le prince attendait les témoins de M. Rochefort et non d'un autre; il a affirmé que Victor Noir l'avait frappé au visage. M. de Fonvielle a déclaré, au contraire, que ni la victime ni lui n'avaient eu à aucun degré une attitude provocatrice; la Haute Cour de justice, convoquée à Tours au mois de mars suivant, fit voir, en prononçant un acquittement et une simple condamnation à des dommages-intérêts, qu'elle admettait la justification du prince.

ENTRÉE DU CHATEAU DE LA MUETTE.

Un an après, l'habitation que la politique venait de mettre en évidence d'une façon si inattendue était ruinée par les obus et les incendies de la guerre civile : reconstruite depuis, elle est aujourd'hui le siège de l'École normale israélite.

Le **cimetière** d'Auteuil, dont l'entrée est rue Claude-Lorrain, s'étend parallèlement à la rue Michel-Ange, dont il n'est séparé que par un mur et une haie de hauts peupliers. On ne peut imaginer une situation plus calme, mieux appropriée à un champ de repos. Depuis longtemps, il ne s'ouvre plus que pour les concessions perpétuelles. Des noms illustres s'y lisent çà et là sur les dalles tumulaires : Legendre, Helvétius, Gavarni, Goupil, Palikao, Dalloz, Tarbé des Sablons, Alphand, Gounod, etc., etc.

La région située au Nord de la rue d'Auteuil offre moins de souvenirs; il y a quelque trente ans, on n'y trouvait encore que vignes et champs (les Fontis, les Nérottes, la Cure, les Glizières) et pour les cultiver, de vrais paysans dont plusieurs, peut-être, n'allaient jamais à Paris. Il n'en va plus ainsi maintenant : les enclos sont restés vastes, mais de coquettes maisons s'y sont bâties où le téléphone est installé, ce qui aurait bien surpris leurs possesseurs du temps de Louis-Philippe... La honte du lotissement sera épargnée, nous l'espérons, à la **villa Montmorency**, qui représente l'ancien parc de la marquise de Boufflers, maréchale de Montmorency, morte en 1787. En dépit d'une consigne un peu sévère, les honnêtes promeneurs peuvent y pénétrer et en goûter les charmes avec les yeux de l'envie; il n'est pas dans la capitale de plus charmante retraite. Dans l'avenue des sycomores, habitaient les frères de Goncourt; leur maison, où tous les gens de lettres ont fréquenté, ouvre sur le boulevard Montmorency; elle y porte le no 53; on la reconnaît au médaillon de bronze représentant les traits de Jules de Goncourt, que la piété fraternelle du survivant avait placé à la façade. Edmond de Goncourt est mort lui-même le 16 juillet 1896 à Champrosay, où il était venu en villégiature chez son ami Alphonse Daudet. Son corps fut ramené le 18 à la maison d'Auteuil, l'enterrement eut lieu le 20.

LES JARDINS DU CHATEAU DE LA MUETTE.

Quelques mots maintenant sur les noms des rues : la plupart rappellent des personnages fort connus; des peintres d'abord : Michel-Ange, Claude Lorrain, Jouvenet, Isabey, Poussin, Ribera, Lemoines, François Gérard, François Millet, Gros, Géricault; le sculpteur Bosio; le dessinateur Raffet; des musiciens : Mozart, Donizetti, Félicien David, Wilhem, fondateur des orphéons; des écrivains ou des hommes politiques : Dangeau, La Fontaine, Bordeau, Mirabeau, Remusat, Antoine Boucher, George Sand, Musset, Théophile Gautier; des militaires : Murat, Molitor, Chemez, Excelmans, Les familles Boudon et Per-

richont ont attaché leurs noms à des voies ouvertes sur leurs terrains, et non encore classées : les eaux pures d'une petite rivière, l'Yvette, ont servi à baptiser l'une des plus paisibles rues du plus paisible des quartiers.

Le **quartier de la Muette** correspond à l'ancienne agglomération de la commune de Passy, qui a donné son nom à l'arrondissement tout entier. Il n'y a pas à douter que ce nom : Passy, en latin *Paciacum*, vienne d'un de ses premiers possesseurs, un Gallo-Romain nommé *Paxius*, dont nous serions bien en peine de dire autre chose. On aimerait à proposer une autre étymologie, justifiée dans le passé et le présent par la réalité des faits : Passy, séjour de la paix; mais les lois de la philologie sont inéluctables.

Ce ne fut longtemps qu'un hameau de quelques masures de vignerons, perchées sur une colline presque inaccessible, et relevant de la paroisse d'Auteuil.

Au temps de Henri IV, des maisons commencèrent à s'y bâtir, puis, peu après, une modeste église. Claude de Chahu, qui était seigneur de Passy en 1660, et sa femme, Chrestienne de Heurles, s'employèrent de tous leurs efforts à convertir cette église en paroisse : le chapitre de Saint-Germain-l'Auxerrois, dont la cure d'Auteuil relevait, s'y opposait énergiquement; les difficultés ne furent aplanies que par la transaction de mai 1672, dans laquelle Chrestienne de Heurles, devenue veuve, fit de grands sacrifices d'argent. Ses arguments n'étaient pourtant pas sans force, et toutes les lenteurs eussent pu être évitées : « ... les demandeurs voyant les peines qu'ils avoient d'aller aux fêtes principales en l'église d'Auteuil à cause du mauvois chemin et du débordement des eaux qui s'y rencontrent quelquefois, les querelles et les inimitiés que les habitans d'Auteuil et leur dit curé exerçoient contre eux... et l'assujettissement qu'ils avoient d'aller prendre ledit curé à Auteuil pour les mariages, baptêmes et enterremens à faire audit Passy, pour lui demander s'il en vouloit venir faire les fonctions; à quoi ne satisfaisant pas assez ponctuellement, les conviés s'en retournoient sans en rien faire, en sorte que les enfans étaient en danger de mourir sans baptême, et les autres sans être administrés des sacremens. » Que nous sommes donc loin de ce temps-là !

De 1790 à l'an VIII, Passy fut chef-lieu de canton; les communes d'Auteuil et de Boulogne en dépendaient. Simple commune de 1800 à 1860, elle mit à profit ces soixante années pour embellir sa parure et devenir si tentante que M. Haussmann n'hésita pas à l'annexer à Paris. Passy devait former le XIIIe arrondissement. Ce numéro ne disait rien de bon aux oreilles superstitieuses de ses habitants; ils étaient influents, ils firent remanier l'ordre des arrondissements, et c'est ainsi que le chiffre fatal échut, nous l'avons dit, au faubourg Saint-Marceau. Sa population était alors de 17,594 habitants, c'est-à-dire décuplée depuis le commencement du siècle.

Ses rues offrent presque toutes l'aimable monotonie du silence. Seules, la grande rue et celle de la Pompe présentent quelque animation, parce que des tramways et omnibus les parcourent et que tout le commerce y est centralisé. Nous avons dit que l'accès de Passy fut longtemps fort difficile à ceux qui venaient de Paris; il fallait gravir « la montagne » par une rue de ce nom, représentée maintenant à son extrémité d'en bas par la *rue Beethoven;* le percement du boulevard Delessert a donc été une opération de voirie des plus utiles. Le carrefour où il se termine s'appelait la Croix-Vineuse, et la *rue Vineuse* garde le souvenir des anciens vignobles de la colline. Sa voisine, la *rue de La Tour* porte, si on veut, le nom du pastelliste fameux; mais en réalité elle doit sa dénomination à la tour d'un ancien moulin. La *rue Franklin* est un ancien chemin de terre allant à Chaillot; le nom d'*Alboni* a été donné à la voie formant escalier entre les quatre nouveaux « hôtels du Trocadéro », en raison des libéralités que fit la grande cantatrice à la Ville de Paris. Jusqu'à 1867, la *rue Raynouard* (nom d'un érudit qui fut aussi l'auteur des *Templiers*) s'appelait rue Basse. C'est une des rues les plus anciennes de Passy; ses maisons du côté impair prennent vue sur la Seine et la plaine de Grenelle par-dessus les beaux jardins que la famille Delessert a toujours voulu conserver intacts et ceux de la maison du Dr Blanche; leur entrée sur la rue est à la hauteur du troisième étage, de l'autre côté. La Tour d'Auvergne y a demeuré quelque temps, et Balzac aussi. Franklin, lui, habita de 1777 à 1785 dans un pavillon situé à l'angle de la rue Singer (côté pair), où il fit disposer le premier paratonnerre qui ait été construit en France. Une plaque commémorative de ce fait y a été apposée en 1896 par la Société historique d'Auteuil et de Passy.

L'église paroissiale, sous le vocable de l'Annonciation, paraît vou-

FAÇADE DU LYCÉE JANSON-DE-SAILLY.

LE PASSAGE DES EAUX, A PASSY.

MAISON [illegible]

[illegible] dans le groupe de maisons [illegible] passant entre la rue Raynouard et la rue de Passy; c'est d'ailleurs un édifice insignifiant, remis complètement à neuf à la fin du règne de Louis-Philippe.

A ceux qui aiment les chemins de chèvres, nous recommanderons, pour descendre de la rue Raynouard à la Seine, la *rue Guillou* (nom de propriétaire), la *rue Berton* (nom de musicien) ou, mieux encore, le si pittoresque *passage des Eaux*. Il rappelle l'emplacement d'un établissement d'eaux minérales qui eut beaucoup de vogue sous la Régence et valut à Passy de nombreux visiteurs. « Ces eaux — dit un contemporain, l'abbé Lebeuf — en sortant du réservoir s'écoulent dessous terre dans des canaux qui se rendent dans la Seine. Le jardin où elles sont est ombragé en partie par un bois de haute futaie qui donne des ombrages charmants aux buveurs, et qui est dominé par quatre terrasses élevées les unes sur les autres, sous lesquelles il y a des galeries pour les mêmes buveurs quand il pleut. Il n'est point de la compétence de cet ouvrage de juger de ces eaux, sur lesquelles il paraît que les sentiments ont varié... »

Le **quai de Passy** est resté charmant avec ses jardins en terrasses, restés presque les mêmes qu'au XVIIIe siècle. Il commence à la rue Beethoven. Là était le couvent des Minimes ou Bonshommes de Nigeon (c'était le nom du clos), fondé par Jean Morhier en 1493, enrichi, peu après, par de nombreux dons d'Anne de Bretagne, dispersé en 1790. Plus loin, au delà de la rue Alboni et du passage des Eaux, commencent les magnifiques jardins étagés de la propriété Delessert. La rue Berton les sépare de l'ancien château de Lauzun, qui appartint ensuite à la princesse de Lamballe, et devint en 1846 la célèbre maison de santé du Dr Blanche. Que d'hommes connus y sont venus demander, la plupart en vain, la guérison d'un cerveau trop surmené par la recherche et la conquête du talent : Cœdès, André Gill, Guy de Maupassant, pour ne parler que de ceux qui n'en sont pas sortis vivants! Le Dr Blanche lui-même y a fini ses jours au mois d'août 1893.

Un peu au delà, le quai passe sous la ligne de Courcelles aux Invalides, qui émerge du sein de la colline par un souterrain construit sous la vaste maison d'enseignement dite des Frères de Passy. Au rond-point du pont de Grenelle, où commence l'avenue de Versailles (Auteuil), il faut tourner à droite pour remonter à Passy par la *rue de Boulainvilliers*, ouverte à travers le domaine seigneurial de Passy, dont le dernier seigneur fut Anne-Gabriel de Rieux, marquis de Boulainvilliers. Nous retrouvons la ligne de chemin de fer des Invalides à hauteur de la rue des Vignes, où est installée la station dite de **Boulainvilliers** dans une tranchée ouverte dont l'effet est des plus pittoresques.

Au delà de la rue de Boulainvilliers, la rue de Passy s'élargit et, sous le nom de *chaussée de la Muette*, prend une allure plus noble. Elle aboutit à l'ancien château royal de la Muette, dont le nom a été donné au quartier. Ce fut d'abord, sous Charles IX, un simple pavillon de chasse, presque un chenil, et c'est ce qui explique sa dénomination, car par Muette, il faut entendre *meute*. Le Régent en fit un palais pour sa fille, la duchesse de Berry. Louis XV y prit goût aussi, et l'embellit de toutes sortes d'œuvres d'art. La belle perspective qui s'ouvre en face de l'entrée du bois de Boulogne fut de même ordonnée par lui pour que, de ses fenêtres, il pût voir le château de Bellevue où régnait Mme de Pompadour. Le vent de la Révolution balaya tout ce luxe, auquel se mêlaient pas mal d'impuretés. Domaine national, offert en vente à l'encan, le château ne trouva qu'en 1815 un acquéreur, et, heureusement, un acquéreur digne de lui, Sébastien Erard, facteur de pianos, dont les héritiers indirects le possèdent encore maintenant.

Devant la Muette s'étend la gracieuse promenade du **Ranelagh**, vestibule du bois de Boulogne. Il paraît que, vers 1780, lord Ranelagh avait patronné sur ses terres de Chelsea, près de Londres, un bal champêtre qui eut tout de suite beaucoup de succès. Cela donna l'idée au sieur Morisan d'en créer un analogue sur les pelouses de la Muette. L'autorisation lui en fut donnée par le maréchal de Soubise, gouverneur du château, et la vogue ne lui manqua pas davantage, grâce à la reine, toujours avide de prendre part aux fêtes populaires. C'est de là aussi que, pour la première fois, Pilâtre de Rozier partit en ballon, en 1783. Après la Révolution, après l'invasion de 1815 qui saccagea le bois de Boulogne, les bals du Ranelagh furent ouverts de nouveau, mais exclusivement à l'aristocratie. Il y a bien longtemps qu'ils se sont fermés pour toujours. Le Ranelagh n'est plus qu'un élégant parc sillonné d'avenues ombreuses dont quelques-unes sont bordées de villas. Au n° 2 de l'avenue Ingres, est la maison où mourut Rossini le 13 novembre 1868. On ne pouvait trouver meilleur emplacement pour honorer par un monument la mémoire de La Fontaine.

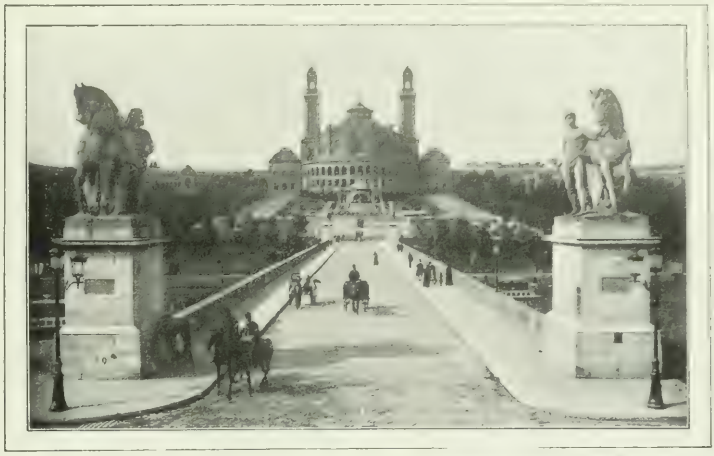
SQUARE LAMARTINE ET STATUE DU POÈTE.

FAÇADE DE LA FONDATION THIERS.

MAISON MORTUAIRE DE VICTOR HUGO

Enfin, le Ranelagh a eu la gloire, non médiocre, d'être choisi, en raison de son charme même, comme lieu d'arrivée de l'empereur et de l'impératrice de Russie, lors de leur visite solennelle à Paris, dans la matinée du 6 octobre 1896.

Ce fut, pour les privilégiés à qui il fut donné d'y assister, une inoubliable solennité. Depuis tant de mois que Paris, que la France entière vivaient dans l'attente fiévreuse de cette visite, féconde en espérances, il n'est pas excessif de dire que ce matin-là, toutes les pensées convergèrent sur le Ranelagh. A l'heure fixée — dix heures du matin — le train impérial s'arrêta à quelques mètres en avant de la gare de Passy. Venant de Cherbourg, il avait été conduit directement par Versailles et l'embranchement d'Ouest-Ceinture. Un débarcadère d'une rare élégance s'élevait en bordure de la voie; les souverains descendirent. Le président de la République, les ministres, tous les hauts fonctionnaires de l'État et de la Ville étaient là. Après les présentations prévues par un cérémonial rigoureux, le cortège se mit en marche, gagnant Paris par le bois de Boulogne et les Champs-Élysées. L'enthousiasme de la foule immense qui avait passé la nuit à l'attendre, était indescriptible... On devrait bien marquer par un monument commémoratif — il en a été question — cette minute de gloire, sans précédent et probablement sans retour, dans les annales du Ranelagh.



Phot. N[illegible].

PONT D'IÉNA ET PALAIS DU TROCADÉRO.

Au Nord du domaine de la Muette, la translation du Fleuriste de la Ville au parc des Princes (Boulogne), décidée en 1894, consommée en 1898, a déterminé la création d'un nouveau quartier sur les deux rives du chemin de fer de Ceinture, entre les gares de Passy et de l'avenue Henri-Martin. Il est à peine sorti de terre et sa prospérité est déjà assurée. On a eu l'heureuse idée de donner aux voies nouvelles des noms d'hommes de lettres contemporains que la postérité devait retenir : Émile Augier, Jules Sandeau, Eugène Labiche, Octave Feuillet, Guy de Maupassant, Edmond About, Gustave Nadaud. Ils sont bien placés dans le voisinage d'un point où convergent les avenues Victor-Hugo et Henri-Martin.

Cette dernière, qui limite au Nord le quartier de la Muette, le séparant de celui de la Porte-Dauphine, a reçu sa dénomination en 1885 (l'éminent historien est mort rue Vital, 38, le 14 décembre 1883). Elle s'appela à l'origine avenue de l'Empereur, puis avenue du Trocadéro. Lamartine aurait eu, si sa gloire n'avait pas été déjà pourvue, des droits de priorité à en être le parrain, car il l'habita longtemps, dans un chalet que lui avait donné la Ville et où il mourut en 1869. Sa statue, œuvre de Marquet de Vasselot, s'élève depuis 1886 dans le square Lamartine, tout voisin, coquet en dépit de ses cyprès, qui lui donnent quelque peu l'air funèbre.

Construite de 1875 à 1877 par M. Godebœuf, architecte municipal, la **mairie** fait très bonne figure à l'angle de l'avenue Henri-Martin et de la rue de la Pompe; elle a remplacé l'ancienne mairie de Passy sise sur la place du même nom, où stationnent les omnibus de la Bourse.

Le lotissement du parc [illegible] en 1854, [illegible] d'une série de rues [illegible] *Passy*; M. [illegible] était maire de Passy lorsque fut faite cette opération). Elles ont toutes une largeur uniforme de 10 mètres. [illegible] rue Saint-H[illegible], [illegible] Saint-Georges), *Nicolo* (rue Saint-Pierre). La dévotion n'avait pas été [illegible] tions.

[illegible] 1842 [illegible] municipaux, M. Vital, [illegible] le centre ». De nos jours [illegible] les rues *Gavarni* et [illegible] de cette dernière dénomination demeure fâcheux, même [illegible] qui savent qu'il s'agit du personnage auquel Passy [illegible] en paroisse.

Depuis 1888, Passy [illegible] nes filles, le **lycée Molière**, dont l'enclos s'étend de la rue du Ranelagh à la rue de l'Assomption, avec une façade sur chacune de ces voies.

Le haut mur de soutènement qui forme l'encoignure de l'avenue Henri-Martin et de la place du Trocadéro dissimule aux yeux le **cimetière**, dont l'entrée est rue Vineuse et rue des Réservoirs — cimetière coquet, aristocratique comme l'ensemble du quartier, tant il est vrai que l'égalité devant la mort n'est qu'un vain mot.

Quartier de la Porte-Dauphine. — Sous le règne de Louis XVIII, toute la région qui s'étend au nord de l'avenue Henri-Martin était encore absolument inhabitée; on l'appelait la plaine de Passy, plusieurs chemins vicinaux la traversaient. Des spéculateurs y jetèrent les yeux en 1825; l'avenir a prouvé qu'ils n'avaient pas tort.

Le nouveau quartier reçut un nom assez singulier : l'Elysée-Charles (toujours la flatterie au pouvoir). Il fut tout d'abord doté de deux

LA FONTAINE DU PALAIS DU TROCADÉRO.

LE MUSÉE GUIMET.

larges avenues se coupant à angle droit : « l'avenue de Saint-Cloud, allant de l'Arc de Triomphe à Saint-Cloud par le bois de Boulogne, et l'avenue de Saint-Denis, allant de la Carrière Sainte-Marie ou du Trocadéro au chemin de la Révolte ». C'est ainsi que les désigne, au cours de sa session de 1828, le conseil d'arrondissement de Saint-Denis, qui émet le vœu que la première soit classée, dès l'année suivante, comme route départementale, et que la seconde le soit également « dès qu'elle aura été caillboutée par la Compagnie de la plaine de Passy ». (Arch. de la Seine, procès-verbal manuscrit). Le lecteur y aura reconnu les *avenues Victor-Hugo* et *Malakoff*. Il semblerait que leur point d'intersection (place Victor-Hugo) ait dû être choisi comme centre géométrique de l'Elysée-Charles. Non, ce fut le rond-point de Longchamp, où se coupent les rues de Longchamp et des Sablons. C'est là qu'en avril 1829 — les délibérations du conseil municipal de Passy l'attestent — fut érigé un arc de triomphe sous lequel passa le roi à son retour de Lunéville. Le coût de cette éphémère construction fut de 468 fr. 60.

Après Charles X, l'Elysée-Charles perdit naturellement son surnom et même son nom. Cela n'empêcha pas qu'on y bâtît. Le 10 novembre 1851, la municipalité de Passy fut autorisée par son conseil à acquérir la quantité de terrain nécessaire, à raison de 15 fr. 15 le mètre, pour la construction d'une chapelle. Le 24 novembre 1855 furent approuvés les devis de la construction de cette chapelle et des bâtiments scolaires annexes : 70,663 fr. 74 d'une part, 19,272 fr. 72 d'autre part. C'est l'église **Saint-Honoré-d'Eylau**, devenue paroisse en 1862.

En vain chercherait-on dans l'ancienne plaine de Passy des monuments plus anciens ; d'ici longtemps encore, nos archéologues n'y trouveront... que des logis pour eux — au prorata de leur fortune.

Le **lycée Janson-de-Sailly** — du nom de son principal fondateur avec l'Etat — occupe un très vaste emplacement entre les rues de la Pompe, Decamps, de Longchamp et l'avenue Henri-Martin. Sa prospérité a été très rapide, car il occupe maintenant le premier rang pour la population scolaire, et aussi pour la vigueur physique des élèves, qui y excellent dans tous les exercices du corps. La sortie des classes est amusante à voir : il n'est guère d'externe qui, le cartable sous le bras, et souvent la cigarette aux lèvres, ne s'élance sur sa bicyclette pour de là aller faire un tour au Bois ; et sur la chaussée asphaltée de la rue de la Pompe, ce sont des départs homériques !

Une plaque commémorative que porte la façade d'un petit hôtel fort simple, 124, avenue Victor-Hugo, arrête le passant dans une respectueuse émotion : c'est là que, le 22 mai 1885, s'éteignit le Maître chargé de gloire et d'années, mais que l'on s'habituait à croire immortel. Dès l'année 1881, la Ville de Paris avait par un hommage spécial donné le nom de Victor-Hugo à la partie de l'avenue d'Eylau qu'il habitait, entre la place Saint-Honoré et l'avenue Henri-Martin. Au lendemain de la mort, le conseil délibérait que toute l'avenue jusqu'à l'Arc de Triomphe recevrait le nom du poète. On transféra le nom d'*avenue d'Eylau* à une voie ouverte, la même année, entre le Trocadéro et le rond-point de Longchamp.

Que dire, qui n'ait pas été dit maintes fois déjà, des splendeurs de l'*avenue du Bois-de-Boulogne*, de cette promenade princière, plus majestueuse encore que les Champs-Élysées qu'elle continue, préface exquise du bois de Boulogne dont elle est la seule route suivie par quiconque se respecte à Paris. Ce fut d'abord l'avenue de l'Impératrice. Pendant la guerre de 1870, on lui donna le nom du général Uhrich, le vaillant défenseur de Strasbourg. Sa dénomination actuelle date de 1875. Parmi tant d'hôtels magnifiques qui la bordent, nous devons une mention spéciale à celui qui occupe le triangle formé par l'intersection avec l'avenue de la rue de la Pompe et de l'avenue Malakoff ; ancienne demeure du Dr Evans, il a été acheté par le gouvernement pour abriter les souverains étrangers venus visiter l'Exposition de 1900 ; c'est l'Hôtellerie des rois, comme on l'a déjà surnommé. Son pre-

LA PLACE DES ÉTATS-UNIS.

LE MUSÉE GALLIERA.

LE XVIe ARRONDISSEMENT ENTRE L'AVENUE D'IÉNA ET L'AVENUE KLÉBER.

mier hôte a été le roi de Suède, qui y a passé une partie du mois de juin.

Ombreuse et poétique, comme le dit son nom, la *rue des Belles-Feuilles* aboutit à l'hôtel où, pour honorer la mémoire de l'illustre homme d'Etat, Adolphe Thiers, sa veuve a créé ce que l'on nomme la **Fondation Thiers**. Ce n'est pas une école de hautes études, ni un institut, c'est un asile de science, où quelques jeunes gens, s'étant déjà révélés par leurs dispositions pour les travaux savants, passent trois années, exemptes de tout souci matériel, à se perfectionner dans la carrière de l'érudition, avec toute liberté dans le choix de leurs études. La conception est des plus heureuses, mais elle ne peut être utile qu'à ceux que la fortune n'a pas favorisés (de quoi servirait-elle aux autres?) et il est à craindre qu'après cette période purement spéculative les difficultés matérielles de la vie ne leur apparaissent plus graves encore, car elles sont plus soudaines.

Quartier de Chaillot. — C'est ce nom qu'un décret du 20 avril 1896 a substitué à celui de quartier des Bassins, porté jusque-là par le 64e quartier administratif de Paris : «Le changement de nom demandé par le Conseil municipal paraît justifié, aujourd'hui surtout que les bassins..... qui existaient autrefois sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la place des Etats-Unis... n'existent plus. La nouvelle dénomination de Chaillot aurait même l'avantage de rappeler le souvenir d'une localité importante des environs de l'ancien Paris. Tout cela est vrai, mais il n'y a pas que cela. Les habitants du quartier se plaignaient de cette dénomination de «Bassins» qui prêtait à des plaisanteries; ils n'ont pas pris garde que le nom de Chaillot a, lui aussi, été chansonné et ridiculisé aussi peu spirituellement; il était de bon goût, jadis, de dire à tout venant : « A Chaillot, mon bonhomme! » D'ailleurs, si les bassins de la place des Etats-Unis ont disparu, ceux de la rue de Villejust (toujours dans le même quartier) n'ont fait que s'accroître. Un avis publié au *Bulletin municipal* du 25 octobre 1897 annonce la construction d'un nouveau compartiment aux grands réservoirs de Passy — et une malencontreuse parenthèse ajoute : XVIe arrondissement, quartier... des Bassins! Le décret cité plus haut devait pourtant avoir force de loi, dix-huit mois plus tard!

Il est très intéressant à connaître, le quartier de Chaillot, et aussi très complexe. Dans sa partie orientale, il participe du luxe du VIIIe arrondissement, auquel il confine; au centre, ont survécu quelques vestiges du vieux village; à l'Ouest et au Nord, il se confond avec son voisin la Porte-Dauphine, dont il est le contemporain.

Le nom de Chaillot apparaît pour la première fois dans les chartes en 1096 sous la forme *Calcium*, puis assez fréquemment, au cours du XIIe siècle, dans des documents qui ont pour objet de confirmer au prieuré de Saint-Martin-des-Champs la haute main sur la paroisse de Chaillot. Plus tard, on trouve *Challoel*, *Chailloel*. D'où vient ce nom? L'abbé Lebeuf le tirait du celtique et affirmait qu'il signifiait lieu défriché; d'autres érudits y ont cherché une origine latine, qu'ils rattachent à celle de notre mot caillou. Ici, comme en tant d'autres cas, la science philologique n'a pas dit son dernier mot.

Sur le sommet du plateau, là où le palais du Trocadéro offre aujourd'hui aux maigreurs de la tour Eiffel le contraste de sa panse énorme et de ses bras démesurément ouverts, était jadis la vraie maison seigneuriale de Chaillot. L'illustre maréchal de Bassompierre s'en rendit un jour acquéreur — en 1630 — et cela nous a valu une bien jolie anecdote de Tallemant des Réaux : «Quand il achepta Challiot, la Reyne mère lui dit : — Hé! pourquoy avez-vous acheté cette maison? C'est une maison de bouteille. — Madame, dit-il, je suis Allemand. Mais ce n'est pas [illegible]

Phot. Neurdein.

PERSPECTIVE DE L'AVENUE DU BOIS-DE-BOULOGNE.

Paris. — Madame, j'aime tant Paris, que je n'en voudrois jamais sortir. — Mais cela n'est bon qu'à mener des.... filles (il y a un autre mot dans Tallemant)! — Madame, j'y en mènerai. »

Vingt et un ans plus tard, cette maison si peu vertueuse devenait un couvent de femmes; les dames de la Visitation l'achetèrent sous le patronage de Henriette de France, fille de Henri IV, l'infortunée reine d'Angleterre, dont la gloire dépasse les malheurs puisque Bossuet les a célébrés dans l'église même des Visitandines. La gloire en rejaillit aussi sur Chaillot d'avoir été le lieu où furent entendues ces paroles magnifiques : « Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires... »

La Révolution vint disperser les religieuses, qui étaient alors au nombre de vingt-deux, plus neuf sœurs converses, deux sœurs tourières, une demoiselle agrégée et une fille de service. Leur couvent, bientôt jeté bas, laissa pendant longtemps inculte et charmante la montagne qu'un fort espagnol conquis en 1823 fit appeler le Trocadéro. Puis, on y mit des marches, larges chacune comme un trottoir de nos boulevards; enfin, pour l'Exposition universelle de 1878, MM. Davioud et Bourdais y bâtirent le beau **palais du Trocadéro**, dont la grande salle de fêtes n'a qu'un vice, mais rédhibitoire : une acoustique déplorable.

A mi-côte, s'élèvent les **musées Guimet** et **Galliera**; le premier, consacré aux monuments des religions et de l'antiquité orientales, a été donné à l'État par son fondateur, M. Guimet. Mme de Galliera a donné à la Ville un hôtel charmant pour lui permettre d'y exposer des œuvres d'art — notamment des tapisseries — qui n'auraient point leur place au musée Carnavalet. Au delà de la rue Pierre-Charron serpente la vénérable *rue de Chaillot*, aussi tortueuse vers les Champs-Élysées qu'elle l'est peu dans sa partie occidentale, où se trouve l'église **Saint-Pierre**, monument sans caractère, de la fin du XVIIe siècle.

Nous avons dit plus haut l'origine de la *place des États-Unis;* elle date de 1883 et est devenue le centre de la colonie américaine. Le 1er décembre 1895 y a été inauguré le groupe en bronze : *Washington et La Fayette*, offert à la Ville par le journal *The World*.

Un décret du 3 mai 1900 a approuvé « l'érection à Paris d'une statue de Washington ». C'est la place d'Iéna qui a été choisie pour la recevoir, et l'inauguration a eu lieu le 3 juillet suivant. Cette statue équestre est offerte à la France par un groupe de dames américaines.

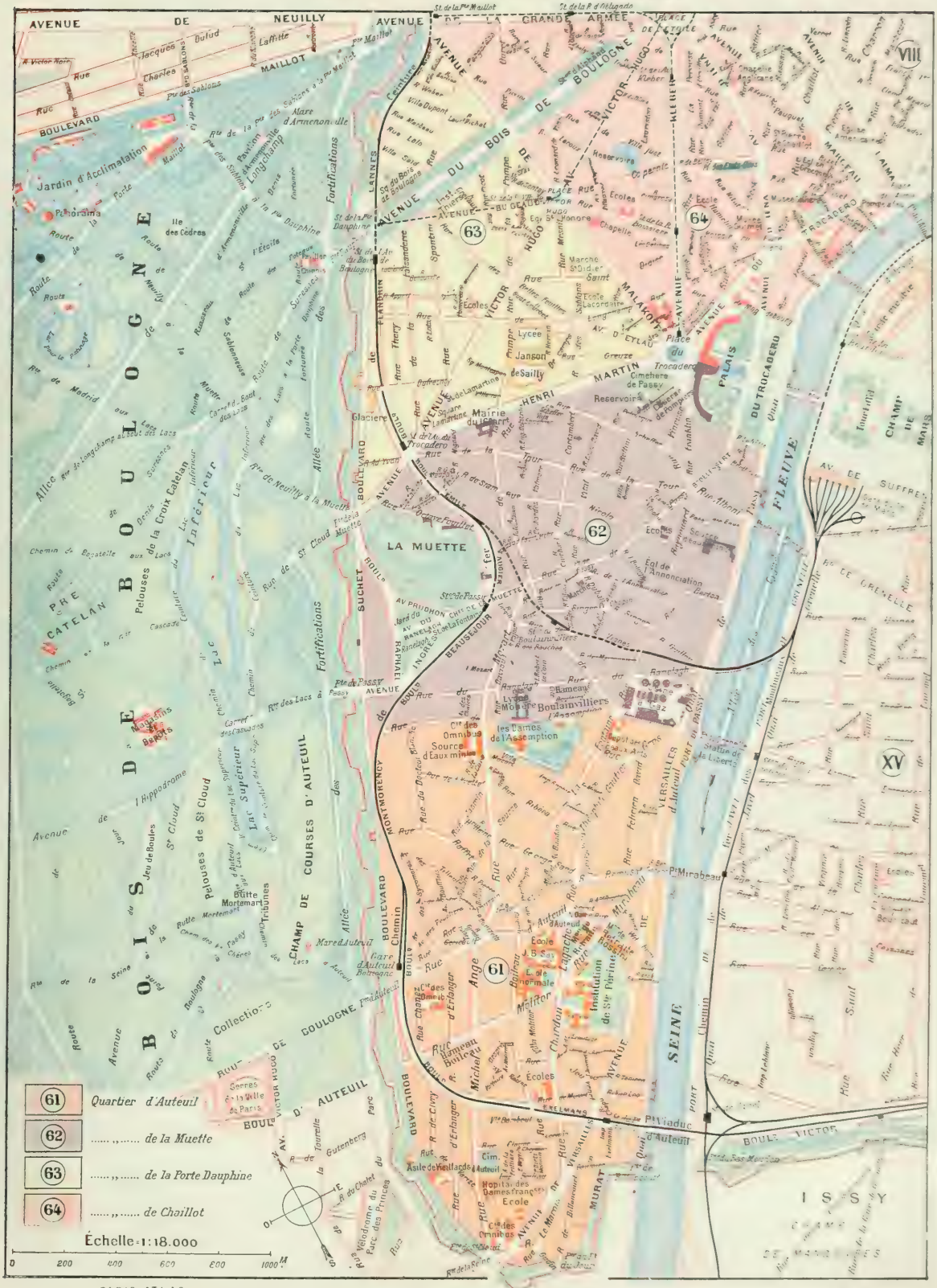
Sur la même place, se voit l'hôtel construit pour l'ancien président de la République, Jules Grévy.

En bas, sur le quai, là où est maintenant la manutention militaire, Louis XIII avait fondé la Savonnerie, manufacture de tapis orientaux, d'où sortirent d'admirables produits, dignes des Gobelins, jusqu'au moment où elle fut réunie à sa sœur aînée du faubourg Saint-Marceau, c'est-à-dire en 1824. A côté, en remontant vers Paris, c'était la marbrerie, dépôt des marbres du roi — et plus près encore de la barrière, sur l'emplacement actuel de la pompe à feu, les frères Périer avaient, en 1778, construit la première grande machine élévatoire de Paris, refoulant l'eau de la Seine jusqu'aux réservoirs de la montagne de Chaillot. Ce n'était que de l'eau de Seine, mais il fallait savoir s'en contenter : après la disparition des réservoirs, la pompe à feu est elle-même appelée à une destruction prochaine.

L'avenue Kléber représente le tracé du mur des fermiers généraux; elle s'est appelée longtemps avenue du Roi-de-Rome. Ce serait une erreur de croire que la *rue de Longchamp* doit son nom à l'abbaye célèbre du bois de Boulogne; les textes permettent d'affirmer qu'il y avait au XVIIe siècle à Chaillot un fief de Longchamp. De l'autre côté de l'avenue Kléber, le terrain est très mouvementé, malgré d'énormes travaux de nivellement, surtout du côté des rues Copernic et de Lauriston, où il domine l'avenue Victor-Hugo.

HÔTEL DE JULES GRÉVY, PLACE D'IÉNA.

Quelques mots en terminant sur le parcours du chemin de fer de Ceinture dans le XVIe arrondissement. Après la station de la Porte Maillot-Neuilly, qui appartient au XVIIe arrondissement, il se poursuit en tranchées sur quatre voies, et dessert les stations de l'**Avenue du Bois-de-Boulogne** et de l'**Avenue Henri-Martin**. Au delà de cette dernière station, se détachent, à droite et à gauche des voies d'Auteuil, celles de la ligne du Champ-de-Mars-Invalides que nous avons déjà rencontrée dans Passy. Les trains d'Auteuil et de la Ceinture suivent sur deux voies une tranchée que surplombe à gauche le boulevard Émile-Augier, à droite le parc de la Muette. Après la station de **Passy**, une perspective des plus riantes s'ouvre sur le Ranelagh; puis la ligne rentre en tranchée jusqu'aux abords de la gare d'**Auteuil**, où elle débouche en remblai. Les trains qui dépassent cette gare s'engagent alors sur le viaduc du Point-du-Jour, d'où la vue est charmante des deux côtés de la ligne et atteignent la station du **Point-du-Jour**, installée sur le viaduc même, au delà de laquelle, franchissant la Seine sur le pont dont nous avons parlé, ils pénètrent dans le XVe arrondissement.


AVENUE DE NEUILLY
AVENUE DE MAILLOT
AVENUE DE LA GRANDE ARMÉE
PLACE DE L'ÉTOILE
AVENUE DU BOIS DE BOULOGNE
AVENUE VICTOR HUGO
AVENUE KLEBER
AVENUE MALAKOFF
AVENUE MARCEAU
AVENUE DU TROCADÉRO
AVENUE HENRI MARTIN
AVENUE DE LA MUETTE
AVENUE DE BEAUSÉJOUR
AVENUE DE MONTMORENCY
AVENUE DE SUFFREN
AVENUE DE GRENELLE
BOULEVARD DE LA MUETTE
BOULEVARD DE SUCHET
BOULEVARD DE MONTMORENCY
BOULEVARD DE CHAMP DE COURSES D'AUTEUIL
BOULEVARD VICTOR HUGO
BOULEVARD VICTOR
BOULEVARD D'AUTEUIL
BOULEVARD DE COULOGNE
BOULEVARD DE LANNES
BOULEVARD DE FLANDRE
BOULEVARD DE PRÉ CATELAN
BOULEVARD DE LA SEINE
BOULEVARD DE MURAT
BOULEVARD DE BEAUSÉJOUR
BOULEVARD DE RAVINAN
BOULEVARD DE SAINT CLOUD
BOULEVARD DE LA MUETTE
BOULEVARD DE SUCHET
BOULEVARD DE MONTMORENCY
BOULEVARD DE CHAMP DE COURSES

ARC DE TRIOMPHE DE L'ÉTOILE.

BATIGNOLLES-MONCEAU. — 65e QUARTIER : LES TERNES. — 66e QUARTIER : LA PLAINE-MONCEAU.

67e QUARTIER : BATIGNOLLES. — 68e QUARTIER : LES ÉPINETTES.

L'AMPHITRYON des opulents VIIIe et XVIe, contigu à l'élégant Neuilly, au populeux Levallois, attenant à Montmartre qui lui donna la vie, le XVIIe arrondissement, dit BATIGNOLLES-MONCEAU, offre un reflet exact de voisinages si divers : opulent et élégant dans la Plaine-Monceau, laborieux et populeux aux Ternes et à Batignolles, industriel et ouvrier aux Épinettes.

L'avenue de la Grande-Armée le sépare du XVIe; l'avenue de Wagram, les boulevards de Courcelles et des Batignolles le séparent des VIIIe et IXe arrondissements; l'avenue de Saint-Ouen, du XVIIe; enfin, les fortifications lui sont une limite naturelle.

Il est d'une grandeur moyenne : 445 hectares. C'est même le plus petit des arrondissements formés par l'annexion de 1860; en revanche, il compte plus de 185,000 habitants; et, parmi ces arrondissements, le XVIIIe seul a une population supérieure. Si l'on veut poursuivre les comparaisons, il faut dire encore qu'il n'y a pas à Paris de quartier de création plus récente que ceux qui composent le XVIIe arrondissement. A part l'agglomération des Ternes qui peut prétendre à quelque notoriété historique, tout le reste du territoire était encore en culture il y a un siècle.

De même que les trois arrondissements qui le suivent dans l'ordre numérique, celui-ci a été formé en 1860 aux dépens des communes suburbaines : Neuilly a fourni les Ternes, jusqu'à la rue de Courcelles, et Clichy-Levallois-Perret n'existant pas encore (ou bien comme commune) les trois autres quartiers qui, nous le verrons plus loin, avaient été, dès 1830, constitués en commune distincte.

Quartier des Ternes. — N'en déplaise aux habitants des Ternes, ils ne sauraient se prévaloir de l'origine romaine que des savants avaient proposée pour expliquer le nom de leur localité [illegible] qu'elle était située *terno milliario*, au troisième mille de Paris. Il faut renoncer à cette étymologie lointaine, depuis que des chartes latines du XIVe siècle ont été retrouvées, où le lieu est dit *villa esterna* ou *externa*, domaine extérieur, dépendant des terres que l'évêché de Paris possédait au Roule et à la Ville-l'Évêque. C'était, tout simplement, une ferme.

AVENUE DE LA GRANDE ARMÉE.

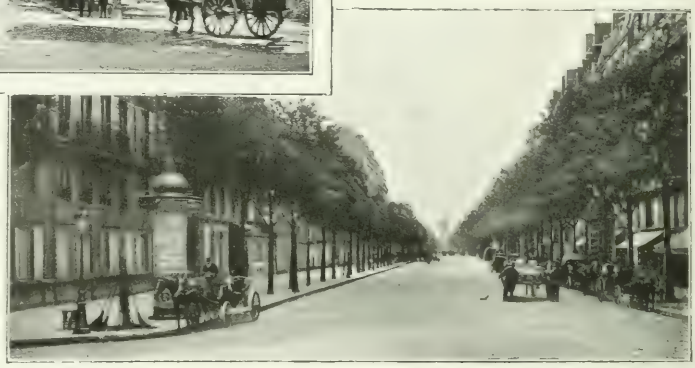
Devant cette ferme passait un grand chemin qui a dû exister de toute antiquité : la route de Saint-Germain. L'avenue des Ternes n'en est, en effet, qu'une section, prolongée vers Paris par le chemin du Roule et la « grant rue Saint-Honoré ».

Au XVIe siècle, à côté de la ferme s'éleva un château, construit par une famille berrichonne, les Habert, qui se le transmirent jusqu'en 1663. Ils avaient obtenu par lettres patentes de 1634, bien que leur maison ne fût point un fief, « le droit d'avoir colombier à pied et pont-levis en ladite maison des Ternes », mais sans que le propriétaire « puisse néantmoins prétendre aucun droit de seigneur autant plus grand que ceux dont il jouissoit avant... » En 1715, le château fut acheté par Mirey de Pomponne, conseiller du roi, qui le fit rebâtir et y mourut. Les registres paroissiaux de Villiers-la-Garenne mentionnent « le décès de messire Pomponne-Mirey, en sa maison des Ternes », le 21 avril 1740, à l'âge de soixante-cinq ans ou environ. Divers possesseurs lui succédèrent jusqu'à la Révolution : René Masse, conseiller du roi, mort en 1766; M. de La Live, le marquis de Galiffet, prince de Martigues. Depuis, le percement de plusieurs rues, la création du chemin de fer de Ceinture, des aliénations de terrain, ont réduit le domaine à n'être plus qu'une simple maison bourgeoise ; mais ce qu'on a pu conserver de la construction de Pomponne lui donne encore grand air, et c'est pour le promeneur une charmante surprise que de se trouver tout d'un coup en face de l'arcade recouverte de lierre sous laquelle passe la rue Bayen.

Après la Révolution, le hameau des Ternes se peupla rapidement. Le mur d'enceinte des fermiers généraux l'avait isolé de Paris; il dépendait de Neuilly qui, lui-même, bien différent alors de ce qu'il est devenu, avait toute son agglomération et ses édifices municipaux — église et mairie — non loin de la Seine. Les Ternes firent cause commune avec le quartier neuf de Sablonville et déclarèrent tout net que se trouvant trop éloignés du centre de la commune, ils allaient demander au gouvernement la création en leur faveur d'une municipalité. Cela se passait aux environs de 1830. Neuilly s'en émut, ainsi que l'atteste le procès-verbal d'une séance du conseil municipal tenu le 8 août 1833, où une compensation fut promise aux Ternes.

Et, en effet, l'année suivante, était entreprise la construction de la mairie de Sablonville.

La « section » des Ternes avait quelques droits à se montrer exigeante; elle comptait alors 8,000 habitants. Une sorte de hangar servait de chapelle. L'impasse dite aujourd'hui avenue de la Chapelle, tout proche la barrière, en rappelle l'emplacement. La commune de Neuilly vota les fonds nécessaires pour la remplacer par une véritable église. Un terrain fut acheté au marquis d'Armaillé en 1842; les plans dressés par l'architecte Lequeux furent agréés : une église s'éleva. Elle était à peine commencée lorsque survint, sur le territoire même des Ternes, une catastrophe déplorable. Les chevaux de la voiture qui conduisait, le 13 juillet 1842, au château de Neuilly le fils aîné de Louis-Philippe, Ferdinand, duc d'Orléans, prirent peur et s'emballèrent non loin de la porte Maillot. Le prince effrayé crut échapper au danger en sautant en bas de sa voiture : il le fit si malheureusement qu'il y trouva la mort. Les habitants des Ternes mirent, en signe de deuil, leur nouvelle église sous le vocable de **Saint-Ferdinand**, saint fort obscur, mais patron du malheureux duc d'Orléans.



PERSPECTIVE DE L'AVENUE DE WAGRAM.

Cet édifice, ni beau ni laid, a été considérablement agrandi, de 1875 à 1877, par les soins des architectes Vaudremer et Bray. Disons, en passant, que ce dernier était adjoint au maire de Neuilly et qu'une rue du quartier des Ternes porte son nom, mal orthographié, Brey. De pareilles erreurs seraient à peine excusables s'il ne s'agissait pas d'un homme qui vivait encore il y a vingt-cinq ans.

Une plaque de marbre, à droite de la porte de l'église, porte une inscription relatant que ces travaux d'agrandissement furent solennellement bénis, le 7 novembre 1878, par l'archevêque de Paris.

La ville des Ternes, si avide d'autonomie en 1833, n'avait plus du tout les mêmes sentiments en 1859, lorsqu'elle fut consultée — pour la forme — sur son annexion à Paris. Sa commission syndicale, composée de sept propriétaires, émit un vœu très favorable et alla même jusqu'à regretter que la totalité du territoire de Neuilly ne fût pas compris dans cette mesure. Voici les raisons qu'elle en donnait :

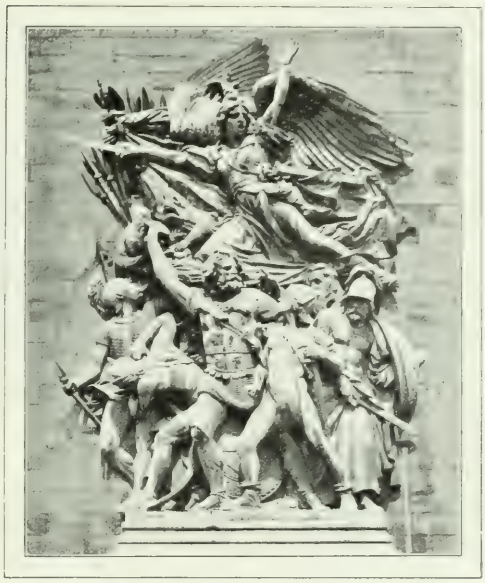
> Cette extension, à laquelle on s'était généralement attendu, garantirait la section des Ternes contre le tort qu'elle est menacée d'éprouver en ce que le peu d'espace qu'elle offre à parcourir pour passer la nouvelle enceinte pourra provoquer l'émigration d'un certain nombre d'habitants enclavés à se soustraire aux nouveaux droits d'octroi. Elle aurait, d'ailleurs, l'avantage de conserver le splendide ensemble de promenades établies en, à partir depuis les boulevards de Paris jusqu'au bois de Boulogne, lequel y trouverait d'autres avenues comprises : harmonie qui peut être détruite si la nouvelle enceinte vient séparer irrévocablement deux sections qui semblent avoir beaucoup à gagner à ce projet en restant réunies...
>
> (Arch. nat. F. 87004.)

Pour valables que fussent ces arguments, ils ne prévalurent pas. Les Ternes seuls furent incorporés à Paris.

Nous avons dit ailleurs quelles furent les origines de l'avenue des Champs-Elysées et de la place de l'Etoile. Lorsque celle-ci fut formée, en 1670, il s'en fallait qu'elle eût son aspect d'aujourd'hui. C'était une butte pointue irrégulièrement, et qui barrait désagréablement la perspective des Tuileries. On ne songea guère à l'applanir, c'est-à-dire à l'aplanir, que lors du

ÉGLISE SAINT-FERDINAND.

nouveau remaniement des Champs-Elysées et de la place de la Concorde. Pour faire pendant à la statue de Louis XV qui décorait cette dernière, de nombreux projets furent mis en avant par les inventeurs. L'un des plus bizarres est celui qu'en 1758 proposa l'ingénieur Ribart de Chamoust sous ce titre : *L'éléphant triomphal; grand kiosque à la gloire du roi.* Il s'agissait d'un éléphant monumental, sinon triomphal, surmonté de la statue du roi. Mais laissons parler l'inventeur : « Tout y paroit vivant, et l'animal ne semble arrêté que pour se désaltérer à une fontaine qui fait avec lui la tête d'une riche cascade. Il seroit posé sur une terrasse percée de toutes parts par des galeries qui donneroient accès à des escaliers menant, dans l'intérieur, à de vastes appartemens. » Vers le poitrail, des salles de bain; à l'extrémité opposée, une salle à manger merveilleuse. Puis, entre les épaules, une vaste salle se terminant dans la tête en amphithéâtre, avec un trône. « Cet endroit, ajoute Ribart, conviendroit on ne peut mieux pour l'administration de la justice, pour tenir des assemblées, donner des concerts et des fêtes. On y entendroit les concerts d'oiseaux invisibles comme dans les lieux enchantés que décrit la Fable, et par des trous ménagés dans les oreilles et garnis de cornets acoustiques et de porte-voix les harmonies des instrumens se répandroient au loin dans la campagne, tandis que des renommées, grâce aux plis savamment ménagés dans leurs vêtemens, où l'air s'engouffreroit, augmenteroient l'intensité des sons. »



LE CHANT DU DÉPART
Par RUDE (Arc de triomphe de l'Étoile).

La réalisation de cette drôlerie architecturale nous a été heureusement épargnée. Sur ces entrefaites, un autre ingénieur, homme de talent celui-là, Perronet, fut chargé de la construction d'un pont en pierre sur la Seine à Neuilly. Il avait été décidé qu'on le mettrait dans l'axe de l'Étoile et de la place de la Concorde par l'ouverture de l'avenue actuelle de la Grande-Armée et de celle de Neuilly. Perronet et Soufflot, l'architecte du Panthéon, furent invités à étudier de nouveau les moyens d'aplanir la butte de l'Étoile: leur travail aboutit au nivellement actuel, qui est des plus harmonieux. Il dura de 1768 à 1774. On y employa les « pauvres valides » de Paris, qui ne gagnaient que quinze sous par jour. Le ministre de la maison du roi dut écrire, en juillet 1772, à l'entrepreneur chargé du travail, de relever un peu les salaires « afin de ne point faire crier » (Arch. nat., O¹ 1591). Les textes ne disent pas si ledit entrepreneur trouva de son goût ce procédé préventif contre les [illegible], mais il est certain qu'il y obtempéra.

Le motif de décoration du centre de la place n'était toujours pas trouvé. Le ministère de l'Intérieur le mit au concours le 22 octobre 1798, et treize projets furent déposés le 20 janvier suivant. Dans le [illegible] celui que son auteur a décrit de la façon suivante dans le *Journal de Paris* du 7 germinal an VIII :

Aux rédacteurs du journal.

[illegible] du ministre de l'Intérieur.

Cette colonne, aperçue à plusieurs lieues à la ronde, [illegible] allée du jardin des Tuileries un point de vue d'autant plus [illegible] par les eaux de la pompe de Chaillot, je trouve le moyen de former une cascade de 20 pieds de largeur sur autant de hauteur. Cette eau rentreroit dans les tuyaux du service ordinaire de la pompe, mais j'en emprunte une portion pour former l'île des Peupliers, projetée dans les Champs-Élysées pour y recevoir la statue de J.-J. Rousseau et pour servir aussi d'école de natation.

Sur le sommet de ma colonne, je place une horloge dont le cadran à jour éclairé en dedans indiquera l'heure de la nuit et serviroit d'une espèce de fanal, tandis que, le jour, l'ombre portée de la colonne sur le pavé feroit les fonctions d'un méridien. On y placeroit encore un point télégraphique.

Tant d'utilité joint à l'agrément de la perspective sur le fond de l'horizon me paroît devoir mériter l'attention du gouvernement, comme ces deux projets ont déjà obtenu le suffrage de beaucoup de gens de goût qui en ont eu [illegible].

Salut et amitié. I. H. E.

Il ne fut pas plus agréé que les douze autres. C'est Napoléon qui parla d'un arc de triomphe. Ses désirs étaient des ordres. L'architecte Chalgrin fit le plan et entreprit la construction, dont la première pierre fut posée le 15 août 1806. L'œuvre devait durer trente ans, puisqu'elle ne fut inaugurée que le 30 juillet 1836, après une dépense totale de 9,303,507 fr. 79.

L'**Arc de triomphe de l'Étoile** est un des monuments qui font le plus d'honneur à Paris, par l'ensemble et par le détail. Les sculptures dont il est décoré sont très heureusement traitées. On s'accorde à y admirer surtout le haut relief de Rude, *Le Départ*. Si les pierres parlaient, celles-là sans doute diraient quelle fut leur tristesse lorsque par trois fois s'arrêta devant elles l'humiliant défilé des troupes de l'invasion —

LE CHATEAU DES TERNES, RUE BAYEN.

LE CHATEAU DES TERNES, COTE JARDINS.

VUE DE LA PLACE PEREIRE

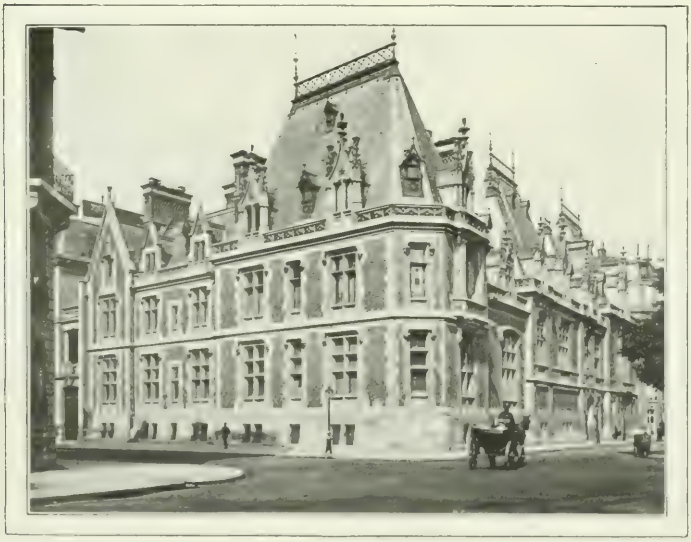
quelle fut leur fierté à abriter de leur ombre le catafalque de notre grand Victor Hugo.

L'avenue de la Grande-Armée, dont nous venons d'indiquer l'origine, ne porte cette dénomination que depuis 1864; avant, c'était l'avenue de la Porte-Maillot, puis de Neuilly et route nationale 13, de Paris à Cherbourg. On y remarque une église protestante; on y remarque encore, et surtout aux beaux jours, une incroyable profusion de bicycles, tricycles, motocycles, automobiles de tout genre, dévalant vertigineusement vers la porte Maillot, à la grande frayeur des piétons, malgré le « chemin cyclable ».

Trois autres avenues descendent du rond-point de l'Etoile vers les Ternes; les deux premières portent les noms de *Carnot* et de *Mac-Mahon*, qui sont ceux de deux présidents de la République, mais il est à noter que l'avenue Carnot a été ainsi dénommée (en 1880) en l'honneur du premier des Carnot, celui de la Révolution. Les mémoires de l'aïeul et du petit-fils sont maintenant confondues dans un hommage pareil. L'*avenue de Wagram*, jusqu'au rond-point des Ternes, fut à l'origine le boulevard de l'Etoile, et, dans cette courte section, séparait Paris de Neuilly. Elle a donné son nom à une salle célèbre dans le monde des réunions publiques et de la chorégraphie populaire, la salle Wagram ou bal Dourlans. Quelle n'a pas été la stupeur des membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lorsqu'ils apprirent, le 3 novembre 1899, que feu Dourlans venait de leur léguer son immeuble en toute propriété! Et nous devons ajouter que le legs fut accepté.

Il semble que l'on ait débaptisé, pour le plaisir de le faire, les noms que portaient les rues qui vont du boulevard de Courcelles au boulevard Pereire, et cela sans grand avantage : la rue de l'Arcade est devenue *rue Bayen;* la rue de la Chaumière, *rue Laugier;* la rue Lombard, *rue Rennequin;* la rue de Villiers, *rue Guersant.* Et, entre le chemin de fer et les remparts, la rue de Louvain, *rue Guillaume-Tell;* la rue Saint-Claude, *rue Galvani*, la rue de la Fontaine-des-Ternes, *rue d'Héliopolis.* Nous regrettons particulièrement ce dernier vocable, dû à une source, aujourd'hui tarie, dont tout le canton avait pris le nom.

L'ouverture, en 1854, du chemin de fer d'Auteuil, comme on disait alors, donna un renouveau de vie à cette région. Le *boulevard Pereire*, la *place Pereire*, que seule la Compagnie des omnibus s'obstine à nommer encore place Courcelles, se bâtirent de jolies maisons et reçurent le nom de la riche famille qui avait compris quel avenir le quartier présageait. Ses espérances ont été certainement bien dépassées, et cependant, encore aujourd'hui, les voyageurs du chemin de fer bénéficient, pour la station de *Courcelles-Levallois*, d'une légère réduction de tarifs imposée lors de la création de la ligne, pour attirer la foule. Il était charmant, ce boulevard Pereire, dans la traversée des Ternes, grâce aux talus ombragés du chemin de fer, qui faisaient là une longue allée de verdure. La hache impie de l'industrie l'a détruite à l'automne de 1897, afin de permettre l'établissement des deux voies de la ligne de Courcelles au Champ-de-Mars. Les riverains protestèrent énergiquement, offrirent de contribuer de leurs deniers à la couverture de la tranchée, comme on l'a fait si heureusement pour le canal Saint-Martin au boulevard Richard-Lenoir : la Compagnie de l'Ouest, plus positive qu'éprise d'esthétique, se boucha les oreilles et ne voulut rien entendre.



L'HÔTEL GAILLARD PLACE MALESHERBES

Le *boulevard Gouvion-Saint-Cyr* a toute une histoire, qui n'est pas celle du maréchal dont il porte le nom depuis 1864. Une sédition avait éclaté à Paris en 1750; Louis XV, furieux contre sa capitale, décida de la mettre en quarantaine et d'éviter d'y passer pour aller de Versailles à Compiègne. C'est alors qu'il fit faire la route qui, de Neuilly à Saint-Denis, reçut, en souvenir de cette origine, le nom de route de la Révolte. Le tracé des fortifications fit entrer dans l'enceinte la section représentée aujourd'hui par le boulevard Gouvion-Saint-Cyr, que l'on nommait alors rue Militaire. Depuis la guerre de 1870, le rempart a été mis aux deux extrémités de cette voie, qui est devenue ainsi exclusivement parisienne et on a ouvert, de l'autre côté du glacis, une section de la route de la Révolte correspondant à l'ancienne rue Militaire; c'est celle que suit le tramway de la Madeleine à Neuilly.

Qui connaît maintenant le nom de *Beridor*, donné en 1867 à l'ancienne rue des Montagnes, proche de la porte des Ternes, et pourquoi avoir aboli la précédente dénomination? Beridor, d'après la *Nomenclature des rues publiques*, fut un ingénieur hydrographe (1697-1761). Quant aux montagnes, elles étaient simplement russes et faisaient merveille dans ces lointains parages, vers l'année 1816. Encore un souvenir pittoresque qu'on a eu tort d'effacer; il y avait bien

d'autres rues à offrir en parrainage à Belidor.

Quartier de la Plaine-Monceau. — En consultant l'*Atlas du département de la Seine*, gravé par Lefèvre en 1856, on se rend compte que tout le réseau de voies élégantes qui sillonnent la plaine Monceau n'existait pas alors, même en projet. C'était bien réellement une plaine en culture formant deux cantons de terre, nommés les Coutures-Sainte-Catherine et les Longues-Raies. La seule partie habitée était la rue de Lévis, formant une partie de la route de Paris à Argenteuil. Tout le quartier a donc pris naissance sous le second Empire. Au cours des dernières années, il s'est créé un groupe de constructions neuves sur l'emplacement de l'ancienne usine à gaz, à gauche de la rue de Courcelles, et cette rue même, entre le boulevard de Courcelles et la place Pereire, s'est bordée de riches maisons.

Dès le moyen âge, le hameau de Monceau était composé des habitations des laboureurs de la plaine. Son nom, qui, dans les chartes latines, est *Monticellum*, signifie évidemment petite hauteur, un diminutif de montagne, et en fait, la seigneurie, dont le dernier vestige subsiste par le parc Monceau, était bien située sur la colline qui domine le nord-ouest de Paris. Par une corruption assez singulière, on l'appela communément Mousseaux, et c'est ce qui a fait croire au savant abbé Lebeuf qu'il devait cette appellation à l'abondance de la mousse. Il n'en est rien. Jeanne d'Arc fit à Monceau l'honneur d'une visite. C'est Martial d'Auvergne, un chroniqueur-poète contemporain, qui le relate dans ses *Vigiles de Charles VII* :

> Le lendemain, grand compagnie
> De Fos des François à Monceaux
> S'en vindrent faire une saillie
> Jusques au marché aux pourceaux.

Le marché aux pourceaux était, comme on sait, près de la porte Saint-Honoré du temps de Charles V, c'est-à-dire vers l'endroit où l'avenue de l'Opéra prend naissance sur la place du Théâtre-Français.

La *rue de Lévis* a gardé le nom d'une famille qui possédait la seigneurie de Monceau au XVIIIe siècle; elle a conservé aussi un aspect faubourien qui jure avec les élégances voisines.

LE LYCÉE CARNOT.

Dans la *rue de Tocqueville* se trouve la maison principale de l'**Hospitalité de nuit**. A l'angle formé par cette rue et la *rue Léon-Cosnard* est un petit square orné d'une **statue** en bronze d'**Alain Chartier**, qui porte la signature de M. Mancel et la date de 1892.

Rien de curieux comme le contraste fourni par ce quartier où le luxe aristocratique et la... médiocrité des logements modestes se coudoient. La *rue de la Terrasse* en est un exemple frappant : longue seulement de 245 mètres, elle offre des loyers de 200 [illegible] à l'autre de ces extrémités [illegible] à 1000 à l'autre. Il [illegible] la rue Legendre : faubourienne du côté de Batignolles, elle [illegible] en 1895 [illegible] Massonier s'était construit au coin du boulevard Malesherbes, et où il mourut le 31 janvier 1891.

STATUE D'ALEXANDRE DUMAS.

[illegible] de Villiers constitue l'un des plus charmants carrefours de Paris, la *place Malesherbes*. Entourée d'hôtels de styles variés, dont le plus fastueux est l'hôtel Gaillard qui rappelle un peu la façade Louis XII du château de Blois, elle possède la **statue d'Alexandre Dumas père**, la dernière et la [illegible] Gustave Doré, [illegible] 3 novembre 1883. Elle attend encore un autre monument que la France lettrée ne tardera pas à élever à l'auteur de *La Dame aux Camélias* et de *L'Etrangère*. Il ne sera que juste de placer le fils en face du père, d'autant plus juste qu'Alexandre Dumas avait pour ce quartier une affection fidèle; il occupa longtemps l'hôtel qui porte le nº 98 de l'avenue de Villiers, puis se choisit un logis moins vaste, rue Ampère, nº 11 : Marly l'attirait, et c'est là que la mort vint le frapper.

Dans une de ses comédies, *L'Ami des femmes*, Dumas a fait jouer à son cher quartier un rôle d'utilité. Au quatrième acte, M. de Montègre, qui a eu le mauvais goût de suivre Mme de Simerose, en fait la confidence à Mme Laverdet : « Elle a pris le chemin de fer. J'ai monté dans un autre compartiment qu'elle. Arrivée à Paris, elle a pris une voiture de place et s'est fait conduire à l'avenue de Wagram.

Mme Laverdet. — Dans les nouveaux quartiers?

De Montègre. — Oui. Elle s'est fait arrêter devant un hôtel portant le nº 67... » Et il ajoute que, renseignements pris, « cette dame n'avait fait que traverser la cour et elle était sortie par l'autre porte donnant sur la rue des Dames... » Notez que cette rue des Dames est la rue Poncelet d'aujourd'hui, et que *L'Ami des femmes* date de 1864; d'où l'exclamation de Mme Laverdet : « Dans les nouveaux quartiers? »

Il ne nous appartient pas d'énumérer les maîtres écrivains, peintres, sculpteurs qui ont fixé leurs pénates dans la Plaine-Monceau : c'est l'affaire du *Tout-Paris*. Certaines rues méritent une observation : la *rue de Montchanin*, bordée de coquettes demeures, n'évoque guère l'idée du centre minier et usinier dont elle porte le nom. La *rue du Printemps* doit sa fondation à la société qui a créé le magasin de nouveautés du même nom; l'[illegible]

ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES.

Cassenes rappelle le temps où les lapins couraient en toute liberté à travers la plaine. Des artistes : *Philibert Delorme*, *Daubigny*, *Meissonier*, *de Neuville*, *Fortuny*, *Léon Coquiet*, *Barye*, *Delacroix* ; des savants : *Ampère*, *Legendre*, *Jouffroy*, *Flachat*, *Brémontier*, *de Prony* ; un poète, *Th. de Banville*, des musiciens, *Gounod*, *Lalo* ; un maréchal, *Berthier* ; un général, *Gourgaud*, y voisinent en parfait accord ; — *Verniquet*, moins connu, fut l'auteur du grand plan de Paris, dit des artistes, si précieux pour l'étude de la topographie parisienne à la fin du XVIIIe siècle ; *Juliette-Lamber* est, comme chacun sait, le pseudonyme littéraire de Mme Edmond Adam. Les *rues de Logelbach* et *de Thann* portant les noms de deux villes d'Alsace, noms choisis par le propriétaire des terrains, M. Hertzog, qui était Alsacien. MM. *Cardinet*, *Guyot* et *d'Offémont*, propriétaires également, passeront par leurs rues à la postérité. — L'*avenue de Villiers*, elle, perpétue le souvenir de l'ancienne paroisse de Villiers-la-Garenne, confondue depuis cent cinquante ans avec Neuilly qui l'absorba.

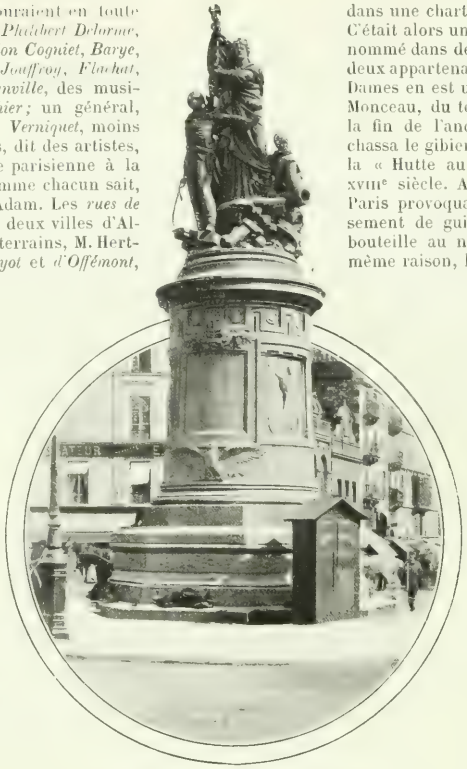
Au centre de la place Wagram, s'élève la **statue d'Alphonse de Neuville**, œuvre du statuaire Saint Vidal, inaugurée le 17 novembre 1889 ; au carrefour formé par les rues Verniquet, Flachat et Alphonse-de-Neuville, se voit le **buste** de l'ingénieur **Flachat**.

Le quartier contient plusieurs établissements d'enseignement : l'**École des Hautes Études commerciales**, boulevard Malesherbes ; le **lycée Carnot**, également boulevard Malesherbes, créé par décret du 28 décembre 1894, dans les bâtiments qu'avait inaugurés l'École Monge en 1874 ; — l'**Institut commercial**, avenue de Wagram, fondée par des particuliers en 1884, reconnu par l'Etat en 1892.

L'église **Saint-François-de-Sales** suffit comme paroisse à ce vaste espace. Créée en 1873, elle a été érigée en cure le 1er juillet 1875.

C'est sous le pont du carrefour Verniquet que les voies du chemin de fer de Ceinture se soudent avec celles de la ligne d'Auteuil qui, à partir de ce point, est doublée jusqu'au delà de la station de l'avenue du Trocadéro, d'où se détache la ligne du Champ-de-Mars. Le raccordement de l'avenue de Clichy à Courcelles, permettant d'effectuer le tour complet de Paris sans transbordement, a été inauguré le 25 mars 1869.

Quartier des Batignolles. — On s'est beaucoup creusé la tête à rechercher l'origine des Batignolles et à en expliquer le nom. De grosses sottises ont été dites, que nous aimons mieux taire. La vérité est qu'il n'existe pas de mention plus ancienne des Batignolles que dans une charte de 1414 où le lieu est appelé *Batillolles*. C'était alors un canton de vignes, contigu à un autre lieu, nommé dans des actes du même temps, Montmoyen. Tous deux appartenaient aux dames de Montmartre (la rue des Dames en est un souvenir), mais faisaient partie, comme Monceau, du territoire de la paroisse de Clichy. Jusqu'à la fin de l'ancien régime, on y cultiva la terre, on y chassa le gibier de plaine. La « remise des Batignolles », la « Hutte au Garde » figurent sur certains plans du XVIIIe siècle. A partir de 1790, la nouvelle enceinte de Paris provoqua dans le voisinage des barrières l'établissement de guinguettes où les Parisiens allaient boire bouteille au nez du fisc ; elle détermina aussi, pour la même raison, la construction de quelques maisonnettes, dont chaque année augmenta le nombre. Ce n'était encore qu'un hameau en 1807, mais assez tentant pour que la commune de Montmartre le revendiquât : Clichy protesta, mit en avant des documents probants, allégua la possession constante et eut gain de cause.



STATUE DU MARÉCHAL MONCEY.

Les Batignolles ont une page glorieuse dans les annales parisiennes. Le 30 mars 1814, un corps d'armée des alliés commandé par Langeron — un Français passé au service de la Russie contre sa patrie ! — avait contourné la butte Montmartre et cherchait à pénétrer dans Paris par la barrière de Clichy. Un combat très meurtrier s'y engagea. Il fut aussi très glorieux pour les Parisiens, qui avaient à leur tête le maréchal Moncey. Le cabaret du père Lathuile lui servait de quartier général, et les boulets y pleuvaient. Il fallut battre en retraite. Le cabaretier patriote s'empressa alors de distribuer aux défenseurs vin, liqueurs et comestibles pour que l'ennemi ne pût pas en profiter. L'héroïque défense de la barrière de Clichy a été popularisée par la gravure d'après le tableau d'Horace Vernet.

Le *Journal de Paris*, organe royaliste, et par suite fort mécontent de la résistance de Paris, a passé sous silence cet héroïque combat de la barrière de Clichy. Dans son numéro du 1er avril, il publie la note suivante :

L'armée alliée s'est approchée de Paris par la route de Meaux, dans la soirée du 29 mars. Les hauteurs de Belleville, de Chaumont et Montmartre avaient été garnies d'artillerie ; ces hauteurs ont été attaquées mercredi 30, à dix heures et demie ; les positions ayant été alors tournées et enlevées, le corps d'armée qui avait été engagé a effectué sa retraite et les barrières ont été exclusivement occupées par la garde nationale ; une suspension d'armes fut conclue à cinq heures et demie ; les alliés gardèrent leurs positions et aucun militaire étranger ne pénétra dans la ville.

Ce n'est qu'en 1869 que la **statue de Moncey** par Doublemard fut érigée sur la place Clichy : le maréchal était mort depuis 1842.

Après 1845, la banlieue des Batignolles s'accroît rapidement. Le hameau de 1807 était devenu ville. Ses habitants sont [illegible] à s'admi

CHEMIN DE FER DE CEINTURE [illegible] la porte Maillot.

LE THÉATRE DES BATIGNOLLES.

nistrer eux-mêmes et à secouer le joug de Clichy. Les pourparlers furent longs. Le prologue en est fourni par une pétition adressée au préfet de la Seine, le 17 juillet 1827.

Les habitants des Batignolles et de Monceau exposaient que sur 5,453 âmes dont se composait la commune de Clichy, ils figuraient pour 3,303, que « déjà les Batignolles sont le siège d'un commissariat de police, d'un bureau de poste aux lettres, d'un bureau de papier timbré et de deux débits de tabac ». Ils demandaient comme limites : au Sud, les boulevards extérieurs de Paris ; au Nord, le chemin de la Révolte.

Il va sans dire que la municipalité de Clichy s'opposa de toutes ses forces à une disjonction qui lui faisait perdre, du moins, elle le croyait, le meilleur de son avoir et l'éloignait des portes de Paris. Après deux ans et demi de négociations, après avoir épuisé toutes les enquêtes et toutes les juridictions, elle finit par succomber dans la lutte.

L'ordonnance royale érigeant Batignolles-Monceau en commune distincte fut signée le 10 février 1830. Unis pour le combat, les deux annexes ne tardèrent pas à se diviser après la victoire. C'est même une des rares gaîtés de l'histoire administrative. Le conflit était, déjà en 1834, devenu aigu.

ÉGLISE SAINTE-MARIE DES BATIGNOLLES.

C'est à propos du nom de la commune qu'il éclata. Il paraît que l'on continua de dire Batignolles ou Monceau, suivant qu'il s'agissait de parler de l'un ou de l'autre groupe, mais jamais Batignolles-Monceau : « et cette scission dans les noms en produisit une dans les choses. Une rivalité fâcheuse pour l'administration et pour les administrés se glissa dans l'esprit des deux populations... » La délibération municipale à laquelle nous empruntons ce passage, concluait en proposant de débaptiser la commune et de la nommer Antinville !

L'idée était réellement bouffonne d'espérer qu'un changement de nom produirait instantanément un changement d'humeur, et surtout de choisir le nom Antinville, qui ne se justifiait que par le voisinage — relatif — de la Chaussée-d'Antin. Nous avons sous les yeux la lettre par laquelle le préfet, M. de Rambuteau, repoussa cette étrange proposition. « ...Si les dissenssions qui troublent cette commune, disait-il, prennent leur source dans la contrariété des intérêts, l'autorité locale se fait une étrange illusion en s'imaginant qu'une nouvelle dénomination éteindra ces conflits... »

Batignolles-Monceau garda donc son nom jusqu'à l'annexion de 1860, qui en fit pour les trois quarts un arrondissement de Paris.

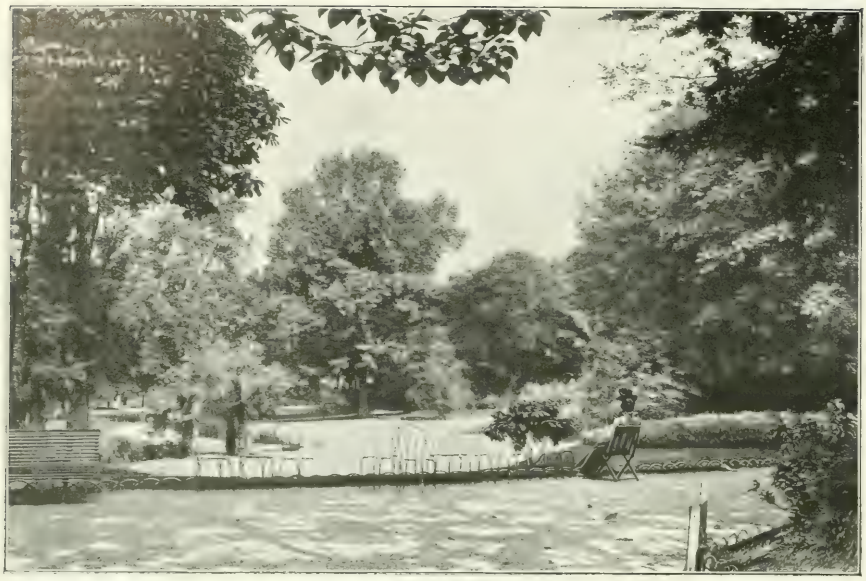
Vers 1830, la population des Batignolles était composée de petits rentiers, de commerçants ayant fait leurs affaires. Ils y vivaient heureux, toujours en commérage avec les voisins, et ne prenaient que rarement *la Batignollaise*, c'est-à-dire l'omnibus de Paris, qui, alors, n'allait pas jusqu'à l'Odéon. Aujourd'hui, il n'en va plus de même ; l'élément primitif de la population est noyé dans la foule de gens occupés qui, le soir vers sept heures, remontent à grands pas la rue d'Amsterdam ou la rue de Clichy, faute de trouver place dans les Batignollaises actuelles, si nombreuses pourtant, mais toujours insuffisantes.

Deux ans avant l'annexion, le rédacteur de l'*Annuaire de la ville de Batignolles-Monceau* écrivait : « Que dis-je ! les Batignolles [illegible] Chaussée-d'Antin [illegible] de Paris [illegible] bourg extérieur [illegible] partie des quartiers internés par le mur de l'octroi... Le paysage n'y est pas pittoresque, [illegible] Batignolles est élevé, l'air [illegible] trouve au Midi, n'en altèrent [illegible] fiants. Garanti par la butte [illegible] c'est un berceau... » Comparer Batignolles, même de loin, aux environs de Berne, puis à un berceau, dénote assurément une imagination féconde.

Aux [illegible] Batignolles échut le privilège d'être aux premières loges pour les débuts du premier chemin de fer parisien, celui de Saint-Germain, qui entrait [illegible] le 26 [illegible] 1837 — débuts assez accidentés d'ailleurs, car la locomotive alla buter contre un mur. Peu importe : le premier pas était fait. Les lignes de Versailles, de Mantes, d'Argenteuil, d'Auteuil, vinrent successivement [illegible] à la première. La Compagnie de l'Ouest dut acquérir de très vastes terrains pour son exploitation : dépôts de machines, hangars pour le matériel, ateliers, gare et entrepôt de marchandises — qui occupent une grande partie des quartiers des Batignolles et des Épinettes. Il va sans dire que le très nombreux personnel employé à ces services habite aussi pour la majeure part ces deux quartiers. Sur le territoire du XVIIe arrondissement, la ligne du chemin de fer comprend un tunnel à trois voûtes, long de 329 mètres, et une tranchée ouverte au-dessus de laquelle sont jetés les ponts Legendre et Cardinet. Depuis longtemps, on réclame la suppression du tunnel, dont les inconvénients sont mal compensés par un éclairage partiel (depuis 1899 seulement). Une tranchée continue serait bien préférable ; les intérêts de la Compagnie lui ont cependant jusqu'ici dicté le *statu quo*.

Le *boulevard des Batignolles* reste toujours planté d'arbres, mais

PERSPECTIVE DE L'AVENUE DE CLICHY



LE SQUARE DES BATIGNOLLES.

« A la Halte du Juif errant », sans doute parce qu'il était prudent de ne pas s'y aventurer avec plus de cinq sous...

Quartier des Épinettes. — Le 68e quartier de Paris, tout comme les peuples heureux, n'a pas d'histoire. Il y a cinquante ans, il consistait principalement en terres labourables. La route de Saint-Ouen, se bifurquant avec celle de Clichy au lieu dit la Fourche, traversait ce canton qui, dès le XVIIe siècle, s'appelait les Epinettes. Peu à peu les champs ont disparu; d'importantes usines, des maisons de rapport s'y sont élevées : 53,802 habitants y ont été recensés en 1896. Nous aimerions à dire qu'ils sont tous riches et heureux, nous ne le pouvons pas. Il y en a beaucoup, il y en a trop, qui gagnent rudement leur vie, condamnés au triste régime des privations, ne connaissant d'autre voyage de vacances que la promenade dominicale sur l'herbe sale des fortifications.

On leur en a cependant donné une autre, le **square des Épinettes**, ouvert le 10 juin 1894. Deux monuments s'y dressent : le premier est celui de **Jean Leclaire**, industriel philanthrope qui, vers 1840, associait ses ouvriers à la participation des bénéfices : inauguré le 1er novembre 1896, il est l'œuvre de M. Delon pour la sculpture, et de M. Formigé pour l'architecture. L'autre est la **statue** que Barrias a élevée à la mémoire de **Maria Deraismes**, la vaillante apôtre des droits de la femme.

qui n'offrent plus les ombrages que nous voyions célébrer plus haut. En revanche, il a conservé son **théâtre**, créé en 1838, plusieurs fois restauré depuis, sans prétention d'ailleurs.

Les édifices municipaux datent du temps où les Batignolles étaient encore une ville. L'hôtel de ville, devenu **mairie du XVIIe arrondissement**, fut construit par Lequeux, architecte de l'arrondissement de Saint-Denis, de 1847 à 1849. — L'église **Sainte-Marie** est plus ancienne encore : commencée en 1829, elle fut bientôt reconnue trop petite : trois Batignollais, MM. Magny, Navard et Giel, donnèrent, en 1831, le terrain nécessaire à son agrandissement. Molinos en fut l'architecte.

Le **square des Batignolles**, qui date de 1862, a été pour le quartier un véritable bienfait. La place de l'Église, à laquelle il a succédé, n'était réellement pas une promenade aimable, et il n'y en avait pas d'autre. Il est planté de beaux arbres, bien dessiné, et, par surcroît, offre aux enfants d'inépuisables sujets de distraction : la vue de cascades, pièces d'eau et grottes. Les trains de Ceinture stoppent toutes les cinq minutes [illegible] **Batignolles**.

Nous n'avons pas à parler ici du **cimetière** que l'ancienne commune de Batignolles-Monceau s'était créé sur la route de la Révolte : il est maintenant au delà des limites de Paris.

Un **groupe scolaire** a été inauguré rue Jouffroy, n° 20, le 12 juin 1898.

Si l'on suit la rue à laquelle le savant Stanislas a donné son nom et qui [illegible] ensuite à droite sur le boulevard Berthier, on aperçoit, après avoir passé sous le pont-tunnel du chemin de fer de l'Ouest, deux groupes de constructions coquettes, adossées au rempart. Dans cette région absolument déserte, elles sont pourtant éminemment parisiennes, car ce sont les **magasins des décors** de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. Les anciens habitués du chemin de fer de Ceinture se rappelaient avoir aperçu à cette place un cabaret portant pour enseigne :

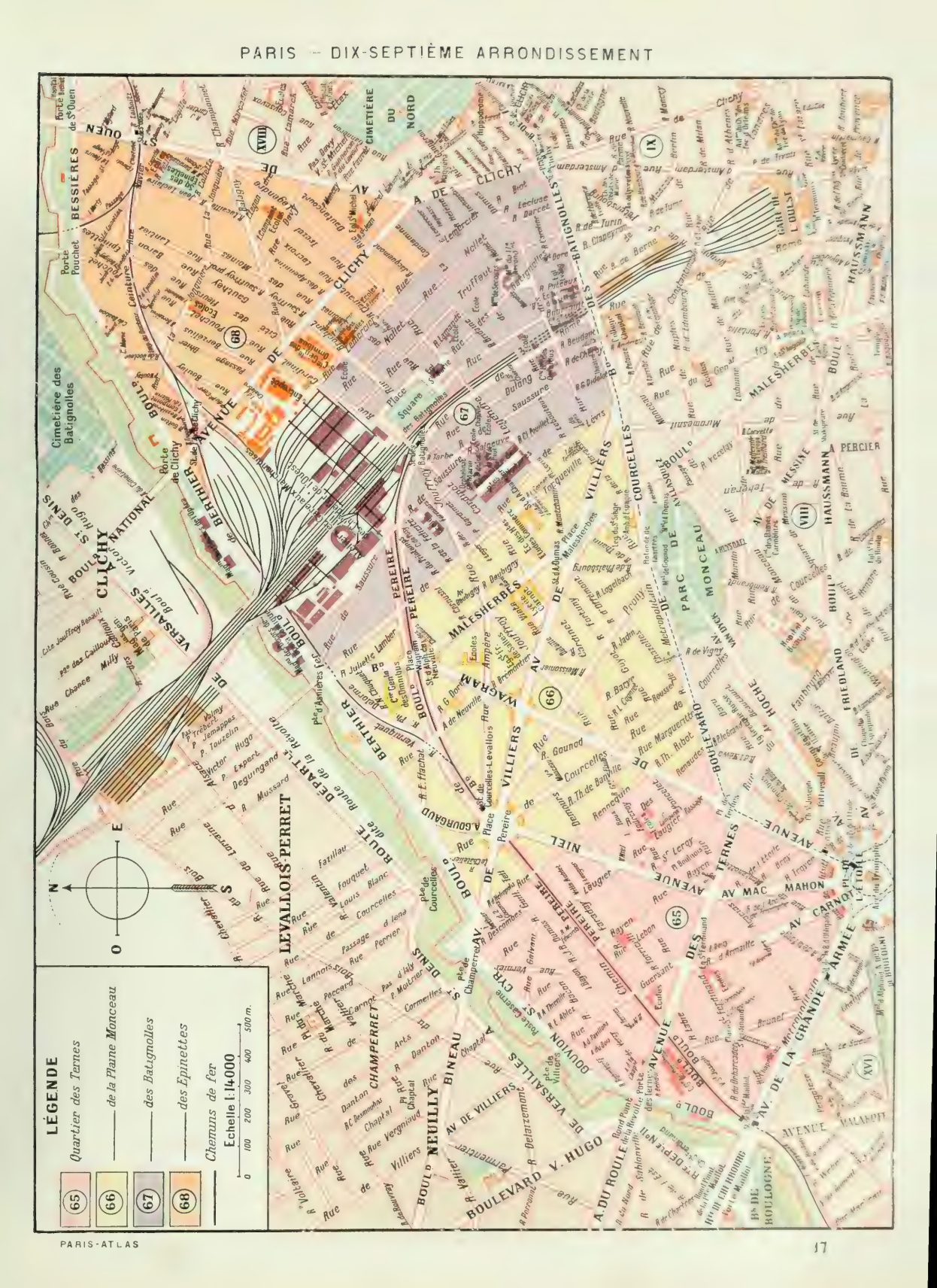
L'ÉGLISE SAINT-MICHEL.

Très simple, comme il convient, l'église **Saint-Michel** est la paroisse du quartier. Il en est de plus fréquentées. Elle est située un peu en retrait de l'avenue de Saint-Ouen, vers la partie supérieure de cette voie.

Un décret en date du 1er juillet 1897 a ordonné l'établissement d'un **groupe scolaire** « pour le service du quartier des Epinettes ».

Au mois d'avril 1900, on a inauguré au n° 25 de la *rue Lacroix*, un **abri de l'enfance**.

Le **chemin de fer de Ceinture** dessert cette région depuis 1862. De la gare de Courcelles, il se dirige vers l'Est, parallèlement aux fortifications, passe sous les voies du chemin de fer de l'Ouest et s'élève suivant une forte rampe jusqu'à l'**avenue de Clichy**, station établie en remblai au croisement de cette avenue avec la ligne. Puis, une pente assez accentuée l'amène en déblai jusqu'à une tranchée où vient aboutir la voie, inutilisée aujourd'hui, des Docks de Saint-Ouen. En franchissant l'avenue de Saint-Ouen, la ligne pénètre dans le XVIIIe arrondissement. Ce parcours a été ainsi établi à la suite d'une délibération du conseil municipal, en date du 16 juillet 1886, ordonnant la suppression des passages à niveau. Entre le point de croisement avec la ligne de l'Ouest et la poterne des Poissonniers, la ligne de Ceinture fut installée provisoirement, depuis le 7 mai 1888, le long des fortifications, afin que l'on pût procéder aux remaniements exigés, qui durèrent près d'un an. C'est de cette révolution pacifique et utile que date l'emplacement actuel de la station de l'avenue de Saint-Ouen. Jusque-là, l'embarcadère, situé à gauche de l'avenue, que le chemin de fer coupait à niveau, appartenait au territoire du XVIIe arrondissement.


LÉGENDE
Quartier des Ternes
65
de la Plaine Monceau
66
des Batignolles
67
des Epinettes
68
Chemins de fer
Echelle 1:14000
0 100 200 300 400 500 m.
N
O
E
S
CLICHY
LEVALLOIS-PERRET
NEUILLY
MONCEAU
PARC DE
CIMETIÈRE DU NORD
Cimetière des Batignolles
Porte de Clichy
Porte Pouchet
Porte de St Ouen
BESSIÈRES
CLICHY NATIONAL
VERSAILLES
BERTHIER
MALESHERBES
VILLIERS
COURCELLES
PERÉRE
WAGRAM
MAC MAHON
AV. DE LA GRANDE ARMÉE
BOULEVARD V. HUGO
BOULEVARD DE LA PORTE MAILLOT
AVENUE DE NEUILLY
AVENUE DE SAINT OUEN
AVENUE DE CLICHY
AVENUE DE VILLIERS
AVENUE DE WAGRAM
AVENUE DE MAC MAHON
AVENUE DE LA GRANDE ARMÉE
AVENUE DE LA PORTE MAILLOT
AVENUE DE NEUILLY
AVENUE DE SAINT OUEN
AVENUE DE CLICHY
AVENUE DE VILLIERS
AVENUE DE WAGRAM
AVENUE DE MAC MAHON
AVENUE DE LA GRANDE ARMÉE
AVENUE DE LA PORTE MAILLOT
BOULEVARD DE LA PORTE MAILLOT
BOULEVARD V. HUGO
BOULEVARD DE VERSAILLES
BOULEVARD DE BERTHIER
BOULEVARD DE CLICHY
BOULEVARD DE BATIGNOLLES
BOULEVARD DE COURCELLES
BOULEVARD DE MALESHERBES
BOULEVARD DE VILLIERS
BOULEVARD DE NEUILLY
BOULEVARD DE LA PORTE MAILLOT
BOULEVARD DE LA PORTE MAILLOT
BOULEVARD DE NEUILLY
BOULEVARD DE VILLIERS
BOULEVARD DE MALESHERBES
BOULEVARD DE COURCELLES
BOULEVARD DE BATIGNOLLES
BOULEVARD DE CLICHY
BOULEVARD DE BERTHIER
BOULEVARD DE VERSAILLES
BOULEVARD V. HUGO

LA BASILIQUE DU SACRÉ CŒUR, VUE DU MOULIN DE LA GALETTE.

LA BUTTE-MONTMARTRE. — 69e QUARTIER : LES GRANDES-CARRIÈRES.

70e QUARTIER : CLIGNANCOURT. — 71e QUARTIER : LA GOUTTE D'OR. 72e QUARTIER : LA CHAPELLE.

On se souvient de l'idée spirituellement comique de feu Rodolphe Salis, le cabaretier du « Chat Noir », réclamant la séparation de Montmartre et de l'État. Avec plus d'exactitude, il est permis de dire que, de jour en jour, Montmartre est devenu inséparable de Paris; à ce point que si, par impossible, une nouvelle loi venait défaire ce qu'a fait la loi d'annexion de 1859 et rendre à Montmartre son autonomie, Paris y perdrait un des jolis fleurons de sa couronne, car Montmartre fabrique en grande abondance cette denrée précieuse, bien qu'impalpable, qui s'appelle l'esprit parisien.

Le XVIIIe arrondissement est formé de deux très anciennes paroisses de la banlieue parisienne, devenues communes en 1790 : Montmartre et La Chapelle. Sa superficie est de 519 hectares, alors que le plus petit arrondissement — le IIe — n'en a que 97 et que le plus grand — le XVe — en compte 721. Au dernier recensement, le chiffre de sa population était de 228,428 habitants; à cet égard, aucun autre arrondissement ne lui dispute le premier rang.

Cette population est éminemment et exclusivement laborieuse, mais de façons différentes; les artistes y sont parfois des ouvriers, comme les ouvriers y sont souvent des artistes. Ouvriers de l'art et artisans de l'industrie y fraternisent dans l'ardeur commune qu'impose le combat de la vie; c'est en chantant qu'ils le livrent : la bonne humeur est de règle à Montmartre.

Nous avions raison de dire tout à l'heure que Montmartre était indivisible de Paris; il en fut peut-être même le berceau. On a tout lieu de croire qu'à l'époque gauloise les divinités païennes étaient honorées sur le sommet de la butte. Mont de Mercure, mont de Mars, mont des Martyrs, les trois étymologies ont été proposées et sont également acceptables. Si même on accepte la dernière — et c'est assez notre sentiment — elle n'exclurait pas les deux autres. Le lieu du supplice des apôtres du Christ, saint Denis, Rustique et Eleuthère, dut être choisi à dessein là où, précisément, s'élevait le temple d'autres dieux. D'ailleurs, diverses fouilles en ont fourni la preuve.

Donc, les Parisiens de Lutèce se rendaient à Montmartre pour y pratiquer les rites de leur religion; certains s'y fixèrent; il a été retrouvé des sépultures qui datent de l'époque mérovingienne; on est assuré qu'une église y existait au même temps, ce qui implique un groupement d'habitants déjà assez important.

C'est encore vers Montmartre que les Parisiens tournaient désespérément les yeux dans le cours de l'année 886, lorsque assiégés par les Normands ils attendaient de Charles le Gros le secours qu'il leur avait promis. Un jour enfin, après de longs mois, l'empereur, accompagné d'une nombreuse armée, apparut sur [illegible] Déjà les Normands se préparaient à fuir, mais le faible monarque préféra traiter à combattre : Paris, humilié, capitula.

Il faut arriver à la première moitié du XIIe siècle pour rencontrer de nouveau Montmartre dans l'histoire. Vers l'année 1130, deux faits décisifs s'y produisirent; la fondation de la célèbre abbaye de religieuses qui devait, jusqu'à la Révolution, posséder la seigneurie, et la reconstruction de l'église paroissiale dédiée à saint Pierre, que nous décrivons plus bas. Couronnée par ces deux édifices, éventrée çà et là par des carrières, portant, accrochés à ses flancs, de nombreux

moulins à vent. La butte commença alors à prendre l'aspect pittoresque qui réjouissait les yeux de Regnard et qu'elle avait encore, il y a moins de cent ans.

De plus en plus, Montmartre devint populaire dans les habitudes parisiennes. Gravir la colline était une excursion que le Club alpin, s'il avait existé, n'eût certes pas dédaignée, car il n'y avait pas alors d'escaliers ni de rues en lacet: l'assaut n'en était que plus amusant. Et une preuve non douteuse de cette popularité, ce sont les proverbes plus ou moins facétieux dont le lieu était l'objet:

C'est du vin de Montmartre :
Qui en boit pinte en pisse quatre.

— C'est un devin de Montmartre qui devine les têtes quand elles sont venues.

— Je t'envoyerai paître à Montmartre et boire au Marais.

— Il y a plus de Montmartre à Paris que de Paris à Montmartre — dicton qui, à première vue, révoltait le sens commun, mais que l'on interprétait en expliquant que Paris avait été bâti avec le plâtre des carrières de Montmartre (Sauval, *Antiquités de Paris*, t. Ier, p. 350).

Au mois d'octobre 1779 se produisit une aventure qui égaya fort les beaux esprits de la capitale. En fouillant une carrière abandonnée de la butte, des ouvriers rencontrèrent une sorte de table de pierre portant des vestiges d'inscription. On la nettoya avec d'infinies précautions, et le grimoire suivant apparut :

I C
I
L
E
C H
E M
I N
D E
S A N E S

Laissons parler Bachaumont : « Mais quand il a fallu rechercher dans quelle langue étaient écrits ces caractères et ce qu'ils signifioient, ils se sont inutilement cassé la tête. Ils ont consulté M. Court de Gebelin, le savant auteur du *Monde primitif* et l'homme le plus versé dans la connaissance des hiéroglyphes; il s'est avoué incapable d'y rien comprendre.

« Le bedeau de Montmartre, entendant parler du fait et de l'embarras des académiciens, a prié qu'on lui fît voir la pierre, et sans doute instruit de son existence antérieure, il en a donné sans difficulté la solution en assemblant simplement les lettres qui forment ces mots français : *Ici le chemin des ânes*. Il y avoit dans ce canton des carrières à plâtre, et c'étoit une indication aux plâtriers qui venoient en charger des sacs sur leurs ânes, dont ils se servent pour cette expédition.

« Si l'en trouvoit une pareille anecdote dans quelque ana, on la prendroit pour une plaisanterie : on ne peut contester l'authenticité de celle-ci. »

FAÇADE DE L'HOPITAL BICHAT.

Quand la Révolution éclata, une circonstance fortuite contribua à faire germer dans l'esprit des Montmartrois les sentiments d'ardeur pour l'indépendance qu'ils eurent, depuis, plusieurs fois l'occasion de manifester; pour faire gagner quelque argent aux innombrables pauvres dont la capitale ne savait comment se débarrasser, on les employa à exploiter les carrières de la butte; ils y vinrent au nombre de quinze mille; mais ces ateliers de charité — c'était leur nom — ne donnèrent pas les bons résultats qu'on en espérait; il fallut les fermer avant trois mois, de peur de graves émeutes; les habitants de Montmartre ne virent dans cette mesure qu'un manque d'humanité et s'en indignèrent. Peu après, ils modifièrent le nom seize fois séculaire de leur commune et l'appelèrent Mont-Marat.

Depuis 1790, les limites de l'ancienne paroisse, devenue municipalité, avaient été restreintes au mur des fermiers généraux, c'est-à-dire aux boulevards de Clichy et de Rochechouart. Les officiers municipaux de Montmartre *extra muros* protestèrent véhémentement devant l'Assemblée nationale contre cette diminution de leur territoire; de leur côté, les habitants de Montmartre *intra muros*, c'est-à-dire d'environ les deux tiers du IXe arrondissement actuel, réclamèrent non moins vivement contre leur annexion à Paris. Eux aussi voulaient avoir une municipalité; ils élurent même un maire et, pendant quelques semaines, il y eut une commune de « Montmartre extra » et une autre de « Montmartre intra ». Le comité de constitution imposa sa volonté; le faubourg Montmartre rentra dans le rang parisien; seul « Montmartre hors les murs » fut admis au bénéfice de s'administrer lui-même. Il s'en acquitta fort bien durant soixante-dix ans; après quoi, la loi de 1859 l'engloba lui aussi dans l'enceinte de Paris. A ce moment, ses limites du côté de Batignolles-Monceau étaient fixées par une ligne partant du coude du boulevard de Clichy (rue Caulaincourt), suivant l'axe du passage de Clichy, contournant les murs du cimetière Montmartre, suivant vers l'Ouest la rue Ganneron, et, vers l'Est, la rue Etex, puis l'axe de la rue des Grandes-Carrières jusqu'à l'intersection des rues Championnet et Ordener. Aujourd'hui, la limite des XVIIe et XVIIIe arrondissements, bien plus rudimentaire, est formée par l'axe des avenues de Clichy et de Saint-Ouen. Du côté oriental, le territoire de Montmartre était séparé de celui de La Chapelle par la rue des Poissonniers, y compris la partie méridionale de cette

ENTRÉE DE L'HIPPODROME.

voie que le boulevard Barbès a absorbée.

Reprenons le rapide exposé de l'histoire de Montmartre. En 1814, ses habitants se trouvaient au premier rang des défenseurs à la barrière de Clichy, s'efforçant de repousser l'armée étrangère, qui, elle, voulait contourner la butte pour y installer ses canons. Leur patriotisme était des plus ardents. Ils le prouvèrent l'année suivante lorsque, quinze jours avant Waterloo, ils prévoyaient déjà le retour offensif de l'ennemi devant Paris, et sollicitaient du préfet l'honneur d'être encore au premier rang pour défendre Paris. Ils n'en eurent malheureusement pas l'occasion.

Quartier des Grandes-Carrières. — Hormis des carrières, il y a un peu de tout dans le quartier des Grandes-Carrières : un hippodrome, deux cimetières, dont un dominé par un pont; trois hôpitaux, dont un néerlandais, plusieurs groupes scolaires, divers établissements où les « quatre-z'arts » et la chorégraphie sont fort en honneur, des sites extrêmement pittoresques, plusieurs moulins, dont un rouge, des points de vue superbes sur la ville et la campagne, etc. Parcourons-le avec quelque méthode.

LE PONT CAULAINCOURT, SUR LE CIMETIÈRE.

A l'angle que le boulevard de Clichy forme brusquement un peu au-dessus de la place Clichy pour prendre la direction de l'Ouest à l'Est s'élève la statue de Fourier, l'économiste célèbre jadis, assez oublié aujourd'hui du grand public. Elle a été inaugurée le 4 juin 1899. Sur l'une des faces du socle, se lit l'inscription suivante :

CE MONUMENT A ÉTÉ ÉRIGÉ
PAR
L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE PHALANSTÉRIENNE
AVEC
LE CONCOURS DES ASSOCIATIONS
COOPÉRATIVES DE PRODUCTION
ET DE CONSOMMATION

4 JUIN 1899

Vis-à-vis de ce grave penseur, un hippodrome s'est bâti. L'emplacement en pourra paraître étrange, car il a pour voisin immédiat un cimetière, mais à Montmartre il faut ne s'étonner de rien. Sans cela, n'aurait-on pas, en s'engageant sur le **pont Caulaincourt**, quelque surprise, une impression inattendue à passer au-dessus d'un parterre de tombes? Cette nouvelle voie Appienne a été livrée à la circulation le 16 décembre 1888. Sa construction avait été ordonnée par un décret du 11 août 1867.

Ce cimetière que les Parisiens ne sauraient appeler autrement que **cimetière Montmartre** se nomme administrativement cimetière du Nord. Il fut créé en vertu du décret du 23 prairial an XII (12 juin 1804) qui [illegible] Paris de quatre champs de repos pour [illegible] [illegible] Un plan manuscrit de 1807 le désigne [illegible] premiers arrondissements ». L'avenue, [illegible] 104 [illegible] donne accès sur le boulevard de Clichy, a reçu très récemment le [illegible]. Le nom d' « avenue de Goncourt » [illegible] municipal.

Il contient beaucoup d'illustres sépultures, que l'on ne saurait énumérer toutes. Citons du moins celles de Godefroy Cavaignac (avec la belle statue de Rude), d'Halévy, l'auteur de la *Juive*, de Victor Massé, de Méry, Fourier, Murger, Théophile Gautier, Gozlan, Scheffer et Renan, Troyon, Paul Delaroche, Horace Vernet... et dans un tout autre genre de célébrité, d'Alphonsine Plessis, la *Dame aux Camélias*.

Les *rues Caulaincourt* et *Danremont* (deux noms de généraux projetées sous le second Empire, n'ont commencé à se bâtir, de hautes et commodes maisons, qu'il y a quelques années. A petite cause, grands effets : les constructeurs n'y sont venus que lorsqu'un omnibus, celui de Montmartre à Saint-Germain-des-Prés, a fait son apparition dans ces quartiers jusque-là déserts, et qu'il a été question — projet enfin réalisé le 11 juillet 1900 — de les pourvoir de tramways à traction mécanique. L'avantage était grand d'ouvrir ces voies qui, en rejoignant la rue à laquelle le naturaliste *Lamarck* a donné son nom, fournissaient aux voitures un accès plus aisé pour atteindre le sommet de la butte par le versant septentrional que celui du versant méridional par la rue de l'Empereur, devenue en 1864 *rue Lepic*.

On ne regrettera pas d'errer un peu à l'aventure et à la découverte dans la région qui s'étend derrière le cimetière Montmartre. Suivons la *rue de Maistre :* voici le nouvel **hôpital d'enfants**, destiné à remplacer Trousseau, du faubourg Saint-Antoine. Par la *rue Vauvenargues*, on atteint les confins de l'arrondissement et de Paris même, c'est-à-dire la porte de Saint-Ouen, près de laquelle le poste-caserne 39 est devenu, depuis 1879, l'**hôpital Bichat**.

En remontant vers Paris par la *rue Marcadet* (l'ancien chemin des Bœufs qui, en 1856, a pris le nom du fief de la Mercade, sis à La Chapelle), il faut s'arrêter au carrefour qu'elle forme avec les rues du *Ruisseau* et de la *Fontaine-du-But*. Ces noms évoquent un gazouillement de cascades qui n'est pas trompeur. Du haut de la butte, en effet, dégringole en un courant rapide le trop-plein de la fontaine du But ou du Buc, qui se réunissait, non loin de là, à celui de la fontaine Saint-Denis, aujourd'hui tarie. On appelait aussi cette dernière : fontaine aux Martyrs, parce que la

Phot. Atget.

LA RUE SAINT-VINCENT.

[illegible]

LA RUE DES SALLES.

tradition affirmait que le saint Denis et ses compagnons avaient reçu la mort.

Un poème du XIVe siècle, *Florent et Octavien*, le déclare en ces termes :

> Seigneur, décelé fut le corps de [saint Denis
> Droit à une fontaine, si nous dit [li escris,
> Qui est entre Montmartre et le cit [de Paris.
> Encore l'appelle-t-on la fontaine aux Martirs.
> Là avoit un grand bois qui fu for- [ment feuillis.

Il n'y a plus, depuis bien longtemps, de grands bois, et cependant l'endroit en a gardé le charme étrange. Là était le cabaret des Assassins, là, encore le château des Brouillards, cher à Gérard de Nerval et à Monselet. Et n'est-ce pas un crime d'avoir, en 1867, débaptisé la rue des Brouillards pour lui donner le nom de *Girardon?*

Le **cimetière Saint-Vincent**, installé à mi-côte, surplombe ce paysage. Il doit son existence à une ordonnance royale du 4 mars 1830, obtenue grâce aux instances du maire de Montmartre, Jacques Bazin, qui y fut inhumé trois ans plus tard. Sur sa tombe, on en a rappelé le souvenir : « Fondateur de ce cimetière. »

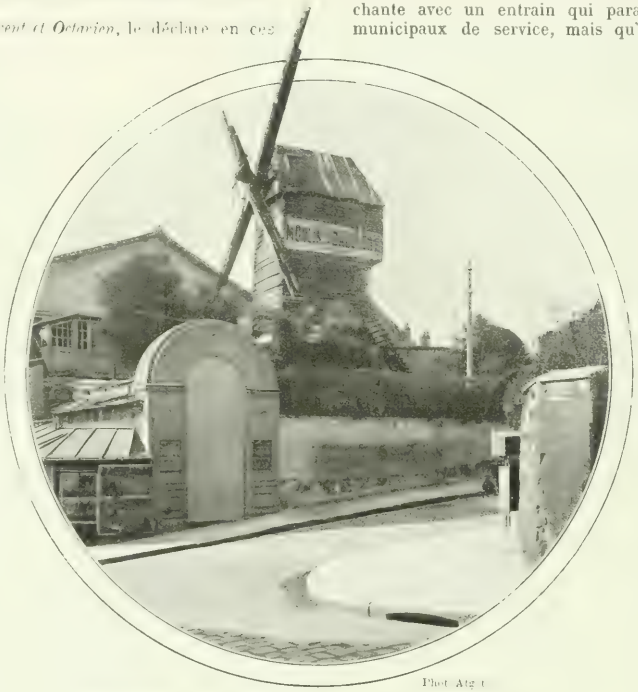
Il faut monter, monter encore par la *rue des Saules* pour atteindre le point culminant de la butte. La maison qui porte le n° 22 de la *rue Norvins* (l'un des historiens de Napoléon Ier) attire l'attention par un certain air majestueux. On pourrait l'appeler sans calembour la Maison-Blanche, car c'est celle où, en 1821, le Dr Blanche fonda sa célèbre clinique pour le traitement des aliénés.

A deux pas de là s'élève un château d'eau. C'est le réservoir de la Fontaine du But, dont les habitants de la butte durent longtemps se contenter. Il porte l'inscription suivante :

> L'an mil huit cent trente-cinq, cette fontaine fut érigée par une société d'actionnaires en vertu d'une concession de 99 ans faite par le Conseil municipal, sanctionnée par ordonnance du 8 juin 1834. MM. Véron, maire; Picard et Lécuyer, adjoints.

LE CHÂTEAU D'EAU

En suivant la rue Norvins, on atteint promptement la *rue Girardon* sur laquelle s'ouvre celle des *Deux-Frères*, qui en bonne justice n'aurait droit qu'au titre d'impasse. Ces deux frères se nommaient Debray et étaient meuniers de trois moulins dont la vénérable existence remonte à la fin du XIIIe siècle. Les moulins furent réunis sous la dénomination unique de Moulin de la Galette et leur destination a bien changé : on y danse, on y chante avec un entrain qui paraît parfois excessif aux gardes municipaux de service, mais qu'une paternelle admonestation suffit à réprimer.



Phot. Atget

LE MOULIN DE LA GALETTE, VU DE LA RUE LEPIC.

Au bout de cette impasse, ne craignez pas de vous engager dans le dernier corridor de gauche ; vous y verrez les anciennes meules des moulins et surtout la **mire du Nord**. C'est un tout petit obélisque, de style fort simple. En le badigeonnant pour le restaurer, on a eu la maladresse de faire disparaître l'inscription qui expliquait sa raison d'être. La voici :

> L'an MDCCXXXVI, cet obélisque a été élevé par ordre du Roy pour servir d'alignement à la méridienne de Paris, du côté du Nord. Son axe est à 2,931 toises, 2 pieds de la face méridionale de l'Observatoire.

On peut, pour descendre de ces hauteurs, suivre plusieurs chemins : la pente est un peu rude par la *rue d'Orchampt* nom de propriétaire ; elle l'est moins par les sinuosités de la rue Lepic, ou celles de la *rue des Abbesses* (abbesses de Montmartre, quand il y en avait encore), jusqu'à la rue Houdon qui forme la limite du quartier. Sur la place des Abbesses dont l'axe sert également de limite, s'élevait l'ancienne mairie — l'une des anciennes mairies — de Montmartre, celle qui fut inaugurée le 3 mai 1837 et a été démolie en 1895. En face, un édifice se construit lentement, brique à brique; c'est la future église paroissiale de la butte, conçue pour remplacer Saint-Pierre.

Le *passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts* consacre par son nom le souvenir d'un bal public, l'Élysée-Montmartre, qui a disparu en 1894 après cinquante ans d'une vogue soutenue. Les fervents du théâtre réaliste n'oublieront pas non plus, que dans ce passage, le 30 mars 1887, un jeune employé de la compagnie du gaz, nommé Antoine, eut l'audace, que le succès a couronnée depuis, de révolutionner l'art dramatique, dans sa formule aussi bien que dans son interprétation.

Tout à côté, l'*impasse Guelma* s'enorgueillit à juste titre d'avoir possédé la seconde mairie de Montmartre, avant celle de la place des Abbesses, après celle de la place du Tertre.

Quartier de Clignancourt. — Le nom de Clignancourt remonte à l'époque gallo-romaine et signifie enclos de Cleninus. Il est

LA MAISON DU PEUPLE

ÉGLISE DE CLIGNANCOURT

LA RUE DU MONT-CENIS

plus difficile de dire ce qu'était ce Cleninus : peut-être le possesseur de la bâtisse romaine dont on a retrouvé des restes, peut-être un tout autre propriétaire. Le quartier actuel occupe les deux versants de la butte ; cela ne correspond pas à la vérité historique, car le fief de Clignancourt ne s'étendait que sur le versant qui est au Nord, et même au delà de la rue Marcadet. Il y avait d'autres lieux-dits encore : le Poteau, les Grandes-Friches, les Hauts-Malassis, les Rapines, et, en allant vers l'Est, la Chardonnière, les Torlettes, la Croix-Moreau, où sont aujourd'hui les vastes ateliers de la compagnie des omnibus. Les rues pour s'y rendre n'étaient pas nombreuses : c'étaient la chaussée de Clignancourt, la rue des Poissonniers, dirigées du Sud au Nord, la rue Marcadet (ancien chemin des Bœufs) de l'Ouest à l'Est, et partant du sommet de la butte, la rue du Mont-Cenis, jadis nommée rue Saint-Denis et aussi chemin de la Procession, parce que c'était la route suivie par les processions qui allaient de l'abbaye de Montmartre à celle de Saint-Denis, et réciproquement. Au moment de l'annexion, en 1860, la butte seule était habitée ; tout le reste du sol appartenait à la culture maraîchère. On commença par y construire une église : **Notre-Dame-de-Clignancourt**, qui fut inaugurée le 20 octobre 1863. Elle est l'œuvre de l'architecte Lequeux ; il la bâtit dans le style roman, qui lui était cher ; c'est un édifice d'une grande simplicité et bien approprié à sa destination.

Il n'est pas inutile de dire que M. *Hermel*, le parrain de la rue qui longe la face orientale de l'église, ne passera à la postérité que comme propriétaire du terrain. Au n° 28 *ter* de cette rue, se voit la Maison du peuple français, fondée en 1894 par l'abbé Garnier pour faire pièce à la Maison du peuple, créée en 1891 par les adhérents aux divers groupements socialistes qui la construisirent eux-mêmes, au fond de l'impasse Pers, dans le même quartier (l'impasse Pers s'ouvre sur la rue Ramey).

L'opposition des tendances se retrouve dans le style de ces deux temples de la politique sociale : le premier a de vagues ressemblances avec une église ; le second, bâti bien plus rudimentairement, dissimule peu ses affinités très démocratiques ; il a l'air modeste d'un hangar.

Entre eux deux s'interpose l'élégante **mairie** de l'arrondissement, la quatrième qu'ait vue Montmartre. La première pierre en a été posée le 16 décembre 1888 ; l'inauguration a eu lieu le 17 juillet 1892. L'occasion est bonne pour mentionner qu'elle est le siège d'une société fort active, fort bien composée, qui, sous le nom de *Vieux Montmartre*, publie les plus utiles dissertations sur l'histoire de l'archéologie du XVIIIe arrondissement.

Par la rue du Mont-Cenis, on gravit les 100 mètres d'altitude de la butte et l'on arrive enfin à la **basilique du Sacré-Cœur**, dite du Vœu national. Sa construction fut décidée par une loi du 23 juillet 1873, obtenue non sans de vifs débats.

Un concours fut ouvert entre tous les architectes pour la construction de l'édifice ; c'est le plan de Paul Abadie qu'adopta le jury. L'éminent architecte n'a pu voir son œuvre achevée, car il est mort en 1884 et il a été pour le moins autant à la lutte qu'à l'honneur. Certes, le projet était orgueilleux de mettre Paris aux pieds du Sacré-Cœur, de même que Fourvières domine Lyon, de même que Notre-Dame-de-la-Garde domine Marseille ; mais on n'avait pas songé que la colline de Montmartre était devenue creuse à force de livrer de la pierre et du plâtre. Lorsqu'il s'agit de faire les fondations, on s'aperçut que l'édifice n'offrirait aucune stabilité et qu'il s'affaisserait infailliblement avec la butte sur la place Saint-Pierre ; on dut creuser à plus de 30 mètres de profondeur 83 puits, en retirer la glaise et lui substituer des matériaux résistants. C'est à ce prix que l'on put asseoir les fondations, deux ans après la pose de la première pierre, qui avait eu lieu le 16 juin 1875. Un quart de siècle s'est écoulé et l'œuvre s'achève à peine.

La basilique est construite dans le style roman byzantin du XIIe siècle. Elle ne brille pas par la légèreté, mais bien par la masse, et c'est, pour beaucoup, une vraie déception que de se trouver en présence d'une forteresse aussi trapue. L'intérieur n'offre pas pareille impression ; les coupoles qui l'éclairent ont de la grâce dans la noblesse : le vaisseau est spacieux, sans excès, la crypte a le caractère mystique qui convient.

L'une des curiosités du monument est la Savoyarde, cloche de

LA MAIRIE DU XVIIIe ARRONDISSEMENT

26.215 kilogrammes offerte par les fidèles du diocèse de Chambéry. Le jour de son arrivée au sommet de la butte, 16 octobre 1895, ce fut un événement très parisien, et son premier tintement vibra aussi bien dans les cœurs profanes que dans les autres.

Combien modeste et délaissée paraît être, à côté de l'altière basilique, l'église **Saint-Pierre**. C'est pourtant un édifice très digne de respect, et les archéologues parisiens lui ont témoigné le leur lorsque, en 1897, ses protecteurs naturels, le curé et le conseil de fabrique, ne parlaient de rien moins que de le laisser tomber en ruine. La protestation avait été unanime de la part de tous ceux qui s'intéressent à l'art; le conseil municipal s'y associa; Saint-Pierre échappa à la destruction et une habile restauration lui rend maintenant même sa jeunesse d'antan, une jeunesse près de huit fois séculaire. L'édifice date en effet du commencement du XIIe siècle, et possède, de plus, des piliers plus anciens provenant d'un autre monument. Il était à la fois la paroisse de Montmartre et la chapelle de l'abbaye avec laquelle il communiquait par la partie de l'abside dite le chœur des dames. Au-dessus se dressait le télégraphe aérien de Chappe; il y resta jusque vers 1850.

A gauche du portail de Saint-Pierre — façade affreuse du XVIIIe siècle — s'ouvre le cimetière dit du Calvaire, qui fut, de 1797 à 1830, le cimetière communal de Montmartre. Plusieurs noms illustres s'y lisent sur les tombes: Fitz-James, Bougainville, Vaudreuil, la princesse Galitzin, le comte de Maillé, etc.

Au delà du Calvaire, ont été construits à 136 mètres d'altitude les **réservoirs**. L'œuvre a été faite en trois ans, de 1887 à 1889; l'architecte a cru devoir lui donner le même style byzantin qu'au Sacré-Cœur, dont elle paraît ainsi être une annexe. Les bassins ont une capacité de 11,000 mètres cubes dont 6,200 pour l'eau de source et 4,800 pour celle de rivière; ces deux catégories de liquide y sont amenées par une pompe élévatoire située à l'extrémité du pont d'Austerlitz (r. d.) et une usine de relai, installée place Saint-Pierre, au pied même de la butte.

Depuis le 12 juillet 1900, un chemin de fer funiculaire à crémaillère a été mis en exploitation entre la place Saint-Pierre et les réservoirs de Montmartre. Il est à peine besoin de dire quelles fatigues il épargne aux touristes qui ne se croient pas obligés à gravir pédestrement la butte, comme il conviendrait liturgiquement à des pèlerins de le faire.

La *place du Tertre*, paisible comme un coin de village, a conservé, au

LES CLOCHETONS DE LA BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR.

PORTAIL DE LA BASILIQUE DU SACRÉ-CŒUR.

n° 3, la première mairie de la commune, installée en 1790; une inscription en fait foi.

A l'extrémité orientale du plateau, la *rue de la Bonne* rappelle le souvenir d'une des fontaines de la butte, la fontaine de la Bonne eau. Nous avons retrouvé aux archives de la Seine la preuve que Scribe y posséda une maison; le 24 juin 1859, le conseil municipal vota « pour le sieur Eugène Scribe, propriétaire, demeurant à Paris, rue Pigalle, 10 », le payement d'une somme de 1,300 francs principal et intérêts, correspondant à la valeur d'un terrain retranché de sa propriété pour le redressement de la rue.

La *rue de la Barre* représente le tracé de deux anciennes voies dont les noms étaient charmants, les rues des Rosiers et de la Fontenelle, tandis que le nom du chevalier de la Barre évoque un drame de l'injustice. Il est vrai que la rue des Rosiers avait été le théâtre de la mort tragique des généraux Lecomte et Clément Thomas, le 18 mars de l'année terrible...

En dévalant par la rue de la Barre, on atteint assez vite la rue de Clignancourt. Les maisons 42-54 de cette rue, 7-13 *bis* de la rue Custine représentent l'emplacement du Château-Rouge. La tradition veut que Gabrielle d'Estrées y ait eu un manoir, qui serait au moins le dixième possédé par elle autour de Paris, mais il faudrait le prouver. C'était, à la fin du XVIIIe siècle, au dire d'un *Guide*, « une charmante maison située dans une position très heureuse dont les jardins ont environ trente arpents d'enclos ». En 1814, lors de l'attaque de Paris par les alliés, le roi Joseph en fit, pendant quelques heures, son quartier général. En 1845, un bal public y fut établi qui eut une grande vogue tant par lui-même que par les banquets politiques qui eurent lieu en 1847 dans la salle de danse. Cette vogue ne dépassa pas l'année 1871.

La *place du Château-Rouge* se charge d'en perpétuer le souvenir. Elle marque le centre, ou à peu près, du *boulevard Barbès*, la voie la plus importante du quartier, continuée par le *boulevard Ornano* qui porte le nom d'un maréchal de France. Ouverts sous le second Empire, les deux boulevards n'en faisaient qu'un; en 1882, le nom de l'éminent publiciste Barbès fut donné à la section comprise entre le boulevard de la Chapelle et la rue Ordener.

Presque à l'extrémité de la rue de Clignancourt s'ouvre la *rue d'Orsel*. Elle traverse un quartier que créa de toutes pièces, en 1802, un spécu-

lateur de terrains nommé M. d'Orsel. On l'appelait encore le village Orsel en 1838 (10 février), lorsque le conseil municipal de Montmartre se chargea, moyennant 250 francs par an, de pourvoir à son nettoiement et à son éclairage.

Non loin, voici la *place Saint-Pierre* qui, au temps où Montmartre était commune, n'était jamais autrement désignée que sous le nom de « place publique ». Le **square Saint-Pierre** a une superficie de 7,300 mètres carrés; les frais de premier établissement ont été de 26,500 francs.

En remontant la butte par la *place Dancourt*, qui n'a changé son ancien nom de place du Théâtre que pour prendre celui d'un auteur dramatique (le **théâtre** y subsiste toujours), on atteint la *rue Antoinette* (prénom d'une femme de propriétaire) où un couvent de femmes, sis au n° 9, a été fondé sur l'emplacement présumé du martyre de saint Denis, qu'occupa en 1622 un prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Denis.

Phot. Atget

LE CALVAIRE DE SAINT-PIERRE-DE-MONTMARTRE.

Si l'on redescend par la rue des Martyrs, on rencontre la rue *André-Gill*, qui constitue une sorte de cité au centre de laquelle a été inauguré, le 21 avril 1895, le buste du spirituel et malheureux auteur de la *Muse à Bibi*.

Nous n'avons plus guère à signaler, dans le même ordre d'idées, que le n° 84 du *boulevard Rochechouart*, où Salis, en 1881, créa son premier cabaret du « Chat Noir », qu'il transporta quatre ans plus tard dans le IXe arrondissement, rue Victor-Massé, alors rue de Laval.

Quartiers de la Goutte-d'Or et de La Chapelle. — A eux deux, ils correspondent exactement aux limites de l'ancienne commune de la Chapelle, commune de l'arrondissement et du canton de Saint-Denis depuis 1790, après avoir été, depuis plusieurs siècles, paroisse de la banlieue de Paris, finalement annexée à Paris en 1860.

Son histoire, pour remonter haut, sera brièvement exposée. A l'époque romaine, une des voies les plus importantes de la Gaule traversait ce territoire; dans Paris, c'était la rue Saint-Martin; au delà, le faubourg Saint-Martin, la rue du Château-Landon, celle de Philippe-de-Girard et une route sensiblement parallèle à la rue de la Chapelle et à [illegible] qu'à Saint-Denis, où la voie romaine se bifurquait en deux branches comme aujourd'hui, l'une allant vers l'Ouest (route du Havre), l'autre vers le Nord (route de Calais). Au moyen âge, un autre chemin fut créé pour relier Paris à Saint-Denis; [illegible] de la rive droite de la Seine dans cette dernière ville, et aboutissait aux Halles. Suivi surtout par les marchands de poisson, il leur dut son nom : rue Poissonnière, du Faubourg-Poissonnière, rue des Poissonniers, chemin des Poissonniers, formant une seule et même voie.

La légende prétend que sainte Geneviève allant, chaque semaine, prier sur le tombeau de saint Denis, s'arrêtait à La Chapelle devant un oratoire construit par ses soins, d'où l'origine du lieu, mais comme la *Vie* de cette sainte, presque contemporaine de son existence, n'en dit rien, nous observerons le même silence. Il est infiniment croyable que La Chapelle-Saint-Denis (tel était son nom officiel) date du temps où les moines de Saint-Denis, qui en possédaient toutes les terres, y installèrent une colonie de laboureurs et vignerons et transformèrent en paroisse la chapelle primitive du lieu. Le territoire était presque en entier couvert de vignes; maintenant, il est, pour les deux tiers, envahi par l'industrie des transports : voies et ateliers du chemin de fer du Nord, voies et ateliers du chemin de fer de l'Est, voies de raccordement de ces deux réseaux entre eux et avec le chemin de fer de Ceinture.

Le quartier de la Goutte-d'Or s'est créé, après 1830, sur les dernières ondulations du versant oriental de la butte Montmartre, au lieu dit la Goutte-d'Or, dénomination provenant probablement d'une enseigne de cabaret. Il a gardé sa physionomie de faubourg, si pittoresquement, si admirablement décrite dans *L'Assommoir* d'Émile Zola. La *rue de la Charbonnière* rappelle aussi un ancien lieu-dit; celle de *Jessaint* porte le nom d'un ancien préfet de la Seine; la *rue Polonceau*, celui d'un ingénieur de la Compagnie du chemin de fer du Nord; la *rue Jean-François-Lépine* consacre la mémoire d'un philanthrope qui fit, au commencement du siècle, de grandes libéralités à la commune de

LES RÉSERVOIRS DE MONTMARTRE.

LA RUE JEAN-FRANÇOIS-LÉPINE ET L'ÉGLISE SAINT-BERNARD.

VUE DE L'ÉGLISE SAINT BERNARD

La Chapelle. Nous aurions aimé à retrouver l'origine du nom de *Saint-Ange*, que porte le pont du chemin de fer du Nord sur lequel passe le boulevard de La Chapelle; cela ne nous a pas été possible. On n'explique pas plus aisément celui de la rue de *Chartres*.

Une église ne fut nécessaire aux habitants du quartier qu'en 1858. Jusque-là, ils étaient paroissiens de Saint-Denis-de-La-Chapelle. La première pierre de **Saint-Bernard** fut posée, le 15 août 1858, par le baron Lepic, sous-préfet de Saint-Denis, et l'église fut livrée au culte le 29 octobre 1861. Elle est construite, sur les plans d'Auguste Magne, dans le style flamboyant du XVe siècle, qui lui donne un aspect fort coquet.

La partie de la rue du Faubourg-Saint-Denis comprise entre Saint-Lazare et La Chapelle se nommait, au XVIIIe siècle, sans que l'on sache trop pourquoi, faubourg de Gloire, et cette dénomination s'appliquait aussi à l'extrémité septentrionale de la rue de La Chapelle. Le document suivant en donne la preuve :

Décret de l'Assemblée nationale,
[illegible] 1790.

L'Assemblée nationale décrète : 1° que la partie du faubourg Saint-Denis connue sous le nom de faubourg de Gloire avec ses dépendances et qui se trouve hors des murs de Paris, est réunie à la municipalité de la Chapelle; 2° que les habitants de cette partie du faubourg et dépendances réunissant les qualités prescrites par la loi seront éligibles aux fonctions municipales et militaires de cette paroisse. (Arch. Nat. D. [illegible] liasse 1570).

La « grande rue de La Chapelle » ne commençait qu'à la rue Ordener. Aujourd'hui, depuis 1867, la *rue de La Chapelle*, longue de 1.480 mètres, traverse dans toute son étendue le territoire de l'ancienne commune dont elle fut toujours l'artère principale.

C'est une large voie, très commerçante, où la circulation, celle surtout du gros camionnage, est très active. La rue Jean-François-Lépine, dont nous parlions tout à l'heure, s'en détache à gauche et franchit sur un **pont** du même nom, les voies multiples du chemin de fer du Nord pour aboutir à Saint-Bernard. Ce pont a fourni aux ingénieurs municipaux l'occasion d'un tour de force; il a été construit au cours de l'année 1897 sans interrompre la circulation des trains et son tablier a été lancé en une seule journée. Une inauguration solennelle en fut faite le 20 février 1898.

A l'angle des rues *Doudeauville* et de La Chapelle avait été construite en 1846 une nouvelle mairie de La Chapelle — M. de la Rochefoucauld-Doudeauville étant sous-préfet de Saint-Denis — d'où le nom de la rue. N'ayant plus d'objet, à dater de 1860, elle a été affectée à la justice de paix, à une bibliothèque publique, et par suite d'agrandissements à un groupe scolaire.

La *rue Ordener* (nom d'un général du premier Empire), conduit à la halte si fréquentée du **pont Marcadet**, où s'arrêtent les trains de Ceinture partant de la gare du Nord et les trains-tramways de Saint-Ouen et Saint-Denis.

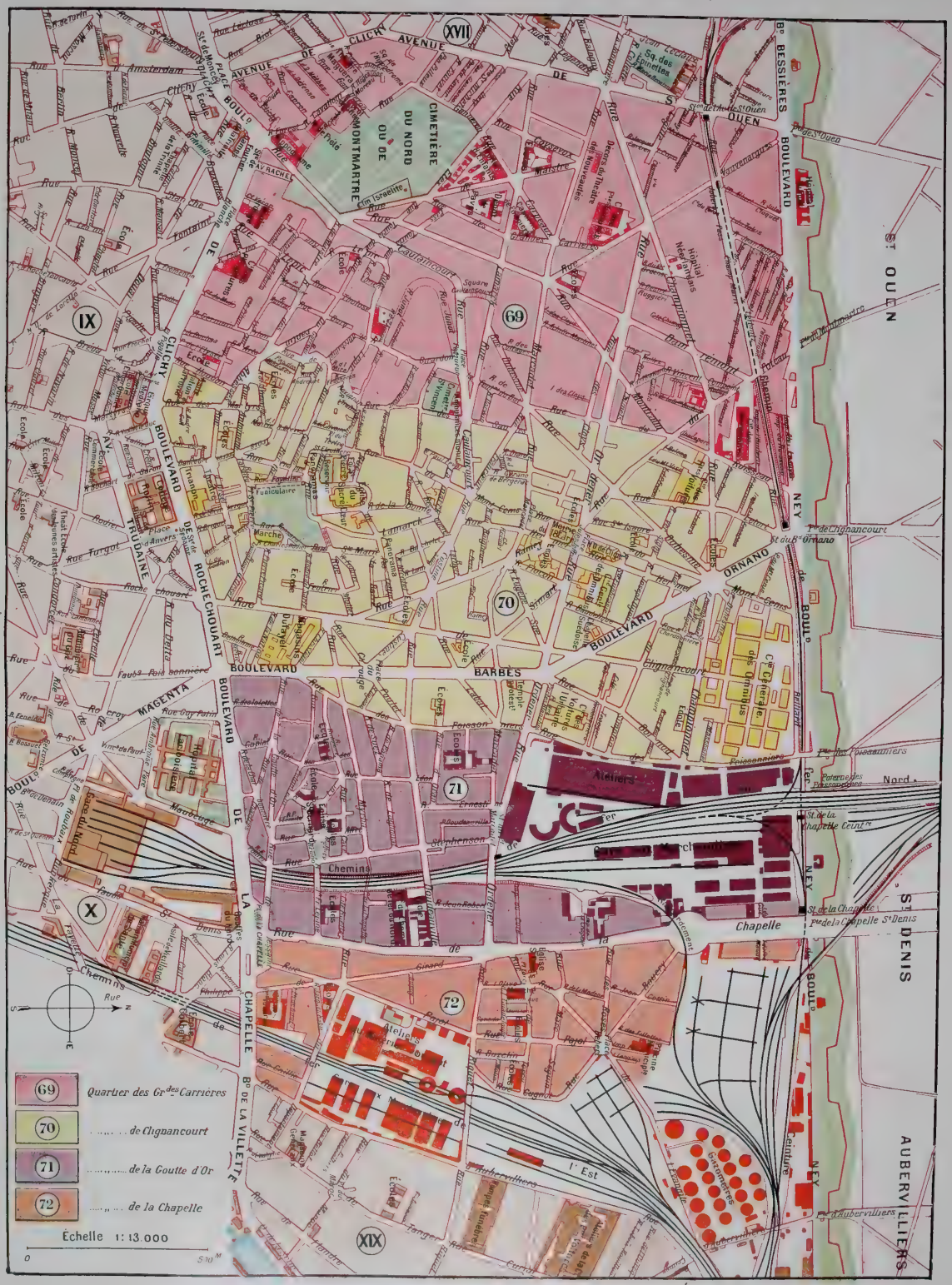
Un peu au delà, de l'autre côté de la rue de la Chapelle, s'élève la modeste église **Saint-Denis-de-La-Chapelle**, modeste surtout par sa façade de mauvais style et de peu d'apparence, car elle a été, il y a quelques années, enrichie d'une nouvelle abside donnant sur la place Torcy.

Plus on avance vers la barrière, plus la circulation augmente. Voici des troupeaux de bœufs et de moutons se dirigeant vers les abattoirs de la Villette; un cortège de fardiers chargés de pierres de taille, d'innombrables voitures de charbon venues s'approvisionner à la gare spéciale qui s'ouvre sur le rond-point de La Chapelle.

LA STATION DU PONT MARCADET.

A l'angle même du boulevard Ney, est située la station du chemin de fer de Ceinture, dite de **La Chapelle-Saint-Denis**. Il nous reste à décrire le parcours de la ligne dans le XVIIIe arrondissement. Elle y entre à la station de l'**Avenue de Saint-Ouen**, au sortir de laquelle un souterrain long de 700 mètres conduit à la station du **Boulevard Ornano**. Au delà de cette gare, la voie reste encore en tranchée. Avant d'arriver au pont sous lequel elle franchit la ligne du Nord, un embranchement, venant de la direction de Courcelles s'ouvre à droite, pour les trains de Ceinture qui rentrent à la gare du Nord. Cet embranchement consiste en un souterrain, qui vers le milieu de sa longueur, offre une bifurcation, allant rejoindre à la station de La Chapelle la ligne circulaire de Ceinture et servant aux trains qui partent de la gare du Nord et effectuent le tour de Paris par la Villette et Bercy. Ce gigantesque ouvrage, qu'on appelle bifurcation des deux branches, effectué sous les voies principales du chemin de fer du Nord, a été livré à la circulation le 1er août 1893.

Au delà de la gare de La Chapelle, la ligne de Ceinture longe à droite les magasins de la Compagnie du Nord, et sort de l'arrondissement sous le pont qui supporte la rue d'Aubervilliers.


XVII
IX
X
XIX
69
70
71
72
Quartier des Gr.des Carrières
de Clignancourt
de la Goutte d'Or
de la Chapelle
Échelle 1:13.000
0
530 M
AVENUE DE CLICHY
BOULEVARD DE CLICHY
BOULEVARD DE ROCHECHOUART
BOULEVARD DE MAGENTA
BOULEVARD DE LA CHAPELLE
BOULEVARD DE LA VILLETTE
BOULEVARD ORNANO
BOULEVARD BARBÈS
BOULEVARD BESSIÈRES
BOULEVARD NEY
CIMETIÈRE DU NORD OU DE MONTMARTRE
Ateliers
Chemins
Chapelle
Gare de Marchandises
Gare de la Chapelle
Gare de la Chapelle St Denis
Gare de Clignancourt
Gare de St Ouen
Gare d'Aubervilliers
Gare de Marchandises
Gare de Pantin
Gare de la Villette
Gare de Bobigny
Gare de Tangier
Gare de Cambrai
Gare de Flandre
Gare de Nord
Gare de l'Est
Gare de Ceinture
Gare de Pantin

LE PARC DES BUTTES-CHAUMONT.

XIXe arrondissement.

LES BUTTES-CHAUMONT. — 73e QUARTIER : LA VILLETTE. 74e QUARTIER : LE PONT-DE-FLANDRE. 75e QUARTIER : L'AMÉRIQUE. — 76e QUARTIER : LE COMBAT.

A PROPREMENT parler, le XIXe arrondissement c'est La Villette, et à notre avis, l'administration municipale fut bien mal avisée, en 1859, de constituer comme elle le fit les deux derniers arrondissements du Paris de 1860. Elle devait former le XIXe par les deux communes de La Chapelle et de La Villette ; le XXe par celles de Belleville et de Charonne. Or, elle a coupé en deux, au mépris de tout souvenir historique, le territoire de Belleville, plaçant son église dans un arrondissement, sa mairie et son cimetière dans l'autre. Il y avait pourtant alors des hommes bien informés de l'histoire du nouveau Paris, et qui eussent été de bon conseil; mais à quoi bon récriminer, surtout lorsqu'il s'agit de régions comme celles-ci, dont le territoire administratif ne sera probablement pas modifié d'ici longtemps?

Pour se représenter les limites de La Villette et de Belleville quand ces deux localités jouissaient de leur autonomie, il faut figurer une ligne qui, partant de l'intersection du boulevard de La Villette et de la rue de Meaux, suivrait l'axe de cette rue jusqu'à la rue Secrétan, puis l'axe de celle-ci jusqu'aux Buttes-Chaumont, couperait le parc pour atteindre l'axe de la rue d'Hautpoul et de la rue des Cariières-d'Amérique jusqu'aux fortifications.

Du côté de La Chapelle, la limite de La Villette a toujours été bornée par la rue d'Aubervilliers, jadis chemin des Vertus.

Le XIXe arrondissement, dit DES BUTTES-CHAUMONT, a une superficie de 566 hectares et une population de 135,285 habitants. Seuls, les XIIe, XIIIe, XVe et XVIe arrondissements ont un territoire plus vaste que le sien. Sa population est moyenne parmi celle des faubourgs; elle est, en immense majorité, composée par la classe des travailleurs.

Dans la seconde moitié du XIIe siècle, la léproserie de Saint-Lazare (voy. p. 110), fondée au commencement du même siècle, possédait un important canton de vignes dans cette région; le groupe de vignerons qui y vivaient constitua un petit village, une *villette*. Le nom lui en resta dans les documents et dans le langage; jusqu'à la Révolution, on disait La Villette-Saint-Lazare.

La récolte de la vigne implique un pressoir; celui de Saint-Lazare est souvent mentionné par des textes précis qui [illegible] emplacement *rue de Nantes*, alors rue Saint-Jacques, ainsi nommée parce que l'église paroissiale qui fut fondée au XIVe siècle était sous le vocable de Saint-Jacques-et-Saint-Christophe. Cette église occupait l'angle de la rue Saint-Jacques [illegible] d'hui rue de Flandre.

Les habitants de La Villette ne firent pas beaucoup parler d'eux. A noter cependant que 1874, [illegible]

ASPECT DU CANAL DE L'OURCQ.

somme d'argent, des prélèvements en blés, fourrages, charrois, etc., que les fourriers royaux faisaient sur les corvéables.

Au XVIIe siècle — en 1646, pour préciser — une abbaye de femmes vint s'établir à La Villette, l'abbaye de Sainte-Périne, fondée à Compiègne au XIIIe siècle (Émile de La Bédollière, ordinairement mieux informé, a cru qu'elle datait, à La Villette même, du XIVe siècle). Elle y demeura quatre-vingt-seize ans, après quoi elle fut transférée à Chaillot. Nous avons dit plus haut par suite de quelles vicissitudes, transportant toujours son vocable avec elle, elle est devenue une maison de retraite à Auteuil. Son emplacement, à La Villette, était celui des trois maisons 61-65 de la rue de Flandre, avec retour d'équerre sur la rue Riquet.

Pendant les deux années terribles, 1814 et 1815, de l'invasion étrangère, La Villette et Belleville souffrirent beaucoup, mais se comportèrent héroïquement dans la résistance que Paris opposa à ses envahisseurs.

Dans le courant du XIXe siècle, plusieurs circonstances ont contribué à donner à La Villette une énorme activité industrielle : d'abord le percement des trois canaux, puis l'ouverture du chemin de fer de l'Est, enfin la translation qui a été effectuée dans cette région du marché de Sceaux deux fois séculaire et la création du plus important de nos abattoirs parisiens. Tout cela n'aurait pas suffi à faire de l'arrondissement un lieu de délices si, par une heureuse compensation, le second Empire ne lui avait accordé une promenade charmante en transformant en parc les carrières par trop sauvages des Buttes-Chaumont. Et la troisième République, à son tour, l'a doté de larges voies, d'établissements municipaux et scolaires confortables, de moyens de transport aisés et abondants.

Pour en finir avec les généralités, disons encore qu'en 1859, La Villette fut une des rares communes qui ne considérèrent pas comme un bienfait leur annexion à Paris. Des protestations, nombreuses autant que véhémentes, constituèrent le dossier de l'enquête *de commodo* que le gouvernement avait ordonnée, pour la forme. Les arrivages par wagons ou bateaux, y était-il dit, font de La Villette le véritable entrepôt de Paris; l'annexion sera une calamité, une ruine pour les négociants; la vie devenant plus coûteuse, les salaires devront être augmentés, etc. A quarante années de distance, on se rend compte que ces craintes étaient purement chimériques.

Séparé du quartier du Pont-de-Flandre par la rue de l'Ourcq, et de celui du Combat par les rues d'Allemagne et de Meaux, le **quartier de La Villette** représente bien l'ancienne agglomération historique. Plusieurs grandes voies le sillonnent dans sa longueur : les rues d'Aubervilliers, Curial, de Flandre et d'Allemagne; dans sa largeur, les rues du Maroc, Riquet, de Crimée et de l'Ourcq; mais aucune d'elles n'est fréquentée d'une façon aussi importante que le **bassin de La Villette**, continué par le **canal de l'Ourcq**, et les quais qui les bordent, auxquels on a donné avec à-propos les noms des rivières que le canal met en communication : la Seine, la Marne, l'Oise, la Loire.

Ce n'est pas d'hier que date l'idée sinon du canal de l'Ourcq même, du moins de la navigabilité de l'Ourcq; on la réalisa au XVIe siècle, et par cette rivière et celle de Marne, des bateaux chargés de bois coupé dans la forêt de Villers-Cotterets purent arriver à Paris, au port de la Grève, le 9 juillet 1564. Ce fut une véritable solennité, à laquelle assista le corps municipal; les mariniers étaient vêtus de pourpoints et chausses rouges, coiffés de chapeaux bleus, aux couleurs de la Ville; les tambourins et trompettes faisaient retentir l'air d'un gai vacarme, « dont le peuple, ce voyant, se réjouissoit, espérant que si après, il en viendra grande quantité par ladite rivière d'Ourcq ».

Il fallut bien se contenter, pendant plus de deux siècles, de cet état de choses. Le canal actuel n'a été entrepris qu'en 1802 pour se terminer vingt ans plus tard. Le bassin de La Villette, compris entre le rond-point de La Villette et la rue de Crimée a aujourd'hui un trafic de plus de deux millions de tonnes. Bordé sur ses deux rives par de hauts bâtiments d'entrepôts, il a un peu l'aspect de Venise, moins la grâce. Une passerelle le surplombe à hauteur de la rue de la Moselle; la rue de Crimée le franchit sur un pont qui, grâce à un mécanisme fort ingénieux, s'élève en quelques minutes pour livrer passage aux bateaux et se rabaisse aussitôt. D'ailleurs, une passerelle lui est accolée pour enlever l'occasion d'un murmure aux piétons affairés qui, blasés sur l'intérêt de la manœuvre, désirent traverser sans retard.

Cette *rue de Crimée*, faite, en plus de vingt ans, de pièces et de morceaux pour ainsi dire, est une des plus longues de nos faubourgs parisiens; elle n'a pas moins de 2 kilom., 520. C'est aussi, pour la circulation des voitures, une artère fort importante, car elle met en relations les communes de la banlieue Nord, Saint-Denis, Aubervilliers,

PONT DE LA RUE DE CRIMÉE SUR LE CANAL.

VUE DE L'ÉGLISE SAINT-JACQUES-SAINT-CHRISTOPHE.

VUE INTÉRIEURE DU MARCHÉ AUX BESTIAUX.

avec celles de la banlieue Est qui — sans parler de Belleville — occupent les hauteurs des Lilas et de Romainville. Dans la traversée de La Villette, elle s'appelait précédemment rue de Bordeaux. Là se borne son intérêt. Tout près du pont du canal, nous avons lu sur la porte d'un de ces établissements de bienfaisance où l'on donne de la nourriture aux pauvres gens en échange de bons, cette inscription amusante par son laconisme : Entrée du fourneau.

Plusieurs rues de La Villette évoquent des souvenirs aussi belliqueux que celui de la campagne de Crimée, mais sous un climat bien différent, car les *rues du Maroc, de Tanger, de Kabylie* nous transportent en Algérie.

La *rue Riquet*, voisine du canal, rappelle la mémoire du constructeur du canal du Languedoc, Riquet, dont la statue est à Toulouse. *Curial* fut un général de division du premier Empire. La *rue de Joinville* révèle par son nom qu'elle fut ouverte sous Louis-Philippe, et cela nous fait songer qu'en 1830, lorsque la jolie ville de Joinville-le-Pont, lasse de se nommer la Branche-du-Pont de Saint-Maur, obtint son nom actuel, sa voisine Saint-Maur demanda, sans succès d'ailleurs, à s'appeler Aumale! Il n'y a pas de rue d'Aumale non plus à La Villette, mais il y a une rue de Chartres à La Chapelle.

Peu d'édifices dignes de remarque dans ce vaste espace; rue Curial,

L'ABATTOIR DE LA VILLETTE.

sont installés, depuis 1874, les services divers, bureaux, ateliers et remises des Pompes funèbres, où ils voisinent avec les ateliers de construction de la Compagnie générale des voitures. L'église **Saint-Jacques-Saint-Christophe**, construite par Lequeux dans le style grec, s'élève sur la *place de Bitche*. Une ordonnance royale du 17 novembre 1837 avait autorisé la municipalité de La Villette à acquérir au prix de 64,300 francs le terrain nécessaire; les travaux commencés en 1841 furent achevés en 1844; l'édifice fut consacré le 27 octobre par l'archevêque de Paris. Il ne nous charme que médiocrement, avec sa haute tour hors œuvre, qui a l'air d'un phare. La façade un peu trop resserrée a le mérite d'être ornée des statues des deux patrons de l'église, signées Dantan aîné.

Cette même place de Bitche, qui ne porte que depuis 1881 le nom de la vaillante cité lorraine (c'était, avant, la place de l'Église) est occupée par un groupe scolaire et une maison municipale de secours. A l'angle de la rue de Crimée, un bâtiment d'aspect vieillot représente l'ancienne mairie de la commune, achetée moyennant 85.000 francs, à la suite d'une délibération du 24 juin 1852.

La *rue d'Allemagne*, longue de 1.820 mètres, large de 34, plantée d'arbres auxquels on saurait gré d'être moins rabougris, date de 1768. Auparavant, la route royale de Strasbourg (aujourd'hui route nationale n° 3) était fournie par la rue de Meaux, prolongée dans Paris par la rue de la Grange-aux-Belles. Le XVIIIe siècle nous a légué la **rotonde Saint-Martin**, massif bâtiment, trop solennel pour son objet, qui était de relier les deux barrières : de La Villette, à l'entrée de la rue de Flandre, de Pantin, à l'entrée de la rue d'Allemagne. Cette dernière n'était encore que provisoirement construite lorsque, dans la nuit du 20 au 21 juin 1791, deux calèches s'y arrêtèrent mystérieusement. Bien que le jour commençât à poindre, les commis de l'octroi ne remarquèrent pas qu'un homme, deux femmes, deux fillettes en descendaient afin de monter, avec l'empressement de personnes qui se cachent pour fuir, dans une vaste berline de voyage, propre à faire un long trajet. Ces voyageurs inconnus n'étaient autres que Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Élisabeth, Madame Royale et le jeune Dauphin, habillé en petite fille. On sait ce qu'il advint de cette fuite : la famille royale arrêtée à Varennes, ramenée, prisonnière de la Nation, à Paris. La berline, qu'on surnommait déjà le corbillard de la monarchie, ne franchit plus, au retour, la barrière de Pantin; on lui fit suivre, une fois arrivée là, les boulevards extérieurs et elle revint aux Tuileries par les Champs-Elysées.

Elle était vouée, cette barrière, aux spectacles tragiques. C'est tout proche d'elle, dans un cabaret à l'enseigne du *Petit Jardinet*, que, le 30 mars 1814, fut signée la capitulation douloureuse qui consacrait l'évacuation de Paris par nos troupes et son occupa-

PERSPECTIVE DE LA RUE D'ALLEMAGNE.

VUE DU CANAL SAINT-DENIS.

tion par celles des peuples alliés contre Napoléon. A ceux qui aiment philosopher sur les rapprochements de l'histoire, il est loisible d'établir un lien entre cette fuite de Varennes, cause de la déchéance de Louis XVI et ce pacte de 1814 par lequel Louis XVIII recevait des Russes, Anglais et Allemands le trône de ses aïeux.

Quartier du Pont-de-Flandre. — Il n'y a pas si longtemps encore qu'une ligne d'omnibus dénommée Petite-Villette—Champs-Élysées suivait la rue d'Allemagne, franchissait le chemin de fer de Ceinture et venait stationner dans la rue du Hainaut. Depuis, la tête de ligne fut reportée aux Buttes-Chaumont; on en a fait enfin la ligne Gare du Nord-Place de l'Alma, mais La Petite-Villette n'y a rien perdu, car les deux services rivaux des tramways de Pantin la desservent suffisamment. Ce n'est pas la Compagnie des omnibus qui avait pris l'initiative de ce vocable, Petite-Villette, pour désigner la partie orientale de la commune de La Villette; on le trouve employé dès le commencement du siècle, concurremment avec celui de La Villette-Saint-Denis, parce que l'abbaye de Saint-Denis y avait possédé des terres.

Aujourd'hui, le quartier a reçu le nom du pont-viaduc sur lequel passe la ligne de Ceinture et de la station qui dessert la rue de Flandre. Il aurait tout aussi bien pu s'appeler le quartier des Abattoirs ou du Marché aux bestiaux, car ces deux établissements en occupent la moitié. C'est en 1859 que leur construction fut décidée. Le canal de l'Ourcq et le canal Saint-Denis, plusieurs lignes de chemin de fer, la proximité des barrières fournissaient toutes les commodités désirables. Les abattoirs s'élevèrent sur l'emplacement des anciens lieux-dits Grimprel et le Bon-Jour; le marché, sur celui de Rouvray. Huit années furent nécessaires à leur édification; en 1867, on les inaugura sans grande solennité.

Le **marché aux bestiaux** a sa principale entrée sur la rue d'Allemagne. Les jours où il est ouvert, La Petite-Villette prend la physionomie la plus pittoresque: cabarets et restaurants sont débordants de la clientèle toute spéciale que lui font les marchands et conducteurs d'animaux, mêlés aux bouchers, avec qui ils concluent affaire le verre en main. Les longues blouses bleues des premiers font apparaître plus blancs les tabliers de ceux-ci. Parfois les piles d'écus s'empilent et disparaissent dans la ceinture des vendeurs, mais le plus souvent, le chiffre d'affaires est trop élevé, et se règle commercialement en écritures.

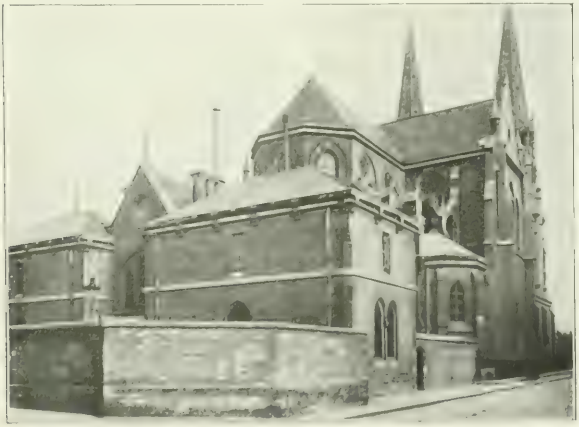
Un pont sur le canal de l'Ourcq relie le marché aux **abattoirs**. Du royaume de l'argent, on passe dans le royaume du sang. Le spectacle n'en serait pas réjouissant si les bâtiments n'étaient tenus très propres, aérés, disposés avec symétrie. Les étables où les malheureux animaux attendent le coup de massue ou le coup de couteau final y alternent avec les échaudoirs, nom bizarre donné aux salles où se donne la mort. On y tue pendant la nuit, on y prépare et débite les viandes dans la journée. Les ouvriers employés à ce dernier travail sont, non moins étrangement, nommés chevillards, parce qu'ils disposent les bêtes dépecées sur des crocs en fer nommés chevilles. Il paraît que ce rude métier, qui exige beaucoup de force et d'adresse, ne porte pas à la mélancolie: les bouchers de La Villette sont d'humeur joyeuse, de santé robuste comme il convient à des gens qui, par métier, font des cures de sang ordonnées aux personnes débiles. Il leur arrive, pour se distraire, de s'occuper de politique. Un procès célèbre nous les a présentés, qui l'aurait cru! sous le jour de conspirateurs soucieux du rétablissement de la royauté, et un poète facétieux, s'adressant à leur *leader*, lui disait:

Oui, vous présenterez les *bouchers* à la reine...

N'oublions pas de rappeler que le marché aux bestiaux a hérité du premier château d'eau de la place de la République.

L'*impasse du Dépotoir* a au moins le mérite d'avoir un nom précis, et n'est-ce pas dans l'ordre que l'intestin de Paris soit contigu à son estomac? Chaque nuit, trois ou quatre cents voitures de vidanges — administrativement, on les appelle des tonnes — viennent là déverser leur lamentable cargaison dans des réservoirs d'où elle est entraînée par une pompe aspirante, à 8 kilomètres, à l'usine sise entre Bondy et Aulnay pour y subir les préparations chimiques qui la rendent propre à féconder le sol.

Tout près de là, prend naissance le **canal Saint-Denis** qui se greffe sur le canal de l'Ourcq et limite au Sud-Ouest les abattoirs. Il doit son existence à la loi du 29 floréal an X, qui prescrivait en même temps l'ouverture du canal Saint-Martin. L'utilité était évidente d'épargner à la navigation marchande la traverse de Paris et la longue boucle que fait le fleuve en aval d'Auteuil.



ABSIDE DE L'ÉGLISE DE BELLEVILLE.

L'ÉGLISE DE BELLEVILLE.

L'entreprise ne fut achevée qu'en 1826.

Le 75e quartier est le **quartier d'Amérique.** Ce nom serait inexplicable si l'on n'y sous-entendait le mot carrières. Encore est-on réduit à se demander en quoi ces carrières-là sont plus américaines que d'autres. Ce qui est certain, c'est que, malgré les nombreux travaux qu'y a faits l'édilité, la région demeure encore passablement sauvage. Le centre de Paris s'est déplacé, il se déplacera encore : on peut affirmer qu'il ne sera jamais là. Historiquement, c'est un peu La Villette et beaucoup Belleville. La Villette y a, depuis 1829, son **cimetière**, situé rue d'Hautpoul; Belleville, le meilleur de son agglomération, et la presque totalité des carrières d'Amérique proprement dites. Celles-ci servaient principalement d'asile de nuit aux malandrins et pauvres hères. Eux seuls osaient s'y risquer au commencement du siècle. Elles eurent une journée de gloire et de sang, le 30 mars 1814, lors de l'attaque de Paris par les alliés. Sous le commandement des généraux Michel et de Rebeval, la garde nationale y prit position en face d'une brigade de l'armée russe. L'offensive, venue de notre côté, donna d'abord les meilleures espérances, et l'ennemi fut plusieurs fois forcé de battre en retraite sur Pantin; mais, en 1814 comme en 1870, des renforts lui arrivèrent chaque fois que la victoire allait se déclarer en faveur des assiégés; c'est par la capitulation, hélas! que se termina ce beau fait d'armes.

Et cependant, il nous sera permis de regretter que sur ces plateaux n'ait pas été élevé un monument commémoratif de la bataille du 30 mars 1814. Le parc des Buttes-Chaumont semble tout désigné à cet effet. Une pyramide ou tout autre édicule créé par l'ingéniosité de nos artistes pourrait porter une inscription conçue à peu près dans ces termes :

SUR CES HAUTEURS, ALORS ABRUPTES,
LES PARISIENS COMBATTIRENT VAILLAMMENT
POUR DÉFENDRE LEUR VILLE
CONTRE L'INVASION DES ARMÉES ALLIÉES
LE 30 MARS 1814

et les Parisiens du XXe siècle la liraient avec un légitime orgueil.

Tout autour de la *place du Danube* (un nom de montagne aurait mieux convenu), le quar-

TERMINUS DU FUNICULAIRE DE BELLEVILLE.

[illegible] depuis [illegible] de Belleville, les rues de *Grange-Brûlée*, *Dénoyez*, *d'Angers*, *d'Alsace-Lorraine*. Quand la ligne [illegible] de Métropolitain [illegible] la population s'y déculplera promptement. [illegible] l'**hôpital Herold**, de proportions encore modestes. C'est en souvenir de l'ancien préfet de la Seine que ce nom lui a été attribué.

Avant le percement de la rue de Crimée, les relations entre La Villette et Belleville s'effectuaient [illegible] par la rue de La Villette, soit par la rue Compans (anciennement rue Saint-Denis et la rue des Fêtes (anciennement rue de Beaune), aboutissant toutes deux à la grande rue de Paris, qui n'a pris qu'en 1868 le nom de rue de Belleville, et qu'au delà de la rue Compans, vers Romainville, on appelait rue du Parc, en souvenir de l'ancien parc attenant au domaine des Lepeletier de Saint-Fargeau. Le XIXe arrondissement — nous l'avons dit et déploré — n'a de cette longue artère que les numéros impairs. Du moins, il y possède un fort beau monument que Paris peut envier à Belleville, l'église **Saint-Jean-Baptiste**. Elle a remplacé, sur le même terrain, un édifice bien plus modeste, dont la première pierre, retrouvée en creusant les fondations de la nouvelle église, avait été posée, le 3 juillet 1635, par le curé de Saint-Merri, dont dépendait Belleville. Par délibération du 5 mars 1853, le conseil municipal de la commune avait décidé la démolition et la reconstruction totale de cet édifice, et agréé les plans présentés par Jean-Baptiste-Antoine Lassus. La première pierre fut posée le 24 juin 1854 en grande solennité (une relation de cette fête en a été imprimée). Lassus continua à diriger son œuvre jusqu'à sa mort, qui survint en 1857. C'est un de ses élèves qui l'acheva en 1859, année où, le 11 août, la paroisse fut consacrée par l'archevêque.

Le monument est conçu dans le style d'architecture gothique, sobre et majestueux, qui caractérise le règne de saint Louis. Par ses dimensions, la hauteur de ses voûtes, les deux flèches de près de 60 mètres qui flanquent son portail, il ressemble plus à une cathédrale qu'à l'église d'une commune de la banlieue de Paris (il est vrai que Belleville s'enorgueillissait alors d'être, grâce au chiffre de sa population, la première ville du département après Paris). Les façades sont ornées de nombreuses statues, dues au ciseau de Perrey; divers peintres ont coopéré à la décoration murale de l'intérieur.

La partie de Belleville sise à gauche de la grande rue fut longtemps, comme Batignolles-Monceau, le séjour préféré des petits commerçants retirés des affaires, des rentiers aux goûts modestes. Il faut lire, et ce n'est pas une ennuyeuse lecture, certains romans de Paul de Kock, qui aimait beaucoup ce

LA PLACE DES FÊTES.

PORTE DU PRÉ-SAINT-GERVAIS.

ASPECT DE LA COURBE DE LA RUE BOLIVAR.

coin de pays où il vint mourir en 1871, pour se rendre compte des mœurs bourgeoises et même patriarcales du lieu. Si les tendances n'ont pas beaucoup changé depuis, tout autour de la place des Fêtes, les habitants y mènent maintenant une vie plus active : pour la plupart, ce sont des artisans, des travailleurs manuels; l'annexion a fait reculer les rentiers dans la banlieue; les maisons avec jardin, qui étaient de règle, se font de plus en plus rares. Même avant 1860, la municipalité belleviloise assistait à cette évolution avec une mélancolie des moins démocratiques; les « propriétaires » qui la composaient constatent dans une délibération du 4 août 1852 que, « depuis la transformation splendide » des quartiers industriels et populeux de la capitale, Belleville est devenu le refuge d'une *foule de gens* qui ne savent où habiter dans Paris et y viennent ainsi « avec la pensée secrète de ne pas payer leurs loyers ». Et le conseil demandait la simplification des formalités en usage pour l'expulsion de ces gens-là. On voit que M. Vautour a de qui tenir.

La *place des Fêtes*, dont il vient d'être parlé, est, depuis 1881, pourvue d'un vaste square, de 12,000 mètres carrés ou environ ; si l'on en croit les documents officiels, il n'en a pas coûté plus de 200,000 francs pour la revêtir ainsi d'une aimable robe de verdure. Elle est bordée à l'Est par la *rue du Pré-Saint-Gervais* qui conduit à la commune du même nom. Il nous souvient qu'un petit omnibus jaune et fermé, comme il n'en existe plus maintenant à Paris, la parcourait, venant de l'ancienne barrière de Belleville et descendant ainsi au Pré-Saint-Gervais après l'ascension la plus rude que l'on puisse concevoir. Le trajet était aussi pénible aux chevaux qu'aux voyageurs; aujourd'hui, pour se rendre au Pré, l'on a des tramways électriques qui partent de la porte de Pantin, c'est-à-dire de la plaine vers la colline, ce qui est infiniment plus logique.

Et maintenant, de la place des Fêtes, que l'on se dirige, par la *rue des Solitaires* ou celle *des Annelets*, vers la rue à laquelle *Botzaris*, un héros de la guerre de l'indépendance grecque, a donné son nom, que l'on fasse le tour, au contraire, par les rues des Lilas et de Bellevue (un nom bien porté), on est assuré d'une excursion fort pittoresque, à travers un Paris très inédit, pourrait-on dire, car il a dans ces régions un aspect tout particulier, qui ne se retrouve pas ailleurs.

Quartier du Combat. — Le boulevard de La Villette, au point d'intersection des rues de la Grange-aux-Belles (Xe arrondissement) et de Meaux, a une légère inflexion du Nord vers l'Est, et dans cette concavité forme une place dont on a fait une sorte de square. Là s'élevait une des barrières du Paris d'autrefois, dénommée barrière du Combat. Il s'agit du combat d'animaux, d'un spectacle forain dont nos aïeux étaient, paraît-il, très avides et qui, espérons-le pour l'honneur de l'humanité, n'inspirerait que de l'horreur aujourd'hui. Il consistait à faire battre entre eux des animaux, chiens ou coqs, ou de mettre aux prises contre un vieux cheval, ou un ours, ou parfois un taureau étique, une meute de chiens qui finissait par avoir raison de la malheureuse bête, non sans avoir reçu maints horions. Dès le 9 juin 1792, le procureur général du département, indigné de ces atrocités, avait écrit la lettre suivante au Directoire du district de Saint-Denis :

« On vient de me dénoncer, messieurs, un spectacle déchirant qui se donne à Belleville à certains jours de l'année, et où l'on fait périr un taureau dans les tourments les plus cruels. Je ne doute pas que la lecture de cette lettre, dont copie est ci-jointe, ne vous détermine à prendre des mesures pour que ce spectacle n'ait plus lieu. »

Si cette injonction fut obéie, ce ne fut que pour un temps. Le *Conducteur des étrangers à Paris*, à la date de 1815, signale le « combat des animaux » en le réprouvant, il est vrai. D'autre part, le conseil municipal de Belleville avait, par délibération du 1er février 1840, autorisé le bureau de bienfaisance de la commune à percevoir un droit pour les pauvres. Une nouvelle délibération du 23 mai 1853, en nous apprenant que le spectacle du Combat avait été définitivement aboli, témoigne d'un état d'esprit du conseil tout autre que celui dont il faisait preuve en 1840, car elle a pour objet de demander le changement du nom de la barrière du Combat, qui rappelle « un spectacle sanguinaire qui

ÉCOLE PROFESSIONNELLE DIDEROT.

VUE DE L'ÉGLISE SAINT-GEORGES.

LE PARC DES BUTTES-CHAUMONT.

avait lieu audit endroit, lequel n'est plus ni dans nos mœurs ni dans les idées actuelles de l'état social français ». Voilà qui est bien dit : la dénomination n'en demeura pas moins en vigueur jusqu'à 1860, date de la suppression des barrières.

La *rue de Meaux* était au XVIIIe siècle, on l'a vu plus haut, la route d'Allemagne. A sa sortie de Paris, elle traversait un territoire dont le nom seul évoque des souvenirs bien plus tragiques que ceux du Combat : Montfaucon. Le sinistre gibet a eu deux emplacements différents, quoique voisins l'un de l'autre, au Nord-Est de Paris : le plus ancien dans le Xe arrondissement, non loin de la rue Vicq-d'Azyr ; le second transféré en 1761 sur les confins de La Villette et de Belleville, où *l'impasse de Montfaucon* rappelle son existence. Ce dernier fut surtout une voirie, et les fourches patibulaires ne s'y dressaient plus guère que comme l'emblème de la haute justice ; cependant, au mois de novembre 1898, des fouilles pratiquées entre les rues Secrétan et Bolivar ont mis au jour, en même temps que des objets ménagers de tout genre, plusieurs crânes humains. Avec le temps, la voirie devint le dépotoir municipal, puis, lorsque celui-ci eut été transféré près du marché aux bestiaux, elle s'est convertie en fabrique d'engrais chimiques et en dépôt de pavés. La physionomie du quartier a perdu l'empreinte de ces lugubres origines ; un marché, un groupe scolaire, l'élargissement de la rue Secrétan où le tramway de Saint-Augustin au Cours de Vincennes apporte son incessante animation, tout cela a donné la vie à ce lieu de mort et de misère.

Veut-on connaître l'état civil de la *rue Bouret ?* Une délibération du conseil municipal de La Villette, à la date du 7 décembre 1841, porte « acceptation du don fait à la commune par les héritiers Bouret de la nouvelle rue, longue de 215 mètres et large de 12, connue sous le nom de rue Bouret ».

Avant de consacrer le souvenir d'un illustre combattant pour l'indépendance de l'Amérique du Sud, la *rue Bolivar* s'appela jusqu'en 1880 rue de Puebla. Elle fournit aux hauteurs de Belleville un accès aisé et côtoie des buttes où la nature est restée abandonnée à elle-même ; on les nommait jadis les Grands-Chaumont et la Patte-d'Oie.

La modeste église **Saint-Georges**, qui date d'un quart de siècle, s'y adosse. Toujours montant, la rue Bolivar domine, à hauteur du passage Stemler, la belle **école Diderot** dont l'entrée principale s'ouvre sur le boulevard de La Villette. Fondée en 1872 par la Ville de Paris, elle est le prototype des écoles municipales où s'enseignent les professions manuelles. Ici, ce sont les industries du bois et du fer qui sont en honneur.

Nous voici enfin devant une des principales entrées du **parc des Buttes-Chaumont**, dont nous dirions bien que c'est le clou de l'arrondissement, si la métaphore n'était pas quelque peu hardie.

« En 1861, dit Haussmann dans ses *Mémoires* (t. III, p. 234), lors de l'annexion des communes de Belleville et de La Villette à Paris, des ateliers d'équarrissage et un dépotoir de vidanges occupaient seuls et rendaient infects ces parages inhabités et peu sûrs.

« Je conçus l'idée, bizarre au premier aspect, d'en faire, après les avoir débarrassés de ces établissements insalubres, un lieu d'attrait pour les populations des XIXe et XXe arrondissements nouveaux, par la conversion en promenade publique de 25 hectares de terrain ; il com-

PONT DU PARC DES BUTTES-CHAUMONT.

FAÇADE DE LA MAIRIE DU XIXe ARRONDISSEMENT.

prendrait tout le massif des buttes que la société dite des Carrières du Centre possédait entre les rues de Crimée et de Puebla, dans un sens, et les rues de Vera-Cruz et de Mexico, dans l'autre. Je soumis à l'empereur mon plan, qu'il comprit et qu'il accepta de suite. »

Il y a peut-être quelque vantardise à se donner comme le seul auteur, même avec la collaboration de Napoléon III, de la conception du parc. Peu s'en faut que Haussmann n'ajoute qu'il l'a aussi creusé, dessiné, planté, toujours avec l'aide de l'empereur. En réalité, il y avait alors à l'Hôtel de Ville des ingénieurs, dont le premier à citer est Alphand, auxquels le mérite de l'idée revient à bien plus juste titre. Haussmann est plus exact lorsqu'il ajoute que le projet d'acquisition des terrains fut approuvé par décret du 22 juillet 1862, que les travaux durèrent de 1864 à 1867 et que la dépense totale s'éleva à près de 6 millions.

On ne perd pas son temps à feuilleter les vieilles revues : la *Revue de Paris* du 20 novembre 1864 consacrait quelques réflexions (p. 190) à la nouvelle promenade : « De ce roc pelé où il n'y avait qu'une solitude désolante, sans un arbre, sans un brin d'herbe, de ce *mont chauve*, les ingénieurs, les jardiniers, les hydrographes et les terrassiers sont en train de faire une oasis qui dépassera en beauté celle de la sultane Fatime, la fille chérie du Prophète... Comment clôturera-t-on la nouvelle promenade, *les Tuileries du peuple*, comme on l'appelle déjà ? Par une grille en fer se terminant par des flèches dorées, sans doute. C'est ce qu'il y a partout, c'est ce qu'on faisait autrefois, c'est ce qu'on fait aujourd'hui, c'est ce qu'on fera demain. Mais ne serait-il pas bon d'y joindre une annexe, utile, en temps de pluie, pour les enfants, pour les femmes et pour les promeneurs, c'est-à-dire au moins une rangée d'arcades, sinon comme à la place des Vosges, du moins comme à la rue de Rivoli ?...

Le conseil ne fut pas suivi; au reste, sa réalisation eût été d'une esthétique fâcheuse. Les Buttes-Chaumont sont, en outre, difficilement comparables au jardin des Tuileries, à tous égards, mais avec ou sans arcades, elles sont, à coup sûr, une des plus belles promenades de Paris. Le Nôtre et tous les jardiniers royaux avec lui conviendraient que leur art a fait des progrès depuis les boulingrins de Versailles et les coquetteries de Marly. La nature, il est vrai, y fut une puissante collaboratrice; dans beaucoup de cas, il a suffi de couvrir de terre végétale les collines, de les gazonner et d'y planter des arbres pour donner l'illusion d'un paysage suisse; ailleurs, les déblais nécessaires pour former le lac fournirent en partie les matériaux du promontoire que domine le temple de la Sibylle de Tivoli, reproduite d'après les dessins de Davioud. On accède à ce joli édifice par deux ponts, dont l'un en briques, jeté à cinquante mètres de hauteur, a une sinistre célébrité; c'est de là que les désespérés de la vie viennent s'abattre, déjà asphyxiés sans doute, sur le sol de la route; on l'appelle le pont des suicidés. Le lac, d'une superficie de 2 hectares, se prête complaisamment aux rêveries d'une navigation sans danger. L'hiver, il s'offre au patinage, à la glissade surtout; les fourrures y sont rares, mais on est sûr qu'aucun des enfants du quartier ne manque à l'appel.

Dans une ancienne carrière a été ménagée la grotte où une cascade bouillonnant avec fracas vient tomber d'une hauteur de 32 mètres; les Buttes-Chaumont ont leur réservoir spécial situé rue Botzaris, alimenté d'eau de l'Ourcq par une machine élévatoire.

Bâtie de pierres et de briques dans le style Louis XIII, la **mairie** de l'arrondissement s'élève sur la place Armand-Carrel. Elle a été construite par Davioud.

Sur cette place a été inauguré, le 13 juillet 1900, le beau monument élevé à la mémoire de Jean Macé et à la gloire de l'enseignement populaire.

STATION DU CHEMIN DE FER DE CEINTURE (BELLEVILLE-VILLETTE).

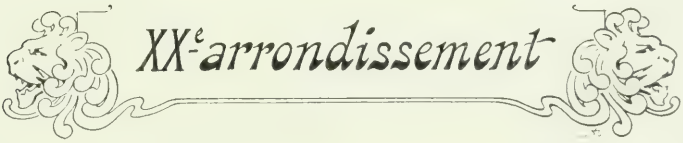
Le chemin de fer de Ceinture entre dans l'arrondissement au point où il croise la rue d'Aubervilliers. Resserré, presque emprisonné entre les bâtiments du gaz à droite, les magasins généraux et les voies de la ligne de l'Est à gauche, il s'arrête successivement aux deux stations d'**Est-Ceinture** et du **Pont-de-Flandre**. Au delà de cette dernière, une forte courbe vers le Sud-Est l'amène à franchir le canal de l'Ourcq sur un pont métallique; puis, se rapprochant de la rue de l'Ourcq, il passe au-dessus de la rue d'Allemagne, et atteint la station de **Belleville-Villette**, établie au niveau du sol de la rue de Crimée. De cette station se détache un embranchement en triangle, que l'harmonieuse langue des chemins de fer nomme « embranchement de Paris-Bestiaux », parce qu'il dessert le marché aux bestiaux et les abattoirs. En quittant la station de Belleville-Villette, le chemin de fer passe sous un pont en étoile et s'engage, sous les Buttes-Chaumont, dans un tunnel de 1,082 mètres par lequel il pénètre dans le XXe arrondissement, précisément au-dessous du point où la rue de la Villette aboutit dans la rue de Belleville.

Le chemin de fer de l'Est emprunte une partie du territoire du XIXe arrondissement. Il y entre en croisant la rue d'Aubervilliers, à partir de laquelle il passe de la direction Sud-Nord à la direction Est, franchit la ligne de Ceinture et rencontre la gare d'Est-Ceinture, à laquelle on accède par la rue Curial. Après avoir passé au-dessus du canal Saint-Denis et de la rue de Flandre, il sort des fortifications, à 200 mètres de la porte de La Villette, entre les bastions 27 et 28.

73 Quartier de la Villette
74 du Pl de Flandre
75 d'Amérique
76 du Combat
Echelle 1:3000e
Porte d'Aubervilliers
BOULEVARD
Usine à Gaz
Gazomètre
Piscine Municipale
Gare aux Marchandises
Chemin de fer
Ateliers de la Cie d'Omnibus
Annexe d'Pompes Funèbres
Compagnie Générale du Gaz
Cie Gle du Gaz
Stn du Pl de Flandre
Magasins généraux de la Villette
Bassin de la Villette
Canal de l'Ourcq
Canal St Martin
Douane
Ecoles
Etablt Fresnel
Ecole Protest
Dépot de Pavés
Cimetière de la Villette
Belleville
Ecole d'Horlogerie
PARC DES BUTTES CHAUMONT
Crèche
Asile Paul Rollard
Ecoles
Ecole et Temple Protest
Pte Voitures
Cimetière de Belleville
Reservoir
Porte de Pantin
PANTIN
Pte Chaumont
LE PRÉ
St GERVAIS
Eglise
Mairie
Porte du Pre St Gervais
Porte de Romainville
Cie Gle des Omnibus
ABATTOIRS
MARCHÉ AUX BESTIAUX
Halle aux moutons
Halle aux bœufs
Halle aux porcs
Senatorerie
Gendarmerie
Caserne
Hôpital
Temple
Ecole St de Menilmontant
Cimetière de Vaugirard
Cimetière de Ivry
Cimetière de Bagneux
Cimetière de Montparnasse
Cimetière de Montrouge
Cimetière de Bicêtre
Cimetière de Gentilly
Cimetière de Ivry
Cimetière de Vitry
Cimetière de Thiais
Cimetière de Chevilly
Cimetière de Fresnes
Cimetière de Rungis
Cimetière de Wissous
Cimetière de Antony
Cimetière de Bagneux

Phot. N. [illegible]

ALLÉE PRINCIPALE DU CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE.



MÉNILMONTANT. — 77e QUARTIER : BELLEVILLE. — 78e QUARTIER : SAINT-FARGEAU. 79e QUARTIER : LE PÈRE-LACHAISE. — 80e QUARTIER : CHARONNE.

Les regrets que nous exprimions au début du chapitre précédent, sur le fâcheux choix de la dénomination du XIXe arrondissement, nous les répétons avec plus de raisons encore et de force à propos de celui-ci. Couper en deux Belleville, y réunir Charonne, pour composer un arrondissement avec ces deux localités vieilles de huit siècles, puis donner à cet ensemble hétérogène le nom du hameau, longtemps infime, qui dépendait de l'une d'elles, tel a été le résultat des méditations de Haussmann et de ses collaborateurs. Il n'y a pas même d'excuse à cette hérésie topographique : lorsqu'elle fut commise, la mairie chef-lieu était sur le territoire de Belleville; aujourd'hui, elle se trouve — nous le prouverons — sur celui de l'ancien Charonne.

Le XXe arrondissement, dit MÉNILMONTANT, a une superficie de 521 hectares et une population de 153,347 habitants, entièrement commerciale, industrielle et ouvrière. Il dispute à Montmartre le mérite des sites pittoresques. A cet égard, la *rue des Pyrénées*, qui le traverse dans toute sa longueur (3,515 mètres) est bien nommée : les hautes Pyrénées s'étendent de la rue de Belleville à la place Gambetta; les basses Pyrénées commencent à la place Gambetta et viennent, par dégradations successives, se terminer dans la plaine, au cours de Vincennes. En poursuivant cette comparaison, les Pyrénées *occidentales* seraient représentées, dans le XIXe arrondissement, par la rue Bolivar et ses abords.

Quartier de Belleville. — Il faut remonter aux temps mérovingiens pour constater l'existence d'êtres humains habitant sur [illegible], que l'on nommait alors Savies — *saw* signifiant, paraît-il, dans la langue des Celtes, gazon. Plusieurs établissements religieux s'en partageaient la possession : les abbayes de Saint-Maur et de Saint-Magloire, d'abord ; plus tard, l'église Saint-Merri, le prieuré de Saint-Martin-des-Champs, celui de Saint-Lazare, la maison du Temple. Ils y avaient un autre intérêt que d'agrandir leur domaine; l'eau a toujours été rare à Paris (elle l'est encore aujourd'hui), et la colline de Savies offrait l'avantage de contenir plusieurs sources; elles furent captées de bonne heure; nous les retrouverons tout à l'heure.

Pourquoi, dès la fin du XIIIe siècle, le nom de Savies tendit-il à disparaître pour faire place à celui de Poitronville, c'est ce que nous ne pouvons expliquer que par hypothèse. Sans doute Poitron était le nom — fort roturier — d'un propriétaire du lieu. Au XVIe siècle, commence à apparaître la dénomination actuelle : Belleville, toujours accompagnée alors du qualificatif : *sur sablon*, pour la distinguer des vingt-cinq ou trente localités qui se décernaient un pareil brevet de beauté. Belleville — tout court — devient le nom usuel à dater du XVIIIe siècle.

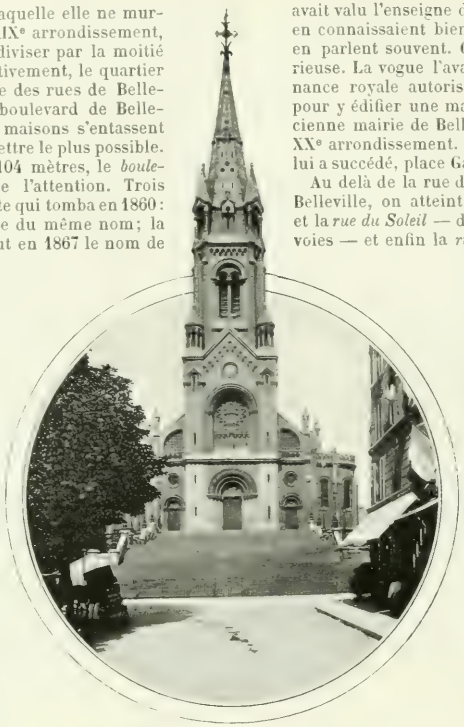
Pendant dix ans, de 1790 à 1800, [illegible] chef-lieu de canton, puis redevint simple commune du canton de

Pantin jusqu'à l'annexion de 1860, contre laquelle elle ne murmura pas. Nous avons dit, en traitant du XIXe arrondissement, comment cette mesure eut pour effet de diviser par la moitié cette populeuse agglomération. Administrativement, le quartier de Belleville est limité aujourd'hui par l'axe des rues de Belleville, Pixérécourt, de Ménilmontant et du boulevard de Belleville. C'est un quadrilatère allongé où les maisons s'entassent comme si on avait fait une gageure d'y en mettre le plus possible.

Sur toute sa longueur, qui n'est que de 104 mètres, le *boulevard de Belleville* n'offre rien qui retienne l'attention. Trois barrières s'y ouvraient dans le mur d'enceinte qui tomba en 1860 : la barrière de Belleville, à l'entrée de la rue du même nom; la barrière de l'Orillon, devant la rue qui reçut en 1867 le nom de *Ramponneau*, le fameux cabaretier de la Courtille; enfin, la barrière des Trois-Couronnes, du nom que portait alors la section supérieure de la rue d'Angoulême.

La *rue de Belleville* (rue de Paris jusqu'en 1868), dont nous n'avons ici à regarder que le côté pair, s'élève en une pente fort rude que le funiculaire gravit sans peine, en narguant les infortunés chevaux de l'omnibus Louvre-Saint-Fargeau. Dans une sorte de place, à hauteur du n° 46, apparaît le **théâtre**, courageux survivant des édifices de l'ancienne commune. Il avait été fondé, sous Charles X, par les frères Seveste, fameux dans les exploitations de ce genre. Nous n'avons trouvé, dans les registres de délibérations de Belleville, qu'une seule mention le concernant : le 7 décembre 1831, le conseil consentit à remplacer par une représentation donnée au profit des pauvres la redevance de 1,500 francs qui était due à la caisse municipale par MM. Seveste. Cela semble prouver que les recettes n'étaient pas brillantes. Depuis soixante-dix ans, elles ont passé par bien des fluctuations de succès et de revers; le drame et l'opérette y demeurent toujours le plus en faveur.

Tout de suite, vient la rue *Julien-Lacroix*, portant le nom d'un propriétaire fort inconnu — laquelle sert de trait d'union entre Belleville et Ménilmontant, et où est situé un **temple protestant**; on dépasse la *rue Piot* (M. Piot fut notaire à Belleville); on atteint, en montant encore, la rue des Pyrénées, et enfin, sur le plateau, le carrefour de la *rue du Jourdain*. Sur cet emplacement, juste en face de l'église, se trouvait jadis un cabaret avec des jardins et une pièce d'eau factice qui lui avait valu l'enseigne d'*Ile d'amour*. Les amateurs de parties fines en connaissaient bien la route, et les romans de Paul de Kock en parlent souvent. Ce lieu de plaisir devait avoir une fin sérieuse. La vogue l'avait abandonné, quand en 1845, une ordonnance royale autorisa la commune de Belleville à l'acquérir pour y édifier une mairie, ce qui fut fait, et de 1860 à 1875, l'ancienne mairie de Belleville demeura sans changement celle du XXe arrondissement. Nous rencontrerons plus loin l'édifice qui lui a succédé, place Gambetta, dans le quartier du Père-Lachaise.



ÉGLISE NOTRE-DAME-DE-LA-CROIX.

Au delà de la rue du Jourdain, en suivant toujours la rue de Belleville, on atteint promptement l'impasse *Frédérick-Lemaître* et la *rue du Soleil* — deux trop grands noms pour de si modestes voies — et enfin la *rue Pixérécourt* qui forme la limite du quartier. Jusqu'en 1875, elle s'appela — on ne sait trop pourquoi — rue de Calais; c'est pour éviter les confusions avec la rue dénommée de même façon dans le IXe arrondissement qu'on l'a vouée à la mémoire de Guilbert de Pixérécourt, un dramaturge bien oublié aujourd'hui, mais dont les œuvres firent pourtant merveilles au boulevard du Crime, et qui mourut en 1844. Un vers est resté de lui, souvent cité avec extase :

Un livre est un ami qui ne trompe jamais.

Cela est-il bien vrai? N'existe-il donc pas de livres erronés ou pervers ?

Rien à signaler, au surplus, sur le demi-kilomètre de parcours qu'occupe la rue en question dans le réseau de la voirie urbaine.

Nous rencontrons la *rue de Ménilmontant*, qui sépare les quartiers de Belleville, de Saint-Fargeau et du Père-Lachaise. Elle doit son nom à un hameau qui a eu l'honneur — immérité, avons-nous dit, — de servir à l'arrondissement tout entier. Pour être tout à fait juste cependant, il faut déclarer que Madan, Madam, Maudan peuvent se recommander de parchemins très anciens, puisqu'ils datent du IXe siècle. Plus tard, au XIIe siècle, c'était « le Mesnil Mau-temps » — c'est-à-dire le hameau du mauvais temps — forme déjà corrompue, d'où est sorti le vocable actuel, d'une explication encore assez difficile, à moins que l'on n'admette, comme très vraisemblable qu'il s'agit d'un lieu « montant, sablonneux, malaisé », eût dit le bon La Fontaine. Les rares mentions qu'on en a durant le moyen âge et jusqu'à la Révolution suffisent à prouver que Ménilmontant était surtout riche en carrières et en vergers. Rousseau aimait à y venir herboriser, ce qui serait difficile aujourd'hui; il y fut même renversé par un gros chien, un jour d'octobre 1776, et fort meurtri. C'était presque encore la campagne au commencement du règne de Louis-Philippe, puisque les saint-simoniens vinrent y installer le siège de leur culte. La rue de Ménilmontant était alors bordée de beaux arbres; les promeneurs la suivaient pour se rendre au bois de Romainville, s'arrêtant parfois en route sous les bosquets de guinguettes dont quelques-unes avaient du renom : *les Barreaux verts*, *les Marronniers*, *le Galant Jardinier*.

LE LAC SAINT-FARGEAU.

Cependant, on avait commencé à bâtir. Dès 1823, la commune de Belleville avait doté ce hameau — qui dépendait d'elle — d'une chapelle construite en bois (elle existe encore aujourd'hui au n° 6 de la rue de la Mare, transformée en école maternelle). La population augmentant toujours, réclamait à la commune une église comparable en beauté à celle que Lassus édifiait pour Belleville; elle ne l'obtint que de la Ville de Paris, après l'annexion : **Notre-Dame-de-la-Croix** a été construite en neuf ans, de 1863 à 1872, sur les plans de Héret, dans le style roman, en face de l'ancienne chapelle, et coûta plus de 2 millions et demi. Bien que le terrain choisi pour son emplacement soit en contre-bas de la chaussée de Ménilmontant, la haute flèche qui surmonte la façade de l'édifice s'aperçoit de loin et est d'un heureux effet.

A cet endroit, d'ailleurs, le sol offre une singulière dépression, qui correspond à quelque lac ayant existé

ARRIVÉE DES EAUX DE LA DHUIS, A PARIS.

L'ENCLOS DIT DES OTAGES, RUE HAXO.

là jadis, comme cela se rencontre fréquemment dans les montagnes. Le nom même de la *rue de la Mare* en est une preuve. Si l'on s'engage dans cette rue pour prendre, à droite, 200 mètres plus loin, la *rue de Savies*, on ne regrettera pas cette petite excursion. La rue de Savies aboutit à celle *des Cascades* (un nom très significatif aussi), juste en face d'un édicule fort curieux par son objet, par sa rareté. C'est un **regard** des eaux de Belleville, ces eaux que les Parisiens du moyen âge avaient été si heureux de trouver et que, par des cascades ou rigoles à ciel ouvert, par des pierrées souterraines, ils amenaient jusqu'au cœur même de la ville. Celui-ci peut dater du XIVe ou du XVe siècle; une inscription latine, gravée au-dessus de la porte, fait connaître qu'en 1633 les Templiers et les moines de Saint-Martin-des-Champs unirent leurs efforts pour rechercher les sources, qu'on avait négligées depuis trente ans, et que ces efforts furent couronnés de succès. L'inscription ajoute que les mêmes travaux durent être recommencés en 1722. De chaque côté, deux écussons contenaient les armes de Saint-Martin-des-Champs et de la maison du Temple; le premier seul est encore à peu près visible.

C'est l'égout de Belleville qui recueille maintenant avec indifférence tous ces pleurs de la colline, si recherchés jadis.

Quartier Saint-Fargeau. — Il y a dans le Marais un hôtel Saint-Fargeau que les amis de Paris connaissent bien puisque la Bibliothèque historique de la Ville y est installée. Ce sont ses propriétaires qui ont donné leur nom au 78e quartier de Paris : les Lepeletier de Saint-Fargeau avaient voulu avoir, comme tout seigneur qui se respectait, maison de ville et maison des champs; pour cette dernière, ils firent choix des hauteurs de Ménilmontant, où ils achetèrent un domaine que l'on prit coutume de nommer le château de Saint-Fargeau.

La fin du dernier des Lepeletier fut tragique. Conventionnel, il avait cru devoir voter la mort de Louis XVI. Le même jour, tandis qu'il dînait dans un restaurant du Palais-Égalité (Palais-Royal), un garde du corps, nommé Pâris, le poignarda. Dans l'état où étaient alors les esprits, la victime de ce guet-apens devint plus qu'un martyr, presque un dieu; son corps fut inhumé au Panthéon; dans toutes les fêtes populaires, son buste était promené avec celui de Marat. La réaction suivit de près. Retiré du Panthéon en 1795, le cercueil de Lepeletier fut, presque en cachette, inhumé dans le parc de Saint-Fargeau. On est en peine maintenant de retrouver l'endroit précis de sa sépulture.

Le quartier a l'avantage, au moins au point de vue de la salubrité et des perspectives, d'occuper le point culminant de Paris. Il est limité par les fortifications entre les portes de Bagnolet et de Romainville, les rues de Bagnolet, Pelleport, de Ménilmontant, Pixérécourt et de Belleville.

Cette dernière, dans la partie où elle borne le quartier Saint-Fargeau, présente encore des ondulations de terrain peu favorables à la circulation des voitures. Voici, un peu avant la barrière, l'hôtel-restaurant du lac Saint-Fargeau, rendez-vous bruyant des noces démocratiques, des banquets et des clubs politiques, plus bruyants encore. Il fut fondé en 1860 ou à peu près, sur une partie de l'ancien parc de Saint-Fargeau; la pièce d'eau — très factice — dont il est le filleul, était une attraction déterminante, aussi bien qu'un petit pavillon, disparu depuis, mais dont les tourelles servirent à baptiser une rue voisine et l'importante caserne d'infanterie des Tourelles, située sur le boulevard Mortier, entre les bastions 17 et 18.

Autant les portes de Paris sont, à l'ordinaire, d'aspect maussade et peu avenant, autant de ce côté elles ouvrent sur la campagne des horizons agréables. De la porte de Romainville, en regardant vers la gauche, on aperçoit l'immense plaine de Pantin, les trains de l'Est lancés à toute vitesse, la haie de peupliers qui ombrage le canal de l'Ourcq, et, tout à fait au fond, le peu de bois qui reste de la forêt de Bondy et les riantes hauteurs du Raincy. De la porte de Ménilmontant, bien peu connue des touristes, on découvre un paysage verdoyant, des sentiers fleuris descendant vers Bagnolet. A la porte de Bagnolet, le cadre s'élargit : on domine les espaliers charmants de Montreuil, et dans le lointain, sur la droite, le donjon de Vincennes dresse sa masse vénérable.

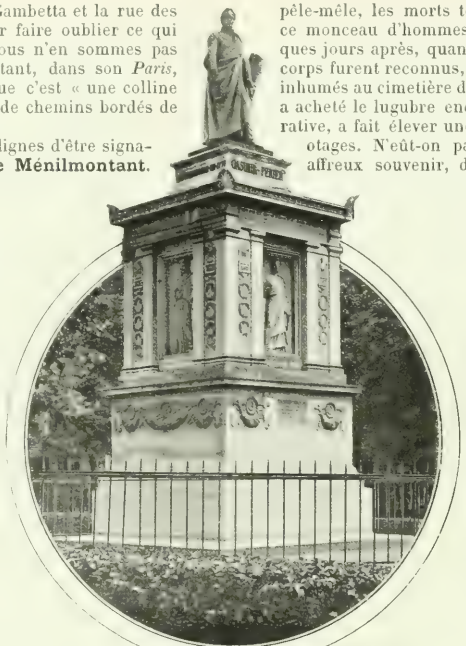
Le quartier Saint-Fargeau a besoin de ces charmes, un peu exté-

INTÉRIEUR DE L'ENCLOS DES OTAGES, 74, RUE HAXO.

rieurs, il est vrai, mais auxquels l'avenue Gambetta et la rue des Pyrénées donnent de faciles accès — pour faire oublier ce qui lui manque encore de bien parisien — nous n'en sommes pas encore à dire de boulevardier; — et pourtant, dans son *Paris*, Maxime du Camp l'a calomnié en disant que c'est « une colline affreuse, couverte de masures, mal percée de chemins bordés de haies, d'aspect misérable et déplaisant ».

Quelques curiosités s'y présentent, très dignes d'être signalées. Au premier rang, les **réservoirs de Ménilmontant**. Pour les visiter, il faut quitter l'avenue Gambetta à son point de croisement avec la rue Saint-Fargeau et prendre à droite la rue Darcy. Là, une grille faisant face à une jolie maisonnette encadrée de verdure défend l'entrée d'un jardin moins rigoureusement gardé que celui des Hespérides. Il vaut mieux cependant s'être pourvu d'une carte, que le service des eaux à la préfecture de la Seine ne refuse jamais. Après avoir contourné la coquette maison, on se trouve à l'extrémité d'une prairie de plus de 2 hectares, qui n'évoque aucune idée d'hydrologie, mais bien plutôt celle d'une immense arène pour joueurs de foot-ball. Un gazon, soigneusement entretenu, recouvre deux immenses réservoirs, *superposés* — là est le tour de force de Belgrand qui les a conçus : le réservoir supérieur reçoit l'eau de la Dhuis, le réservoir inférieur celle de la Marne, prise à Saint-Maur. Cet admirable ouvrage d'utilité pratique a été exécuté de 1863 à 1865; il a coûté un peu plus de 3 millions.

Le général *Haxo* a donné son nom à une rue voisine et ce nom seul donne un frisson. Les plans de Paris figurent au n° 79 un enclos désigné sous le nom de *villa des otages*. Cette appellation est on ne peut plus maladroite. Dans la langue courante, une villa est une propriété de plaisance située dans un lieu champêtre. Or, voici l'histoire de la villa de la rue Haxo : le 26 mai 1871, pendant la sanglante bataille de Paris, une troupe de cinquante-deux hommes conduite par des gardes nationaux, escortée par un flot de populace hostile montait rapidement les pentes de la rue de Belleville. Arrivée à la rue Haxo, elle tourna à droite, et, peu après, encore à droite pour entrer dans le terrain vague numéroté 79, où une sorte de café-concert avait été installé, puis abandonné pendant la guerre. Ces cinquante-deux hommes étaient vingt et un gardes de Paris, vingt et un gardiens de la paix, dix ecclésiastiques, détenus comme otages à la Roquette. Il se passa alors une chose horrible, que la férocité même des représailles les plus sanglantes ne saurait justifier. Poussés jusqu'au mur du fond, les malheureux furent fusillés pêle-mêle, les morts tombant sur les mourants, jusqu'à ce que ce monceau d'hommes ne fît plus le moindre mouvement. Quelques jours après, quand la pacification fut enfin accomplie, les corps furent reconnus, les uns rendus à leurs familles, les autres inhumés au cimetière de Belleville. Plus tard, une « société civile » a acheté le lugubre enclos, y a placé une inscription commémorative, a fait élever une modeste chapelle. Telle est la villa des otages. N'eût-on pas mieux fait d'abolir pour toujours cet affreux souvenir, d'ouvrir une rue sur ce terrain, de laisser ignorer aux générations de l'avenir ce qui se passa là un certain jour, au lieu d'y attirer les pèlerins et les étrangers ?



Phot. Neurdein.

TOMBEAU DE CASIMIR PERIER AU PÈRE-LACHAISE.

Le nom de la *rue du Télégraphe* apporte un renseignement à l'histoire. C'est dans les terrains où elle fut ouverte que Chappe fit les expériences décisives de la télégraphie aérienne, qu'il avait imaginée; là était le premier de ces disgracieux, mais utiles sémaphores qui permettaient de correspondre jusqu'à Strasbourg. L'électricité a détrôné l'invention de Chappe, mais pas complètement, toutefois. Voici que l'on revient à la télégraphie optique sous forme de mâts pourvus de verres lumineux, de phares terrestres dont les indications peuvent être aperçues à de très grandes distances.

Le **cimetière** de Belleville-Ménilmontant, réservé aujourd'hui aux concessions perpétuelles, est situé dans la rue du Télégraphe ; on y chercherait en vain sur les dalles funéraires un nom célèbre. C'est par erreur que l'on a dit que Paul de Kock, mort rue de Belleville en 1871, y était inhumé ; le joyeux romancier dort son dernier sommeil au cimetière voisin, mais hors barrière, des Lilas.

A côté du cimetière est le **réservoir** de Belleville, construit tout à fait au sommet de la montagne ; le réservoir de la Dhuis l'alimente d'eau qu'il distribue à son tour aux maisons du quartier. C'est une construction robuste, d'aspect rocailleux, qui ressemble à une forteresse.

La *rue Pelleport*, qui est la principale artère transversale du quartier, porte, comme la rue Haxo, le nom d'un général du premier Empire. Elle était route départementale avant l'annexion et reliait les communes de Charonne et de Belleville.

Quartier du Père-Lachaise. — Bien que le point central de ce quartier soit le cimetière dont il tient son nom, ou la place Gambetta, sur laquelle est située la mairie dite de Ménilmontant, nous ne sommes plus ici ni à Belleville, ni à Ménilmontant, mais bien à Charonne. Au temps où les deux communes étaient autonomes, elles avaient pour limite la *rue des Partants*, qui ne doit pas son nom, comme on l'a cru,

Phot. Neurdein.

TOMBEAUX DE LA FONTAINE ET DE MOLIÈRE.

Phot. Neurdein.

TOMBEAU D'HÉLOÏSE ET D'ABÉLARD.

au départ des volontaires de 1792, puisque le lieu ainsi nommé figure dans des documents du XVIIe siècle.

Au commencement du XIIe siècle, toute la partie septentrionale de la paroisse de Charonne, à gauche de la grand'rue (rue de Bagnolet) consistait en champs et vignes, possédés par le chapitre de la cathédrale de Paris et par quelques particuliers. Ces cantons de terre s'appelaient la Folie Regnault, les Montibœufs, Dives, les Houzeaux, les Partants, les Noues. En 1626, la maison professe des jésuites, rue Saint-Antoine (aujourd'hui le lycée Charlemagne et l'église Saint-Paul-Saint-Louis) en acheta la majeure partie : « ... Comme aussi, disent les lettres patentes confirmant ces acquisitions, comme aussi les Pères Jésuites nous ont faict remontrer qu'estant obligez à l'estude continuelle pour satisfaire à leurs fonctions ordinaires et utiles à nos subjets, il leur a été nécessaire d'un lieu hors la ville pour y prendre l'air; pourquoy ils auroient acquis la maison qu'ils y possèdent, hors la porte Saint-Antoine, appelée Montlouis, au lieu dict la Folye Regnault... » Le Montlouis existait donc sous ce nom au temps de Louis XIII, en l'honneur duquel, sans doute, il avait été baptisé, bien que nous l'ayons rencontré une fois dénommé mont Saint-Louis. En tous cas, il ne faudra plus répéter qu'on l'appela ainsi après que Louis XIV y fut venu, en 1652, suivre, de loin, les péripéties du combat du faubourg Saint-Antoine.

Ainsi devenus propriétaires à Charonne, les jésuites firent, plus tard, reconstruire la maison du Montlouis pour qu'elle devînt la maison de campagne d'un de leurs confrères les plus célèbres, le P. Lachaise, confesseur de Louis XIV. Le roi contribua beaucoup aux dépenses de cette réfection et de la création de vastes jardins environnant la propriété. Désormais, pour le peuple, le Mont-Louis s'appela le Père-Lachaise, même après la suppression de l'ordre des jésuites, même pendant la Révolution. Il semble que la fatalité de l'histoire ait voulu garder en réserve le nom de cet implacable proscripteur de protestants pour désigner un futur cimetière!

C'est en l'an XI qu'il fut créé. Une loi du 17 floréal (7 mai 1803) ordonnait l'acquisition de « l'enclos Montlouis » au prix de 160,000 francs pour en faire, sous le nom de « cimetière de l'Est », l'un des trois uniques champs de sépulture publique destinés à la capitale; mais cette dénomination officielle de cimetière de l'Est prévaut à peine dans les documents administratifs; pour tout le monde, c'est toujours le **Père-Lachaise.** Brongniart, l'architecte de la Bourse, dessina les plans de la nouvelle nécropole, et au mois de mai 1804, elle fut solennellement inaugurée par le transfert des sépultures de Molière et de La Fontaine, enlevées du cimetière Saint-Joseph, [illegible] Beaumarchais, inhumé dans son jardin de la Bastille et que le percement de la rue Amelot venait d'exproprier.

Phot. Neurdein

LE MONUMENT DES VICTIMES DE JUIN 1848.

Un homme présidait à l'organisation de ces pompes funéraires : Alexandre Lenoir, qui en fondant le Musée des monuments français sauva de la destruction tant d'ouvrages précieux pour l'art. Il avait recueilli au Paraclet et transporté dans son musée des Petits-Augustins, [illegible] d'Héloïse et d'Abélard, celui du moins que la tradition disait renfermer les corps de ces deux personnages. Quand le musée fut fermé et désagrégé, en 1816, Lenoir fit installer ce monument au Père-Lachaise; il y reste comme un des principaux éléments de curiosité. On le découvre facilement en entrant par la petite porte de la rue du Repos; il se trouve quelques pas plus haut, à droite de l'avenue Casimir-Perier.

Il avait été question autrefois de border l'avenue des Champs-Élysées de statues ou autres monuments consacrés à la mémoire de nos hommes illustres : le projet n'est-il pas tout réalisé au Père-Lachaise? Est-il au monde un endroit où soient groupées autant de célébrités? Qu'on en juge par quelques noms :

Hommes politiques : Manuel, général Foy, Casimir Perier, Marrast, Garnier-Pagès, Thiers, Raspail, Edmond Adam, Anatole de la Forge, Blanqui, Félix Pyat.

Littérateurs : Racine, Molière, La Fontaine, Beaumarchais, Laharpe, Bernardin de Saint-Pierre, Casimir Delavigne, Désaugiers, Nodier, Béranger, Scribe, Balzac, Alfred de Musset, Edmond About, Michelet, André Gill, Paul de Saint-Victor.

Militaires : Ney, Labédoyère, Lefebvre, Masséna, Suchet, Mortier, Gouvion Saint-Cyr, Lobau, Davout, Macdonald, Lauriston, Decrès, Gobert.

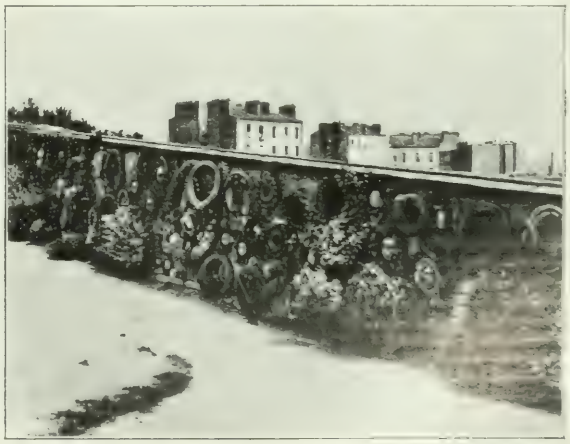
Artistes : Prädier, Talma, Ingres, Delacroix, Boieldieu, Rossini, Cherubini, Chopin, David d'Angers, Dantan, Visconti, Déjazet, Rachel (dans le cimetière israélite), Clairon, Raucourt, Auber, Habeneck, Bellini, Couture, Baudry.

Savants : Lavoisier, Arago, Monge, Geoffroy Saint-Hilaire, Hippolyte Le Bas, Gay-Lussac.

A quoi servirait de décrire par le menu cet amas de monuments, où les meilleures œuvres des meilleurs statuaires voisinent avec des édifices dont le mauvais goût est flagrant, où la vanité humaine éclate si hautainement dans le sanctuaire de l'égalité? Qu'il nous soit permis, pour égayer ce chapitre funèbre, de décrire un tombeau que l'on trouvera aisément sur les hauteurs de droite, tout près de l'avenue Greffulhe. Il

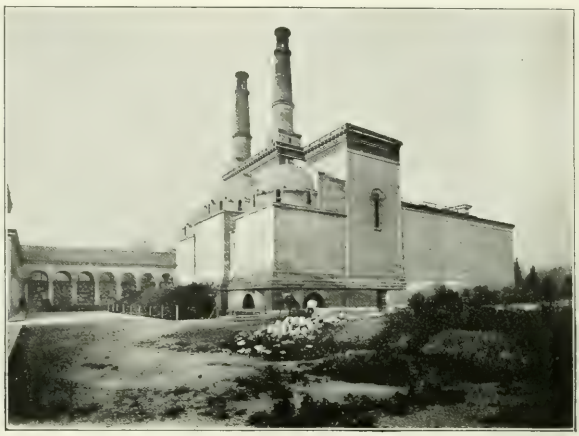
Phot. Mieli.

TOMBEAU DE LA FAMILLE KELLERMANN.



LE MUR DES FÉDÉRÉS.

LE COLOMBARIUM DU PÈRE-LACHAISE.



LE FOUR CRÉMATOIRE DU PÈRE-LACHAISE.

consiste en une statue d'homme de taille médiocre, campé sans modestie, une main dans la poche du pantalon, l'autre chargée d'instruments d'un caractère assez mal défini. En arrière, un décor de marbre porte cette inscription dont nous respectons la disposition :

JE SUIS NÉ EN 1808.
MA BONNE TANTE,
D'UNE PAUVRETÉ EXTRÊME,
M'ÉLEVA
JUSQU'À SA MORT EN 1825.
OMBRE CHÈRE,
DU HAUT DE L'ÉTERNELLE
LUMIÈRE, CROIS-MOI TON
NEVEU RECONNAISSANT
1884. MORIS *aîné*.

On sourit — et l'on ne devrait jamais sourire dans un cimetière. Qui donc encore a imaginé cette épitaphe qui se peut lire non loin du rond-point Casimir-Perier, et qui débute ainsi, comme une enseigne :

AU BON PÈRE DE FAMILLE.
. . . . . .

En revanche, comme l'on s'arrête respectueusement dans la grande allée centrale, devant le saule qui abrite la si modeste tombe d'Alfred de Musset, où se lisent les beaux vers du poète :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière ;
J'aime son feuillage éploré ;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai !

Le mur des fédérés, situé à l'extrême angle Est-Nord-Est du cimetière, est, dans l'arrondissement, la lugubre réponse au mur de l'enclos de la rue Haxo. C'est au Père-Lachaise que se termina dans le sang la résistance désespérée des troupes de la Commune. Qui dira jamais combien d'hommes moururent là pour la défense d'une idée qu'ils croyaient juste ! Pris les armes à la main, leur procès n'avait pas besoin d'être instruit, le mur fatal les guettait pour la fusillade. Il n'est pas de lieu plus tragique : et cependant, de là, on entend le gai tintement de la cloche du tramway de Saint-Augustin ; on entend, à l'heure des récréations, les cris joyeux des enfants du groupe scolaire voisin, rue de Bagnolet ; mais, quand revient l'anniversaire de la semaine sanglante, ce coin du cimetière se remplit des manifestants du souvenir, porteurs de bannières et de couronnes rouges, et la police a parfois quelque peine à en régler le cortège farouche.

En 1887, la Ville de Paris a fait élever, un peu au-dessus de l'entrée de la rue de la Réunion, une sépulture peut-être bien humble, aux « Victimes non reconnues de l'incendie de l'Opéra-Comique — 25 mai 1887. »

Depuis 1889, le Père-Lachaise est pourvu d'un four crématoire, situé dans la partie supérieure, non loin de la porte de l'avenue du cimetière qui aboutit sur la place Gambetta. Le goût de l'incinération ne s'est pas encore beaucoup développé chez les Parisiens, bien que, chaque année, ce procédé de destruction de l'être humain soit plus en faveur. L'appareil ne reste cependant pas inactif ; on y brûle les cadavres des hôpitaux, les débris provenant des salles de dissection, les enfants mort-nés, que personne n'a réclamés pour les faire inhumer. En 1894, un *columbarium* définitif a été construit où 10,000 cases peuvent recueillir les cendres humaines.

La chapelle du cimetière occupe l'emplacement de l'ancienne demeure du confesseur de Louis XIV. Elle n'offre pas d'autre intérêt. Au bas des rampes qui y donnent accès, est installé, depuis le 1er novembre 1899, un monument très digne de remarque. Œuvre du sculpteur Bartholomé, il est consacré « aux morts qui n'ont point de tombeau ». Le symbolisme en est saisissant : les figures que représente le motif principal sont celles de l'humanité, l'homme, la femme, l'enfant, traversant la vie, non sans lassitude, puis arrivés au terme, gisant dans le tombeau, d'où l'Espoir, la Foi les attirent, en soulevant la dalle, vers la lumière de l'éternité. C'est l'idéalisation du spiritualisme.

Avant de quitter cet empire des morts, il convient, pour n'en pas sortir trop attristé, de

LE MONUMENT AUX MORTS, PAR BARTHOLOMÉ.

se remémorer ce couplet aimable d'un poète, lui aussi mort aujourd'hui, Eugène Imbert :

Gens de travail, gens de loisir,
Que la terre soit blanche ou [verte,
Il vous accueille avec plaisir,
Et pour tous sa porte est ou- [verte.

Il abrite sous ses tilleuls
L'enfance aux bonheurs éphé- [mères,
Et les soupirs des grands aïeuls
Répondent aux sanglots des [mères,

Mais, sitôt qu'un gai soleil luit,
Comme il berce, comme il [apaise
Ceux qui viennent dormir chez [lui,
Mon voisin le père Lachaise !

LA MAIRIE DU XXe ARRONDISSEMENT.

Par la porte voisine de la *rue des Rondeaux* — un singulier nom pour un tel voisinage — on atteint tout de suite le spacieux carrefour qui s'est appelé successivement place de Puebla, place des Pyrénées, et depuis 1894, *place Gambetta*. La **mairie** de l'arrondissement y fut commencée en 1868 pour ne s'achever que dix ans plus tard. Son architecte a été M. Salleron. Elle est conçue dans le style ordinaire de ce genre d'édifices municipaux — type Renaissance avec couronnement obligatoire de campanile — ce qui, d'ailleurs, n'a rien de déplaisant. La *rue du Japon* la sépare d'un gentil square que la *rue de la Chine* sépare à son tour de l'hôpital Tenon. Pourquoi ces dénominations asiatiques ? La première date de 1867 et est due au voisinage de la seconde, qui existait déjà, il y a cent ans ; c'est là ce qui intrigue fort nos étymologistes parisiens. De la rue de Ménilmontant à celle des Partants, elle était sur le territoire de Belleville. Une délibération du conseil municipal de cette commune, à la date du 5 avril 1836, prescrivit qu'elle fût pavée. Les frères Lazare disent qu'elle tenait son nom d'un pavillon chinois sis à l'angle de la rue de Ménilmontant. D'autres pensent que les *chineurs*, les chiffonniers du quartier ne furent pas étrangers à son baptême. *Adhuc sub judice...*

L'**hôpital Tenon** porte le nom d'un chirurgien célèbre, mort en 1816. Il a été ouvert en 1878, en même temps que la mairie, sa voisine. Ici, nous empruntons quelques lignes au discours que M. Peyron, directeur de l'Assistance publique, prononçait le 1er décembre 1897, lors de l'inauguration de l'hôpital Boucicaut : « ... Il suffit de comparer l'hôpital Boucicaut à l'hôpital Tenon, le dernier construit de nos grands hôpitaux parisiens, et dont l'ouverture remonte à vingt ans. Destiné à recevoir 619 malades. [illegible] A [illegible] n'ont d'autre dépendance qu'une office commune à deux [illegible] Boucicaut, les salles ont des annexes d'une surface presque [illegible] A [illegible] consultation mesure 210 mètres superficiels ; à l'hôpital Boucicaut, il en compte 1,100... »

[illegible] toute en faveur du XVe arrondissement et des progrès de l'architecture, puisque l'hôpital Boucicaut n'a coûté que 3 millions.

De la place Gambetta, pour gagner le centre de l'ancien Charonne, la rue des Pyrénées est le plus court chemin. Ici, mieux que partout ailleurs, elle justifie son nom ; de chaque côté, ce sont des montagnes, et les habitations s'y trouvent clairsemées. A consulter un plan ou un répertoire, la mention du *passage Stendhal* n'a rien qui attire plus spécialement l'attention ; c'est bien cependant le passage le plus invraisemblablement pittoresque de Paris : il consiste en un escalier de bois, d'une bonne soixantaine de marches, accroché au flanc de la colline ; l'auteur du *Rouge et le Noir* aurait fait une singulière grimace à se voir ainsi honoré ; il est vrai qu'à côté, il y a une rue Stendhal, d'aspect plus naturel. — Et une promenade dans la rue des *Montibœufs*, dans la rue des *Hauts-Montibœufs*, dans le sentier *Bua* ou celui des *Falaises*, qui rappellent tous d'anciens lieux dits, ne sera pas non plus sans agrément pour des boulevardiers qui ont juré de ne jamais franchir les fortifications.

Charonne. — En 998 ou 999, le roi Robert le Pieux donnait à une abbaye de Paris, Saint-Magloire, quelques terres situés dans le lieu que la charte royale nomme *Cadorona :* on n'a rien trouvé de plus ancien concernant Charonne, et l'explication de ce nom, unique en France, reste encore un problème. Nous avons déjà dit qu'au XIIe siècle le chapitre de la cathédrale de Paris acquit la seigneurie du village qu'avait constitué un groupe de cultivateurs, où les vignerons étaient en majorité. Une église paroissiale, mise sous le vocable de Saint-Germain-d'Auxerre s'y construisit peu après ; c'est celle qui est encore debout. Les siècles passèrent, longs et monotones, sur cette colonie de travailleurs. Quand la Révolution en fit enfin des citoyens, ils s'en montrèrent tout surpris, et pour témoigner leur reconnaissance, demandèrent, le

ENTRÉE DE L'HOPITAL TENON

LE SQUARE DE L'AVENUE [illegible]

VUE DE L'HOPITAL DEBROUSSE.

15 avril 1789, trois mois avant la journée du 14 juillet, que la Bastille fût démolie et qu'une statue de Louis XVI s'élevât sur son emplacement.

Enfin, la loi d'annexion de 1859 incorpora la commune à Paris; le conseil municipal et les plus imposés s'étaient déclarés très favorables à cette mesure.

Charonne se composait alors de deux parties distinctes, séparées par des champs auxquels des maisons ont succédé : le Grand et le Petit-Charonne, reliés par la *rue de la Réunion*. Le premier — de beaucoup le plus ancien — bordait la rue de Bagnolet, alors rue de Paris; le second consistait surtout en cabarets s'alignant le long de la *rue d'Avron*, qu'on aurait bien dû continuer d'appeler rue de Montreuil. La vie administrative et commerciale était tout entière au Grand-Charonne : elle y est restée; le Petit-Charonne n'est devenu habité qu'à partir de 1830.

L'église **Saint-Germain** n'a conservé du XIIIe siècle que la base de sa tour; le reste de l'édifice est du commencement du XVIIe siècle. Elle est, dans Paris, le seul type survivant — par cela même curieux — d'une église de village. Quelques inscriptions sans intérêt s'y voient, ainsi que la litre de François Thoré, secrétaire du roi, qui, en 1755, devint seigneur de Charonne.

Le caractère villageois de l'église s'accentue encore par le voisinage du **cimetière communal** qui l'entoure sur trois côtés. Une seule tombe y est digne de remarque : elle est surmontée d'une statue en bronze qui représente, dit-on, un secrétaire de Robespierre, François-Éloi Bègue, enterré civilement.

Phot. Atget.

L'EGLISE DE CHARONNE ET SON CIMETIERE.

Par la longue et monacale *rue Saint-Blaise*, on atteint assez vite la *rue Vitruve*. Au n° 58 habitait un latiniste qui fit graver au-dessus de sa porte le vers si connu :

O Melibœe, Deus nobis hæc otia fecit.

Deux maisons plus loin, au n° 62, la tradition veut que la princesse de Lamballe y ait habité; mais rien n'est moins sûr. *Rue Florian*, n° 4, on montre quelques vestiges de la maison de Fouquier-Tinville. La *rue des Orteaux* était autrefois rue des Orties et non rue des Jardins, comme l'affirment quelques étymologistes qui croient à tort que le mot latin *hortus* a passé dans la langue française.

Charonne a eu jadis deux châteaux : l'un dont l'entrée était assez proche de l'ancienne barrière de Fontarabie, vers le passage Ligner, et s'étendait sur la gauche de la rue de Bagnolet jusque près de l'église; l'autre, dit château de Bagnolet, était situé, pour la majeure partie, au delà des fortifications, sur le territoire de Bagnolet, mais ses dépendances étaient intra-muros. Après avoir appartenu à la famille d'Orléans qui s'y plaisait fort, après avoir été morcelé et détruit pendant la Révolution, il est représenté aujourd'hui, pour la partie parisienne, par l'**hôpital Debrousse** créé en 1892 grâce aux libéralités de la baronne Alquier, née Debrousse. Un pavillon Louis XV, heureusement conservé, contribue à donner plus de grâce encore à ce joli coin.

Nous venons de parler de la barrière de *Fontarabie;* elle se dressait à l'extrémité de la rue de Charonne et à l'entrée de la rue de Bagnolet; dès la fin du XVIIe siècle, un hameau s'était créé là, qui avait pris le nom du village espagnol où Mazarin négocia en 1660 le traité entre la France et l'Espagne. Ce n'est pas d'hier, on le voit, que date l'usage de donner aux agglomérations naissantes des noms de lieu étrangers, célèbres au moment où on leur cherchait des parrains : tels, depuis, Malakoff et le Kremlin.

Dans le XXe arrondissement, le chemin de fer de Ceinture a un parcours forcément accidenté. Quand il y pénètre, du côté de La Villette, c'est vers le milieu du souterrain de 1,100 mètres qui relie la gare de Belleville-Villette à celle de **Ménilmontant**. Cette station occupe l'emplacement de l'ancien lac que la rue de la Mare rappelle dédaigneusement. La ligne ne reste pas longtemps à ciel ouvert. Après avoir passé sous la rue de Ménilmontant et suivi pendant 200 mètres en tranchée la *rue Sorbier*, elle entre à nouveau sous terre dans le tunnel, dit du Père-Lachaise bien que la voie ne passe que sous l'angle extrême Nord du cimetière, et en sort, après un parcours de 1 kilomètre à la station de **Charonne**, s'ouvrant sur la rue de Bagnolet, presque à l'angle de celle des Pyrénées. De là, par un remblai dont la pente est assez accentuée, les trains atteignent la station de la **rue d'Avron** — créée seulement en janvier 1895, puis, à peu de distance, celle de l'**avenue de Vincennes**. La ligne quitte alors l'arrondissement pour entrer dans le XIIe, où nous l'avons rencontrée pour la première fois et décrite.

Parc des Buttes Chaumont
XIX
Belleville
77
78
79
80
XI
XII
BOULEVARD DE BELLEVILLE
AVENUE DE LA RÉPUBLIQUE
BOULEVARD DE MENILMONTANT
BOUL. DE PARMENTIER
AVENUE DE MENILMONTANT
BOULEVARD MONTREUIL
BAGNOLET
MONTREUIL
GAMBETTA
CIMETIÈRE DE L'EST OU DU PÈRE LACHAISE
Crématorium Columbaria
Square
Hospice Debrousse
Hôpital Tenon
Église Flamande
Église de Bon Secours
Église St Merguente
Usine à Gaz
PLACE DE LA NATION
COURS DE VINCENNES
BOUL. DIDEROT
VOLTAIRE
CHARONNE
PHILIPPE
AUGUSTE
Quartier de Belleville
" de St Fargeau
" du Père Lachaise
" de Charonne
Echelle 1/13.000

Pat. Neurdein.

LE PARC DE VERSAILLES ET LE BASSIN DE LATONE

ENVIRONS de PARIS

LE BOIS DE BOULOGNE — MEUDON — SÈVRES — SAINT-CLOUD — VILLE-D'AVRAY — CHAVILLE VIROFLAY — VERSAILLES ET LES TRIANONS — SAINT-CYR

PARIS est une ville incomparable, non seulement par elle-même, mais encore par ses environs.

Dans une région où ne sauraient se trouver ni montagnes abruptes, ni torrents impétueux, ni forêts épaisses, il semble que la nature se soit plu à fournir, autour de la capitale, un aperçu en raccourci et en diminutif, pour ainsi dire, de toutes ses beautés. Le génie des hommes a fait le reste.

Le **bois de Boulogne** — le Bois, tout court, comme on a l'habitude de dire — prolonge le XVIe arrondissement, si coquet déjà, en une promenade superbe. Bien que son territoire appartienne aux deux communes de Boulogne et de Neuilly, il est compris dans les limites de l'octroi de Paris, c'est-à-dire que la perception des droits s'acquitte aux points où l'on y entre pour venir de la banlieue vers Paris.

Ce fut jadis la forêt de Rouvray, qui, aux temps où Paris n'était encore que Lutèce, couvrait toute la rive droite de la Seine, s'étendant jusqu'au Louvre, occupant la majeure partie de la plaine à laquelle Saint-Denis a donné son nom, rejoignant, par delà les circuits de la Seine, la forêt, plus vaste encore, de Laye, dont la dénomination s'est transmise à travers les âges, accolée au nom de Saint-Germain.

Les dimensions de la forêt de Rouvray étaient déjà bien restreintes au XIVe siècle. Dès le XIIe, des chartes en font foi, elle s'appelait forêt de Boulogne, bien que ce ne soit qu'en 1320 qu'ait été fondée la paroisse de Boulogne et construite la jolie église dont les promeneurs du Bois aperçoivent la flèche, du haut de la butte de Mortemart.

En se faisant bâtir le château de Madrid, dont la démolition est si regrettable, car c'était un bijou, François Ier attira l'attention de la Cour sur le bois de Boulogne, qu'il fallait traverser de part en part pour se rendre à la résidence royale. C'est aussi vers le même temps que fut construit, du côté de Passy, un pavillon de chasse dont le nom justifie l'objet : la Meute, devenu par corruption la Muette, et qui, transformé en château, eut, au XVIIIe siècle, l'honneur de fréquentes visites de Louis XV, de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

L'abbaye de Longchamp (nous gardons l'orthographe historique) occupait, du côté de l'Ouest, l'autre extrémité du triangle. Elle datait de saint Louis, et les pieuses filles qui vivaient à son ombre ne faisaient alors guère parler d'elles. Il n'en fut question qu'au XVIe siècle, préci-

sément lorsqu'elles n'étaient plus pieuses et que la rigueur des cloîtres avait connu un singulier relâchement.

C'est au XVIIIe siècle que s'introduisit l'usage mondain d'aller aux offices de l'abbaye de Longchamp durant la semaine sainte. C'était la promenade à la mode.

Saccagé pendant les invasions des alliés en 1814 et 1815, à peu près délaissé des promeneurs, le Bois s'était refait une végétation de forêt vierge, quand la loi du 8 juillet 1852 en transféra la propriété domaniale de l'État à la Ville de Paris, à la charge pour celle-ci d'affecter deux millions à l'embellisssement, à la transformation de la promenade. Alphand en fut chargé; le bois de Boulogne, tel que nous le voyons aujourd'hui, est son œuvre; on ne saurait trop en louer sa mémoire. Ce n'est pas deux millions, c'est quatorze, dit Haussmann, que la Ville consacra à cet embellissement. Il est vrai que dans ce chiffre il faut tenir compte de l'acquisition faite, en dehors du traité de cession, de la zone voisine de la Seine, où fut inauguré, au mois de mai 1867, l'hippodrome de Longchamp, avec sa pelouse d'entraînement. Le reste passa surtout en dépenses d'adduction d'eau; l'ancien bois, exclusivement planté de chênes, était aride; le nouveau fut doté des deux lacs, de la grande cascade et d'une foule de cours d'eau qui circulent en gazouillant lorsqu'ils rencontrent sur leur route des roches artificielles, formant de minuscules cascades. La mare d'Auteuil et la mare aux Biches, héritage du passé, furent également arrangées au goût d'alors, qui était avant tout celui des jardins anglais.

MAISON DE GARDE, A LONGCHAMP.

On est surpris, à consulter des plans du bois de Boulogne au XVIIe siècle, de voir combien d'anciens noms se sont conservés dans le nouveau. Déjà l'on y trouve et l'allée de la Reine-Marguerite, et le « rond de Mortemart », et la croix des Sablons, voire même la porte *Mayot* ou *Mahiau*, dont nous avons fait la porte Maillot, et qui, avant d'être une grille, était bel et bien une porte en bois, alors que la forêt était entièrement close de murs.

La porte de Madrid s'ouvrait devant le château du même nom. — Fleuriau d'Armenonville, qui mourut en 1728, était capitaine du bois de Boulogne, et son nom n'est pas non plus inconnu aux habitués de la promenade. — Bagatelle, ce nid charmant caché dans la verdure, fut reconstruit en 1777 par le comte d'Artois qui avait parié 100,000 francs à Marie-Antoinette qu'il n'y faudrait pas plus de deux mois. — Saint-James date du même temps; c'était un château bâti par l'architecte Bellanger pour Claude Baudard, baron de Saint-James.

De l'extrémité Sud-Ouest du Bois la plus voisine de Saint-Cloud, les marcheurs intrépides peuvent, en deux heures, gagner Versailles. La route est fort belle par le parc de Saint-Cloud et le bois des Fausses-Reposes, mais elle est surtout recommandable en voiture, auquel cas il faut passer par le pont de Suresnes, atteindre le haut de Saint-Cloud par le boulevard de Versailles et suivre la belle voie qui traverse Ville-d'Avray. Il n'est pas de bicycliste qui n'ait suivi maintes fois ce trajet, agréable entre tous.

Il est bien d'autres chemins pour se rendre dans la ville du Roi-Soleil : deux routes de terre (sans parler de la précédente) et trois chemins de fer.

L'une des deux routes de terre — la route nationale n° 189 — est fort peu suivie maintenant. Dans Paris, c'est la rue de Vaugirard; au delà de la porte de Versailles, elle traverse les communes d'Issy-les-Moulineaux et du Bas-Meudon, et s'élève à travers Bellevue pour entrer dans les bois de Meudon où elle prend le nom de pavé des Gardes; elle n'en sort qu'au delà de Chaville et se soude à l'autre route, un peu avant Viroflay.

Celle-ci, la route nationale n° 10, de Paris à Bordeaux et à Bayonne, a, au contraire, la gloire d'avoir, pendant près d'un siècle et demi, été parcourue incessamment par tout ce que la France comptait de personnages illustres. Que de carrosses royaux et princiers l'ont suivie durant ce temps! Que de cortèges triomphaux jusqu'aux jours sombres où la royauté y passa pour la dernière fois, ramenée presque captive à Paris par le peuple de haine! Puis, ce fut le calme que, de temps en temps, troublait le fracas d'une diligence ou d'une chaise de poste partant vers le Sud-Ouest au grand galop de ses six chevaux, et aujourd'hui, toutes les demi-heures, le passage non moins bruyant du tramway mû par l'air comprimé, qui va du Louvre à Versailles en une heure et demie.

Phot. Neurdein.

GRAND LAC DU BOIS DE BOULOGNE.

Phot. de M. Jouart.

PROMENADE DES ÉLÉPHANTS AU JARDIN D'ACCLIMATATION.

Beaucoup de touristes emploient ce mode de locomotion, au moins pour un trajet, et ils n'ont pas tort. Au sortir de Paris par le Point-du-Jour, la route traverse **Billancourt**, importante annexe de Boulogne, laissant à sa droite l'avenue de la Reine, qui mène à

Saint-Cloud. La traversée de la Seine sur le pont de Sèvres offre à l'œil un des plus beaux panoramas des environs de Paris : à droite, le parc et les maisons si coquettement étagées de Saint-Cloud ; à gauche, les hauteurs de Bellevue et de Meudon.

Dès qu'on a passé le pont, on entre dans le département de Seine-et-Oise et dans le bourg de **Sèvres**. Le tramway s'arrête devant la **manufacture de porcelaine**, à laquelle une visite est indispensable, car on y voit exposés les plus beaux produits de notre céramique nationale, et l'on peut y assister aussi aux opérations de la fabrication. La route s'élève ; au delà de l'avenue de Bellevue, à gauche, se voient les bâtiments de l'ancienne manufacture, occupés depuis 1876 par l'Ecole normale supérieure des filles. L'église de Sèvres, à gauche également, est en contre-bas de la route ; elle n'offre aucun intérêt.

LA CASCADE DU BOIS DE BOULOGNE.

On monte toujours ; un kilomètre plus loin, on sort de Sèvres pour entrer dans **Chaville**, qui borde la route de ses maisons, la plupart habitées par des blanchisseurs, et que séparent, çà et là, quelques belles propriétés de plaisance. Le charme de Chaville n'est pas dans cette rue insignifiante ; il réside dans les bois charmants qui dominent la route à gauche et à droite.

La même observation peut s'appliquer à **Viroflay**, que l'on trouvera ensuite. Le viaduc sous lequel passe le tramway est celui de la ligne de raccordement pour les trains de Paris-Saint-Lazare à Versailles-Chantiers et au delà vers Rennes ou Granville.

A un large carrefour, que décore médiocrement le buste du sénateur Maze, la route prend des proportions plus solennelles ; elle est plantée de plusieurs rangs d'arbres. Déjà l'on est à Versailles, et c'est par cette majestueuse avenue, longue de 2 kilomètres, que l'on atteint la place d'Armes, après avoir passé devant le lycée de jeunes filles, la préfecture, l'hôtel de ville et plusieurs casernes.

De Paris à Versailles, par la rive droite (gare Saint-Lazare), la ligne du chemin de fer se détache à Asnières des lignes de Saint-Germain, d'Argenteuil et de Normandie ; elle décrit une courbe de court rayon vers l'Ouest, et suit la colline qui borde la rive gauche de la Seine. Au delà de Courbevoie, la vue est magnifique à gauche, sur la vallée. Dans le lointain se montrent l'arc de triomphe de l'Etoile, le Trocadéro, la tour Eiffel ; plus près, la masse de verdure du bois de Boulogne. C'est dans ce décor que l'on passe aux stations de Puteaux et de Suresnes. Lorsque le train s'arrête à cette dernière, il faut regarder à droite pour voir le **mont Valérien**, forteresse aujourd'hui, jadis lieu de pèlerinage habité par des ermites et dont les « stations » ou chemins de croix attiraient un grand nombre de fidèles.

La gare de **Saint-Cloud** est située tout en haut de la ville, dont l'agglomération est constituée par un réseau de rues étroites et d'une ascension fort pénible. Le seul mérite de Saint-Cloud, depuis que son château, si riche en souvenirs historiques, a été détruit par la guerre de 1870-1871, est son parc, merveilleuse promenade qu'envahissent les Parisiens durant la belle saison, mais qui, grâce à son étendue, contient toujours des parties solitaires, infiniment agréables aux promeneurs qui fuient la foule. En traversant la partie haute du parc, on arrive en moins d'une heure de marche à **Ville-d'Avray**, aimable localité toute entourée de verdure, où se voit le monument élevé à la mémoire de Gambetta dans sa maison des Jardies, où il mourut le 31 décembre 1882 ; — dans l'église, plusieurs tableaux de Corot, et, auprès de l'étang des Fausses-Reposes, le buste de ce célèbre paysagiste, au seuil des bois mêmes qu'il aimait tant.

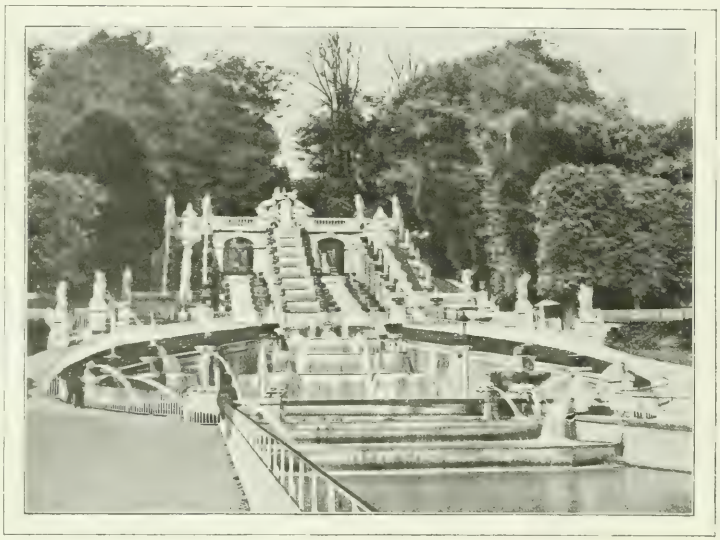
De Saint-Cloud à la gare de Sèvres-Ville-d'Avray, la voie ferrée traverse ou côtoie le parc de Saint-Cloud, tantôt à niveau, tantôt en passage souterrain. Au delà de cette gare, la ligne court sur la colline qui surplombe, au Nord-Ouest, Chaville et Viroflay, où elle a des stations. Après avoir dépassé le raccordement de Viroflay dont il vient d'être question, elle entre en tranchée et aboutit à la gare de Versailles dite de la rive droite, située rue Duplessis, près du boulevard de la Reine.

La ligne de la rive gauche (gare Montparnasse) traverse des régions plus pittoresques et plus champêtres encore. Entre Paris et les fortiti-

LES CYGNES AU JARDIN D'ACCLIMATATION.

cations, elle sépare, nous l'avons dit, le XIVe et le XVe arrondissement ; puis, elle entre sur le territoire mitoyen des communes de Vanves et de Malakoff où elle a sa première station *extra muros*. Peu après, l'horizon s'élargit, et l'on aperçoit à gauche, dans le lointain, le charmant village de Clamart, célèbre par ses petits pois et surtout par les bois dits de Meudon qui commencent derrière ses dernières maisons et, par des chemins ravissants, nous conduiraient (8 kilomètres environ) aux portes mêmes de Versailles. Sur le beau viaduc du Val-Fleury, la ligne franchit une profonde vallée séparant Clamart de Meudon, le département de la Seine de celui de Seine-et-Oise; au delà de la station de Meudon et de celle de Bellevue, établie au pied de la belle avenue qui mène au château de Meudon, elle se rapproche de plus en plus des bois et y entre complètement au delà de la station de Sèvres. Elle les quitte après la charmante station de Chaville pour s'infléchir un peu vers l'Ouest et desservir Viroflay. On atteint la gare de Versailles (rive gauche), qui s'ouvre sur l'avenue Thiers, près de l'hôtel de ville et de l'avenue de Sceaux, par un embranchement spécial qui se détache de la grande ligne de Bretagne, dont les trains, ainsi que ceux des chemins de fer de l'État et de la Grande Ceinture, ont une gare particulière, dite des Chantiers, à l'extrémité de la rue du même nom.

Une troisième ligne, enfin, inaugurée pendant l'été de 1900, conduit de l'esplanade des Invalides à Versailles; à 1 kilomètre au delà des fortifications, elle laisse à gauche la ligne des Moulineaux, traverse Issy, passe sous le viaduc du Val-Fleury et, par conséquent, sous les voies de la gare Montparnasse, et remonte la vallée que surmonte à gauche le hameau de Fleury. Elle s'engage alors dans un tunnel de 4 kilomètres, creusé sous la ville et le bois de Meudon, a une station à Vélizy, en plein bois, et vient se souder à la ligne précédente à hauteur de la station de Viroflay.



LES GRANDES EAUX DE SAINT-CLOUD.

VERSAILLES

Le château. — Il serait ici de peu d'intérêt de remonter haut dans l'histoire pour y rechercher le passé de Versailles. Dès le XIIe siècle, avant sans doute, c'était un hameau dans les bois; Clagny, Trianon sont connus à la même époque. — Louis XIII aimait la chasse, les forêts profondes où se plaisait sa mélancolie; il acheta, sans doute à très bon compte, ces terres, et y fit construire un pavillon de chasse. C'était un castel carré, de proportions modiques, dont rien ne subsista plus tard, rien qu'un petit escalier de pierre en vis, dont la rusticité même atteste tout à la fois qu'il n'est pas l'œuvre des architectes du palais actuel, et que Louis XIV, on le sait d'ailleurs d'autre part, avait tenu à conserver quelque chose du pavillon primitif, à « l'envelopper », tout simple qu'il était, dans sa fastueuse résidence. « Le roi, dit Perrault, voulut toujours conserver le petit château. On prétexta qu'il menaçoit ruine et qu'il boudoit en plusieurs endroits; il se douta du complot et dit d'un ton fort et où il paraissoit de colère : Faites ce qu'il vous plaira, mais si vous l'abattez, je le ferai rebâtir tel qu'il est. Ces paroles raffermirent tout le château et rendirent ses fondements inébranlables. »

Les travaux furent commencés en 1661 sous la conduite de Levau. Mansard ne vint qu'après les achever par la construction de la chapelle, qui ne fut terminée qu'en 1710; mais, pendant cette période de près de cinquante ans, on peut dire que le roi tint à en rester l'architecte en chef. Les preuves en abondent dans sa correspondance, dans celle de Colbert, dans les mémoires de Perrault que nous venons de citer, dans Saint-Simon, etc. Dans une des salles du musée, on a mis sous verre un autographe de Louis XIV critiquant ce qui se fait, marquant ce qu'il voudrait voir : « Il me paroît, écrit-il en marge d'un projet de Mansard, qu'il y a quelque chose à changer, que les sujets sont trop serieux et qu'il faut qu'il y ait de la jeunesse mêlée dans ce que l'on fera. »

Avant de décrire le palais, qui est ouvert au public tous les jours sauf le lundi, disons tout de suite qu'il fut transformé sous Louis-Philippe en musée « à toutes les gloires de la France » et inauguré en 1837.

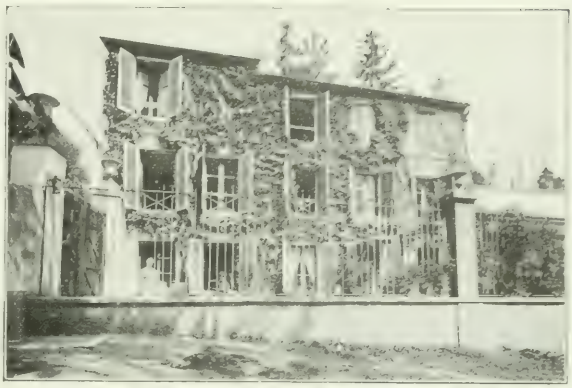
Le plan de l'édifice, si vaste qu'il soit, a le mérite d'être très simple : un bâtiment central encadré de deux ailes formant avant-corps, et, perpendiculairement à ces deux ailes, deux immenses galeries, un peu trop longues, peut-être, pour être en harmonie avec le corps de logis du centre, s'étendant l'une vers le Midi, l'autre vers le Nord.

On traverse la vaste place d'Armes, on franchit la grille surmontée d'un écusson aux armes de France — accosté, nous ne saurions dire pourquoi, de deux H couronnés — et l'on est dans la cour d'honneur. Le centre en est occupé par une statue équestre de Louis XIV, par Petitot; les côtés sont bordés de seize hautes statues portées sur des piédestaux massifs, et qui représentent, à gauche : Suger, Du Guesclin, Sully, Lannes, Mortier, Suffren, Du Quesne et Condé; à droite : Richelieu, Bayard, Colbert, Jourdan, Masséna, Tourville, Duguay-Trouin, Turenne. Les condi-

VUE GÉNÉRALE DE SAINT-CLOUD.

tions dans lesquelles ces seize œuvres sculpturales se voient maintenant à Versailles sont plaisantes, uniques à coup sûr dans l'histoire de l'art. Douze d'entre elles ornaient ou avaient la prétention d'orner le pont de la Concorde; c'étaient : *Condé*, par David; *Duguay-Trouin*, par Dupasquier; *Du Guesclin*, par Bridan; *Turenne*, par Gois; *Sully*, par Espercieux; *Colbert*, par Millehomme; *Suffren*, par Lesueur; *Richelieu*, par Ramey père; *Bayard*, par Moutonny; *Du Quesne*, par Roguier; *Suger*, par Stouf; *Tourville*, par Morin. Quant aux quatre autres, celles des maréchaux Lannes, Mortier, Masséna et Jourdan, elles avaient été faites à la suite d'un décret de 1810, ordonnant, pour la décoration de ce même pont de la Concorde, la commande de douze statues de généraux de l'Empire. Seules, celles des généraux d'Espagne, Colbert, Roussel et Walhubert étaient achevées quand survint la Restauration. Reléguées dans quelque dépôt, elles furent choisies en 1835 pour représenter les maréchaux en question dans la cour de Versailles. A cet effet, elles furent décapitées, et le sculpteur Laitié fut chargé de figurer la tête de Lannes sur le corps de d'Espagne, celle de Mortier sur les épaules de Colbert, celle de Masséna sur Roussel et celle de Jourdan sur Walhubert. Cette mesquine supercherie fut accomplie; elle méritait d'être rappelée.

Par la cour de marbre, qui s'ouvre en arrière de la cour d'honneur, on pénètre à gauche dans le palais. C'est par là déjà qu'y entrait Louis XIV. Faisons comme lui, sans imiter la plupart des visiteurs, qui préfèrent l'entrée placée dans l'aile droite. Au pied de l'escalier de marbre, si beau, si majestueux, et qui prépare si bien l'œil aux merveilles prochaines, on a placé le buste de Louis XIV par Warin. Les salles voisines du rez-de-chaussée, connues sous le nom d'appartements du dauphin, ont été récemment restaurées et décorées d'œuvres d'art par les soins de M. de Nolhac, conservateur du musée. De fort belles œuvres y sont exposées : voici la statue de Napoléon Ier, l'une des statues, pour mieux dire, qui surmontèrent la colonne Vendôme; puis les salles dites des résidences royales, dont les murs sont couverts de toiles du XVIIe et du XVIIIe siècle représentant les châteaux royaux; l'attention est retenue devant le tableau n° 765 : le château de Versailles en 1668, c'est-à-dire tout à fait à l'origine des grands travaux. Plus loin, des salles décorées dans le meilleur style contiennent les admirables portraits des filles de Louis XV par Nattier, le beau portrait de Dangeau par Rigaud, la superbe tapisserie des Gobelins représentant les traits de Louis XV d'après Van Loo, les bustes en marbre de Diderot par Houdon, de Voltaire par Pigalle, d'autres portraits encore, signés Largillière et Michel Van Loo. Ces salles

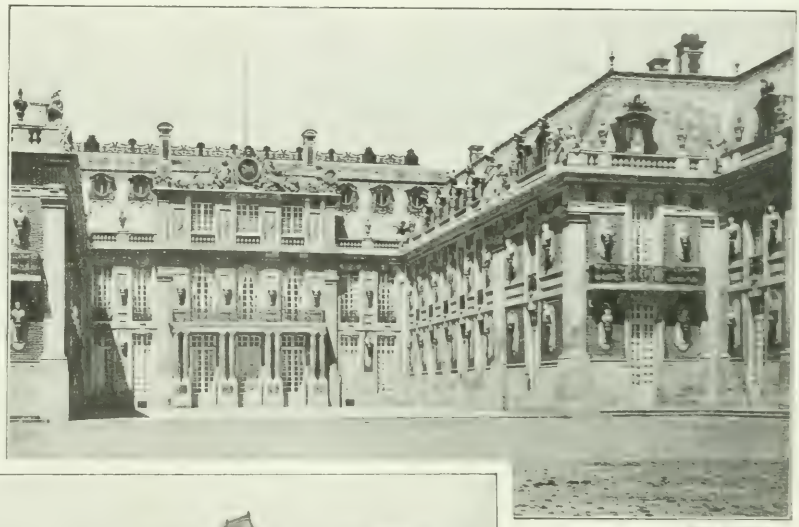


LA MAISON DES JARDIES, A VILLE-D'AVRAY.

étaient autrefois garnies de por- [illegible] en 1747. [illegible] les réserves que constituent les [illegible] quitteront sans doute plus.

[illegible] ils occupent tout le premier [illegible] lais; c'est là, et là seulement dans l'édifice, qu'il faut évoquer les [illegible] Une suite de salons les entoure, les encadre. Ce sont : à gauche, la salle du sacre, la salle des gardes, l'antichambre, le salon et la [illegible] la paix; à droite, les salons de Diane, de Mars, de Mercure, d'Apollon et de la Guerre. Il faut renoncer à énumérer les tableaux qui les ornent, et dont beaucoup ont une notoriété universelle : *Napoléon distribuant les aigles à l'armée*, par David; la *Bataille de Reichshoffen*, d'Aimé Morot; la *Bataille de Champigny*, d'Alphonse de Neuville; la *Fête du Centenaire des États généraux à Versailles en 1889*, de Roll, toile maintes fois reproduite, où les personnages figurés aux premiers plans sont des portraits d'hommes politiques, de littérateurs, d'artistes.

Le salon de l'Œil-de-bœuf (il doit ce nom à une ouverture ovale qui y est pratiquée) précède la chambre du roi. Il faudrait la plume de Saint-Simon pour décrire ce qu'il vit d'intrigues, de flatteries, de bassesses, d'émotions joyeuses ou poignantes, tant qu'il fut l'antichambre royale. Et cette chambre à coucher de Louis XIV! Les plus sceptiques ne peuvent se défendre d'un sentiment où la curiosité prend la forme du respect, lorsqu'ils se trouvent en présence du lit même, heureusement retrouvé dans nous ne savons quel garde-meuble,



LA COUR DE MARBRE.

[illegible]

Le salon suivant est le salon du [illegible] toute la longueur du bâtiment central. [illegible]

Tels sont, rapidement décrits, les

Ph. de M. Jousset.

VUE GÉNÉRALE DU PALAIS DE VERSAILLES.

grands appartements royaux qu'habitèrent Louis XIV et sa cour. Ils ne leur survécurent pas, c'est-à-dire qu'après cette période de splendeurs éblouissantes, la royauté parut se sentir impuissante à en ouvrir une autre qui pût lui être égale, et elle se retira dans ce que l'on nomme « les petits appartements ». Une porte s'ouvrant dans le salon du Conseil donne accès à ceux de Louis XV; ils se composent d'une série de salons bordant à droite la cour de marbre. Dans le premier, un panneau vitré cache un judas secret que Louis XV avait fait pratiquer et d'où, sans être vu, il pouvait voir qui entrait dans le château ou en sortait. C'est de là qu'il vit, d'un œil sec, partir le cortège funèbre de Mme de Pompadour. Puis, viennent les appartements, plus modestes, mais décorés d'exquises boiseries, où demeura Mme Adélaïde.

Au-dessus sont ceux de Mme du Barry, qui servirent, lorsque l'Assemblée nationale siégeait à Versailles, à l'habitation du colonel commandant la garnison spéciale du château. L'un d'eux, peu soucieux des souvenirs du passé, auxquels on devrait toujours avoir égard, même quand il s'agit d'une du Barry, fit percer des murs, installer des sonnettes, en un mot transforma, en le modernisant bourgeoisement, le logis où un roi avait parfois été cacher son prestige.

Quelques marches encore, et l'on se trouve dans de petites pièces dénudées et pauvres, des « mansardes » au sens propre du mot. L'une d'elles n'a pour tout ameublement qu'un fourneau, mais c'est un meuble éminemment historique ; c'est la forge de Louis XVI. La passion du roi pour la serrurerie faisait un peu sourire les courtisans et hausser les épaules à Marie-Antoinette ; aussi avait-il cherché le coin le plus modeste et le plus retiré du château pour s'y livrer. Ajoutons que ce n'est pas à cette forge-là que se rattache l'épisode du serrurier Gamain et de la tentative d'empoisonnement dont il aurait été l'objet pour l'empêcher de révéler par la suite les secrets d'État; si le fait a eu lieu, ce à quoi l'on ne croit plus guère aujourd'hui, c'est aux Tuileries qu'il se serait passé.

Phot. Neurdein.

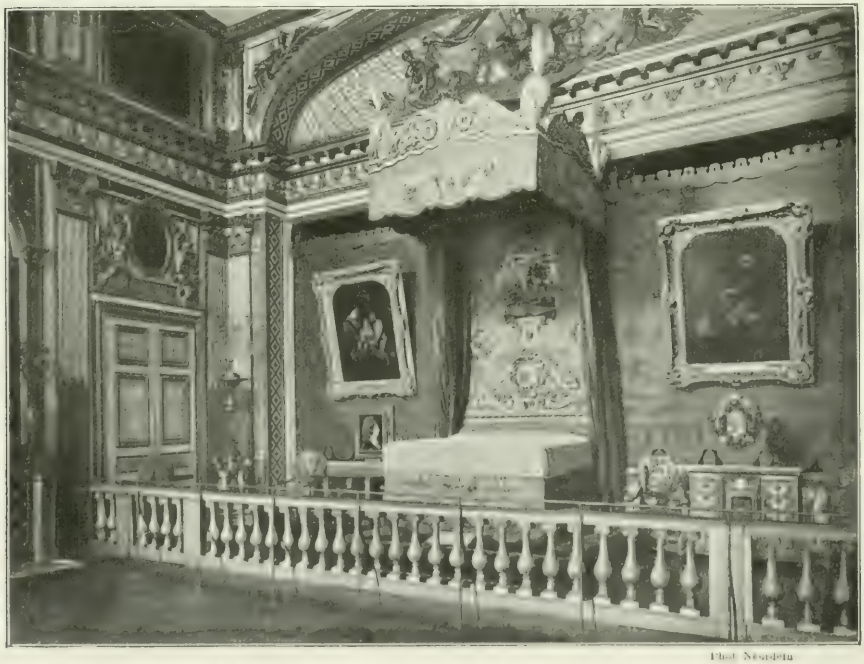
PARC DU PETIT TRIANON.

Les petits appartements de Marie-Antoinette occupent dans l'aile gauche des bâtiments qui bordent la cour de marbre le même emplacement que ceux que nous venons de parcourir dans l'aile droite. On y accède soit par la galerie des glaces, soit par la salle de l'Œil-de-bœuf. C'est une série de boudoirs, décorés de façon exquise, la chambre, le petit salon, le cabinet de Marie-Antoinette, tout remplis de mélancolie, et où, malgré leur charme, on comprend que la reine s'ennuyât, car la vue qu'ils ont sur une cour intérieure est singulièrement triste et maussade. Aussi avec quelle joie les quittait-elle le plus souvent possible pour son cher Trianon, baigné de lumière, enveloppé de verdure! Et quelle épouvante elle dut y avoir, dans la sinistre matinée du 6 octobre 1789 : le palais envahi par une foule furieuse, le cri retentissant : Où est la reine? Sauvez la reine! L'infortunée se réfugia auprès du roi. La première heure du martyre avait sonné.

Nous avons visité toute la partie centrale du palais. La promenade pourtant est loin d'être achevée. Deux ailes, longues chacune de plus de 100 mètres, s'en détachent, parallèles à la façade, et constituent la majeure partie du musée. L'aile gauche contient les tableaux représentant les événements militaires du pays, dans l'ordre chronologique. Ils sont signés de noms illustres : Fragonard, Heim, baron Gérard, Horace Vernet, Devéria, Philippoteaux. L'aile droite comprend d'abord la chapelle, isolée entre deux cours; elle ne se rattache au château que par la tribune supérieure opposée au chœur. C'est, nous l'avons dit, l'œuvre de Mansard, et c'est en même temps un chef-d'œuvre de proportions et de décoration. Au delà, s'étendent deux galeries parallèles consacrées à l'histoire de France, l'une de peinture, l'autre de sculpture; elles aboutissent à l'ancienne salle de spectacle, construite sous Louis XV par Gabriel, et qui, en 1871, devint la **salle des séances de l'Assemblée nationale**, puis du **Sénat** jusqu'en 1880 (pour la visiter il faut sortir du château et y rentrer par la rue des Réservoirs). Au centre de la grande galerie, perpendiculairement à elle, s'ouvrent les salles des combats d'Afrique, de Crimée et d'Italie. C'est là que se trouve l'immense et fameux tableau d'Horace Vernet : la *Prise de la smalah d'Abd-el-Kader en 1843*.

Symétriquement à la salle des séances du Sénat, s'ouvre, dans la rue Gambetta, au-dessous de la grande aile des batailles, la salle de la Chambre des députés, dont la Constitution de 1875 rendait la construction nécessaire. Depuis que les deux Chambres sont rentrées à Paris, elle sert pour leurs réunions en Congrès; c'est là que les représentants de la nation élisent le président de la République. On la nomme **salle du Congrès**.

Par son étendue, par l'harmonie de ses proportions, par les beautés naturelles et artistiques qu'il renferme, **le parc** est digne du château. Nous dirons même qu'on ne peut pas se l'imaginer autrement que Le Nôtre l'a conçu avec un goût consommé, un sentiment parfait de l'harmonie. Sous l'ancien régime, on en faisait plus de cas que du château lui-même; tout



Phot. Neurdein.

CHAMBRE A COUCHER DE LOUIS XIV, AU PALAIS DE VERSAILLES.

étranger de marque qui venait à Versailles était invité à le visiter dans tous ses détails; c'est ce qu'on appelait la promenade des ambassadeurs, qui durait quatre heures et comportait un parcours de 8 kilomètres.

En avant de la façade centrale, s'étend une large terrasse que six marches séparent des premiers parterres. Dans une poésie célèbre, Musset avait mal compté, lorsqu'il parle de *trois marches de marbre rose*.

Devant cette terrasse, sont les deux bassins qui constituent le parterre d'eau; au delà, est le bassin de Latone, qui existait déjà au temps de Louis XIII, et fut creusé à nouveau en 1705. Du bassin de Latone, on se rend à celui d'Apollon par le fameux Tapis vert, long de 335 mètres, et, au delà du bassin d'Apollon, commence le grand canal, long de 1,550 mètres, coupé en forme de croix par deux bras, le bras de la Ménagerie à gauche, le bras de Trianon à droite. Des fenêtres de la galerie des glaces, Louis XIV aimait à y voir évoluer des gondoles vénitiennes; elles étaient au nombre de quatorze, manœuvrées par de véritables Vénitiens, pour lesquels on construisit, à droite et au delà du bassin d'Apollon, les bâtiments de la petite Venise.

LES BAINS D'APOLLON.

Cette merveilleuse perspective, se développant sur 3 kilomètres de longueur, ne correspond qu'à la façade principale du palais; aux deux ailes latérales, et en proportion avec elles, correspond la série des bosquets et parterres qui donnent au parc le charme de la rêverie et de la solitude. Du côté gauche, il faut citer la salle des Marronniers, l'île Royale, les quinconces de la Girandole, la salle de bal, et ce trop fameux bosquet de la Reine, témoin de la scandaleuse et toujours mystérieuse affaire du Collier; enfin, l'Orangerie, qu'il vaut mieux voir d'en bas, pour admirer le majestueux développement de ses doubles rampes, dites des 104 marches. Au delà de l'Orangerie, et en réalité hors du parc, est la pièce d'eau des Suisses, creusée en 1687 par les soldats d'un régiment suisse.

Du côté droit, se voient le bosquet des Dômes, les bassins de l'Encelade, de l'Obélisque et de la montagne d'Eau, les quinconces du Dauphin, le bassin d'Apollon, la fontaine de Diane, le bosquet de l'Arc de Triomphe et le bassin de Neptune, auquel les grands arbres et les bosquets voisins font un cadre si merveilleux.

Un système très ingénieux d'alimentation hydraulique relie entre eux ces innombrables bassins, et, pendant la belle saison, les grandes eaux jouent un dimanche sur deux. C'est un spectacle féerique.

Les Trianons. — Une ligne de tramways électriques conduit aux Trianons par une route pleine d'ombrages, longeant l'enceinte septentrionale du parc. Le grand Trianon s'élève précisément à hauteur du bras du canal qui porte son nom. Au moyen âge, il y avait là, nous l'avons dit, une paroisse, mais elle ne se composait plus que de rares maisons quand Louis XIV eut la fantaisie de s'y faire construire une maison de campagne où il se délasserait des solennités de Versailles. Il fut donc aisé d'indemniser les habitants et de faire place nette. Une année — l'année 1670 — suffit à édifier le premier Trianon, qui, au dire de Saint-Simon, était « une maison de porcelaine à aller faire des collations ». Maison de porcelaine est pris ici au propre et ne signifie pas maison de verre, mais bien un castel dont toute la décoration est faite de porcelaine et de panneaux en stuc blanc. Elle devait être charmante ainsi, cette maison que les courtisans appelaient aussi le palais de Flore, la maison du Soleil. Cela n'empêche qu'en 1687, le monarque en eut assez, qu'il appela Mansard, et lui ordonna de rebâtir à la même place un palais dont il lui indiqua lui-même l'aspect et les proportions.

C'est le grand Trianon actuel, mais nous n'avons pas gagné au change, car les lignes sévères et compassées de celui-ci ne sauraient valoir la grâce mignarde et inattendue du premier.

Quant au Petit Trianon, il eut pour architecte Gabriel, en 1766. Il était donc encore tout neuf quand, en 1774, Louis XVI l'offrit à la reine. Voici comment les *Mémoires* dits de Bachaumont racontent le fait : « La reine étant dauphine avait témoigné son désir d'avoir une maison de campagne à elle, où elle pût faire ce qu'elle voudrait. Sa Majesté, qui en était instruite, lui a dit, il y a quelques jours : « Madame, je suis en état de satisfaire à présent votre goût. Je « vous prie d'accepter pour votre usage particulier le grand et le

LA FERME DE TRIANON

Phot. Neurdein

PALAIS DU GRAND TRIANON.

« petit Trianon. Ces beaux lieux ont toujours été le séjour des « favorites des rois; conséquemment ce doit être le vôtre.» La reine a été très sensible à ce cadeau et surtout au compliment galant par où l'offre en a été terminée. Elle a répondu au roi, en riant, qu'elle acceptait le petit, à condition qu'il n'y viendrait que lorsqu'il y serait invité. »

Les deux palais sont ouverts au public, ainsi que leurs jardins. On y a réuni des meubles, des portraits, des souvenirs de tout genre se rapportant à Louis XVI et à Marie-Antoinette. On y visite le théâtre, une chapelle que fit bâtir Louis-Philippe, une salle où sont groupées des voitures de gala ayant servi dans des cérémonies solennelles. L'excursion est des plus recommandables; disons même qu'elle est le complément indispensable du voyage de Versailles.

La **ville**, elle, offre peu d'aliment à la curiosité. Versailles, qu'on ne l'oublie pas, n'existait pas avant le château. Il est vrai que, dès que Louis XIV eut décidé d'en faire sa résidence ordinaire et le siège même de la royauté, hôtels particuliers et maisons de tout genre sortirent de terre comme par enchantement. Il en fut là de même que dans toutes les villes neuves; les rues, bien alignées, s'entre-croisèrent géométriquement, à angles droits, ou observèrent entre elles les lois du parallélisme. Trois avenues fort larges et plantées d'arbres vinrent converger sur la place du château : les avenues de Paris, de Saint-Cloud et de Sceaux (cette dernière perd de sa majesté dans Versailles même, où elle se termine en impasse). Les voies les plus importantes sont, du côté du Nord (rive droite) : le boulevard de la Reine, les rues Duplessis, d'Angivillier, de la Paroisse, de la Pompe et la place Hoche, la rue des Réservoirs; du côté du Midi (gares des Chantiers et de la rive gauche), les rues des Chantiers, Saint-Martin, de Satory, de l'Orangerie, Gambetta, l'avenue Thiers.

Il y a, tout proche de la rue de Satory et de l'avenue de Sceaux, une rue dite du Vieux-Versailles. C'est, en effet, dans ces parages que la population versaillaise avait commencé à se grouper, au temps de Louis XIII; là encore, que, dans une rue modeste, la rue du Jeu-de-Paume, une modeste salle de jeu de paume eut l'honneur de servir de lieu de réunion, le 20 juin 1789, aux députés du tiers état, qui y prêtèrent l'inoubliable serment que l'on sait. Le public est admis à la visiter. Ce quartier est aussi celui du trop fameux Parc-aux-Cerfs, que Louis XIV avait voulu assainir matériellement en faisant creuser la pièce d'eau des Suisses, mais auquel Louis XV a laissé le plus fâcheux renom de corruption morale.

Il y avait pourtant posé, le 17 juin 1743, la première pierre de l'église **Saint-Louis** (cathédrale depuis la création de l'évêché de Versailles), église destinée à remplacer l'ancienne chapelle de Saint-Julien. Le monument fut livré au culte le 24 août 1754. Il est d'une déplorable architecture.

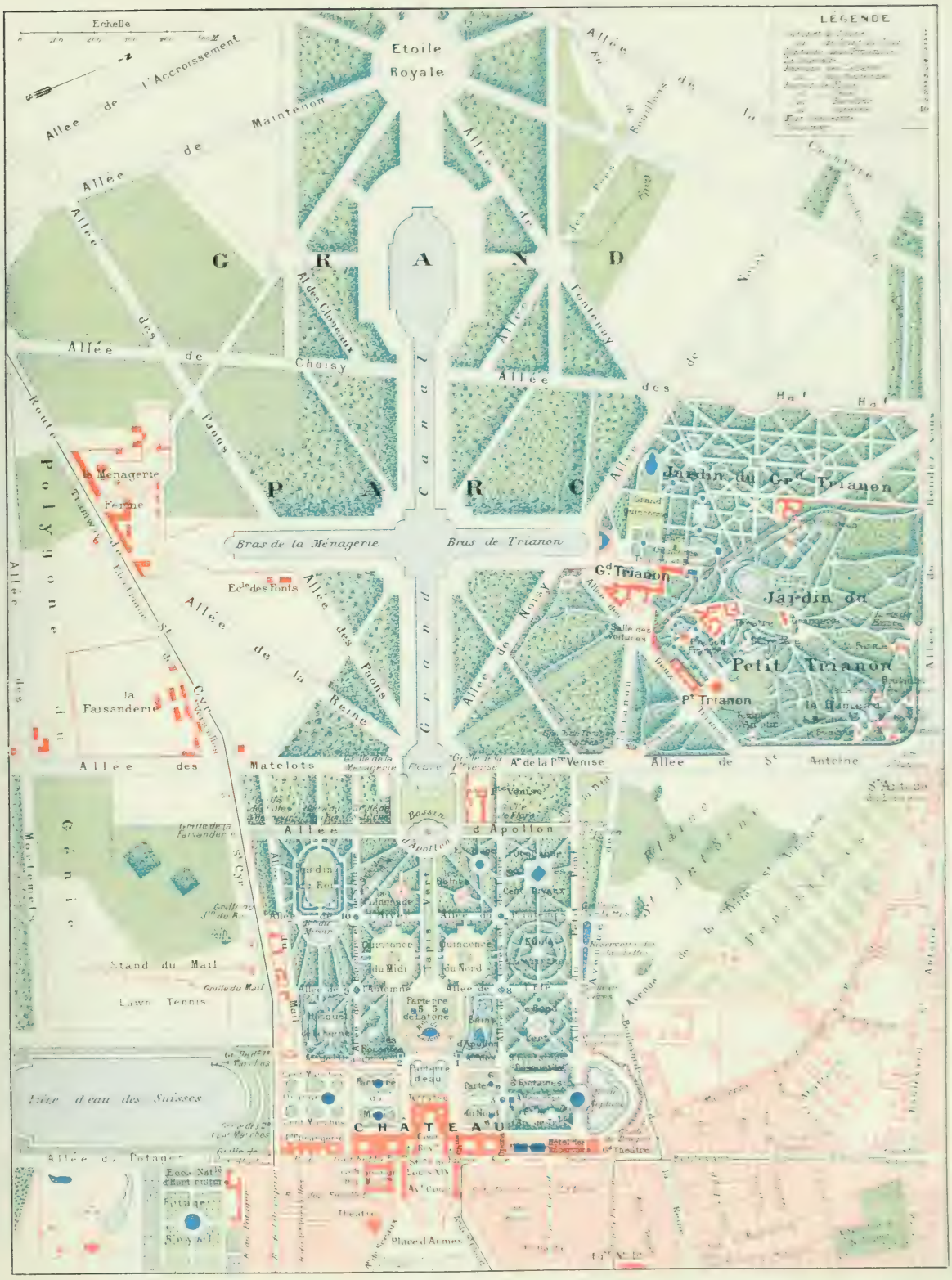
L'église **Notre-Dame**, de l'autre côté de la ville, dans la perspective de la place Hoche, lui était antérieure de trois quarts de siècle. Bien que construite par Mansard, son style n'en est pas plus heureux; c'est un édifice lourd et trapu comme l'église Saint-Louis. A dessein, bien probablement, Louis XIV n'eût pas toléré dans la ville des monuments d'allure altière, pouvant dominer son château. Tous les édifices publics de Versailles paraissent d'ailleurs s'inspirer de cette attitude d'humilité; il faut, cependant, faire exception pour le nouvel **hôtel de ville**, reconstruit de 1898 à 1900, et cette exception n'est pas en sa faveur. Le campanile trop élevé qui le surmonte fait le plus mauvais effet au milieu du cadre de verdure que les arbres des avenues font au château; il semble placé là tout exprès pour montrer combien, en architecture, l'art de plaire aux yeux est délicat et quel tact il exige.

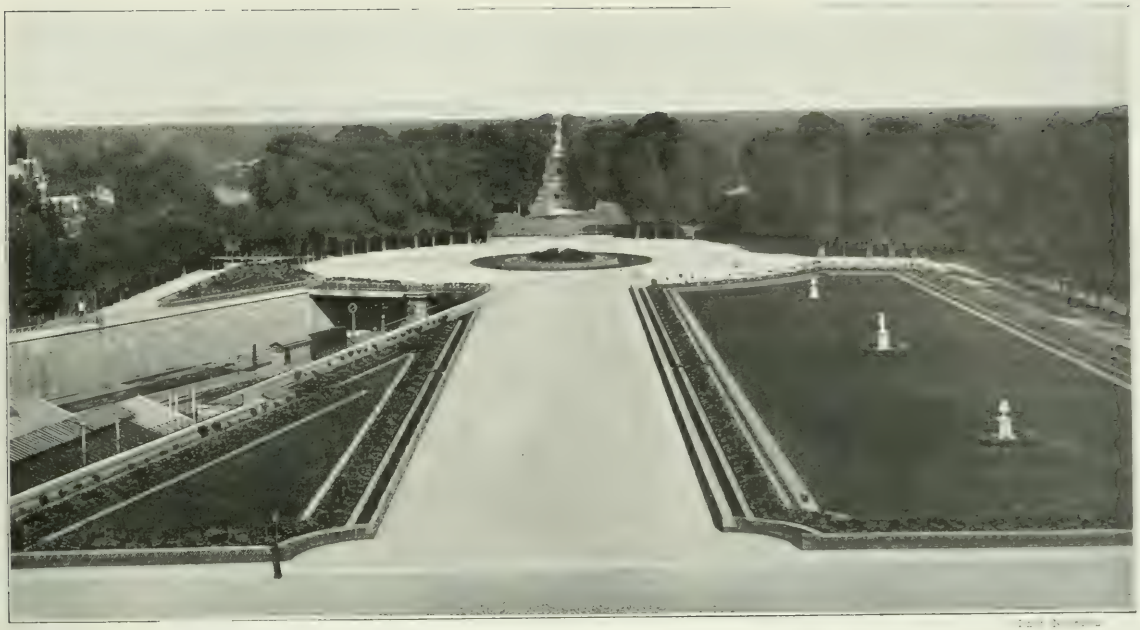
Phot. Neurdein

LE PETIT TRIANON.

Nous signalerons enfin à Versailles la **statue de Hoche**, œuvre de Lemaire, érigée en 1836 dans le square de la place Hoche. Elle porte cette inscription : « Hoche, né à Versailles le 24 juin 1768, soldat à seize ans, général en chef à vingt-cinq, mort à vingt-neuf, pacificateur de la Vendée. »

Saint-Cyr-l'École. — A 1 kilomètre de l'extrémité du parc de Versailles est situé Saint-Cyr, qui serait sans doute resté un simple village, si, en 1685, Mme de Maintenon n'y avait installé la célèbre maison où deux cent cinquante jeunes filles nobles, mais pauvres, étaient élevées, et que Racine aurait suffi à rendre célèbre en y faisant représenter *Esther* et *Athalie*. La communauté fut supprimée en 1772; la Révolution détruisit en partie les bâtiments. En 1808, Napoléon Ier y installa l'École spéciale militaire qui, depuis six ans, avait son siège à Fontainebleau. Elle y est restée depuis. Saint-Cyr a été la pépinière de nombreux officiers qui ont porté vaillamment le drapeau de la France.


Echelle
LÉGENDE
Etoile Royale
Allée de l'Accroissement
Allée de Maintenon
Allée des Ecuyères de la Reine
Allée des Ecuyères de la Reine
Allée des Ecuyères de la Reine
Allée des Clocheteaux
Allée de Fontenay
Allée des Paons
Allée de Choisy
Allée des Paons
Allée des Paons
Allée de la Reine
Allée de Noisy
Allée des Hêtres
Allée des Hêtres
Allée des Rendez-vous
Allée de Trianon
Allée de Trianon
Allée de Trianon



LA FORÊT DE SAINT-GERMAIN, VUE DU PARC.

COURBEVOIE. — NANTERRE — RUEIL. — LA MALMAISON. — BOUGIVAL.
SAINT-GERMAIN. — MAISONS-LAFFITTE.
ACHÈRES. — POISSY. — MANTES. — GARCHES. — VAUCRESSON. — MARLY. — ARGENTEUIL.

A région qui s'étend au Nord de Versailles et à l'Ouest de Paris n'est pas moins pittoresque et jolie que celle qui vient d'être décrite. On y rencontre, de même, des sites enchanteurs, de vastes surfaces boisées, et un charme de plus, celui des courbes si gracieuses que forme la Seine entre Saint-Denis et Poissy.

Saint-Germain peut être considéré comme le centre, ou, si l'on préfère, le point de départ d'excursions qui, de toutes façons et de tous côtés, sollicitent le promeneur, suivant qu'il préfère les monuments et les souvenirs du passé, ou la paix des grands bois silencieux, ou les rives animées du fleuve, ou les magnifiques panoramas dont l'œil ne se détache qu'à regret.

Plusieurs routes mènent de Paris à Saint-Germain. A ceux que le temps ne presse pas, nous recommanderons celle du tramway qui part de la place de l'Étoile. C'est d'ailleurs la route historique; nous l'avons trouvée déjà dans le VIIIe arrondissement sous le nom de rue du Faubourg-du-Roule (aujourd'hui du Faubourg-Saint-Honoré); elle traversait **Neuilly** (avenue du Roule) avant que l'avenue de Neuilly n'ait été ouverte dans l'axe du pont de Neuilly, que Perronet acheva de construire en 1772.

Le pont franchi, on entre sur le territoire de **Courbevoie**, à droite, de **Puteaux** à gauche; la route s'élève en pente douce jusqu'au sommet du plateau et aboutit à un rond-point où se dresse le beau monument de Barrias, le groupe de la *Défense de Paris*. De là, en tournant à gauche, d'abord, puis à droite, on passe au pied du versant oriental du mont Valérien et l'on arrive peu après à **Nanterre**, gros bourg villageois, où les cultivateurs sont les plus nombreux, mais où les bourgeois de Paris ont pris l'habitude de villégiaturer; Nanterre est une localité très anciennement habitée; son nom d'origine gauloise suffit à l'attester. Sainte Geneviève y naquit en 422; les habitants montrent avec orgueil sa maison natale et un puits où la tradition veut qu'elle ait été souvent puiser, d'où les principes miraculeux attribués à son eau. Au surplus, cet aimable pays a hérité de toutes sortes de traditions qui ont rendu son nom célèbre : les rosières de Nanterre, les pompiers de Nanterre, les gâteaux de Nanterre. Qui sait si, quelque jour, la légende ne s'attachera pas aussi au nom de Francisque Sarcey, qui fut bourgeois et citoyen de Nanterre jusqu'à sa mort?

Un kilomètre plus loin se trouve la limite des deux départements de la Seine et de Seine-et-Oise. On entre sur le territoire de **Rueil**. C'est une jolie ville, de près de dix mille habitants, située sur la rive gauche de la Seine, manufacturière et militaire (Rueil possède une caserne d'artillerie) du côté de Paris, rustique dans sa partie centrale, aristocratique et fort élégante par les villas qui bordent la route de Saint-Germain. L'église, dont la première pierre fut posée en 1584, mérite d'être visitée; on y voit les tombeaux en marbre de Joséphine Tascher de La Pagerie et de sa fille Hortense de Beauharnais. Une impératrice de France, une reine de Hollande dormant leur dernier sommeil dans cette calme bourgade, n'est-ce pas là une des fantaisies que le hasard fournit volontiers à l'histoire? Ces sépultures sont belles; elles sont l'œuvre, la première, du sculpteur français Cartellier, la seconde, d'un artiste florentin, Bartolini. Sous le second Empire, des messes solennelles étaient dites dans l'église de Rueil les jours anniversaires de la mort des deux souveraines; aujourd'hui, ces dates passent inaperçues.

La route s'enfonce sous la verdure; elle passe, à gauche, devant l'ancien parc de Bois-Préau, et atteint un carrefour auquel la station du tramway donne son nom : **la Malmaison**. C'est là qu'il faut quitter le grand chemin pour prendre [illegible] vieux platanes. Dix minutes à peine suffisent pour arriver devant la grille du château, l'aneux pour [illegible] de la fin de l'époque napoléonienne. [illegible] assez sinistre, d'où son nom, [illegible] Saint-Denis, qui le louait quand elle pouvait. Le site était plus pittoresque encore qu'aujourd'hui, mais la maréchaussée ne protégeait qu'insuffisamment les habitants. Sous Louis XIII, le voisinage de la

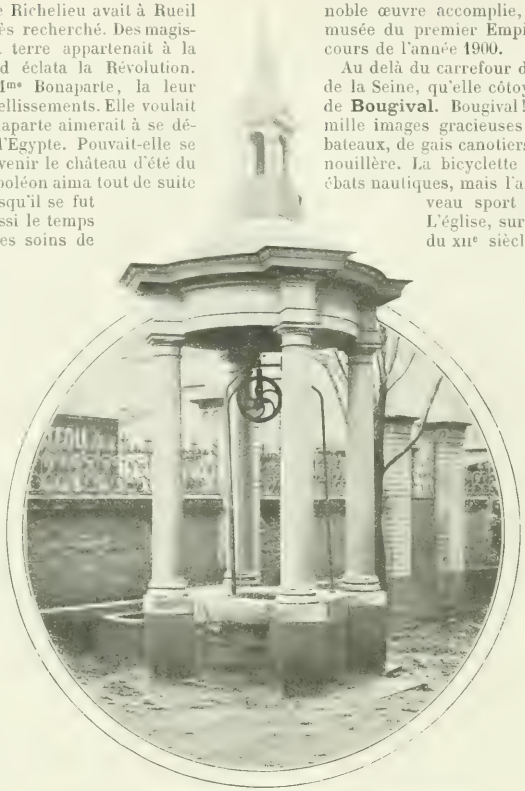
maison de campagne que le cardinal de Richelieu avait à Rueil fit que le séjour de la Malmaison fut très recherché. Des magistrats, des financiers l'occupèrent. La terre appartenait à la famille Le Couteulx du Moley quand éclata la Révolution. En 1798, Joséphine de Beauharnais, Mme Bonaparte, la leur acheta et la transforma par maints embellissements. Elle voulait en faire une résidence de repos, où Bonaparte aimerait à se délasser des fatigues de la campagne d'Égypte. Pouvait-elle se douter alors que la Malmaison allait devenir le château d'été du premier consul, de l'empereur! Car Napoléon aima tout de suite cette demeure et continua à l'aimer lorsqu'il se fut enivré de toutes les gloires, et ce fut aussi le temps de la gloire pour la Malmaison. Par les soins de Joséphine, le parc, alors très vaste, fut orné des arbres les plus beaux; des serres s'y élevèrent, renfermant des plantes, rares entre toutes, à ce point que leur description occupe deux gros volumes in-folio, fort rares aussi, *les Jardins de la Malmaison*, publiés en 1803 et 1804.

Il semble qu'il y ait un lien entre les hommes et les choses, entre la fortune de l'Empire, celle de Joséphine et celle du domaine dont nous parlons. Après le divorce, l'étoile de Napoléon commença à pâlir. Joséphine, outragée et abandonnée, se confina dans la solitude, et la Malmaison rentra dans le silence. Napoléon n'y revint plus qu'une fois, et quelles pensées durent l'assaillir en revoyant ces lieux où il avait connu tous les bonheurs! C'était le 29 juin 1815 : Joséphine morte depuis un an, l'abdication qu'il venait de signer, les alliés se rapprochant de Paris, la douleur du présent, l'incertitude de l'avenir. C'est de là que, confiant dans la générosité anglaise, il partit pour Sainte-Hélène. La guerre de 1870, désastreuse aussi pour toute cette région, a fait disparaître du parc une dalle en pierre sur laquelle était gravée cette inscription, touchante dans sa concision :

DERNIER PAS DE NAPOLÉON
PARTANT POUR ROCHEFORT
LE 24 JUIN 1815
A QUATRE HEURES APRÈS-MIDI.

Depuis lors, la Malmaison passa par beaucoup de propriétaires, illustres ou obscurs. Son beau parc était morcelé, mais le château resté debout lorsque, en 1896, un amateur riche autant qu'éclairé, M. Osiris, l'a acheté pour le reconstituer ainsi qu'il devait être il y a cent ans, et cette noble œuvre accomplie, offrir ainsi à l'État un incomparable musée du premier Empire. La donation a eu lieu, en effet, au cours de l'année 1900.

Au delà du carrefour de la Malmaison, la route se rapproche de la Seine, qu'elle côtoye un peu avant les premières maisons de **Bougival**. Bougival! Il y a quinze ans, ce nom évoquait mille images gracieuses de yachts, yoles, périssoires et autres bateaux, de gais canotiers, de baignades en pleine eau à la Grenouillère. La bicyclette et l'automobilisme ont fait tort aux ébats nautiques, mais l'aimable bourg n'y perd rien, car le nouveau sport y attire tout autant de promeneurs. L'église, sur la hauteur, a un beau clocher roman du XIIe siècle, et l'intérieur, malgré bien des restaurations, atteste encore qu'il date du siècle de saint Louis.



LE PUITS DE SAINTE-GENEVIÈVE, A NANTERRE.

Marly-la-Machine, que l'on rencontre au bout de quelques minutes, est un hameau de la commune de Bougival, en dépit de son nom. Quant à son surnom, il s'explique de lui-même : là, en effet, s'élève la machine créée pour fournir l'eau à Versailles et à Marly. C'est dans les dernières années du XVIIe siècle qu'elle fut construite, grâce à l'ingéniosité d'un ouvrier charpentier de Liége, Rennequin Sualem. Voici quel en était le principe : une chute d'eau de 3 mètres mettait en mouvement quatorze grandes roues installées dans la rivière, comme celles d'un moulin; ce mécanisme actionnait toute une série de pompes, près de trois cents, qui aspiraient l'eau et l'attiraient jusqu'au point culminant, la tour de l'aqueduc de Marly, d'où, par l'impulsion acquise et la pente naturelle du sol, elle était conduite par une canalisation souterraine à Versailles. Cet aqueduc, bâti à la romaine, s'aperçoit de tous les points environnants; à demi caché au milieu des arbres, il produit le plus heureux effet.

Sous le premier Empire, la machine de Marly fut transformée : on y appliqua la vapeur; mais, depuis, en 1854, la force hydraulique a été de nouveau utilisée. Cinq roues pourraient fonctionner sans interruption et produire chacune un débit moyen de 16,000 mètres cubes d'eau par vingt-quatre heures, mais deux ou trois seulement sont en service régulier. Ajoutons que l'eau n'est pas celle — fort peu tentante — de la Seine; elle provient d'une nappe située au-dessous du lit de la rivière et est exempte de toute souillure.

La machine est située à mi-chemin entre Bougival et **Port-Marly**. Voilà un nom qui peut paraître bien ambitieux : un port sur ce bras

LA GROTTE DE SAINTE-GENEVIÈVE, A NANTERRE.

VUE DE LA POMPE A FEU DE MARLY.

de la Seine, on a quelque peine à le trouver aujourd'hui : mais jadis, sous Louis XIV, quand il s'agit de construire le château de Marly, il fut vraiment nécessaire pour le débarquement des matériaux, et plus tard pour recevoir les approvisionnements que la présence du roi rendait nécessaires. Port-Marly doit à son heureuse situation de s'être développé, non sur la rivière, mais du côté de Marly. C'est là, en effet, que la route de Marly rencontre celle de Saint-Germain; là, par suite, qu'est la bifurcation des deux lignes de tramways.

TOMBEAU DE LA REINE HORTENSE, A RUEIL.

Nous monterons tout à l'heure à Marly; continuons notre chemin vers Saint-Germain. De plus en plus, le trajet demeure agréable; bientôt la route s'élève, commence à dominer la vallée de la Seine qui décrit une large courbe vers le Nord. Ce charmant château que l'on voit à gauche, accroché pour ainsi dire au flanc de la colline, c'est Monte-Cristo, une « folie » d'Alexandre Dumas, folie dans les deux sens, car elle absorba, dit-on, les 250,000 francs que lui avait rapportés son fameux roman, et il fallut, plus tard, la revendre, sans bénéfice.

Déjà, on atteint, toujours en montant, les premières maisons de Saint-Germain : voici des casernes, le pavillon Henri IV, des maisons bourgeoises, la statue de M. Thiers, œuvre de Mercié, élevée en 1880, devant la façade Sud du château, le château, enfin, lui-même, dont la façade principale s'ouvre sur la grande place, vis-à-vis de l'église.

Saint-Germain-en-Laye. — Parmi les forêts qui, au temps les plus anciens, couvraient presque entièrement le sol des environs de Paris, celle de Laye était une des plus importantes. Son nom, *Lida*, figure pour la première fois au IXe siècle dans un inventaire des possessions de l'abbaye parisienne de Saint-Germain-des-Prés; il y est dit que l'abbaye possède environ trois lieues de circonférence dans cette forêt.

Le roi Robert fit élever sur le sommet de la colline une église que l'on dédia à saint Vincent et à saint Germain, église dont les paroissiens furent, à l'origine, des vignerons de la côte et des bûcherons de la forêt. Telle est l'origine de Saint-Germain-en-Laye.

La position était militairement trop avantageuse pour que les premiers Capétiens, toujours menacés par leurs barons, n'aient pas songé à l'occuper en y construisant un château fort. Il existait déjà sous Louis le Gros, qui en [illegible] daté des [illegible] Rois [illegible] qualité [illegible] la plus ancienne du château actuel est la Sainte-Chapelle, [illegible] date de saint Louis. On la voit du [illegible] a été habilement restaurée et est très agréable à voir.

La façade de l'Ouest, où est l'entrée, avait été déshonorée par la construction, sous Louis XIV, d'un bâtiment massif, qui disparaît en ce moment, de façon à rendre au monument l'unité d'aspect qu'il avait au XVIe siècle, où, [illegible] et n'est pas l'un des moins intéressants [illegible] de l'architecture, a doté notre pays.

C'est par la façade septentrionale prenant jour sur les quinconces de la terrasse qu'il faut juger et goûter cette architecture. L'art de bâtir, sous François Ier, était si souple, avait tant de variété, que le château de Saint-Germain ne ressemble ni à Blois ni à Fontainebleau, ni à Chambord, ni aux autres du même temps, et c'est peut-être aussi celui dont le style est le plus français. Le mélange, presque toujours heureux, de la brique et de la pierre en est une cause; nous en voyons une autre dans le maintien des procédés qu'avait employés l'architecture précédente, celle du XVe siècle, où l'ogive régnait en maîtresse.

L'œuvre ne paraît pas complète. Henri II ordonna la construction d'un château sur le bord extrême de la colline; c'est ce qu'on appelle le château neuf, que Henri IV devait achever. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un pavillon, classé d'ailleurs comme monument historique, mais encastré dans les bâtiments de l'hôtel qui a retenu le nom de pavillon Henri IV, et où mourut M. Thiers. Ce pavillon, où se donnent aujourd'hui d'opulents festins, n'était, dit-on, autre chose que la chapelle du château neuf, et c'est là que Louis XIV aurait été baptisé.

La ville de Saint-Germain revendique, en effet, l'honneur d'avoir vu naître le grand roi. Elle obtint de Louis XVIII des armoiries représentant un berceau accompagné de la date de naissance : 5 sep-

TOMBEAU DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A RUEIL.

tembre 1638. C'est dire qu'elle ne [illegible] de la [illegible] si complètement [illegible] pays [illegible] On a dit et redit à ce sujet que Louis XIV [illegible] Saint-Germain en Laye [illegible] voir les flèches de la basilique de Saint-Denis, qui [illegible] pensée de la future sépulture. Est-il bien vrai qu'il pût les voir? Et à l'âge où

VUE DE LA SEINE AU PECQ.

il commença à faire bâtir Versailles environ vingt-cinq ans songe-t-on déjà tant à la mort ?

Le motif est douteux, mais le fait est certain. Le château abandonné devint en 1682 l'asile du roi d'Angleterre, Jacques II, qui y mourut en 1701. Ensuite, il devint le siège de la capitainerie des chasses ; puis, après 1789, successivement prison, école de cavalerie, caserne, pénitencier militaire. On peut juger par là à quelles dégradations le malheureux édifice se trouva exposé.

Enfin, un décret du 8 novembre 1862 prescrivit qu'il serait affecté à un musée gallo-romain. Il a conservé cette destination ; en même temps, la restauration du château était confiée à l'habile direction de M. Millet, qui entreprit de le restituer tel qu'il était au temps de sa splendeur. Depuis la mort de M. Millet, survenue en 1879, ses successeurs ont poursuivi l'œuvre commencée ; c'est maintenant, pour l'achever, l'affaire de quelques années à peine.

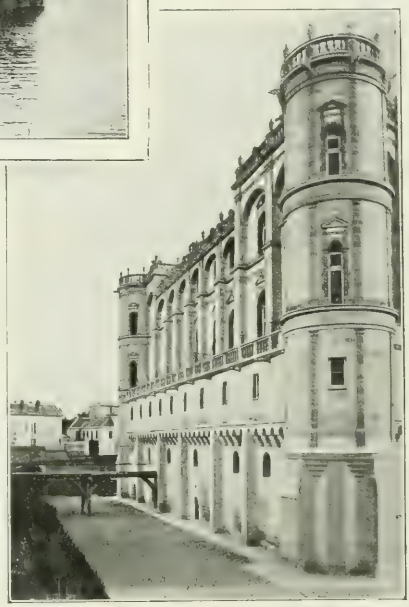
Officiellement, le musée de Saint-Germain se nomme musée des antiquités nationales. Il reçoit tous les objets qu'on a pu recueillir depuis l'époque la plus reculée jusqu'au règne de Charlemagne. Le public y est admis : 1° le dimanche, de dix heures et demie à quatre heures ; 2° le mardi et le jeudi, de onze heures et demie à cinq heures, en été, à quatre heures en hiver. Seuls, les travailleurs autorisés y ont accès le mercredi, le vendredi et le samedi.

Les collections sont disposées dans six salles du rez-de-chaussée et vingt-six de l'entresol, du premier et du deuxième étage. Un catalogue analytique en a été dressé avec une grande érudition par M. Salomon Reinach, membre de l'Institut et conservateur adjoint. Nous lui emprunterons la plupart des indications qui vont suivre sur les richesses que l'archéologie et l'anthropologie comptent à Saint-Germain.

Phot. Neurdein.

FAÇADE NORD DU CHATEAU DE SAINT-GERMAIN.

Après avoir franchi le vestibule où se voient des moulages de bas-reliefs de la colonne Trajane et de l'arc de triomphe de Constantin, on pénètre dans la cour du château, où s'accuse mieux qu'à l'extérieur la disposition inattendue des cinq façades. L'entrée du musée est à gauche. Voici encore, dans les deux premières salles, des moulages empruntés aux deux monuments que nous venons de nommer, consacrés à la gloire de Trajan ; le centre de la seconde est occupé par une pirogue gauloise trouvée dans le lit de la Seine, à Paris. Dans les salles suivantes sont, notamment, des moulages de l'arc de triomphe d'Orange.



Phot. Paul Robert

FACE EST DU CHATEAU DE SAINT-GERMAIN.

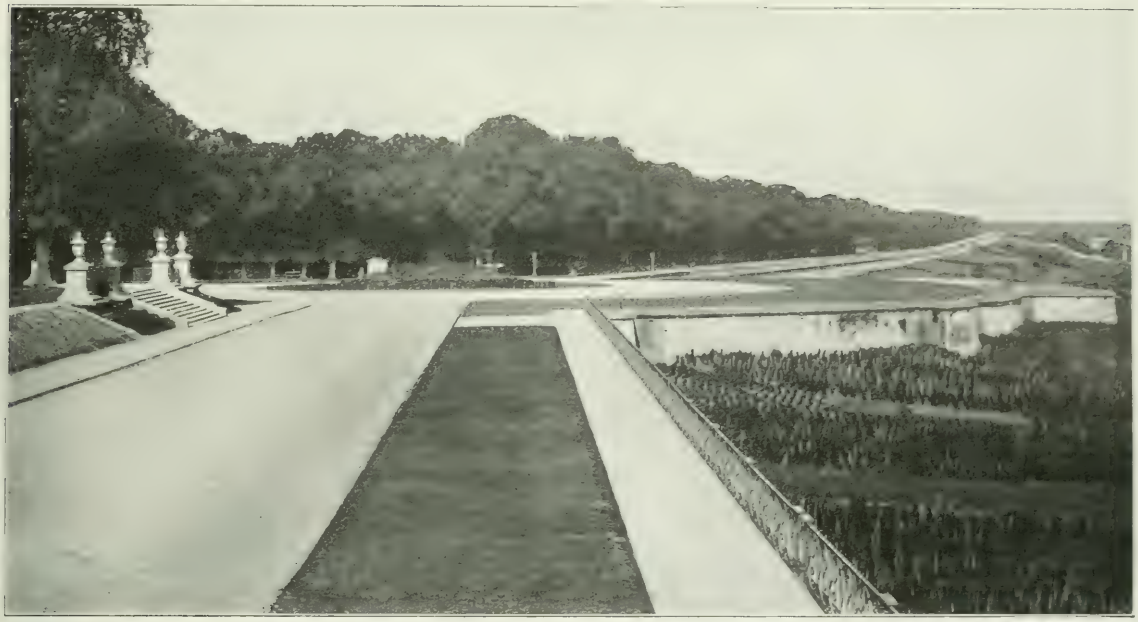
L'entresol comporte huit salles. On y voit des reproductions de colonnes milliaires romaines, c'est-à-dire marquant la distance d'un mille (soit 1,481m,50) le long des routes ; ce sont les aïeules vénérables de nos bornes kilométriques ; puis, de nombreux documents épigraphiques relatifs aux légions romaines et à leur stationnement sur les frontières de la Gaule ; des tombeaux gallo-romains, urnes de métal ou de verre, destinées à contenir les cendres des morts, ou bien tombes de plomb, de brique, de pierre ; puis des moulages d'enseignes gauloises, représentant des artisans, des voituriers, des chasseurs, etc.

Il y a, de même, huit salles au premier étage. Les trois premières sont consacrées à l'âge de pierre, au temps où l'homme ignorait l'usage des instruments en métal. « Ce qu'on ne savait pas il y a cinquante ans, dit M. S. Reinach, et ce qui a été définitivement établi vers 1860 par les travaux de Boucher de Perthes et de Lartet..., c'est qu'à l'époque où le mammouth et le rhinocéros buvaient dans la Seine, un grand nombre de dizaines de siècles avant J.-C., l'homme vivait et se multipliait à côté de ces redoutables voisins. La salle I est, comme la démonstration de cette vérité, une des plus belles conquêtes scientifiques du XIXe siècle. On y voit les outils en pierre, en os et en corne dont se servait l'homme primitif..., les traces qu'il a laissées tantôt à la surface du sol, tantôt dans les sables des rivières et dans les cavernes où il cherchait un refuge ; les rares ossements de l'homme qu'on peut attribuer à cette période éloignée, à côté de ceux des animaux, ses contemporains ; enfin, les premiers essais d'un art naïf qui se complaisait à graver sur l'os ou sur la corne des dessins au trait, parfois d'une exactitude surprenante. »

Dans les salles suivantes se voient, très nombreux encore, les instruments de pierre employés par les Gaulois : haches, flèches, pics, objets de poterie, etc., et des réductions ou des dessins de dolmens et de menhirs. Les premiers, on le sait, ayant la forme d'allées couvertes, étaient affectés aux sépultures ; les menhirs étaient des colonnes marquant l'emplacement d'un tombeau, ou élevées en commémoration d'un fait important.

Puis vient (salle XIII) l'exposition des objets gaulois trouvés dans les fouilles d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or), la fameuse *Alesia*, dont l'emplacement a été tant controversé mais est maintenant certain, et où Vercingétorix s'immortalisa par sa résistance aux légions romaines. Les salles XIV-XVII contiennent des spécimens de la céramique, de la verrerie et des bronzes de l'époque romaine. Les salles du deuxième étage ne sont pas moins intéressantes. On y a réuni de nombreux vestiges provenant d'habitations lacustres, c'est-à-dire établies sur des lacs, qui ont fourni des ossements d'hommes et d'animaux domestiques, des fruits, des outils de pierre, etc. Les vitrines des salles suivantes contiennent des armes gauloises en bronze, des poteries, des bijoux provenant de sépultures sous *tumuli* et des nécropoles de la Marne ; enfin, toute une série d'armes, de monnaies et de bijoux de l'époque mérovingienne.

Devant le château s'élève l'église paroissiale. Plusieurs fois reconstruite depuis Louis XIV et achevée seulement sous Charles X, elle est



LA TERRASSE DE SAINT-GERMAIN EN LAYE

un triste échantillon d'architecture religieuse, encore qu'elle ait coûté plus de 500,000 francs. Saint-Germain n'offre pas, d'ailleurs, d'édifices intéressants, à l'exception du château; celui-ci vu, le charme, la réputation de la ville résident tout entiers dans la terrasse et la forêt qui la continue.

La terrasse est la plus belle promenade des environs de Paris. Elle fut construite en 1676 par Le Nôtre, ce qui prouve, soit dit en passant, que les gens du XVIIe siècle n'étaient pas aussi indifférents qu'on l'a prétendu aux beautés de la nature. Longue de 3 kilomètres, elle commence au pavillon Henri IV pour se terminer à la grille royale, et l'on peut affirmer que nulle part on ne rencontrerait, suivant le mot de Fénelon, spectacle fait plus à souhait pour le plaisir des yeux. Le panorama est aussi étendu que varié. A droite, l'horizon est fermé par les hauteurs de Marly et de Bougival, couronnées de bois; aux pieds du promeneur, le large ruban argenté de la Seine, coulant vers la gauche et enveloppant la forêt, qu'après une longue évolution vers le Nord elle va retrouver à Poissy, après avoir passé par Maisons, Andrésy et Conflans-Sainte-Honorine, où elle reçoit l'Oise. Sur la pente même de la colline s'étayent les maisons du Pecq, relié à la terrasse par un ascenseur, et, de l'autre côté de la rivière, le parc coquet que traverse la ligne du chemin de fer, et où se cachent dans la verdure les innombrables villas du Vésinet; plus à gauche, on distingue le pont de Maisons, Franconville, Sannois.

La vénérable forêt de Laye, aujourd'hui dite de Saint-Germain, est une de celles que la civilisation envahissante a le plus respectées aux environs de Paris. Sa superficie est de plus de 4,000 hectares, que n'interrompt presque aucun défrichement. Aux temps passés, elle s'étendait, sous le nom de forêt d'Iveline, jusqu'aux frontières du pays chartrain, en se confondant avec les forêts de Marly et de Rambouillet. Aujourd'hui, elle couvre la rive gauche de la Seine sur une longueur de 2 lieues, entre Saint-Germain et Maisons, puis sur une distance égale jusqu'à Poissy, en y comprenant la région voisine d'Achères, où les déboisements se sont malheureusement multipliés. Sa profondeur est moindre; elle n'est que de 4 kilomètres, de l'Est à l'Ouest, entre Saint-Germain et Poissy. La route qui relie ces deux villes (c'est toujours celle de Paris à Cherbourg) est desservie par un tramway à vapeur qui, traversant toute la forêt, permet d'y faire sans fatigue une fort agréable excursion. Ceux qui aiment à errer à l'aventure « sous les grands bois sourds » préféreront s'y engager pédestrement, et, suivant leur fantaisie, gagner Maisons, Achères ou Poissy. A chaque carrefour — il n'y en a pas moins de cent quarante — se trouvent des poteaux indicateurs fort précis.

A peu de distance de la grille royale, où se termine la terrasse, s'élève le château du Val. C'était, au XVIe siècle, un rendez-vous de chasse; Louis XIV en fit un [illegible]; depuis le Révolution, il est devenu propriété particulière.

Si l'on prend la route de [illegible], on rencontre, à 3 kilomètres de Saint-Germain, la [illegible] baient en ruine à

FAÇADE SUR LE CHÂTEAU DE SAINT-GERMAIN

au milieu du XVI siècle; c'est alors que quelques ermites appartenant à l'ordre de Saint-Augustin obtinrent de Henri IV la permission de les occuper et de les restaurer. Favorisés par la dévotion d'Anne d'Autriche, ils y prospérèrent jusqu'à la Révolution. C'est en 1811 que Napoléon Ier affecta la maison des Loges à l'établissement d'une maison d'éducation où seraient instruites les filles des membres de l'ordre de la Légion d'honneur, et en fit une succursale de celles de Saint-Denis et d'Ecouen.

La tradition du pèlerinage de Saint-Fiacre ne s'est pas perdue; elle s'est transformée. Chaque année, le premier dimanche de septembre et les trois jours qui suivent, a lieu la fête champêtre des Loges, très assidûment fréquentée par les Parisiens, encore qu'elle ne se distingue que par le cadre de la banalité habituelle aux divertissements forains. Cette oasis de verdure, de calme, d'étude, de pureté virginale est alors étrangement envahie; il est fort heureux, disons-le bien vite, que ce soit, pour les jeunes pensionnaires, le temps des vacances.

Maisons-Laffitte se nomme officiellement Maisons-sur-Seine, mais l'administration est restée impuissante à faire adopter ce vocable par le public. On ne s'explique pas, d'ailleurs, puisqu'il y a à Paris une rue Laffitte, pourquoi elle ne voudrait pas reconnaître le célèbre financier de Louis-Philippe comme parrain de l'aimable colonie de Parisiens qu'il a bien réellement créée. Le chemin de fer de Paris à Mantes par Poissy y a une station, ce qui a beaucoup contribué à l'accroissement de la population de Maisons, dont l'installation d'un hippodrome a légèrement modifié le caractère et les habitudes. Le château, construit par Mansard, a une belle ordonnance, qui s'admire surtout de la rive droite de la Seine.

Achères est la station suivante du chemin de fer de Normandie, station très importante : car les lignes de Pontoise, d'une part, et de Grande Ceinture, d'autre part, y rejoignent la ligne principale. Le village n'aurait que très peu fait parler de lui sans les démêlés qu'il a eus, depuis 1889, avec la Ville de Paris pour la question d'épandage des eaux d'égout. Et il est assez plaisant, en effet, que la capitale veuille enrichir malgré eux des villageois qui n'ont cessé de protester contre l'empoisonnement dont ils se disent victimes. L'expérience a été faite, pourtant, à Gennevilliers, et de façon victorieuse, que les terres aussi fécondées ont un rendement bien meilleur, sans que l'état sanitaire des habitants en soit le moins du monde compromis.

Phot. Eichen.

ASCENSEUR DE SAINT-GERMAIN.

Les travaux ont été achevés, et l'irrigation des champs a commencé le 7 juillet 1895. La dépense n'a pas été moindre de 10 millions et demi pour construire une usine et le siphon par lequel l'aqueduc passe sous la Seine entre Clichy et Asnières; — pour l'usine de Colombes et le pont-aqueduc qui traverse une seconde fois la Seine, cette fois au-dessus du fleuve, à Argenteuil; — pour le siphon qui la lui fait traverser une troisième fois à Herblay; — et enfin, pour franchir le ravin de la Frette sur un pont en arcades, long de 80 mètres.

Poissy partage maintenant avec Saint-Germain une importance que jadis il était seul à avoir dans la région. C'était le chef-lieu du Pincerais. Parce que les pêcheurs à la ligne s'y sont de tout temps montrés nombreux, certains étymologistes en ont conclu que son nom avait une affinité directe avec le mot poisson. Il n'en est rien : de très anciens textes, où le lieu est mentionné en latin, donnent la preuve que ce fut, à l'origine, le domaine d'un personnage gallo-romain nommé Passius ou Pexius.

Aucun vestige n'est resté du château que les rois de France y avaient au moyen âge et où naquit saint Louis. Sa construction devait dater du même temps que l'église, qui, elle, nous a été heureusement conservée; ses deux clochers, de style roman du XIIe siècle, lui donnent l'air d'une cathédrale; le chœur est du même style, particulièrement intéressant ici, car il marque la transition entre les procédés de construction romane et ogivale. La nef et ses bas-côtés appartiendraient à la même époque s'ils n'avaient pas subi, postérieurement aux XVe et XVIe siècles, d'importantes modifications, et notamment l'adjonction de chapelles latérales. Cette belle église a conservé comme une relique quelques fragments des fonts baptismaux où fut apporté saint Louis à sa naissance.

Les touristes archéologues ont encore à voir à Poissy le vieux pont, si pittoresque avec ses vingt-quatre arches inégales, quelques vestiges des anciennes fortifications de la ville, et la maison de campagne de Meissonier. Le peintre célèbre de *la Rixe* y passait l'été depuis près de trente ans quand la mort le frappa au commencement de l'année 1891. On lui doit plusieurs vues charmantes de Poissy. Il n'y avait que l'embarras du choix, car les rives de la Seine, sont rarement plus jolies qu'en aval du pont de Poissy.

Nous ne parlerons que pour mémoire de la maison centrale de dé-

UN VESTIBULE DU CHATEAU DE MAISONS-LAFFITTE.

FAÇADE POSTÉRIEURE DU CHATEAU DE MAISONS-LAFFITTE.

tention, installée dans un ancien couvent de femmes. Pour indispensables, hélas! que soient des établissements de ce genre, les localités dont ils prennent le nom n'en considèrent jamais le voisinage comme agréable ni enviable.

A Poissy commence, pour finir à Mantes, la grande banlieue de la région de l'Ouest. Un moyen aisé d'en goûter tout le charme est de se rendre à Mantes par la ligne de la rive gauche de la Seine et d'en revenir par celle de la rive droite (ligne d'Argenteuil); il est difficile de déterminer de quel côté sont les points de vue les plus aimables. Si l'on trouve l'excursion un peu longue, nous recommanderons celle de Poissy à Villennes par le bord de l'eau (4 kilomètres) ou encore celle de Poissy à Orgeval, un village situé dans une condition si pittoresque qu'elle lui a valu d'être surnommé « la petite Suisse ». Orgeval est à 6 kilomètres de Poissy et à 10 de Saint-Germain par la route nationale de Paris à Mantes, par les Mureaux, que personne dans le pays n'appelle autrement que « route de quarante sous », un sobriquet d'origine encore incertaine, dont les érudits n'ont pas dédaigné de se préoccuper. Par la variété de leurs explications, ils ont du moins prouvé la richesse de leur inspiration : un marchand assassiné sur la route, et dont la bourse ne contenait que quarante sous; — Louis-Philippe passant par là et laissant échapper de son escarcelle une pièce de deux francs qu'il aurait fait rechercher par ses gens pendant plusieurs heures; — les terrassiers qui construisaient la route, payés quarante sous par jour; — les propriétaires riverains taxés à quarante sous pour l'accomplissement de la même corvée : voilà quelques-unes des solutions mises en avant. Au lecteur de choisir ou de trouver mieux.

L'ÉGLISE NOTRE-DAME, A MANTES.

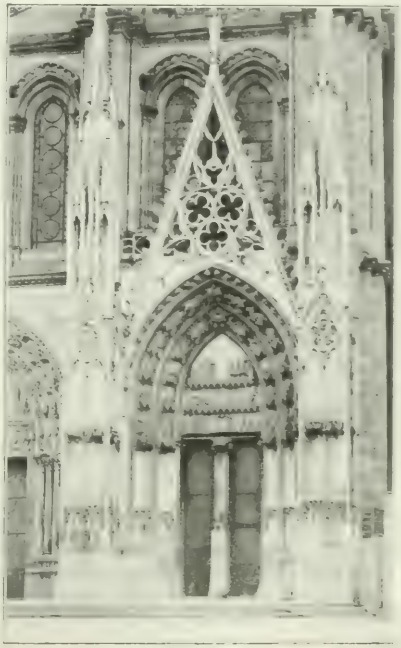
Mantes-la-Jolie vaut, certes, une visite, sur la foi même de son surnom, qui n'est pas menteur. Les Gaulois s'étaient fixés sur ce point des rives de la Seine, où l'on retrouve à chaque instant des traces de leur séjour : armes, objets d'usage courant, ou sépultures; mais l'histoire écrite de Mantes ne remonte guère qu'au temps des Normands. La ville était devenue prospère quand Guillaume le Conquérant, marchant sur Paris pour se venger d'un sarcasme que le roi de France avait formulé à l'adresse de son embonpoint, s'y arrêta et la saccagea en 1087. Mais en tombant de cheval parmi les décombres en feu, il y fut blessé mortellement; pris de remords, il ordonna, au moment de mourir, de donner de grosses sommes d'argent pour la reconstruction de l'église. Ce n'est, toutefois, [illegible] XIIe siècle que fut réédifiée l'église actuelle, que les Mantais, dans leur en[illegible] numents historiques.

ENTRÉE DU CHATEAU DE MAISONS-LAFFITTE.

On remarque encore à Mantes l'ancien auditoire du bailliage, aujourd'hui le tribunal, [illegible] (les armes de France et de Milan l'attestent) [illegible] Perronet en 1765, reconstruit sur les mêmes plans [illegible] qui relie la rive gauche de la Seine où s'élève Mantes, à l'île qui la sépare de Limay.

De Paris à Marly. — C'est en 1885 seulement que fut achevée la construction de la ligne de Paris à Saint-Germain par Marly ou, pour parler plus exactement, du tronçon, long de 15 kilomètres, qui se détache, au delà de Saint-Cloud, de la ligne de Versailles pour se souder à celle de Grande Ceinture, au point que l'on nommait alors le Joué d'eau et qui s'appelle maintenant Saint-Nom-La-Bretèche. Jusque-là, Marly n'était desservi que par un omnibus américain partant de Rueil, transformé en tramway à vapeur le 14 avril 1878.

Ce fut un émerveillement que de parcourir la nouvelle ligne; c'en est encore un aujourd'hui, même pour ceux qui y circulent souvent; mais alors combien peu nombreux étaient les Parisiens qui se fussent égarés sur les pentes de ces plateaux si beaux dont les bois dominent la rive gauche de la Seine. La première station, **Garches**, est établie à la lisière même de la partie du parc de Saint-Cloud qu'on appelle Villeneuve-l'Etang. La gare de **Vaucresson**, où l'on s'arrête ensuite, est installée entre deux tunnels. Là, on franchit la colline des Butards où Louis XIV avait un pavillon de chasse; non loin, sur la gauche, est le village de **Marnes** qui, sans modestie, mais en toute vérité, s'est fait attribuer le surnom de « la Coquette » : non loin également, le château et le parc de la **Marche**, célèbres par leurs courses d'obstacles.



[illegible]

De Vaucresson ou de la station suivante, **la Celle-Saint-Cloud**, qui dessert le parc Bergival, on peut faire des excursions charmantes à travers les bois de Saint-Cucupha, contourner le gracieux étang qui s'y dissimule et rejoindre la Malmaison.

Voici maintenant, à droite, une échappée magnifique sur la vallée de la Seine, avec Saint-Germain dans le fond, comme perspective; puis, le village de **Louveciennes**, dont le nom seul rappelle le souvenir de la Du Barry. On passe à côté de l'aqueduc de Marly, du hameau de Voisins, du Cœur-Volant; au sortir du tunnel, le train s'engage sur un talus, puis sur un superbe viaduc haut de 45 mètres, long de 380, et, 500 mètres plus loin, s'arrête à **Marly-le-Roi**. Il ne faudrait pas croire, sur la foi de son surnom, que Marly date de Louis XIV. Au moyen âge, et dès le XIe siècle, le bourg était déjà assez important pour constituer deux paroisses, alors qu'au XVIe siècle et depuis lors, une seule a semblé suffisante. La puissante famille des Montmorency s'y était construit un château fort; elle y fit souche et forma la branche des Thibaud, des Mathieu et des Bouchard de Marly. Il est vrai, cependant, de dire que la fortune de Marly est due à Louis XIV. Saint-Simon a écrit là-dessus une page âpre, injuste même — il est coutumier du fait — mais savoureuse à plaisir : « A la fin, le roi, lassé du beau et de la foule, se persuada qu'il vouloit quelquefois du petit et de la solitude. Il chercha autour de Versailles de quoi satisfaire ce nouveau goût. Il visita plusieurs endroits, il parcourut les coteaux qui découvrent Saint-Germain et cette vaste plaine qui est au bas, où la Seine serpente et arrose tant de gros lieux et de richesses en quittant Paris. On le pressa de s'arrêter à Luciennes (Louveciennes), où Cavoye eut depuis une maison où la vue est enchantée; mais il répondit que cette heureuse situation le ruineroit, et que, comme il vouloit un rien, il vouloit aussi une situation qui ne lui permît pas de songer à rien faire. Il trouva derrière Luciennes un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par ses marécages, sans aucune vue, enfermé de collines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une de ces collines, qui s'appeloit Marly. Cette clôture sans vue ni moyen d'en avoir fit tout son mérite.

« L'étroit du vallon, on en ne se pouvoit étendre, en ajouta beaucoup. Il crut choisir un ministre, un favori, un général d'armée. Ce fut un grand travail que de dessécher ce cloaque de tous les environs, qui y jetoient toutes leurs voiries, et d'y apporter des terres. L'ermitage fut fait. Ce n'étoit que pour y coucher trois nuits, du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine au plus de courtisans en charges, les plus indispensables...

« C'est peu de dire que Versailles, tel qu'on l'a vu, n'a pas coûté Marly. Que si on y ajoute les dépenses de ces continuels voyages, qui devinrent enfin au moins égaux aux séjours de Versailles, souvent presque aussi nombreux, et, tout à la fin de la vie du roi, le séjour le plus ordinaire, on ne dira point trop sur Marly en comptant par milliards. Telle fut la fortune d'un repaire de serpents et de charognes, de crapauds et de grenouilles, uniquement choisi pour n'y pouvoir dépenser. Tel fut le mauvois goût du roi en toutes choses, et ce plaisir superbe de forcer la nature, que ni la guerre la plus pesante, ni la dévotion ne purent émousser. »

VUE DE L'ÉGLISE DE MAREIL-MARLY.

Tout cela n'empêche qu'au témoignage complet des contemporains Mansard n'ait fait des merveilles avec ce « repaire ». Hélas! nous ne les connaissons plus que par la gravure. Abandonné après 1715, livré à lui-même et à l'injure du temps, le château serait sans doute encore debout aujourd'hui si un homme de goût l'avait acheté lorsqu'on le mit en vente comme bien national, en 1796. Ce fut un sot qui l'acheta, un drapier nommé Saniel, qui le fit démolir pièce à pièce, pour y installer plus commodément ses machines à tendre les étoffes.

Tout au bas du bourg, à l'extrémité de la route où s'arrête le tramway, un bassin qui a encore grand air est le dernier vestige du Marly de Louis XIV. C'est l'abreuvoir, qui fut construit en 1698, décoré d'abord des chevaux de Coysevox, puis de ceux de Coustou. Les deux groupes, nous l'avons dit ailleurs contribuent maintenant à l'ornement de la place de la Concorde.

VIEUX MOULIN, A SANNOIS

L'église, dédiée à saint Vigor, ne remonte, dans son état actuel, qu'à 1689. Elle ne présente aucun intérêt architectural. Sur la place où elle s'élève, et qui est au sommet du plateau, sont situées deux propriétés fort belles; celle du fond s'appelle « Mes délices »; elle eut l'honneur de servir de résidence, pendant l'été de 1893, au président Carnot; celle de droite, précédée d'une grille monumentale au delà de laquelle douze sphinx de granit forment la haie, appartient à Victorien Sardou. Autrefois séjour de la royauté, Marly est devenu le siège de la république des lettres. André Theuriet y est né en 1833; Saintine, Sandeau y ont vécu; George Sand y fréquenta; Alexandre Dumas fils y mourut.

De la place de l'Église, on atteint en quelques minutes l'entrée de la forêt de Marly, l'une des plus vastes et des moins fréquentées des environs de Paris. Sillonnée de routes de voitures et de sentiers sous bois, elle offre les buts de promenades les plus variés : à l'Ouest, vers Saint-Jammes ou Saint-Nom-La-Bretèche; au Nord, vers l'Étang-la-Ville, Mareil-Marly, Fourqueux, les Fonds-Saint-Léger.

Argenteuil est la dernière localité importante de la banlieue de l'Ouest. C'est aussi l'une des plus anciennes. Les archéologues y ont trouvé plusieurs vestiges intéressants de la civilisation antérieure au christianisme : un cimetière gaulois, une allée couverte, des menhirs. Et comme si la tradition avait voulu s'enchaîner, son église est jalouse de posséder la fameuse tunique sans couture de Jésus-Christ, dont la cathédrale de Trèves lui conteste, d'ailleurs, énergiquement l'authenticité. Disons encore qu'Héloïse, la célèbre Héloïse d'Abélard, exerça la dignité de prieure d'un monastère fondé à Argenteuil au VII siècle avant de devenir abbesse du Paraclet.

ENVIRONS DE PARIS
Chefs-lieux de départt
Chemins de fer
Canaux
Cotes d'altitudes
Limites de départt
Aqueducs
Echelle
le Coudray
Ons en Bray
Forêt de Thelle
Auneuil
Noailles
Mouy
CLERMONT
Liancourt
Forêt de Compiegne
COMPIÈGNE
Pont-Ste-Maxence
O I S E
Forêt d'Hallate
Creil
Gisors
Chaumont en Vexin
Meru
Neuilly en Thelle
SENLIS
Chantilly
Forêt d'Ermenonville
Nanteuil
Marines
Beaumont
Luzarches
l'Isle Adam
PONTOISE
Forêt de Montmorency
Dammartin
S E I N E
Montmorency
Gonesse
Meulan
Argenteuil
ST DENIS
Claye
MEAUX
Poissy
St Germain
Asnières
St Ouen
Aubervilliers
Levallois
Clichy
Courbevoie
Neuilly
Puteaux
PARIS
Montreuil
Vincennes
Nogent
Charenton
Lagny
Marly le Roi
Boulogne
Sèvres
Vanves
Ivry
St Maur
Villejuif
SCEAUX
VERSAILLES
Boissy St Leger
Tournan
Chevreuse
Palaiseau
Longjumeau
Brie Comte Robert
Forêt de Sénart
Rozoy
RAMBOUILLET
Limours
Montlhéry
CORBEIL
Mormant
Arpajon
Dourdan
Ablis
MELUN
le Châtelet
la Ferté-Alais
M A R N E
Forêt de Fontainebleau
ÉTAMPES
Milly
Fontainebleau
Montereau

LE CHATEAU DE PIERREFONDS, VU DU LAC.

SAINT-DENIS. — ENGHIEN ET LA VALLÉE DE MONTMORENCY. — PONTOISE. — CHANTILLY. COMPIÈGNE. — PIERREFONDS. — ERMENONVILLE.

Au Nord de Paris le paysage prend un aspect tout différent, et — il faut bien le reconnaître — moins aimable que celui des régions Sud-Ouest et de l'Ouest. Aux collines où s'étageait la verdure succède une plaine très vaste, n'ayant que l'ombre très insuffisante des hautes cheminées d'usines dont elle est hérissée. C'est la plaine Saint-Denis, banlieue industrielle de la capitale. Au delà, le sol commence à se relever par une pente trop longue pour être escarpée. Le plateau, dont on atteint le faîte vers Survilliers, à 30 kilomètres de Paris, constitue la ligne de démarcation entre la vallée de la Seine et de l'Oise. Le paysage redevient gracieux et verdoyant; on passe non loin des bois d'Orry-la-Ville et de Mortefontaine, et c'est encore après avoir traversé une belle forêt que l'on arrive à Chantilly. Puis, la ligne du chemin de fer descend dans la vallée de l'Oise par une tranchée abrupte, ouverte à travers des carrières de pierre; elle passe à Creil et, jusqu'à Compiègne, remonte le cours de l'Oise presque parallèlement à la rive droite de cette rivière.

Une visite à **Saint-Denis** est obligatoire. Quiconque aime l'art français, quiconque s'intéresse à l'histoire de notre pays voudra consacrer quelques heures à aller admirer la célèbre basilique qui fut le tombeau des rois de France. Le voyage est des plus aisés. On peut prendre l'un des deux tramways qui partent de la Madeleine ou de l'Opéra, ou préférer le chemin de fer du Nord, procédé plus rapide, mais qui force à traverser la ville pour se rendre à la « cathédrale » comme l'appellent communément les Dionysiens, tandis que les tramways en passent à 100 mètres environ (croisement des rues de Paris et de la République).

Par le chemin de fer, le trajet s'effectue en dix ou quinze minutes. La gare est établie entre la rive droite de la Seine et le canal Saint-Denis, à l'extrémité occidentale de la ville. Quand cet emplacement fut choisi, en 1846, c'était le temps où l'établissement des chemins de fer était vu d'un œil peu favorable par les municipalités; elles redoutaient leur concurrence au commerce local et ne les laissaient pas pénétrer au centre des agglomérations. On a eu à le regretter depuis.

Deux cents mètres après le pont du canal, une église s'offre aux yeux : c'est la paroisse Saint-Denis-de-l'Etrée, dite encore aujourd'hui église neuve, bien qu'elle date de 1864-1867. Construite dans le style gothique, elle a eu pour architecte le célèbre Viollet-le-Duc; c'est dire qu'elle mérite l'attention. A cette place, voisine de l'endroit où passait l'ancienne route romaine de Pontoise, s'élevait autrefois une église également consacrée à saint Denis de l'Etrée (c'est-à-dire saint Denis de la route, Etrée venant de *stratum*).

La tradition veut qu'elle ait été édifiée pour recevoir la sépulture du saint, transportée là on ne sait trop pourquoi, et que, plus tard, en 622, Dagobert ait fondé l'abbaye, à l'autre extrémité de la ville, pour donner à cette sépulture un abri plus digne de l'illustre martyr.

La rue de la République (naguère rue Compoise) s'ouvre dans l'axe des deux églises dionysiennes. C'est, avec la rue de Paris, la seule voie animée et commerçante de la ville. Le bâtiment des postes et un orphelinat municipal de jeunes filles s'y voient à droite; ils occupent les bâtiments de l'ancienne sous-préfecture. Du même côté, au delà de la rue de Paris, un édifice bas, d'aspect rébarbatif, frappe le regard : c'est l'ancienne geôle des religieux, l'*in pace* où les baillis des moines envoyaient sans marchander les malheureux vassaux méditer sur un délit souvent insignifiant; c'est encore aujourd'hui la prison de passage où la gendarmerie amène les vagabonds qu'elle a recueillis; les murs sont si épais, les portes si solides, que toute velléité de vagabondage leur y est interdite.

L'hôtel de ville est un beau monument du style de la Renaissance, inauguré en 1883. Il a été [illegible] en 1898.

La basilique ferme la place par son portail d'une simplicité majes-

tueuse, encore qu'il ait été dépossédé de la haute flèche que supportait la tour du Nord ; un orage l'avait détruite en 1837 ; réédifiée aussitôt, elle fut de nouveau renversée en 1847, et cette fois on ne la releva plus. Cette belle façade, dont le style même dit l'âge — le XIIe siècle — fut construite par ordre de l'abbé Suger, un des plus fameux parmi les abbés de Saint-Denis, qui, vers 1140, avait entrepris une réfection complète de la vieille église de Dagobert. Elle est un des plus précieux monuments de l'art romain ; on examinera le détail des sculptures qui la décorent, traitées non sans quelque naïveté. Du temps de Suger nous sont restés aussi quelques superbes vitraux en grisaille, ornant les chapelles absidales, et la crypte construite sous le chœur. Il est même à peu près certain que Suger y utilisa les piliers de la basilique antérieure, qui paraissent bien dater du VIIe siècle.

Il suffit de pénétrer dans l'intérieur de l'édifice pour se persuader qu'on n'est plus en présence de l'œuvre de Suger. Un style nouveau, l'art gothique, est intervenu, substituant au vaisseau, un peu étroit et lourd, des constructeurs romans, une triple nef spacieuse, élevée, recevant largement la lumière, avec un sanctuaire en harmonie avec ces proportions, justifiant bien ainsi ce nom de cathédrale que l'admiration donna, et, nous le disions tout à l'heure, a conservé à « l'insigne basilique ». La transformation se fit sous saint Louis et sous Philippe le Hardi ; l'abbaye atteignit alors un degré de prospérité qui en faisait l'une des plus puissantes du royaume ; aussi lui fallait-il une église en rapport avec cette puissance. Les chapelles latérales y furent ajoutées, comme dans toutes les églises au XIVe siècle, et dès lors la basilique fut complètement achevée. Nous ne parlons que pour mémoire d'une chapelle de forme circulaire, dite des Valois ou encore Notre-Dame-la-Rotonde, que Catherine de Médicis avait fait construire en dehors de la basilique, se reliant avec le transept Nord, et qui était destinée à recevoir les tombeaux des Valois. A cause de son état de ruine, en 1719 on dut la démolir et nous en avons signalé (page 91) quelques fragments décorant aujourd'hui le parc Monceau.

Phot. Neurdein.

PORTAIL CENTRAL DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS.

Le principal mérite de l'édifice est moins encore dans sa beauté, très réelle pourtant, que dans toutes les richesses artistiques qu'il renferme. On les peut visiter tous les jours (surtout l'après-midi depuis que l'église a été érigée en paroisse par décret du 30 avril 1895). La visite se fait sous la conduite des sacristains, par groupes de dix à cinquante personnes environ, suivant les heures et l'affluence. Avec la voix monotone qui est l'apanage des *cicerones* officiels, ils décrivent les différentes œuvres d'art, conformément à un itinéraire immuable, qui a son point de départ dans le bas côté gauche.

L'admirable tombeau de Louis XII et d'Anne de Bretagne frappe d'abord le regard. Œuvre d'un sculpteur de Tours, Jean Justo, il représente le roi et la reine couchés dans l'attitude de la mort sous un dais dont les douze arcatures contiennent chacune la statue d'un des douze apôtres. Au-dessus de ce dais, Louis XII et Anne de Bretagne sont de nouveau figurés, mais, cette fois, agenouillés en prière.

Un peu plus haut, vers le sanctuaire, c'est le tombeau de Henri II et de Catherine de Médicis, devant lequel on ne peut manquer de s'arrêter longuement. C'est une des plus remarquables compositions de Germain Pilon ; son seul défaut, si l'ensemble n'en était aussi harmonieux, si les statues n'y étaient aussi délicatement sculptées, serait de manquer d'originalité, car il est une imitation évidente du monument précédent : même disposition en arcades, même reproduction du roi et de la reine défunts dans les deux attitudes que Justo avait données à Louis XII et à Anne de Bretagne ; ici, seulement, les apôtres sont remplacés par des vierges et des saintes, s'alternant.

Déjà nous avons dit un mot des magnifiques vitraux datant de Suger que conserve la basilique, hélas ! en trop petit nombre ; ils décorent la chapelle absidale dédiée à saint Pérégrin ; ceux des chapelles voisines datent les uns du XVIe siècle, les autres de notre époque ; ils n'en sont pas moins fort remarquables.

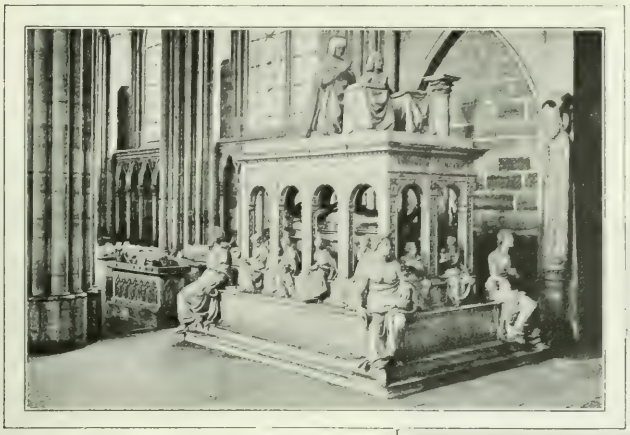
La grande sacristie des bénédictins, dans laquelle on passe ensuite, n'a son aspect actuel que depuis Napoléon Ier, lors de la création, en 1806, d'un chapitre de chanoines pour desservir l'abbaye que la Révolution avait fermée. Elle est ornée de tableaux formant panneaux, signés des peintres en renom sous le premier Empire : Heim, le baron Gros, Meynier, etc., mais qu'un éclairage déplorable empêche de voir. Dans une salle annexe est groupé le peu qui reste du magnifique trésor dont l'abbaye était si justement fière avant 1793 et qui, à cette date, fut malheureusement dispersé et en partie détruit. Des vitrines protègent les châsses contenant quelques reliques de saint Denis et de ses deux compagnons de supplice, saint Rustique et saint Eleuthère, châsses données à l'église par Louis XVIII ; — un beau crucifix du XVIe siècle, une crosse abbatiale, quelques pièces émaillées. Dans un angle de la salle est la reproduction du fameux siège de Dagobert.

La visite de la crypte, à laquelle on accède par un

ÉGLISE SAINT-MÉDARD A CRÉTEIL

Phot. Neurdein.

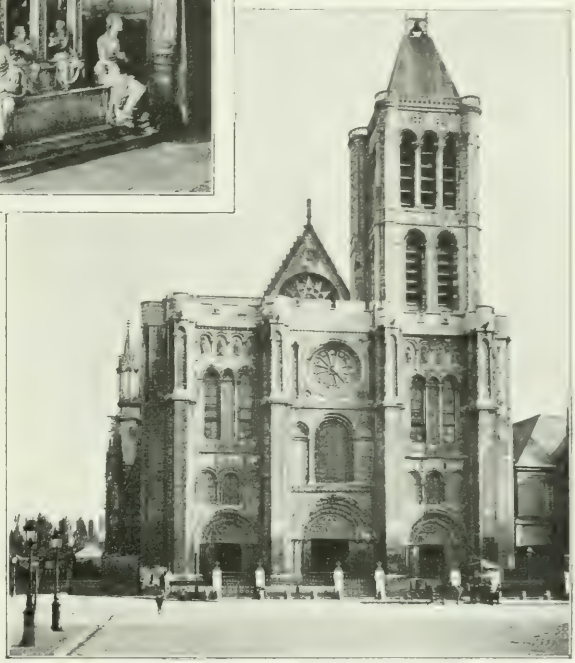
NEF ET CHŒUR DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS.



Phot. Nourdein.

TOMBEAU
DE LOUIS XII ET D'ANNE DE BRETAGNE.

escalier placé à droite du chœur, donne une impression tout à fait saisissante. Les guides allument des flambeaux, et expliquent, au milieu d'un silence que personne ne songe à rompre, les destinées de ce lieu funèbre. Au centre est un vaste caveau, complètement muré; c'est le caveau des Bourbons. Par les soupiraux pratiqués dans le mur, de distance en distance, on distingue vaguement, posés sur des tréteaux, les cercueils qui renferment les restes de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Louis XVIII, du duc de Berry, de quelques membres encore de la famille royale. Tout autour, des chapelles absidales correspondent à celles de l'église supérieure. On y voit quelques belles statues, parmi lesquelles celle de Marie-Antoinette, qui surprend par une attitude trop décolletée et mondaine; les quatre statues, de proportions colossales, qui étaient destinées au tombeau du duc de Berry; d'autres tombes royales, celles de Henri IV et de ses successeurs, etc.



Phot. N[illegible]

FAÇADE DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS.

Au sortir de la crypte, on admire, dans le chœur, quelques sépultures remarquables par leur ancienneté ou leur valeur artistique : les tombes de Frédégonde (XIIe siècle) et de Dagobert, le monument contenant le cœur de Henri III, et enfin, dans le bas-côté méridional, le superbe tombeau de François Ier et de Claude de France, où Germain Pilon s'est surpassé.

Contigus à la façade Sud de la basilique s'élèvent les importants bâtiments de la maison de la Légion d'honneur. Ils ne sont autres que ceux de l'abbaye même de Saint-Denis, qui, au cours du XVIIIe siècle, avait été complètement reconstruite. C'est en 1809 que Napoléon Ier les affecta à l'institution qu'il venait de fonder. La maison de Saint-Denis est la plus importante des trois établissements où sont élevées les filles de légionnaires : les deux autres sont situés aux Loges et à Écouen.

Sur la place aux Gueldres, à l'extrémité d'un square de modestes proportions, un monument qui ressemble vaguement à une réduction du Panthéon attire l'attention : c'est la justice de paix, mais elle n'y a été installée qu'en 1896; auparavant, on l'appelait la petite paroisse, parce que, pendant longtemps, Saint-Denis n'eut pas d'autre église paroissiale; à l'origine, cet édifice était la chapelle d'un couvent de Carmélites; il avait été construit non sans goût, vers 1773, par Richard Mique, aux frais de Marie de France, fille de Louis XV, qui venait de prendre le voile de carmélite à Saint-Denis.

A quelques mètres au delà de la gare de Saint-Denis, la ligne du chemin de fer se bifurque; la voie de droite, se dirigeant vers le Nord-Est, conduit à Creil par Chantilly; celle de gauche, s'infléchissant sur l'Ouest, mène également à Creil par Enghien, Pontoise et la vallée de l'Oise; c'est la route la plus longue; ce fut cependant la première construite — en 1846 — parce qu'elle offrait un tracé beaucoup plus

[illegible] pour l'exploitation de la [illegible] du Nord.

Enghien [illegible] charmantes promenades et surtout un lac qui est véritablement d'un charme exquis. La vogue n'est guère venue à Enghien que depuis le second Empire, en partie grâce à la résidence célèbre de la princesse Mathilde à Saint-Gratien, de l'autre côté du lac, mais cette vo[illegible] justifiée.

Et cependant, quelles modestes [illegible] XIXe siècle, uniquement un moulin voisin du lac, qu'on appelait alors simplement étang, et dont on avait détourné le trop-plein pour faire tourner ce moulin. Ce coin de terre ignoré et sauvage et sans désignation ne bénéficia pas alors de la gloire que le vain[illegible] attacha au nom d'Enghien : c'est la terre de Montmorency, érigée en duché-pairie que les actes officiels baptisèrent Enghien, du nom d'un fief modeste que la famille de Condé possédait en Belgique; il est vrai que les habitants et le public conti[illegible] dire Montmorency, que pendant la Révolution on [illegible] Émile. Donc, le moulin tournait, le ruisseau coulait et personne n'y prenait garde, lorsque, vers 1766, le P. Cotte, curé de Montmorency, s'avisa d'analyser cette eau dont l'odeur rappelait si exactement celle

[illegible]

CRYPTE DE L'ABBAYE DE SAINT-DENIS.

des œufs pourris; il la trouva extrêmement riche en soufre, lui découvrit des vertus curatives très réelles, surtout pour les maladies de la gorge, et informa l'Académie des Sciences de sa découverte. Telle fut l'origine scientifique de la fortune d'Enghien.

Montmorency est relié à Enghien par une ligne de chemin de fer spéciale, dont l'origine est à la gare même d'Enghien et l'extrémité au sommet du plateau sur lequel est bâtie cette charmante ville.

Les lettrés y évoquent le souvenir de l'illustre famille qui lui a donné son nom et dont la puissance, aux temps féodaux, égala celle des rois; puis ils songent à ses successeurs, aux Condés non moins illustres, et plus voisins encore, par le sang des Bourbons, de la royauté; enfin, dans un rapprochement d'idées qui est en même temps un contraste, ils font revivre la mémoire du fils de ce modeste horloger de Genève dont le nom devait plus tard être célèbre à l'égal de celui des Montmorencys et des Condés, et ils vont faire une visite à l'ermitage où Jean-Jacques Rousseau vécut dix-huit mois, d'avril 1756 à décembre 1757.

Les archéologues vont tout droit à l'église Saint-Martin, paroisse de la ville, une des plus intéressantes constructions du XVIe siècle, décorée de vitraux, les plus beaux parmi ceux qu'a produits l'art de la Renaissance.

Les simples touristes viennent à Montmorency pour jouir du magnifique panorama de sa terrasse, pour monter à âne, pour goûter aux fameuses cerises, pour se promener dans la forêt avoisinante, remplie de sites délicieux : les Champeaux, le bouquet de la Vallée, le château de la Chasse, Montlignon, les hauteurs de Saint-Prix et de Domont.

STATUE DU *GRAND CONDÉ*, Par FREMIET (Château de Chantilly).

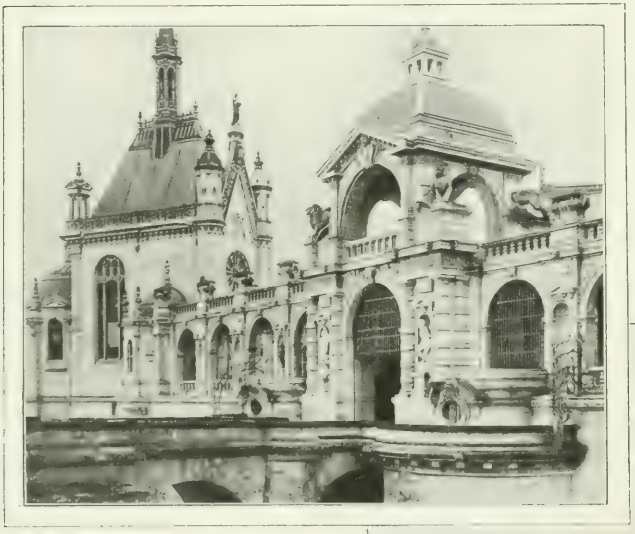
ment lorsqu'ils rentrèrent à Paris après l'exil que Louis XV leur avait infligé en 1720 d'abord, puis en 1753. Quoi qu'il en soit, elle est fâcheuse et injuste. Quiconque a été voir Pontoise en revient, au contraire, avec l'air heureux ou du moins satisfait d'avoir vu une ville fort intéressante.

Elle est située de très pittoresque façon sur le flanc du coteau qui domine la rive droite de l'Oise. Son nom s'explique tout naturellement par le fait qu'un pont jeté sur la rivière y existait dès l'époque celtique. Cette situation devait naturellement en faire un point stratégique d'autant plus important que là, de tout temps, a passé la route conduisant vers Rouen et la haute Normandie. Capitale d'un comté sous les Mérovingiens, chef-lieu du Vexin français vers la fin de la dynastie carolingienne, Pontoise, on le voit, a le droit de s'enorgueillir de son passé. Au XIIe siècle, Louis VI y fit construire un château fort, qui fut rasé par ordre du pouvoir en 1742; il n'en reste que quelques vestiges dont le style accuse le XVIe siècle.

Un escalier d'allure monumentale s'offre à la vue à l'extrémité de la longue place qui précède la gare. Il mène à la partie haute de la ville. A son extrémité supérieure a été érigée, en 1869, la statue du général Leclerc, né à Pontoise le 17 mars 1772, beau-frère de Napoléon Ier par son mariage avec Pauline Bonaparte, mort le 1er novembre 1802 à Saint-Domingue où il avait été envoyé comme général en chef pour mettre fin à l'insurrection soulevée par Toussaint-Louverture. Cette statue est l'œuvre de Lemot.

L'église Saint-Maclou en est tout proche. Fondé vers 1150, ce beau monument ne conserve plus de cette époque que la galerie (*deambulatorium*) qui sépare le sanctuaire des chapelles absidales et ces chapelles elles-mêmes. C'était un procédé habituel aux architectes de la période de transition entre le roman et le gothique, de commencer la construction non par la façade, mais par l'extrémité opposée. Nous n'avons pas à le regretter ici, car cette partie de l'église Saint-Maclou est extrêmement intéressante, et par son âge vénérable et par la pureté de son style. Le reste date de la fin du XVe siècle et de la Renaissance; tout ne fut achevé que sous Henri III. C'est aussi de ce temps-là que date le beau tombeau du Christ, formant un groupe de huit personnages, qu'il faut aller admirer dans la chapelle de la Passion, remarquable aussi par ses vitraux. On signale encore à Saint-Maclou une *Descente de Croix* de Jean Jouvenet.

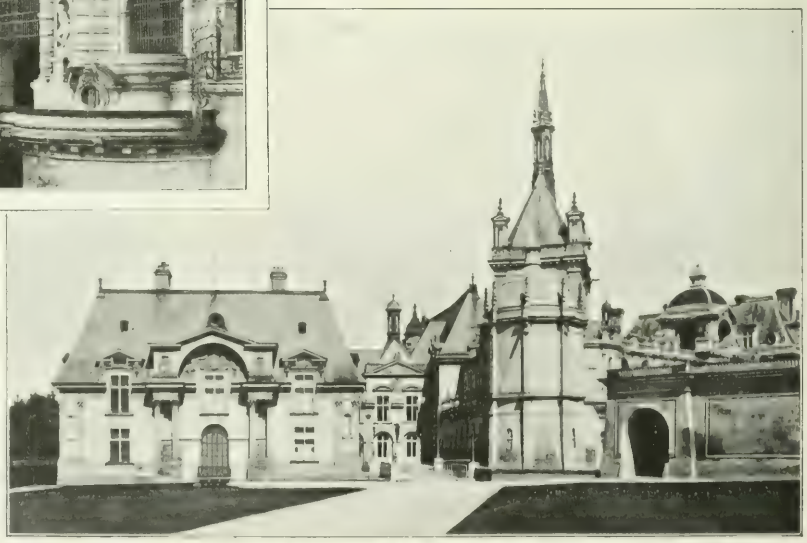
En montant encore, on arrive à la sous-préfecture et au jardin public qui l'entoure. La sous-préfecture possède de remarquables tapisseries que les étrangers sont admis de très



CHAPELLE ET PORTE D'HONNEUR DU CHATEAU DE CHANTILLY.

La station d'Ermont qui suit celle d'Enghien est le centre d'un embranchement fort important. Là se bifurquent les lignes de Paris-Saint-Lazare par Argenteuil, de Paris-Nord par Enghien, de Creil par Saint-Leu-Taverny et Valmondois (rive gauche de l'Oise) et de Creil par Pontoise et Auvers (rive droite de l'Oise).

Pontoise. — Il y a un dicton, transmis d'âge en âge, qui veut que « avoir l'air de revenir de Pontoise » signifie qu'on a l'air quelque peu ahuri. L'origine de cette signification est indécise; peut-être s'applique-t-elle d'abord aux membres du Parle-



Phot. Neurdein.

CAPITAINERIE ET CHAPELLE DU CHATEAU DE CHANTILLY.

Phot. Neurdein

ENTRÉE DU CHATEAU DE CHANTILLY: LE FOSSÉ AUX CARPES

bonne grâce à contempler. Cette rapide visite de Pontoise une fois faite, il faut redescendre la colline et franchir le pont qui a donné son nom à la ville. On est alors à Saint-Ouen-l'Aumône, d'où l'on a un fort agréable panorama de Pontoise.

Chantilly. — C'est à Saint-Denis, nous l'avons dit, que la ligne de Chantilly bifurque avec celle de Pontoise. Elle ne fut pas ouverte avant 1856. Aujourd'hui, grâce aux trains express qui vont vers le Nord, il ne faut pas plus de quarante minutes pour parcourir les 41 kilomètres, dont une vingtaine en rampe, qui séparent Paris de Chantilly. La gare est située à l'entrée de la ville, à 3 kilomètres environ du château, et c'est le château que l'on vient voir. En prenant, à droite, une belle allée constamment sous bois, ce trajet s'effectue d'une façon fort agréable, et tout à coup le grandiose édifice apparaît, précédé de la cour d'honneur où fièrement se dresse la statue équestre du connétable Anne de Montmorency.

Ce que l'on sait des origines de Chantilly, c'est qu'au XIe siècle, au Xe peut-être, un château existait à cet endroit, créé sans doute par la fantaisie d'un chasseur passionné, car de tous côtés ce n'étaient que bois profonds. Il faut arriver à la seconde moitié du XIVe siècle pour y trouver un châtelain dont le nom soit connu, Pierre d'Orgemont, qui fit bâtir une véritable forteresse, dont les fondations au moins n'ont jamais été renversées. Un siècle plus tard, le domaine devenait la possession de la famille de Montmorency, et, en 1524, Anne de Montmorency, maréchal, puis connétable de France, entreprenait de remanier complètement le château féodal et de le débarrasser de son aspect rébarbatif, à l'intérieur comme à l'extérieur, car ce n'était plus du tout le goût du jour. Cette œuvre fut confiée à Pierre Chambiges, un « maître des œuvres de maçonnerie » (c'est ainsi qu'on appelait les architectes), très expert en son art et très en renom à Paris. Le connétable ne voulut pas se borner à une restauration; à côté du grand château, il en fit construire un de proportions moindres et qu'on appela le châtelet ou petit château : les deux édifices ont été reliés l'un à l'autre dans le cours du XIXe siècle. On pense que le châtelet de Chantilly est l'œuvre de Jean Bullant, occupé alors à bâtir le château d'Écouen.

Des Montmorencys, Chantilly passa, par une alliance des deux familles, à la maison de Condé. Il fut l'objet de ses préférences. Le grand Condé fit faire des travaux considérables — dont quelques-uns malheureux — au grand château, où Mansard apporta de fâcheux rajeunissements. On se rappelle les fêtes qui y furent données au roi par le vainqueur de Rocroy, la mort de Vatel si dramatiquement narrée par Mme de Sévigné. Les descendants du grand Condé ne négligèrent pas davantage Chantilly; c'est l'un deux, Henri de Bourbon, qui, sous la Régence, fit construire les fameuses écuries, de 1719 à 1735.

Après bien des vicissitudes, dues aux changements de régime politique, le domaine de Chantilly, tour à tour enlevé, puis rendu à ses propriétaires, appartint définitivement en 1872 au duc d'Aumale, qui, dès 1832, l'avait reçu par legs du dernier prince de Condé. On sait ce qu'il en a fait : au dehors, un monument homogène, reconstruit dans le style de la Renais- [illegible] rare bonheur par M. Daumet; au dedans, un musée admirable d'œuvres d'art, de souvenirs précieux des Condés, de manuscrits et de livres. Ce prince, si [illegible], si noble de sentiments que tous les partis politiques ont été unanimes à le respecter, voulut que son œuvre fût [illegible] 3 juin 1884, il pre- [illegible] taires ayant pour [illegible] sors, en s'en réservant toutefois [illegible] l'Institut, auquel il

PORTE PRINCIPALE DU CHATEAU DE CHANTILLY

appartenait à trois titres : comme membre de l'Académie française, de l'Académie des Sciences morales et politiques et de celle des Beaux-Arts : « Voulant conserver à la France le domaine de Chantilly dans son intégrité avec ses bois, ses pelouses, ses eaux, ses édifices et ce qu'ils contiennent : trophées, tableaux, livres, archives, objets d'art, tout cet ensemble qui forme comme un monument complet et varié de l'art français dans toutes ses branches et de l'histoire de ma patrie à des époques de gloire, j'ai résolu d'en confier le dépôt à un corps illustre qui m'a fait l'honneur de m'appeler dans ses rangs, et qui, sans se soustraire aux transformations inévitables des sociétés, échappe à l'esprit de faction comme aux secousses trop brusques, conservant son indépendance au milieu des fluctuations politiques. »

LE TEMPLE DE DIANE (Parc de Chantilly).

LE CHATEAU DE LA REINE BLANCHE (Environs de Chantilly).

Cette volonté eut son accomplissement quand la mort atteignit le duc d'Aumale, le 7 mai 1897. L'Institut fut aussitôt investi du dépôt magnifique que lui donnait l'historien des princes de Condé, mais il eut le libéralisme de ne pas le garder pour lui seul. Les collections conservées à Chantilly, sous le nom de musée Condé, sont publiques le dimanche, le jeudi et le samedi de chaque semaine, du 15 avril au 15 octobre. On n'attend pas que nous en donnions une description complète; il faut renvoyer à l'excellent guide-itinéraire qu'a publié M. G. Macon; grâce à lui, on peut visiter le château méthodiquement, s'arrêter devant les œuvres les plus rares (il n'en est guère qui soient médiocres), admirer les Raphaëls, les Clouets, les Michels-Anges, et ces fameuses miniatures provenant d'un livre d'heures du duc de Berry, examiner les armures, les épées, les diamants, les manuscrits, les incunables et les plus beaux produits de la typographie. Il ne faudrait pas croire que « le cabinet des livres », qui ne contient qu'environ 13,000 volumes, fût l'unique bibliothèque du duc d'Aumale; il ne constituait, à ses yeux, qu'un choix des plus belles pièces; ses livres de travail, en très grand nombre, sont installés dans plusieurs salles du rez-de-chaussée du grand château; les membres de l'Institut y sont chez eux; quelques privilégiés, pourvus d'une autorisation spéciale, sont également admis à y travailler.

Tels sont, bien sommairement exposés, le passé et le présent de Chantilly. Il semble qu'on ait tout lieu d'être rassuré sur son avenir. L'Institut, pacifique et immuable, est son gardien et sa sauvegarde; que si une guerre venait le menacer ; — *quod omen di avertant* — l'ombre du grand Condé planerait sur ses défenseurs et le protégerait de la destruction.

Compiègne. — Si l'on a pris soin de visiter Chantilly dans la matinée, il est loisible de consacrer l'après-midi à Compiègne, qui n'en est distant que de onze lieues (vingt et une de Paris). Suivant les trains, le voyage s'effectue en un peu plus ou un peu moins d'une heure. Ville, château, forêt méritent à tous égards une visite; mais est-ce une illusion, ou bien est-ce que réellement l'on est déjà dans la région du Nord? Quoi qu'il en soit, la physionomie de la ville, une fois dépassées les rives ensoleillées de l'Oise et la jolie place de l'Hôtel-de-Ville, est froide, un peu morte, du moins à certains jours, comme quelques villes flamandes.

Le passé de Compiègne est pauvre en événements historiques. Le plus important constitue une triste page de nos annales; c'est devant les murs de la ville que, le 24 mai 1430, Jeanne d'Arc tomba prison-

LE CHATEAU DE COMPIÈGNE, CÔTÉ DU PARC.

LE PARC DU CHATEAU DE COMPIÈGNE (Avenue de Beaune).

nière entre les mains des Bourguignons. La vaillante héroïne, qui allait toujours de l'avant, avait organisé une sortie contre l'ennemi : on ne s'explique pas comment, au moment où elle voulait rentrer dans la ville, elle en trouva les portes closes. La statue de Jeanne d'Arc, inaugurée en 1880 sur la place de l'Hôtel-de-Ville, est en quelque sorte un monument expiatoire de la criminelle maladresse des Compiégnois de 1430.

Il est bien joli, cet hôtel de ville, et en le voyant, on ne peut nier l'influence flamande qui a présidé à sa construction. Il date des premières années du XVIe siècle et n'est haut que d'un étage, surmonté d'un beffroi; mais quel goût exquis dans cette architecture sobre et élégante ! Le beffroi est pourvu d'une vieille cloche fondue en 1303 et provenant d'une église de la ville. On la nomme *bonclocke*, ce qui, en picard, signifie toscin. En avant du beffroi, se voient trois *jacquemarts*, guerriers du XVIe siècle qui sonnent les heures. Au-dessous est une statue moderne de Louis XII.

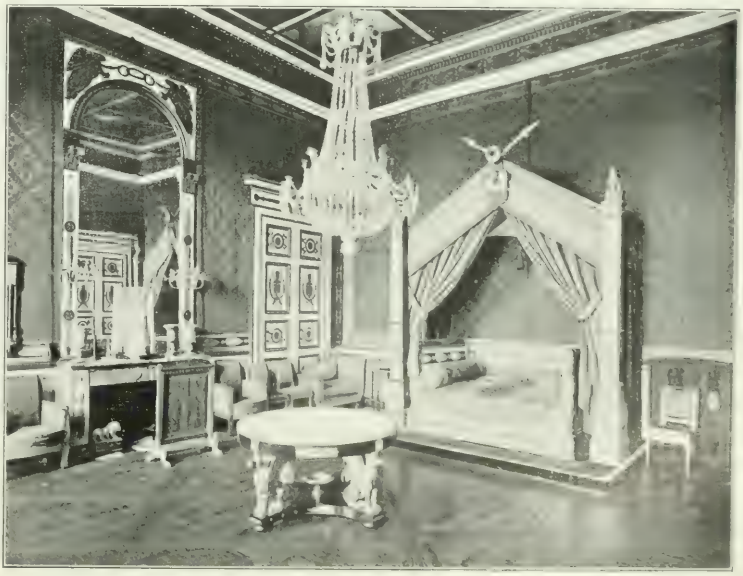
Mais la véritable gloire de Compiègne, gloire un peu éphémère, à la vérité, et probablement sans lendemain, c'est son château. Dès les premiers temps de la monarchie, les rois aimèrent à résider à Compiègne, où leur demeure était désignée sous le terme ambitieux de *palatium*, palais. Charlemagne, Charles le Chauve s'y plurent beaucoup. Charles V fit reconstruire ce palais, qui, désormais, s'appela plus modestement château, quoiqu'il fût certainement plus important. Ses successeurs s'en contentèrent jusqu'à Louis XV, qui avait la manie de la bâtisse. A la date du 14 juillet 1746, d'Argenson s'exprime ainsi dans son journal : «... A Compiègne, on va bâtir un château dans toutes les formes. On attribue ceci à Mme de Pompadour, mais on a tort : ce n'est point par goût personnel, c'est pour plaire et pour amuser le roi qu'elle le jette dans ces entreprises dont l'exécution est confiée à son oncle. »

Gabriel en fut l'architecte. Les travaux ne s'achevèrent que sous Louis XVI, qui, lui aussi, vint volontiers à Compiègne. Marie-Antoinette, lorsqu'elle l'y accompagnait, devait se souvenir que la forêt de Compiègne avait été témoin, en 1770, de sa première entrevue avec son futur époux.

Nous avons hâte d'en venir à la période vraiment brillante du château, au règne de Napoléon III. C'est une justice à rendre à l'empereur, qu'aimant Compiègne, il lui fut fidèle et ne manqua pas d'y venir passer plusieurs mois durant chaque année de son règne. Il faut aussi lui savoir gré d'avoir tenu à mêler aux plaisirs mondains et vicieux de la cour impériale les distractions littéraires et artistiques; d'avoir cherché à honorer les écrivains les plus en vue de son temps en les inscrivant sur la liste de ses invités de Compiègne. Leurs noms sont bien connus : parmi les familiers, c'étaient Mérimée, Viollet-le-Duc, Octave Feuillet, Émile Augier, Vigny, Camille Doucet, Jules Sandeau, et bien d'autres encore.

La grande distraction du soir était le théâtre. M. A. Leveaux a publié tout un volume sur ce sujet. Voici comment [illegible] des représentations : « Les invitations étaient faites pour huit heures et le spectacle commençait à huit heures et demie, quelquefois à neuf heures, aussitôt que l'empereur et l'impératrice prenaient place sur les deux fauteuils occupant le devant de la loge impériale. Cette loge, remplissant le fond de la salle dans toute sa largeur, était précédée d'une première galerie où étaient admises exclusivement des dames en toilette de bal. Les invités du palais avaient place dans la loge impériale, ainsi que les grands officiers de la maison de l'empereur, au nombre d'à peu près soixante-dix. Au-dessus de la loge impériale et de la première galerie, étaient les premières loges, remplies par les invités de la ville et des environs. Il y avait de plus un rang de secondes loges, occupées en grande partie par des gens de service. Le rez-de-chaussée se composait d'un orchestre, d'un parterre pour les officiers jusqu'au grade de capitaine inclusivement, et d'un amphithéâtre placé entre le parterre et la loge impériale, à 2 mètres en dessous, et réservé aux magistrats, aux officiers supérieurs, aux conseillers généraux, maires, adjoints et autres fonctionnaires civils, chefs de service, tous en uniforme.

« A l'entrée de l'empereur et de l'impératrice, toute la salle se levait, et, quelques minutes après, le spectacle commençait. Pendant

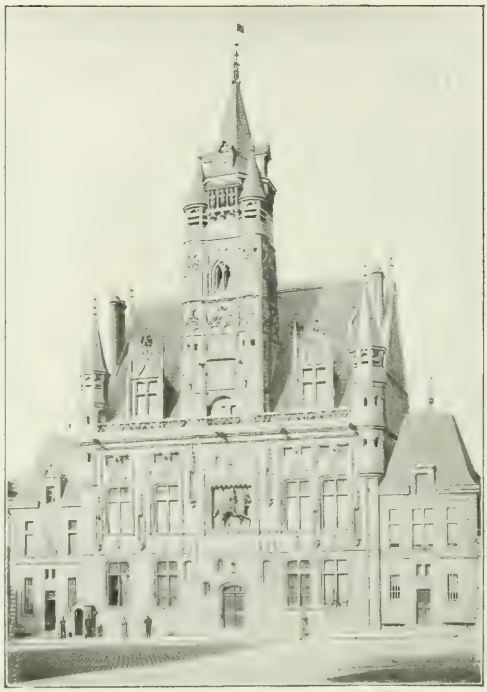


CHAMBRE A COUCHER DE NAPOLÉON III A COMPIÈGNE.

les entractes, les personnes placées à l'amphithéâtre et au parterre se levaient et, tournant le dos à la scène, faisaient face à la loge impériale; des valets de pied, en grande livrée à poudre, présentaient des rafraîchissements, punch, glaces, gâteaux, etc. D'ordinaire, l'empereur et l'impératrice quittaient la salle pendant un quart d'heure pour se retirer dans un petit salon placé près de l'entrée de la loge impériale. Les comédiens du Théâtre-Français sont venus là plus d'une fois recevoir des compliments de leurs Majestés. Le spectacle finissait à onze heures et demie, rarement plus tard. L'empereur et l'impératrice saluaient en se retirant. »

Épargné par l'invasion étrangère, le château est devenu un musée. Le public est admis tous les jours à en visiter les galeries et les appartements réservés. C'est, en partie, un musée d'ameublement. A part quelques belles toiles signées Coypel, Gros, Girodet, Hubert Fleury, Robert Fleury, Joseph Vernet, et un certain nombre de tapisseries des Gobelins et de Beauvais, on y montre surtout des objets mobiliers : l'échiquier de Napoléon Ier, de charmantes pendules, des vases, des consoles, etc.

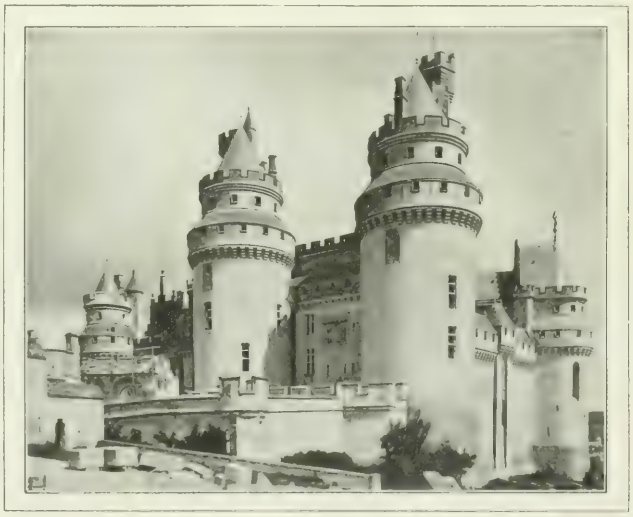
Aux portes mêmes de Compiègne, s'ouvre une séculaire et magnifique forêt, la **forêt de Compiègne**, vaste d'environ 16,000 hectares, abondante en hautes futaies, riche en cours d'eau et en fontaines, sillonnée par d'excellentes routes. Les excursions y sont variées à l'infini, mais il en est une qu'on ne saurait négliger, c'est celle de **Pierrefonds**. Deux modes de locomotion s'offrent au touriste, entre lesquels il choisira : la ligne du chemin de fer (17 kilomètres de Compiègne à Pierrefonds, six trains par jour) ou la route de terre (13 kilomètres).



HOTEL DE VILLE DE COMPIÈGNE

Perdu au milieu de ces bois, un castel féodal s'élevait à Pierrefonds, au XIIe siècle, succédant, pense-t-on, à une construction, plus ancienne encore que mentionnent les documents de l'époque carolingienne. Au commencement du XVe siècle, Louis d'Orléans — la victime du duc de Bourgogne — fit édifier sur cet emplacement un château fort pourvu de l'appareil militaire le plus redoutable.

Nombreux furent les assauts auxquels Pierrefonds résista victorieusement jusqu'à Louis XIII, qui le fit démanteler. Les ruines seraient encore restées pour longtemps sans doute dans cet état, si Pierrefonds n'avait pas bénéficié de la faveur que Napoléon III accordait à Compiègne. Sa restauration fut confiée en 1858 à Viollet-le-Duc; elle n'a été achevée qu'après la guerre. C'est ici le lieu de dire, avec tous ceux qui ont écrit sur Pierrefonds ou qui l'ont visité, que l'éminent architecte a été mal inspiré. Entraîné par sa passion de l'archéologie, par sa science du détail, il a fait un Pierrefonds tout neuf, beaucoup trop neuf. Là, comme dans sa restitution des remparts de Carcassonne, il ne nous donne pas l'illusion d'un monument du passé, mais plutôt celle d'une maquette gigantesque, destinée à un musée. Pour savant et étudié qu'il est, son rajeunissement, de nouveau vieilli par le temps, n'aura toute sa valeur que dans cinq ou six siècles.



VUE DU CHATEAU DE PIERREFONDS.

Il n'y a pas que les archéologues qui soient attirés à Pierrefonds. Ce bourg aimable possède un établissement thermal où se traitent particulièrement les maladies des voies respiratoires, comme à Enghien, et les hautes tours du château se mirent dans les eaux d'un lac charmant.

Plusieurs autres excursions peuvent être faites dans la forêt de Compiègne. Nous recommanderons tout spécialement celle de **Champlieu**, à l'extrémité Sud de la forêt. Champlieu n'est plus qu'un hameau de quelques habitants; ce fut, à l'époque gallo-romaine, une ville importante; un théâtre romain, des bains, les ruines d'un temple, attestent le degré de civilisation qu'avaient ainsi atteint, il y a dix-huit cents ans, certaines localités aujourd'hui réduites à une simple colonie agricole.

Non loin de là, l'église de **Morienval** est un spécimen fort intéressant de l'architecture du XIe siècle.

La région Nord-Est des environs de Paris est de beaucoup moins riante que toutes les autres. La banlieue immédiate de Paris y constitue d'abord une plaine envahie par l'industrie, puis des plateaux occupés par la grande agriculture. A peine, çà et là, un bouquet d'arbres pour reposer la vue d'un paysage aussi monotone. Sur la ligne de Crépy-en-Valois, si l'on veut faire une excursion agréable, il faut aller jusqu'à Plessis-Belleville (43 kilomètres), et prendre une voiture de correspondance qui conduit à **Ermenonville**. Après tant de pérégrinations, d'asiles acceptés et abandonnés tour à tour, l'auteur des *Confessions* avait, au printemps de 1778, accepté l'hospitalité chez le marquis de Girardin, possesseur du château d'Ermenonville. Un pavillon isolé au milieu d'un parc n'était-ce pas le bonheur assuré pour la fin d'une existence si mouvementée? Rousseau ne devait en jouir que moins de deux mois; il mourut presque subitement le 3 juillet 1778. On sait qu'il fut enterré dans une île du parc même, l'île des Peupliers, et qu'en 1794 ses restes furent exhumés et transportés, avec une pompe funèbre des plus solennelles, au Panthéon; le tombeau est resté, œuvre de P. Robert, et, quoique vide, il inspire aux visiteurs le même sentiment de respectueuse mélancolie que si la dépouille illustre qu'il renfermait n'en avait pas été enlevée.

JARDINS ET CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU
Cd Quartier Boufflers
Jardin de Diane
Cour des Adieux
Parterre
Parc
Etang
Jardin Anglais
Manège
Carrefour de Maintenon
Carrefour
Manutention
Bassin du Tibre
Ecole d'Application
Canal
MELUN
Vaux-le Pénil
Dammarie-les Lys
la Rochette
Chartrettes
Fontaine-le Port
Sermaise
Plaine de Sermaise
Bois de Barbeau
Bois de St Denis
Bois le Roi
Croix de Vitry
Chailly-en-Bière
Perthes
Villiers-en-Bière
Orgenoy
Croix d'Augas
Samois
Héricy
Vulaines-s-Seine
Samoreau
Thomery
Croix de Guise
Champagne
Veneux Nadon
Moret
Croix du Gd Maître
Croix de St Herem
Plaine du Rosoir
Croix de Souvray
Recloses
Ury
Achères
Bourron
Montigny
Episy
Villiers-s-Grez
Bois de Villiers
Fontainebleau
Croix du Grand Veneur
Arbonne
Vente des Charmes
Chêne brûlé
la Croix Franchard
Gorges de Franchard
Gorges d'Apremont
Dormoir
Barbizon
St Martin-en-Bière
Bas Bréau
Monts de Fays
la Belle Croix
la Bihourdière
Cassepot
Avon
Parc
Polygone
Bois Rond
Gds Feuillards
Vente de la Reine
Bois de Bouron
Garenne de Bourron
Marlotte
Bois de Champagne
Bois de Bréau
Bois des Moines
Bois des Joies
Bois des Courtilleraies
Bois de Notre-Dame
Bois de Vincennes
Bois de Boulogne
Bois de Meudon
Bois de Vincennes
Bois de Boulogne
Bois de Meudon
Bois de Vincennes
Bois de Boulogne
Bois de Meudon

LA MARE DE FRANCHARD. Forêt de Fontainebleau.

VINCENNES. — CHOISY-LE-ROI. — JUVISY. — FONTAINEBLEAU. — CORBEIL. — ÉTAMPES. — MONTLHÉRY. CHEVREUSE. — DAMPIERRE. — LES VAUX-DE-CERNAY. — RAMBOUILLET.

Une fois franchie la zone fertile, mais monotone, des plateaux du Nord-Est, le paysage redevient aimable dans la région orientale des environs de Paris. Il doit son charme, en grande partie, au cours de la Marne, rivière coquette et sinueuse entre toutes, s'attardant en route, charmée qu'elle est de refléter les sommets boisés des coteaux qui, sans cesse, lui barrent le chemin et qu'elle est bien forcée de contourner, peu soucieuse, en réalité, de voir mêler ses eaux à celles de sa grande sœur, la Seine.

Aux portes mêmes de la capitale viennent aboutir les avenues du **bois de Vincennes**, ce bois de Boulogne des arrondissements de l'Est. Créées et aménagées à la même époque pour le plaisir de la population parisienne, les deux promenades diffèrent cependant beaucoup d'aspect, moins par elles-mêmes que par leurs habituels visiteurs. Tel préférera l'une à l'autre; chacune a ses agréments, et c'est là une question de sentiment.

Si haut que l'on remonte dans l'histoire, on trouve des mentions de la forêt de Vincennes. Couvrant les deux rives de la Marne, elle se confondait, au Nord avec la forêt de Bondy, au Sud-Est avec celle de Sénart. Les rois de France la réduisirent aux proportions d'un vaste parc qu'ils firent, dès le XIIe siècle, entourer de murs pour y chasser plus commodément, et ils se plurent à y venir souvent. L'anecdote si connue qui nous montre saint Louis rendant la justice sous un chêne du bois de Vincennes ne saurait être mise en doute, car elle est rapportée par Joinville lui-même, contemporain très digne de foi: « Maintes fois avint que, en esté, il se alloit seoir ou bois de Vincennes après sa messe, et se acostoient à un chesne, et nous fesoit seoir autour de lui. Et tout cil qui avoient afaire venoient parler à li sang destourbir (empêchement) d'huissier ne d'autre. » Justice expéditive, qui, sans doute, valait bien la nôtre, sans en avoir les ruineux inconvénients!

Jusqu'à la Révolution le parc resta clos. Les « gens de pied » étaient admis à y passer — à leurs risques et périls pendant les chasses — mais les voitures en étaient exclues. Nous avons sous les yeux une dépêche du ministre de la maison du roi, prescrivant, à la date du 14 février 1703, au gouverneur du château, Bernaville, d'empêcher « à l'avenir les chariots, charrettes, fourgons et autres voitures publiques de passer dans le parc, par quelques portes que ce soit, ainsy que cela se pratique dans celuy de Versailles ».

Cette rigueur disparut avec l'ancien régime. Le bois de Vincennes redevint ouvert à tous; les routes qui le traversaient passaient même pour n'être pas toujours très sûres; ceux qui ont écrit sur les environs de Paris il y a une centaine d'années s'accordent à dire qu'il offrait des promenades solitaires et délicieuses.

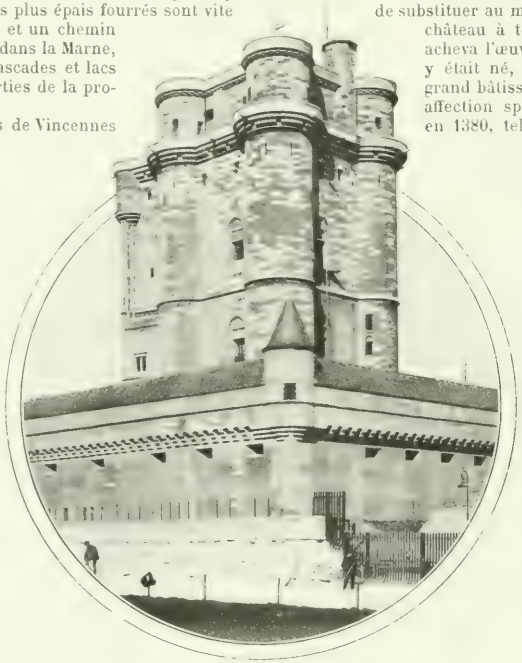
Il en fut ainsi jusqu'au second Empire. Le bois de Boulogne venait d'être transformé. Soucieux de plaire aux populations des faubourgs populeux, plus encore qu'à celles des quartiers riches, Napoléon III, sur les conseils d'Haussmann, décida de faire pour le bois de Vincennes ce qui avait été fait pour celui de Boulogne. Une loi du 24 juillet 1860 le détacha du domaine de l'Etat pour le céder à la Ville de Paris; celle-ci s'engageait à en faire, dans le délai de quatre ans, une promenade publique. La surface concédée fut de 1,000 hectares, sans compter les terrains enclavés et retenus par le ministre de la Guerre, ou concédés à une société de courses de chevaux. Les jardiniers d'Alphand se mirent à l'œuvre et firent du bois de Vincennes ce qu'il est

aujourd'hui : un très vaste jardin anglais, qu'encadrent des massifs de bois donnant l'illusion, çà et là, d'une véritable forêt. On peut s'y engager sans crainte de s'y perdre : les plus épais fourrés sont vite interrompus par une route carrossable et un chemin de piétons. L'eau manquait : on la prit dans la Marne, à Saint-Maur, et dès lors, ruisseaux, cascades et lacs répandirent dans presque toutes les parties de la promenade leur charme et leur fraîcheur.

Les points les plus agréables du bois de Vincennes sont : les lacs Daumesnil (où l'on canote) et de Saint-Mandé, très pittoresquement encaissés au milieu de la verdure (les tramways de la Bastille à Charenton et du Louvre à Vincennes y conduisent) ; le lac des Minimes, situé dans la plus belle partie de l'ancienne forêt, desservi par le tramway de Nogent et à proximité de la gare de Fontenay; le plateau de Gravelle, dominant la vallée de la Marne, et, au delà, celle de la Seine; les pelouses de Saint-Mandé, où de nombreux joueurs de boules, constitués en société, rivalisent de coup d'œil et d'adresse à se disputer le voisinage du « cochonnet ».

Malheureusement, le bois est partagé en deux par un vaste espace dénudé, le polygone, affecté aux manœuvres militaires, et dont la traversée, pour les promeneurs, est fort désagréable en toute saison. A l'une des extrémités de ce Sahara s'élève une pyramide consacrant — n'est-ce pas maintenant une ironie? — le reboisement qu'avait ordonné Louis XV en 1731 de cette partie de la forêt.

Le **château de Vincennes** est un des plus curieux monuments de l'architecture militaire du XIVe siècle. Il est resté debout pour consoler les archéologues de la disparition de la Bastille, dont il était à peu près le contemporain. Il ne s'en est guère fallu, d'ailleurs, qu'il n'ait disparu avant elle. Le 19 novembre 1787, l'Assemblée provinciale de l'Ile-de-France eut à statuer sur la réclamation présentée par les habitants de Vincennes et autres lieux voisins, au sujet des impôts que leur valait la garde et l'entretien du château. Elle y répondit en ces termes : « Les dépenses ne doivent plus avoir lieu à compter du mois d'octobre dernier, *d'après les ordres donnés par le roi pour la vente ou la démolition de ce château.* » On croit rêver à lire une pareille déclaration, et il faut se rappeler que, nous avons eu occasion de le dire (p. 134), la démolition de la Bastille était une chose décidée en 1784. Quelle stupéfiante indifférence professait Louis XVI en face de ces édifices, imposants par eux-mêmes, par leur âge, par les souvenirs qu'à un roi de France plus qu'à tout autre, ils devaient rappeler! celui de Vincennes, surtout, que le chêne de saint Louis et cinq siècles de fidèles services semblaient devoir défendre contre toute idée de destruction administrative. On connaît la date exacte — 1337 — à laquelle Philippe de Valois entreprit de substituer au manoir délabré de ses prédécesseurs un château à toute épreuve. Ce n'est pas lui qui en acheva l'œuvre : c'est son petit-fils, Charles V, qui y était né, précisément en cette année 1337, et, grand bâtisseur de châteaux, conserva toujours une affection spéciale à celui-là. Tel était Vincennes en 1380, tel il serait encore aujourd'hui si, dans les cinquante premières années du XIXe siècle, on n'avait jugé bon de le découronner de ses huit tours, et si, dans les cinquante dernières, on n'avait dénaturé son plan primitif par l'adjonction de bâtiments annexes, désignés sous le nom de nouveau fort.



LE DONJON DE VINCENNES.

L'accès n'en est pas aisé ; il faut solliciter de l'autorité militaire une permission que la simple curiosité ne suffit pas toujours à justifier. Du dehors, au moins, on peut admirer le portail d'entrée, précédé de son pont dormant et de son pont-levis, et, sur la face Ouest, le magnifique donjon, haut de plus de 50 mètres, du sommet duquel la vue est si belle; mais il est impossible d'apercevoir la chapelle, bijou d'architecture commencé en 1379 dans le style flamboyant, achevé seulement sous François Ier, décoré de remarquables vitraux de la Renaissance signés Jean Cousin.

Depuis Louis XI, le château de Vincennes fut une prison d'Etat, succursale de la Bastille, qui reçut ses prisonniers lorsqu'il fut désaffecté, en 1784. Il eut encore à jouer ce sombre rôle en 1804 ; c'est là, en effet, que le duc d'Enghien, arrêté le 15 mars 1804 à Ettenheim, non loin de Bade, fut amené dans la soirée du 20, et comparut devant un conseil de guerre convoqué en quelques heures, qui le condamna, après un interrogatoire sommaire, à être passé par les armes. La sentence fut exécutée la nuit même par un peloton de la garnison, dans les fossés du château. On ne saura sans doute jamais si la colère de Napoléon était feinte ou sincère lorsqu'il apprit, le lendemain, à la Malmaison, l'iniquité qui venait d'être commise. La Restauration éleva au petit-fils du grand Condé un monument commémoratif à l'endroit même où il avait été fusillé; sa sépulture a été plus tard transférée dans la chapelle du château. Déjà, il faut le dire, la tache de sang dont les murs de Vincennes étaient ainsi souillés avait été en quelque sorte effacée par la résistance héroïque que le général Daumesnil, gouverneur du fort, opposa aux armées alliées en 1814 et en 1815.

A l'Est et au Sud, le bois de Vincennes domine la vallée de la Marne, qui, avant de se joindre à la Seine, en face de Charenton exactement à Conflans, synonyme de confluent, décrit une courbe

PAVILLON DES FORÊTS AU BOIS DE VINCENNES.

ENTRÉE PRINCIPALE DU FORT DE VINCENNES.

PONT DES BELLES-FONTAINES, A JUVISY.
(Vue prise de la rivière.)

des plus gracieuses, prenant naissance à Joinville-le-Pont, et formant une boucle si complète qu'après un circuit de 3 lieues, elle revient presque au point de départ, en face de Joinville même. C'est ce que l'on appelle le **tour de Marne**. Il y a vingt ans encore, avant que le sport de la locomotion sur route eût détrôné le canotage, on n'aurait pas rencontré, de Gournay à Mantes, de Compiègne à la Fin-d'Oise, une yole, un yacht, une norvégienne, un bateau à voile, une périssoire qui n'eût accompli, et bien des fois, son tour de Marne. Où trouver plus riants paysages, promenade plus facile, malgré les deux écluses de Joinville et de Créteil, puisqu'il suffit de se laisser glisser au fil de l'eau, parmi des îles pleines d'ombre, au pied des coteaux boisés de Champigny, de Chennevières, de Bonneuil, de Créteil, sur la rive gauche, tandis qu'à sa droite on longe la presqu'île dont Saint-Maur est le chef-lieu, avec ses annexes : Champignolles, La Varenne, Adamville, localités chères entre toutes aux amoureux de la villégiature, de la natation, de la pêche et aux derniers fervents de l'aviron.

Quelque agréable que soit le tour de Marne aux promeneurs, il constituerait pour la navigation un fâcheux retard — les péniches sont insensibles aux beautés de la nature — si l'on n'y avait pourvu, dès le premier empire, en reliant les deux bras de la rivière par un canal, en partie souterrain (600 mètres), en partie à ciel ouvert (515 mètres), qui a son origine à 200 mètres en aval du pont de Joinville, et son embouchure au hameau de Gravelle, où il aboutit à un autre canal latéral à la Marne qui conduit les bateaux jusqu'aux eaux mêmes de la Seine. Parallèlement au canal de Joinville, en a été creusé un autre, aux frais de la Ville de Paris, en 1864 et 1865, pour alimenter les usines de Saint-Maur, d'où un jeu de turbines élève la Marne et la refoule jusqu'aux réservoirs de Ménilmontant, en fournissant au bois de Vincennes, comme nous l'avons dit, ce qui est nécessaire à son alimentation.

Au delà de la Marne, la banlieue Sud-Est constitue une vaste plaine jusqu'à **Choisy-le-Roi**, petite ville plus célèbre dans le passé, par les souvenirs qu'y ont laissés la Grande Mademoiselle et plus tard Louis XV, qu'intéressante dans le présent, partagée qu'elle est entre l'industrie et la bourgeoisie parisiennes.

Il faut remonter la Seine jusqu'à **Ablon** et **Athis-Mons**, deux charmants villages de la rive gauche, jusqu'à Villeneuve-Saint-Georges, au confluent de la jolie rivière d'Yerres, dominé par les coteaux de Grosbois, pour retrouver des sites agréables.

Plus en amont encore, voici **Juvisy**, où un bras de l'Orge se réunit à la Seine après avoir passé sous le *pont des Belles-Fontaines*. Les amis de l'art connaissent trop peu ce bel édifice, qui n'a pas d'équivalent. Jusqu'en 1728, la grande route de Fontainebleau rencontrait, dans la traversée de Juvisy, une pente escarpée, parfois inaccessible, formée par le lit de la Seine et de l'Orge. On y remédia par la construction, au-dessus de la vallée, du pont en question. Il dut son appellation aux deux fontaines élégantes, sculptées par Coustou, alimentées d'eau de l'Orge, qu'on baptisa plaisamment du nom d'orgeat de Juvisy. Mais là n'est pas le vrai mérite du pont : c'est d'en bas, du bord de la rivière qu'il doit être vu. Au-dessous de la baie cintrée sur laquelle passe la route, l'architecte, trop modeste pour signer son œuvre — on suppose que ce fut Gabriel — a imaginé d'opposer à la poussée des terres une série de [illegible] d'une structure très ferme et très légère à la fois, donnant à l'œil une sensation tout à fait inattendue.

L'une des fontaines du pont porte une inscription ainsi conçue : « Ce monument a été restauré sous le règne de Napoléon le Grand, en 1813. » L'année suivante, le 30 mars, dans la soirée, l'empereur passait sur le pont des Belles-Fontaines, marchant sur Paris que les Alliés bloquaient. Deux kilomètres plus loin, au hameau de la Cour-de-France, entre Juvisy et Athis, il s'arrêta et n'alla pas plus avant : on venait de lui apprendre la capitulation de la capitale...

C'est à Juvisy que se termine, dans une molle inflexion vers la plaine, le haut plateau de Longboyau, qui, du côté de Paris, commence à Villejuif et sépare la vallée de la Seine de celle de la Bièvre. La grande culture y est seule en honneur; déjà l'on s'y croirait dans la Beauce; çà et là, quelques clochers de villages coupent l'uniformité de l'horizon : Orly, Rungis, Fresnes, Wissous, Paray. En descendant la vallée de la Bièvre par la belle route nationale de Choisy-le-Roi à Versailles, au bord même du tranquille cours d'eau, un groupe de bâtiments attire l'attention.

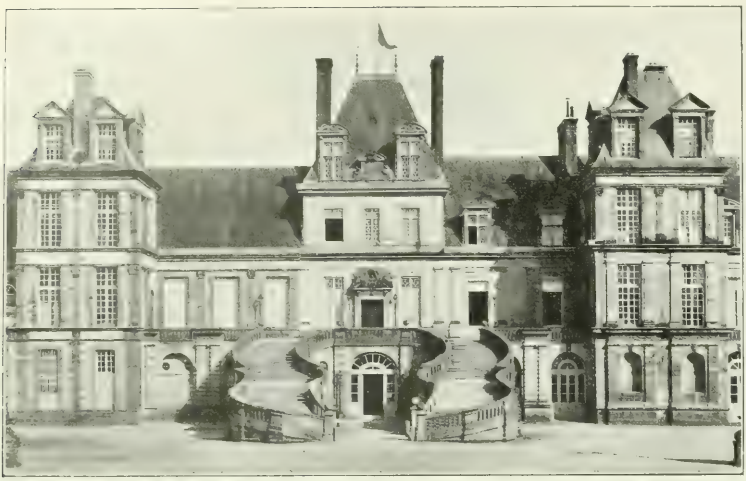
Ce n'est pas un château, comme on s'attendrait pourtant à en voir dans ces aimables campagnes, où le nom de Berny évoque à l'esprit tant de gracieuses images : les fêtes qu'y donnait le comte de Clermont, sous l'ancien régime, les courses au clocher, à une époque moins lointaine. A les regarder de plus près, ces constructions ont l'air peu engageant et, en effet, ce sont des prisons, les prisons de Fresnes, que le département de la Seine a fait ériger dans ce joli cadre de verdure pour remplacer celles de Mazas et de Sainte-Pélagie, dont Paris ne voulait plus.

Perpendiculairement à celle de la Bièvre, une vallée aimable entre toutes s'ouvre en face de Bourg-la-Reine; elle est desservie par le chemin de fer de Sceaux qui la gravit en serpentant. Nulle part, la banlieue de Paris n'est plus charmante; c'est le pays des roses, des fruits, des arbustes vivaces. Sceaux en est la capitale; les félibres du Midi y viennent chaque été communier littérairement avec les félibres du Nord, devant la tombe de Florian, devant les bustes d'Aubanel et de Paul Arène.

Moins éthérées, sans doute, sont les aspirations des bandes joyeuses qui viennent prendre leurs ébats non loin de là, à Robinson : les gais repas au sommet des arbres, les promenades à cheval ou à âne sur la route montante et ensoleillée qui mène aux bois de Verrières, la balançoire lancée à toute volée, voilà les plaisirs qu'elles y viennent prendre, et même ils sont le petit nombre ceux qui songent à descendre dans les profondeurs de l'adorable vallée aux Loups pour chercher à y retrouver le souvenir de l'hôte illustre qui longtemps y vécut : François-René de Chateaubriand.

Il faut cependant dépasser de quelques lieues la zone immédiate de

PONT DES BELLES-FONTAINES, A JUVISY.



Phot. Neurdein

ESCALIER DU FER A CHEVAL ET COUR DES ADIEUX, A FONTAINEBLEAU.

la banlieue parisienne pour trouver, dans la région du Sud-Est et du Sud, matière à des excursions tout à fait intéressantes. Dans l'ordre géographique, elles se présentent de la façon suivante : Fontainebleau, Corbeil, Etampes, Montlhéry, Chevreuse, Dampierre, les Vaux-de-Cernay, Rambouillet.

FONTAINEBLEAU

Le château. — Lorsque le territoire de la Gaule était à peu près exclusivement occupé par des forêts, il y en avait une très vaste, prenant naissance sur les rives de la Seine, non loin de l'endroit où cette rivière reçoit les eaux de l'Yonne, et qui reçut le nom énigmatique de forêt de Bière. Au XIIe siècle, elle s'appelait déjà forêt de Fontainebleau, dénomination dont la seconde partie n'a pas été mieux expliquée, car l'histoire d'un levrier nommé Blaud, découvrant une source jusque-là inconnue, nous paraît à peine bonne pour masquer aux enfants un aveu d'ignorance. — Partout où il y avait une grande forêt, on peut être assuré de rencontrer une résidence royale : nos rois étaient passionnés pour la chasse. C'est Louis VII qui créa celle de Fontainebleau; il existe des chartes expédiées par lui de cette résidence, dont il fit un véritable château fort, avec une chapelle dédiée à saint Saturnin, que consacra Thomas Becket, le célèbre archevêque de Cantorbéry, chapelle encore aujourd'hui conservée, ainsi que les substructions d'un donjon élevé à la même époque. Saint Louis se plut à Fontainebleau, bien qu'un jour il ait été attaqué dans la forêt par une bande de malandrins et ait failli n'en pas revenir vivant. Philippe le Bel y naquit et tint à venir y mourir. Charles V y installa une de ses « librairies » : car il aimait d'un amour égal les œuvres de la pensée et celles de l'architecture.

Avec François Ier allait commencer la gloire de Fontainebleau. Comme à Saint-Germain, il transforma le vieux château féodal en un palais étincelant de toutes les grâces de la Renaissance. Henri II continua son œuvre et Henri IV y apporta aussi une importante contribution. Ce séjour lui plaisait fort; il l'embellit de plusieurs constructions que nous noterons au passage et créa le parc qui s'étend vers l'Est jusqu'à Avon. Il s'y trouvait en 1603, au mois de mai, et si gravement malade qu'il adressa le billet suivant à son fidèle Sully :

« Mon amy, je me sens si mal qu'il y a apparence que Dieu veut disposer de moy. Or, estant obligé, après le soin de mon salut, de penser aux arrangemens nécessaires pour asseurer ma succession à mes enfans, et les faire régner heureusement, à l'avantage de ma femme, de mon Estat, de mes bons serviteurs et de mon pauvre peuple, que j'aime comme mes chers enfans, je désire conférer avec vous sur toutes ces choses. Venez donc me trouver en diligence, sans en rien dire à personne. Faites semblant de venir au prêche à Ablon, et, y ayant secrètement fait trouver des chevaux de poste, rendez-vous ici dès aujourd'huy. » Sully accourut : ce n'était qu'une fausse alerte.

Deux ans avant, le 27 septembre 1601, Louis XIII était né à Fontainebleau. Il lui en témoigna sa reconnaissance en faisant construire pour la ville une église que Louis XIV transforma en paroisse en 1661. Jusque-là, les habitants de Fontainebleau étaient paroissiens d'Avon. Louis XIV montra moins de tendresse pour ce séjour : Saint-Germain, Versailles, Marly le retenaient impérieusement; aussi l'abandonna-t-il à la malheureuse Henriette de France, puis à la sinistre Christine de Suède. Sous Louis XV, les arts y furent quelque temps en honneur : c'est dans la salle de spectacle du château que fut représenté pour la première fois le *Devin de village*, de J.-J. Rousseau, en 1754, *Tancrède*, de Voltaire, en 1760. Napoléon Ier est le dernier souverain qui ait résidé à Fontainebleau; sous son règne, le château fut le théâtre de plusieurs événements qui appartiennent à l'histoire : les deux séjours du pape Pie VII — entouré d'honneurs en 1805, lorsqu'il vint sacrer l'empereur; captif et maltraité en 1812 — enfin l'abdication et les adieux aux troupes. Au cours de sa magistrature, si tragiquement interrompue, le président Carnot séjourna pendant deux étés au château.

La richesse du monument est en rapport avec celle de ses souvenirs historiques; elle leur doit aussi sa variété et le cachet de styles d'architecture très divers, pour ne pas dire disparates. Le plan du château est tout à fait dépourvu d'homogénéité; c'est là un défaut évident, interdisant toute description d'ensemble et ne laissant pas au visiteur la faculté de reconstituer par la pensée le plan des bâtiments successifs qu'il a parcourus. Il faut donc procéder par détail.

On entre dans le palais par la cour du Cheval-Blanc, que l'on nomme

Phot. Neurdein

VUE DU PARTERRE ET DU PARC DE FONTAINEBLEAU.

Phot. Nourdin.

LA TOUR DENECOURT, ANCIEN FORT DE L'EMPEREUR.

cour des Adieux depuis que Napoléon Ier, le 20 avril 1814, avant de partir pour l'île d'Elbe, y prit congé des généraux qui l'avaient tant de fois accompagné à la victoire, de sa vieille garde, du drapeau qu'il embrassa en pleurant. Elle devait son premier nom au moulage en plâtre du cheval de la statue de Marc-Aurèle, moulage qui fut démoli en 1626. Au fond de la cour, un escalier en fer à cheval, construit sous Louis XIII par Le Mercier, dont c'est une des meilleures œuvres, donne accès à la belle galerie François Ier, longue de 64 mètres, magnifique construction de la Renaissance, ornée de fresques remarquables.

A gauche est la chapelle de la Sainte-Trinité, qui date également de François Ier et fut décorée sous Henri IV de peintures de Fréminet. Au delà, les appartements de Napoléon Ier, parmi lesquels le cabinet avec la console sur laquelle l'empereur signa son abdication. Ces bâtiments prennent jour sur le jardin de l'Orangerie ou de Diane.

A droite sont les appartements dits du pape et, dans le pavillon d'angle, ceux des reines mères. La cour de la Fontaine, sur laquelle ils ouvrent, se termine par le bassin fameux où s'ébattent des carpes centenaires, dit-on, dont les ouïes sont traversées d'anneaux d'or.

Par l'élégante Porte dorée, on passe dans la cour Ovale, dite aussi du donjon. Son périmètre représente l'ancien château, antérieur à François Ier. On nomme appartement de saint Louis les bâtiments qui s'adossent à la cour de la Fontaine et à la galerie de François Ier, mais ce n'est là qu'une fiction, car ils datent seulement du XVIe siècle.

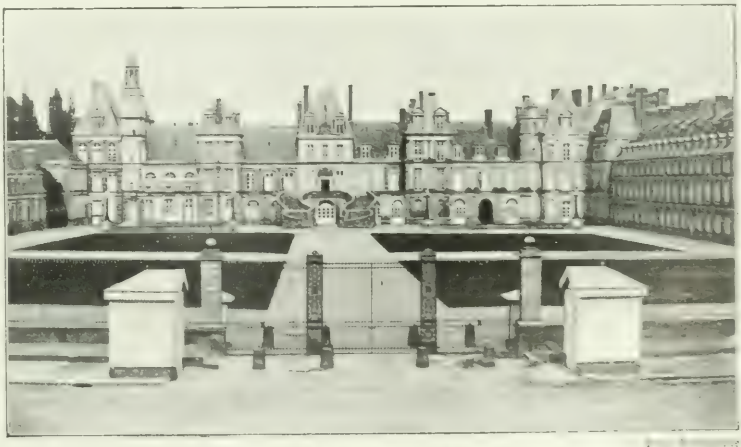
L'aile de droite contient la partie la plus remarquable du château : l'admirable galerie Henri II, appelée encore salle des fêtes, dont l'exquise [illegible] par Henri II à la [illegible] Diane de Poitiers. Tout proche est la chapelle [illegible] la chapelle Saint-Saturnin, dont [illegible] l'heure, aujourd'hui fermée. Enfin la porte Dauphine relie la cour Ovale à celle des Offices; elle est surmontée d'un dôme assez étrange, sous lequel Louis XIII reçut le baptême. Cette cour des Offices, qui correspond elle-même à la place d'Armes, date de Henri IV; les bâtiments considérables qui l'environnent abritèrent pendant quelque temps l'École spéciale militaire avant sa translation à Saint-Cyr, puis l'École d'application d'artillerie, pourvue maintenant de bâtiments particuliers, en dehors du château.

Le côté de la cour Ovale faisant face à la galerie Henri II n'est pas moins digne d'une visite : entre la cour des Princes et le jardin de l'Orangerie, on verra la galerie de Diane, et, non loin, la galerie des Cerfs où la reine Christine fit, le 10 novembre 1657, assassiner avec une sauvagerie féroce son écuyer, son conseiller, son amant infidèle, Monaldeschi. Un tableau et une inscription marquent l'endroit où le malheureux, percé de coups d'épée qui lui donnaient une mort trop lente, eut une agonie de près d'une heure. Tragédie épouvantable, qui aurait dû valoir à la reine de Suède une expulsion immédiate, devant laquelle Louis XIV eut la faiblesse d'hésiter.

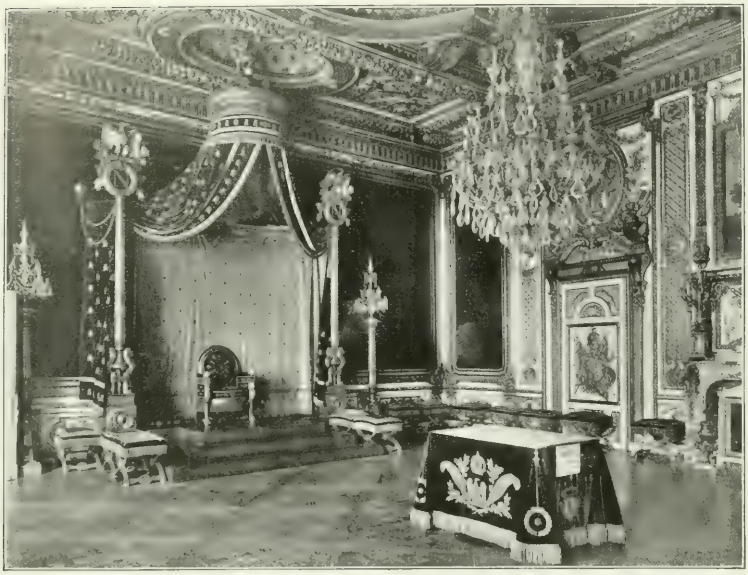
LA PIÈCE D'EAU DES CARPES, AU PALAIS DE FONTAINEBLEAU.

Le château est entouré de parterres, de jardins anglais et d'un parc où le grand canal et un joli [illegible] fraîcheur fort agréable; mais, après la visite du château, les touristes ont hâte de pénétrer dans la forêt et d'en connaître au moins les principaux sites.

La forêt. — Sa superficie n'est pas moindre de 100 kilomètres carrés, ce qui laisse, même à ceux de ses visiteurs qui se flattent de la connaître le mieux, la certitude à peu près complète de n'en jamais connaître toutes les parties. Deux hommes, cependant, méritent la renommée, et, de la part des touristes, une infinie



VUE DU PALAIS DE FONTAINEBLEAU.



Phot. Neurdein.

LA SALLE DU TRONE, AU PALAIS DE FONTAINEBLEAU.

reconnaissance pour avoir consacré leur existence à y faciliter les excursions, à ouvrir des sentiers dans le dédale des fourrés, à élever des poteaux indicateurs, à écrire des guides et à dresser des plans, à marquer sur les rochers, par des signes bleus et rouges, le sens du chemin qu'il faut suivre pour ne pas s'y égarer pendant des heures; ils se nomment Denecourt et Colinet, surnommés avec juste raison les sylvains de Fontainebleau.

Le tracé du chemin de fer de Lyon contribue heureusement à rendre accessibles, sans trop de fatigues, les différents cantons de ce vaste territoire, ceux qui sollicitent le plus la curiosité des promeneurs. La grande ligne de Lyon côtoie la lisière orientale de la forêt, entre Bois-le-Roi et Moret, et la ligne du Bourbonnais, se détachant de la précédente à Moret, en dessert la limite méridionale jusqu'à la station de Bourron.

De cette façon, il est possible de diviser les excursions principales en trois groupes ayant leur point de départ à l'une des trois gares de Melun, de Fontainebleau, de Montigny-Marlotte.

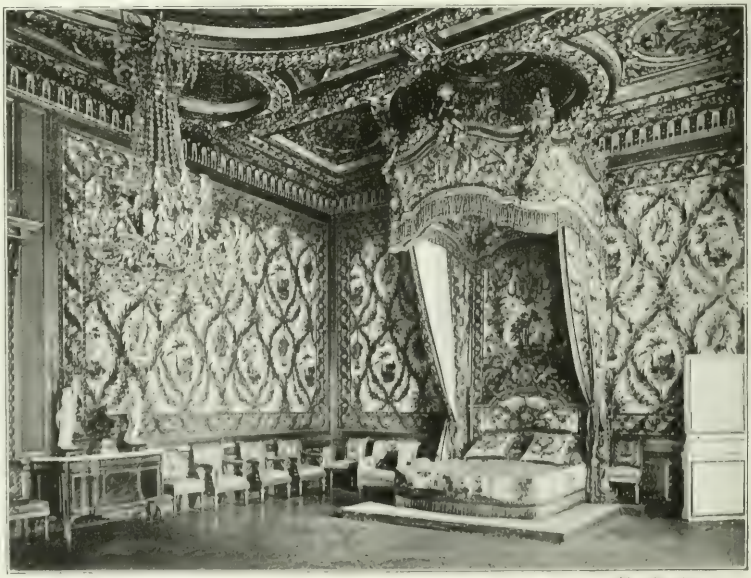
De la gare de Melun, un tramway mécanique conduit, en trois quarts d'heure (12 kilomètres de Melun, 57 de Paris) à Barbizon, simple hameau de la commune de Chailly-en-Bière, mais dont le nom seul évoque l'idée des hautes futaies, des gorges et des roches, en même temps que le souvenir de maîtres paysagistes tels que Th. Rousseau, François Millet, Daubigny. Arrivé là, on est dans la région occidentale de la forêt, la plus belle peut-être, au dire des connaisseurs. C'est le centre des excursions au camp de Chailly (vers le Nord-Est), aux futaies du Bas-Bréau et à la caverne des Brigands (vers le Sud-Est), aux gorges d'Apremont et à celles de Franchard (à l'Ouest).

Si l'on descend à la gare même de Fontainebleau, l'on n'a plus que l'embarras du choix. Fascinés bien naturellement par le château, la plupart des touristes s'orientent vers la ville où un tramway commode les conduit; mais à ceux qui sont venus pour la forêt nous recommanderons instamment de se maintenir sur la gauche du chemin de fer; ils trouveront des parties de forêts superbes entre la ligne et la Seine, entre Samois et Thomery, en passant par Valvins. Ici les deux charmes sont réunis : l'eau et le bois; le juste reproche que l'on a souvent fait à la forêt de Fontainebleau d'être trop aride et rocheuse ne saurait être justifié ici. Les excursions abondent, d'ailleurs, avec Fontainebleau pour centre : à l'Est, Avon, le mont Andart, le rocher Brûlé : au Nord, le mont Chamet, la vallée de la Solle, le rocher Cassepot : à l'Ouest, le mont Aigu, les gorges du Houx, le Long-boyau : au Sud, le mont Morillon, le rocher des Demoiselles, etc.

Par la ligne du Bourbonnais, il faut s'arrêter à la station de Montigny-Marlotte. A Montigny, que Guy de Maupassant célébra dans un de ses derniers romans, *Notre Cœur*, une rivière encore, le Loing, baigne la lisière de la forêt; Marlotte partage avec Barbizon le droit d'héberger les hôtes de ces bois. De là, les promenades les plus recherchées sont la mare aux Fées, la gorge aux Loups, et pour ceux, enfin, qui veulent reculer les limites du pittoresque jusqu'au point où il confine à la sauvagerie, les grandioses solitudes du Long-Rocher.

Corbeil, l'un des chefs-lieux d'arrondissement du département de Seine-et-Oise, est une aimable petite ville située sur la Seine, à son confluent avec l'Essonne, à la fois très manufacturière (les moulins Darblay sont célèbres) et très bourgeoise. La Seine s'est chargée de séparer ces deux éléments, en gardant le premier pour sa rive gauche. L'autre rive, celle du quartier tranquille, a conservé le nom de Vieux-Corbeil; sur le côteau qui la domine s'élève l'ancienne église de Saint-Germain-du-Vieux-Corbeil, restaurée et maintenant transformée en musée d'antiquités locales. Ce que la ville offre de plus curieux, c'est son église Saint-Spire, monument historique dont la construction remonte aux XIIe et XIIIe siècles et dont le portail hors œuvre donnait jadis accès au cloître de l'église. Les portes en ont été détruites pendant la Révolution, mais l'arcade gothique est restée intacte et très belle, encastrée tout simplement au milieu de maisons dont la banalité met mieux en relief l'élégance de son ogive et des deux échauguettes pointues dont elle est accostée.

Il fallait jadis une bonne journée pour aller de Paris à Corbeil par le coche d'eau; on l'appelait le Corbeillard et sa lenteur proverbiale lui a valu de donner son nom, devenu corbillard, à nos chars funèbres. Aujourd'hui, c'est un jeu pour les trains directs de faire ce trajet en trois quarts d'heure, et la route est aussi jolie que par l'antique cor-

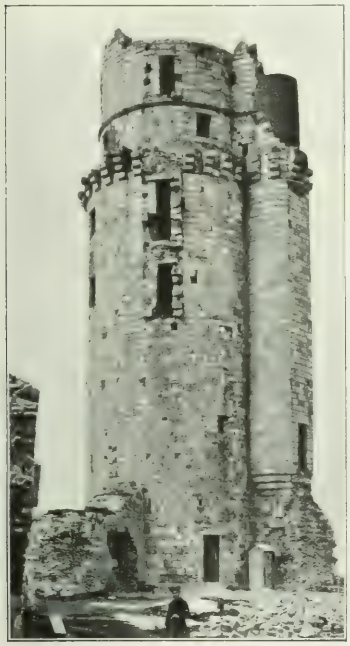


Phot. Neurdein.

CHAMBRE A COUCHER DE MARIE-ANTOINETTE, A FONTAINEBLEAU.

billard, car elle remonte comme lui la Seine et traverse ces localités charmantes qui ont nom : Villeneuve-Saint-Georges, Juvisy, Ris-Orangis, Evry-Petit-Bourg. Depuis quelques années, la ligne a été prolongée sur la rive gauche de la Seine entre Corbeil et Melun, d'où elle se prolonge par la rive droite jusqu'à Montereau, tandis que l'ancienne ligne, celle de Lyon, dessert la rive gauche du fleuve, entre ces deux dernières villes.

Étampes, si coquette soit-elle, ne justifierait peut-être pas suffisamment l'honneur d'une excursion spéciale, mais ceux qui, y passant, pourront s'arrêter quelques heures ne le regretteront pas. Malheureusement, le chemin de fer d'Orléans semble mal disposé à les encourager. Autrefois les trains rapides s'arrêtaient à Étampes; tous, maintenant, «brûlent» dédaigneusement sa gare, et la perspective d'aller de là à Orléans par un train omnibus n'a rien d'encourageant; nulle part, les plaines de la Beauce n'offrent une monotonie plus fastidieuse. Il n'en est pas de même, à vrai dire, entre Étampes et Paris; la campagne y offre toutes les variétés de ses attraits : vallons, bois, cours d'eau discrets, et, à chaque pas, de riants et riches villages, des propriétés magnifiques entourées de murs à perte de vue, ou de gentils chalets, montrant les dentelures de leurs façades à demi cachées derrière quelque vieil arbre.



LA TOUR DE MONTLHÉRY.

Étampes même est fort bien située au pied d'une colline d'où descend la Juine, grossie — oh! bien peu — des eaux de l'Œuf. Le sommet de la colline est couronné par un vénérable donjon, nommé la tour Guinette, qui est tout ce qui reste d'un château fort du XIIe siècle. Dans le centre de la ville se trouvent quelques maisons de l'époque de la Renaissance : celles de Diane de Poitiers, d'Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes.

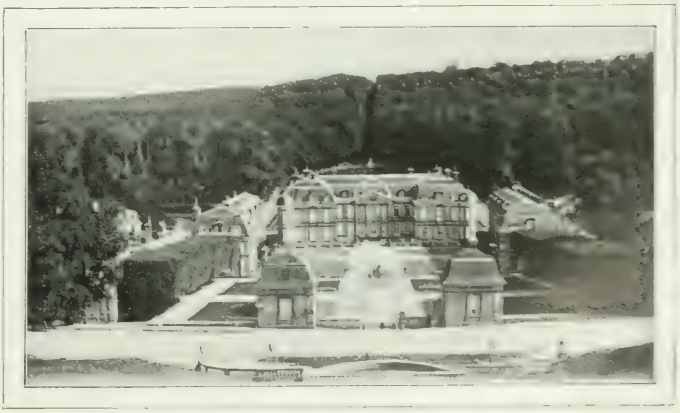
Du côté de l'Est, les environs offrent de nombreuses promenades, dont la plus attrayante consiste à rejoindre la forêt de Fontainebleau, tout au travers du canton de Milly, qu'arrose l'Essonne.

Montlhéry. — Pendant des siècles, Montlhéry n'eut de relations avec Paris que celles que lui procuraient les lourdes pataches parcourant la route d'Orléans. Quand la voie ferrée fut ouverte, en 1844, jusqu'à Orléans, on eut la ressource de s'arrêter à la station de Saint-Michel, qui n'est distante de Montlhéry que d'une lieue, et de là, soit pédestrement, soit en carriole, soit en voiture publique lorsque le service fut créé, arriver à destination. C'était tout un voyage; il fallait presque y être forcé pour le faire; les touristes regardaient à deux fois avant de l'entreprendre. Et pourtant, ils savaient trouver au terme de leur pérégrination de quoi les récompenser de leur peine. Ils n'ont plus hésité depuis qu'en 1894 leur a été livré le chemin de fer sur route de Paris à Arpajon, qui part de l'Odéon, et, en une heure et demie, les conduit au pied de la tour fameuse. Sans compter que dès que l'on a franchi les quelques kilomètres qui, au sortir même de Paris, n'ont rien de séduisant, la route ne paraît pas longue, tant les panoramas qui se succèdent sont d'un agréable aspect : le parc de Sceaux, que l'on côtoie de Bourg-la-Reine à la Croix-de-Berny, les hauteurs et la belle plaine de Wissous, jusqu'à Chilly-Mazarin, l'aimable Longjumeau, les magnifiques coteaux boisés qui dominent Saulx-les-Chartreux, la route d'Orléans que l'on retrouve à Ballainvilliers, toute bordée de vergers opulents avec des échappées à perte de vue sur les prairies qu'elle traverse. Déjà, dans le lointain, la tour se dresse à l'horizon. Boileau a été injuste pour elle dans *Le Lutrin*. Nous sommes moins sévères aujourd'hui pour les monuments du passé, surtout lorsqu'ils ont, comme celui-ci, huit cents ans d'existence, des brèches vénérables, que la brique a mal à propos et tant bien que mal cimentées, et une histoire glorieuse dans les annales de la féodalité, car, jusqu'à Louis XI, ce fut le rempart le plus redoutable derrière lequel s'abritèrent les vassaux en rébellion contre la royauté. Il suffit, d'ailleurs, d'en gravir non pas même la plate-forme supérieure, mais la «motte» sur laquelle elle est assise et de reconstituer par la pensée les différentes enceintes du château fort dont elle était le dernier refuge, pour comprendre quelle résistance des hommes résolus pouvaient opposer là à toute une armée.

CHATEAU DE LA MADELEINE A ARPAJON (Seine-et-Oise)

Le bourg ne se réveille de sa torpeur habituelle que les jours de foire et de marché, quand les fermiers des villes voisines s'y donnent rendez-vous d'affaires. Si souvent troublé jadis par les aventures belliqueuses, il donne asile maintenant à de nombreuses maisons d'éducation aux programmes éminemment pacifiques. Il a toutefois conservé quelques curieux vestiges du passé : une porte de ville très pittoresque, et la façade, malheureusement trop restaurée, d'un hôpital fondé par Louis VII.

Au Nord-Ouest de Montlhéry règnent de fertiles plateaux, mont, val ou plaine, ou bois encore, qui s'élèvent jusqu'à la vallée de l'Yvette. Quand on les a parcourus, l'on arrive au milieu d'un des sites les plus délicieux des environs de Paris. Nous disions plus haut que la région voisine d'Orgeval a été surnommée la petite Suisse; ici, le surnom s'applique au moins aussi bien; depuis longtemps, les paysagistes le



VUE GÉNÉRALE DU CHÂTEAU DE DAMPIERRE

savent et le nombre, sinon la valeur, est incalculable des tableaux, pochades, études, qui retracent les points de vue fournis par Chevreuse, Dampierre, les Vaux-de-Cernay et la profonde vallée de Port-Royal.

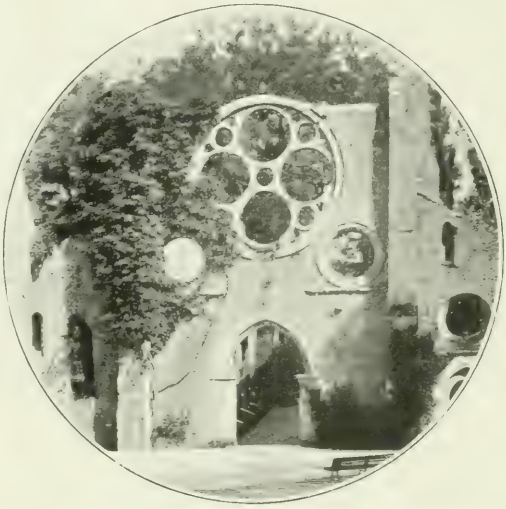
Le chemin de fer de Paris à Limours y conduit. Il faut descendre à la station de Saint-Remy-lès-Chevreuse, distante de 33 kilomètres. **Chevreuse** n'en est qu'à une demi-lieue. Construite sur les bords de l'Yvette, c'est une jolie petite ville, très bourgeoise et même un peu paysanne, en dépit de la couronne ducale qu'elle a droit à mettre dans ses armoiries. Elle est vite parcourue, mais l'on doit une visite aux ruines de son château, de la Madeleine comme on l'appelle du nom de la chapelle, aujourd'hui détruite, où allaient jadis prier les châtelains. Les ruines en sont vénérables, car elles consistent principalement en un donjon datant du XIIe siècle; la vue que l'on découvre sur la campagne environnante mérite l'ascension, car elle est admirable.

En face, au delà de l'hospice, dont les pierres ont une blancheur éblouissante, s'allonge en serpentant, au pied de la colline qui domine la rive gauche de l'Yvette, la route de Dampierre. C'est elle que l'on suivra. Au bout de 2 kilomètres, elle traverse la commune de Saint-Forget; mais, avant d'y arriver, on a laissé sur la gauche, de l'autre côté de la rivière, un hameau dépendant de cette commune, nommé Sous-Forêt, et dont l'histoire est curieuse. Au XVIe siècle, on l'appelait Bergerac, et c'est précisément de là que Savinien de Cyrano, né à Paris, paroisse Saint-Sauveur, le 6 mars 1619, prit son nom de Cyrano de Bergerac. Les documents produits là-dessus sont irréfutables. Que les cadets de Gascogne en fassent leur deuil.

Dampierre est aussi un village, mais c'est surtout un château, resté, depuis que Mansard l'a construit, dans la famille de Luynes, héritière des ducs de Chevreuse, un château dont la porte s'ouvre, le vendredi seulement, aux personnes qui en ont sollicité l'autorisation. Le cadre est aussi joli que le tableau, et beaucoup de promeneurs s'estiment satisfaits en se disant qu'il y a derrière ces grilles une belle statue en argent de Louis XIII enfant par Simart.

Encore une lieue de plaine et voici le vallon charmant qui, depuis le XIIe siècle, s'appelle les **Vaux-de-Cernay**. Dans cette solitude s'était fondée une abbaye d'hommes que la Révolution dispersa, mais dont quelques bâtiments, de plus en plus minés par le temps, ont subsisté. Le site est sauvage et pittoresque à souhait pour mettre en relief ces vestiges du passé. On n'y accède d'ailleurs qu'après avoir suivi des sentiers qui longent un ruisseau, le rû des Vaux-de-Cernay, courant et cascadant sur des rochers, côtoyant un coteau très boisé, le bois des Maréchaux, au sein duquel la Ville de Paris exploite sa plus féconde carrière de pavés de grès. On revient de cet Eden par Cernay-la-Ville, d'où une bonne route de voitures conduit à Boullay-les-Trous, station de la ligne de Limours.

VUE DU CHATEAU DE RAMBOUILLET.



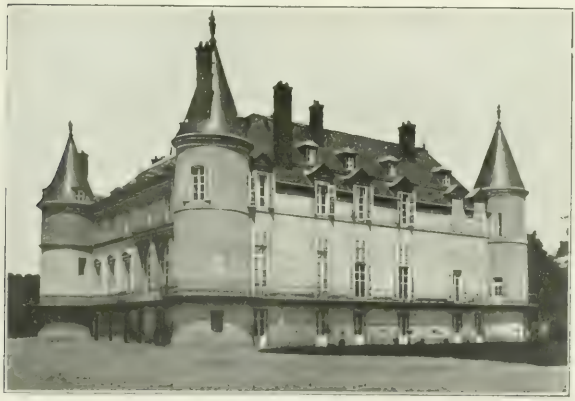
RUINES DE L'ABBAYE DES VAUX-DE-CERNAY.

Sans avoir été jamais à proprement parler un séjour royal, **Rambouillet** n'a pas porté bonheur aux souverains. François Ier y mourut en 1547; Henri III, menacé, pour ne pas dire plus, par son bon peuple de Paris, lors de la journée des Barricades, y arriva bride abattue, le soir même du 24 mai 1588 : « Il alla, dit l'Estoile, passer à Trappes, de là faire collation et coucher tout botté à Rambouillet, et le lendemain disner à Chartres, où il fut bien reçu par les habitans, et y séjourna jusques au dernier jour de may. »

Le 29 mars 1814, à trois heures de l'après-midi, Rambouillet assistait à la fuite d'une autre dynastie : le roi de Rome, le pauvre « aiglon », emporté dans les bras de sa mère, Marie-Louise, y passait, quittant Paris, où les Alliés entraient, gagnant, peu après, les rives de la Loire, Blois, autre étape de l'exil suprême.

Enfin, le 30 juillet 1830, les carrosses de la cour — mais cette fois l'aigle impériale avait été remplacée par les fleurs de lis — amenèrent encore à Rambouillet un souverain déchu, Charles X, conduisant aussi un enfant avec lui, le duc de Bordeaux, autre héritier présomptif d'une couronne qui ne devait jamais lui appartenir.

Ce château, témoin d'événements si dramatiques, s'il offre de l'intérêt par son histoire, en a très peu par lui-même. On peut le visiter en temps ordinaire, mais il est presque inutile d'y pénétrer. Des bâtiments anciens, seule est restée debout une grosse tour du XIVe siècle (c'est là que mourut François Ier) encastrée dans des constructions des deux derniers siècles. En revanche, les jardins très vastes qui dépendent du domaine présentent les plus agréables promenades. Par certains côtés, ils rappellent ceux de Versailles et, comme à Trianon, l'on y retrouve le souvenir de Marie-Antoinette, sous forme d'une laiterie que Louis XVI avait fait édifier pour elle. Et il y a encore là un contraste quelque peu mélancolique à établir entre ces puérilles mignardises, qui ont subsisté et ces trônes, qu'un coup de vent a jetés bas.



VUE DU CHATEAU DE RAMBOUILLET (Façade sur les jardins).

INDEX ALPHABÉTIQUE

PARIS

Abattoirs de la rive gauche, 155.
de la Villette, 192.
Abbaye de Saint-Victor, 15-6.
de Sainte-Geneviève, 55.
Académie de médecine, 67.
Ambassade d'Allemagne, 74.
d'Angleterre, 91.
d'Autriche-Hongrie, 72.
de Russie, 71.
Arc de Triomphe du Carrousel, 4.
de l'Étoile, 176.
Archevêché (hôtel de l'), 74-5.
Archives nationales, 31-2.
de la Seine, 41.
Arènes (les) de la rue Monge, 48.
Asile N.-D.-de-Bon-Secours, 152.
temporaire d'enfants, 152.
Avenue du B.-de-Boulogne, 170.
Carnot, 176.
des Chasseurs, 177-8.
de Châtillon, 151.
de Choisy, 140.
de Clichy, 180.
du Coq, 100.
Daumesnil, 127.
de Friedland, 86.
de la Grande-Armée, 175-6.
Hoche, 86.
d'Italie, 142.
Kléber, 172.
Mac-Mahon, 176.
du Maine, 151.
Malakoff, 170.
Marceau, 85.
Matignon, 87.
de Messine, 92.
Montaigne, 85.
Nicolas II, 84.
de l'Opéra, 6.
d'Orléans, 150-1.
Parmentier, 118.
de la République, 120.
de Saint-Ouen, 188.
Trudaine, 104.
Velazquez, 92.
de Versailles, 163.
Victor-Hugo, 170.
Victoria, 15, 35.
de Vitry, 140.
de Wagram, 176.
Banque de France, 9-10.
Bassin de la Villette, 190.
Bastille (la), 133-5.
Belleville, 193, 200.
Bièvre (la), 46, 140-2.
Bibliothèque de l'Arsenal, 41.
Nationale, 22-3.
Sainte-Geneviève, 55-6.
Saint-Fargeau, 31.
Boulangerie centrale, 50-1.
Boulevard Barbès, 186.
des Batignolles, 179.
Beaumarchais, 29, 42.
de Belleville, 198.
Chauvelot, 155.
Bonne-Nouvelle, 2.
Denain, 107.
Diderot, 132.
Edgar-Quinet, 148.
de la Gare, 140.
Garibaldi, 157.
Gouvion-Saint-Cyr, 176.
Henri IV, 40.
d'Italie, 143.
des Italiens, 21.
Lefebvre, 171.
Magenta, 114.
Morland, 41.
Ney, 188.
Ornano, 186.
Pasteur, 156.
de Picpus, 129.
Boulevard Poissonnière, 20.
Richard-Lenoir, 121.
Rochechouart, 187.
Saint-Michel, 63.
Sébastopol, 24, 31.
de Strasbourg, 106, 113.
Voltaire, 121.
Bourse (la), 23.
du Commerce, 2, 8-9.
du Travail, 115.
Buttes-Chaumont, 193, 195-6.
Caisse des dépôts et consignations, 69.
Canal de l'Ourcq, 190.
Saint-Denis, 192.
Saint-Martin, 116.
Carrières d'Amérique, 193.
Caserne des Célestins, 40.
de Bellechasse, 72.
des Bernardins, 46.
du Château-d'Eau, 114.
de la Cité, 43.
de la Nouvelle-France, 111.
de la Pépinière, 92.
Casino de Paris, 96.
Catacombes, 150.
Cercle de la librairie, 64.
militaire, 22.
Chambre des députés, 74.
Champ-de-Mars, 77-80.
Champs-Élysées (les), 84.
Chapelle (la), 187-8.
Chapelle expiatoire, 88.
Charonne, 200-1.
Château de la Muette, 168.
Château-Rouge, 186.
Chaussée de la Muette, 168.
Chemin de fer de Ceinture, 126, 140, 151, 160, 172, 180, 188, 196, 201.
de Courcelles au Champ-de-Mars, 160, 162.
des Moulineaux, 160.
du Nord, 107-8.
de l'Ouest (St-Lazare), 179.
de Sceaux, 149-50.
de Vincennes, 136.
Cimetière d'Auteuil, 166.
des Batignolles, 180.
de Belleville, 200.
du Calvaire, 186.
de Charonne, 204.
de Grenelle, 160.
des Innocents, 11-2.
Montmartre, 183.
du Montparnasse, 148.
de Passy, 169.
du Père-Lachaise, 201-3.
Saint-Vincent, 184.
de Vaugirard, 160.
Cirque Chaptal, 91.
de France, 56.
Rollin, 101.
Sainte-Barbe, 55.
Stanislas, 65.
Combat (le), 194-5.
Colonne de Juillet, 134-5.
de la Bourse de Commerce, 9.
Vendôme, 5-6.
Conseil de guerre, 66.
Conservatoire des arts et métiers, 26-7.
de musique et de déclamation, 102.
Cour des Comptes, 5.
des Miracles, 18.
Cours la Reine, 84.
Courtille (la), 118.
Credit foncier, 22.
lyonnais, 21.
Dépotoir, 192.
Dispensaire Furtado-Heine, 152.
Douane (la), 114.
Dragon (cour du), 68.
École Arago, 130.
des beaux-arts, 66.
Boule, 127.
centrale des arts et manufactures, 27.
des chartes, 56.
coloniale, 65.
commerciale, 104.
Diderot, 195.
de droit, 55.
de dressage (cavalerie), 149.
Estienne, 143.
des hautes études commerciales, 178.
J.-B.-Say, 165.
de médecine, 63-4.
militaire, 75-6.
des mines, 63.
municipale de physique, 54.
normale d'instituteurs, 165.
normale supérieure, 53.
de pharmacie, 65.
polytechnique, 47-8.
des ponts et chaussées, 72.
supérieure de commerce, 120
Turgot, 28.
Église de l'Assomption, 5.
des Blancs-Manteaux, 37-40.
Flamande, 121.
de l'Immaculée-Conception, 126.
de la Madeleine, 88.
Notre-Dame, 43-4.
N.-D.-de-l'Annonciation, 167-8.
N.-D.-d'Auteuil, 164.
N.-D.-de-Bonne-Nouvelle, 19.
N.-D.-des-Champs, 65.
N.-D.-de-Clignancourt, 185.
N.-D.-de-la-Croix, 198.
N.-D.-de-la-Gare, 139-40.
N.-D.-de-la-Nativité, 131.
N.-D.-de-Plaisance, 152.
N.-D.-des-Victoires, 24.
Russe, 86.
Sacré-Cœur, 185-6.
Saint-Augustin, 92.
Saint-Ambroise, 119.
Saint-Bernard-de-la-Chapelle, 188.
Saint-Denis-de-la-Chapelle, 188.
Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, 30.
Sainte-Anne, 142.
Sainte-Clotilde, 75.
Sainte-Élisabeth.
Saint-Eloi, 127.
Sainte-Marguerite, 122-3.
Sainte-Marie-des-Batignolles, 180.
Saint-Étienne-du-Mont, 56.
Saint-Eugène, 192.
Saint-Eustache, 10.
Saint-Ferdinand-des-Ternes, 174.
Saint-François-de-Sales, [illegible]
Saint-François-Xavier, 76.
Saint-Georges, 195.
Saint-Germain-l'Auxerrois, 1-2, 15-16.
Église Saint-Germain-de-Charonne, [illegible]
Saint-Germain-des-Prés, 67.
Saint-Gervais, 37.
Saint-Honoré-d'Eylau, 170
Saint-Jacq.-du-Haut-Pas, 53.
Saint-Jacques-Saint-Christophe-de-la-Villette, 191.
Saint-Jean-Baptiste-de-Belleville, 193.
Saint-Jean-Baptiste-de-Grenelle, 159.
Saint-Joseph, 118.
Saint-Louis-des-Invalides, [illegible]
Saint-Lambert, 154.
Saint-Laurent, 106.
Saint-Louis-d'Antin, 100.
Saint-Louis-en-l'Ile, 44.
Saint-Marcel-de-la-Salpêtrière, 144.
Saint-Martin, 114.
Saint-Médard, 51.
Saint-Merri, 34.
Saint-Michel, 180.
St-Nicolas-des-Champs, 32
Saint-Nicolas-du-Chardonnet, 47.
Saint-Paul-Saint-Louis, 39.
Saint-Philippe-du-Roule, 85-6.
Saint-Pierre-de-Chaillot, 172.
Saint-Pierre-du-Gros-Caillou, 77.
Saint-Pierre-de-Montmartre, 186.
Saint-Pierre-de-Montrouge, 151.
Saint-Roch, 6.
Saint-Sauveur, 17.
Saint-Séverin, 54.
Saint-Sulpice, 64.
Saint-Thomas-d'Aquin, 70.
Saint-Vincent-de-Paul, 109.
de la Trinité, 95.
Élysée (palais de l'), 89-90.
Exposition universelle de 1900, 79-80.
Entrepôt de Bercy, 131.
Saint-Bernard, 46.
Faculté de théologie protestante, 147.
Faubourg de Gloire, 188.
Fécamp (vallée de), 131.
Foire aux jambons, 124.
au pain d'épice, 129-30.
Saint-Laurent, 107.
Fondation Rossini, 165.
Thiers, 171.
Fontaine Cuvier, 49.
des Innocents, 11-12.
Molière, 7.
du Palmier, 12.
Saint-Michel, 61.
Fourrière (la), 46-7.
Galerie des machines, 78-9.
Funiculaire de Belleville, 118.
de Montmartre, 186.
Gare de l'Est, 107.
des Batignolles, [illegible]
de Lyon, 132
du Luxembourg,
Montparnasse, 155-6.
du Nord, 107.
d'Orléans (quai d'Orsay), 70.
(place Valhubert), 138.
Saint-Lazare, 90.
Grande-Pinte (la), 130.
Halle au blé, 9.
aux cuirs, 51.
centrales, 10-1.
Hanovre (pavillon de), 21.
Hippodrome, Montmartre, 183.
Hôpital [illegible]
[illegible]
[illegible]
Beaujon, 86.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Hérold, 193.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Rothschild, 128-9.
Saint-Antoine, 132.
[illegible]
Saint-Louis, 115-6.
Saint-Martin, 116.
Tenon, 203.
[illegible]
Trousseau, 132.
[illegible]
Hôpitaux militaires (magasin central des), 77.
Hospice Enfants assistés, 147.
de la Maternité, 146.
[illegible]
de la Salpêtrière, 137-8.
Hospitalité de nuit, 177.
Hôtel Barbette, 31.
de Beauvais, 38.
Carnavalet, 30-1.
[illegible]
Fieubet, 40.
Gaillard, 177.
[illegible]
Lamoignon, 39.
de Lauzun, 44.
[illegible]
des Postes, 9.
de Rothschild, 5.
[illegible]
Salé, 31.
Sardini, 51.
de Sens, 38.
Thiers, 94.
de Thorigny, 31.
des Ventes, 102.
Hôtel de ville, 35-6.
Ile des Cygnes, 158-9.
Saint-Louis, 44.
Impasse [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Imprimerie nationale, 31.
Institut agronomique, 54.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Institution [illegible]
[illegible]
des sourds-muets, 52-3.
Invalides hôtel des, 72-3.
Jardin des Plantes, 49-50.
Lac Saint-Fargeau
Larousse
Legation [illegible]
Legion d'honneur (palais), 74.
Lion [illegible]
Lycee Buffon, 157.
[illegible]
Charlemagne, 38-9.
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Lamartine, 104.
Louis-le-Grand, 56.
[illegible]

Lycée Montaigne, 65.
[illegible]
Saint-Louis, 63.
Victor-Hugo, 30.
Voltaire, 120.
Mairie du Ier arr., 16.
du II[illegible]
du IIIe arr., 29.
du IVe arr., 38.
du Ve arr., 55.
du VI[illegible]
du VIIe arr., 74.
du VIIIe arr., 89.
du IXe arr., 102.
du Xe arr., 113-4.
du XIe arr., 124.
du XIIe arr., 127.
du XIIIe arr., 144.
du XIVe arr., 151.
du XVe arr., 154.
du XVIe arr., 169.
du XVIIe arr., 180.
du XVIIIe arr., 185.
du XIXe arr., 196.
du XXe arr., 203.
Maison de retraite Chardon-Lagache, 165.
La Rochefoucauld, 151.
de Saint-Périne, 165.
Tisserand, 152.
Dubois, [illegible]
Manufacture des Gobelins, [illegible]
des tabacs (Gros-Caillou), [illegible]
des tabacs (Reuilly), 132.
Marbres de l'Etat (dépôt des), [illegible]
Marché aux bestiaux, 192.
des Blancs-Manteaux, 40.
des Carmes, 55.
aux chevaux, 144.
des Patriarches, 51.
Saint-Germain, 64.
Saint-Honoré, 6.
Sainte-Catherine, 39.
Menilmontant, 197-204.
Metropolitain (ch. de fer), 185.
Ministère des Affaires étrangères, 73.
de l'Agriculture, 75.
du Commerce, 74.
de la Guerre, 74.
de l'Instruction publique, 74.
de l'Intérieur, 89.
de la Marine, 82.
des Travaux publics, 71.
Mire du nord, 184.
Molière, maison natale, 15.
mortuaire, 7.
Monceau, 177.
Monnaies (hôtel des), 15, 58.
Mont-de-Piete, 37.
Montfaucon (gibet de), 195.
Montmartre, 181-7.
Morgue (la), 12, 44.
Musee Carnavalet, 30-1.
Cernuschi, 92.
de Cluny, 56.
Galliera, 172.
Guimet, 172.
du Louvre, [illegible]
du Luxembourg, 62-3.
Museum d'histoire naturelle, [illegible]
Obélisque de Louqsor, 82.
Observatoire, 117.
Palais [illegible] des Beaux-Arts, 84.
Bourbon, [illegible]
de Justice, 13.
du Louvre, 2-4.
du Luxembourg, [illegible]
Royal, 8.
des Thermes, [illegible]
du Trocadéro, 172.
des Tuileries, 3, 4-5.
Pantheon (le), 55.
Parc Monceau, [illegible]
Montsouris, [illegible]
Passage [illegible]
de l'Elysée-des-B.-Arts, 184.
Charlemagne, 38.
Choiseul, 22.
du Commerce, [illegible]
des Panoramas, [illegible]
Pecquay, [illegible]
Sandrié, [illegible]
Vendome, 29.
Passy (arrondiss. de), 161-72.
Place d'Anvers, 104.
de la Bastille, [illegible]
de Bourgogne, [illegible]
Barrault, [illegible]
du Carrousel, 1.
Place Beauvau, 90.
du Château Rouge, 186.
du Châtelet, 12.
du Commerce, 159.
de la Concorde, 81-4.
Dancourt, 187.
du Danube, 193.
Daumesnil, 128.
Dauphine, 14.
des Etats-Unis, 172.
de l'Etoile, 174-5.
de l'Europe, 90-2.
des Fêtes, 194.
de Fontenoy, 76.
Gambetta, 203.
d'Iéna, 172.
Malesherbes, 177.
Maubert, 55.
de la Nation, 129-30.
de l'Observatoire, 54.
Possoz, 169.
de la République, 114, 124.
de la Roquette, 121.
Saint-Jacques, 150.
Saint-Sulpice, 64.
Saint-Pierre, 187.
Scipion, 50.
du Tertre, 186.
de la Trinité, 95.
Valhubert, 138.
des Victoires, 24.
Vintimille, 96.
Voltaire, 121.
des Vosges, 41-2.
Wagram, 178.
Point-du-Jour (le), 163.
Pont Alexandre III, 84-5.
de l'Alma, 77.
d'Arcole, 44.
des Arts, 2, 16.
de Bercy, 140.
du Carrousel, 16.
Caulaincourt, 183.
au Change, 12, 44.
de la Concorde, 74.
de Grenelle, 159.
d'Iéna, 77.
des Invalides, 77.
Jean-François-Lépine, 188.
Louis-Philippe, 44.
Marcadet, 188.
Marie, 44.
Mirabeau, 160.
National, 126, 140.
Neuf, 14.
Notre-Dame, 44.
du Point-du-Jour, 163.
Royal, 16.
Saint-Ange, 188.
Saint-Louis, 44.
de Solferino, 16.
Sully, 41, 44.
de Tolbiac, 140.
de la Tournelle, 44.
Porcherons (les), 100.
Porte Dorée, 126.
Saint-Denis, 112.
Saint-Martin, 113.
Postes et telegraphes (administration génér. des), 74.
Pré aux Clercs. 7.
Presidence de la Chambre (hôtel de la), 73-4.
Prison de la Force, 39.
des Madelonnettes, 27-8.
de Mazas, 132.
de la Roquette, 121.
Sainte-Pélagie, 50.
de la Santé, 146.
Puits artésien de la Butte-aux-Cailles, 112-3.
dit de Grenelle, 157.
Pyramide de d'Aguesseau, à Auteuil, 164.
Quai d'Austerlitz, [illegible]
de Bercy, [illegible]
de Grenelle, [illegible]
de Conti, 59-60.
de l'Horloge, 13.
d'Orsay, 69.
de Passy, [illegible]
Quartier d'Amérique, 193-4.
des Archives, [illegible]
de l'Arsenal, 10-2.
des Arts-et-Métiers, 25-8.
d'Auteuil, 161-7.
des Batignolles, 178-80.
de la Bastille, [illegible]
de Belleville, 197-9.
de Bercy, 130-2.
de Bicêtre-Nouvelle, [illegible]
de Charonne, [illegible]
Quartier des Champs-Elysées, 81-3.
de la Chapelle, 187-8.
de Charonne, 203-4.
de la Chaus.-d'Antin, 96-101.
de Clignancourt, 184-7.
du Combat, 194-6.
Croulebarbe, 143-4.
de l'Ecole-Militaire, 75-6.
des Enfants-Rouges, 32.
des Epinettes, 180.
de l'Europe, 90-2.
du Faub.-Montmartre, 101-3.
du Faubourg-du-Roule, 85-7.
de la Folie-Méricourt, 117-9.
Gaillon, 22.
de la Gare, 139-40.
de la Goutte-d'Or, 187-8.
des Grandes-Carrières, 183-4.
de Grenelle, 158-9.
du Gros-Caillou, 76-80.
des Halles, 10-4.
de l'Hôpital-St-Louis, 115-6.
des Invalides, 72-5.
du Jardin-des-Plantes, 49-52.
de Javel, 159-60.
de la Madeleine, 87-90.
du Mail, 24.
de la Maison-Blanche, 140-3.
de la Monnaie, 57-61.
Montparnasse, 145-9.
de la Muette, 167-9.
Necker, 155-8.
Notre-Dame, 42-4.
N.-D.-des-Champs, 65-6.
de l'Odéon, 61-5.
du Palais-Royal, 7-9.
du Petit-Montrouge, 150-2.
de Picpus, 126-30.
de la Place-Vendôme, 5-7.
de la Plaine-Monceau, 177-8.
de Plaisance, 152.
du Père-Lachaise, 200-3.
du Pont-de-Flandre, 192-3.
de la Porte-Dauphine, 169-71.
de la Porte-St-Denis, 110-3.
de la Porte-St-Martin, 113-5.
des Quinze-Vingts, 132-6.
Rochechouart, 103-4.
de la Roquette, 120-2.
Saint-Ambroise, 119-20.
Sainte-Avoie, 32.
Sainte-Marguerite, 122-4.
Saint-Fargeau, 199-200.
Saint-Georges, 94-6.
Saint-Germain-l'Auxerrois, 1-5, 15-6.
St.-Germain-des-Prés, 66-8.
Saint-Gervais, 37-10.
Saint-Lambert, 154-5.
Saint-Merri, 33-7.
Saint-Thomas-d'Aquin, 69-72
Saint-Victor, 45-48.
de la Salpêtrière, 137-9.
de la Santé, 149-50.
de la Sorbonne, 56.
des Ternes, 173-7.
du Val-de-Grâce, 52.
de la Villette, 190-2.
Vivienne, 23-4.
Racine maison mortuaire de [illegible]
Ranelagh (le), 168-9.
Rápée-Bercy (la), 126.
Réservoir de Belleville. 200.
de la Dhuis (Ménilmontant), 200.
de Montmartre, 186.
de la Vanne, 119.
Rotonde Saint-Martin, 191.
Rue des Abbesses, 184.
Alboni, 167.
d'Alésia, 150.
d'Allemagne, 191-2.
d'Alleray, 155.
de l'Ancienne-Comédie, 61.
André-Gill, 187.
d'Angoulême, 118.
des Annelets, 194.
Antoinette, 187.
des Arènes, 48.
d'Argenteuil, 6.
des Arquebusiers, [illegible]
d'Artois, 86.
d'Assas, 65.
d'Austerlitz, [illegible]
d'Auteuil, 163, 165.
Aubry-le-Boucher, 34.
d'Avron, 204.
du Bac, 7.
de Bagneux, [illegible]
de Balzac, 86.
de la Banque, [illegible]
Rue de la Barre, 186.
Bayard, 85.
Bayen, 174, 176.
Beauregard, 19.
des Beaux-Arts, 68.
Beethoven, 167.
Belidor, 176.
de Bellefond, 103.
des Belles-Feuilles, 171.
de Belleville, 198.
Benjamin-Godard, 163.
Béranger, 29.
Bernard-Palissy, 68.
Berton, 168.
de la Bienfaisance, 92.
Bleue, 103.
Boileau, 163.
Bolivar, 195.
de la Bonne, 186.
Botzaris, 194.
de la Boule-Rouge, 102.
des Boulets, 123.
Bouret, 195.
du Bourg-Tibourg, 37.
Bréda, 94.
Broca, 143.
Cadet, 102-3.
Campagne-Première, 149.
des Capucines, 21-2.
du Cardinal-Lemoine, 46.
des Carmes, 55.
Caron, 39.
des Cascades, 199.
Cassette, 66.
Cassini, 146.
Caulaincourt, 183.
de Chabrol, 107.
de Chaillot, 172.
de Chaligny, 132.
de la Chapelle, 187-8.
Chapon, 32.
de la Charbonnière, 187.
de Charonne, 121-2.
du Château, 151.
de Châteaudun, 95.
du Château-Landon, 109.
Château-des-Rentiers, 140.
Chauchat, 102.
de la Chaussée d'Antin, 96-7.
Chauvelot, 155.
du Chemin-Vert, 120.
de la Chine, 203.
Christine, 60.
de la Cité, 42.
Claude-Chahu, 169.
Claude-Decaen, 126, 127.
de Clichy, 95.
du Cloître-Saint-Merri, 34.
Clovis, 48.
de Cléry, 19.
du Colisée, 86-7.
Condorcet, 104.
Corvisart, 143.
de Courcelles, 86.
Cortambert, 169.
de Crimée, 190-1.
Croulebarbe, 143.
Crozatier, 132.
Curial, 191.
Custine, 186.
Danrémont, 183.
Danton, 60.
Darboy, 118.
Dareau, 150.
Daru, 86.
Dauphine, 60.
Daval, 121.
Deguerry, 118.
Delaroche, 169.
Denfert-Rochereau, 53, 147.
du Dessous-des-Berges, 139-40.
Doudeauville, 188.
Dugueay-Trouin, 66.
de l'Echaquier, 112.
des Écouffes, 39.
d'Enghien, 112.
Eugène-Marsal, 24.
des Étuves, 34.
du Faubourg-Poissonnière, 104, 111-2.
du Faubourg-Saint-Antoine, 123-4.
du Faubourg-St-Denis, 112.
du Faubourg-St-Jacques, [illegible]
du Faubourg-St-Martin, 115.
Faustin-Hélie, 169.
de l'Ecole-Militaire, [illegible]
des Feuillantines, 53.
de la Fidélité, 106.
du Figuier-Saint-Paul, 38.
de Fleurus, [illegible]
Rue Florian, 204.
de la Folie-Regnault, 121.
de la Fontaine-du-But, 183.
des Fontaines, 28.
de Fourcy, 38.
des Fourneaux, 156.
François-Miron, 38.
François-Ier, 85.
Franklin, 167.
Gaillon, 22.
Galilée, 85.
Gavarni, 169.
Geoffroy-l'Angevin, 34.
Geoffroy-Marie, 102.
Girardon, 184.
des Gobelins. 141.
des Grands-Augustins, 60.
de la Grange-Batelière, 102-2.
de la Grange-aux-Merciers, 130.
Grégoire-de-Tours, 64.
de Grenelle, 70-1.
Grenier-Saint-Lazare, 32.
Guersant, 176
Guillaume-Tell, 176.
Guillou, 168.
d'Hauteville, 109, 111.
Haxo, 200.
d'Héliopolis, 176.
Hittorff, 114.
Houdon, 184.
des Immeubles-Indust., 123.
Jacob, 68.
du Japon, 203.
de Javel, 159.
Jean-Bart, 66.
Jean-François-Lépine, 187-8.
Jean-Goujon, 85.
Jean-Jacques-Rousseau, 8.
Jeanne-d'Arc, 139.
de Jessaint, 187.
de Joinville, 191.
Joubert, 100.
du Jourdain, 198.
de Jouy, 38.
des Juges-Consuls, 34.
des Juifs, 39.
Julien-Lacroix, 198.
de Kabylie, 191.
Lacroix, 180.
de La Fayette, 104, 109.
Laffitte, 101.
Lagrange, 55.
Lamarck, 183.
Lamblardie, 129.
de La Tour-d'Auvergne, 103.
Laugier, 176.
Léopold-Robert, 149.
Lepic, 183.
de Lévis, 177.
Lhomond, [illegible]
des Lombards, 34.
Louis-Thuillier, 53.
de la Lune, 19.
de Lyon, 133.
Madame, 66.
Mademoiselle, 159.
du Mail, 24.
Malher, 39.
Marcadet, 183.
de la Marc, 199.
du Maroc, 191.
des Martyrs, 95, 187.
de la Masure, 38.
des Mathurins, 88.
de Maubeuge, 104.
Maubuée, 34.
Mazarine, 61.
Mazet, 57, 61.
de Meaux, 195
Mechain, 146.
de Ménilmontant, 198.
Michel-le-Comte, 32.
Molière, 6.
Monge, 51.
de la Monnaie, 15.
de la Montagne-Sainte-Geneviève, [illegible]
de Montcalm, 177.
Montempoivre, 126.
Montholon, 104.
des Montiérends, [illegible]
de Montmorency, [illegible]
du Montparnasse, 65.
du Mont-Thabor, [illegible]
de Montyon, 102
des Morillons, 145.
Mouffetard, 52.
Mouton-Duvernet, 151.
des Murs-de-la-Roquette, 121
Necker, [illegible]

Rue de Nemours, 11.
de la Néva, 86.
de N[illegible]
Nicolas-Flamel, 35.
Nicolo, 199.
des Nonnains-d'Hyères, 38.
de Norvins, 181.
Notre-Dame-de-Lorette, 94.
Notre-Dame-de-Recouvrance, 19.
Nouvelle, 95.
Oberkampf, 159.
d'Oberkampf, 184.
Ordener, 188.
d'Ormesson, 39.
d'Orsel, 186.
des Orteaux, 204.
aux Ours, 32.
du Parc-Blanc, [illegible]
de Paradis, 112.
du Parc-Royal, 30.
des Partants, 200-1.
du Pas-de-la-Mule, 29-30.
de Passy, 168.
Payenne, 31.
Pérignon, 157.
Pernelle, 35.
du Petit-Musc, 40.
des Petites-Écuries, 112.
de Picpus, 128.
Philippe-de-Girard, 187.
Pierre-au-Lard, 34.
Pierre-Bullet, 114.
Pierre-le-Grand, 86.
Pierre-Lescot, 12.
Pixérécourt, 198.
des Plantes, 151.
de Poissy, 46.

Rue des Poitevins, 60.
de Poitiers, 70.
Polonceau, 187.
Poncelet, 177.
du Pont-aux-Choux, 29.
du Pont-de-Lodi, [illegible]
de P[illegible]
de Popincourt, 119.
du Pré-Saint-Gervais, 194.
du Prévot, 38.
du Printemps, 177.
de la Procession, 155.
de Provence, 101.
du Puits-de-l'Ermite, 50.
des Quatre-Fils, 32.
Quincampoix, 34.
Rabelais, 86.
Raynouard, 167.
du Regard, 66.
du Rendez-Vous, 126.
Rennequin, 176.
de Rennes, 68.
de Reuilly, 127.
de la Réunion, 204.
de la Reynie, 34.
de Richelieu, 6, 7.
Richer, 102.
Riquet, 191.
Rochechouart, 103.
du Roi-de-Sicile, 39.
des Rondeaux, 203.
Roquépine, 89.
des Rosiers, 39.
Roubo, 123.
du Ruisseau, 185.
du Sabot, 68.
Saint-André-des Arts, 66.
Saint-Antoine, 38, 40, 41-2.

Rue Saint-Blaise, 204.
Saint-Bon, 34.
S[illegible]
Saint-Denis, 17-8.
S[illegible]
Saint-Florentin, 5.
Saint-Lazare, 95.
Saint-Martin, 26-7.
[illegible] Pa[illegible] 67.
Saint-Victor, 45.
de la Santé, 146.
des Saules, 184.
Sauval, 15.
de Savies, 199.
de Savoie 60.
Secrétan, 195.
Sedaine, 121.
du Sergent-Bauchat, 128-9.
Servandoni, 64.
de Sévigné, 30-1, 39.
de Sèvres, 66.
Simon-Lefranc, 34.
du Soleil, 198.
des Solitaires, 194.
de Strasbourg, 107.
Suger, 60.
de Tanger, 191.
de Tarente, 99.
du Télégraphe, 200.
des Terres-au-Curé, 140.
du Théâtre, 159.
Thorel, 19.
Titon, 123.
de Tocqueville, 177.
de Tolbiac, 140.
de la Tombe-Issoire, 150.
de la Tour, 167.
Transnonain, 32.

Rue [illegible]
[illegible]
[illegible]
de Vénise, 34.
de la Victoire, 160-1.
Victor-Massé, 94-5.
Vide-Gousset, 24.
V[illegible]
de Villafranca, 155.
de la Villeneuve, 19.
V[illegible]
de Vintimille, 96.
Visconti, 68.
Vital, 169.
V[illegible]
Vivienne, 23-4.
Saint-Bernard
Saint-Chaumond couvent de, 18.
Sainte-Chapelle la, 13.
Saint-Lazare maison de, 110-111.
Saint-Nicolas (ouvroir), 66.
Seminaire diocésain, 64.
Senat [illegible]
Sorbonne la, 56.
Square des Arts-et-Métiers, 32.
des Batignolles, 180.
des Épinettes, 180.
des Innocents, 11-2.
L[illegible]
des Ménages, 72.
Montholon, 120.
de la Sorbonne, 54-6.
Parmentier, 104.
Saint-Pierre, 187.
du Temple, 29.
Victor, 160.
Synagogue rue de la Victoire, 102.

Temple le, 28-9.
de l'Oratoire, 17.
[illegible]
Tempe
Theatre
[illegible]
Montmartre, 187.
[illegible]
Nouveau-Théâtre, 95.
[illegible]
Tivoli
Tour
Célestins, 11.
Eiffel, 78.
[illegible]
Tourneli
Tribunal
Université
Villa
[illegible]
Villette la, 189-95.

ENVIRONS DE PARIS

Ablon, 231.
Acheres, 218.
Argenteuil, 220.
Athis-Mons, 231.
Bellevue, 208.
Berny, 231.
Billancourt, 206.
Bougival, 214.
Boulogne (bois de), 205-6.
Celle-Saint-Cloud (la), 220.
Chantilly, 225-6.
Chaville, 207.
Chevreuse, 236.
Choisy-le-Roi, 231
Compiègne, 226-8.
Corbeil, 234-5.
Courbevoie, 213.
Dampierre, 236.
Enghien, 223.
Ermenonville, 228.
Étampes, 235.
Fontainebleau, 239-4.
Garches, 219.
Joinville-le-Pont, 231.
Juvisy, 231.
Loges (maison d'éduc. des), 217-8.
Louveciennes, 220.
Maisons-Laffitte, 218.
Malmaison (la), 213-4.
Mantes, 219.
Marche (la), 219.
Marly-la-Machine, 214.
Marly-le-Roi, 220.
Marne (tour de), 230-1.
Marnes, 219.
Meudon, 208.
M[illegible]
Montmorency, 224.
Mont Valérien, 207.
Nanterre, 213.
Neuilly, 213.
Orgeval, 219.
Poissy, 218-9.
Pontoise, 224-5.
Port-Marly, 214-5.
Puteaux, 213.
Rambouillet, 236.
Rueil, 213.
Saint-Cloud, 207.
S[illegible]
Saint-Germain, 215-6.
Saint-Denis, 221-3.
S[illegible]
Trianons (les), 211-2.
Vaucresson, 219.
Vaux-de-Cernay (les), 236.
Versailles, 208-11.
Ville-d'Avray, 207.
Vincennes, 229-31.
Viroflay, 207.

CLASSEMENT DES CARTES ET PLANS

Plan de Paris	En regard de la page	XVI	VIIIe Arrondissement	En regard de la page	92	XVIe Arrondissement		172
Ier Arrondissement		16	IX		104	XVII		180
IIe		24	X		116	XVIII		188
III		32	XIe		124	XIX		196
IV		44	XII		136	XX		204
V		56	XIII		144	Versailles		212
VI		68	XIVe		152	Environs de Paris		220
VIIe		80	XVe		160	Fontainebleau		228

Paris — Imp. Lacrosse, 17, rue Montparnasse.

HF
B7755
p
60839
Author Bournon, Fernand
Title Paris-Atlas.

M. 5/5/37
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 20 16 06 015 0